




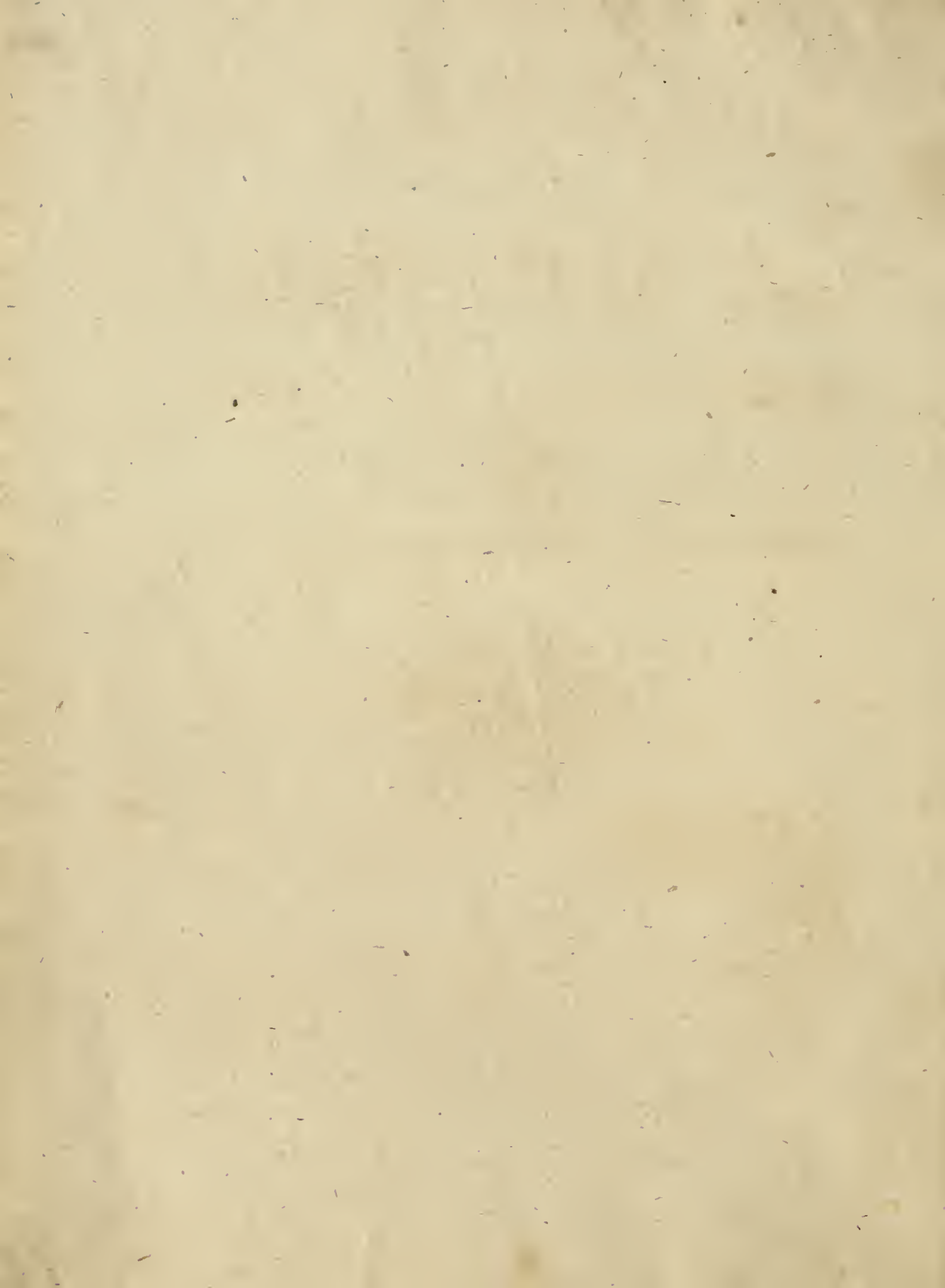
Inglis 104

4462993.



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
National Library of Scotland

<http://www.archive.org/details/essaisurlamusiv200labo>



ESSAI
SUR
LA MUSIQUE
ANCIENNE ET MODERNE.

TOME SECONDE.



A PARIS,

De l'Imprimerie de PH.-D. PIERRES, Imprimeur ordinaire du Roi;

Et se vend

Chez EUGENE ONFROY, Libraire, rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

1 A 2 2 7

8 9 8

CA MUSEION

EXHIBITION

1898



1898

1898

1898

1898



ESSAI SUR LA MUSIQUE.

LIVRE TROISIEME.

Abrégé d'un Traité de Composition.

CHAPITRE PREMIER.

De la Musique.

LE grand RAMEAU nous dit que la Musique étant la science des sons ; le son est le principal objet de la Musique.

Mais il n'en est que l'objet physique, & les rapports trouvés entre différens sons, en font l'objet mathématique. Sa fin doit toujours être de plaire, & de faire naître en nous différentes passions.

Tome II.

A

CHAPITRE II.

Du Son.

Les Anciens ont cru que le son était produit par le corps sonore de la même manière que l'odeur est produite par la fleur, c'est-à-dire, en répandant dans l'air des petits corps capables d'affecter nos organes. On est convaincu maintenant que le corps qui résonne ne perd rien de sa substance, & qu'il n'en sort rien du tout qui soit transporté dans les organes de notre ouïe.

Qu'est-ce donc que le son, & comment se produit-il à nos sens?

On fait qu'il s'écoule toujours quelque tems avant que le son ne parvienne à nos oreilles, & que ce tems est d'autant plus long, que le lieu où le son est produit, est éloigné de nous; en sorte que pour se communiquer à une distance de 1000 pieds, il lui faut environ une seconde de tems (a). En observant une cloche, lorsqu'elle est frappée, ou une corde, lorsqu'elle est pincée, on s'apercevra facilement que le corps se trouve alors dans un tremblement ou ébranlement, dont toutes ses parties sont agitées; ces vibrations mettent l'air voisin dans une semblable vibration, qui se communique successivement aux parties plus éloignées de l'air, jusqu'à ce qu'elles viennent frapper l'organe de l'ouïe. C'est donc l'air qui, recevant de telles vibrations, transporte le son jusqu'à nos oreilles, & il en résulte que la perception d'un son n'est autre chose que la communication intime de l'air ébranlé à notre organe de l'ouïe; & quand nous entendons le son d'une corde pincée, nos oreilles en reçoivent autant de coups que la corde a fait de vibrations. Mais il y a des sons de différentes

(a) Quand on tire un canon, ceux qui en sont éloignés n'entendent le bruit que quelque tems après qu'ils ont vu la flamme de la poudre. Ceux qui sont éloignés de vingt-quatre mille pieds (un peu plus d'une lieue & demie de France ou un mille d'Allemagne) n'entendent le bruit que vingt-quatre secondes après la vue du feu. Le bruit du tonnerre ne parvient aussi à nos oreilles que quelque tems après l'éclair, & si nous observons qu'il s'écoule vingt secondes entre l'éclair & le tonnerre, nous pouvons en conclure que le siège du tonnerre est éloigné de nous de vingt mille pas.

espèces : où rechercher les causes de ces différences ? Ce ne peut être que dans la relation des vibrations.

Lorsqu'une corde acheve 100 vibrations dans une seconde, & qu'une autre en acheve 200, le son de la première sera plus grave, ou plus bas, & l'autre plus aigu, ou plus haut.

Voilà la différence des sons graves & aigus, sur laquelle roule toute la science de la Musique, dont tout le mérite consiste à savoir mêler des sons qui diffèrent entr'eux par rapport au grave & à l'aigu (*a*), mais unis tellement ensemble, qu'il en résulte une agréable harmonie. Le célèbre Euler, d'après lequel nous avons donné la définition du son, a remarqué que nous ne pourrions pas entendre un son qui ferait moins de vingt vibrations dans une seconde, parce qu'il ferait trop bas ; ni un son qui ferait dans une seconde plus de quatre mille vibrations, à cause de sa trop grande hauteur.

CH A P I T R E I I I.

Des Intervalles.

ON nomme ainsi la distance qu'il y a d'un son grave à un son aigu (*b*). Cette distance se divise en degrés, dont le premier s'appelle *unisson*. C'est lorsque deux voix ou deux instrumens, ou une voix & un instrument, forment le même son.

(*a*) Les anciens ayant consacré le grave aux cérémonies religieuses, majestueuses, douloureuses, & l'aigu à la gaieté, à l'impétuosité & même à la fureur, ne pouvaient souffrir le mélange du grave & de l'aigu. Ignorant l'art de les unir sans rudesse, & d'en faire résulter cette harmonie, tantôt terrible & entraînant, tantôt douce & persuasive, ils regardaient comme un attentat de les mêler ensemble. C'est une preuve incontestable qu'ils n'ont jamais connu la Musique à plusieurs parties ; ou du moins, que s'ils en ont eu quelque idée, ils l'ont condamnée à ne jamais exister, parce qu'en souffrant seulement le dessus & la basse, ils auraient uni le grave à l'aigu. Ils n'ont donc jamais connu l'harmonie.

(*b*) On suppose qu'on est parti du ton le plus grave ou le plus bas, & que les autres se forment en élevant la voix successivement selon ses degrés naturels.

Le 2 ^e degré s'appelle	<i>seconde.</i>
Le 3 ^e	<i>tierce.</i>
Le 4 ^e	<i>quarte.</i>
Le 5 ^e	<i>quinte.</i>
Le 6 ^e	<i>sixte.</i>
Le 7 ^e	<i>septieme.</i>
Le 8 ^e	<i>octave.</i>
Le 9 ^e	<i>neuyieme.</i>
&c. &c. &c. &c. &c.	
Le 15 ^e	<i>double-octave.</i>
Le 22 ^e	<i>triple-octave.</i>
&c. &c. &c. &c. &c.	

CHAPITRE IV.

Ce que c'est que les Consonances ; pourquoi elles sont parfaites.
Ce que c'est que les Dissonances ; pourquoi elles sont imparfaites.

ON appelle parfait ce qui est soumis aux proportions rationnelles ; c'est-à-dire, quand une chose, par exemple, fait deux fois, dans un tems égal, ce qu'une autre ne fait qu'une fois ; alors il y a proportion entre ces deux choses.

Une corde qui dans une seconde forme six vibrations, étant pincée en même tems qu'une corde qui en forme douze, il en résulte deux sons, qui forment une *Consonance*, parcequ'alors il existe un rapport entre ces deux sons ; au lieu que dans deux cordes, dont l'une ferait dix-neuf vibrations, pendant que l'autre en formerait douze, il n'existe point de rapport, ou s'il en existe un, il est impossible que l'oreille le découvre. Donc la plus simple Consonance est celle où le son aigu achève précisément deux fois plus de vibrations que le son grave. Cette Consonance est appelée *octave* ; & l'octave aiguë est au son grave dans la proportion de 2 à 1, puisqu'elle forme deux fois plus de vibrations que lui.

La double octave formera quatre vibrations pendant que le son grave

en forme une ; la triple en formera huit ; la quadruple, seize ; la quintuple, trente-deux. Voilà donc cette proportion établie :

1, 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256, &c.

Ainsi la proportion de . . .
 L'unisson est de . . . 1 à 1.
 L'octave de . . . 1 à 2.
 La double octave de . . . 1 à 4.
 La triple octave de . . . 1 à 8.
 La quadruple octave de . . . 1 à 16.
 La quintuple octave de . . . 1 à 32.
 La sextuple octave de . . . 1 à 64.
 La septuple octave de . . . 1 à 128.
 L'octuple octave de . . . 1 à 256.
 &c. &c. . .

Toutes les proportions que nous venons de voir, tirent leur origine du nombre 2 ; puisque què 4 vient de deux fois deux, 8 de deux fois quatre, &c. Ainsi en n'admetant que le nombre 2 dans la Musique, on ne parvient qu'à la connaissance des Consonances appelées *octaves*.

En y introduisant le nombre 3 ; voyons ce qu'il en résultera.

La proportion de 1 à 3 nous présente deux sons, dont l'un rend trois fois plus de vibrations que l'autre dans le même tems.

Supposons donc que, dans la proportion de 1 à 3, le nombre 1 réponde au son *ut* : puisque le son *ut* est exprimé par le nombre 2 ; le nombre 3 nous donne un son plus haut que *ut*, mais plus bas que *ut*, qui répond au nombre 4, puisque le nombre 4, ainsi què tous ceux engendrés du nombre 2, appartiennent aux octaves. Or le son exprimé par 3 est celui que les Musiciens marquent par la note *sol* ; & ils nomment l'intervalle d'*ut* à *sol*, une *quinte*, parce que dans la succession des notes de la Gamme, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, &c. la note *sol* est la cinquième depuis *ut*.

Donc si le nombre 1 donne le son *ut* ; le nombre 2, le son *ut* ; le nombre 3, le son *sol* ; & le nombre 4, le son *ut* : le son *sol*, qui est l'octave du nombre 3, donnera 6 ; en montant encore d'une octave, il donnera 12 ; à la triple octave, 24, &c.

E X E M P L E.

^{8^e} ^{8^e} ^{2^e 8^e} ^{2^e 8^e} ^{3^e 8^e} ^{3^e 8^e} ^{4^e 8^e} ^{4^e 8^e} ^{5^e octave.}
 ut, ut, fol, ut, fol, ut, fol, ut, fol, ut,
 1. 2. 3. 4. 6. 8. 12. 16. 24. 32.

Il résulte delà, que la proportion de 1 à 3 exprime un intervalle composé d'une octave & d'une quinte; & qui, à cause de la simplicité de ses nombres, doit former, après l'octave, la Consonance la plus sensible à l'oreille. C'est aussi celle qui, sur un instrument, s'accorde le plus facilement après l'octave.

Si l'unité nous avait marqué le son *fa*, le nombre 3 marquerait le son ^{8^e} *ut*, en sorte que les sons suivans répondraient à ces nombres :

^{8^e} ^{8^e} ^{2^e 8^e} ^{2^e 8^e} ^{3^e 8^e} ^{3^e 8^e}
fa, *fa*, *ut*, *fa*, *ut*, *fa*, *ut*.
 1. 2. 3. 4. 6. 8. 12.

De *fa* à ^{8^e} *ut* l'intervalle est une quinte, contenue dans une proportion de 2 à 3; de même de ^{1^e 8^e} *fa* à ^{2^e 8^e} *ut*, de ^{3^e 8^e} *fa* à ^{3^e 8^e} *ut*, &c. il y a aussi l'intervalle d'une quinte, puisque la proportion de 4 à 6 & de 8 à 12, est la même que celle de 2 à 3.

Delà nous arrivons à la connaissance d'un autre intervalle contenu dans la proportion de 3 à 4, qui est d'^{8^e} *ut* à ^{2^e 8^e} *fa*, & pareillement d'^{2^e 8^e} *ut* à ^{3^e 8^e} *fa*; ou simplement d'*ut* à *fa*. C'est ce que les Musiciens appellent *quarte*; Consonance qui n'est pas aussi agréable que la quinte, parceque la proportion étant de 3 à 4, commence à être plus compliquée que celle de la quinte, qui est de 2 à 3.

C'est donc le nombre 3 qui nous a fourni les Consonances de la quinte & de la quarte.

Prenons maintenant trois fois le nombre 3, pour avoir le nombre 9, il nous donnera un son plus haut que le son ^{2^e 8^e} *fa*; donc le nombre 9 donne le son ^{3^e 8^e} *fol*; en sorte que ^{2^e 8^e} *ut*, ^{3^e 8^e} *fa*, ^{3^e 8^e} *fol*, ^{3^e 8^e} *ut*, feront marqués par 6, 8, 9, 12 : d'où, prenant ces sons dans les octaves inférieures, les proportions demeurant les mêmes, on aura :

^{8^e} ^{2^e 8^e} ^{3^e 8^e} ^{4^e 8^e}
 ut, *fa*, fol, ut, *fa*, fol, ut, *fa*, fol, ut, *fa*, fol, ut,
 6. 8. 9. 12. 16. 18. 24. 32. 36. 48. 64. 72. 96.

proportions qui nous procurent la connaissance de nouveaux intervalles ; le premier est celui de *fa* à *sol*, dans la proportion de 8 à 9 : c'est ce que les Musiciens appellent *seconde* & aussi *ton entier*. Le second est celui de *sol* à *fa*, ^{8^e} contenu dans la proportion de 9 à 16 ; c'est ce qu'on appelle *septieme*, intervalle qui est d'un ton entier ou d'une seconde plus petit que l'octave. Ces proportions de 8 à 9 & de 9 à 16, n'étant plus exprimées par les petits nombres 1, 2, 3, 4, 6, ne sont plus dans la classe des *Consonances*, mais commencent celle des *Dissonances*.

Prenons le nombre 9 trois fois, pour avoir 27, ce nombre marquera un ton plus haut que *ut*, ^{1^e 8^e} & précisément d'une quinte plus haut que *sol*. ^{8^e} Ce sera donc *re*, & son octave *re* ^{2^e 8^e} répondra au nombre 54, & *re* au nombre ^{3^e 8^e} 108, &c. Représentons ces tons de quelques octaves plus bas, nous aurons les proportions suivantes :

ut, *re*, *fa*, *sol*, *ut*, *re*, *fa*, *sol*, *ut*, *re*, *fa*, *sol*, *ut*, ^{8^e} ^{2^e 8^e} ^{3^e 8^e} ^{4^e 8^e}
24. 27. 32. 36. 48. 54. 64. 72. 96. 108. 128. 144. 192. 216. 256. 288. 384.

Nous y découvrons que l'intervalle de *re* à *fa* est contenu dans la proportion de 27 à 32, & celui de *fa* à *re*, ^{8^e} dans la proportion de 32 à 54. Ce premier intervalle nous donne la *tierce mineure*, & le second la *sixte majeure*.

On pourrait encore tripler le nombre 27 ; mais les Théoriciens modernes, que nous suivons ici, prennent le nombre 5 & ses multiples pour avoir les autres tons (a).

Nous avons vu jusqu'ici que le nombre 2 fournissait les *octaves*, le nombre 3 la *quinte* & la *quarte* ; 3 multiplié par 3, la *seconde* & la *septieme* ; & 9 multiplié par 9, la *tierce mineure* & la *sixte majeure*. Introduisons maintenant le nombre 5, & voyons quel sera le son qui fait cinq vibrations, pendant que le son *fa* n'en fait qu'une.

Dans le même tems *fa* ^{8^e} en fait deux, *fa* ^{2^e 8^e} en fait quatre, *ut* ^{2^e 8^e} six : le ton

(a) En triplant 27 on aurait 81. Les octaves supérieures de 5, sont 10, 20, 40 & 80 ; les Théoriciens modernes emploient 80, au lieu de 81, & ils appellent *comma* la différence entre ces deux nombres. Voyez la note de la page 10.

que nous cherchons est donc entre $\overset{2^e\ 8^e}{fa}$ & $\overset{2^e\ 8^e}{ut}$. C'est celui qu'on a nommé $\overset{2^e\ 8^e}{la}$,

dont l'accord avec $\overset{2^e\ 8^e}{fa}$ fait ce qu'on nomme une *tierce majeure*, & forme une Consonance agréable, puisqu'elle est contenue dans la proportion de ces petits nombres 4 à 5. De plus ce ton $\overset{2^e\ 8^e}{la}$ fait avec $\overset{2^e\ 8^e}{ut}$ un accord contenu dans la proportion de 5 à 6, qu'on nomme *tierce mineure*, comme celle dont nous avons déjà parlé, contenue entre les nombres 27 & 32, parceque la différence est presque imperceptible à l'oreille. Ce même nombre 5 étant appliqué aux autres tons; *sol*, *ut*, *re*, nous donneront de la même manière leurs tierces majeures, prises dans la seconde octave au dessus; c'est-à-dire les sons $\overset{2^e\ 8^e}{fi}$, $\overset{3^e\ 8^e}{mi}$, $\overset{3^e\ 8^e}{fa}$ ✕, qui, étant transportés dans la première octave, donneront maintenant ces tons avec leurs nombres :

$\overset{8^e}{fa}$, $\overset{8^e}{fa}$ ✕, *sol*, *la*, *fi*, *ut*, *re*, *mi*, $\overset{8^e}{fa}$,
128. 135. 144. 160. 180. 192. 216. 240. 256.

En ôtant le ton de $\overset{8^e}{fa}$ ✕, on aura le genre *diatonique*, qui par conséquent résulte des nombres

2.

3.

3 ✕ 3.

5.

En appliquant une seconde fois le nombre 5, il fournira les tierces majeures des quatre tons *la*, *mi*, *fi*, $\overset{8^e}{fa}$ ✕, qui sont $\overset{8^e}{ut}$ ✕, $\overset{8^e}{sol}$ ✕, $\overset{8^e}{re}$ ✕, $\overset{8^e}{la}$ ✕.

De sorte qu'à présent voilà l'octave remplie des douze sons :

ut, $\overset{8^e}{ut}$ ✕, *re*, $\overset{8^e}{re}$ ✕, *mi*, $\overset{8^e}{fa}$, $\overset{8^e}{fa}$ ✕, *sol*, $\overset{8^e}{sol}$ ✕, *la*, $\overset{8^e}{la}$ ✕, *fi*.

Et tous ces tons tirent leur origine des nombres

2.

3.

3 ✕ 3.

5.

5 ✕ 5.

Ainsi pendant que le son *ut* rend 384 vibrations, les autres sons en rendent les nombres suivans :

Nombre

Nombres dont la multiplication donne la somme des vibrations de chaque son de la Gamme.		Somme des vibrations.	Différences entre ces vibrations.
ut	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 3 . . .	384	
ut ^{8e}	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 5 × 5	400	16.
re	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 3 × 3 × 3	432	32.
re ^{8e}	2 × 3 × 3 × 5 × 5	450	18.
mi	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 3 × 5	480	30.
fa	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2	512	32.
fa ^{8e}	2 × 2 × 3 × 3 × 3 × 5	540	28.
sol	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 3 × 3 . . .	576	36.
sol ^{8e}	2 × 2 × 2 × 3 × 5 × 5	600	24.
la	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 5 . . .	640	40.
la ^{8e}	3 × 3 × 3 × 5 × 5	675	35.
si	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 3 × 3 × 5	720	45.
si ^{8e}			48.
ut	2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 2 × 3	768	

Pendant que le son *ut* rend trois cent quatre-vingt-quatre vibrations, on voit que son octave *ut*^{8e} en rend sept cent soixante-huit; ce qui fait précisément le double. Pour trouver le nombre des vibrations des octaves suivantes, on n'a qu'à multiplier 384 par 4, ou 768 par 2; & on trouvera que *ut*^{2e 8e} rendra mille cinq cent trente-six vibrations: ensuite multiplier 384 par 8, ou 768 par 4, ou 1536 par 2; on trouvera que *ut*^{3e 8e} rendra trois mille soixante-douze vibrations. Et ainsi des autres.

Pour comprendre la formation des sons de ces trois nombres 2, 3, 5, il faut remarquer que le signe mis entre chaque chiffre veut dire *multiplier*.

Ainsi la première rangée de chiffres signifie: deux multipliés par deux, font quatre; multipliés par deux, font huit; multipliés par deux, font seize; multipliés par deux, font trente-deux; multipliés par deux, font

soixante-quatre; multipliés par deux, font cent vingt-huit; multipliés par trois, font trois cent quatre-vingt-quatre. Et ainsi des autres.

On voit par-là, que les différences entre ces tons ne sont pas égales entr'elles, que les unes sont plus grandes & les autres plus petites. C'est ce qui fait que les tons ne sont pas égaux entr'eux; qu'il y a quelques *commas* (a) de différence entre certains tons; que quelques quintes ne sont pas justes; que les deux tierces mineures, dont nous avons parlé, ne sont pas égales; que le *la* \times n'est pas la même chose que le *si* b, le *si* que l'*ut* b, le *si* \times que l'*ut*, l'*ut* \times que le *re* b, le *re* \times que le *mi* b, le *mi* que le *fa* b, le *mi* \times que le *fa*, le *fa* \times que le *sol* b, & le *sol* \times que le *la* b. Mais comme ces différences ne sont pas considérables, on les néglige sur les instrumens à touches, tels que le clavecin, l'orgue, &c.

On nomme *demi-tons* les deux intervalles qui séparent la distance d'un ton à un autre; ainsi, sur ces instrumens l'octave étant partagée en douze demi-tons à-peu-près égaux entr'eux, il en résulte qu'aucunes quintes ni tierces, &c. ne sont parfaitement justes; mais cette différence est si petite, que l'oreille ne peut l'apercevoir.

C'est encore cette différence qui fait qu'on éprouve dans un Ton une sensation que l'on n'éprouve pas dans un autre; & comme les quintes & les tierces sont différentes dans chaque Ton, cette différence procure à chaque Ton un caractère qui lui est propre, & qui fait que l'un nous invite à la gaité, tandis que l'autre nous porte à la tristesse : telle est, à notre avis, l'origine de ces fameux *Modes* des Anciens, dont chacun avait un caractère différent, & qui étaient chez eux ce que sont parmi nous les *Tons*, comme nous espérons de le prouver bientôt.

La véritable origine des tons qui sont aujourd'hui en usage, est donc tirée des nombres 2, 3, & 5. Si nous voulions y introduire le nombre 7,

(a) Le *comma* est le petit intervalle qui fait la différence du ton majeur au ton mineur; sa raison est de 80 à 81. On l'appelle *comma-majeur*; c'est le *comma* ordinaire.

On distingue aussi deux autres espèces de *commas*. 1°. Celui que l'on appelle *mineur*, dont la raison est de 2025 à 2048, il est la différence du demi-ton majeur au demi-ton moyen. 2°. Celui qu'on appelle *maxime* ou *comma de Pythagore*, il est dans le rapport de 524288 à 531441; c'est la différence, dont la douzième quinte d'un son surpasse la dix-neuvième octave de ce même son.

le nombre des tons de l'octave deviendrait plus grand, & nous donnerait les *quarts de ton*, que les Anciens connaissaient, & dont ils formaient ce qu'ils appelaient *l'enharmonique*; mais ces quarts de tons étant banis de notre Musique, nous ne pousserons pas plus loin nos recherches en ce genre. C'est à M. Euler que nous devons la démonstration que nous venons de donner; nous avons seulement tâché de la rendre plus claire pour les Musiciens qui ne sont pas Géomètres.

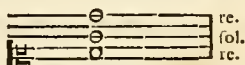
Les Consonances consistent donc dans l'unisson (a), l'octave, la quinte, la quarte, la tierce & la sixte.

Et les Dissonances sont formées par la seconde & par la septieme. La septieme majeure, ou note sensible, est l'origine des Dissonances majeures; la septieme mineure, ou simplement la septieme, est l'origine de toutes les Dissonances mineures.

Nous établissons donc que tout intervalle commensurable forme une Consonance, c'est pourquoi on dit *Consonances parfaites*; & qu'il n'y a de Dissonances que les intervalles dont les rapports sont irrationels, voilà pourquoi l'on dit *Dissonances imparfaites*.

(a) La différence des sons, à l'égard du grave & de l'aigu, étant ce qui constitue la consonance, l'unisson ne devrait pas en être une. Cependant on le compte dans le nombre des consonances.

L'unité étant le principe des nombres, & 2 en étant le premier, l'octave (qui répond au nombre 2) est naturellement la premiere consonance, & en terme de Composition, on l'appelle *replique*, parcequ'elle se confond avec son principe. Une preuve que l'octave est une partie de son principe, c'est que sur un instrument, lorsqu'on fait résoner une corde avec un peu de violence, une autre corde, montée à une autre octave plus aiguë ou plus grave, frémera; au lieu que si on acorde trois cordes de cette maniere,



& que l'on fasse résoner la corde *sol*, il n'y aura que la quinte *re* qui frémera, la quarte *re* en dessous ne remuera point. Cette corde ne fait donc pas partie du son que l'on fait résoner, puisqu'elle ne frémit pas.

Une autre preuve que l'octave fait partie de son principe, c'est que sur la flûte, plus ou moins de souffle fait un son plus haut ou plus bas d'une octave.

Zarlín dit que l'octave est la mere, la source & l'origine de tous les intervalles; c'est par la division de ses deux termes, que s'engendrent tous les accords de l'harmonie.

CHAPITRE V.

De la Composition.

CE qu'on appelle *Composition*, ne consiste qu'en deux choses.

La premiere, à ranger & disposer plusieurs sons, ou semblables ou différens, les uns après les autres, de maniere que cette suite de sons n'ait rien de désagréable & fasse plaisir à l'oreille; c'est ce que les Anciens ont appelé *mélodie*, & ce que nous nommons *chant*.

La seconde, consiste à faire entendre deux ou plusieurs sons ensemble; de maniere que ce mélange soit agréable, c'est-à-dire, à inventer plusieurs chants différens entr'eux, mais qui puissent aller ensemble, & tels que le mélange ou la réunion des sons différens qui les composent, n'ait rien qui choque l'oreille (a); c'est ce que nous nommons *harmonie*, & ce qui seul mériterait le nom de *Composition*: mais l'usage a prévalu; on entend également par ce mot la *mélodie* & l'*harmonie*. Ainsi, former une agréable suite de sons, qui produisent un beau chant, y joindre d'autres sons, pour former un tout harmonique; voilà toute la *Composition*.

Elle se réduit donc à deux choses: donner des regles sûres pour arranger tellement les sons les uns après les autres, qu'il en résulte une mélodie agréable (b), & donner les moyens d'accompagner cette mélodie d'une bonne harmonie, c'est-à-dire, de faire entendre à la fois plusieurs chants différens, sans que ce mélange ait rien de désagréable.

(a) Athénée, liv. 3, dit qu'un Cuisinier Épicurien employait dans son art toutes les loix de la Musique, & mêlait ses viandes, tantôt selon la proportion de la quarte, tantôt suivant celles de la quinte ou de l'octave, c'est-à-dire, comme de 3 à 4, ou de 3 à 2; ou de 2 à 4.

(b) Il faut aussi qu'un Compositeur connaisse la portée & le caractère des voix & des instrumens, la facilité ou la difficulté de l'exécution; qu'il sache les regles particulieres établies par la convention, par le goût, le caprice (ou la pédanterie, dit Rousseau, parcequ'il ne savait pas en faire usage) comme les fugues, le contre-point, l'imitation, &c.

CHAPITRE VI.

De la Mélodie.

LA *Mélodie* consiste dans une agréable succession de sons simples (a).

C'est au goût du Compositeur à choisir ses sons, & à s'en servir de manière à créer des chants, qui flatent l'oreille, comme dans nos bouquets, le mélange heureux des couleurs parvient à flater la vue. C'est là que nous devons borner le pouvoir de la mélodie; tout ce que la mauvaise foi ou l'ignorance y ajoute de merveilleux, est aussi faux qu'impossible; & si ceux qui la mettent si fort au dessus de l'harmonie, voulaient être de bonne foi, ils conviendraient aisément qu'au Théâtre ou dans les Concerts, la Musique ne leur a jamais fait éprouver de sensations délicieuses que par l'harmonie, soit douce & sensible, soit bruyante & terrible. Que deviendraient en effet, sans l'harmonie, ces superbes récits obligés, ces morceaux d'expression, où l'âme déchirée partage les feintes douleurs d'un Acteur, souvent froid, & qui ne doit ses succès qu'à la précision avec laquelle il rend ce qu'un habile Compositeur, moyennant de riches accompagnemens & la force du rythme, lui ordonne d'exécuter? Abandonnez-le sur la scène sans orchestre, laissez-le chanter un récitatif, quel qu'il soit, dénué d'accompagnement : comparez ce morceau avec un autre soutenu par l'harmonie; & prononcez ensuite.

Rousseau, au mot *mélodie* de son Dictionnaire, dit que *la Musique ne peint que par la mélodie, & que les accords, laissant bientôt les oreilles, laissent toujours le cœur froid*. Cette proposition est au moins très hasardée : il ne faut, pour s'en assurer, qu'entendre les Opéra que l'on nous donne depuis quelques années, & s'interroger sur la cause du plaisir qu'on y ressent; on avouera que ce plaisir vient de la beauté d'une expression imitative, que

(a) M. Algarotti dit que la mélodie est comme la vertu, qui consiste dans un point de perfection, hors duquel le trop & le trop peu viennent échouer.

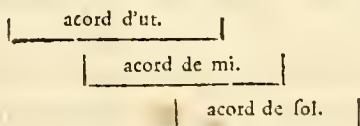
l'harmonie seule peut faire naître. Qu'on exécute, sans instrumens, *Roland*, *Iphigénie*, *Orphée*, &c. & l'on verra si la *mélodie* peut suffire.

Si Rousseau avait eu plus de connaissances qu'il n'en avait en harmonie, il n'aurait donné la préférence, ni à la *mélodie* ni à l'harmonie séparées l'une de l'autre; mais certainement à leur union, de laquelle il résulte un charme inexprimable, que l'on peut appeler la *mélodie de l'harmonie*, & qui a lieu lorsque l'harmonie ne fait pas un vain bruit, mais lorsqu'elle chante ou qu'elle exprime.

C'est avec la même légèreté qu'il critique l'usage où l'on est quelquefois, de faire servir un air d'accompagnement à un chœur : ce qui est, dit-il, (croyant faire une épigramme) « *comme si on s'avisait de réciter deux discours à la fois* ». Nous nous contenterons de répondre : malheur à celui qui n'aura pas entendu avec plaisir l'air des *Sauvages* servir d'accompagnement au chœur *Forêts paisibles*, dans l'Opéra des Indes Galantes ! Cet air sublime nous ramène à la *mélodie*, accompagnée de l'harmonie, plus naturellement que tous les paradoxes de Rousseau ne pourraient faire.

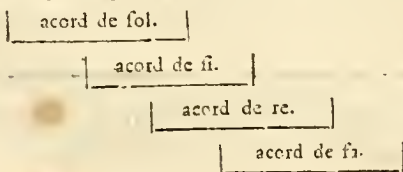
On fait qu'un son quelconque est composé de deux autres, qui sont l'octave de sa quinte (ou la douzième), & la double octave de sa tierce majeure (ou la dix-septième). Des oreilles bien fines & bien exercées entendent même quelquefois les octaves aiguës de ces intervalles. On appelle ces sons les *harmoniques du son principal* : & comme ils portent toujours chacun l'accord parfait, c'est fort heureusement qu'ils sont si faibles de leur nature ; car s'ils étaient plus forts, il en résulterait une cacophonie continuelle. Dans l'accord parfait d'*ut*, par exemple, on entendrait toujours ensemble :

ut, mi, sol, si, re.



Et dans l'accord de septième de *sol*, on entendrait :

sol, si, re, fa, la, ut.



C'est par ces harmoniques que Rameau & Tartini, par un chemin absolument opposé, ont cherché le principe de l'harmonie, sans pouvoir le trouver ni l'un ni l'autre.

Les instrumens nous assignent les bornes des sons praticables, au grave & à l'aigu; lorsqu'ils sont trop élevés ou trop bas, ils ne peuvent plus se distinguer. Il ne faut pas croire pour cela, que l'étendue des tons soit l'intervalle qu'il y a entre le plus grave & le plus aigu. Dans cet intervalle les tons sont répétés à chaque octave; c'est donc l'octave seule qui sert de bornes à l'étendue des tons, & tous ceux qu'on peut former dans la nature sont compris dans l'octave.

Quoique la nature ne divise pas cette octave en parties égales, & qu'il y ait entr'elles des différences que le calcul fait développer, ces différences étant presque inappréciables à l'oreille, on est convenu de les regarder comme égales; & comme on a adopté que chacune de ces parties aurait un demi-ton, il en résulte que l'octave entière est composée de six tons ou de douze demi-tons. Toutes les voix peuvent former ces douze sons, dont sept sont naturels & cinq artificiels. On appelle les sept premiers, *diatoniques*, & les cinq derniers, *chromatiques*:

Sons naturels, *ut, re, mi, fa, sol, la, si.*

Sons artificiels, $\left. \begin{array}{l} ut\sharp, re\sharp, fa\sharp, sol\sharp, la\sharp. \\ \text{ou} \\ reb, mib, solb, lab, sib. \end{array} \right\}$

Les Anciens admétoient encore une troisième espèce de sons, qu'ils appelaient *enharmoniques*, dont nous parlerons dans un chapitre destiné particulièrement à cet objet; mais ils sont presque impraticables, & quand il serait possible de s'en servir, il n'y a point aujourd'hui d'oreilles assez délicates pour en sentir le mérite. Ces sons enharmoniques étaient formés d'un son coupé en plusieurs parties.

Ce que nous appelons aujourd'hui *enharmonique*, est absolument différent de la signification que les Anciens donnaient à ce mot, & ne consiste qu'à faire changer de nom à un accord, lorsqu'on peut donner deux noms à une des notes qui le composent. Par exemple, l'accord *si, re, fa, lab*, qu'on appelle septième diminuée, est un accord dans le Ton d'*ut*, & doit naturellement être suivi de l'accord parfait *ut, mib, sol*. Si, au lieu de lui faire prendre cette route, on change le *lab* en *sol* \sharp , cet accord de septième diminuée, *si, re, fa, lab*, se change en un accord de sixte majeure avec la

fausse quinte *fi, re, fa, sol* ♯, & est suivi de l'accord de sixte *ut, mi, la*, ou de l'accord parfait *la, ut, mi*, qui tous deux constituent le Ton de *la*. Ainsi, au lieu d'avoir été en *ut*, comme il semble que l'oreille devait y conduire : par ce changement de nom de *la b* en *sol* ♯, on se trouve en *la* ; & c'est ce que nous appelons *enharmonique*. Il y a bien quelque analogie entre notre enharmonique & celui des Anciens, en ce que, quoique nous nous permétions d'appeler à notre gré le même ton *la b* & *sol* ♯, il y a effectivement entre ces deux tons une différence. Nous avons déjà dit que c'est cette différence qui empêche que nos quintes & nos tierces ne soient parfaitement justes ; c'est ce qu'il est aisé de constater par le calcul.

Les douze sons, dont nous venons de parler, peuvent se recommencer plusieurs fois en descendant & en remontant ; c'est ce qu'on appelle les différentes octaves : mais toute notre Musique est renfermée dans l'espace de sept octaves & demie, comme on le verra bientôt ; c'est-à-dire, que depuis le son le plus grave ou le plus bas de la contre-basse, jusqu'au son le plus aigu ou le plus élevé de la flûte du tambourin, il y a sept octaves & demie.

Les Anciens avaient divisé leurs sons diatoniques en quinze degrés ; qu'ils rangeaient en quatre classes, appelées *tétracordes*, parcequ'elles contenaient chacune quatre sons ou cordes.

Le système des Anciens commençait par le son le plus grave, & descendait à l'aigu, comme dans le tableau suivant.

Noms des Cordes des Anciens, en lettres latines.

		Proslambanomenos.		
		Hypatè-hypatôn.		
1 ^{re} Tétracorde	{	Parhypatè-hypatôn.		
<i>hypatôn.</i>		Lichanos-hypatôn.		
		Hypatè-mesôn.		
2 ^e Tétracorde		Parhypatè-mesôn.		
<i>mesôn.</i>	{	Lichanos-mesôn.		
		Mesè.	Mesè.	} 3 ^e Tétracorde
		Paramesè.	Tritè-synèmmenôn. . .	
3 ^e Tétracorde		Tritè-diezeugmenôn.	Paranètè-synèmmenôn.	
<i>diezeugmenôn.</i>	{	Paranètè-diezeugmenôn.	Nètè-synèmmenôn. . .	
		Nètè-diezeugmenôn.		
4 ^e Tétracorde		Tritè-hyperbolæôn.		
<i>hyperbolæôn.</i>		Paranètè hyperbolæôn.		
	{	Nètè-hyperbolæôn.		

Note,

Notes de notre Musique qui répondent aux Cordes des Anciens.			Noms de leurs Cordes en lettres Greques.	Tétracordes.	Noms des Cordes en Français.
En Enharmonique.	En Chromatique.	En Diatonique.			
la	la	la	Προλαμδανόμενος		L'ajoutée.
fi	fi	fi	Υ'πάτη-ύπατων		La principale des principales.
fi ×	ut	ut	Παρυπάτη-ύπατων	} 1 ^{er} Τétracorde hypatôn ou des principales.	La sous-principale des principales.
ut	ut ♯	re	Λιχανός-ύπατων		Celle des principales qui se touchait de l'index.
mi	mi	mi	Τπάτη-μέσων		La principale des moyennes.
mi ×	fa	fa	Παρυπάτη-μέσων	} 2 ^e Τétracorde mesôn ou des moyennes.	La sous-principale des moyennes.
fa	fa ♯	sol	Λιχανός-μέσων		Celle des moyennes qui se touchait de l'index.
la	la	la	Μίση		La moyenne.
fi	fi	fi b fi	Παραμύση	} 3 ^e Τétracorde diezeugmenôn ou des séparées.	Celle d'après la moyenne.
fi ×	ut ~	ut	Τρίτη-διεζευγμένων		La troisième des séparées.
ut	ut ♯	re	Παρανήτη-διεζευγμένων	} 4 ^e Τétracorde hyberbolæôn ou des aiguës.	La pénultième des séparées.
mi	mi	mi	Νήτη-διεζευγμένων		La dernière des séparées.
mi ×	fa	fa	Τρίτη-ύπερβολίων	} 5 ^e Τétracorde synêmmenôn ou des conjointes.	La troisième des aiguës.
fa	fa ♯	sol	Παρανήτη-ύπερβολίων		La pénultième des aiguës.
la	la	la	Νήτη-ύπερβολίων		La dernière des aiguës.

Leur système était donc composé de quatre Τétracordes, ainsi nommés :

En Grec.

En Latin.

En Français.

1. Τετράχορδον-ύπατων 1. Tetrachordon-hypatôn 1. Τétracorde des principales;
2. Τετράχορδον-μέσων 2. Tetrachordon-mesôn 2. Τétracorde des moyennes.
3. Τετράχορδον-διεζευγμένων 3. Tetrachordon-diezeugmenôn 3. Τétracorde des séparées, quand la première corde commençait à la paramèse ;
--συνημμένων -synêmmenôn Et τétracorde des conjointes, quand la première corde commençait à la mèse , & lui était commune avec le second τétracorde, auquel alors il était joint.
- 4^e Τετράχορδον-ύπερβολίων 4. Tetrachordôn-hyperbolæôn 4: Τétracorde des aiguës.

Chaque τétracorde s'accordait de trois façons , selon les trois genres diatonique ; chromatique & enharmonique.

Dans le diatonique, un demi-ton, un ton, un ton :

fi, ut, re, mi ; ou *mi, fa, sol, la* ; ou *la, si^b, ut, re*.

Dans le chromatique, un demi-ton, un demi-ton, un ton $\frac{1}{2}$, ou tierce mineure :

fi, ut, ut[♯], mi ; ou *mi, fa, fa[♯], la*.

Dans l'enharmonique, un quart de ton, un quart de ton, deux tons, ou tierce majeure,

fi, si^x, ut, mi ; ou *mi, mi^x, fa, la*.

L'enharmonique consistait dans la différence de *mi*, haussé d'un quart de ton, à *fa* ; ce qui n'est pas aisé à sentir, sur-tout dans des mouvemens vifs.

On voit par le tableau ci-dessus, que dans l'accord des tétracordes, pour les genres chromatique & enharmonique, la première & dernière corde ne changeaient point, aussi les appelait-on cordes *fixes* ou *immobiles* ; il n'y avait que la seconde & la troisième, qui, prenant tantôt une intonation, tantôt une autre, se nommaient, à cause de cela, les *muables* ou *mobiles*.

Les Aristoxéniens prétendaient avoir six changemens d'accords pour leurs tétracordes ; deux pour le diatonique, trois pour le chromatique, & un pour l'enharmonique. Ptolomée les réduisit à cinq : comme les Auteurs de ce tems-là se contredisaient presque tous, on s'est arrêté à ce qu'il y a de plus général.

Rousseau, au mot *tétracorde* de son Dictionnaire, prétend qu'un *tétracorde* formait, pour les Anciens, un tout aussi complet, que le forme pour nous une *octave*. C'est un paradoxe qui ne peut pas même être discuté sérieusement, parceque, dans tous les tems, il n'est pas possible que l'oreille ne se soit aperçue que la *paramèse* (octave de l'hypate-hypaton) & l'hypate-hypaton formaient, pour ainsi dire, le même son, avec la seule différence de l'aigu au grave, & avaient ainsi entr'elles une analogie qu'elles n'avaient avec aucune autre corde. La preuve en est, que les Grecs, qui ne pouvaient souffrir deux sons différens frappés ensemble, chantaient à l'octave ou à la double octave, & croyaient chanter la même chose ; ils sentaient donc que l'octave & le son principal ne faisaient qu'un ; ils ne croyaient donc pas qu'un tétracorde, une quarte pût jamais former un tout complet.

Si leur première Musique était contenue dans un simple tétracorde, &

s'il est vrai que leur première lyre n'ait eu que trois ou quatre cordes, c'est qu'alors leur Musique n'en était point une, mais simplement une déclamation; & l'étendue de ce tétracorde prouve seulement que la voix, dans la déclamation, ne pouvait passer les bornes de ce tétracorde, & par conséquent ne pouvait s'abaisser au dessous de l'*hypate-hypaton*, ni s'élever au dessus de l'*hypate-meson*.

Comme leur première Musique (ou plutôt Plain-chant) fut consacrée à la religion, ils se bornèrent au tétracorde *hypaton*, qui était le plus grave, & qui s'accordait mieux avec la majesté des Dieux. Quand ils introduisirent la Musique dans les harangues & dans les tragédies, pour accompagner ce qui devait être entendu distinctement par le Peuple, ils trouverent que le premier tétracorde était trop bas & trop sourd pour cet usage, & ils inventerent le second tétracorde, appelé *meson*, qui fut composé de la dernière corde du premier tétracorde, & de trois nouvelles cordes plus aiguës: (voilà les trois cordes ajoutées à la lyre par Terpandre, selon Pline). La Musique ne se contentant pas alors d'être consacrée aux cérémonies religieuses & aux institutions morales, voulut s'introduire dans les choses de simple amusement, & servir d'encouragement à la gaité. Les sons des deux premiers tétracordes n'étant pas assez aigus pour opérer cet effet, il fallut inventer le troisième tétracorde, *synemmenon* & *diezeugmenon*; & l'abus de la gaité, comme les bacchanales, les orgies, les mystères de la bonne Déesse, &c. auront fait inventer le quatrième tétracorde, *hyperboleon*, parceque plus les sons devenaient perçans, plus ils animaient des esprits déjà échauffés par le vin & par la débauche.

Il nous paraît que voilà la marche la plus naturelle de l'invention des tétracordes. Jamais nous ne croirons que les Grecs aient été assez bornés, pour penser avoir un système complet de Musique dans l'intervalle d'une quarte; & que leurs oreilles, si délicates en poésie & en prose, n'aient pas senti en Musique, que cette étendue, pour être complète, devait aller jusqu'à l'octave. La preuve qu'ils l'ont senti, c'est qu'après avoir inventé les deux premiers tétracordes, dont le premier faisait *fi, ut, re, mi*, & le second *mi, fa, sol, la*, voyant qu'il leur manquait quelque chose avec ces deux intervalles de quarte, ils ajouterent une corde au dessous de la plus grave de celles qu'ils avaient, & ils la nommerent *proslambanomenos* ou *ajoutée*, ce qui leur donna le *la*; & alors, en partant de cette *proslamba-*

nomenos ou *la*, & montant jusqu'à la fin de leur second tétracorde, ils eurent *la*, *fi*, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, ce qui leur fit une octave complète; & les deux derniers tétracordes ajoutés depuis, firent entr'eux une seconde octave. Le premier tétracorde *ne formait donc point pour les Anciens un tout aussi complet, que le forme pour nous une octave.*

Nous venons de voir les noms que les Anciens donnerent à leurs sons; mais ces noms étaient plutôt les noms des cordes de leur lyre ou de leur cithare, qui répondent aux différens noms que nous donnons à nos cordes, comme *bourdon*, *chanterelle*, *seconde*, *troisième*, *quatrième*, &c. Ainsi ces noms étaient plus propres pour la pratique des instrumens, que pour celle du chant; car comment pouvoir prononcer *proslambanomenos* sous une seule note? Aussi ils ne tarderent pas à y substituer d'autres noms plus courts.

Noms Grecs, té, ta, tè, tō, ta, tè, tō.

Noms modernes, si, ut, re, mi, fa, sol, la.

Les Romains, en adoptant la Musique des Grecs, changerent les noms des quinze sons des quatre tétracordes, & leur donnerent ceux des quinze premières lettres de leur alphabet : A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P; ce qui dura jusqu'au Pape Saint Grégoire : car alors ce Pape ayant trouvé que le nombre en était trop considérable, les réduisit à sept.

A.	A	mi	la.
B.	B	fa	si.
C.	D'où nous est venu l'usage de dire :							C	sol	ut.
D.								D	la	re.
E.	E	si	mi.
F.	F	ut	fa.
G.	G	re	sol.

Cet usage subsista jusqu'au milieu du onzième siècle, que Gui d'Arezzo, appelé vulgairement *Gui Arétin*, se servit des six syllabes *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, qu'il prit de l'hymne de Saint Jean, comme nous l'avons déjà dit; & l'usage de les nommer ainsi, s'est universellement établi. Cependant, comme les sons se reproduisent de sept en sept, & que Gui

n'avait donné que six noms, il fallait à tous momens muer ou plutôt *muancer*, c'est-à-dire, nommer toujours *mi* chaque demi-ton qui se trouvait dans la mesure. Ce qui a besoin d'être un peu détaillé pour être compris.

Nos peres ne connaissant point le *fi*, & n'ayant pour nommer leurs notes que *ut* (ou *do* (*a*)), *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, nommoient *mi*, ce que nous appelons aujourd'hui *fi*, & s'y préparaient une note d'avance; ainsi, au lieu de dire comme nous,

ut, re, mi, fa, sol, la, ^{demi-ton}fi, ut,

ils disaient, *ut, re, mi, fa, sol, ^{muance}re, mi, fa.*

Ainsi la muance commençait après *sol*, en disant *re, mi, fa*, au lieu de *la, fi, ut*.

S'il y avait un *b mol* dans la mesure, la muance commençait deux notes d'avance; ainsi, au lieu de dire,

ut, re, mi, fa, sol, ^{demi-ton}la, ^{muance}fi b, ut,

ils disaient, *ut, re, mi, fa, ^{muance}re, mi, fa, sol.*

Par ce moyen, les deux demi-tons de cette mesure, *mi fa* & *la fi b*, se trouvaient *mi fa* & *mi fa*; & la muance commençait après le premier *fa*, en disant *re, mi, fa, sol*, au lieu de *sol, la, fi b, ut*.

Si le chant commençait deux notes avant le demi-ton, la muance commençait alors comme dans cet exemple :

sol, la, ^{demi-ton}fi, ut, re, mi, fa, sol; au lieu de solfier

ainsi, on disait, *ut, re, mi, fa, ^{muance}re, mi, fa, sol.*

Si le chant descendait après le *b mol* accidentel, la muance descendait aussi, comme dans cet exemple :

re, mi, fa, sol, ^{demi-ton}la, ^{muance}fi b, la,

on disait alors, *re, mi, fa, ^{muance}re, mi, fa, mi.*

(a) Les Italiens disent *do*, pour ne pas dire *out*, qui serait dur à prononcer.

L'exemple suivant donne deux muances dans un trait de chant montant :

$$\begin{array}{ccccccc} & & & \text{demi-ton} & & & \text{demi-ton} \\ \text{ut, re, mi, fa, sol, la, } & \text{fi, ut, re, mi, fa} & \text{X, sol,} \\ & \text{1}^{\text{re}} \text{ muance} & & & \text{2}^{\text{e}} \text{ muance} \\ \text{ut, re, mi, fa, sol, re, } & \text{mi, fa, sol,} & \text{re, mi, fa.} \end{array}$$

On solfaiť ainsi le chant suivant :

$$\begin{array}{cccccc} \text{demi-ton} & \text{demi-ton} & \text{demi-ton} & \text{demi-ton} & \text{demi-ton} & \text{demi-ton} \\ \text{mi, fa, } & \text{fi, ut, } & \text{fa X, sol, } & \text{ut X, re, } & \text{sol X, la, } & \text{re X, mi, } \\ & \text{1}^{\text{re}} \text{ muance} & \text{2}^{\text{e}} \text{ muance} & \text{3}^{\text{e}} \text{ muance} & \text{4}^{\text{e}} \text{ muance} & \text{5}^{\text{e}} \text{ muance} \\ \text{mi, fa, } & \text{mi, fa, } & \text{mi, fa, } & \text{mi, fa, } & \text{mi, fa, } & \text{mi, fa.} \end{array}$$

On voit aisément la difficulté qu'il y a de solfier ainsi, & combien de tems il faut étudier pour se la rendre familiere; il est aussi à présumer que c'est cette longue étude, & cette fatigante méthode, qui donnent aux Musiciens Italiens la grande supériorité qu'ils ont de lire la Musique, & la précision avec laquelle ils l'exécutent. Nous croyons cependant que depuis quelques années ils ont abandonné la méthode des muances, pour prendre la nôtre, quoique le P. Martini fasse encore mention de l'ancienne, dans son Livre qui a paru en 1774; mais ce savant Théoriste laisse voir clairement qu'il n'est pas attaché à celle de son pays, & qu'il en connaît mieux que personne tous les inconvénients.

Il est bien singulier qu'un homme aussi habile que Gui, ne se soit pas avisé de nommer le septieme son, ne pouvant douter que le huitieme ne fût l'octave juste du premier, & par conséquent le même; & qu'il ait préféré cette suite si compliquée des *muances*, à une opération aussi aisée que l'est celle d'un septieme nom.

On fut cependant plusieurs siècles sans en détruire l'inconvénient; & M. l'Abbé Broissard prétend, dans un manuscrit déposé à la bibliothèque du Roi, qu'en 1501 Balthasar *Prasberg*, de Merzbourg en Allemagne, fit imprimer à Bâle un Traité de Musique chorale, au commencement duquel il y a une planche en bois, où l'on voit gravé très-distinctement, quoiqu'en lettres gothiques :

ut, re, mi, fa, sol, la, fi.

Et il ajoute que ce Traité est dans la bibliothèque du Collège des quatre Nations; mais malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu l'y voir, & il nous semble qu'on s'accorde généralement à convenir que le *fi* fut ainsi nommé par un Musicien du dernier siècle, nommé *le Maire*;

peut-être cependant la première idée n'est-elle pas de lui. Car vers la fin du dernier siècle, un Flamand, nommé *David Mostard*, donna un petit Traité *De Institutione Musices*, dans lequel il substitue aux six syllabes de Gui :

$$\begin{array}{c} \text{ut, re, mi, fa, sol, re, mi, fa.} \\ \text{bo, ce, di, ga, lo, ma, ni, bo.} \end{array}$$

muance

où, par le moyen de cette nouvelle syllabe, il détruit toutes les muances, en nommant tous les tons de l'octave. Cette nouveauté fit du bruit, & eut des partisans, ainsi que des critiques; mais pour avoir voulu trop changer, on s'en tint à l'usage qui subsistait depuis six siècles. Peut-être que s'il n'eût proposé que d'ajouter la syllabe *ni*, cette nouveauté si simplifiante eût alors réussi comme elle le devait. Il est possible que *le Maire* ait connu l'Ouvrage de *David Mostard*, qu'il en ait senti l'utilité, & qu'ayant seulement changé le nom de *ni* en celui *fi*, il ait beaucoup contribué à en introduire la pratique, ce qui l'en aura fait passer pour l'inventeur.

Jean Rousseau est le premier qui ait fait imprimer une méthode de Musique, selon le système du *fi*. Les Allemands eurent de la peine à s'y acoutumer. Ce ne fut qu'en 1697 que *Speeren* fit imprimer une méthode selon ce système, & les Italiens commencent à l'adopter. *Le Maire* avait proposé de changer les noms des notes, il voulait qu'on les nommât :

$$\begin{array}{l} \text{ta, ra, ma, fa, sa, la, za, ta,} \\ \text{ut, re, mi, fa, sol, la, fi, ut.} \end{array}$$

En 1685, un nommé *Lancelot* avait aussi proposé de les nommer :

$$\begin{array}{l} \text{ta, la, mi, da, se, re, ni, ta,} \\ \text{ut, re, mi, fa, sol, la, fi, ut.} \end{array}$$

Mais ces changemens n'ayant aucune utilité réelle, ne furent point adoptés & ne devaient pas l'être.



CHAPITRE VII.

Figures ou Caractères dont on s'est servi en différens tems pour noter la Musique des Anciens.

ON ne se contenta pas d'avoir inventé des noms pour les sons : on crut nécessaire de les peindre aux yeux, pour soulager la mémoire ; & on convint pour cela de différens caractères ou figures plus ou moins faciles à comprendre & à retenir, selon le génie des Nations qui s'en sont servies, ou plutôt selon les degrés de perfection que l'art de la Musique a reçus de tems en tems.

Les Grecs se servirent des lettres de leur alphabet. Ces lettres étaient entières, coupées, droites, renversées, &c. & se marquaient sur une même ligne, au dessus de chaque syllabe du texte qu'ils voulaient chanter. Nous en avons tiré les figures exactes du Recueil précieux du Savant *Meibomius* (a). *Athénée*, d'après *Phémius*, nous annonce, dans son Livre 8, chap. 2, que *Stratonique*, Athénien, inventa les acords, ainsi que le moyen de les noter. Nous parlerons de cette découverte dans notre Livre 5, article, *Stratonique* ; on peut y voir l'importance dont est cette phrase d'*Athénée*, & combien elle confirme notre façon de penser.

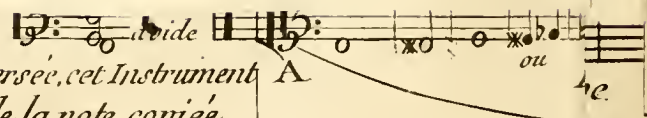
Un manuscrit, que l'on peut voir à Saint-Sauveur de Messine, & qui a plus de huit cent ans d'ancienneté, prouve que l'on chercha à simplifier l'ancienne méthode, en tirant huit lignes parallèles à une distance égale, & à la tête desquelles on mettait une de ces lettres, propres à marquer les sons ; au dessous de ces huit lignes on écrivait le texte, & au dessus de chaque syllabe, on mettait un point sur la ligne du son qu'on voulait donner à cette syllabe.

E X E M P L E.



Sal — ve , Re — gi — na.

(a) Voyez ces figures à la fin de ce Livre.

Contre basse. 

A Double Clef d'Octave renversée, cet Instrument A
 etant à deux Octaves au dessous de la note copiée,

D'après l'adoption de la
 marquées A et B, ces
 faire connaitre plus aise
 montant ou en descendant que
 Diapason general de t (Clef)

Cette méthode avait cela de bon, qu'elle marquait distinctement les sons aigus & les sons graves.

Vers l'an 1024, Gui d'Arezzo réduisit ces huit lignes à quatre, & se servit des interlignes, aussi bien que des lignes; & par ce moyen il eut autant d'étendue en quatre lignes, qu'on en avait alors en huit. Il est constant qu'il ne se servit que de *points*, pour représenter ce que nous appelons aujourd'hui des *notes*; parceque la Musique n'étant alors que le *plain-chant*, dont toutes les notes sont égales, on n'avait pas besoin de signes pour marquer la différence de leur durée. C'est de-là que nous est venu le nom de *contre-point*. Cette méthode pouvait suffire, lorsque les systèmes n'étaient tout au plus que de quinze sons en deux octaves; mais depuis que leur quantité s'est si fort accrue, il a fallu trouver des moyens de les distinguer.

D'abord on a ajouté une ligne aux quatre de Gui; puis on a imaginé des clefs, qui élèvent les sons d'une octave. On peut voir dans la table, que l'on trouvera à la fin de ce Livre, & qui est tirée du diapason général des instrumens à vent par M. Francœur le neveu, Maître de Musique de la Chambre du Roi, le tableau général des unissons, qui compose sept octaves & demie. On peut voir aussi le chapitre de notre premier Livre, où nous avons indiqué la manière de déchiffrer la Musique des *xii^e*, *xiii^e* & *xiv^e* siècles.

Nous n'entrons point dans le détail des clefs, ni des valeurs des notes; nous supposons nos Lecteurs assez Musiciens pour en être instruits.

CHAPITRE VIII.

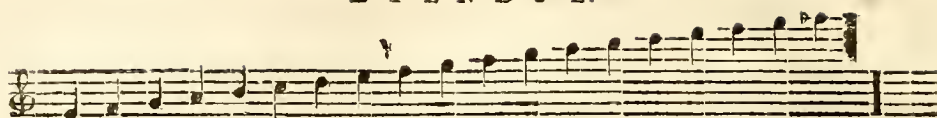
Étendue des Voix.

COMME toutes les Voix ne se ressemblent pas, & qu'elles ont, outre un caractère particulier, plus ou moins d'étendue, on les a distinguées en sept classes.

1°. *Premiers-Deffus*, en Italie *Soprano*, autrefois en France *Superius*. Ce sont les voix de femmes & d'enfans qui forment les sons les plus aigus. Quelques hommes ont cette voix, ou naturellement, ou par une opération contre nature.

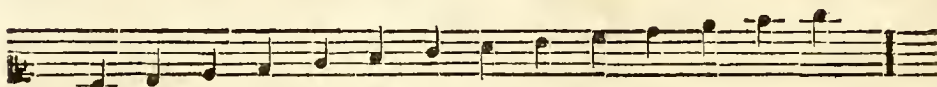
E S S A I

É T E N D U E.



2°. *Secondes-Deffus* ou *Bas-Deffus*, en Italie *Discanto*.

É T E N D U E.



3°. *Hautes-Contres*, en Italie *Alto-Tenore*, forment les sons les plus élevés du *medium*.

É T E N D U E.



4°. *Tailles*, en Italie *Tenore*, forment les sons du milieu du *medium*.

É T E N D U E.



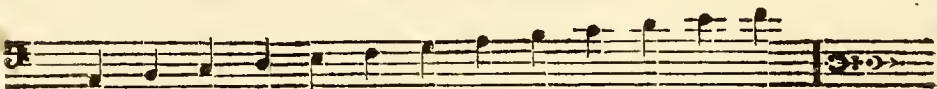
5°. *Concordant* ou *Baryton*, entre la *Basse* & la *Taille* : on ne s'en sert plus.

É T E N D U E.



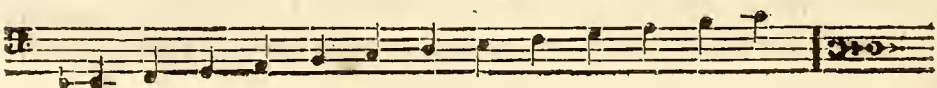
6°. *Basses-Tailles*, forment les sons les plus bas du *medium*.

É T E N D U E.



7°. *Basses-Contres*, forment les sons les plus graves.

É T E N D U E.



CHAPITRE IX.

Des Modes ou Tons.

LE nom de *Mode*, parmi nous, n'a pas la même signification qu'il avait chez les Anciens.

Nous ne connaissons actuellement que deux modes, le majeur & le mineur ; c'est-à-dire, que toute Musique en Ton majeur est dans le *mode majeur*, & que toute Musique en Ton mineur est dans le *mode mineur*. C'est la tierce qui constitue le mode, puisque c'est la tierce qui constitue le Ton majeur ou le Ton mineur.

Le mode majeur est dans la nature, puisqu'il est engendré par la résonance du corps sonore, qui rend la dix-septième majeure, double octave de la tierce majeure, ainsi que la douzième, octave de la quinte du son fondamental.

Le mode mineur n'est pas donné par la nature ; il ne s'y trouve que par un renversement expliqué par Rameau, & mieux encore par M. d'Alembert, dans ses excellens *Éléments de Musique théorique & pratique*, pag. 22.

Dans le mode majeur, la tierce, la sixte & la septième doivent toujours être majeures.

Dans le mode mineur, les mêmes intervalles doivent toujours être mineurs ; cependant on rend presque toujours majeure la septième : c'est ce qu'on appelle la *note sensible*.

Quoiqu'il n'y ait effectivement que ces deux modes, on se sert de ce terme dans un autre sens ; & nous disons qu'un air est dans le mode de *re*, quand il est dans le Ton de *re* majeur ou mineur, & alors il devient synonyme de Ton.

Ainsi, dans cette acception, on compte trente-quatre modes.

<i>Chacun de ces modes peut être majeur ou mineur.</i>	{	ut.		
		re.		
		mi.		
		fa.		
		sol.		
		la.		
		si.		
	{	ut ✕ ou re b.	{	<i>Chacun de ces modes peut être majeur ou mineur.</i>
		re ✕ ou mi b.		
		fa ✕ ou sol b.		
		sol ✕ ou la b.		
		la ✕ ou si b.		
<hr/>		24.	†	10 = 34.

Ces trente-quatre modes se réduisent à vingt-quatre, puisqu'il y en a dix qui ne sont que la répétition des autres, comme *ut ♯* & *re b*, &c.

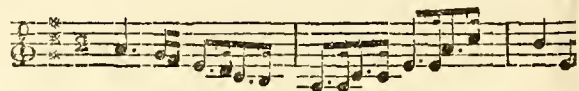
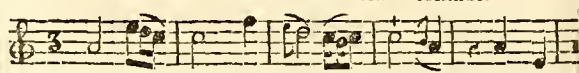
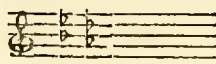
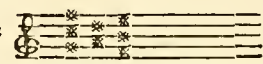
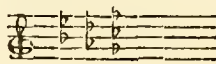
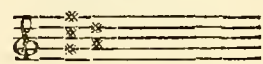
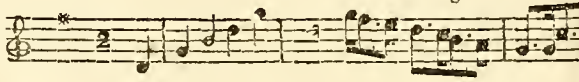
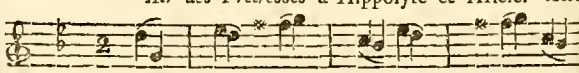
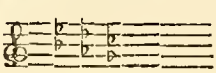
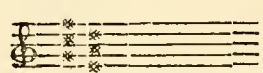
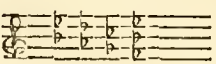
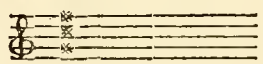
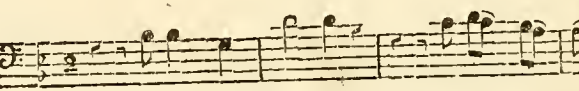
Passer d'un mode, ou d'un Ton, dans un autre, s'appelle *moduler*. De-là vient la distinction du mode *principal* & du mode *relatif*. Le principal, est celui dans lequel commence & finit ordinairement le morceau; & les modes relatifs, sont ceux dans lesquels on passe dans le cours du morceau.

Chez les Anciens. (a) le mode n'était que l'étendue d'un tel son à tel autre son.

(a) Les Anciens différaient beaucoup entr'eux sur les définitions, les divisions & les noms de leurs modes. Tous s'accordent à dire, que c'est une constitution de sons; c'est-à-dire, l'espace d'une octave ou de deux tétracordes disjoints, remplis de tous les sons intermédiaires selon le genre; & ce qui constatait chaque mode, c'était la manière dont les deux demi-tons étaient placés dans l'octave: ainsi, comme il n'y a que sept manières de les placer, il n'y avait donc que sept modes. Cependant les Anciens en ont admis ou rejeté un grand nombre en différens tems. (Voyez le *Dictionnaire de Rousseau*, art. *Mode*).

L'idée que les Anciens attachaient à ce terme *mode* ou *ton*, était bien différente de celle que nous en avons. Ils n'entendaient par-là, qu'un certain degré d'élévation, dans le système total de leur harmonie, dont les sons se suivaient toujours selon le même ordre. Au lieu que, parmi nous, les modes sont distingués l'un de l'autre, non-seulement par le

TABLEAU des MODES.

Noms des TONS Modernes.	Genre des TONS.	Caractères des TONS prouvés par	auteurs	Division des MODES suivant leur genre d'élé- vation dans le Système général.
L A	{ Majeur Mineur	<p>Ouverture du Carnaval du Parnasse.</p>  <p>Air d'Armide.</p>  <p>Les Oi-seaux de ces bo - ca-ges N'y res-p</p>		
L A ^b ou SOL [×]	{ Majeur Mineur	 ou   ou 	ouvrir Anciens ES.	
SOL	{ Majeur Mineur	<p>Ouverture de Pigmalion.</p>  <p>Air des Prêtresses d'Hippolyte & Aricie. Allé</p> 		
SOL ^b ou FA [×]	{ Majeur Mineur	 ou   ou 	C propre aux Le	
SOL	{ Mineur	<p>raïsoies ouis, - ver - gets de - il - leux.</p> <p>Air des Indes Galantes, Allé des Sauvages.</p>  <p>Forêts pai - sibles, forêts pai - s</p>		usage qu a

MODES AIGUS.

Les Anciens n'ayant dans leur Musique qu'une étendue très-bornée, n'en admirèrent d'abord que trois, dont les Toniques avaient entr'elles un ton de distance; le *Dorien* au grave, le *Phrygien* au milieu, & le *Lydien* à l'aigu. Ils partagèrent ensuite ces tons en deux intervalles, & augmentèrent de deux le nombre de leurs modes, l'*Ionien* & l'*Éolien*: le premier fut inféré entre le *Dorien* & le *Phrygien*, & le second entre le *Phrygien* & le *Lydien*.

Le système s'étant ensuite étendu à l'aigu & au grave, on établit de nouveaux modes, qui tirèrent leur dénomination des cinq premiers, en y joignant la préposition *hyper* (*sur*) pour ceux d'en haut, & la préposition *hypo* (*sous*) pour ceux d'en bas. Ainsi le mode *Lydien* était suivi de l'*Hyper-Dorien*, de l'*Hyper-Ionien*, de l'*Hyper-Phrygien*, de l'*Hyper-Éolien* & de l'*Hyper-Lydien*, en montant; comme, après le mode *Dorien*, venaient l'*Hypo-Lydien*, l'*Hypo-Éolien*, l'*Hypo-Phrygien*, l'*Hypo-Ionien* & l'*Hypo-Dorien*, en descendant. Mais l'*Hypo-Dorien* était le seul qu'on exécutât dans toute son étendue; à mesure que les autres s'élevaient, on en retranchait des sons à l'aigu, pour ne pas excéder la portée de la voix.

Nous sommes persuadés que ce que les Anciens appelaient *mode*, n'est que ce que nous appelons aujourd'hui *ton*, à l'exception que, dans chaque Mode, on ne parcourait que l'octave; au lieu qu'aujourd'hui, dans nos Tons, nous parcourons une bien plus grande étendue. Nous allons donner, dans la planche qui regarde cette page, un Tableau de tous les Modes, avec celui de nos Tons; & on sera en état de juger des rapports qui sont entr'eux.

degré d'élévation, mais encore par le différent arangement ou la différente progression des sons (ce qui constitue la modulation majeure & mineure): & outre cela, par les diverses modifications que reçoivent ces mêmes sons, à cause du défaut de justesse, inséparable de la manière d'accorder les instrumens de Musique; modifications qui diversifient, au jugement de l'oreille, les modulations tant majeures que mineures; quoique toutes les majeures soient essentiellement les mêmes, aussi bien que toutes les mineures. (Voyez le Mémoire de M. Burette, tom. 5 de l'Académie des Belles-Lettres, pag. 126).

On a pu voir dans le Tableau précédent, que ce que les Anciens appelaient *modes*, est en effet ce qu'aujourd'hui nous appelons *tons*, puisque les genres des uns & des autres se sont conservés semblables depuis plus de deux mille ans. Mais les Modes pouvaient être caractérisés plus particulièrement que nos Tons, par le genre de poésies qu'on mettait en musique sur ces Modes, par l'espece d'instrumens qui acompagnaient les voix dans ces Modes, & par la mesure qu'on y employait.

Voilà à peu près tout ce qu'il est possible de conjecturer sur ces fameux *modes* qui ont donné lieu à tant de contes, dont plusieurs cependant pourraient s'expliquer assez naturellement. Ce qui nous semble le plus surprenant, c'est que la Musique ait un caractère assez distinct, pour que les Tons aient un caractère invariable depuis tant de siècles.

Les Grecs avaient encore d'autres *modes* improprement nommés; car ce n'étaient que des genres de composition; tels étaient le *mode tragique* destiné pour le Théâtre, le *nomique* consacré à Apollon, le *dithyrambique* consacré à Bacchus, le *syntonolydien*, dont parle Platon, & dont nous n'avons aucune connaissance, &c.

Il y avait aussi plusieurs des Modes, que nous venons de nommer, qui, selon divers Auteurs, portaient des noms différens : on peut consulter à ce sujet le Dictionnaire de Rousseau, *art. Mode*.

CHAPITRE X.

Des Cadences.

LE mot *Cadence* est formé du verbe latin *cadere*, qui veut dire *tomber*, parce qu'une cadence est proprement une chute du chant ou de l'harmonie, d'un Ton à un autre, sur lequel on peut se reposer & déterminer tout à fait un morceau.

Il faut au moins trois sons pour former une véritable cadence; celui d'où l'on part, celui par lequel on passe, & celui sur lequel on se repose.

Il y a trois sortes de cadences :

La cadence parfaite,

La cadence imparfaite,

Et la cadence détournée.

Les cadences parfaites sont de trois sortes, comme dans ce *canon*, où elles sont toutes trois rassemblées.

Canon à trois.

O Je - fu, mi - - - se - - re - re me - - - î.

Les cadences imparfaites sont aussi de trois sortes :

Descendre d'un demi ton
à la finale, soit naturel,
soit accidentel.

Monter d'un ton plein depuis la pénultième jusqu'à la finale.

Monter de quinte ou descendre de quarte.

Les cadences détournées ne sont que de simples repos.

La finale sur le même ton que la pénultième.

La finale descendant de la pénultième par tierce majeure ou mineure.

La finale montant de la pénultième par tierce majeure ou mineure.

CHAPITRE XI.

De l'Harmonie.

L'HARMONIE est une suite d'accords qui plaît plus ou moins à l'oreille. La nature nous donne *l'accord parfait*, composé d'un son, de sa tierce, & de sa quinte; l'art nous a donné les autres accords, qui sont tous dérivés de la *septieme* & de la *sixte*.

Les Anciens, dit-on, connaissaient l'harmonie. Nous n'en avons aucune preuve, & celles qu'on veut tirer de quelques passages de Sénèque, paraissent au moins douteuses (a) : mais ce qui nous fait croire qu'ils ne la

(a) Voici le fameux passage de Sénèque, épître 84, qui prouve, dit-on, que les Anciens connaissaient l'harmonie : *Non vides quàm multorum vocibus chorus constet? Unus tamen ex omnibus sonus redditur. Aliqua illis aucta est, aliqua gravis, aliqua media. Accedunt viris fœmina, interponuntur tibia, singulorum ibi latent voces, omnium apparent.*

« Ne voyez-vous pas de combien de voix différentes un chœur est composé? Cependant » de tous ces sons divers, il n'en résulte qu'un seul. Il y a des Hautes-Contres (*aucta*), » des Basses (*gravis*), des Tailles (*media*). Les voix des hommes se marient à celles des » femmes, les accens de la flûte s'incorporent avec elles; on ne distingue aucun son particulier, mais on recueille une harmonie générale. » Cela signifie seulement, ou peut signifier, que les voix des hommes sont graves & aiguës, ainsi que sont les Basses, les Tailles & les Hautes-Contres; que les voix des femmes sont à une octave au dessus des voix aiguës des hommes; que les flûtes sont à une octave au dessus des voix de femmes, & que tous ces sons à des octaves différentes ne font qu'un son unique; mais cela ne prouve pas que les Anciens composassent à plusieurs parties. Aristide Quintilien définit la Musique, *l'art qui apprend à bien chanter, & l'art qui apprend à composer un beau chant*, & Bacchius la définit *la connaissance du chant & de ce qui lui appartient*. Aristide, livre premier, dit qu'on entend par harmonie, *l'ordre de plusieurs sons qui se suivent*, mais il ne dit pas le mélange de plusieurs sons. Quelle preuve plus convaincante que les Anciens n'ont jamais connu ce que nous appelons harmonie? Cassiodore définit l'harmonie (qu'on appelait alors *symphonie*) d'une manière qui prouve qu'il ne la connaissait pas; car il dit que c'est assez que plusieurs sons se rencontrent agréablement, pour satisfaire à toutes les conditions de cette définition, suivant laquelle il n'est point nécessaire de changer l'accord, ni de varier par les différentes modulations, des parties qui chantent chacune leur sujet. Cependant Cassiodore étant l'un des derniers Auteurs anciens qui aient écrit sur la Musique, devait savoir tout ce que savaient ses prédécesseurs.

Leur ignorance sur l'harmonie est donc prouvée par celle de Cassiodore, & il en résulte que l'harmonie des Anciens était semblable à celle que les Iroquois, amenés à Louis XIV vers la fin du siècle dernier, lui firent entendre, pour lui donner une idée de leur Musique. Plusieurs d'entr'eux chantaient à l'unisson ou à l'octave, & les autres accompagnaient ce chant, en grondant comme des pourceaux, avec des secousses marquées par un mouvement bien réglé; & voilà comment on tempérerait l'aigu des voix, par le mélange de la gravité du *grondement rythmique* des autres Chanteurs, ainsi que le dit Cassiodore. (Voyez la Musique des Anciens par Perrault).

Toutes les fois que Platon parle d'harmonie, il lui donne la signification que nous donnons aux Modes : il dit que les harmonies *Ioniene & Lydiene*, sont molles & efféminées, &c. que

connaissaient

connaissaient pas, c'est la préférence qu'ils donnaient à la *mélodie* sur la *symphonie*; c'est ainsi qu'ils appelaient alors leur prétendue *harmonie*.

Ils faisaient ordinairement jouer leurs instrumens à l'octave ou à l'unisson, quelquefois, dit-on, à la tierce ou à la sixte, & rarement en trio. Ainsi ils étaient bien loin de se douter des beautés d'un art, qui, quoique encore dans son enfance, est infiniment supérieur à ce qu'il était de leur tems.

Les Anciens donnaient quelquefois le nom d'*harmonie* à l'octave, c'est-à-dire, aux concerts de voix qui s'exécutaient à l'octave, & qui s'appelaient plus communément *antiphonie*.

Dans les premiers tems, les regles de l'harmonie ne furent fondées que sur l'approbation de l'oreille. Mais le Pere Merfenne, M. Sauveur, Rameau & Tartini ont enfin fixé des loix invariables, qui sont démontrées à ceux qui veulent prendre la peine de les étudier. Cette matiere, si sèche par elle-même, traitée par des Musiciens qui n'étaient pas assez Géometres & par des Géometres qui n'étaient pas assez Musiciens, est devenue enfin si obscure & si rebutante, qu'il est peu de personnes qui aient la constance d'étudier ces préceptes volumineux noyés dans des raisonnemens qui n'ont jamais été entendus, même par leurs Auteurs.

Sans le courage de M. d'Alembert, les Ouvrages de notre grand Rameau, remplis de choses utiles, ingénieuses & neuves, ne seraient lus que par peu de personnes, étant presque inintelligibles & dénués de cette méthode si nécessaire pour instruire par gradation. M. d'Alembert, fâché de voir tant de travaux inutiles, a voulu les mettre en valeur : il nous a donné ses *Élémens théoriques & pratiques*, qui sont, pour ainsi dire, l'élixir de tout ce qu'a écrit Rameau. La clarté, la justesse, la précision, voilà ce qui caractérise cet Ouvrage précieux, le seul, peut-être, utile aux jeunes

L'harmonie *Doriene* est propre à conserver les bonnes mœurs, &c. M. l'Abbé Fraguier, Savant illustre de l'Académie des Belles-Lettres, & admirateur des Anciens, s'étant avisé, quoique vieux, de s'instruire des premiers élémens de la Musique, prit quelques leçons d'accompagnement sur le clavecin. Charmé de la douceur de cette harmonie, qui se mariant aux sons mélodieux de la voix, flatte agréablement son oreille, il se sentit indigné contre ceux qui refusaient aux Anciens la connaissance d'une espèce de concert si harmonieux. Il aurait dû plutôt s'indigner contre les Anciens, ou de leur ignorance en Musique, s'ils n'ont pas connu cette douce harmonie, ou de leur mauvais goût, si l'ayant connue, ils l'ont dédaignée.

Musiciens, & dont nous ne saurions trop leur conseiller la lecture répétée & la plus réfléchie.

Rousseau compare les acords aux mots dont les Dictionnaires sont composés. Il ne s'agit plus, pour faire un beau morceau de Musique, ainsi qu'une belle piece d'éloquence, que de trouver la liaison nécessaire; & voilà ce qu'on n'apprend jamais, à moins que la nature n'y ait disposé nos organes. Pour faire un tout raisonnable, il faut que quelque chose de ce qui précède, se transmette à ce qui suit; & c'est cette succession plus ou moins agréable, qui forme une harmonie & une mélodie plus ou moins bonne.

Une des plus ingénieuses découvertes de Rameau, est son principe de l'acord parfait mineur, dont la vérité lui est contestée par Rousseau (art. Harmonie), sans qu'il en apporte d'autre raison, que de dire : *l'expérience est fautive*. Nous pouvons dire avec plus de vérité : *la réfutation n'est pas vraie*.

Rameau a dit : qu'une corde sonore faisait vibrer, sans les faire résonner, deux cordes plus graves, l'une à sa douzième & l'autre à sa dix-septième majeure. Il en a conclu, par un procédé trop long à rapporter, que la tierce mineure était dans la nature, & que le grave la donnait, comme l'aigu donne la tierce majeure. Rousseau prétend qu'il est reconnu, que les cordes accordées au dessous du Son fondamental, ne frémissent point en entier à ce Son fondamental; mais qu'elles se divisent pour en rendre seulement l'unisson, lequel conséquemment n'a point d'Harmoniques en dessous. Il est reconnu de plus, que la propriété qu'ont les cordes de se diviser, n'est point particulière à celles qui sont accordées à la douzième & à la dix-septième en dessous du Son principal, mais qu'elle est commune à tous ses multiples; d'où il suit, que les intervalles de douzième & de dix-septième en dessous, n'étant pas uniques en leur manière, on ne peut rien conclure en faveur de l'acord parfait mineur qu'ils représentent.

Voilà l'opinion de Rousseau. Mais depuis quand une opinion est-elle une preuve? Qu'est-ce que c'est qu'une corde qui ne frémit pas en entier, mais qui se divise pour rendre seulement l'unisson? Si elle ne résonne point, & que par conséquent on ne puisse l'entendre, comment fait-on qu'elle rend l'unisson? Si c'est une étrange théorie de tirer de ce qui ne résonne pas, les principes de l'harmonie, c'est un étrange raisonnement que d'assurer comme certain, qu'une corde qui ne résonne point, donne l'unisson. Quand bien

même Rameau aurait établi un principe faux, Rousseau n'en aurait pas moins dit une chose absurde; mais plusieurs expériences, faites avec grand soin, nous ont déterminés à croire que Rameau ne s'est point trompé dans cette occasion.

Nous avons vu très-distinctement vibrer les cordes plus graves que la corde principale, & nous n'avons pu distinguer aucun son; comme le son n'est autre chose que l'air ébranlé par les vibrations, il nous semble possible que quelquefois les vibrations n'aient pas assez de force pour faire résonner distinctement l'air qu'elles ébranlent. Si cela est, Rameau a raison; & si cela n'est pas, il n'est pas prouvé qu'il ait tort, puisqu'alors il pourrait avoir raison par une autre cause, & que certainement, en faisant soner une corde, on n'entend jamais résonner les plus graves pour former l'unisson, ainsi que le prétend Rousseau.

Une autre de ses erreurs, est que *le corps sonore ne donne pas seulement, outre le son principal, les sons qui composent avec lui l'acord parfait, mais une infinité d'autres sons formés par toutes les aliquotés du corps sonore, lesquels n'entrent point dans cet acord parfait.*

Nous ne savons pas par quelle expérience il a entendu ou cru entendre d'autres sons que la tierce & la quinte, mais nous déclarons formellement que nous n'en avons jamais entendu d'autres; il ne faut que lire ce que nous allons rapporter de Rousseau, pour ne plus douter de son erreur.

Tout son donne un acord vraiment parfait, puisqu'il est formé de tous ses harmoniques, & que c'est par eux qu'il est un son. Cependant ces harmoniques ne s'entendent pas, & l'on ne distingue qu'un son simple, à moins qu'il ne soit extrêmement fort; d'où il suit que la seule bonne harmonie est l'unisson, & qu'aussi-tôt qu'on distingue les consonances, la proportion naturelle étant altérée, l'harmonie a perdu sa pureté.

D'abord il n'est pas vrai qu'un son ne soit tel que par ses harmoniques; car, puisque, lorsqu'on fait résonner une corde qui forme un son, on en entend trois, il en faut conclure que le son qu'on entend, est la réunion de trois sons, dont deux sont si faibles qu'on ne peut que difficilement les distinguer; mais il n'en est pas moins vrai que chacun de ces sons est un son particulier: donc il n'en faut pas trois pour en faire un, parceque, s'il était nécessaire, pour l'essence du son, qu'il fût un composé de trois, chacun de ces trois principes ne seroit rien séparément, & ne

deviendrait quelque chose, que par sa réunion avec les deux autres; à moins que Rousseau n'ait voulu nous faire croire, que chacun de ces harmoniques est composé de trois sons, & cela jusqu'à l'infini. Rameau, que la profondeur de ses idées a quelquefois égaré, a bien voulu prouver aussi la Trinité par le son; assurément nous n'avions pas besoin d'une preuve aussi singulière, mais cette preuve est aussi claire en son genre, que celle que Rousseau nous donne de la formation du son.

Mais quand il serait vrai que le son n'existe que par ses harmoniques; faudrait-il en conclure *que la seule bonne harmonie est l'unisson?*

Peut-on appeler harmonie l'unisson & même l'octave? Et parceque le corps sonore ne nous donne, ni la septième, ni tous les accords qui en dérivent, peut-on nier que ce ne soit l'heureux mélange de ces accords qui fait la bonne harmonie, & même l'harmonie proprement dite?

Il semble que Rousseau ait pris à tâche de dire le contraire de ce qu'avait dit Rameau, uniquement pour le contredire; car il n'appuie son sentiment par aucune raison même plausible. Rameau a dit, que les *dessus* d'une certaine simplicité suggerent naturellement leur *basse*, & qu'un homme ayant l'oreille juste, quoique non-exercée, entonnera naturellement cette basse. Rameau a dit vrai, & on en voit chaque jour des exemples frappans. Cependant, Rousseau ne craint pas de répondre, que *c'est-là un préjugé de Musicien, démenti par toute expérience*; & que *non-seulement celui qui n'aura jamais entendu ni basse ni harmonie, ne trouvera de lui-même ni cette harmonie ni cette basse, mais qu'elles lui déplairont, si on les lui fait entendre, & qu'il aimera beaucoup mieux le simple unisson*. Nous convenons de ce fait, mais en le restreignant aux personnes qui sont nées avec l'oreille fautive, ou avec une insensibilité totale aux charmes de la Musique.

Rameau a eu aussi raison de dire que *l'harmonie est la source des plus grandes beautés de la Musique*; & les savans & les ignorans ne peuvent également juger de la Musique, ainsi que Rousseau le prétend, pas plus qu'ils ne peuvent également être juges d'un tableau, d'une statue ou d'un monument. L'ignorant peut dire, cela me plaît, ou me déplaît; mais, dans aucun genre, il n'aura le droit de prononcer, d'après son sentiment, qu'une chose est belle ou ne l'est pas. Il est bien juste que ce soit le droit de ceux qui ont passé leur vie à s'instruire, & à distinguer la vraie

beauté, qui, dans tous les genres, ne consiste que dans les proportions; il faut donc les connaître pour pouvoir en juger.

Rouffseau dit à la fin du mot *Harmonie*, que *le physique des sons est très borné dans le plaisir qu'il nous donne, & n'a que très peu de pouvoir sur le cœur humain*. Nous abandonons cette assertion au jugement de ceux qui éprouvent les sensations les plus vives, lorsqu'ils entendent de la Musique instrumentale parfaitement exécutée par un orchestre semblable à celui de l'Opéra, du Concert-spirituel, ou de Messieurs les Amateurs.

CHAPITRE XII.

[*De l'Échele des Grecs & de la nôtre.*]

UNE Échele est, en Musique, la succession diatonique des notes.
Celle des Grecs était composée de deux tétracordes conjoints,

si	—
ut	
re	
mi	—
fa	
sol	
la	—

qui, comme l'a ingénieusement prouvé M. d'Alembert, était plus simple que la nôtre, puisqu'elle était formée du seul Mode d'*ut*.

si, ut, re, mi, fa, sol, la.

Basse fondamentale, *sol, ut, sol, ut, fa, ut, fa.*

Au lieu que notre échele *ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut*, est formée du Mode d'*ut* & de celui de *sol*.

ut, re, mi, fa, sol, la, si, ut.

Basse fondam. *ut, sol, ut, fa, ut, re, sol, ut.*

Dans la Basse de la première échele, on ne trouve que *ut, sol, fa*, qui

appartiennent au Mode d'*ut* ; & dans la Basse de la seconde , on trouve *ut* , *sol* , *fa* , qui appartient au Mode d'*ut* , & *sol* , *re* , qui appartient au Mode de *sol*. L'échelle des Anciens était donc plus simple que la nôtre : aussi on la difait de suite , sans avoir besoin de repos , & sans que l'oreille en demandât ; au lieu que quand nous chantons *ut* , *re* , *mi* , *fa* , *sol* , *la* , *si* , *ut* , il n'y a point d'oreille un peu exercée , qui ne sente un repos forcé après avoir dit *fa* ; & la raison en est , que jusque-là on a été dans le Mode d'*ut* ; mais qu'alors on en sort pour entrer dans celui de *sol* , où l'on acheve *sol* , *la* , *si* , *ut*.

Ce fut Saint-Grégoire qui changea les *tétracordes* des Anciens en un *heptacorde* ou système de sept notes , & exprima ces notes avec les sept premières lettres de l'alphabet. Gui d'Arezzo leur donna des noms , excepté à la septième note , qui ne porte celui de *si* que depuis la fin du dernier siècle. On ne conçoit pas que les Anciens n'aient pas eu la même échelle que la nôtre ; on peut voir dans M. Sauveur la raison ingénieuse qu'il en donne , & qui ne peut être sentie que par les Géomètres. Rousséau la critique : mais il nous semble , qu'avant d'accuser M. Sauveur de s'être trompé dans ses calculs , il aurait mieux valu donner un calcul plus juste que le sien ; & c'est ce qu'il n'a pas fait.

CHAPITRE XIII.

Du Chromatique.

LE *Chromatique* est un chant composé d'une succession de sons , en montant ou en descendant par demi-tons.

Athénée en donne l'invention à Epigone , & Boèce à Timothée de Milet.

On s'en sert dans le genre triste , pour exprimer la douleur. En montant il est déchirant , quand il est bien employé ; & en descendant il est plus sombre , quoiqu'un peu moins expressif.

Nous verrons bientôt que la marche fondamentale par quintes donne le genre diatonique , & celle par tierces majeures , le genre chromatique.

CHAPITRE XIV.

De l'Enharmonique.

ARISTOXÈNE & plusieurs autres Anciens ont appelé ce genre, *harmonie*.

Il consiste dans la différence qui est entre le *fi* ♯ & l'*ut*, le *mi* ♯ & le *fa*, &c.

En général, c'est un chant où les quarts de ton sont admis. Ces quarts de ton ne peuvent guere se distinguer à l'oreille, & il faut y être fort exercé pour les sentir. On appelle avec raison *quarts de ton* ces intervalles; le calcul prouvant, par exemple, que la différence du *fi* ♯ (tierce majeure de *sol* ♯) à l'*ut*, est de $\frac{1}{128}$ ou de $\frac{1}{43}$ environ.

Or on distingue quatre especes différentes de quarts de ton,

	Différence avec l'unité selon M. d'Alembert ^(a)
Le quart du ton majeur. . . .	$\frac{1}{32}$
Le quart du ton mineur. . . .	$\frac{1}{36}$
La moitié du demi-ton majeur.	$\frac{1}{30}$
La moitié du demi-ton mineur.	$\frac{1}{48}$

C'est pour cela que l'intervalle entre le *fi* ♯ & l'*ut*, est appelé quart de ton; sa différence avec l'unité étant de $\frac{1}{43}$, il en differe moins que le plus grand des quarts de ton, & plus que le plus petit.

Aristide Quintilien nous assure que ce genre était le plus doux des trois; cependant les Anciens ne le conserverent pas long-tems, parcequ'on commença à ne plus calculer le plaisir (a), & que ces divisions de fractions n'en produisaient qu'à l'esprit, & jamais au cœur. Plutarque reproche aux Musiciens de son tems, d'avoir perdu le plus beau des trois genres, & d'oser dire que les intervalles n'en sont pas assez sensibles, comme si, ajoute ce Philosophe, tout ce qui échape à leurs sens grossiers cessait d'être dans la nature.

(a) M. d'Alembert, dans sa réponse à une lettre de M. Rameau, qu'il faut lire à la fin de ses Éléments, dit expressément : que la considération des rapports est illusoire pour rendre raison du plaisir que la Musique nous cause.

Ce que nous appelons aujourd'hui *Enharmonique*, ne ressemble point à celui des Anciens. Nous l'employons quelquefois pour passer d'un Ton dans un autre, en faisant changer de nom à un accord. Par exemple, les sons, *fa* ♯, *la*, *ut*, *mi* b, forment un accord que l'on appelle *septieme diminuée*, & cet accord doit conduire ordinairement à l'accord parfait mineur de *sol* : *sol*, *si* b, *re*.

Si, au lieu d'aller en *sol*, on veut passer dans le Ton de *mi*, on ne fait que changer le nom de *mi* b; on l'appelle *re* ♯. Dans l'exécution on ne s'aperçoit point, ou fort peu, de ce changement, quoiqu'il y ait entre ces sons une différence d'un quart de ton enharmonique, différence presque inappréciable à l'oreille. Alors, *fa* ♯, *la*, *ut*, *re* ♯, devient une *sixte majeure avec fausse quinte*, qui conduit à l'accord parfait sur *mi* : *mi*, *sol*, *si*; ou à celui de *sixte* sur *sol* : *sol*, *si*, *mi*; & l'un ou l'autre de ces accords constate que l'on vient d'entrer dans le Ton de *mi*.

On peut, avec le même accord, *fa* ♯, *la*, *ut*, *mi* b, passer dans le Ton de *si* b, en changeant de même le *fa* ♯ en *sol* b : *sol* b, *la*, *ut*, *mi* b. Alors cet accord de *septieme diminuée* devient une *seconde-superflue*, qui conduit à la *sixte-quarte*, *fa*, *si* b, *re* b, & qui constate que l'on est dans le Ton de *si* b.

On peut aussi passer, toujours avec le même accord, *fa* ♯, *la*, *ut*, *mi* b; dans le Ton d'*ut* ♯ : alors l'*ut* devient *si* ♯, & le *mi* b devient *re* ♯; & l'accord de *septieme diminuée* se change en accord de *triton* (ou *quarte-superflue*) avec *tierce mineure*, *fa* ♯, *la*, *si* ♯, *re* ♯, & doit être suivi de l'accord de *sixte* sur le *mi* : *mi*, *sol* ♯, *ut* ♯, qui constate que l'on est entré dans le Ton d'*ut* ♯.

Voilà donc quatre marches enharmoniques différentes, qui procedent de la *septieme diminuée*, & dans lesquelles chacune des quatre notes de cet accord devient note sensible du Ton dans lequel on passe. Cet exemple suffira pour fixer les idées sur ce que nous appelons aujourd'hui l'*Enharmonique*; & nous ne rapporterons pas les huit autres manieres de changer les quatre marches dont nous venons de parler, en se servant de la *tierce majeure* ou *mineure*.

Quoique l'oreille ne puisse guere sentir ce quart de ton enharmonique, lorsqu'il est isolé, elle s'aperçoit fort bien de la brusquerie qu'il cause dans ces différens passages; & bientôt elle est forcée d'admirer la maniere dont elle

elle se voit transportée dans un Ton, dont elle se croyait bien éloignée.

C'est l'accord qui fuit cette septieme diminuée, qui prouve si on a suivi le genre chromatique, ou si on s'est servi de l'enharmonique.

Rameau a divisé l'enharmonique en deux genres, l'*enharmonique diatonique* & l'*enharmonique chromatique*; il a même essayé de faire des morceaux presque entiers dans l'un & l'autre de ces genres. Son fameux *trio* des Parques, d'Hippolyte & Aricie, est en grande partie dans le genre *enharmonique diatonique*, qui consiste à faire descendre de quarte la basse, & à la faire monter de tierce majeure, alternativement. Dans l'acte des Incas, des Indes galantes, il avait essayé de faire un tremblement de terre dans le genre *enharmonique chromatique*, qui consiste à faire descendre de tierce mineure la basse fondamentale, & la faire monter de tierce majeure, alternativement. Ces deux morceaux n'ont jamais pu être exécutés. Quand ils le seraient, nous osons assurer que l'effet en serait dur & mal sonant, & nous exhortons les jeunes Compositeurs à user de l'enharmonique rarement & avec la plus grande modération, & de ne jamais s'en servir que dans les endroits où il faut qu'ils surprennent l'oreille des Auditeurs; ce genre ne pourrait que très rarement ne pas nuire à la mélodie, qui doit être la base de la composition.

Voici un exemple des deux especes d'enharmonique.

ENHARMONIQUE DIATONIQUE.

ou mi * ou re * ou ut *

ENHARMONIQUE CHROMATIQUE.

ou ut * ou re * ou mi * ou fa *

C'est une observation lumineuse de Rousseau dans son Dictionnaire (*art. Enharmonique*) ; que Rameau s'est trop occupé de calculs, & que le feu naturel de ce savant Artiste eût produit des prodiges dont le germe était dans son génie, mais que ses préjugés ont toujours étouffé. Sans doute toutes les fois que l'on voudra soumettre à la preuve du calcul tous les effets de Musique que l'on trouve en préludant, & qui se succèdent rapidement chez un Compositeur de génie, il ne se peut que la verve ne se refroidisse par la séparation que l'on met entre les idées en les calculant. D'ailleurs il peut arriver que, pour une erreur de calcul, on rejete ce qui n'en fait pas moins un excellent effet au jugement de l'oreille. C'est au goût seul à conserver ou à rejeter les productions du génie, & nous avons pour principe immuable que tout ce qui plaît à l'oreille est bon, mais que tout ce qui lui déplaît est mauvais, le vrai calcul, en Musique, n'étant fondé que sur le sentiment de l'oreille.

Rousseau conseille aussi, avec la plus grande raison, d'employer ordinairement l'*enharmonique* dans le *récit obligé*.

Dans ces morceaux d'expression, l'ame éprouvant sans cesse des sentimens opposés les uns aux autres, on ne peut mieux peindre le choc des passions & des idées que par ce genre de Musique, qui est incohérent, & qui brise le sens de la phrase musicale, ainsi qu'une idée en vient briser une autre.

Une preuve que l'*enharmonique*, tel que le calcul le donne, ne peut être employé dans notre genre de composition, c'est que plusieurs de nos instrumens à cordes, & tous ceux à vent, ne peuvent faire la différence de *mi* ♯ au *fa*, du *fa* ♯ au *sol* b, &c. C'est ce qui fait que sur le clavecin, par exemple, ces deux sons n'étant exprimés que par une même touche, les passages enharmoniques paraissent plus durs; au lieu que sur le violon, le violoncelle, &c. le doigt pouvant être glissé un peu plus ou un peu moins, exécute ces différens sons, & diminue ainsi la dureté qui résulte du passage de l'un à l'autre. Il y a cependant des clavecins où les touches des dièses & des bémols sont coupées en deux, & où par conséquent le *fa* ♯ & le *sol* b, le *mi* b & le *re* ♯, &c. ne sont pas la même chose; mais outre que cette division augmente de beaucoup la difficulté de jouer de cet instrument, il y a bien peu d'oreilles capables de la discerner, & assez délicates pour savoir gré à celui qui joue, de ce qu'il lui en a coûté de peine pour y parvenir.

On est donc convenu de forcer un peu les tierces majeures, en acordant le clavecin, & de diminuer aussi un peu les tierces mineures; ce qui fait qu'il n'y a guere que l'octave qui soit parfaitement juste. Car, si on acordait les tierces comme elles doivent l'être, trois tierces majeures ou quatre tierces mineures devant faire l'étendue d'une octave, il ariverait que les quatre tierces mineures étant justes, passeraient l'octave de près de $\frac{1}{77}$ (a), & que les trois tierces majeures n'ariveraient à l'octave juste que moins $\frac{1}{41}$ à peu près. C'est cette méthode, dont on est convenu de forcer un intervalle & d'en diminuer un autre, que l'on nomme *tempérament*. *Pythagore*, qui, le premier, trouva les intervalles, voulait qu'on suivît le calcul à toute rigueur. *Aristoxène*, qui trouvait avec raison combien cette rigueur reculait les progrès de l'Art, voulait que l'on ne consultât que son oreille. Telle fut l'origine de la secte des *Pythagoriciens* & de celle des *Aristoxéniens*. Les premiers n'enseignaient que la théorie, & les seconds la pratique. L'Antiquité a été long-tems divisée par ces deux sectes.

Roussseau donne (*art. Tempérament*), comme la meilleure maniere d'acorder le clavecin, celle qui suit.

1°. On commence par l'*ut* du milieu du clavier, & l'on afaiblit les quatre premieres quintes en montant, jusqu'à ce que la quatrieme *mi* fasse la tierce majeure bien juste avec le premier son *ut*; ce qu'on appelle la *premiere preuve*. 2°. En continuant d'acorder par quintes, dès qu'on est arrivé sur les dièses, on renforce un peu les quintes, quoique les tierces en souffrent, & quand on est arrivé au *sol* ♯, on s'arête. Ce *sol* ♯ doit faire, avec le *mi*, une tierce majeure juste, ou du moins souffrable; c'est la *seconde preuve*. 3°. On reprend l'*ut*, & l'on acorde les quintes au grave, savoir, *fa*, *si* b, *mi* b, & *la* b, faibles d'abord, puis les renforçant par degrés, c'est-à-dire, afaiblissant les sons jusqu'à ce qu'on soit parvenu au *re* b, lequel, pris comme *ut* ♯, doit se trouver d'acord & faire quinte avec le *sol* ♯, auquel on s'était ci-devant arêté; c'est la *troisième preuve*.

(a) C'est cette différence que l'on appelle le comma de Pythagore.

C H A P I T R E X V.

De la Basse fondamentale.

C E fameux système, inventé & calculé par le grand Rameau, doit se lire dans les excellens *Éléments de Musique* de M. d'Alembert, qui l'a perfectionné : nous nous contenterons d'en donner ici une légère idée.

Elle ne peut exister, si elle ne règne toujours au dessous des autres parties.

Toutes les notes de la basse fondamentale ne peuvent porter que l'*accord-parfait*, celui de *septieme*, ou celui de *sixte & quinte* (a).

Dans toute succession d'accords-parfaits, il faut qu'au moins une des notes de l'accord où l'on passe, se trouve dans celui d'où l'on veut sortir. Ainsi, lorsque de l'accord-parfait d'*ut*, par exemple, l'on veut passer à un autre accord-parfait, il faut que l'un des sons de l'accord d'*ut*, c'est-à-dire, ou *ut*, ou *mi*, ou *sol*, se trouve dans l'accord suivant.

Dans tout accord de sixte & quinte, ou de sous-dominante, c'est-à-dire, de quarte qui aille à la tonique, il faut qu'au moins une des consonances de l'accord se trouve dans l'accord précédent. Ainsi dans l'accord *fa, la, ut, re*, il faut que *fa*, ou *la*, ou *ut*, se rencontrent dans l'accord précédent : *re*, qui est une dissonance, peut s'y rencontrer ou non.

Toute dominante, simple ou tonique, doit descendre de quinte.

Toute sous-dominante doit monter de quinte.

Le passage d'une dominante-tonique à une tonique, s'appelle *repos absolu*, ou *cadence parfaite*, comme nous avons déjà vu; & le passage d'une sous-dominante à une tonique, s'appelle *cadence imparfaite ou irrégulière*.

(a) M. d'Alembert dit, que la Basse fondamentale est le principe de l'harmonie & de la mélodie, comme le système de la gravitation est le principe de l'Astronomie physique; c'est-à-dire, que ces deux systèmes ne rendent pas raison de tout ce qui s'observe en Musique ou en Astronomie.

C'est une chose bien étonnante, qu'on ait pu pousser la pratique de la Musique au point où elle était parvenue, sans en connaître le fondement; & qu'on ait exactement trouvé toutes les règles, avant que d'avoir découvert le principe qui les donne.

Quand la basse fondamentale syncope, c'est une licence qu'il ne faut se permettre que rarement. Le *Dessus* est un chant supérieur à la basse fondamentale, & donne les notes de cette basse, qui lui répondent. Les autres parties sont prises dans le reste des notes des accords, lorsque le dessus & la basse en sont ôtés.

Elle ne peut marcher régulièrement que de trois manières.

1°. Monter ou descendre de tierce ou de sixte.

2°. Monter de quarte ou de quinte.

3°. Monter diatoniquement sur un accord parfait.

La basse fondamentale n'est pas une partie de Musique qui puisse être exécutée, elle est seulement la preuve de la composition ; comme, en Arithmétique, l'addition est la preuve de la soustraction.

Toute harmonie ne peut être bonne, quand elle n'est pas soumise à la basse fondamentale.

Voilà à-peu-près les principales règles de ce système, qui a tant fait de bruit dans son origine. Nous ne saurions trop conseiller de l'étudier avec le plus grand soin, & de se familiariser le plus que l'on pourra avec ses règles & leurs exceptions. Il ne faut parvenir à les connaître si bien, que pour ne plus s'en occuper lorsqu'on compose.

Ceci a l'air d'un paradoxe, ce n'en est pourtant pas un.

Un Compositeur qui s'amuserait à tirer la basse fondamentale de tout ce qu'il fait, outre qu'il perdrait un tems considérable, resserrerait, par cette contrainte, les bornes de son génie ; mais quand il est parvenu à un certain point de connaissance de la basse fondamentale, il contracte une habitude, qu'il ne peut plus perdre, de composer selon les règles de cette basse, & il ne dépend plus de lui, de rien faire qui ne soit soumis à sa marche.

CHAPITRE XVI.

De la Basse continue.

ON lui a donné ce nom, parcequ'elle dure pendant tout le morceau qu'on exécute.

Ce n'est qu'une basse fondamentale, dont les accords sont renversés

pour la rendre plus chantante ; ainsi elle n'est , pour ainsi dire , qu'un chant intermédiaire entre le dessus , ou chant principal , & la basse fondamentale.

Il y a quelques regles principales , pour faire une bonne basse continue , comme d'éviter qu'elle fasse , avec le chant , deux octaves ou deux quintes de suite ; mais ces regles ont quelques exceptions , & l'oreille seule nous apprend à perfectionner les basses continues.

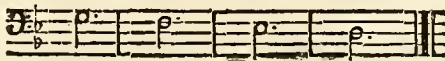
La basse continue fut mise en usage en 1600 , par un Italien nommé *Ludovic Viadana*. Dumont , Maître de la Chapelle du Roi , mort en 1682 , en a établi l'usage en France. Avant lui , c'étaient les *hautes-contres* & les *tenore* qui faisaient les basses.

Une regle invariable de cette basse , pour qu'elle soit bonne , c'est qu'elle fasse la partie la plus basse des morceaux où elle se trouve , & que dans les repos & cadences , elle présente les mêmes notes que la Basse fondamentale.

CHAPITRE XVII.

De la Basse contrainte.

AUTREFOIS les Compositeurs regardaient comme un tour de force , de faire des passacailles , des chaconnes , &c. sur quatre ou huit mesures de basse qui se répétaient sans cesse , comme celle-ci :



Les Compositeurs modernes ont reconnu l'abus de pareilles miseres , & ne cherchent plus à donner des entraves à un Art , qui a par lui-même assez de difficultés , sans lui en procurer de nouvelles.



CHAPITRE XVIII.

Des Parties supérieures.

Les parties supérieures doivent observer, chacune en particulier, à l'égard de la basse, les regles de l'harmonie, comme s'il n'y avait qu'une partie; & il faut qu'elles procedent avec elle, le plus qu'il est possible, en mouvement contraire.

Les acords étant composés de trois, quatre ou cinq sons, il faut donc plusieurs voix ou instrumens pour les rendre; & ce sont les différentes manieres de faire chanter ces différentes parties, qui constituent la bonne ou la mauvaise harmonie.

La façon la plus simple de composer, est à quatre parties : *dessus, haute-contre ou quinte, taille, & basse*. Cependant, comme tous les acords ne portent pas quatre notes, & que plusieurs n'en ont que trois, il n'est guere possible, lorsqu'on compose à trois parties, qu'il n'y ait jamais dans aucune les mêmes notes qui sont dans les deux autres.

La premiere regle du *Trio*, ou de la Musique à trois parties, est qu'il faut qu'on entende la tierce dans tous les tems de la mesure, parcequ'elle est comme l'ame de l'harmonie. La sixte étant proprement une tierce renversée, peut très bien suppléer la tierce. Ainsi il suffit qu'une des parties fasse la sixte contre la basse, ou que les parties supérieures la fassent entr'elles.

Il faut que les trois parties du Trio soient le plus près possible les unes des autres, & sur-tout de la basse, parceque plus l'harmonie est serrée, plus l'oreille en est satisfaite.

Quand, dans une des parties, plusieurs dissonances passent *par supposition* (a) contre une seule note de la basse, l'autre partie peut marcher aussi

(a) Dans les parties supérieures, on appelle notes *par supposition* ou notes de *passage*, celles qui ne portent point d'harmonie, & qui ne sont proprement que pour conduire d'une note d'harmonie à une autre note d'harmonie. Si l'on a, par exemple, les trois notes d'harmonie *ut, mi, sol*, & que pour remplir les interstices d'*ut* à *mi* & de *mi* à *sol*, on forme le chant *ut, re, mi, fa, sol*, en notes de moindre valeur; le *re* & le *fa* seront des notes *par supposition* ou de *passage*.

par supposition, ou tenir contre la basse. Toute partie qui syncope, doit toujours descendre d'un degré. Il ne faut presque jamais faire syncooper les trois parties ensemble, mais les deux supérieures le peuvent très bien.

En général les meilleures regles de composition que l'on puisse donner ; sont les partitions des grands Maîtres.

CHAPITRE XIX.

Du Dessen.

LE *Dessen* est un chant que l'on veut faire régner dans le morceau que l'on fait, & qu'on a soin de rappeler dans les parties, & dans les différentes modulations où l'on passe. Rousseau le définit : *l'invention & la conduite du sujet, la disposition de chaque partie, & l'ordonnance générale du tout.*

Les Modernes lui ont fait quitter son nom, pour lui donner celui de *motif*, pris des Italiens, qui l'appellent *motivo*, & le cultivent avec soin dans leur Musique.

Le grand art du Compositeur consiste à dessiner d'abord en grand, à bien établir son motif, & à le représenter de tems en tems à ses Auditeurs, de maniere que ce soit toujours avec un nouveau plaisir qu'on le voie revenir.

Rousseau dit avec grande raison, que c'est une faute de *dessein*, de laisser oublier son sujet; mais que c'en est une plus grande, de le poursuivre jusqu'à l'ennui.

CHAPITRE XX.

De l'Imitation.

LIMITATION consiste à faire répéter le chant d'une ou de plusieurs mesures, dans une seule partie, ou dans toutes, & sur les différens modes que l'on veut parcourir.

On ne demande point à l'*imitation*, la sévérité qu'on exige pour la *fugue*.

On quite la premiere, on la prend, on l'abandonne à volonté. C'est ce qui fait que les grands Maîtres la dédaignent; mais nous la croyons bien plus susceptible que la *fugue*, d'être agréable.

CHAPITRE XXI.

Du Canon.

Le *Canon* est une fugue perpétuelle, ou une imitation dans toutes les parties, qui répètent absolument le même chant.

L'empereur Charles VI, qui était grand Musicien, composait souvent des Canons, & en a fait faire de toutes les façons par les plus habiles Musiciens Italiens & Allemands.

Nous en donnerons plusieurs, faits en France, pour faire connaître les différentes manieres de les composer.

Les plus simples sont à l'unisson ou à l'octave; c'est-à-dire, que chaque partie répète sur le même ton le chant de celle qui la précède.

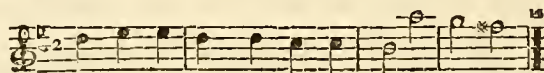
Telle est à-peu-près la maniere de composer des Canons de ce genre :

On écrit une ou plusieurs mesures d'un chant à volonté; on met sous ce chant autant de parties que l'on veut, ensuite on fait un seul chant de toutes ces parties; & le Canon est fait, en faisant commencer les différentes parties à une mesure l'une de l'autre.

E X E M P L E.



Ces quatre parties se chantant de suite forment ce chant



Ma-man, je veux fai-re do-do, do-do, dodo.



CADRAN HARMONIQUE

CINQ A SIX PARTIES DE RAMEAU



La tête de la Clef
marque le commencement
du Canon.

Le même Canon d'une autre manière



La tête du C barre
marque le commencement
du Canon, et le C barre
marque qu'il doit être
chanté à deux temps, ce
que le premier Cadran
ne marque pas

On trouvera à la fin de ce Livre plusieurs Canons, dont quelques-uns sont fort compliqués. Nous ne les avons rapportés que pour prouver combien il est inutile de perdre du tems à de pareilles recherches.

CHAPITRE XXII.

De la Fugue.

LA *Fugue* consiste à faire répéter le *dessin* alternativement dans le dessus, dans la basse, & dans les parties.

Toute fugue a sa réponse dans la partie qui suit immédiatement celle qui a commencé. Cette réponse se rend à la quinte ou à la quarte, selon la fantaisie de nos Compositeurs.

La fugue est *authentique*, quand les notes du sujet vont en montant; & elle est *plagale*, lorsqu'elles vont en descendant. Il y en a à un, à deux & à trois desseins; d'autres qu'on appelle *renversées*, & dont la réponse se fait par un mouvement contraire à celui du sujet.

Comme c'est le morceau le plus difficile à faire, & qu'il varie de toutes les manières, nous renvoyons aux traités de Composition, pour apprendre à les connaître.

CHAPITRE XXIII.

Du Contrepoint.

ON appelait autrefois *Composition*, l'invention des chants, & *Contrepoint*, la composition de l'harmonie. Mais aujourd'hui on donne le nom de *Contrepoint* aux parties ajoutées à un sujet donné; & ce qui n'était alors qu'une partie de plain-chant, est devenu maintenant ce qu'il y a de plus difficile à faire en Musique, par les fugues à plusieurs desseins qu'on y infère.

On définit aussi le Contrepoint, *l'harmonie simultanée de différentes parties*.

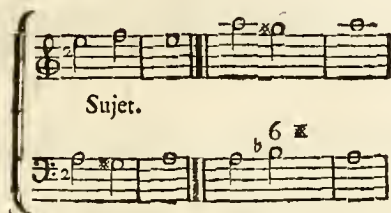
L'origine de ce nom vient de ce qu'anciennement les notes étaient des points, & qu'en composant, il fallait placer ces points l'un contre l'autre.

Le *Contrepoint double*, est proprement un chant composé sur quelque sujet donné; lequel sujet sert d'abord de basse ou de fondement à la composition de ce chant, de maniere cependant, que ce chant étant mis au-dessous du sujet, & lui servant de basse à son tour, le renversement de ces deux parties n'empêche pas que l'harmonie ne soit aussi bonne & aussi correcte entr'elles, que lorsqu'elles étaient dans leur premiere situation; enforte qu'ils sont, chacun à leur tour, & sujet & contrepoint; ce qui a fait donner le nom de *contrepoint double* à cette espece de composition.

E X E M P L E.

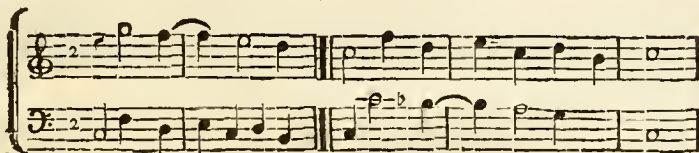
Nous sommes persuadés, que la réplique du contrepoint a donné naissance à la sixte superflue :

E X E M P L E.



On peut syncoper au Dessus, la seconde ou neuvième, & à la Basse, la quatrième, pourvu qu'elles soient sauvées par la tierce.

E X E M P L E.



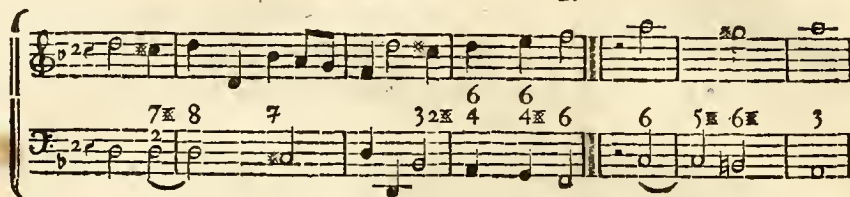
Exemple des Dissonances praticables dans le Contrepoint.



- A. Neuvième syncopée au Dessus & sauvée par l'octave.
- B. Seconde syncopée à la Basse & sauvée par la tierce.
- C. Quarte syncopée au Dessus & sauvée par la tierce.
- D. Fausse quinte syncopée au Dessus & sauvée de la tierce.
- E. Triton fauvé de la sixte.
- F. Fausse quinte non syncopée.
- G. Septième syncopée au Dessus & sauvée de la tierce.
- H. Septième fauvé de la tierce.
- I. }
- K. } Septièmes fauées de sixtes.
- L. }

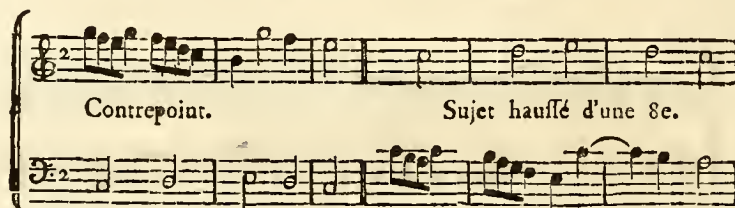
On peut aussi se servir de la seconde superflue, de la septième superflue, & de la quinte superflue, de cette manière :

E X E M P L E.



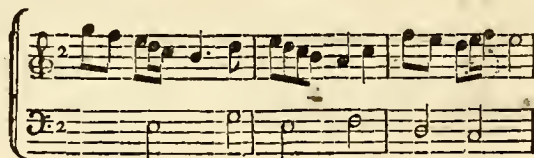
Le Contrepoint à la quinte doit commencer par la quinte dans le dessus, & la basse répond une quinte en dessous.

E X E M P L E.



Sujet qui commence par la finale. Contrepoint baissé d'une quinte.

Exemple d'un Contrepoint dont le sujet commence par la Médiane.



Contrepoint finissant par la Médiane.

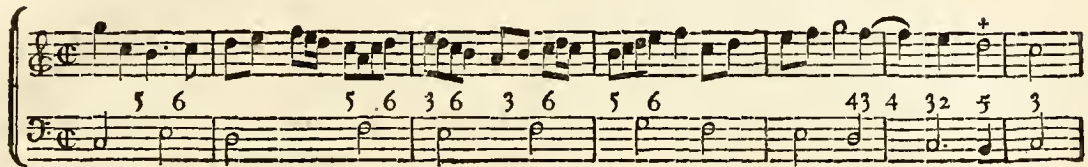


Contrepoint finissant par la Dominante.



Dans la mesure à quatre tems, on ne doit jamais se servir, sur le premier & le troisieme tems, qui sont les bons tems de cette mesure, de la sixte majeure ou mineure; on la peut seulement faire par supposition, soit pour l'ornement du chant, soit dans le deuxieme & quatrieme tems, ou après une note pointée, & tout cela par degrés conjoints.

E X E M P L E.



Le Contrepoint, fait sur le champ, & exécuté sans aucune préparation, sur un sujet donné, s'appelle *Chant sur le Livre* (a).

CHAPITRE XXIV.

Du Chant sur le Livre.

C'EST prendre un sujet ou un chant tout fait, & composer & chanter, dans le même instant, au-dessus de ce sujet, un chant qui soit différent & qui fasse une bonne harmonie.

Ordinairement les sujets que l'on prend, sont des *Hymnes*, des *Proses*, des *Répons*, des *Antienes* ou des *Introïts*. La *Prose* est un chant rimé qu'on dit avant l'Évangile aux Fêtes solemnelles seulement: il y en a quatre principales:

Pour *Pâque*, *Victima Paschali*: on en ignore l'Auteur.

Pour la *Pentecôte*, *Veni Sancte Spiritus*, par le roi Robert.

Pour la *Fête-Dieu*, *Lauda Sion*, par Saint Thomas d'Aquin.

Pour les *Morts*, *Dies iræ*, par le Cardinal Frangipani, dit *Malabranca*.

(a) Rousseau a raison de dire (art. *Contrepoint*), « qu'on a long-tems disputé pour savoir » si les Anciens avaient connu le contrepoint; mais que, par tout ce qui nous reste de leur » Musique, & sur-tout par les regles de pratique d'Aristoxène, on voit clairement qu'ils » n'en eurent jamais la moindre notion ». Comment l'auraient-ils connu, puisqu'ils igno- » raient ce que nous appelons *acords*, c'est-à-dire, l'ensemble de plusieurs sons différens?

Ce fut saint Ignace, évêque d'Antioche & disciple de saint Jean l'Évangéliste, qui institua le Chant alternatif des Psaumes & des Hymnes. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, composa plusieurs Hymnes qu'on chanta alors en Occident. C'est de ce Chant simple que saint Ignace a pris une comparaison, dans sa Lettre aux Éphésiens, lorsque, exhortant les Prêtres à la concorde, il demande qu'on soit semblable à la symphonie (harmonie) & qu'elle soit si juste qu'ils ne fassent tous qu'une voix (a).

Lorsqu'Horace dit: *Ut gratas inter mensas symphonia discors... Offendit, &c.* « La symphonie mal acordée offense les oreilles, &c. » *Art. poétiq. v. 373.* il entend simplement les voix à l'unisson qui ne chantent pas juste. La preuve que le mot *symphonie*, ou celui d'*harmonie*, ne signifiait que l'unisson ou l'octave, c'est qu'Aristote dit, dans son Problème 16, sect. 19, que *dans la symphonie, l'une de voix étant tout-à-fait semblable à l'autre, il arrive nécessairement qu'il y en a une qui obscurcit l'autre, c'est-à-dire, qu'il semble qu'il n'y en ait qu'une, au lieu que dans l'antiphonie, les voix chantant à l'octave, on le distingue agréablement.* Si ce passage n'est pas concluant, nous ignorons de quelle nature doivent être les preuves qu'on exige de nous (b).

CHAPITRE XXV.

Du Plain-chant.

LE *Plain-chant* n'a pris la forme qu'il a aujourd'hui, que depuis que Guid'Arezzo eut inventé les notes, & les eut placées sur quatre lignes. Avant ce tems, le plain-chant n'était que les débris de la Musique Greque, & pro-

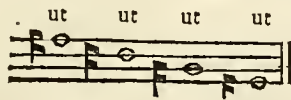
(a) Nouvelle preuve que l'harmonie de ce tems n'était que l'unisson, & que les Anciens n'en ont jamais connu d'autre, à moins que ce ne fut l'octave.

(b) Plutarque, dans son *Traité de l'inscription du temple de Delphes*, distingue les cordes de deux manières. 1°. Plusieurs cordes ne faisant qu'un ton (ainsi que les cordes de Luth ou de Guitare montées à l'unisson ou à l'octave), il les appelle alors *polychordia*. 2°. Comme faisant chacune un ton différent, il appelle celles-là *pœcilia*.

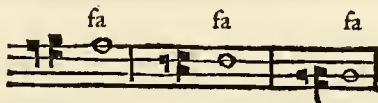
bablement

ablement qui nous en a conservé quelques chants que nous possédons sans le savoir. Avant le onzième siècle, chez les Grecs comme chez les Latins, chaque son avait un nom & un caractère particulier, & on se contentait alors de mettre au-dessus de chaque syllabe du texte le caractère des sons qui convenaient à ces syllabes; ainsi les caractères se trouvaient écrits avec le texte sur une même ligne. Mais le nombre des caractères grecs qu'il fallait graver dans sa mémoire, montait à mille six cent vingt; ce qui était prodigieux, & bien difficile à retenir par cœur. Gui simplifia extrêmement l'art d'écrire la Musique, en imaginant les lignes, & y plaçant des points : mais comme ces points étaient tous égaux, ils ne pouvaient servir qu'au plain-chant, dont les notes sont égales. Ce fut en 1330, que Jean de Muris, Docteur & Chanoine de Paris, donna des valeurs aux notes, & inventa des signes qui indiquaient ces valeurs, & par conséquent les mouvemens. Plusieurs de ces signes ne subsistent plus, & on leur en a substitué d'autres. Cet art se perfectionne tous les jours.

On ne se sert que de deux clefs dans le plain-chant : la première, que l'on nomme clef d'*ut*, & la seconde, clef de *fa*. La clef d'*ut* se pose sur les quatre lignes, de cette manière.

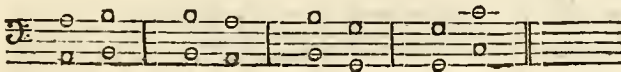


La clef de *fa* sert au chant grave, étant d'une quinte plus basse que la clef d'*ut*, & se pose rarement sur la seconde ligne, quelquefois sur la quatrième, & presque toujours sur la troisième, de cette manière.



Voici quelques règles principales pour chanter sur le Livre, nous nous sommes étendus sur cette partie, parce qu'elle est moins connue, que les autres parties de la Composition.

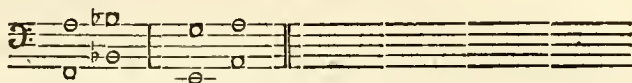
Il ne faut jamais faire deux octaves de suite, tant en descendant qu'en montant, tant par degrés conjoints que disjoints.



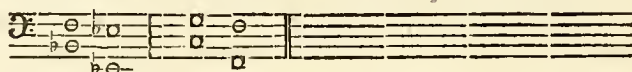
Il ne faut ni monter ni descendre, avec la basse, sur l'octave.



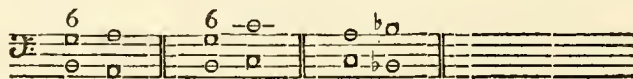
Quand la basse monte d'une quarte, il ne faut pas mettre l'octave sur la seconde note.



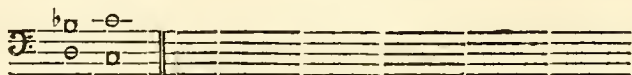
Quand la basse descend d'une quinte, il ne faut pas mettre l'octave sur la seconde note.



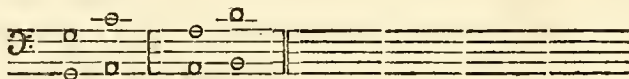
Il ne faut pas mettre l'octave après la sixte, à moins que la basse ne descende d'un ton par degrés conjoints, & que la sixte ne soit majeure.



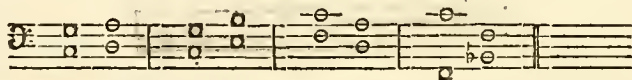
Il ne faut jamais mettre l'octave après la sixte mineure.



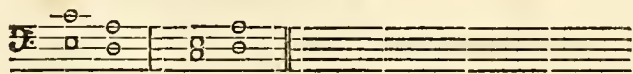
Quand on est monté à l'octave, il ne faut point monter de quarte.



Il ne faut jamais faire deux quintes de suite, excepté en mouvement contraire :



On ne doit point descendre ni monter avec la basse sur la quinte.



Quand on est à la quinte, il ne faut pas descendre de quarte sur la tierce.

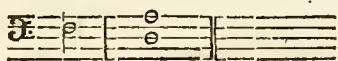


Il ne faut jamais finir par une tierce mineure , mais toujours par la majeure ; & avant l'octave la tierce doit toujours être majeure.

Quand la basse monte d'une tierce, il ne faut pas descendre d'une tierce majeure ou mineure.

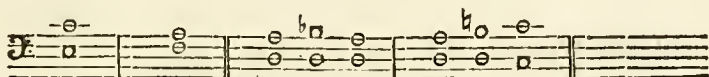


Quand la basse descend d'une tierce, il ne faut pas monter d'une tierce:



Il ne faut jamais commencer ni finir par la sixte majeure ou mineure ; & devant l'octave la sixte doit être toujours majeure.

Après la sixte mineure il faut descendre, & après la sixte majeure il faut monter.



Le plain-chant était autrefois si estimé, que plusieurs Papes & Souverains en ont fait une étude particulière. Charlemagne rétablit dans les Églises d'Occident, le chant Grégorien, que la succession des tems avait corrompu. Le roi Robert, fils de Hugues Capet, composa le chant de plusieurs répons & antienes, qui sont encore aujourd'hui les plus beaux morceaux de la Musique d'église.

Il y eut même des regles, des statuts & des loix, pour obliger ceux qui jouiraient des fondations, faites pour entretenir le chant dans les cérémonies religieuses, à cultiver ce précieux talent. Delà vient que la pratique du chant dans les églises, loin d'avilir ceux qui en faisaient profession, les faisait honorer.

En 1431, peu de tems après l'extinction du schisme d'Occident, un commissaire du Pape ayant été député pour régler quantité de points qui intéressaient la discipline de l'église de Sisteron, église alors fort considérable, il fut indigné que la plupart de ceux qui desservient cette église, n'eussent aucune teinture de l'art de la Musique, *sans lequel*, dir-il, dans une lettre, *il est impossible que l'office divin se fasse avec décence.*

Il ordonna, par l'article 69 de ses statuts, que ceux qui ne sauraient point les regles de cet art, auraient soin de s'en faire instruire dans un

tems limité, sous telle peine que l'Evêque du lieu voudrait leur imposer, s'ils ne le faisaient pas. En 1661, les Bénéficiers de cette église s'aviserent de contester cette obligation, en disant que les statuts ne parlaient point d'une Musique travaillée à plusieurs parties, mais seulement de ce qu'on appelle *plain-chant* ou *chant Grégorien*. Sur cette contestation, qui alla en justice réglée, il intervint deux Arrêts du Parlement d'Aix; l'un du 5 Mars 1664; & le second confirmatif, du premier Janvier 1667, qui ne permet aux Bénéficiers de résigner leurs bénéfices, qu'à condition *que les resignataires seront en état de pratiquer l'art de la Musique, dans l'année de leur reception*. Et comme cet Arrêt fut rendu pour ordonner l'exécution de ce qui se pratiquait en France depuis plusieurs siècles, il sert à prouver qu'avant 1481, on composait à plusieurs parties, & que la Musique n'était pas seulement du plain-chant, puisque les Bénéficiers de Sisteron, qui se soumettaient à savoir le *plain-chant*, furent déclarés, par l'Arrêt du Parlement, dans l'obligation de savoir la *Musique*.

Cette digression nous a paru curieuse & nécessaire pour établir l'ancienneté de la Musique travaillée en France.

Il y a encore une espece de plain-chant, qu'on nomme *faux-bourdon*: c'est de la Musique syllabique non mesurée. On peut le définir une psalmodie, à plusieurs parties, de nos hymnes, psaumes & cantiques.

CHAPITRE XXVI.

De l'Accompagnement & des Accords.

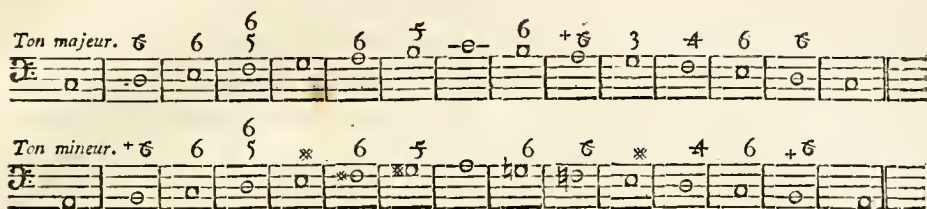
L'ACCOMPAGNEMENT est l'action de fraper, avec chaque note de basse, les acords qu'elle doit porter.

Pour apprendre en peu de tems à accompagner, il faut étudier le quatrième livre du traité de l'Harmonie de Rameau. Il nous a paru que sa manière est la plus simple. Il en existe cependant plusieurs autres qui sont bonnes aussi, & en général l'accompagnement est devenu une chose si simple, qu'en trois ou quatre mois, on peut se flatter (lorsque l'on étudie sérieusement) d'être en état de se passer de Maître.

Autrefois l'accompagnement était fondé sur une seule regle, qu'on ap-

pelait *regle de l'octave*, & qui avait été publiée, dit-on, en 1700 par le sieur Delaire (a).

La voici en majeur & en mineur.



Cette regle était suffisante pour accompagner, tant qu'on ne sortait pas du même ton & de celui de sa dominante; mais du moment qu'on en sortait, elle ne donnait point les moyens de s'en apercevoir : il falut donc perfectionner cette méthode; c'est ce que Rameau a fait avec succès.

Rousseau prétend, dans son article *regle de l'octave*, qu'il est fâcheux qu'une formule destinée à la pratique des regles élémentaires de l'harmonie, contienne une faute contre ces mêmes regles, parcequ'il n'y a pas de liaison entre l'acord de la cinquieme note & celui de la sixieme. Nous n'entendons pas ce qu'il veut dire, ni où est la faute qu'il prétend être sur la sixieme note de l'octave; car dans cette manière de chiffrer l'octave :



La tierce marquée sur la cinquieme note faisant *sol*, *si*, *re*, acord parfait du *sol* fondamental; & la petite sixte (b) marquée sur la sixieme note, faisant *la*, *ut*, *re*, *fa*, acord de septieme du *re* fondamental, *re* est donc commun aux acords, & sert par conséquent de liaison.

Mais quand cette liaison n'existerait pas, où Rousseau a-t-il trouvé qu'il

(a) Campion a dit l'avoir publiée le premier en 1716. Rameau, & Rousseau d'après lui, prétendent que c'est Delaire.

(b) L'erreur de Rousseau est d'avoir regardé comme une sixte simple l'acord, de petite sixte.

faut qu'elle existe toujours? Dès que l'on est arrivé à la cinquieme note du ton (a), n'est-on pas maître d'aller où l'on veut?

C'est une autre erreur du même Écrivain, dans son article *acompannement*, de combattre avec dérision ceux qui prétendent qu'il est plus aisé d'apprendre à accompagner, lorsqu'on commence par apprendre la composition; *c'est*, ajoute-t-il, *comme si l'on proposait de commencer par se faire Orateur, pour apprendre à lire (b)*; mais il aurait dû songer qu'on apprend deux choses, en aprenant l'acompannement; la science & la maniere. Un écolier est déjà assez embarrassé, & de cette longue suite d'accords, qu'il faut se mettre dans la tête, & de lire la Musique, que peut-être il ne lit qu'avec difficulté, & des changemens de ton, qui ne sont point marqués par les chiffres, &c. sans avoir à songer au mécanisme des doigts & à la maniere de renverser les accords dans les doigts; ce qui fait une grande partie de la science de l'acompanateur. Ce n'est donc point une chose absurde de proposer aux jeunes gens de commencer par apprendre la composition, ce qui doit être pour eux une affaire de quatre ou cinq mois tout au plus, & ensuite de se livrer entièrement au mécanisme de l'acompannement, qui ne leur paraît alors qu'un jeu; n'étant plus embarrassés par les différentes combinaisons qui se brouillent dans leur tête, quand ils apprenent en même tems l'acompannement & à accompagner. Nous persistons donc à croire qu'il vaut mieux commencer par apprendre la composition, & nous le conseillons à tous ceux qui seraient arrêtés par cet article du Dictionnaire de Musique. Nous leur conseillons encore, lorsqu'ils seront en état de se passer de maîtres, de ne pas employer, dans leur accompagnement, toutes les notes de l'har-

(a) La cinquieme note du ton s'appelle ainsi, quand elle ne porte qu'accord parfait; elle s'appelle dominante, dès qu'on y ajoute la septieme. On verra dans notre troisieme volume, à l'article *Blainville*, quelles sont les fautes que l'on trouve dans la regle de l'octave, & comment Rousseau en a supposé dans un endroit une, qui n'y est pas, tandis que dans ce même endroit, il n'a pas vu celle qui y est; non plus que les autres dont nous parlons dans le même article.

(b) Il est à remarquer que Rousseau, dans la même page, dit qu'il faut qu'un accompanateur soit grand Musicien, qu'il sache à fond l'harmonie, qu'il connaisse bien son clavier, &c. (Voyez la page 6 de son Dictionnaire). Comment cet accompanateur sera-t-il grand harmoniste, s'il n'a pas appris la Composition? Il faut que Rousseau ait tort au commencement de sa page ou à la fin.

monie ; c'est une richesse dont il faut user sobrement. On doit faire chanter les acords le plus que l'on peut ; ce qui est impossible , lorsque l'harmonie est toujours complete. Les Italiens possèdent supérieurement cette maniere agréable, de n'employer , dans leur accompagnement , que les notes nécessaires , sans faire parler les autres ; c'est ce que l'habitude d'entendre d'habiles gens , & le goût naturel , aprenent bien mieux que toutes les regles que l'on pourrait donner.

On peut lire, dans le Dictionnaire de Rousseau, à l'article *acords*, le détail qu'il en donne, d'après le traité de l'harmonie de Rameau; ainsi que l'article *chiffres*, où l'on verra la manière dont s'écrivent les acords.

CHAPITRE XXVII.

De la Tablature.

ON appelle ainsi la maniere dont on noté la Musique pour certains instrumens, comme la guittare, le luth, le théorbe, &c.

On se fert pour cela des premières lettres de l'alphabet; & cette méthode est d'autant plus commode, qu'en lisant la Musique, on l'exécute en même tems.

On tire autant de lignes paraleles, qu'il y a de cordes à l'instrument ; comme les manches sont divisés en touches, les *a* signifient les *a vide*, les *b*, la premiere touche, les *c*, la seconde, &c.

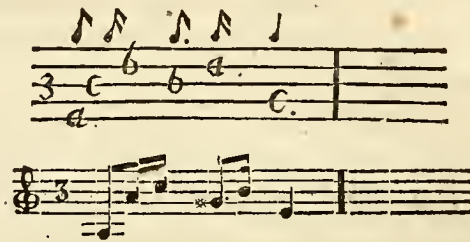
E X E M P L E.

Manche de la
Guitare.

Ainsi cet exemple, noté à l'ordinaire, se lirait ainsi :

La petite double croche, qui est au-dessus de la ligne de l'exemple, marque que toutes les lettres de cette mesure sont des doubles croches. On écrit les

valeurs des notes toujours sur cette ligne , & on n'est obligé de mettre une note que quand la valeur des lettres change. Lorsque toute la mesure est de noires , croches ou doubles croches , une noire , croche ou double croche , suffit ; mais quand les valeurs sont mêlées , on les marque ainsi ,



Dans cet exemple , on a été obligé de mettre , sur la ligne d'en haut , la valeur de presque toutes les lettres , excepté celle du premier *b* , parce qu'elle est la même que celle du *c* qui le précède. Ainsi , s'il y avait cent lettres de suite qui eussent la même valeur , on ne marquerait cette valeur que sur la première.

On voit combien cette méthode simplifie l'action de lire la Musique , on n'a plus besoin de dièses ni de bémols , & tous les tons sont égaux. Il en résulte aussi que l'on fait deux opérations en même tems , puisque le moment où on lit , est celui où l'on exécute. Mais comme la tablature change selon les différens instrumens qui ont plus ou moins de cordes , & ont un accord différent , on ne peut se mettre dans la tête ces différentes tablatures , de manière à lire sans instrumens la Musique qu'elles représentent , & à la chanter comme on ferait avec des notes. Nous n'avons vu que Mademoiselle *Genti* posséder les Tablatures au point de s'en servir comme de la Musique. Cette célèbre Virtuose est assez connue pour n'avoir pas besoin de nos éloges ; mais nous saisissons avec plaisir l'occasion de la remercier des instructions qu'elle a bien voulu nous donner , pour nous apprendre à connaître la guitare , le luth & le théorbe , trois instrumens dont elle joue également bien , & pour lesquels elle a composé plusieurs accompagnemens des plus jolies chansons.

Les Grecs avaient aussi une double *tablature* , l'une pour les instrumens , & l'autre pour la voix. C'est Philochore qui nous le dit , dans le troisième livre de son *Atthis* ; mais il ne nous dit point leur manière de l'écrire ,

Fin du troisième Livre,

CANON A 3. VOIX ÉGALES .

65

Lent

Gré - goire est mort il à grand tort

Dans son Ca - veau, sur son ton - neau Il a pris

su, a - vant son l'en .

CANON À TROIS, À L'UNISSON.

On peut-on être mieux, a-mus, que dans ces lieux? objets chan-

-mens, et mets jri - uide, vins de li - cats n'y man - quent

pas. que les chagrins, que les sou - cis que les rigueurs de nos I -

-ris se viennent noyer dans le jus que nous offre Bac - - chus.

CANON SIMPLE A 3 VOIX .

67

Grave

O toy qui que tu sours e - coute moi pour que je vi -

O toy qui que tu sois e - coute moi pour que je vi -

O toy qui que tu sois e - coute moi pour que je vi - ve om - bre plain - ti - ve O &.

CANON SIMPLE A 4 VOIX

Allegretto

si vous voulez si vous vou-liez me bien trai - ter bientôt on me verroit on

me verroit me bien porter si vous vou-liez &.

Gay

Al-lons al-lons mon

Allons al-lons mon cher en-fant al-lons em-

cher enfant al-lons em-bras-sons nous

- brassons nous ne fai-tes pas la

Allons al-lons mon cher en-fant al-

ne fai-tes pas la mi--ne et

mi--ne et re-ce--ves ma

- lons em-bras-sons nous ne fai-tes

re-ce-ves ma foi

foi

pas la mi-ne et re-ce-ves ma foi

CANON A 3. VOIX A L'OCTAVE ET A LA QUINTE
Allegretto

69

En al-lant au bois lu-er au soir je vis Co-

- lin sur la fou-ge - re lui voyant qu'il

faisoit noir em-bras-soit sa Ber-ge - re il

la pri-ait et puis il la pres-soit bien-tot en-fin.

tant il fit qu'el-le se ren-dit.

7^e CANON A QUATRE VOIX ET A LA QUINTE PAR RAMEAU

The musical score is written for four voices (Soprano, Alto, Tenor, and Bass) in a canon form. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 2/4. The score is divided into three systems. The lyrics are in French and include the words 'Ah!', 'loui de ri - - -', 're', 'pleu -', 'rons', and 'pleurons'. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings like 'f' (forte) and 'fz' (forzando). The score is arranged in a traditional four-staff format with a grand staff (Soprano and Alto) and a bass staff (Tenor and Bass).

*Nous croyons pouvoir assurer que ce Canon est un Chef d'œuvre, et
jamais nous n'en avons vu qui puisse lui être comparé.*

CANON SIMPLE A 5. VOIX PAR RAMEAU

Re - veil - les vous dor - - - meur sans

The first system of the musical score consists of five staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. It contains the lyrics "Re - veil - les vous dor - - - meur sans". The notes are: a half note G4, a half note F4, a half note E4, a half note D4, and a half note C4. The four lower staves are accompaniment staves in bass clef, each with a 3/4 time signature. They contain rhythmic patterns of eighth and sixteenth notes corresponding to the vocal line.

fin derlindin derlindin derlin - din Re' &c.

The second system of the musical score consists of five staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. It contains the lyrics "fin derlindin derlindin derlin - din Re' &c.". The notes are: a half note G4, a half note F4, a half note E4, a half note D4, and a half note C4. The four lower staves are accompaniment staves in bass clef, each with a 3/4 time signature. They contain rhythmic patterns of eighth and sixteenth notes corresponding to the vocal line.

The third system of the musical score consists of five staves. The top staff is a vocal line in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 3/4 time signature. It contains the lyrics "fin derlindin derlindin derlin - din Re' &c.". The notes are: a half note G4, a half note F4, a half note E4, a half note D4, and a half note C4. The four lower staves are accompaniment staves in bass clef, each with a 3/4 time signature. They contain rhythmic patterns of eighth and sixteenth notes corresponding to the vocal line.

8. *Сторона, в которой стороны прилегли* - *поверхности* - *поверхности* - *поверхности*

Handwritten musical score for a song. The score is written on four staves, each with a treble clef and a key signature of one flat (B-flat). The time signature is 2/4. The lyrics are written below the notes. The first staff begins with a '2' and a fermata. The second staff begins with a '2' and a fermata. The third staff begins with a '2' and a fermata. The fourth staff begins with a '2' and a fermata. The lyrics are: 'Al-lons dîner sur le ga-zon nous y di-rons u-ne chan-son'.

Al-lons dîner sur le ga-zon nous y di-rons u-ne chan-son
 amour sa-pu-er sa-ur de l'ob-let sa-mo-les ma-ri-er sa-ur de l'ob-let

Al-lons dîner sur le ga-zon nous y di-rons u-ne chan-son
 amour sa-pu-er sa-ur de l'ob-let sa-mo-les ma-ri-er sa-ur de l'ob-let

Al-lons dîner sur le ga-zon nous y di-rons u-ne chan-son
 amour sa-pu-er sa-ur de l'ob-let sa-mo-les ma-ri-er sa-ur de l'ob-let

Al-lons dîner sur le ga-zon nous y di-rons u-ne chan-son
 amour sa-pu-er sa-ur de l'ob-let sa-mo-les ma-ri-er sa-ur de l'ob-let

AUTRE DOUBLE CANON RENVERSE A DEUX DESSENS A LA QUINTE AU DESSUS

Handwritten musical score for three parts (Soprano, Alto, and Bass) of the song "Le pauvre Grégoire". The score is written on three staves, each with a treble clef and a key signature of one flat (B-flat). The time signature is 2/4. The lyrics are written below the notes, and there are decorative flourishes at the end of each line. The lyrics are: "Le pauvre Grégoire est mort amis pleurons son sort".

Le pauvre Grégoire est mort amis pleurons son sort

Le pauvre Grégoire est mort amis pleurons son sort

Le pauvre Grégoire est mort amis pleurons son sort

Nous ne rapportons ces derniers Canons, que pour montrer l'abus que l'on peut faire du talent et du calcul; nous ne saurions trop engager les jeunes Compositeurs à mieux employer leur tems.

Vi-caire tu t'en vas et tu n'as point d'ar-gent he'-las que de viendras tu Vi-

Vi-caire tu t'en vas et tu n'as point d'ar-gent he'-las que de vien-

Vi-cai-re tu t'en vas et tu n'as p'd'argent he'-las

Vi-cai-re tu t'en n. n. n. n. he'-las

Vi-cai-re tu t'en n. n. n. n.

Vi-caire n. n. n. n. n. n.

Vi-caire n. n. n. n. n.

Vi-cai-re n. n. n.

Vi-cai-re tu

Vi-cai-

MORCEAUX
DE MUSIQUE

DU

16.^e Et 17.^e Siecle.

MELANGES DE MORCEAUX DE MUSIQUE, APPELÉS OCTONAIRES,
SUR DIFFERENTS SUJETS MORAUX &c.
PAR CLAUDE LE JEUNE NATIF DE VALENCIENNE,
COMPOSIT^R DE LA MUSIQUE DE LA CHAMB. DU ROY HENRY III.

L'ambitieux veut tout en haut tendre, veut tou-jours en
L'ambitieux veut tou-jours en haut ten-dre veut - - - tou -
L'am-bi-ti-eux veut tou = jours tou -
L'am-bi-ti-eux veut tou-jours
- haut ten = dre et adjoûter honneur dessus honneur. L'a =
- jours en haut ten = dre et adjoûter honneur dessus hon = neur L'a =
- jours en haut tendre et adjoûter hon = neur dessus hon = neur L'a =
Ronde Voire naut 2 fois
- vare fend la terre pour y prendre le métal ri-che ou il fon-de son
- vare fend la terre pour y prendre le métal riche ou il - fonde son
- vare fend la terre pour y prendre le métal ri = che ou il - fonde son
- vare fend la terre pour y prendre le métal riche ou il fon - - de son
heut l'un - - - tend - - - en - - - haut
heut l'un - - - tend en haut
heut et l'au - - - tre tend
heut et l'au - - - tre tend

L'un est contraire à l'autre ce nous sem
L'un est contraire à l'autre ce nous semble ce nous sem
 = en = = = bas tend en bas mais
 en = = = bas en bas

= ble car à la fin ils
 = ble car à la fin ils
 = pour ce la contrai = res ne sont - - pas car à la fin ils
 mais pour ce la contrai = res ne sont pas car à la fin ils

se trouvent en = sem = ble mais pour cela contrai = res ne sont
 se trouvent en = sem = ble mais pour ce la en = trai = res
 se trouvent en = sem = ble
 se trouvent en = sem = ble^o

= pas car à la fin ils se trouvent en = sem = ble
 ne sont pas car à la fin ils se trouvent en = sem = ble
 car à la fin ils se trouvent en sem = ble
 car à la fin ils se trouvent en = sem = ble

CANSON DE PETRARQUE; SECOND COUPLET. A 5 VOIX. PAR CLAUDE LE
JEUNE EN 1582 SOUS LE REGNE D'HENRY III.

Puis en mer haute un navire a-vi - soy

Puis en mer haute un

Puis en mer haute un Na-vire a-vi-soy-e en mer

Puis en mer haute un na-vire a-vi-soy - - -

navire a-vi-soy - - - e en mer hau-te un

navire a-vi - - - soy - - - e un Na - - vi - -

haute un Na-vire a-visoy - - e

Puis en mer hau -

e Qui tout d'e'-bene et

Na-vire a-visoy - - - e Qui tout d'e' bene et -

-re a-vi soy un navire a-vi - soy - e

un Navire a-vi - - soy - - - e Qui tout d'e.-

-e un Navire a-vi - soy - e Qui tout d'e.-

blanc y-voire es-toit et blanc y-voire es-toit
 - blanc yvoire es-toit et blanc y-
 Qui tout d'é-bene et blanc y-voire es-toit -
 - bene et blanc y-voi - - - re es - -toit et blanc.
 - bene et blanc y-voire es-toit
 à voi - - - les d'or et les cor-
 - voire estoit à voi - - - les d'or à voiles
 - - - à voi - - - les d'or à voiles d'or et
 y - - - voire es-toit à voi - - - les
 voi - - - les d'or et
 des de soy - e Dous fut le
 d'or et les cordes et les cor-des de soye. Dous fut
 les cordes de soy-e les cordes de soy-e. Dous
 d'or à voiles d'or et les cordes de soy-e. Dous
 les cor - des de soy - e. Dous fut

vent, la mer pai-si - - - ble et Coy - - - e,
 le vent, la mer païsi - - - ble et Coy - - - e, le
 fut le vent, - - - la mer païsi - - ble et Coy - e,
 fut - - le vent, la mer - - paisible - - et coy - - e,
 le vent, la mer paisible et coy - - - e, le
 le Ciel par-tout clair se ma-ni-fes - - - toit;
 Ciel - - par-tout le Ciel. par - - tout clair se ma-ni-fes -
 le Ciel par-tout clair se ma-ni-fes-toit; la belle
 le Ciel par-tout clair se ma-ni-fes - - - toit; la
 Ciel par - tout clair se mani - fes - toit; la bel - - le
 la bel - - le nef pour sa char-ge por - - -
 -
 -
 nef pour sa char-ge por - - - - - - - - - - - - - - - -
 belle nef pour sa char - ge portoit pour sa char - ge por - -
 nef pour sa char - - - ge por - - - - - - - - - - - - - - -

toit Riches tré-sors, mais l'empes-le mais tem-
 -ge por-toit Riches tré-sors, mais tem- peste subite
 -toit Ri-ches tré-sors, mais tem- peste subite en
 -toit Ri-ches tré-sors. mais tempeste su-bite en
 Ri-ches tré-sors, mais tempeste su-bite

-peste subite en troublant l'air Cette mer tant sir -
 en troublant l'air en troublant l'air cet-te mer
 troublant l'air cette mer tant sir-ri-te Que
 troublant l'air en troublant l'air cet-te mer tant sir-ri-te que
 en troublant l'air cet-te mer tant sir-ri-te

rite que la nef hurt un roc ca-ché sous l'on - - - de.
 tant sir-ri-te O
 la nef hurt un roc ca-ché sous l'on - - - de cache
 la nef hurt un roc ca-ché sous l'on - de O
 que la nef hurt un roc ca-ché sous l'on - de

O grand fortune ne O cré-ve cœur
grand fortune ne O
sous l'on-de. O grand for-tu-
grand for-tu-ne O cré-
O cré-ve
trop grief De voir périr en un mo-
cré-ve cœur trop grief de voir périr en un mo-
ne O cré-ve cœur trop grief de voir périr en un mo-
-ve cœur trop grief de voir périr en un mo-
cœur trop grief de voir périr en un mo-
ment si brief la grand ri-chesse à nulle
-ment si brief la grand richesse à nulle au-tre se-
-ment si brief la grand ri-chesse à nulle autre se-con-
-ment si brief la grand richesse à

autre secon - - - de la grand ri-
- con - de à nulle autre secon - de la grand ri-
- de à nulle au - tre se - con - de la grand ri-
nulle au - tre se - con - de à nulle autre se - - con - de la grand ri-
la grand richesse à nulle autre se - con - - de

chasse à nulle au - - tre se-con-de la grand ri-
-ches seà nulle autre à
-ches seà nulle au-tre se-con-
-ches seà nulle au- - - tre à nulle au-
la grand ri ches = seà

cherre à nulle au - tre se - - con - - - de!

nulle au - - - tre se - - con - - - de!

- de à nulle au - tre se - - con - - - de!

- tre se - - con - - - de!

nulle au - - - tre se - - con - - - de!

QUINTI TON I NTU R AUX-COUSTEAUX

Kyrie Kyrie e - le - i - son Kyrie Kyrie e - le - i - son .
 Kyrie Kyrie Kyrie e - le - i - son Ky - rie Ky - rie e - le - y - son
 Christe e - le - i - -
 Chris - te e - le - - - i -
 Christe e - le - - - i - son Chris - te -
 Chris - te e - le - - - i - son Chris -
 son christe - e - le - i - son e - - le - - i - son . Ky - rie e -
 - son , christe christe christe e - le - i - son , Ki - ri -
 e - le - - i - son chris - te e - le - - y - son ,
 - te e - le - i - son christe e - le - i - son e - le - i - son ,
 le - i - son e - le - - - i - son e - le - - - i - son
 - e - - - - - le - i - son Ky - rie e - le - i - son Ki - ri - e
 Ki - ri - e , Ki - ri - e e - le - i - son Ki - ri - e , Ki - ri -
 Ki - ri - e Ki - ri - e e - le - i - son e - le - - i - - son

Kyrie elei-son Ki-ri-e elei-son Et in terra pax pax ho-mi-nibus bo-
 Kyri-e e - - - - - le i son Et in terra pax homi-ni-bus
 Ky-ri-e e-le-i-son Pax homi-ni-bus
 Ki-rie Kirie e-le-i-son Pax homi-ni-bus
 nae volun-tatis lau-dam' te be-ne-di-ci-mus a-do-ra-mus te glori-
 bonae volun-ta-tis be-ne-di-ci-mus te a-do-ra-mus te glori-
 nae volun-tatis lau-dam' te be-ne-di-ci-mus te a-do-ra-mus te
 bonae volun-ta-tis be-ne-di-ci-mus a-do-ra-mus te glori-
 fi-camus te Propter magnam gloriam tu-am deus
 fi-camus te prop-ter magnam glo-ri-am tu-am Domine de-
 Gra-ti-as agimus ti-bi Do-mine de-us rex de-
 fi-camus te Propter magnam gloriam tu-am de-us pa-
 pater om-ni-po-ten-s uni-genite Jesu chris-te Ia-nus de-
 us rex ce-lestis fi-li uni-genite Jesu chris-te Domine de-us agnus de-
 us Domine fili uni-genite Jesu chris-te Ag-nus dei
 - ter omni-po-ten-s Jesu chris-te de-mi-nate-us fi-

i filius pa-tris Qui tollis pec-ca-ta mun-di pec-ca-ta mun-
 -i filius pa-tris Mi-se-re-re no-bis Qui tollis pec-ca-
 -fi-li-us pa-tris Mi-se-re-re no-bis. Qui tol-lis pec-
 -li-us pa-tris Qui tol-lis pec-ca-ta
 -di suscipe suscipe de pre-ca-ti-o-nem no-stram ad dex-teram pa-tris
 -ta mundi suscipe de pre-ca-ti-o-nem no-stram Qui sedes ad dex-teram pa-
 -ca-ta mundi suscipe de pre-ca-ti-o-nem no-stram Qui sedes ad dex-teram pa-
 -mun-di susci-pe de pre-ca-ti-o-nem no-stram ad-dex-teram pa-
 -miserere nobis Quoni-am tu solus san-ctus tu solus al-tis-si-mus Je-su chris-
 -tris miserere no-bis Quoni-am tu solus do-mi-nus Je-su Je-su chris-
 -tris tu solus do-mi-nus Je-su Je-su chris-
 -tris tu solus san-ctus tu solus al-tis-si-mus Je-su chris-
 -te cum san-cto spi-ri-tu in glo-ri-a dei pa-tris a-men a-men
 -te cum dei pa-tris a-men
 -te cum in glo-ri-a dei pa-tris a-men
 -te cum dei pa-tris a-men

Pa - trem omni-po-ten-tem et in vi - si-bi-li-um et in unum
 Fac-to-rem cœli et ter-ra et in-vi-si-bi-li-um et in
 vi - si-bi-li-um omni-um et in-vi-si-bi-li-um
 Pa-trem om-ni-po-ten-tem et in-vi-si-bi-li-um
 do-mi-num Je-sum chris-tum fi-li-um de-i
 uni-domi-num Je-sum chris-tum fi-li-um de-i
 et in unum do-mi-num Je-sum chris-tum fi-li-um de-i
 et in unum do-mi-num Je-sum chris-tum fi-li-um de-i
 uni-ge-ni-tum et ex pa-tre na-tum an-te omni-a sæ-cu-la lu
 uni-ge-ni-tum an-te omni-a sæ-cu-la de-um de-de-o lu
 uni-ge-ni-tum et ex-pa-tre na-tum de-um de-de-o lu-men de
 uni-ge-ni-tum an-te omni-a sæ-cu-la lu-men de
 lu-men de-lu-mi-ne de-um ve-rum de-de-o ve-ro ge-ni-tum & fac-
 lu-mi-ne de-um ve-rum de-de-o ve-ro ge-ni-tum & fac-

tum con-substan-tialem pa-tri et propter nos -
 Qui propter nos homi -
 per quem omni a-fac-ta
 tum per quem om-nia, fac-ta sunt.
 tram sa-lu-tem des-cen-dit des-cen-dit des-cen-dit
 nos et propter nostra salu-tem des-cen-dit // // // de-
 sunt des-cen-dit des- // des // //
 nostra sa-lu-tem Des-cen-dit De-ca
 de-ca-lis Et in car-natus, est de spi-ritu sanc-to ex
 - ca-lis Et in car-natus est de spi-ritu sanc-to ex
 de-ca-lis De-
 mari-a vir-gi-ne et homo fac-tus est
 mari-a vir-gi-ne et homo fac-tus est Cru-
 ma-ria vir-gi-ne et homo fac-tus est Cru-
 mari-a vir-gi-ne et ho-mo fac-tus est

Sub pontio pi-la-to passus passus
ei fixus e-tiam pro-no-bis sub pontio-pi-la-to
- ei fixus e-tiam pro-no-bis pas-

et se-pultus est
passus et sepultus est Et
-tus et se-pultus est Et re-sur-re-xit ter-tia di-e se-cundum scrip-

Et re-sure-xit ter-tia di-e se-cundum scrip-
et as-cen-dit in cæ-lum se-det ad dex-te-ram pa-
as-cen-dit in cæ-lum se-det ad dex-tera pa-tris et i-te-
tu-ras sedet ad dex-te-ram patris Et i-te-
-lu-ras se-det ad-dex-teram pa-

tris ven-tu-rus est cum glori-a judi-care vi-vos vi-
-ri-um ven-tu-rus est cum glori-a judi-care vi-vos vi-
-ri-um ven-tu-rus est cum glori-a judi-care vi-vos vi-
-tris ven-tu-rus est cum glori-a judi-care vi-vos vi-

vos et mortuos quos requiem non erit uen erit fi-nis. Et in spiritum
 - vos et mor-tuos quos requiem non erit non erit fi-nis. Et
 - et mor-tuos Quis res-ni non erit fi-nis. Et
 - vos et mor-tuos Quis res-ni non erit fi-nis. Stum
 et vi-vi-fi-can-tem, fi-li-o-que pro-ce-dit. Quicum pa-tre et fi-li
 - Stum Qui ex pa-tre fi-li-o-que pro-ce-dit et fi-li-o
 - Stum Unum fi-li-o-que pro-ce-dit Quicum pa-tre et fi-li-o
 - D-num Qui ex pa-tre fi-li-o-que pro-ce-dit et fi-li-o
 - o simul a-doratur et con-glori-fi-ca-tur Et
 - si-mul a-doratur et con-glori-fi-ca-tur
 - si-mul a-doratur et con-glori-fi-ca-tur Qui lo-cutus est per pro-
 - si-mul a-doratur et con-glori-fi-ca-tur Qui lo-cutus est per pro-
 - unam san-ctam cathe-li-cam et apo-stoli-cam ec-cle-si-am. confi-
 - Et unam Stum ca-tho-li-cam et apo-stoli-cam ec-cle-si-am con-
 - phe-las. et apo-stoli-cam ec-cle-si-am. con-fite-
 - phe-las. Et apo-stoli-cam ec-cle-si-am

- te - or u - num bap-tis-ma in re-mis-sio-nem pec - ca -
 - filior u - num bap-tis-ma in - - remis - sio - - nem pec ca -
 - or a - - mon bap-tis - ma in re missio - nem pec ca -
 Con fi - - or u - - num bap-tis-ma pec - ca - to - -
 la - - - rum Et ex - pec - to re-sur-rec-ti-onem mor-tu - o - -
 - lo - - - rum Et ex - pec - to
 - lo - - - rum Et ex - pec - to
 - - - rum Et vi-tam ven-turi sae-cu-li a - - -
 - - - rum Et vi-tam ven-turi sae-cu-li a - - -
 - - - rum Et vi-tam ven-turi ven-turi sae-cu-li a - - -
 - - - rum Et vi-tam ven-turi sae-cu-li a - - - men .
 men a - - - men .
 - men a - - - men .
 - men a - - - men .
 a - - - men .

Hosanna in excel - sis in - ex - cel - sis, Ho - sanna in - excel - sis
 Ho - sanna in - ex - cel - sis Ho || || || || || in - - excel -
 Hosanna in - ex - cel - sis in - ex - cel - - sis Ho - san -
 Hosanna Hosanna in ex celsis Ho || || || || || Hosan -
 Ho - sanna in excel - sis in - ex - cel - sis Ho - san - na
 - - sis Ho sanna in - - ex cel - sis Ho sanna in - ex -
 in excel - sis Ho - sanna in excelsis in - - ex - cel -
 - na Ho - sanna in ex - cel - sis in - - ex cel - sis Ho - sanna in -
 in - ex - cel - sis Be - - - - - ne dic - tus
 - cel - - - - sis Be - - - - -
 - sis Be -
 - - ex - cel - sis Be - -
 Be - ne dic - - - - - tus Be - ne -
 - ne - dic - - - - - tus Be - ne -
 - - - - - ne dic - - - - - tus Be -
 - - - - - ne - dic - - - - - tus Be - ne dic - - - - -

- dic - tus qui ve - nit, Be - ne -
 dic - tus qui ve - nit, Be -
 ne dic - tus qui ve - nit, Be -
 - - - - - tus qui ve - nit, Be -
 dictus qui ve - nit, Be - - - - - ne - dic -
 - ne - dic - tus, qui ve - nit, Be - ne - dic - tus, Be - ne -
 - ne - dic - tus, Be - - - - - ne - dic -
 - - - - - ne dic - tus, Be -
 - tus qui ve - nit. in no - mi - ni - in
 - dictus qui ve - nit in no - mi - ne do - mi - ni, in no - mi -
 - tus qui ve - nit in no - mi - ne do - mi - ne do - mi -
 ne dic - tus qui ve - nit in no - mi -
 no - mi - ne Do - mi - ni, in no - mi - ne do - mi - ni, do - mi - ni
 - ne, in no - mi - ne do - mi - ni, in no - mi - ne do - mi -
 ni, in no - mi - ne do - mi - ni, in no - mi - ne do - mi - ni
 ne do - mi - ni in no - mi - ne do - mi - ni, in no - mi - ne do - mi - ni

A musical score for a piece titled "Agnus Dei". The score is written on five staves, each with a different clef: the first four are treble clefs (F, C, G, C) and the fifth is a bass clef (F). The key signature is one flat (B-flat). The lyrics are in Latin and are written below the staves. The music features various note values, including minims, crotchets, and quavers, as well as rests and repeat signs. The lyrics are: "Agnus dei agnus de-i, agnus dei", "Agnus de-i agnus dei ag-nus de-i, agnus dei qui", "Agnus de-i ag-nus de-i // // qui tollis pecca-", "Agnus dei, agnus de-i, // // Qui tollis", "qui tollis pecca-ta, qui tollis peccata, pec cata mun-di, mi-", "tollis peccata mun-di, qui tollis peccata pec-ca-ta", "-ta mun-di qui tollis peccata qui tollis pecca-ta, mundi mi-se-", "peccata mundi qui tollis pecca-ta mundi mi-se-re-re mi-", "se-re-re nobis mi-se-re-re mi-se-re-re, mi-se-re-re, mi-", "mundi mi-se-re-re // // // // nobis mi-se-re-", "-re-re no-bis mi-se-re-re mi-se-re-re, mi-", "-se-re-re no-bis mi-se-re-re, mi-se-re-re, mi-", "se-re-re, mi-se-re-re no-bis.", "-re no-bis mi-se-re-re no-bis,", "-se-re-re mi-se-re-re no-bis.", "mi-se-re-re no-bis."

Agnus dei agnus de-i, agnus dei

Agnus de-i agnus dei ag-nus de-i, agnus dei qui

Agnus de-i ag-nus de-i // // qui tollis pecca-

Agnus dei, agnus de-i, // // Qui tollis

qui tollis pecca-ta, qui tollis peccata, pec cata mun-di, mi-

tollis peccata mun-di, qui tollis peccata pec-ca-ta

-ta mun-di qui tollis peccata qui tollis pecca-ta, mundi mi-se-

peccata mundi qui tollis pecca-ta mundi mi-se-re-re mi-

se-re-re nobis mi-se-re-re mi-se-re-re, mi-se-re-re, mi-

mundi mi-se-re-re // // // // nobis mi-se-re-

-re-re no-bis mi-se-re-re mi-se-re-re, mi-

-se-re-re no-bis mi-se-re-re, mi-se-re-re, mi-

se-re-re, mi-se-re-re no-bis.

-re no-bis mi-se-re-re no-bis,

-se-re-re mi-se-re-re no-bis.

mi-se-re-re no-bis.

PARTIE D'UN MOTET A 6. VOIX, PAR ORLANDE LASSUS. TIRÉ
DE SES MELANGES IMPRIMÉS EN 1576.

Di - xit au-tem ma-ri - - - a ec - ce an-cil-

Di - xit au - - tem ma ri - - - a ec - ce an-cil-

Di - xit au - - tem mari - a ec = ce an-cil -

Di - xit au - - tem ma-ri - - - a

Di - xit Di - xit au tem ma - ri - - - a ec - ce an - cil -

Di - xit au - - - tem , ma - ri - - - a

- la Domi-ni fi - at mi-hi se-cun - dum

- la Do mini fi - at mi-hi se-cun - dum ver-

- la Domini ec - ce an cil-la Domi-ni fi - at mi-hi se-cun dum ver -

ec - - ce ancil-la Domini fi - at mi - - hi se-cun dum

- la Domini ec - - ce ancil-la Domini fi - at mi - - hi se-cun dum

ec - - ce an cil-la Domini fi - at mi-hi se-cun - dum

ver - - bun, ver - - bun tuum. ec - ce ancil - la Domini.
 - - - bun tu - - - um. ec - ce ancil - la Domini
 - - bun ver - - - - - bun tuum. ec - ce ancil - la Domini ec - ce ancil -
 ver - - - bun - - - tu - - - um. ec - ce an cilla Domini ec - ce ancil -
 ver - - bun tu - um verbum tu - um. ec - ce ancil -
 ver - - - bun tu - - - um, ec - ce ancil -

fi - at mihi se - cun - dum ver - - - bun tu - - - um.
 fi - at mihi se - cun - dum ver - - - - - bun tu - - - - - um.
 - la Domini fi - at mihi se - cun - dum ver - - - bun tu - - - - - um.
 - la Domini fi - at mi - hi se - cun - dum ver - bun tu - um, verbum tu um.
 - la Domini fi - at mi - hi se - cun - dum ver - - - - - bun tu - - - um.
 - la Domini fi - at mihi se - cun - dum ver - - - - - bun tu - - - um.

MOTET A 8. VOIX PAR ORLANDE LASSUS 1576

In conver ten - do Domi-nus cap-ti-vi-ta - tem si-on

fac.

In conver ten-do Domi-nus cap-ti-vi-tatem si - - on

In conver ten-do Do-mi-nus cap-ti-vi-tatem si-on

fac.

fac.

In conver ten-do Do-mi-nus cap-ti-vi-tatem si-on

fac.

tunc re-ple-tum est

- ti sumus si-cut con-so-la - - - ti. tunc

tunc re-ple-tum est

tunc re-ple-tum

- ti su-mus si-cut con-so-la - - - ti. tunc

- ti su - - mus si-cut con - so-la - ti. tunc

tunc re-ple-tum

- ti su-mus si - - - cut con so-la - - - ti. tunc

gau-di-o os nos - - trum os nos-trum et.

re-ple-tum est gau-di - - o os nos - - - - - trum

gaudi-o os nos-trum gaudi-o os nos - - - - - trum et

est gaudi-o os nos - - - trum gaudi-o os nos-trum et

re-ple-tum est gau-di-o os nos - - - trum

re-ple-tum est gaudi-o os nos-trum os nos-trum

est gaudi-o os nos - trum os nos - - - - - trum et

re-ple-tum est gaudi - - o os nos - o - trum

lingua nos-tra exul-tati-o - ne et.

et lingua nos-tra exul-tati-o - ne

lingua nos-tra exul-tati-o - ne et

lingua nos-tra exul-tati-o - ne et

et lingua nos-tra exul-tati-o - ne.

et lingua nos-tra exul-tati-o - ne

lingua nos tra exul-tati-o - ne et.

et lingua nos-tra exul-tati-o - ne

lingua nostra exul-tati-o-ne et lingua nos-tra exul-ti-ti-o-ne

et lingua nos-tra exul-ti-ti-o-ne

lingua nostra exul-tati-o-ne et lingua nostra exultati-o-ne

lingua nos-tra exultati-o-ne et lingua nos tra exul-ti-ti-o-ne

et lingua nostra exul-ti-ti-o-ne

et lingua nostra et lingua nostra exulta-ti-o-ne

lingua nos tra exul-tati-o-ne et lingua nos tra exul-ti-ti-o-ne

et lingua nos- tra exul-ti-ti-o-ne

ne; tunc di-cent in-ter gen-tes

ne tunc di-cent in-ter gen-tes tunc dicent in-ter gen-

tunc di-cent in-ter gen-tes mag-

ne tunc dicent in-ter gen-tes tunc dicent in-ter gen-

tunc di-cent, tunc dicent in-ter gen-tes in-ter gen-

ne tunc di-cent in-ter gen-

ne tunc di-cent in-ter gen-tes

ne; tunc di-cent in-ter gen-

mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus face-recum
 -les mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus
 -ni-fi-ca-vit Do-mi-nus fa-ce-re-cum
 -tes mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus fa-ce-re-cum
 -tes mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus
 -tes mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus
 mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus face-recum
 -tes mag-ni-fi-ca-vit Do-mi-nus
 e - - - is, mag-ni-fi - - - ca - - - vit
 face-recum e - - - is, mag-ni-fi -
 e - - - is, mag-ni-fi - - - ca - - -
 e - - - is, mag-ni-fi - - - ca - - -
 face-recum e - - - is, mag - -
 face-recum e - - - is, mag - -
 e - - - is mag-ni-fi-ca - - -
 face-recum e - - - is, mag - -

Domi-nus fa-ce-re no-bis-cum
 ca-vit Domi-nus face-re fa-ce-re nobis-cum
 - vit Domi-nus fa-ce-re nobis-cum
 - vit Dominus fa-ce-re no-bis-cum
 - ni-fi-ca-vit Domi-nus face-re no-
 - ni-fi-ca-vit Do-mi-nus face-re no-
 vit Do-mi-nus face-re no-bis-cum
 - ni-fi-ca-vit Domi-nus face-re no-
 - fac-ti-su-mus lx-tan-tes.
 cum fac-ti-su-mus lx-tan-tes.
 fac-ti-sumus lx-tan-tes, fac-ti-su-mus lx-tan-tes, lx-tan-tes.
 fac-ti-sumus lx-tan-tes, fac-ti-sumus lx-tan-tes.
 - bis-cum fac-ti-sumus lx-tan-tes fac-ti-sumus lx-tan-tes.
 - bis-cum fac-ti-sumus lx-tan-tes.
 fac-ti-sumus lx-tan-tes, fac-ti-sumus lx-tan-tes.
 - bis-cum fac-ti-sumus lx-tan-tes.

CANON A 3 VOIX A LA QUINTE ET A L'OCTAVE

Non no - bis do - mi - ne non no -

Non no - bis do - mi - ne non no - - - bis

Non no - bis do - mi -

- bis sed no - mi - ni tu - - o da

sed no - mi - ni tu - - o da glo - ri -

- ne non no - - - bis sed no - mi - ni

glo - ri - - am sed no - mi - ni tu - - o da

- am sed no - mi - ni tu - - o da glo - ri -

tu - - o da glo - ri - - - am sed no - mi - ni

glo - ri - - am non no - bis do - mi - - ne

- am non no - bis do - mi - - ne non

tu - - o da glo - ri - - am non

per Gustave. Béd
à la fin de l'œuvre

MESSE DES MORTS A 4. VOIX PAR CHARLES D'HELPER

Introitus

Re - qui - em

ter - nam do -

ter -

ter - nam dona e -

na e - is do - mi ne do - na e - is.

nam do - na e - is do - mi ne do - na e - is, do -

nam do - na e - is

is domine, do - na eis Domi - ne do - na eis do -

domi ne do - na e is do - mi - ne et lux per - pe - tu - a lu -

na e - is e - is do - mi ne, do -

nam do -

mi - ne et lux per pe tu - a lu - ce - at e -

ceat e - is et lux per - pe - tu - a lu - ce - at e - is Et lux per

na e - is do - mi ne, et lux per - pe - tu -

mi - ne et lux per - pe -

is, lu ceat e - is et lux per pe - tu -

pe tu-a lu-ce-at e - - - is lu La cune et lux per
 a lu ce at e is lu ce at e
 lu - a lu - - ce - at
 - a lu - ce - at e - - is e - - is et lux perpetu-a lu -
 petu-a luce at e - - - is La cune
 Lacune perpe tu-a lu-ce-at e - - is
 e - - - is
 - ce-at, lu ce at e - is lu - ce-at e-is e - is

Te - - de cet hymnus deus in si - on
 Et ti
 Et ti
 Et

bi red - de tur vo - - tum in je - - ru - - salem:
 - bi red-detur vo - tum in je - - ru - - sa-lem:
 - ti bi red-detur vo - tum in jeru - - - sa-lem:
 - bi red-detur vo - - - tum in je - ru - - - sa-lem.

Exaudi de-us o-ra-ti-o-nem me-am ad te om - - -

Exau di de-us o-ra-ti-o-nem me-am ad te

Exau di de-us o-ra-ti-o-nem me-am ad te om -

Exaudi de-us o-ra-ti-onem me-am ad te om -

-nis ca-ro ve-ni et .

- om nis ca-ro ve-ni et . *Repetitur Requiem &c*

- nis ca - - ro ve-ni et .

- nis ca - - ro ve-ni et .

Ky - ri-e e - ley son Kyrie eley son .

Ky - ri-e e - ley son Kyrie e - - ley - - son .

Ky - ri-e e - - ley son Ky-rie eley - son .

Fin in Diapason. Ky - - ri-e e - ley son eley son Ky-rie eley son .
le Canon est au dessus et la réponse à la Ténor à l'octave l'un de l'autre

Chris-te e - ley - - - son chris- - te e - ley - - -

Chris-te eley - - - son chris-te e - - -

chris - - te e - - ley - - -

chris - - te e - ley - -

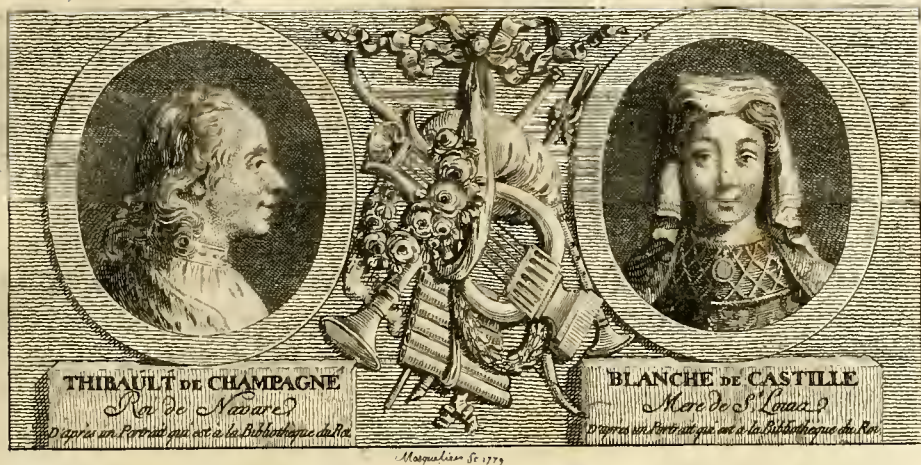
son e - - ley - son chris te e - ley - - - son.
 - ley - son chris - te e - - - - ley son e - ley - son.
 - - - son chris te e - ley - - - - son, e - - ley son.
 - son e - ley - - son chris te e - ley - - - - - son.

Ky
 Ky - ri - e e - - - ley - son e - ley - - son Ky ri - e
 Ky - ri - e e - - - - ley - - - - - son e - -
 Ky - ri - e e - ley - - - son Ky ri -
 - ri - e e - ley son e - ley - - - - - son.
 e - - - - - ley - son, Ky ri - e e - ley - - - - son.
 - - - - - ley son, e - ley - - - son.
 - e e - ley - son Ky - ri - e Ky - ri - e e - ley - - - - son.

In
In me
In
 Si - am - - - - - bu - lem
In me

me di-o um-bræ mor-tis
 di-o um-bræ mor-tis um-bræ mor-
 me di-o um-
 di-o um-bræ mor-tis
 um-bræ mor-tis, non ti-
 tis umbræ mor-
 bræ mor-tis non ti-
 um-bræ mor-tis non
 me-bo, ti-me-bo ma-la, quo-ni-
 -tis non ti-me-bo ma-la quo-ni-am tu me cum
 -me-bo, ti-me-bo ma-la quo-
 ti-me-bo ma-la quo-ni-am
 -am tu me-cum es do-mi-ne.
 es do-mi-ne, do-mi-ne.
 -ni-am tu mecum es do-mi-ne.
 tu mecum es tu me-cum es do-mi-ne.

Fin du III^E Livre .



ESSAI SUR LA MUSIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

Des Chançons.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions sur les Chançons.

ROUSSEAU définit la chançon : un petit poëme lyrique fort court, qui roule ordinairement sur des sujets agréables, auquel on ajoute un air pour être chanté dans des occasions familières, comme à table avec ses amis, avec sa maîtresse, & même seul, pour éloigner quelques instans l'ennui, si l'on est riche, & pour supporter plus doucement la misère & le travail, si l'on est pauvre.

Nous ajouterons à cette définition, que c'est quelquefois un moyen ingénieux d'écrire l'histoire de sa vie & les différentes situations de son ame ; de convenir publiquement de ce qu'on n'oserait peut-être pas avouer en particulier ; & d'instruire allégoriquement l'objet aimé de ce qu'on souffre tant à lui cacher. Enfin c'est le langage des amans malheureux, soit que l'espoir leur soit encore permis, où qu'ils l'aient entièrement perdu.

La douceur de la mélodie, jointe aux charmes de l'harmonie, ajoute une nouvelle force & un sentiment plus tendre aux plaintes qu'on lui adresse. La Musique est alors l'accent de l'amour. Platon dit que les Dieux, touchés des travaux & des peines inséparables de l'humanité, firent présent à l'homme de la poésie & du chant.

Chez toutes les nations, depuis les plus policées, jusqu'aux plus sauvages, les chansons ont toujours servi d'interprètes, tantôt à la douleur physique & morale, & tantôt aux plaisirs.

Les sauvages, au milieu des tourmens les plus affreux & au moment d'être dévorés par la flâme, chantent (a) leur constance & insultent ceux qui leur donnent la mort.

Les Indiens se brûlent de leur propre volonté, & chantent en se brûlant. Les sauvages chantent aussi en allant au combat & aux funérailles de leurs chefs ou de leurs parens. Dans nos enterremens, on chante de même des prières psalmodiées, & quelquefois accompagnées par des instrumens.

(a) *Chanson sauvage d'un prisonnier prêt à mourir.*

« Arivez tous hardiment, assemblez-vous pour dîner de moi : car vous mangerez en même tems vos peres & vos aïeux, qui ont servi d'alimens & de nourriture à mon corps & à ceux de mes ancêtres. Ces muscles, cette chair & ces veines, ce sont les vôtres : pauvres fous que vous êtes, vous ne reconnaissez pas que la substance des membres de vos peres s'y tient encore : savourez-les bien, vous y trouverez le goût de votre propre chair ».

(Tirée de Montaigne, liv. 30).

Chanson d'amour des Caraïbes.

« Couleuvre arête-toi, arête-toi couleuvre, afin que ma sœur tire sur le patron de ta peinture, la façon & l'ouvrage d'un riche cordon, que je puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout tems ta beauté, & ta disposition préférée à tous les autres serpens ».

Montaigne trouve cette chanson anacréontique (même livre).

Chez les Anciens, les guerriers chantaient des hymnes au moment de combattre. De nos jours, nos foldats ont encore des chançons qu'ils appellent, *chançons de bataille* (a). Ils chantent ensuite la victoire, quelquefois la défaite.

(a) Dans les campagnes de 1756 & 1757, les Prussiens ont fait revivre cet usage par les chants de guerre, de la composition de M. *Gleim*, qui se chantaient parmi leurs troupes.

Nous en rapporterons un traduit de M. *Weiss*, qui pourra faire juger du mérite des autres.

Larmes d'une Amazone sur la tombe de son Amant.

Coulez, larmes délicieuses : coulez : mon cœur oppressé se résoud dans une douce douleur ; c'est l'unique bien que je pouvais encore désirer.

Oui, baignez mon sein, précipitez-vous de mes yeux : l'orgueil de la jeunesse, l'ornement des Héros, n'est que poussière, & sa maison est une tombe.

Vous ne le reverrez plus, ô mes regards ! baignez de larmes son visage si beau & si terrible, vous ne le reverrez plus.

Mon oreille ravie ne l'entendra plus : ses discours ravissans comme le chœur des Muses, comme l'harmonie des Sphères, elle ne les entendra plus.

Mes lèvres brûlantes ne se colleront plus sur les siennes : elles ne recevront plus ses baisers doux comme le parfum des fleurs & comme la rosée du matin.

Triste & solitaire, je vais errer dans la vallée : sa vue inopinée ne me causera plus une douce émotion ! je ne le trouverai plus caché dans l'obscurité du bois.

Mais qu'entens-je ! . . . Quels accens lugubres se mêlent à l'expression de ma douleur ! Ils s'approchent : j'entends des cris entrecoupés de sanglots.

Je vois . . . une troupe de guerriers, compagnons de mon Héros, s'approcher à pas lent : elle est suivie d'une multitude de guerriers.

Ah ! leurs joues hâlées brûlent d'une douleur profonde, & de grosses larmes coulent sur leurs barbes épaisses.

O Guerriers ! que portez-vous sous ce manteau ? . . . Vous ne répondez rien . . . vous sanglottez ! . . . Ah ! malheur à moi : c'est lui ; c'est mon jeune amant.

Otez, ôtez, ce vêtement qui le dérobe à mes yeux. Je veux le voir ; il est à moi & à ma patrie. O jeune homme que tu es encore beau !

Ah ! laisse-moi encore t'embrasser, aimable Héros ! Que mon baiser ne peut-il te ranimer ; toi, dont un regard me donnait la vie !

Les artisans charment leurs travaux par des chansons qui les consolent (a); enfin, dans les cachots, on entend des chansons. Si elles exercent leur empire jusques dans ces tombeaux des vivans, dans quels lieux les plus reculés pourraient-elles ne pas pénétrer?

Nous croyons que l'on doit distinguer les chansons en quatre classes.

1°. Les hymnes en l'honneur de la Divinité.

2°. Les romances ou chansons amoureuses.

3°. Les chansons à boire, rondes, &c.

4°. Chansons d'esprit, madrigaux, parodies, vaudevilles, &c.

Amis, ce cœur ne bat plus : l'amour & la gloire ne le font plus palpiter : il ne se tourne plus avec un doux sourire vers moi.

Ce bras infatigable ne soulève plus l'épée ; il ne s'entrelace plus autour de mon col. C'en est fait ! ces restes de mon amant vont donc tomber en poussière ! Arrêtez encore, ces blessures ne me disent-elles pas ce qu'il était ?

Laissez-moi les voir ! ... J'y vois le triomphe & la gloire, qu'elles font profondes ! elles ne lui font plus de mal ; mais elles t'en font, ô ma patrie.

Elles engloutissent mes larmes ! mais tu ne veux plus être pleuré : la gloire me le défend.

Elle m'arrache de la tombe ! mon cœur s'aggrandit : il s'élève jusqu'à toi ; l'amour & le desir m'avoient trop ravalée !

Heureuse que sa chute ait été si glorieuse ! ah ! que ne suis-je ce qu'il était, & que ne puis-je tomber comme lui ?

Que mon ame ne peut-elle se dégager de sa dépouille, & que ne peut-elle animer ton corps pour devenir un être aussi grand que toi !

Alors d'une main courageuse je te vengerais ! & toi, ma patrie, que je me trouverais heureuse de combattre, de verser mon sang, de mourir pour toi, & d'obtenir les regrets & les pleurs d'une troupe de Héros, tels que ceux qui regrettent & pleurent ici mon amant ... Amis, venez le coucher dans la tombe.

Entassez les crânes des ennemis, formez-en un monument à sa gloire, & arborez dessus le drapeau gagné par sa valeur.

Autour de la pyramide je planterai un bois épais de lauriers, & je lui consacrerai en silence mes soupirs.

O ma patrie ! mes pleurs arroseront ce bois sacré, jusqu'à ce que mes os reposent avec mon amant dans la même tombe.

(a) Sous Charles VI, on fit des chansons *lamentables*, sur l'assassinat du Duc d'Orléans ; elles se chantaient dans l'armée du Roi, pour insister au Duc de Bourgogne,

C H A P I T R E I I.

Des Chançons Greques.

L'USAGE des chançons est naturel aux hommes. Elles font le plaisir & l'amusement des enfans & des vieillards, des pauvres & des riches, de ceux qui travaillent, comme de ceux qui restent en repos. Ce goût a été de tous les siècles (a), & se trouve chez toutes les nations. Les Grecs, en le cultivant, n'ont fait que ce qu'avaient fait leurs prédécesseurs, & nous ne faisons que suivre leur exemple. Ils n'avaient point encore l'usage des lettres, qu'ils avaient celui des chançons (b). Ils mettaient en chant leurs loix & les événemens de leur histoire, pour s'en mieux souvenir.

Lorsque les lettres eurent donné naissance aux arts & aux sciences, les chançons firent faire des réflexions sur l'air & sur les paroles dont elles étaient composées. Les réflexions sur l'air furent l'origine des règles de la Musique, & les réflexions sur les paroles produisirent peu-à-peu les préceptes de la Poésie. La Musique & la Poésie, à leur tour, portèrent les chançons à un point de perfection, où elles n'avaient pu aller dans les siècles précédens.

Nous ne parlerons point des épodes, des prosodies, des dithyrambes; celles dont il nous reste le plus de monumens, sont les chançons de table. Comme la nécessité de boire & de manger est de tous les états, il n'est pas surprenant que ce genre de chançons soit celui qui ait été le plus abondant. Tous ceux qui étaient à table, chantaient d'abord à l'unisson les louanges

(a) L'Ecclésiaste, chap. 47, dit que Salomon se fit admirer de toute la terre, par l'excellence de ses chançons.

(b) Les Arcadiens furent les premiers Chançoniers de la Grece. L'invention de la Chançon appartient à la condition pastorale, la plus ancienne parmi les hommes. Qui pouvoit mieux l'inspirer que le spectacle de la Nature, que toutes les circonstances d'une vie simple, gaie, libre, uniforme, peu occupée, encore moins pénible, employée seulement à jouir des beaux jours, des agrémens infinis, que le ciel, la terre, les différentes saisons semblent offrir inutilement à plus de la moitié des hommes? Voyez *M. de Querlon*, p. 5.

de la Divinité. Ensuite l'usage vint de chanter l'un après l'autre , en tenant une branche de myrte qui passait de main en main.

Quand la Musique se perfectionna dans la Grece, & qu'on employa la lyre dans les festins , il n'y eut plus que les habiles gens en étar de chanter à table , & leurs chançons s'appelerent alors *Scholies* (a).

Pindare , cité par Plutarque, dit que Terpandre fut inventeur des scholies ; ou chançons à boire des Grecs. Il vivait vers l'an 676 avant J. C. selon les Marbres d'Oxford. Alcée, Anacréon & la savante Praxilla, qui vécurent dans le siecle suivant, culriverent beaucoup ce genre de poésie.

On commençait à chanter les scholies , lorsque le dernier service était fait. C'est ainsi qu'il y a vingt ans , on chantait chez nous au dessert. Cet usage est presqu'entièrement aboli. Nos repas en sont moins longs , mais en sont-ils plus gais ?

DES HYMNES.

Les hymnes ont été un des premiers monumens de l'histoire. Les Anciens les divisaient en trois classes.

1. Théurgiques ou Religieux.
2. Poétiques ou Populaires.
3. Philosophiques.

Il ne nous reste des premiers que ceux qui portent le nom d'Orphée.

Les Grecs chantaient souvent des hymnes (b) & des cantiques à la gloire de leurs Dieux, soit pour leur adresser des prieres, soit pour les remercier des choses qui leur arrivaient. Telles étaient les *Iules* de Cérès & de Proserpine, la *Philéfe* d'Apollon, les *Upinges* de Diane, &c. (c)

(a) Mot qui signifie *oblique & tortueux*, pour marquer la difficulté de la chançon, ou parcequ'alors le Myrte ne passoit plus de main en main , mais faisait des lacunes, lorsqu'il rencontrait des convives qui ne savaient pas s'accompagner de la lyre en chantant. Ce mot *Chançon*, autrefois *Cançon*, est formé de deux mots latins, *Canūtis-sonus*, *Chant-son*.

(b) Les cantiques se rapportaient aux actions , & les hymnes aux personnes.

(c) On a prétendu qu'ils étaient d'un Pythagoricien , nommé Cercops, ou d'Onomacrite, qui vivait un siecle avant Platon. Origène assure qu'il ne reste rien d'Orphée. Quoi qu'il en soit, ces hymnes se chantaient à l'honneur de Cérès & des autres Divinités, dans les initiations, & dans la célébration des mysteres Orphiques.

Ils en avaient aussi en l'honneur des héros. Tels étaient l'*Hymne* de *Thésée*, celui aux *Tyndarides*, à *Hercule*, &c.

Leurs sacrifices étaient toujours accompagnés de chants, & leurs funérailles d'hymnes funèbres. Cet usage s'est introduit dans nos coutumes religieuses. Les cérémonies de l'Eglise sont remplies d'antiennes, de proses, d'hymnes, de cantiques, de répons, &c. qui remplissent le même objet. Nos psaumes ne sont que des chansons à couplets réguliers, & probablement David les avait imités des Égyptiens. Nous avons déjà parlé de la fameuse hymne de saint Jean, qui a fourni les noms de six notes, & dont l'air est, à ce qu'on assure, le même sur lequel Sapho & Horace composèrent plusieurs de leurs odes. Plusieurs autres chants des hymnes de l'Eglise sont d'une aussi grande antiquité, & ont peut-être servi à célébrer les louanges des faux Dieux, avant que d'être consacrés à celles du véritable.

On chantait aussi des hymnes aux triomphes, & Plutarque nous apprend, dans la vie de Paul-Émile, que lorsque ce grand homme triompha de Persée, dernier roi de Macédoine, toute son armée suivait son char, chantant des chansons à la Romaine, remplies d'épigrammes contre leur général, & d'autres à sa louange, pour célébrer ses grands exploits.

Les *Hyporchèmes* étaient des cantiques accompagnés de la cythare, sur lesquels on dansait aux fêtes des Dieux; c'est peut-être l'origine de nos danses en rond.

Le *Pæan* était un chant de victoire en l'honneur des Dieux. Xénodame & Pratinas en étaient les inventeurs, ainsi que Thalétas.

Les *Parthénies* étaient des airs à chanter par des jeunes filles. *Alcman*, *Pindare*, *Simonide*, *Bachylide*, &c. en avaient composé plusieurs sur le mode *Dorien*.

Les *Proèmes* étaient des hymnes en vers héroïques.

Les hymnes poétiques qui nous restent, sont ceux d'Homère & de Callimaque. On les chantait dans les solennités. C'était des monumens authentiques de la religion populaire des anciens; quoique Platon se soit moqué d'Homère pour avoir peint les Dieux se combattant, faisant l'amour, &c. & pour avoir écrit sur eux les contes les plus absurdes.

Il paroît incontestable que les hymnes à Mercure & à Apollon, sont d'Homère: *Thucydide* & *Callimaque* le certifient; comment en douter! Nous n'avons que quelques hymnes philosophiques; un de Platon à l'Amour, un de Cléanthe à Jupiter; & quelques-uns de l'Empereur Julien & de Proclus.

DES ROMANCES ou CHANSONS D'AMOUR.

Les Anciens connurent ce genre; & les Œuvres d'Anacréon, ainsi que celles de plusieurs autres de leurs Poëtes, en sont remplies. Mais nous ne croyons pas leur manquer de respect, en disant, que nous les surpassons de beaucoup en ce genre, & que depuis mille ans, on en fait en France, de maniere à ne craindre la concurrence avec aucun peuple.

Chanson Greque à une jolie Bouquetiere.

« Sont-ce les roses de la corbeille ou celles de ton teint, fille aimable ;
» que tu veux vendre ? est-ce le rosier même avec toutes les roses » ?

(*Antologie*, liv. 1).

Chanson de Platon pour Arquéanasse de Colophon, traduite par Fontenelle;

L'aimable Arquéanasse a mérité ma foi ;
Elle a des rides, mais je voi
Une troupe d'amours se jouer dans ses rides ;
Vous qui pûtes la voir avant que ses apas
Eussent du cours des ans reçu ces petits vuides ;
Ah ! que ne souffrites-vous pas

Autre de Platon.

Lorsqu'Agathis par un baiser de flâme,
Consent à me payer des maux que j'ai sentis ;
Sur mes levres soudain je sens venir mon âme,
Qui veut passer sur celle d'Agathis.

DES CHANSONS A BOIRE.

Les Scholies embrassaient tous les genres ; l'histoire, la guerre, la morale ; la religion, l'amour & la vie ; cependant elles servaient plus communément à célébrer Bacchus & le jus de la treille. Elles devinrent si fort à la mode, que dans presque tous les repas considérables, les joueurs d'instrumens arrivaient au dessert pour accompagner les voix.

Dans les commencemens, tous les convives chantaient ; mais quand la
Musique

Musique ent fait des progrès considérables, il n'y eut plus que les gens du métier, & ceux qui étaient aussi habiles qu'eux, qui chanterent à table.

Les chançons Athéniennes étaient renommées par la naïveté de leurs premiers auteurs.

Scholie morale citée par Athénée.

« Quand on est encore à terre, il faut considérer si l'on a tout ce qui est
» nécessaire pour entreprendre la navigation; mais quand une fois on est
» sur mer, c'est une nécessité d'aller selon le vent ».

Autre de Timocréon.

« Vous ne deviez paraître, richesses aveugles, ni sur la terre ni sur la
» mer, ni dans le reste du monde visible; mais habiter le Tartare &
» l'Achéron, puisque c'est de vous que tous les maux viennent aux
» hommes ».

Autre sur le choix des Amis, citée par Athénée.

« Ami, le scorpion se glisse sous toutes fortes de pierres; prends garde
» qu'il ne te pique. Toute fourberie se cache dans l'obscurité ».
Il y avait ensuite les scholies sur la mythologie ou sur l'histoire.

Scholie sur la Mithologie, citée par Athénée.

« Latone enfanta autrefois deux enfans dans l'île de Delos, le puissant
» Apollon aux cheveux dorés, & Diane qui se plaît à la chasse, qui lance
» les traits à coup sûr, & qui a un empire souverain sur les femmes ».

Autre sur l'Histoire, citée par Athénée.

« Nous avons battu l'ennemi comme nous le souhaitions; les Dieux nous
» ont donné la victoire, en la faisant passer du côté d'Athènes, cette patrie
» de Pandrose qui leur est chère ».

Autre sur Ajax, citée par Athénée.

« Fils de Télamon, vaillant Ajax, on fait que vous patîtes devant Troye.

„ le plus brave des Grecs après Achille. Télamon était déjà allé auparavant
 „ à Troye. Ajax, le second des Grecs après Achille, y alla ensuite ».

Autres sur Harmodius & Aristogiton, citée par Athénée.

„ Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent
 „ Harmodius & Aristogiton, quand ils tuèrent le tyran, & qu'ils établirent
 „ dans Athènes l'égalité des loix.

„ Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort; on dit que vous êtes
 „ dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, & Diomède
 „ ce vaillant fils de Tydée.

„ Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent
 „ Harmodius & Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran Hypparque, dans
 „ le tems des Panathénées.

„ Que votre gloire soit éternelle, cher Aristogiton, parceque vous avez
 „ tué le tyran, & établi dans Athenes l'égalité des loix ».

Autres sur des sujets ordinaires.

Alcée & Anacréon en ont fait beaucoup dans ce genre; & nous en rapporterons quelques-unes.

Scholies d'Alcée.

I. „ Jupiter envoie de la pluie, le mauvais tems s'annonce dans l'air; le cours
 „ des eaux est arrêté par la gelée; chassez le froid, non-seulement en faisant
 „ faire du feu, mais sur-tout en vous faisant donner du vin en quantité,
 „ qui soit bon & d'une couleur foncée, pour ne porter que doucement à
 „ la tête ».

II. „ Humectez les poumons (a) avec du vin; l'astre brûlant se leve;
 „ toute la nature est dans la soif, à cause de la chaleur ».

(a) A l'occasion de ces mots : *humectez les poumons*, Plutarque examine sérieusement si la boisson descend dans l'estomac ou dans la poitrine, & conclut pour cette dernière route, d'après l'autorité de plusieurs anciens. Ce qui ne donne pas une grande idée de leur anatomie ni de leur physique. (Voyez les *Mémoires de M. de la Nauze dans ceux de l'Académie*).

III. « Il ne faut point se laisser aller au chagrin, nous n'y gagnerions rien, ô Bacchus! Le meilleur remède contre le chagrin, est de le noyer dans du vin pris jusqu'à l'ivresse (a) ».

IV. « Buvez; pourquoi attendre la lumière sans rien faire? Le jour n'est qu'un doigt. Versez du vin dans des grandes coupes. Le fils de Jupiter & de Sémélé a donné le vin aux hommes, pour leur faire oublier leurs peines. Versez donc un & deux coups, & plusieurs ensuite; & s'ils portent à la tête, qu'un verre chasse l'autre ».

Nous dirons seulement d'Anacréon, qui est entre les mains de tout le monde, que presque tout y est beau & naturel; point de pensée qui ne soit un sentiment, point de sentiment qui ne parte de l'âme & qui n'aille au cœur. On y trouve ces graces naïves qui caractérisent la chanson, & la distinguent des autres ouvrages de poésie. On y voit ces images riantes toujours sûres de plaire; la Musique sans doute était assortie aux paroles, & était presque toujours dans le mode Ionien (*ut* ♯ majeur & mineur) propre à la mollesse & à la volupté.

Scholie de Pindare.

« Allons, que je m'enivre en hiver, à force de boire aux graces & aux amours de Vénus; & qu'en jouant du cottabe, je l'adresse à Agathon ».

Scholie militaire d'Hybrias de Crète.

« Une lance, une épée & un beau bouclier pour la défense du corps, me tiennent lieu de grandes richesses. L'une me sert à labourer, l'autre à moissonner, & le troisième à fouler la vendange. Par leur moyen, je suis le maître de ma maison. Ceux qui n'ont pas le courage de prendre la lance, l'épée & le bouclier, se prosternent à mes genoux, & me traitent de maître & de grand roi ».

(a) Horace a dit depuis, liv. iv. ode 12 :

*Spes donare novas largus, amaraque
Curarum eluere efficax.*

« De ce vin qui porte l'espérance au cœur, & bannit de l'esprit les plus cuisans soucis ».

DES CHANSONS D'ESPRIT.

*Chanson d'Aristote sur la mort d'Hermias (a), conservée par Athénée
& par Diogène-Laërce.*

O Vertu ! dont les feux sont si purs , si tranquilles ,
Malgré les routes difficiles
Que vous présentez aux mortels ;
Leur encens fumera toujours sur vos autels,
Souffrir pour vous , pour vous , perdre la vie ,
Fut toujours pour les Grecs un sort digne d'envie ,
Le premier des bonheurs.
De l'immortalité , telles sont les semences ,
Que vous répandez dans les cœurs ;
Contre les vices séducteurs
Elles feront toujours nos plus sûres défenses ;
Leurs fruits sont en tout tems plus précieux que l'or ;
Que l'amour des parens , que le sommeil tranquille ;
Pour vous , Hercule , & Pollux & Castor
Se vouant aux travaux en supportèrent mille :
Ce fut pour vous qu'Ajax & le fils de Thétis
Virent dès leur printems les rivages du Stix ;
Et c'est pour posséder votre beauté céleste ,
Que le Prince d'Atarne éprouve un sort funeste
En renonçant au jour.
Prince à jamais fameux , les filles de mémoire
Chanteront tes vertus , célébreront ta gloire ;
Lorsque , pour Jupiter , témoignant leur amour ,
Elles chanteront pour lui plaire.
Le prix d'une amitié toujours pure & sincère.

(a) Hermias était Eunuque , Prince ou Tyran d'Atarne , & parent d'Aristote. Il se dévoua volontairement à la mort pour le salut de sa patrie , & Aristote fit ce *Pæan* ou cantique , pour célébrer cette action généreuse. Comme il n'était permis de faire des *Pæans* qu'en l'honneur des Dieux ou des Héros , Démophile & Eurymedon , ennemis d'Aristote , dénoncerent son cantique à la Justice , qui lui ordona de répondre à cette accusation ; mais il s'enfuit à Chalcis , où il s'empoisonna , dit-on , avec de l'aconit. D'autres , qui n'adoptent point cette cause de sa mort , disent qu'il se précipita dans l'Euripe , pour n'avoir pu comprendre ses flux & reflux.

Autre citée par Athénée.

Le premier bien, c'est la santé,
Et le second c'est la beauté :
Après elles, c'est la richesse,
Lorsque les biens sont bien acquis ;
Le quatrième est la jeunesse,
Que l'on passe avec ses amis.

Outre ces différens genres de chansons, chaque profession, dans la Grèce, en avait une qui lui était particulièrement consacrée. Voici à-peu-près les fragmens qui nous en restent.

La Chanson des Bergers ou Bucoliasme.

Diomus (a) berger de Sicile, en fut l'auteur, & Épicharme en faisait mention dans l'*Alcyon* & dans *Ulysse faisant naufrage*, à ce que nous dit Athénée, livre 14, chap. 3.

On appelait aussi Bucoliasme un air à danser qu'on jouait sur la flûte.

La Chanson rustique.

Pollux nomme ainsi celle des chevriers & des pasteurs.

La Chanson des gens de journée à la campagne.

Athénée dit que Tétéclide en avait parlé dans ses amphictions. C'est tout ce qu'on en fait.

La Chanson des Moissonneurs.

Théocrite, Apollodore, Pollux, Athénée, Suidas, &c. font mention de cette chanson, & la nomment la chanson de Lityerses ou le *Lityer*; nom qu'elle tirait de *Lityerses*, fils naturel de Mydas. C'était un prince féroce qui obligeait les étrangers à moissonner avec lui; & ceux qui n'en avaient pas la force, étaient mis à mort. Hercule le tua du vivant de Mydas.

Pollux dit que cette chanson était lugubre, & qu'on la chantait autour des gerbes, pour consoler Mydas de la mort de son fils.

(a) D'autres disent Daphnis, ou Idis..

Théocrite rapporte ainsi cette chanson. Nous ignorons si c'est la véritable, ou s'il l'a imitée.

« Cérès qui multipliez les grains & les épis, faites que cette moisson
 „ réussisse, & qu'elle soit des plus abondantes. Vous qui faites les gerbes,
 „ ayez soin de les bien lier, de peur que les passans ne disent : *misérables*
 „ *ouvriers, voilà du bien perdu.*

„ Que le tas de vos gerbes soit exposé au vent du nord ou du couchant,
 „ c'est le moyen de faire gonfler les épis.

„ Vous qui battez le bled, évitez le sommeil du midi, c'est l'heure où le
 „ grain se détache plus aisément de la tige.

„ Les moissonneurs doivent commencer leur travail au réveil de l'alouette,
 „ finir quand elle se couche, & se reposer pendant la grande chaleur.

„ Enfans, que le sort de la grenouille est à désirer ! elle ne s'embarrasse
 „ point qui lui donnera à boire, elle en a toujours abondamment.

„ Il vaudrait mieux, homme avare, nous faire cuire des lentilles,
 „ que de te couper le doigt en voulant nous partager une graine de
 „ cumin ».

La Chanson des Eplucheurs de grains.

Aristophane en parle dans ses *Prétresses de Cérès*, & Nicocharès, dans *l'Hercule*, chef de la danse.

La Chanson de ceux qui puisaient de l'eau.

Elle s'appelait *Himée*, & n'était que dans la bouche des personnes les plus viles.

La Chanson des Meüniers.

Elle s'appelait *Épimulie*, *Épautée*, *Épinoste*, ou *Épiaulie*. On en trouve ce débris dans le festin des sages de Plutarque.

« Moulez, meule, moulez ; car Pittacus, qui regne dans l'auguste
 „ Mitylene aime à moudre ».

La Chanson des Tisserans.

Épicharme la nomme *Éline*.

La Chanfon des Ouvriers en laine.

Athénée la nome *Iule*, Eratosthènes lui donne aussi le même nom dans un hymne en l'honneur de Mercure.

La Chanfon des Nourices.

Elles étaient de deux espèces; celle que chantaient les nourices en allaitant leurs enfans (a), on l'appelait *Catabaualife*, & celle qui servait à les endormir, & qu'on nomait *Nunnie*.

Théocrite en fait chanter une à Alcène, mere d'Hercule & d'Iphitus; pour les endormir à l'âge de dix mois.

« Dormez, mes enfans, d'un sommeil doux & tranquille, aimables
» freres, chers enfans; reposez en pleine santé; endormez-vous heureux,
» & revoyez l'heureux lever de l'aurore ».

La Chanfon des Enfans.

On l'appelait *La La*.

La Chanfon des Baigneurs.

Cratès en parle dans ses *audaces*; mais s'il était permis de chanter aux personnes qui servaient aux bains, il n'était point honête à ceux qui se baignaient d'en faire autant. Théophraste (b); voulant peindre un homme grossier, le présente chantant & se baignant.

La Chanfon d'Erigone.

On la nomait *Aletis* ou la *Vagabonde*, & on la chantait dans la fête des *Éores* ou de l'*Escarpolette*. Erigone était fille d'Icarius, fils d'Æbalus, & par conséquent cousine de Castor & de Pollux. Son pere ayant disparu, elle le chercha de tous côtés, & sachant enfin qu'il avait été tué, elle se pendit

(a) Platon ordonne aux nourices de chanter beaucoup de chanfons à leurs enfans. *Etiā nutricum, quæ adhibentur infantibus allactationi, suum quoddam carmen assignat.*

Faut-il croire Cardan? qui assure se ressouvenir qu'en entendant chanter ces chanfons, lorsqu'il était au berceau, il ressentit la plus voluptueuse satisfaction qu'il ait depuis éprouvée dans toute sa vie.

(b) Dans ses caractères, chap. 4.

de désespoir. Peu après, la peste ravagea l'Attique ; & l'oracle ayant été consulté sur sa réponse, on consacra la fête des *Éores* à la mémoire d'Erigone.

Chanson sur Théodore.

Théodore était un jeune homme perdu de débauches, & qui mourut de mort violente. Athénée rapporte qu'à la fête des *Éores*, les femmes chantaient sur lui plusieurs chansons.

Chansons en l'honneur de Cérès & de Proserpine.

Elles s'appelaient *Jules*, & étaient chantées avec la plus grande vénération.

La Chanson d'Apollon.

On la nomait *Philélie*, & tel en était le refrain : « Levez-vous, levez-vous, charmant soleil ».

Upinges de Diane.

Chansons qui tiraient leur nom du mot *Upis* ; nom sous lequel on adorait Diane chez les Lacédémoniens. Virgile le donne à une des compagnes de Diane.

La Chanson des Amans.

Trois choses invitent à chanter, selon Théophraste dans Plutarque. La peine, la joie & l'entousiasme, l'amour renferme les peines les plus cuisantes, les joies les plus vives & les transports les plus violents. Il faut donc que cette passion, qui réunit les trois principes du goût du chant, soit la plus propre de toutes à faire chanter des chansons.

Les chansons des amans se divisaient en trois classes.

Celle des hommes s'appelait *Nomion* ; celle des femmes, *Calyce* ; celle des jeunes filles, *Harpalyce*.

Il nous reste, dans Athénée, les débris suivans de ces trois différentes chansons.

« La chanteuse Ériphanis, aimant le chasseur Ménalque, allait aussi à
 » la chasse, & courait comme lui, avec ardeur, les bêtes féroces ; elle
 » parcourait les endroits des montagnes les plus hérissés d'épines ; les
 » peines

» peines de cette malheureuse amante inspiraient de la compassion. C'est
» à ce sujet qu'elle fit, & qu'elle chanta la chanson appelée *Nomion*.

» Aristoxène, dans son quatrième livre sur la Musique, dit : qu'ancien-
» nement les femmes chantaient une chanson appelée *Calyce*. Nous avons
» des vers de Stésichore (a), où Calyce, éprise d'amour pour le jeune
» Évathle, demande à Vénus la faveur de l'épouser ; mais, toujours rebutée
» par le jeune homme, elle se précipita du rocher de Leucade ».

Le même Auteur, dans ses Mémoires abrégés, écrit : qu'*Harpalyce*,
méprisée par Iphiclus, qu'elle aimait éperduement, sécha de douleur ; & à
l'occasion de cet événement, on institua des jeux, où les jeunes filles chan-
taient la chanson *Harpalyce*.

La Chanson des Noces.

Elle s'appelait *Hyménée*, selon Athénée, d'après Aristophane, & donna
naissance à l'*Épithalame*.

La Chanson des chants joyeux.

Il y en avait plusieurs en Grèce, à qui on donnait particulièrement ce
nom. Telle était la chanson de Datis, rapportée par Aristophane. Ce Datis
était un général Persan.

Chants tristes & lugubres.

Il y en avait de plusieurs espèces : la *Lamentation*, l'*Ialème*, le *Linos*. La
Lamentation se chantait dans les funérailles ou dans les jeux funèbres.

L'*Ialème* se chantait dans le deuil. Le *Linos* était célèbre en Phénicie &
en Chypre, selon Hérodote ; & on prétend qu'il fut chanté, pour la première
fois, aux jeux célébrés en l'honneur de Linus. Pollux prétend que c'était une
chanson propre aux fossoyeurs, ainsi que le *Lytierse*. On l'appelait en Egypte
Mancros, en latin *Nænia*.

La Chanson des Vendanges.

Se nommait *Épilene*, & se chantait avec la plus grande joie.

La Chanson des Vainqueurs.

On la nommait *Épinicion*.

(a) Athénée & Eustache font mention de ce Poème de Stésichore.

La Chanſon de Sperchis.

Sperchis était un Grec, ſuivant Suidas, qui ſe livrant à Xerxès, s'était dévoué volontairement à la mort pour ſa patrie. On avait fait une chanſon en ſon honneur, & on la chantaient tous les ans en ſa mémoire.

Les Grecs avaient auſſi des morceaux de Muſique de différens caractères, qu'ils appelaient *nomes*. C'était des eſpeces de chanſons ſans paroles, qui s'exécutaient ſur les inſtrumens, & dont la voix acompagnait quelques-uns.

Voici ceux qui étaient le plus en uſage.

Le Chorion, nome en l'honneur de Cybele.

Chomachios, nome pour les flûtes.

Hermatias, nome daſtilique.

Ortien était un air de flûte dont le ton était aigu & plein de vivacité; ce qui le rendait d'un grand uſage dans la guerre, pour animer les combattans.

Endématie, nome ſur lequel on exécutait une danſe particulière aux Argiens.

Eudromé, nome que les haut-bois jouaient aux Jeux Sthéniens, inſtitués dans Argos, en l'honneur de Jupiter.

Gymnopédie, nome ſur lequel danſaient les jeunes Lacédémoniennes toutes nues ſur le théâtre. Il avait été introduit à Sparte par *Xénocrite*, *Xénodame*, *Polymneſte* & *Sacadas*.

Hexarmonien ou *Niglarien*, nome d'une mélodie efféminée & lâche qu'Ariſtophane reprocha à Philoxene ſon auteur.

Hiperboleïen, nome ſemblable à l'Hexarmonien.

Éolien & *Lydien*, nomes trochaïques.

Hiéracien.

Polymneſtien, de Polymneſte qui l'avait inventé.

Pythien, nome conſacré à Apollon.

Comique, nome dont on ſe ſervait ſeulement dans les comédies.

Hypatoïde, nome grave.

Nétoïde, nome aigu.

Tripartite ou *Trimere*, nome ſur trois modes. C'eſt-à-dire, qu'il modulait dans pluſieurs modes.

Bipartite, nome ſur deux modes.

Si les Grecs avaient connu l'harmonie, il serait aisé d'expliquer différemment ces nomes, & l'on ne se contenterait pas de dire que le nome Tripartite modulait dans trois modes, & le nome Bipartite dans deux.

On dirait simplement que ces modes pouvaient s'exécuter ensemble; & voici comment : en ne se servant dans l'harmonie que des tons communs à ces modes, comme aujourd'hui les cors peuvent jouer en *ut*, quand le morceau est en *fa*, parceque dans le ton d'*ut*, le cor peut donner le *fa*, le *mi*, le *re*, l'*ut*, le *sol* en haut, & le *la* au-dessus, qui appartiennent autant au ton de *fa* qu'à celui d'*ut*. Ainsi des clarinets pourraient être en *mi* b, la symphonie en *sol* mineur, & des cors en *si* b; & jouer ensemble, sans que les auditeurs s'en aperçussent, & sans qu'il en résultât un autre effet que s'ils jouaient tous dans le même ton.

La symphonie ferait tous les tons de celui de *sol*; les clarinets ne pourraient soner que l'*ut*, le *re*, le *mi* b & le *sol*. Point de *fa*, parcequ'il est diezè en *sol*, & les cors ne soneraient que le *si* b, l'*ut*, le *re*, le *mi* b, le *sol* & le *la*. De même point de *fa*, parcequ'il est diezè en *sol*. Voilà comme les Anciens auraient pu exécuter de la Musique dans trois modes à la fois, s'ils eussent connu l'harmonie.

Polycéphale, nome pour les flûtes en l'honneur d'Apollon.

Polymnaslique, nome pour les flûtes.

Profodiaque, nome en l'honneur de Mars.

Profodie, nome pour les flûtes & propre aux sacrifices.

Schoénion, nome pour les flûtes inventé par Clonas.

Apothétos, nome pour les flûtes, aussi inventé par Clonas.

Trimeles, nome pour les flûtes.

Hormus était une danse ou un branle composé de filles & de garçons; où un garçon menait la troupe, en faisant des postures mâles & belliqueuses, & les filles le suivaient avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie des deux vertus, la force & la tempérance.

Les filles Grecques de bonne maison s'assembaient par troupes, ornées de bouquets, de guirlandes & de chapeaux de fleurs; elles allaient ensuite dans les temples chanter les hymnes dans les fêtes solennelles, ou aux époufailles de quelqu'une de leurs compagnes.

La danse Lacédémonienne était à trois parties, qui représentaient les trois âges de la vie.

Ils chantaient en même tems (a) :

Les vieux : *Nous fûmes jadis valeureux.*

Les jeunes : *Nous le sommes présentement.*

Les enfans : *Nous le ferons à notre tour.*

Dans les commencemens, il n'était pas permis de rien changer dans le jeu de la cythare, soit pour le chant, soit pour le rythme, & on avait soin de conserver à chacun des anciens airs le ton qui lui était propre : delà vint le nom de nome, qui veut dire, *loi, modele*; parceque les nomes étaient chacun dans un ton différent qui leur était affecté; qu'on les regardait comme invariables, & qu'on ne devait point s'en écarter. Avant Olympe, les nomes ne se chantaient que dans les genres diatonique & chromatique; ce fut lui qui apporta d'Asie l'usage des nomes enharmoniques.

On appelait *genre*, dans la Musique des Grecs, la maniere de partager le tétracorde, ou l'étendue de la quarte; c'est-à-dire, la maniere d'acorder les quatre cordes qui la composaient. Cet accord pouvait se faire de trois façons, comme nous l'avons vu dans le livre précédent.

(a) Plutarque le rapporte ainsi dans la vie de Lycurgue, traduite par Angot.

Vieillards.

Nous avons été jadis

Jeunes, vaillans & hardis.

Jeunes Gens.

Nous le sommes maintenant;

A l'épreuve à tout venant.

Enfans.

Et nous un jour le ferons

Qui tous vous surpasserons.



CHAPITRE III.

Des Chançons Romaines.

M. de Querlon nous dit qu'Ennius, en rapportant aux Faunes les plus anciennes chançons, leur donne une origine champêtre. Car les Faunes, les Silvains, les Satyres, les Nymphes n'étaient vraisemblablement que certains habitans des bois, que leur vie solitaire & sauvage fit ériger en divinités par la crainte, la superstition & la crédulité des hommes rassemblés dans les villes & dans les campagnes.

Virgile nous a laissé de charmantes chançons dans ses églogues. Théocrite aurait dû nous donner celles que chantaient les Bergers de son tems; mais il n'a fait que nous en représenter l'usage.

Les odes d'Horace sont de vraies chançons qu'il chantait à table avec ses amis, à ses maîtresses, ou dans les sociétés, dont il faisait les charmes. Quelle chançon plus jolie que cette ode ?

3^e Livre, Ode 13^e.

Traduction de M. Chabanon de Maugris:

<i>O fons Bandusiæ, splendidior vitro,</i>	Fontaine pure, aimable Bandusie;
<i>Dulci digne mero, non sine floribus,</i>	Digne d'unir tes flots à des flots d'Ambrosie;
<i>Cras donaberis hædo,</i>	Demain sur tes bords amené;
<i>Cui frons turgida cornibus</i>	Un Chevreau périra de festons couronné.
<i>Primis, & Venerem, & prælia destinat</i>	Déjà Vénus, la mere des délices,
<i>Frustra; nam gelidos inficiet tibi</i>	Lui promettait ses flatteuses prémices;
<i>Rubro sanguine rivos</i>	Déjà son front s'armait contre un rival:
<i>Lascivi soboles gregis.</i>	Son sang versé rougira ton cristal.
<i>Te flagrantis atrox hora caniculæ</i>	Quand tout brûle des feux que répand sur le monde
<i>Nescit tangere: tu frigus amabile</i>	Le chien dévorant de Procris,
<i>Fessis vomere tauris</i>	Sous tes frais & charmans abris,
<i>Præbes, & pecori vago.</i>	Dort le bœuf las du joug, la brebis vagabonde.
<i>Fies nobilium tu quoque fontium,</i>	O Fontaine, qui fuis sous ces ombrages verts,
<i>Me dicente cavis impositam illicem</i>	Et qui du sein d'un roc, tombant au pied d'un chêne,
<i>Saxis; unde loquaces</i>	En murmurant, frappes la molle arène,
<i>Lymphæ desiliunt tuæ.</i>	Sois à jamais célèbre par mes vers.

La vingt-quatrième pièce de Catulle est une chanson charmante. Elle commence ainsi : *Nulli se dicit mulier*, &c. Il y en a plus de cinquante du même Poète qui sont de ce genre.

On peut regarder Ovide, Tibulle, Propertius & Martial comme des chansonniers, puisque la plus grande partie de leurs ouvrages se chantaient. Du Fresni a imité de Martial, livre 10, ép. 75. sa charmante chanson de *Philis plus avare que tendre*.

On connaît la fameuse chanson que chantaient les foldars de César ; lorsqu'il triomphait des Gaulois. « Citadins, gardez bien vos femmes ; voici », le Chauve si redoutable aux maris ».

Et celle qu'on fit sur l'empereur Aurélien, qui tua de sa main, dans l'espace de quelques jours, neuf mille cinq cent ennemis.

« Nous avons moissonné mille & mille têtes ; mille & mille rêtes abattues » ont été l'ouvrage d'un seul homme, vive mille & mille fois le guerrier » qui a fait ces exploits. Personne n'a bu autant de vin qu'il a versé de sang ».

(*Vopiscus in Aurel.*)

On fait aussi que quelques momens avant de mourir, l'empereur Adrien fit des vers, qu'on peut appeler une véritable chanson. Voici comme Fontenelle l'a traduite.

Chanson d'Adrien.

*Animula, vagula, blandula,
Hospes ; comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.*

Imitation de Fontenelle.

Ma petite ame, ma mignone,
Tu t'en vas donc ma fille, & Dieu sache où tu vas ?
Tu pars seulette, & tremblotante hélas,
Que deviendra ton humeur folichone ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Florus écrire un jour ces vers à Adrien :

*Ego nolo Cæsar esse,
Ambulare per Britannos,
Scythicas pati pruinas.*

Les promenades de César le menent au moins en Bretagne, ou bien il va braver les neiges de la Scythie : je ne veux pas être César.

L'Empereur lui répondit sur le champ :

*Ego nolo Florus esse,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos.*

Les promenades de Florus sont les tavernes les plus voisines ; il s'enfonce au premier cabaret, où il éprouve la piquûre incommode des mouches : je ne veux pas être Florus.

Nous ne nous érendrons pas davantage sur les chançons des Romains; nous avons à parcourir une carrière plus étendue, plus difficile, & sur-tout plus agréable.

C H A P I T R E I V.

Des Changemens arrivés à la Langue Romance ou Française.

A V A N T que de commencer nos recherches sur les chançons françaises, nous croyons nécessaire de dire un mot sur quelques révolutions éprouvées par la langue française depuis Charlemagne. Les Lecteurs, curieux des détails intéressans en ce genre, pourront lire la savante dissertation de M. Levesque de la Ravaliere, dans son édition des Chançons du Roi de Navarre: ce sont ses judicieuses remarques qui nous ont servi de guide.

Les langues, ainsi que les empires, ont leur commencement, leur milieu & leur fin.

La nôtre, après bien des siècles, est parvenue à un degré, où il est à souhaiter qu'elle demeure, tant que la monarchie subsistera; quoiqu'on ne puisse se dissimuler qu'elle est remplie d'irrégularités, d'équivoques & d'imperfections qui la rendent difficile pour les étrangers, & même pour les Français qui veulent la parler & l'écrire avec pureté.

Il ne fera point question ici des différens patois qu'on a parlés de tout tems dans les différentes Provinces. Nous ne regarderons comme langue française, que celle qu'on parlait à la cour de nos Rois.

Dans le tems de Charlemagne, on parlait également le latin, & ce qu'on appelait la langue vulgaire. Cette langue paraissait à cet Empereur si digne d'être cultivée, qu'il chargea Éginhar de la réduire à des principes de grammaire (a). On ne fait si ce projet fut exécuté; mais il n'en reste aucune preuve. Duchesne nous dit qu'on appelait aussi cette langue vulgaire, *langue française, francisque ou romance rustique*. Elle est ainsi nommée au dix-huitième canon du concile de Tours tenu en 813, peut-être parceque

(a) *Inchoavit & grammaticam patrii Sermonis*, Duchesne, tom. 2, p. 103.

cette langue rustique était celle du peuple & des nobles qui n'avaient alors aucune éducation, tandis que la latine était réservée pour les ecclésiastiques, qui seuls étaient instruits autant qu'on l'était dans ce tems-là.

Une preuve presque certaine que les Français étaient alors distingués en savans & en rustiques, c'est que Grégoire de Tours dit, dans la préface de son histoire : « Aujourd'hui les lettres sont méprisées, un Rhéteur philosophe a peu d'auditeurs ; on court en foule entendre un rustique (a) ».

Aujourd'hui on ferait blessé de s'entendre appeler rustique, parcequ'on donnerait à ce mot à-peu-près la même signification qu'à celle de rustre. Mais alors il signifiait absolument la même chose que le mot *laïque* ou *seculier* ; & cet état était celui de l'ignorance. Car le guerrier ne maniait que ses armes, & ne se glorifiait que de son courage ; le Juge ne prononçait que des arrêts, guidé plutôt par le bon sens & la droiture que par la connaissance des loix ; & le simple citoyen ne songeait qu'à l'administration de ses affaires & de son commerce, quelque borné qu'il fût alors. Les seuls Ecclésiastiques s'étaient emparés de la littérature, des arts, des sciences, & mettaient modestement entre eux & les laïques, la même différence qui est entre l'homme & la bête.

« L'homme, dit Nicolas de Clairvaux, ne diffère pas plus des animaux, qu'un lettré d'un laïque (b) ».

Cette langue des laïques fut donc appelée Rustique (c) ; ensuite on la nomma Romans ; & ce fut cette langue que Charlemagne voulut fixer par des regles invariables ; mais ce grand Empereur en fut détourné, peut-être par la facilité qu'il eut à apprendre celles des peuples qu'il soumettait. On dit qu'il les parlait toutes aussi bien que la sienne ; & il nous reste des preuves qu'il s'exprimait en latin aussi bien que les savans les plus renommés de son siècle. Peut-être aussi doit-on le peu de progrès que fit sous son regne la

(a) *Philosophantem Rhetorem intelligunt pauci, loquentem rusticum multi.* Le mot *intelligunt* ne veut pas dire entendre relativement à l'audition, mais à l'intellect.

(b) *Quantum à Belluis homines, tantum distant à Laïcis litterati.*

(c) M. Levesque de la Ravière prétend que ce terme de rustique n'est échappé qu'à quelques auteurs Ecclésiastiques de mauvaise humeur, & que tous les premiers auteurs n'ont jamais dit que *la langue Romans* : que ce mot est dérivé du latin *Romana lingua*, & a été depuis consacré à ces ouvrages légers, appelés *Romans*, parceque les premiers ont été composés en langue *Romanse* ou *Romans*.

langue Romans, à la renaissance des belles-lettres & des arts que Charles fit fleurir en France, par le moyen des savans étrangers qu'il atira à sa cour. On ne peut raisonablement penser que ces Savans aient préféré d'apprendre une langue barbare & sans principes, à se servir de la facilité qu'ils avaient de s'expliquer dans la langue latine, dont ils possédaient toutes les beautés. Les connaissances que les Français prirent de cette langue, retardèrent donc encore les progrès de la langue Romans. Les courtisans de Charlemagne, pour lui faire leur cour, s'empresaient de s'instruire dans une langue que cet Empereur parlait avec tant de facilité; & alors, dit Paquier, le latin devint la langue *courtisane*.

Aux assemblées générales du royaume, les affaires ne se traitaient qu'en latin; les loix, les plaidoyers, les actes, tout ce qui était public n'était rédigé qu'en cette langue (a).

Il falait que la langue Romans fût alors un simple jargon, puisqu'elle éprouva l'humiliation de voir une langue étrangere s'emparer de tous ses droits, ou peut-être était-ce une suite de l'asservissement des Gaules aux Romains, qui, en soumettant l'univers, avaient voulu, pour monument de leur domination, y faire régner leur langue, & par elle, étouffer toutes les autres.

Cependant une preuve certaine que la plus grande partie de la nation resta attachée à son langage, c'est l'ordre que Charlemagne donna de faire à l'Eglise, les instructions en langue Romans. Il donna aussi des noms français aux mois de l'année, & fit ordonner par le Concile de Tours, de traduire les homélies en langue vulgaire. Louis-le-Débonaire soutint de tout son pouvoir les établissemens de son pere, & protégea la langue latine, qu'il préférerait à l'autre. Cependant il fit souvent des vers en langue Romans, & nous en rapportons pour preuve ceux-ci (b) que nous avons copiés, & qui sont gravés,

(a) Nous avons encore une lettre de Charlemagne à Fastrade, sa femme, qui est écrite en latin. Il lui mandait la nouvelle d'une victoire qu'il venait de remporter. L'Impératrice savait donc le latin comme sa langue naturelle.

(b) Hélas! que je suis prins de douleur!
Mourir mieux me vaudrait
Que souffrir telles épreintes.

Il n'est pas possible de lire la quatrième ligne ou vers. La pièce où est cette inscription.

dit-on, de sa main sur la muraille de la chambre qui lui servait de prison à l'abbaye de saint Médard de Soissons.

Son regne peut être appelé le siècle de la Métromanie, par la fureur que l'on eut alors de faire des vers; mais tout ce qui nous en reste, est écrit en latin. S'il y en eut en langue Romans, aucun débris n'est échappé à la barbarie du siècle; & c'est une preuve convaincante, que le latin l'emportait alors sur le Romans. Une autre preuve que ces deux langues existaient en même tems, c'est que plusieurs Auteurs ont loué ce Roi, de ce qu'il parlait le latin aussi bien que sa langue naturelle (a). On fait les guerres affreuses que ses enfans se firent, & que les deux cadets, Louis & Charles, s'unirent en 842, contre Lothaire leur aîné.

Ils prononcèrent un serment à Strasbourg, Louis, en langue romanse (b), & Charles, en langue tudesque, pour être entendus par les deux peuples, qui répéterent le serment après eux.

Voici celui des français en langue romanse, avec la traduction littérale dessous, faite par M. Levesque de la Ravaliere.

Si Lodhuvigs sagrament que son fadre Karlo jurat, conservat, & Karlus

Si Louis (le) serment que son frere Charles jure, conserve, & Charles meos fendra de suo part non los tanit, si io returnar non lo pois, ne io ne mon seigneur de son côté ne le tient, si je détourner ne le puis, ni moi ni neuls cui eo returnar int pois, in nulla adjugha contra Lodhuvigs nun li iver. aucun autre retourner ne le peut, en nulle aide contre Louis avec lui irai (c).

est un vrai cachot, précédé d'une salle extrêmement vaste, où se tenait une partie des soldats chargés de garder le prisonnier. Ce cachot peut avoir sept à huit pieds de longueur, sur trois ou environ de largeur. Le jour n'y pénètre que par une espece de soupirail, les murs ont une épaisseur considérable, il sert maintenant de cellier. Il faut observer cependant que M. le Moine, Huissier du cabinet du Roi, auteur d'une histoire des antiquités de Soissons, aussi savante qu'agréable à lire, ne croit pas que cette complainte soit de Louis le Débonnaire, comme les moines de Saint-Médard l'assurent; le langage lui fait penser qu'elle est d'un siècle postérieur. C'est donc l'ouvrage de quelque malheureux qui aura été renfermé dans le même cachot.

(a) *Latiam vero linguam, sicut naturalem æqualiter loqui poterat.*

(b) Alors on n'appellait plus cette langue Romans, mais Romanse.

(c) Voici celui de Louis le Germanique, traduit littéralement par Duclos.

Texte.

Traduction.

« Pro Don amur, & pro Christian poblo Par amour de Dieu & du peuple Chrétien.

On ne trouve aucune analogie entre cette langue appelée Romanse & la langue nommée de même, qu'on parla depuis sous saint Louis.

M. l'Abbé de Longuerue prétend que ce langage, du tems de Charles-le-Chauve, est encore le même que parlent les Catalans.

Une troisieme langue fut donc alors en vogue, puisqu'outre la romanse & la latine, on ne parla gueres que la tudesque dans les états de Louis II, frere de Charles-le-Chauve; & ce Roi aimait tellement cette langue, que Otfrid, religieux de Wisembourg, ayant mis les quatre Évangélistes en vers tudesques, les lui dédia.

La paix fut ensuite proclamée à Coblents, entre les deux mêmes Rois & leurs neveux, enfans de Lothaire, en langue tudesque & romanse.

Depuis ce tems, la langue teutonique fut toujours employée dans les traités que les Français firent avec les Germains.

Il nous reste encore quelques termes de la langue romanse de ce tems, ou à-peu-près semblables. On appelait alors *camisium* ce que nous appelons *camisole*; *bargas*, ce que nous nommons *barque*, &c. mais ils sont en si petit nombre, qu'on voit évidemment qu'elle n'était pas la même langue que celle que l'on parla deux & trois cent ans après Charles-le-Chauve. On doit attribuer la destruction de cette premiere langue romanse aux ravages des Normands & au mélange de leur langue avec la nôtre. Il en nâquit une nouvelle langue, qui fut divisée en autant d'idiômes qu'il y eut de seigneurs souverains. Ce fut alors que le latin devint plus en vogue que jamais, parcequ'il servit de point de raliement à tous les différens peuples qui ne pouvaient s'entendre que par son moyen.

Sous le regne de Hugues Capet, la nouvelle langue romanse commença

» & nostro commun salvament, dist di en
 » avant, in quant Deus savir & potir me
 » dunat, si salvarai eo cest meon fradra
 » Karlo, & in adjudha & in cadhuna cosa,
 » si cumhom per dreit son fradra salvar
 » dist, ino quid il imi altre si fareit, & ab
 » Ludher nul plaid nunquam prindrai, qui
 » meon vol cist meon fradre Karle in damno
 » sit ».

tien, & pour notre commun salut, de ce
 jour en avant, en tant que Dieu me donnera
 de savoir & de pouvoir, je sauverai ce mien
 frere Charles, & l'aiderai en chacune chose,
 comme un homme par droit doit sauver son
 frere, en ce qu'il en ferait autant pour moi:
 & je ne ferai avec Lothaire aucun traité qui
 de ma volonté puisse être dommageable à
 mon frere Charles.

à se former & à devenir d'usage (a). Son fils Robert cultiva les lettres, les arts & les sciences. Il savait parfaitement le latin, & fit dans cette langue plusieurs hymnes, que nous chantons encore avec la même Musique qu'il composa sur ses hymnes. Son goût pour le latin ne lui fit point négliger la langue française; & nous lisons dans l'histoire, que Thierry Duc de Lorraine, lui envoya pour ambassadeur Nantere, abbé de saint Michel, parcequ'il était très habile dans la connaissance de la *langue française* (b).

Un passage de Dudon, chanoine de Saint-Quentin, qui écrivit en 1002 les vies des premiers Ducs de Normandie, fait connaître que la langue romane était la vulgaire de la ville de Rouen, quoiqu'alors gouvernée par des Danois.

Cet Auteur dit que Guillaume I, voulant choisir un lieu convenable à l'éducation de son fils Richard (c). « Comme la ville de Rouen se servait de » la langue romane plus que de la danoise, & qu'au contraire, à Bayeux, » on parlait le danois plus que le romans, le Duc envoya son fils à Bayeux, » pour le former dès l'enfance à parler aux Danois leur langue aussi facilement qu'on le faisait autrefois ».

Cette langue, appelée *gallica*, *française* au concile de Moulon, & *romana*, *romane* par le moine Dudon, était donc alors en vogue.

Ce fut du tems de Robert que les familles ajoutèrent un nom français aux noms de baptême. Une charte de ce Prince confirme les privilèges de l'Eglise de Saint-Denis, & la met sous sa protection contre les entreprises de Burchard, surnomé *Barbu*, qui tenait en fief de la même Eglise un château sur la Seine, à cause de sa femme, veuve d'Hugues, surnommé *Basseth*. Le nom de baptême était le nom, & le surnom était un nom français. Les Auteurs qui ont fixé l'origine des surnoms aux croisades, se sont évidemment trompés, puisque cette charte existe.

(a) Entre les chefs d'accusation, dont on chargea Arnoult, Archevêque de Reims, dans le Concile de Moulon, en 995, on lui reprocha un traité d'association qu'il avait fait en *Français Gallica* avec Charles de Lorraine.

(b) *Et Linguae Gallicae peritia facundissimus*. Analect. t. 2. p. 391. Chronique de Saint Michel.

(c) *Quoniam quidem Rotomagensis civitas Romanâ potius quam Daciscâ utitur eloquentiâ, & Bajocacensis fruitur frequentius Daciscâ linguâ, quam Romanâ, voluimus ad Bajocacensia deferatur quantocius mœnia*. &c. Histor. Norman. . . lib. 3. p. 112.

Sous Henri I & Philippe I, Marbode, Evêque de Rennes, composa en vers latins un traité des Pierres précieuses; & on en a la traduction en vers français, faite dans le même tems (a). Faucher & Ducange prétendent que, lorsque Guillaume eut conquis l'Angleterre, il donna de nouvelles loix à ses sujets, & qu'elles furent rédigées en langue française. M. Levesque de la Ravière le nie formellement. Tous ces faits si éloignés sont bien difficiles à débrouiller. Il est cependant certain que le premier Auteur connu qui ait écrit en langue vulgaire, fut un Chevalier de Bechada qui fit, en 1130, l'histoire de la prise de Jérusalem (b). Cependant cette langue ne paraissait pas encore dominante, puisque nous avons des lettres d'Hildebert, Archevêque de Tours, qui sont écrites à la Reine d'Angleterre, à Adele, comtesse de Chartres, & à de simples recluses, & toutes écrites en latin. Cette langue était donc universellement répandue.

Le règne de Louis-le-Gros n'apporta pas de grands changemens à l'état de notre langue. Nous avons encore quelques mots qui étaient alors en usage, tels que *brouette*, *meurtre*, *étendart*. (c) Le nom du village de *Befons* (d),

(a) M. Levesque de la Ravière croit que la traduction ne fut faite qu'à la fin du XII^e siècle, parceque le français en est parfaitement conforme à celui des Poètes qui ont écrit depuis Louis-le-Jeune, & que les rimes y sont entremêlées comme dans le roman de Brut, fait alors.

(b) Cet auteur eut la précaution de consulter Gaubert, Normand, comme son maître, sur son style, & sur la langue vulgaire qu'il avait osé choisir; parceque les Normands étaient en possession de pratiquer notre langue mieux que nulle autre Province. Geoffroy de Vigois parle ainsi de Bechada.

« Le Chevalier Grégoire Bechada du Château des Tours, au pays de Limoges; » homme d'esprit subtil, un peu versé dans les lettres, a écrit assez bien les gestes » de la guerre de Jérusalem, dans la langue maternelle & en poésie vulgaire, afin » que le peuple en sût parfaitement l'histoire, n'ayant voulu rapporter rien qui ne fût » vrai & agréable. Il a été douze ans à la composer; & de peur que son livre ne fût » méprisé, à cause qu'il était en langue vulgaire, il ne l'a entrepris que sur l'appro- » bation de l'Evêque Eustorge & par le conseil de Gaubert Normand ».

Ce passage prouve que peu avant le XII^e siècle, les écrits en langue vulgaire étaient rares, peu estimés, & faits seulement à l'usage du peuple. Celui de Bechada, s'il existe, n'a pas été encore découvert.

(c) Nommé anciennement *Standarz*. *Fulch. Hist. de Jérusalem*.

(d) *Culturam inter quadrariam & inter Bezunz* . . . Doublet, *Hist. de Saint-Denis*.

& celui de *Vaucresson*, que l'Abbé Suger dit avoir bâti (a). Ce fut la Province, & non pas Paris, qui produisit les premiers Auteurs; & la province de Normandie eut la gloire de sauver de l'oubli la langue romane, & en la conservant, de la mettre en état de combattre un jour la latine. M. Arnaud prétend, avec raison, que ce ne fut que peu de tems avant saint Bernard, que le français commença à se former, c'est-à-dire à se polir. Les ouvrages de l'Abbé Suger, ses mémoires, ses lettres, celles de Pierre le vénérable & de tant de gens célèbres du tems de Louis-le-Gros, étant écrites en latin, prouvent que cette langue était encore la dominante, & que le français n'était pas alors en état de la combattre. Ce ne fut que sous le regne de Louis-le-Jeune, que la langue romane ou française commença à paraître avec éclat dans les Provinces.

Les plus anciens livres que nous ayons en cette langue, & qui furent faits après celui de Bechada, que nous n'avons plus, sont, le *Livre des Bretons*, fait en 1155, par Wistace ou Eustache.

Le *Roman du Chevalier au Lyon*, fait par Gasse dans la même année. Ce Gasse était de l'île de Gerfai (alors Gerfié) fut amené dès son enfance à Caen, & devint ensuite Chanoine de Bayeux & Clerc de la chapelle d'Henri III, Roi d'Angleterre. Quelques-uns lui donnent le *Roman du Rou des Normands*.

« Mil & cent cinquante - cinq ans

» Fit maître Gasse ce Romans.

» Et le Roman du Rou des Normands (b) ».

Ce livre peut être regardé comme la suite de celui d'Eustache, puisque celui-là contient l'histoire du premier âge de l'Angleterre, & que l'autre contient celle du second âge. *Mant*, nous dit Gasse, *en langue du Nord & anglaise*, veut dire *un homme en français*.

« Mant en Engleiz & en Norrois

» sègnefiè home en Franchois ».

Ses ouvrages ne firent pas grande fortune en France; & Thibault, comte de Champagne, est presque le seul qui en ait parlé.

Les Rois conquérans ayant toujours aimé à faire régner leur langue, il

(a) *Quadam villa nova quam ædificavimus, quæ Vaucresson appellatur.* Ibid. p. 876.

(b) Ce Poème est ainsi nommé du nom de Raoul, premier Duc du Normandie, ou bien à cause du surnom de Roux qui fut donné à Guillaume II.

n'est pas étonnant que la française se soit beaucoup répandue sous le regne de Philippe-Auguste. C'est à cette époque qu'il faut fixer le premier éclat de notre langue ; & tout ce qui l'a précédé, ne nous offre que des obscurités impénétrables.

Ce fut alors qu'Alexandre, surnommé de Paris, composa son poëme de la Vie d'Alexandre-le-Grand, qui n'est qu'une allégorie de celle de Philippe-Auguste & des dernières années du regne de Louis-le-Jeune.

On trouve dans ce poëme une grande quantité de beaux vers tels que celui-ci :

« *Piré est riche mauvais, que pauvres honorés* ».

Un mauvais riche est plus méprisable qu'un pauvre qui a de l'honneur.

Les vers d'Alexandre ont douze syllabes. On a dit que cette sorte de vers avait été nommée alexandrins, soit d'Alexandre le héros du Roman, soit d'Alexandre, auteur du Poëme. Si Gasse, auteur du Roman du Chevalier au Lyon, est aussi l'auteur du Roman du *Rou des Normands*, M. Levesque de la Ravalierre a raison de nier à Alexandre l'invention des vers alexandrins, puisque ce Roman en est rempli, & que dans ce cas, il aurait été fait long-tems avant Alexandre. Mais, s'il n'a été composé que par Gasse Brulés, qui florissait en 1230, Alexandre peut être l'inventeur des vers de cette mesure, puisqu'il écrivit sous le regne de Philippe-Auguste, long-tems avant *Gasse Brulés*.

Ce poëme fut le signal de toutes les poésies qui parurent peu de tems après ; & la langue française ayant pu soutenir le ton de la poésie, il fut encore plus facile de la faire parler en prose. En 1290, parut le fameux Roman de *Tristan de Léonois*, qui passe pour être le plus beau & le mieux fait qui ait jamais paru. Quelques années après, *Graal & Lancelot* suivirent. La vie de Charlemagne fut ensuite traduite du latin en français. Puis Villehardouin, Chevalier Champenois, Maréchal de Champagne & de Romanie, ne balança point à préférer la langue française à la latine, pour écrire son intéressante histoire. Sous Philippe-Auguste, le français parvint donc à s'empater de la poésie & de l'histoire, il ne resta au latin que les chaires, les tribunaux & les comptes des finances (a).

(a) Le Président Hainault nous dit que Henri II, Roi d'Angleterre, écrivit son testament en langue Romance ; ce qui prouve bien que c'était alors la langue vulgaire, & que le latin était redevenu une langue savante.

Ce fut alors que la langue provençale acquit un grand éclat par les poésies des Troubadours; éclat qui dura environ trois cent ans, & qui fut éclipsé par le progrès que fit le français sous le regne de François I.

L'avancement de la langue fut plus sensible sous le regne de saint Louis. Les Poètes y fleurirent & les savans Astronomes, Géometres & Géographes s'en servirent pour constater leurs découvertes.

Entre les années 1240 & 1250, on commença à écrire en français les actes publics; & par un hasard singulier, Alphonse, roi de Castille, fit une ordonnance en 1260, par laquelle il voulut qu'à l'avenir les actes publics fussent écrits en espagnol dans ses états; & bientôt l'Allemagne en fit autant.

Saint Louis se servit de la langue française dans les Loix générales qu'il fit, & qui sont connues sous le nom d'*Établissement*. Son Histoire, écrite par Joinville, est en français & remplie des conversations qu'il eut avec cet Historien. Cette langue prit alors tant de faveur, & mérita tellement les éloges des Savans, qu'on la crut parvenue à un degré de perfection, à laquelle il n'y avait plus rien à ajouter. *Huon de Meri* désespérait d'atteindre à la beauté du langage de Chrétien de Troye, & de Raoul de Houdanc, qui avait écrit en français mieux que jamais aucun homme n'avait fait. Les étrangers commençaient aussi à avoir la plus grande estime pour la langue française, & envoyaient leurs enfans dans différentes villes du royaume, pour apprendre à la parler. Les trois jeunes Gentilshommes qu'Enguerrand de Coucy fit mourir en 1256 (a), pour avoir chassé sur ses terres, demeuraient depuis quelques tems à l'Abbaye de saint Nicolas du bois de Laon, & y étaient venus pour apprendre la langue française, qui acquérait tous les jours une plus grande célébrité (b).

C'est donc sous Philippe-Auguste que la langue française commença à se tirer de la barbarie où elle était retenue depuis son origine. Sous saint Louis, elle jouit d'un premier éclat, qui, au lieu d'augmenter dans les siècles suivans, ne fit qu'aller en déclinant jusqu'au regne de Louis XII. Celui de François I lui rendit tout son lustre; mais bientôt le mauvais goût qui s'introduisit dans les ouvrages de plusieurs Poètes, la fit encore décliner

(a) Voyez Guillaume de Nangis.

(b) Le Dante & Pétrarque ont beaucoup loué plusieurs de nos Poètes du XIII^e siècle, jusqu'aux

jusqu'aux régnes immortels de Louis XIV & de Louis XV; régnes uniques dans l'histoire, tant par leur durée qui embrasse un intervalle de plus de cent trente ans, que parcequ'ils ont produit plus de chefs-d'œuvre d'esprit que les siècles qui ont suivi celui d'Auguste, n'en avaient produits à eux tous. Il en faut cependant excepter celui de François I & de Léon X, qui produisit Raphael, Michel-Ange, le Tasse, l'Arioste, & plusieurs autres génies qui, dans quelque tems qu'ils eussent paru, auraient toujours été les premiers de leur siècle.

C'est sous ces deux régnes, qui feront à jamais la gloire de la France, que la langue française est parvenue au plus haut degré de gloire qu'elle puisse jamais espérer. Il est à craindre que son élégance & son énergie ne diminuent à l'avenir. Sous prétexte de l'épurer, on en a banni une foule de mots expressifs qui n'ont pu être remplacés par aucun équivalent, & dont l'absence ne peut que l'appauvrir.

C H A P I T R E V.

Des Chançons Françaises, & des Poètes chansonniers des douzieme & treizieme siècles.

IL faut convenir que nous excellons dans ce genre de poésie, & que nous l'avons emporté sur toutes les nations du monde en chançons bachiques, amoureuses ou satyriques.

Les Gaulois avaient tant d'amour pour les vers, qu'on peut assurer qu'ils en eurent aussi pour les chançons (a).

Nous voyons dans Sidoine-Apollinaire (b), que Théodoric, roi des Gots, aimait à entendre jouer des instrumens, mais n'aimait pas le grand bruit ni les chançons. Dès ce tems-là donc, c'est-à-dire dès le cinquieme siècle, les chançons étaient en usage dans les Gaules.

(a) Leurs Poètes, nommés *Bardes*, composaient des hymnes & des chançons pour conserver la mémoire de leurs guerriers qui s'étaient signalés dans les combats, ou avaient péri glorieusement les armes à la main.

(b) Ep. 11, l. premier.

La plus ancienne chanson des Français que nous ayons pu découvrir, est du tems du roi Clotaire II, & faite après une grande victoire sur les Sarrazins. C'est M. de la Ravalierere qui en raporte deux couplets : elle étoit latine.

I.

*De Clotario est canere Rege Francorum
Qui ivit pugnare cum gente Saxonum
Quam graviter provenisset missis Saxonum,
Si non fuisset inclitus Faron de gente Burgun-*

« Chantons le Roi Clotaire, qui alla
» combattre la nation Saxone. Les Ambaf-
» fadeurs Saxons auroient été traités sévé-
» rement, Si Faron, de nation Bourgui-
» gnone, n'eût intercedé pour eux.

II.

*Quando veniunt in terram Francorum,
Faro ubi erat Princeps, missi Saxonum,
Instinctu Dei transeunt per urbem Meldorum,
Ne interficiantur à Rege Francorum.*

» A l'arrivée des Ambassadeurs en France;
» où Faron était prince, Dieu leur inspira de
» passer par la ville de Meaux, pour les sau-
» ver de la mort que le Roi leur préparait ».

Nous favons que les soldats Français étant en ordre de bataille, & marchant au combat, excitaient leur valeur par des chansons militaires, où ils célébraient les vertus de leurs anciens héros : Charlemagne, (au rapport d'Eginard son historien) en fit un recueil; & cet Auteur remarque que ces chansons, comme celles des Germains, faisaient toute notre histoire, & comprenaient les plus belles actions de nos premiers Rois (a).

La chanson de Roland succéda, sous la seconde race, à ces vers barbares : on l'appelait *Chanson de Roland*, *Cantilena Rolandi*, parcequ'on y exaltait les faits de ce fameux Paladin.

M. le Marquis de Paulmy en ayant trouvé quelques débris dans de vieux Romanciers, les a rassemblés, les a embellis de plusieurs couplets qui sont absolument dans le même esprit, & en a fait une chanson charmante, que l'on trouvera dans ce livre. Il serait à désirer qu'on la fît apprendre à nos jeunes soldats; ce serait pour eux la meilleure leçon de bravoure, d'humanité & de discipline.

(a) Quel dommage que ce recueil n'existe plus ! quels matériaux plus précieux pour l'Histoire ! Peut-être le trouverait-on dans les archives de la Tour de Londres, dans le nombre des manuscrits emportés par les Anglais sous les regnes de Charles VI & de Charles VII.

M. le Comte de *Tressan* trouve surprenant, avec raison, qu'aucun manuscrit digne de confiance ne nous ait transmis la chanson de Roland : il croit qu'elle aurait dû se conserver du moins par une tradition orale, puisqu'il est prouvé que les vigneron, voisins de Marseille (colonie des Phocéens) chantent encore en travaillant quelques vers grecs très altérés, qu'on a reconnus pour être les fragmens d'une Ode de Pindare, sur les vendanges. Il croit aussi que, s'il existe encore quelques traits de cette chanson, ce doit être parmi les paysans des Pyrénées. (Nous n'en voyons pas la raison, puisque cette chanson n'a été composée qu'après la mort de ce guerrier tué à Roncevaux, & qu'elle n'a pas été chantée dans les Pyrénées plus que dans tout le reste du Royaume). M. le Comte de *Tressan* ajoute que feu M. le Marquis du *Viviers Lantzac*, d'une illustre naissance, dont la terre, située dans les Pyrénées, est depuis plus de six cent ans dans sa maison, est le seul qui lui avait assuré qu'il avait cru reconnaître des fragmens de cette célèbre chanson, dans la bouche des paysans montagnards; & que l'on pouvait rendre à-peu-près ce qu'il en avait rassemblé par la traduction suivante :

- « O Roland ! honneur de la France ,
- » Que par toi mon bras soit vainqueur !
- » Dirige le fer de ma lance
- » A percer le front ; ou le cœur
- » Du fier ennemi qui s'avance !

- » Que son sang coulant à grands flots
- » De ses flancs , ou de sa visière ,
- » Bouillonne encor sur la poussière ,
- » En baignant les pieds des chevaux !
- » O Roland ! &c.

Si les débris, sur lesquels M. le Marquis de Paulmy a composé sa chanson, ne sont pas les véritables, nous sommes tentés de leur en faire gré ; car il n'est guères possible de croire que l'ancienne chanson fût aussi agréable & aussi expressive que la nouvelle.

L'Élégie de Gorescale, qu'il composa dans son exil, peut être regardée comme une chanson. Elle est adressée à un de ses compagnons.

(a) « Cher enfant (lui dit-il) pourquoi demandez-vous que je chante
 „ quelques vers agréables ? Exilé au milieu des mers , pourquoi m'or-
 „ donnez-vous de chanter ? »

„ Misérable que je suis ! les pleurs, les larmes, cher compagnon , me
 „ conviennent mieux que le chant. Ah ! cher ami , pourquoi m'ordonnez-
 „ vous de chanter ? »

Les chançons furent écrites en latin jusqu'au tems où les Normands commencerent à cultiver la langue romance , & à la tirer de l'obscurité où elle était depuis long-tems. La Provence lui disputa bientôt les grâces de la poésie. Les Troubadours parurent & eurent de grands succès. On lit dans l'Histoire de la Poésie française, que la Provence fut la porte par

(a) *Ut quid jubes pusiola,
 Quare mandas filiola,
 Carmen dulce me cantare,
 Cum sim longe exul vaille ;
 Intra mare,
 O cur jubes canere ?
 Magis mihi miserale !
 Flere libet puerale
 Plus plorare quam cantare ;
 Carmen tale , jubes quare ;
 Amor care ,
 O cur jubes canere , &c.*

Gotescale, nommé aussi *Fulgence* à cause de son attachement à la doctrine de ce saint Evêque, était Saxon. Forcé de se faire Bénédictin à Fulde dans son enfance, il réclama en vain quelques années après, & se brouilla avec Raban, Archevêque de Mayence & Abbé de Fulde. Il se retira à Soissons, & y reçut l'ordre de la Prêtrise. La lecture des ouvrages de Saint Augustin, lui donna des idées sur la prédestination qui effrayèrent l'Evêque de Vérone, avec qui Gotescale eut de longues conférences, en revenant de visiter à Rome les tombeaux des Saints-Apôtres. Le charitable Evêque le déféra à Raban, qui le fit condamner dans un Concile qu'il convoqua à ce sujet ; & dans un second Concile tenu en Quercy, il fut dégradé de la prêtrise, obligé de brûler lui-même ses ouvrages, battu de verges, & renfermé dans une étroite prison au Monastere d'Auvillers en Champagne, où il mourut en 868. Les Moines lui refuserent les Sacremens & la sépulture, par l'ordre de Hincmar, Archevêque de Reims. Cependant sa doctrine fut déclarée bonne au Concile de Valence, tenu treize ans avant sa mort, mais sa personne n'en fut pas moins abandonnée aux fureurs de ses ennemis.

où la rime entra en France; mais cependant on vient de voir des chansons rimées long-tems avant les poésies provençales (a).

Une Lettre d'Yves, Evêque de Chartres, au Pape Urbain II, nous apprend que, sous le regne de Philippe I, un jeune homme, qu'on avait surnommé *Flora*, pour marquer sa vie folle & efféminée, était l'objet des chansons satyriques que l'on faisait chaque jour sur lui. Elles étaient aussi licencieuses que sa conduite; & le scandale en fut si grand, que le saint Evêque crut devoir en écrire au Pape.

On a prétendu qu'Abélard avait composé des chansons françaises (b); mais rien ne le prouve. Il est vrai qu'il écrivait à Héloïse :

« L'amour m'ayant embrasé le cœur, si j'inventais encore quelques vers,
 » ils ne parlaient plus de philosophie, ils ne respiraient que le langage de
 » mon vainqueur. Plusieurs de mes petites pieces sont chantées dans nos
 » villes, &c. » (Ép. 1).

Et qu'Héloïse lui répond :

« Entre les qualités qui brillaient en vous, deux sur-tout m'enflâment;
 » les grâces de votre poésie & celles de votre chant : toute autre femme en
 » aurait été également enchantée. Lorsque, pour vous délasser de vos
 » exercices philosophiques, vous composiez en mesure simple ou en rime,
 » des Poésies amoureuses, tout le monde voulait les chanter, à cause de la
 » douceur de votre expression & de celle du chant. Les plus insensibles aux
 » charmes de la mélodie ne pouvaient vous refuser leur admiration. Comme
 » la plupart de vos vers chantaient nos amours, mon nom fut bientôt connu
 » par le vôtre. Les sociétés particulières & les publiques ne retentissaient

(a) Plusieurs auteurs croient que la rime en vers était connue des anciens. Il est vrai qu'on en trouve des exemples dans Catulle, dans Ovide & dans Virgile; mais ils n'en ont usé que rarement; toujours de manière à faire entendre qu'ils n'en approuvaient pas l'usage fréquent, & qu'ils ne l'ont connue que pour la rejeter.

On sait que parmi les Arabes, la rime est d'un usage immémorial. Des auteurs dignes de foi, assurent que l'Arabie seule a produit plus de Poètes que tout le reste du monde ensemble; elle en compte jusqu'à soixante du premier ordre. L'un d'eux a mis l'Alcoran en rimes. Avant l'irruption des Maures, arrivée en 712, on n'avait point vu de vers rimés en Europe, on ne vit autre chose depuis. Voyez l'Abbé Maffieu, p. 82.

(b) L'Abbé Maffieu le dit dans son histoire de la Poésie Française, mais n'en apporte aucune preuve.

» que du nom d'Héloïse, les femmes enviaient mon bonheur. Hélas! que
 » sont devenus ces tems heureux! qu'ils sont changés! (Ép. 11).

Les Épitres d'Abélard & d'Héloïse sont écrites en latin, comment peut-on
 en conclure que les chansons, dont il est ici parlé, étaient en français? Tous
 les vers d'Abélard ont péri hors ces deux-ci :

« *Vive, vale, vivanque tuæ, vâleanque sorores,*

« *Vivite, sed Christo, quæso mei memores.*

» Mon Héloïse, adieu, vivez, tes sœurs & toi;

» Vivez pour Jésus-Christ, mais souviens-toi de moi (a) ».

Nous ne pouvons raisonnablement douter que toutes les chansons, faites
 avant le siècle de Philippe-Auguste, n'aient été écrites en latin. En vain a-t-on
 prétendu que les premières chansons françaises (ou romances) furent faites
 sous Philippe I, rien ne le prouve : on peut donc en assurer l'époque à la
 fin du douzième siècle (b). Ce genre eut un tel succès, que pendant le
 douzième & le treizième siècle, nous pouvons compter plus de cent trente-six
 Poètes qui nous ont laissé des chansons plus ou moins agréables, mais qui
 presque toutes ont de la naïveté & de la délicatesse, même dans les sujets
 les plus libres (c).

(a) Epitaphe d'Abélard, par Pierre de Cluny :

« *Ille, sciens, quidquid, fuit ulli scibile.*

» *Ci-gît tout ce qu'un homme peut savoir ».*

Bernard de Cluny fit un Poème de plus de trois mille vers examètres & rimés, dont
 le sujet était le mépris du monde ; & pour rendre son ouvrage d'une plus grande difficulté,
 ses vers ne furent composés que de *dactyles*, excepté le sixième pied de chacun, qui
 ne pouvoit ne pas être un *spondée*. Ces vers *latins* & rimés, s'appelaient *Léonins*.

(b) M. de Querlon nous dit que, pour peindre d'un trait les huit ou neuvième siècles
 écoulés depuis le démembrement de l'Empire Romain jusqu'au renouvellement des lettres,
 il y eut toujours *du génie sans art, de l'esprit sans goût, du goût sans règles & sans*
principes, des connaissances destituées de lumières, du savoir sans discernement, du
jugement sans critique, &c.

(c) Presque tous ces Poètes composaient les airs de leurs chansons, mais ces airs n'étaient
 autre chose que du chant Grégorien ; & même c'était souvent tout simplement les chants
 de l'Eglise qu'ils parodiaient. A la fin d'un grand nombre de leurs chansons, on trouve
 les premiers mots de l'hymne, dont l'air est celui de la chanson. Il est singulier qu'il
 n'y ait jamais eu en France plus de Poètes tendres, galants & libres, que sous le règne
 du plus saint de nos Rois,

Il est étonnant que depuis l'an 1385, environ jusqu'au règne de François I, on ne puisse rien trouver qui prouve que ce genre ait été cultivé. Depuis la mort de Philippe-le-Hardi, peu de Poètes nous sont connus, peu de chansons nous sont restées, excepté quelques-unes du Duc d'Orléans, de Froissart, de Machaut, & de quelques autres, mais inférieures à celles du treizième siècle. Ce fut donc sous Philippe-Auguste qu'on abandonna le latin aux hymnes & aux autres chants de l'Eglise; la langue française s'empara du reste, & devint la langue de la jonglerie, c'est-à-dire, des Poètes épiques, dramatiques & lyriques.

Alors les chansons françaises commencèrent à devenir communes, & Gautier de Coincy, religieux de saint Médard de Soissons, en composa un nombre considérable, que nous avons encore manuscrites. Les premières furent appelées (a) *Lais*, & presque toutes étaient une sorte d'élégie, dans laquelle le Poète se plaignait de quelque infortune amoureuse.

Tristan, célèbre par ses amours, qui sont la matière du premier de nos Romans (b), est souvent occupé à accorder sa harpe & à chanter des *Lais* (c).

On prétend qu'il y avait alors plus d'un siècle que les Poètes Provençaux composaient des chansons; & que c'est à eux que nous devons les nôtres. Si cela est, on les doit à quelque Troubadour accueilli à la cour de Philippe-Auguste, ses chansons eurent du succès, & aussi-tôt nos Poètes se firent efforcés d'en faire de semblables. En effet les plus anciennes que nous ayons, sont de Coincy, de Chrétien de Troye, d'Auboin de Sézanne, du Châtelain de Coucy, &c. (d) qui vivaient vers la fin du douzième siècle. Thibaut, Comte de Champagne & Roi de Navarre, qui florissait cinquante ans après eux, fut un des plus grands amateurs de ce genre de poésie, qu'il cultiva lui-même avec succès. Il nous reste soixante-huit de ses chansons, dont M. Levesque de la Ravalière nous a donné soixante-six dans une édition qu'il en

(a) Du mot latin *Lectus*, qui signifiait complainte ou chant funèbre.

(b) Il parut en 1190.

(c) Dans le roman de Perceforest, on voit qu'aux tables des dames & demoiselles de la Reine, une pucelle, [c'est ainsi qu'on appelait alors toutes les jeunes filles], disait une chanson, & que toutes répondaient.

(d) Parmi les Poésies d'Eustache Deschamps, on trouve une chanson à boire, qui est peut-être la première que l'on connaisse dans notre poésie.

a fait faire (a). Cette édition est correcte, & ornée d'excellentes remarques sur les révolutions de notre langue, & sur l'ancienneté des chansons françaises.

L'exemple de ce Prince entraîna quantité de jeunes gens qui voulurent l'imiter ou lui plaire. Les nôtres des frères de saint Louis, avec les Princesses de Toulouse & de Provence, donnerent une ample matière à nos Poètes d'exercer leurs talents. *Charles d'Anjou* fut lui-même de leur nombre. M. de la Ravière assure n'avoir trouvé aucune pièce de sa façon; cependant il a fait son édition des Poésies du Roi de Navarre sur le manuscrit de la bibliothèque du Roi, n° 7222; & la quatrième chanson de ce Recueil porte le nom du Comte d'Anjou (b).

L'Académie établie en Provence pendant près d'un siècle, donna le ton à la poésie française, qui par conséquent ne s'occupait que de chansons, qui alors s'appelaient chants royaux (c), soit à cause du Roi de Navarre, qui en composa une foule, soit pour marquer que c'était le Poème le plus noble & le plus digne d'être chanté à la cour. Car bien différentes de nos vaudevilles, loin de passer de bouche en bouche, elles n'étaient composées que pour les oreilles les plus délicates, & exécutées dans ces tems-là par les plus habiles Musiciens.

Le grand défaut de ces chansons est leur monotonie insupportable; presque

(a) Nous rapporterons les deux que M. de la Ravière n'a pas connues, pour que le public ait la collection complète des chansons du Roi de Navarre. L'une se trouve dans les manuscrits du Roi & du Vatican, & l'autre dans celui de M. le Marquis de Paulmy.

(b) Elle commence ainsi :

« Li granz desirs & la douce pensée
» Que j'ai por vos, dame qui valez tant ».

Nous en avons trouvé une seconde dans les manuscrits de M. de Sainte-Palaye, & nous les rapportons toutes deux à l'article du *Comte d'Anjou*.

(c) Ces chants étaient composés de trois, quatre ou cinq stances, le dernier vers de la première devait servir de refrain aux autres, & on leur donnait ce nom parce qu'on adressait cet ouvrage au Roi; les balades succéderent aux chants royaux, & étaient moins longues. Ordinairement à la fin de ces deux Poèmes, on mettait en cinq vers un abrégé du sujet, qu'on appelait *envoi*, parce qu'on l'adressait au Roi, pour se le rendre favorable. Du Chant royal & de la Balade, sont venus le Lay, le Virelay, le Rondeau, le Triolet, & tous les petits ouvrages dont le refrain fait l'agrément.

tous

tous les Poètes se sont assujétis au même modele; presque-toujours ils parlent du printems, des fleurs, de la verdure, du ramage des oiseaux, &c. Il semblerait qu'il y avait alors un cadre général qui servait aux Chansonniers. Cependant ils avaient un second genre qui différait un peu du premier, mais qui avait aussi sa monotonie : c'est ce qu'on appelait *Pastourelle*. Le Poète sort dans les champs à pied ou à cheval, rencontre une Bergere très-jolie, lui fait des propositions, & de gré ou de force finit par jouer avec elle le jeu d'amour. Cette monotonie était déjà insupportable du tems de Thibaut, qui s'en moque dans une de ses chansons, où il dit : « que les feuilles & les » fleurs ne servent en rimant qu'à ceux qui ne savent point inventer » d'autres sujets ».

« Feuille ne flos ne vaut rien en chantant
» Fors ke por défaute sans plus de rimoier, &c ».

Nous allons entrer dans quelques détails sur les anciens Poètes, & rapporter sur eux & sur leurs ouvrages le peu que nous en savons. Plusieurs ne sont connus que de *nom*; & les chansons qu'ils nous ont laissées, ne nous font pas regretter d'être si mal instruits sur leur compte. Des différens Recueils que nous avons examinés, & qui renferment plus de douze cent chansons, environ soixante-quinze nous ont paru dignes d'être distinguées. Peut-être cependant jugera-t-on que nous aurions dû nous montrer plus difficiles.

ADAM DE LA HALLE surnommé LE BOSSU, né à Arras, se fit Moine à l'abbaye de Vaucelles l'an 1300 ou environ. Il avait été marié avant de se faire Moine, ainsi que le prouvent ces vers.

« Seigneur, savés pourquoi j'ai mon habit changé,
» J'ai été avec femme, or revais au clergé ».

Nous avons de lui trente-trois chansons. On peut voir à la bibliothèque du Roi ses chansons manuscrites, n° 7363.

Il est auteur du Roman d'Oger le Danois.

« En tel maniere k'estre n'en puiſt blamez
» Li Roy Adams par ki il est rimez ».

ADENEZ (Le Roy), Poète & excellent joueur d'instrumens, a fait le Roman de Cléomadès & celui de Bertin, où l'on trouve beaucoup de chansons.

Il florissait en 1260, & était Menestrel & Roi d'armes de Henri Duc de Brabant.

Dans ce tems-là, les Poëtes se donnaient quelquefois le titre de Roi, comme pour prouver la supériorité qu'ils avaient sur les autres hommes:

On lit dans le roman de *Cléomadès* par *Adenez*.

« Ce livre de Cléomadès
» Rimé-je le Roi Adenez,
» Menestrel au bon duc Henry ».

On a vu qu'Adam avait pris le même titre dans le Roman d'Oger le Danois (a).

Il ne nous reste aucune chanson d'Adenez, quoiqu'il en ait fait un grand nombre.

ALARS DE CAUS. Il nous reste de lui deux chansons qui se trouvent dans le manuscrit du Roi. Il vivait dans le treizieme siecle.

ALEXANDRE DE PARIS, né à Bernay en Normandie, sous Philippe-Auguste, florissait vers 1200.

On prétend qu'il est le premier qui se soit servi des vers de douze syllabes, qui prirent de lui le nom d'Alexandrins (b). Il acheva en vers de cette mesure le roman d'Alexandre.

Cet Alexandre de Paris fut un célèbre Jongleur.

« Alexandre nos dit que de Bernay fut nez,
» Et de Paris refut ses surnoms appelés ».

(a) On croit que *Marie de Brabant* eut grande part aux ouvrages d'Adenez, surtout aux Romans de *Berthe au grand pied*, de *Cléomadès* & d'*Ogier le Danois*. Cette Princesse aimable & éclairée, fut seconde femme de Philippe le Hardy. Jamais elle ne fut soupçonnée de galanterie, mais elle essuya une accusation bien plus grave, ce fut d'avoir empoisonné Louis, l'aîné des fils du Roi & d'Isabelle d'Arragon, sa premiere femme. *La Brosse*, d'abord barbier du Roi, puis son favori, & son premier Ministre fut son accusateur; mais la vérité fut reconnue, & *La Brosse* pendu. Il faut lire cette anecdote intéressante, & qui fait connoître l'esprit de ce siecle singulier, dans la Bibliothèque des Romans, Décembre 1778, pag. 200.

(b) Nous ne savons pas pourquoi on lui attribue l'invention des vers de douze syllabes, puisqu'il n'est que continuateur du roman d'Alexandre, composé par *Lambert li Cors*; & que le commencement du roman est en vers de même mesure. C'est donc *Lambers* qui en est l'inventeur.

L'Auteur du roman d'*Athis* & de *Prophylas* est aussi nommé *Alexandre*; mais on ignore si c'est le même : le style le fait croire.

AMIENS LE CLERCS (Henri), connu seulement par le Manuscrit du Vatican. Il nous reste une chanson de lui.

AMIENS LE PAIGNIERES (Guillaume d'). Il vivait , ainsi que le précédent , du tems de saint Louis , & nous a laissé deux chansons , qu'on trouve dans le manuscrit du Vatican.

ANDELI (Rogerin ou Rogiers d'), cité par Fauchet , a laissé deux chansons qui sont dans le manuscrit du Roi. Il vivait sous Saint Louis.

ANGECOURT (Perrin d'). Il fut attaché à Charles d'Anjou , frere de Saint Louis , à qui il adressa plusieurs de ses chansons : elles nous aprenent qu'il demeurait à Paris par amour pour sa Dame.

Le manuscrit de M. le Marquis de Paulmy en contient vingt-quatre , & Fauchet en cite vingt-sept ; mais nous n'en connaissons que vingt-six.

P A S T O U R E L L E (a).

Au tems nouvel
Que cil oïsel
Sont lieüe & gai ,
En un bochel
Sanz pastorel
Pastore trouvai ;
Où fesoit chapiau de flos ,
Et chantoit un son d'amors
Qui mult est jolis.
*Li pensers trop mi guerroe
De vous , douz amis.*

Par grant rével
Ens el prael
Dire li allai ;
S'il vous est bel

« Au tems nouveau que les oïseaux sont
» gais & joyeux , je trouvai une bergere
» toute seule dans un bosquet où elle faisoit
» un chapel (couronne de fleurs) , &
» chantait un air d'amour qui est joli. *Son-*
» *ger à vous me tourmente trop , doux*
» *ami.*

» Tout joyeux , j'allai dans le bois & lui
» dis : si vous voulez , je prends votre chapel ,
» & me donne à vous ; je serai constant
» & loyal , sans jamais penser à d'autres ;

(a) Les deux derniers vers de chaque couplet sont des refrains d'autres chansons , que le Poëte accommode à la sienne ; & voilà pourquoi ils ne sont jamais de la même mesure.

Por vo chapel
 Vostre devendrai :
 Fins & loiaux à touz jorz
 Sans jamés penser aillors ;
 Et pour ce vous proi ,
Bergeronnette ,
Fetes vostre ami de moi .

Sire , allez-en ,
 C'est pour noïent
 Qu'estes ci assis !
 J'aim loïaument
 Robin le gent ,
 Et ferai tandis ;
 Sa mie sui & ferai ,
 Ne ja , tant com je vivrai ,
 Autre n'en jorra .
Robin m'aime , Robin m'a ,
Robin m'a demandé si m'aura

Mult longuement
 L'alai proiant ,
 Que riens n'i conquis .
 Etroitement
 Tout en riant
 Par les flans la pris ,
 Sur l'herbe la souvinai .
 Mult en fut en grant esmai ,
 Si haut a crié ,
Belle douce mere
He ! Gardez-moi ma chastée .

Tant i luitai
 Que j'achevai
 Trestout mon desir .
 Je la trouvai
 De bon effai ,
 Et douce à sentir .
 Alors si me sui tornez ;
 Et , quant je sui remenez ,
 Si pris à chanter :
Par les Sainz Dieu , douce Margot ,
Il a grant paine en bien amer .

» je vous prie donc , *douce bergere , faites*
 » *votre ami de moi .*

» Sire , retirez-vous ; vous avez perdu
 » vos pas en venant ici . J'aime avec fidé-
 » lité le gentil Robin , & l'aimerai tou-
 » jours . Je suis & veux être sa mie , &
 » jamais tant que je vivrai , nul autre ne
 » jouira de moi ; *Robin m'aime , Robin*
 » *m'a , Robin m'a demandée , s'il m'ob-*
 » *tiendra .*

» Pendant long-temps je la priaï & ne
 » gagnai rien ; alors tout en riant , je
 » la saisis étroitement par le corps & la ren-
 » versai sur l'herbe . Elle fut bien étonnée ,
 » & cria de toutes ses forces : *douce vierge*
 » *sauvez mon honneur .*

» Je travaillai si bien que j'accomplis
 » mon desir , & la trouvai de bon aloi ,
 » & ayant la peau douce . Alors je m'en
 » allai , & quand je me rappelai mon
 » aventure , je memis à chanter , *par les*
 » *saints Dieu , douce Margot , on a bien*
 » *de la peine à bien aimer .*

ANJOU (Charles d'), frere de Saint Louis, naquit en 1220, & mourut le 7 Janvier 1285. Gendre & héritier de Bérenger, comte de Provence, il conquit le royaume de Naples, & y porta avec lui le génie de la littérature française. Il commença par l'introduire à Florence, dont il fut maître plusieurs années. Quelques Écrivains ont cru que le séjour de la maison d'Anjou en Italie & la résidence de la cour de Rome en Provence avaient contribué à former, polir & enrichir l'Italien. Que cela soit ou non, il est certain que les Écrivains Provençaux ont contribué à faire fleurir la littérature italienne. Le goût des romances y fit passer insensiblement, en plusieurs contrées, avec le goût de la galanterie, celui de lire les romanciers provençaux, & même l'envie de les imiter.

Chanson du Comte d'Anjou.

Li granz desirs & la douce pensée
Que j'ai por vos, dame qui valez tant,
Dont la peine ne puet estre céléée
Ou m'avez mis & tenu longuement,
Encor tenez mon cuer en tel torment
Dont ja n'istrai nul jor de mon vivant
Se par vos non, douce dame honorée.

Li granz desirs & la paine m'agrée
A souffrir tant de fin cuer bonement
Que par vos m'iert rote joie donnée,
Douce dame qui tant estes plaisant;
Et sachiez bien, Madame, à enschiant
Se de vos n'a aucun alégement
Je ne sai mais où merci soit trovée.

Et sanz merci comment iert endurée
Si granz dolors par moi tant longement?
Se par vos est pitiez entroublée,
Douce dame à cui mes cuers s'atent,
Mon cors perdrai & ma vie ensement;
Et sachiez bien, dame, certainement
Si en feroiz de fins amans blasinée.

Douce dame, car soiez remembrée
De la peine que suefrent fin amant
Tant que par vos me soit guerredonée

« Les grands desirs & les douces pen-
» sées que vous m'inspirés, Dame qui valez
» tant, sont si puissans, que je ne puis plus
» céler davantage les peines que depuis long
» temps vous me causés. Vous tenez mon
» cœur dans un tel tourment que jamais de
» ma vie il ne me sera possible d'en sortir que
» par vous seule, douce Dame, mes amours.

» J'aime cependant à souffrir, de bonne
» foi, ces peines & ces desirs violens, parce
» que j'espère que par vous, me seront
» accordés tous les plaisirs; belle qui savez
» tant plaire, & sachiez que si je ne reçois
» de vous aucun soulagement, je ne fais
» plus où l'on trouvera merci désormais.

» Et sanz merci comment pourrai-je en-
» durer si long-temps de telles douleurs?
» douce beauté, en qui se repose mon
» cœur, si vous oubliez la pitié, je perdrai
» le jour & la vie; mais sachiez aussi que
» vous en ferez à coup sûr blamée par les
» vrai amants.

» Douce Dame, songez sans cesse aux
» tourmens qu'endure un amant véritable,
» jusqu'à ce que vous me récompensiez de

Cele que j'ai soufferte, & tozjors sant :
 Car onques n'oi voloir ne hardement
 Ne j'a n'aurai, se Dieu plaist le poissant,
 Que par moi soit loial amors ghilée.

» ceux que j'ai soufferts, & que je souffre
 » toujours : car jamais ne n'eus & jamais
 » je n'aurai, s'il plaist au Tout-Puissant,
 » le vouloir & la hardiesse de manquer en
 » rien au loyal amour.

Ja envers vos n'iert par moi porpensée
 Desloiautez, douce dame avenant;
 La bonne foi qu'ai del cuer en convant
 Lors porroiz vous, sanz blasme de la gant,
 Et au maugré des felon mēdisant,
 Faire de moi ami com bien amée.
 Douce dame, del tout à vos me rent,
 Aiez pitié de moi, s'il vos agrée.

» Jamais non plus je ne songeai à vous
 » être infidelle, douce & belle Dame. Mais
 » aussi quand vous aurez connu & éprouvé
 » la bonne foi qui est dans mon cœur,
 » alors vous pourrez, sans craindre le blâme
 » public, & en dépit des lâches médifans,
 » faire de moi votre ami comme vous êtes
 » ma bien aimée. Douce beauté, je me
 » rends à vous tout entier; prenez pitié de
 » moi, je vous en conjure ».

Autre Chanson du Comte d'Anjou.

Trop est destroiz, qui est desconfortés
 De cele en qui il a tout son cuer mis,
 Et g'en ai tant souffert & enduré
 Paine & travaux come loiaus amis;
 Et sachiés bien ja ne m'en reuierai;
 Ainz serviray à mon pooir touz dis,
 Tant que j'aurai vers ma dame trové
 Aucun confort des maus où il m'a mis.

» Trop est malheureux celui qui souffre
 » par celle en qui il a mis son cœur. J'ai
 » enduré comme un amant loyal beaucoup
 » de peines & de travaux, sachez cepen-
 » dant que jamais je ne m'en séparerai,
 » mais que je la servirai toujours selon
 » mon pouvoir, tant qu'à la fin je trou-
 » verai chez elle le soulagement des maux
 » qu'elle me cause.

Li desconfors m'a si désespéré
 Que je ne sai que puisse devenir;
 Mès un espoir m'a si réconforté
 Que il li doit de mes maus souvenir:
 Et tant me fi en sa grant loiauté
 Ja por autre ne me devra guetpir,
 Quant il saura con je li ai esté,
 Fins & verais, cortois sans repentir.

» Mes douleurs m'ont si fort désespéré,
 » que je ne sai plus que devenir; mais une
 » espérance me ranime, c'est qu'elle doit
 » se souvenir de mes maux; & je me fie
 » tant en sa loiauté, qu'elle ne m'aban-
 » donnera jamais pour aucun autre, sur-
 » tout quand elle saura combien j'ai été
 » tendre, fidèle & courtois sans changer.

Se loiauté me voloit avancier,
 Bien porroie de légier soutenir
 Ma grant dolour, & mes maus alégier
 Que bone amor me fait por li souffrir :

» Si la loiauté voulait m'obliger, je
 » pourrais sans peine supporter ma douleur,
 » & voir alléger les maux qu'amour fidèle
 » me fait endurer. Je suis & serai toujours

Toujours ferai & fui en son dangier,
Et sachiez bien ja ne m'en quier partir,
Por ce li pri qu'ele mi veuille aidier.
Qu'en desespoir ne me face morir.

Celle mi nuist qui m'y devrait aidier,
Et si ne daigne avoir de moi merci,
Ne nule riens ne mi puet alégier
Se cele non qui si me tient faisi
Que ne me puis ne ne sai conseillier,
Ainz en remaing dolens & esbahi.
Puisqu'el me veut en tel dolor laissier,
Melz me vendroit la mort que vuist ensi.

Un seul confort me tient en bon espoir,
Et c'est de ce c'onques ne la guerpi,
Servie l'ai touzjors à mon pooir
N'onc vers autre n'oi pensé fors qu'à li.
Et à tout ce me met à non chaloir,
Et si sai bien ne l'ai pas déservi :
Si me convient attendre son voloir
Et atendrai comme loyal ami.

» à son service : & sachez que je ne cherche
» point à me séparer d'elle, mais que je
» la prie seulement d'empêcher que le
» désespoir ne me fasse mourir.

» Elle m'afflige celle qui devrait me se-
» courir, & elle ne daigne avoir pitié de
» moi. Rien ne pourra me guérir pourtant ;
» que celle-là seule qui me tient soumis
» au point que je ne puis, ni ne fais prendre
» conseil. Je demeure étourdi & éperdu,
» & puisqu'elle est résolue de me laisser
» languir, mieux me vaudrait la mort qu'elle
» veut me procurer.

» Un seul espoir me réconforte, c'est
» que jamais je ne fus inconstant, que
» toujours je l'ai servie autant qu'il a été
» en moi, & que je n'eus jamais de pen-
» sées que pour elle. Cependant elle me
» dédaigne, & je fais bien que je ne l'ai
» pas mérité. Malgré cela je suis résolu
» d'attendre sa bonne volonté, & je l'at-
» tendrai comme un amant loyal ».

ARGIES (Messire Gautier d'). On fait seulement qu'il était ami de maître Richard (de Semilly ou de Fournival).

Il vivait certainement sous le règne de Saint Louis, étant compris dans le manuscrit des Poètes du treizieme siecle. Nous avons vingt-sept chansons de lui.

Chanson de Fournival.

Chanson ferai mult marriz
D'amors qui tant sçut valoir
Faus Pont leffié décheoir,
S'en est periz.
Li mons est vaincuz & failliz :
Droist est, puisqu'amors n'a pouvoir,
Que li siecles ne puet mès rien valoir.

Bien vos a à noient mis
Amors qui donne savoir,
Dames & Barons. Valoir,
Honor & pris

« Je ferai une chanson pour regretter
» amour qui fut tant valoir. Les faux amans
» l'ont laissé dépérir ; il est mort. Le monde
» est dégénéré & corrompu ; & il n'est
» pas étonnant, puisqu'amour n'a plus de
» pouvoir, & que les hommes ne valent
» plus rien.

» Dames & Barons, amour qui départit
» le savoir vous a réduits à rien. Valeur,
» honeur & mérite en sont altérés ; &
» remarquez-le bien, vous tous ; largeffe &

En est mult forment amanz. » belles actions se montrent aujourd'hui
 Et bien sachiez vous tous de voir, » rarement.
 Largèce & bien se font mès pou paroir.

Solaz gieu... & ris,
 Cortoïsie & dire voir,
 Voit l'en mès mult remanoir.
 Bien est traïz
 Cil, cele qui s'en fet eschis;
 Car ne puet grant joie avoir,
 Ne li conviengne en fine amor morir.

» On voit maintenant gaieté, jeux &
 » ris, courtoisie & franchise se cacher.
 » Celui ou celle qui les recherche est bien
 » trompé : car ils ne peuvent plus goûter
 » de joie, à moins qu'ils ne persévèrent
 » jusqu'à la mort, dans un amour constant.

Amors m'ont laschié & pris;
 Et si serf à mon pover
 Celi qui me fet doloir
 Si m'esjoïs,
 Entant qui sui fins amis;
 Se loïauté me puet valoir,
 Ne puis faillir à guerredon avoir.

» Amour m'a enlacé & pris, & je sers;
 » autant qu'il est en moi, celle qui cause
 » mes maux. Je me réjouis pourtant d'ai-
 » mer avec tant de loyauté ; car si la conf-
 » tance peut être utile, je ne puis manquer
 » d'être récompensé.

ARNOULD LE VIÉLEUX vivait dans le treizieme siecle, & a laissé trois chançons, dont deux sont dans le manuscrit du Roi, & une dans ceux de M. de Sainte-Palaye.

AUBINS (OU AUBOINS) de Sézane, vivait sous Saint Louis, & nous a laissé cinq chançons.

Chançon d'Aubins de Sézane.

Lonc tens ai esté
 En ire sanz joie,
 Et si ai chanté
 Que je m'efforçoie.
 Or me vient à gré
 Que g'envoïsié soie,
 Qu'amors m'a mandé
 Que servir la doie
 A sa volenté.

» J'ai été long-temps dans le chagrin
 » sans mélange de joie, & cependant j'ai
 » chanté, parce que je m'efforçois. Je vais
 » être maintenant joyeux, car amour m'a
 » commandé de le servir à son gré.

Dex ! tant fut bon nez
 Cil qu'amors mestroie,
 Que quant son grevé
 Tant bel les ravoie !
 Tout mi sui donné,

» Dieu ! comme sont heureux ceux qu'en-
 » flamme amour, puisque quand ils sont
 » dans la peine, il les ranime si agréa-
 » blement. Je me suis livré à lui, quand
 » je devrais en mourir ; & ne veux
 jam ais

Se morir devoie :
N'ai pas en pensé
Que partir m'en doie
A tout mon aé.

» jamais m'en séparer, tant que je vi-
» vrai.

Dame, a vous me rent,
Franche débonnaire.
Par un biau semblant
Me poez liez fere.
Quant vois remirant
Votre cler viere,
Joie en ai si grant
Que ne m'en puis taire :
Pour ce chant.

» Dame franche & débonnaire, je me
» rends à vous; vous pouvez par un regard
» favorable me rendre joyeux. Lorsque
» j'admire votre visage brillant, je ressens
» tant de joie que je ne puis plus me tenir,
» & c'est ce qui me fait chanter.

Pascot en chantant
Dit, cil ne vit gaires
Qui por mal qu'il sent
Se cuide retraire.
Moi n'est à noient
De touz les maus traire,
Se à anon vivant
Povoie riens faire
A son talent.

» Pascot (a) dit dans ses chansons, que
» celui-là ne mérite gueres de vivre, qui,
» pour quelques maux qu'il sent, veut se
» retirer. Moi je regarde comme rien tous
» ceux que je peux souffrir, si pendant
» ma vie je puis faire quelque chose qui
» plaise à ma belle.

Fine amour, merci :
En vos est ma vie.
Bien m'avez traï
Se n'ai vostre aïe;
A touz Sainz le di,
Se je pert ma mie
Qu'en Dieu ne me fi,
Ne siens ne sui mie :
Si l'affi.

» Amour je vous crie merci; en vous
» est ma vie, & vous me l'aurez ôtée par
» trahison, si vous n'avez pitié de moi.
» Je le déclare à tous les Saints; oui
» si je perds ma mie, je ne me fie plus en
» Dieu, & ne veux plus être à lui, je
» l'assure ».

AUDEFOIS LE BATARD est compris dans le manuscrit des Poètes avant 1300. Nous avons de lui dix-sept chansons.

AUTIE (Simons d') ou d'Athies. *Guy d'Athie* était garde-des-sceaux sous Philippe-Auguste, depuis 1201 jusqu'en 1203.

(a) Poète aparamment fameux alors par ses chansons, qui sont entièrement perdues, puisqu'il ne nous est connu que par cette citation.

Hugues d'Athies était Grand - panetier sous Philippe - Auguste & sous Louis VIII. Peut-être *Simon d'Athies* était-il le fils de l'un ou de l'autre. Nous avons de lui onze chançons.

Chançon de Simon d'Athies.

Folz est qui à escient
Veut for gravele semer ;
Et cil plus qui entrepren
Volage femme à amer.
On n'i. puet raison trouver,
Toft ame, & toft se repent,
Et toft fet celui dolent
Qui plus s'i cuide fier.

Vaillanz hom, quant à li tent,
Fet trop adès à amer :
Car c'est cil qui sanz bon vent
S'espant en la haute mer.
A tel feme doit beer
Un conchieres de gent
Qui par son conchiement
La fache à son droit mener.

» Fou est celui qui de sang froid veut
» semer sur le sable ; mais plus fou encore
» est celui qui entreprend d'aimer femme
» volage. On n'y peut faire aucun fonds ;
» elle aime soudain , soudain elle s'en
» repent, & elle cause bien de la peine
» à celui qui ose s'y fier.

» Un galant homme, quand il jette
» ses vues sur elle, fait trop de l'aimer ;
» c'est comme celui qui, sans un bon vent
» se mettrait en mer. L'homme qu'il faut
» à une telle femme, c'est un de ces ha-
» bleurs fieffés, qui par ses hableries vienne
» à bout de l'amener à son but ».

A U T R E.

Tant ai amors servie & honorée ;
Bien mi devoit mon servise mériter ,
Mès ma dolor n'iest ja guerredonée
Qu'à moi ne puet joie d'amors venir,
Hé ! Diex ! comment mi porroie esjouir
Quant je esloing la riens qui plus m'agrée ?

Se li miens cors se part de sa contrée,
Ne s'en vuet pas pour ce mes cuers partir.
G'en port mon cors, mès g'i les ma pensée :
Qui près aime, de loing ne puet haïr,
Ne près ne loing ne puet vrais cuers mentir,
Ne ja amors n'iers de mon cuer sevrée.

« J'ai si long-temps servi & honoré amour
» qu'il devrait bien m'en récompenser ; mais
» ma douleur n'obtiendra jamais un tel prix,
» & je ne puis m'attendre à ses plaisirs. Ah
» Dieu ! comment pourrais-je espérer de me
» réjouir quand je me sépare de ce qui me
» plaît le plus au monde ?

» Si mon corps quitte la contrée qu'elle
» habite, mon cœur au moins ne veut pas
» pour cela la quitter. J'emporte l'un ,
» mais je lui laisse l'autre. Qui aime de
» près ne peut haïr de loin, & ni de près
» ni de loiu un cœur vrai ne peut tromper.
» Ainsi jamais amour ne sortira de mon
» cœur.

Cel est & belle & bone & bien senée.
S'ele s'amor mi daignoit consentir ,

» Elle est belle, elle est bonne & pleine
» d'esprit. Si elle daignait m'accorder son

Adonc feroit ma dolor oubliée.
 Je l'amerai, s'en devroie morir :
 Car plus me plest, pour li aimer, languir
 Que par autrui fust ma dolor sanée.

» amour, j'oublirais à l'instant mes douleurs.
 » Oui, je veux l'aimer, quand j'en devrais
 » mourir; il me plaît davantage de souffrir
 » en l'aimant, que si une autre guérissait
 » mes maux.

En pou d'eure fu bien ma mort jurée
 Sanz moi avant défier & garnir.
 Si œil riant, sa bouche colorée,
 Ses biax parlers qui tant plest à oïr
 Bien ni forent decevoir & traïr
 Qu'en contre aus trois n'ot ma résoun durée.

» En bien peu de temps ma mort fut
 » arrêtée, sans que j'eusse pu m'en défier
 » ni m'en défendre. Ses yeux rians, ses
 » levres vermeilles, sa douce voix qu'on
 » a tant de plaisir à entendre, furent me
 » séduire & me tromper, & ma raison ne
 » put résister à eux trois.

Toute biauté est en li aünée;
 Souffrete en ot dex en moi enbelir.
 Et quant biauté s'est toute à li donée,
 Dex qui me fist à la biauté faillir
 M'a donné cuer vrai pour li servir,
 Douce dame honorée.

» Elle réunit toutes les beautés, & Dieu
 » en manqua lorsqu'il voulut m'en gratifier.
 » Mais en les lui donnant toutes & en ne
 » m'en donnant aucune, il m'a au moins
 » accordé un cœur sincère, douce dame
 » que j'honore ».

AUTIEUX ou AUTELS (Baudoins des) vivait dans le treizieme siecle, & nous a laissé deux chançons.

Celles que nous avons vues de lui, ne valent rien.

BAR (Le Comte de) Le manuscrit du Roi renferme une de ses chançons.

Renaud II, dit le jeune, épousa *Agnès de Champagne*, fille de *Thibaud IV*, Comte de Champagne; & de ce mariage, vint, 1°. *Henri I*, mort sans enfans au siege d'Acre en 1191. 2°. *Thibaut I*, mort en 1217. Il fut Comte de Bar après la mort de son frere, & n'eut d'enfant que *Henri II*, Comte de Bar, qui épousa en 1219 *Philippe de Dreux*, fille de *Robert de Dreux*, Comte de *Braine*, & d'*Yoland de Coucy*, sœur ou tante de *Jean de Braine*, dont on verra un article ci-après, & qui nous a laissé trois chançons. Ce Comte de Bar se croisa en 1239, avec *Thibaut*, Comte de Champagne & Roi de Navarre; & s'étant laissé surprendre par les Sarazins près de Gaza en Palestine, avec *Amauri de Montfort* & plusieurs autres braves guerriers, on a toujours ignoré s'il fut tué à cette action, ou s'il mourut en prison; mais depuis ce moment, il ne fut plus mention de lui.

Henri II laissa deux fils, *Thibaut II* & *Renaud*. *Thibaut* épousa, 1°. *Jeanne*

de *Flandres*, fille de Guillaume de *Dampierre* & de Marguerite, Comtesse de *Flandres*; 2°. Jeanne de *Montmorency*; 3°. Jeanne Toucy.

Nous ferions bien tentés de croire que le Comte de Bar, qui nous a laissé une chanson, était *Thibaut II*, gendre de la Comtesse de *Flandres*, ami du Duc de *Brabant* & frere de *Renaud*, Marquis de Bar, circonstances qui conviennent toutes à sa chanson; mais un obstacle invincible s'y oppose. A la fin de sa chanson, il s'adresse au bon Comte d'*Alost*; & vers l'an 1240, où sa chanson aurait pu être faite, il n'existait plus de Comte d'*Alost*; le dernier étant mort en 1212. C'était Philippe, Comte de *Namur* & d'*Alost*, second fils de *Baudoin le Courageux*, Comte de *Hainaut*, qui devint aussi Comte de *Flandres* en 1191, après la mort de *Philippe d'Alsace* son frere, tué au siege d'*Acre*. Ce Philippe, devenu Comte d'*Alost*, avait épousé en 1206 *Marie de France*, âgée de huit ans, fille de *Philippe-Auguste* & d'*Agnès de Meranie*, répudiée en 1201 & morte quelques mois après au château de *Poissy*. *Marie* avait d'abord été promise au fils du Roi d'*Écosse*, puis à *Artus*, Comte de *Bretagne* & d'*Anjou*. Après la mort du Comte d'*Alost*, son mari, elle épousa *Henri I*, Duc de *Brabant*, qui mourut en 1235, & elle le suivit bientôt après, le 1^{er} Août 1238. Le Comte & la Comtesse d'*Alost* étant morts sans enfans, le comté fut réuni à la Flandre; & depuis 1212, on ne connaît plus de Comtes d'*Alost*.

Le comte de Bar, auteur de la chanson, ne peut donc pas être *Thibaut II*, puisqu'il ne fut Comte que vers 1240. Il est à présumer que c'était *Henri I*, mort sans enfans au siege d'*Acre* en 1191; & que la chanson fut faite vers 1189 ou 1190, dans le tems que le Châtelain de *Coucy* composait les siennes; alors *Philippe*, dernier Comte d'*Alost*, pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans. *Henri I* avait été probablement en guerre avec quelque Prince Allemand qui l'avait fait prisonnier; & pour sortir de prison, il implora le secours de *Godefroy III*, Duc de *Brabant*, mort en 1190, de sa belle-mere, qui ne nous est pas connue, du Comte d'*Alost Philippe*, par le moyen duquel il espérait du secours du Comte de *Flandres* son pere, & de son frere *Thibaut I*, Marquis de Bar, qui lui succéda, & mourut en 1217. Il dit aussi dans le premier couplet de sa chanson, qu'il se fie beaucoup au Comte *Othon*. Ce Comte pouvait être *Othon de Brunswick*, fils de *Henri*, Duc de *Saxe*, couronné Empereur en 1198 à *Aix-la-Chapelle*, après la mort de l'Empereur *Henri VI*, & qui fut appelé *Othon IV le Superbe*. En 1189,

ou 1190, lorsque *Henri I, Comte de Bar*, pouvait faire des chansons, cet Empereur n'était encore que *Comte Othon*; & le malheureux *Comte de Bar*, confiné dans une prison, pouvait espérer en sa générosité.

Chanson du Comte de Bar.

De nos Seigneur que vos est-il avis,
Conpains Erars? dites vostre semblance:
A nos parens & à toz nos amis
Ayom-i-nos nule bone atendance
parcoi soïons hors du Thyois païs
U nos n'avons joie, soulaz, ne ris?
Ou Comte Othon ai mout grant atendance.

Dux de Brabant, je fui jà vostre amis,
Tant con je fui en délivre poissance;
Se vos fussiez de rienz nule entrepris,
Vos eussiez en moi mult grant fiance.
Por Dieu vos proi ne me soïez eschis.
Fortune fait maint Prince & maint Marchis,
Meillor de moi, avenir meschéance.

Bele-mere, ainc rienz ne vos messis
Par qu'éusse votre male-vueillance.
Dès celui jor que votre fille pris
Vos ai servi loïaument dès m'enfance;
Or fui por vos ici loïez & pris
Entre les mains mes morteus anemis,
S'avez bon cuer, bien en prendrez venjance.

Bons Cuens d'Alost, se par vos fui hors mis
De la prison où je fui en doutance,
Où chacun jor me vient de mal en pis,
Tozjors i fui de la mort en baance,
Sachiez par voir, se vos m'estes aidis,
Vostres serai de bon cuer à toz-dis,
Et mes pooir sanz nule retenance.

Chançon, va, di mon frere le Marchis
Et mes homes, ne me facent faillance,
Et si diras à ceus de mon païs
Que loïautez mains pseudomes avance.

« Que pensez-vous de nos Seigneurs;
» *ami Erard*? dites-en votre avis. Avons-
» nous raison de nous fier à nos parens
» & à nos amis pour sortir de cette Alle-
» magne, où nous n'avons joie, ris ni
» plaisir. Je me fie beaucoup au *Comte*
» *Othon*.

» *Duc de Brabant*, je fus votre ami
» tant que je fus puissant; si vous vous étiez
» trouvé dans le moindre embarras, vous
» auriez trouvé en moi un secours assuré.
» Pour Dieu, je vous prie, ne m'abandonnez
» pas. Souvent la fortune se plaît à humi-
» lier des Princes & des Marquis meilleurs
» que moi.

» *Belle-mere*, jamais je ne fis rien pour
» mériter votre mauvaise volonté. Depuis
» le jour où j'épousai votre fille, depuis
» mon enfance je vous ai servie loyalement.
» Maintenant je suis pour vous retenu &
» emprisonné par mes ennemis mortels. Si
» vous avez le cœur bon, vous me vengerez.

» *Bon Comte d'Alost*, si par votre moyen
» je fors de cette prison où je crains
» pour ma vie, où chaque jour je tombe
» de mal en pis, où toujours je m'attends
» à la mort, sachez certainement que si
» vous me secourez, je vous serai dévoué
» pour la vie, & que toute ma puissance
» sera à vous sans exception.

» Chançon, va & dis à *mon frere le*
» *Marquis* & à mes vassaux, qu'ils ne
» m'abandonnent pas. Dis à ceux de mon
» pays que loyauté honore les braves gens.

Or verrai-je qui sera mes amis,
Et connoistrâi trestoz mes anemis :

Encor aurai, se Dieu plaist, recouvrance.

» Je verrai par là qui sera mon ami, je
» connaîtrai mes ennemis; & s'il plaît à
» Dieu, j'espère recouvrer ma liberté ».

BARAI (Messire Geoffroy de) est un des Poètes du treizieme siecle, dont les deux chançons se trouvent dans le manuscrit du Roi.

BAUDE DE LA QUARRIERE ou DE LA KAKERIE florissait vers 1250.

Nous avons de lui un dialogue de l'amour, de ses yeux & de son cœur. Ses quatre chançons ne méritent pas d'être copiées.

BAUDES (Augenon Maître). On trouve une chançon de lui dans les manuscrits du Vatican, parmi les Poètes lyriques du treizieme siecle.

BAUVAIS (Raoul de). M. de Paulmy a un manuscrit de lui. Il vivait sous Saint Louis, & nous a laissé cinq chançons (a).

Chançon de Raoul de Beauvais.

Puisque d'amors m'estuet chanter
Chançonete commencerai,
Et pour mon cuer reconforter
De nouvele amor chanterai.
Dex! tant me fet à li penser
Cele dont ja ne partirai

Tant com vivrai.

Hé! Dex! vrai Dex! ne puis durer

As maux que j'ai.

Se la belle blonde savoit
Com li départirs m'ocira,
Ja de moi ne départiroit
S'amor, qu'ele donnée m'a;
Car en quel lieu que mes cors soit,
Mes cuers tosjours à li sera,
Ne ja ne s'en départira.

Dex! la reverrai-je tant ja

La bele qui mon cuer a.

Je proi cele qui mon cuer a
Qu'elle vueille que soie amis,

» Puisqu'il me faut chanter d'amour, je
» commencerai une chançonete, & pour
» reconforter mon cœur, je chanterai un
» nouvel amour. Hélas! elle me fait tant
» penser à elle, celle dont je ne pourrai
» me séparer tant que je vivrai. Dieu!
» je ne puis durer aux maux que je
» souffre.

» Si la beauté blonde que j'aime savait
» que la perdre me donnerait la mort,
» jamais elle ne m'ôterait son cœur qu'elle
» m'a donné. Car en quelque lieu que je
» vive, le mien sera toujours à elle, & jamais
» il ne s'en éloignera. Dieu! la reverrai-
» je bientôt la belle qui a mon cœur?

» Je prie celle que j'aime de vouloir
» m'aimer; & que le premier qui me nuira

(a) Les couplets de la chançon suivante sont de différentes mesures vers la fin.

Et li premiers qui mi nuira
 Soit de Dam le Dieu maléis.
 Aucuns bien nuire mi porra;
 Mès comment que soie nuisis,
 Bele, à vous sui
 Sans ami ne suis-je pas?
 Non seré-je ja,
 N'onques ne fui.

» auprès d'elle, soit maudit du Seigneur
 » Dieu. Sans doute il est possible de me
 » nuire. Mais quand bien même ce mal-
 » heur m'arriverait, belle, je suis tout à
 » vous. Et ne suis-je pas sans autre amie?
 » ne le ferais-je pas toujours? ne l'ai-je pas
 » toujours été?

PASTOURELLE.

En mois de Mai par un matin
 S'est Marion levée;
 En un boschet lez un jardin
 S'en est la bele entrée.
 Dui vallet, Guïot & Robin
 Qui l'onc-tems l'ont amée,
 Pour li voer delez le bois
 Alerent à celée:
 Et Marion qui s'esjoï
 A Robin perceu, si dist
 Ceste chançonete:
*Nus ne doit lès le bois aller
 Sans sa compaignete.*

(a) » Au mois de Mai, par un matin
 » se leva Marion; la belle entra dans un
 » bosquet au bout d'un jardin. Deux jeunes
 » gens, Robin & Guyot, qui l'aimaient.
 » depuis long-temps, allèrent en tapinois
 » le long du bosquet pour la voir; & Ma-
 » rion qui aperçut Robin, & qui voulait
 » se divestir, chanta cette chançonete, *nut*
 » *ne doit aller au bois sans une com-*
« paigne.

Robin & Guïot ont oï
 Le son de la brunette.
 Cil qui a plus le cuer joli
 Fet melz la paëlete.
 Guïot mult très-grant joie ot,
 Quant ot la chançonete:
 Pour Marion failli en piez,
 S'atempre sa mufette.
 Robin mult très-bien oï l'ot,
 Au plustost que il onques pot,
 A dit en sa frestele:
 Dex! quel amer!
 Harou! quel jouer
 Fait à la pastorelle.

» Robin & Guyot entendirent la chan-
 » son de la brunette. Celui qui a le cœur
 » plus amoureux fait mieux . . . Guyot
 » fut très-joyeux d'entendre ces paroles.
 » Il se leva pour Marion, & tira sa mu-
 » sette. Robin de son côté qui l'entendit,
 » joua sur son fretel, cet air; *Dieu! . . .*

(a) Les vers dans les différens couplets ne sont ni de même nombre ni de même mesure. Nous ne concevons pas trop comment on pouvait les chanter sur l'air du premier, chaque couplet finit par un refrain tiré d'autres chansons.

Guïot a mult bien entendu
 Ce que Robin frestele,
 Si très grand duel en a eu
 A pou qu'il ne chancelle.
 Mès li cuer li est revenu
 Pour l'amour de la bele.
 Il a reposté sa musele,
 Si secorie sa cotele,
 Un petitet ala avant
 De lez Marion maintenant,
 Si li a dit tout en esmai :
*Hé! Marionnette,
 Tant amée t'ai.*

Marion vit Guïot venir,
 S'est autre part tournée.
 Et quant Guïot la vit guanchir,
 Si li dist sa pensée :
 Marion mains fez à prifier
 Que fame qui soit née,
 Quant pour Robinet ce Bergier
 Est si assurée.
 Quant Marion s'oï blasmer,
 Li ceur le commence à trembler,
 Si li a dit sanz nul déport;
*Sire Vallet, vos avez tort,
 Qui éveilliez le chien qui dort.*

Quant Guïot vit que Marion
 Fesoit si male chiere,
 Avant sacha son chaperon,
 Si est tornez arriere.
 Robin qui s'estoit enbuschiez
 Sous un Chasteigniere
 Pour Marion sailli en piez,
 Si a fet Chapiau d'ierre.
 Marion contre lui alla,
 Et Robin deux fois la baïsa,
 Puis li a dit; *suer Marion,
 Vous avez mon cuer*
Et j'ai vostre amor en ma prison

» Guyot entendit très-bien le fretel de
 » Robin, & il en eut un tel chagrin que
 » peu s'en falut qu'il ne tombât; mais
 » l'amour qu'il avait pour sa belle lui remit
 » le cœur, il riposta par un air de sa mu-
 » sette, & après avoir arangé sa cotte, il
 » alla où était Marion, & lui dit tout hors
 » de lui-même; *Ah! Marionnette je t'ai-
 » mais tant!*

» Marion qui l'avait vu venir, s'en alla
 » d'un autre côté; & lorsqu'il la vit s'éloi-
 » gner, il déchargea son cœur. Marion,
 » dit-il, est la plus méprisable des femmes
 » qui existent, quand elle est si folle d'un
 » berger comme Robin. Celle-ci s'enten-
 » dant blâmer, frissonna intérieurement,
 » & répondit aussi-tôt sans détour, *sire*
 » *Damoiseau, vous avez tort de réveiller*
 » *le chien qui dort.*

» Quand Guyot vit Marion le traiter
 » ainsi, il remit son chaperon & se retira;
 » alors Robin qui s'était caché sous des
 » charaïgniers, se leva pour Marion, &
 » fit . . . Marion vint au devant de lui,
 » il l'embrassa deux fois, & dit, *amie Ma-
 » rion, vous avez mon cœur, & j'ai le*
 » *vôtre dans ma prison.*

BEAUMARCHAIS (Pierre de) était frere ou cousin d'*Eustache de Beaumarchais*, Chevalier d'une grande réputation, que Philippe le Hardi envoya en Navarre, pour soutenir les droits de Jeanne, héritiere de ce royaume, que le Roi d'Arragon voulait dépouiller de ses états. Il se rendit à Pampe-lune, y fit son entrée en qualité de vice-roi, & y reçut, au nom de la Princesse, les hommages de la plus grande partie de la noblesse. La bonne conduite de Beaumarchais conserva la Navarre à sa souveraine, qui, dès qu'elle fut en âge de se marier, épousa Philippe le Bel, qui n'était encore que second fils du Roi, & devint ensuite l'héritier du royaume, par la mort de son frere aîné. Ce mariage réunit la couronne de Navarre à celle de France. Nous avons deux chançons de lui.

BEAUMONT (Messire Gilles de). *Mathieu II, Comte de Beaumont*, vivait en 1174 & en 1190, & fut chambrier de Louis le jeune & de Philippe-Auguste.

Mathieu III, Comte de Beaumont, chambrier de France, épousa Alienor de Vermandois, & mourut en 1214.

Jean-Gilles, Comte de Beaumont, chambrier de France (peut-être notre chançonier,) épousa en premières noces *Gertrude*, fille aînée de *Raoul de Soissons* (peut-être aussi celui qui nous a laissé des chançons) & d'Alix de Dreux. Il mourut en 1220.

Dans le manuscrit du Roi, on trouve une chançon de *Gilles de Beaumont*.

Il y avait un *Raoul de Beaumont*, maître Queux du Roi (a) qui employa cent livres parisis pour la dépense de la translation du corps de Saint Louis en 1298.

Jean de Beaumont était chambrier de Louis VIII (ce qu'on appelle aujourd'hui premier gentilhomme de la chambre.) *Guillaume de Beaumont* était Maréchal de France sous Saint Louis, & mourut vers 1250. Il était probablement pere ou frere de *Messire Gilles de Beaumont*, qui nous a laissé une chançon.

Ce Guillaume prend le titre de *Maréchal de France* dans une obligation

(a) Ou grand Queux de France. Cette charge était la première de la bouche du Roi; ses fonctions ont été réunies, à celles de grand Maître.

de 230 livres, dont le Roi saint Louis avait répondu pour lui envers Pierre Chambellan. Cette obligation est datée d'Acre, en Juin 1250.

BERNEVILLE (Gillebert de) vivait en 1260, & était né à Courtray en Flandres. Il était attaché à Henri, Duc de Brabant, pere de la seconde femme de Philippe-le-Hardy. Ce Duc de Brabant lui a adressé une chanson qui commence par *Beau Gillebert*, &c.

Il aime Béatrix d'Oudenarde, quoiqu'il avoue qu'il était marié. Il était persuadé qu'on ne peut mettre trop de mauvaise foi dans le commerce des femmes, & qu'on n'y réussit qu'autant que l'on fait tromper.

« Nul ne se peut avancer
» En amour, fors par mentir ;
» Et qui mieux sçait s'en aider
» Plutôt en a son plaisir ».

Il nous reste de lui trente une chansons.

Chanson de Gillebert.

J'ai fet maint vers de chanson,
Et s'ai mainte foiz chanté :
Onques n'en oi guerredon,
Nes tant c'on m'en s'eust gré.
Mès ja pour ce n'iere faus ;

Toz fins & loiauz

M'en irai,

Et serai

Sages : si m'en retirerai

D'amer celi

Où il n'a point de merci.

Je ne donroie un bouton

D'amors, ne de sa fierté.

Iffuz sui de sa prison

Ou j'ai mains mauz endured.

Amors n'est fors paine & mauz

Tormenz & travaus.

Joë n'ai

Quant les ai ;

Et pour celi me retrai

D'amer celi

Où il n'a point de merci.

« J'ai fait beaucoup de vers pour chan-
» sons, je les ai souvent chantés : & jamais
» on ne m'en a récompensé ni sçu gré.
» Je n'en serai pas pour cela plus faux ;
» je continuerai d'être franc & loyal ; mais
» je me retirerai, je deviendrai sage, &
» je renonceraï à aimer celle dont il ne
» faut attendre aucun merci.

» Je ne donnerais pas une feuille main-
» tenant d'amour & de toute sa puissance.
» Je suis sorti de sa prison, dans laquelle
» j'ai tant souffert. Amour n'est que peine
» & douleur, tourmens & travaux. Je n'ai
» plus de joie depuis que je le sens, &
» c'est pour cela que je renonce à aimer
» celle dont il ne faut attendre aucun
» merci ».

Se j'amasse traïfon
 Ne mefdit, ne fauffeté;
 L'on m'eust tenu à bon,
 Et si m'eust-on amé.
 Certes, amors déloïauz,
 Ja n'iere de çaus;
 Ainz ferai,
 Quant voudrai,
 Chanfon; si me retraierai
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

Nus ne se puet avancier
 En amor, fors par mentir:
 Et qui melz s'en fet aidier,
 Plustoft en a son plesir.
 Qui fame justifiera,
 Ja ne l'amera
 Par convent
 Loïaument:
 Et pour ce je me repent
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

Certes ja céler nel quier,
 G'enpris ma dame à servir.
 Rendu m'en a tel loyer
 Qu'ele me cuida traïr.
 Voirs fu; s'amor m'otria,
 Mès elle me gaba
 Por vil gent.
 Vengement
 M'en dont Dex. Je me repent
 D'amer celi
 Où il n'a point de merci.

» Si j'avais aimé les trahifons, les mé-
 » difances, la fauffeté, on m'eût regardé
 » comme un homme de mérite, & l'on
 » m'eût aimé. Amour trompeur, jamais
 » je ne ferai de ces gens-là. Mais je ferai
 » une chanfon toutes les fois qu'il me
 » plaira, & je renoncerai à aimer celle;
 » &c.

» Ce n'est qu'à force de menfonges qu'on
 » peut parvenir en amour; & qui fait mieux
 » les employer, en obtient plutôt qu'un
 » autre, la récompense. Qui rendra justice
 » aux femmes, jamais ne les aimera de
 » bonne foi & loyalement. Pour moi je
 » me repens d'aimer celle, &c.

» Je ne cherche point à m'en défendre;
 » j'entrepris d'aimer une belle; & le prix
 » dont elle a payé mon amour a été de
 » me trahir. Il est vrai qu'elle m'accorda
 » ses bontés; mais elle me trompa & s'aban-
 » donna à des gens méprisables. Que Dieu
 » me donne le plaisir d'en être vengé. Je
 » me repens d'aimer celle, &c ».

Le Poëte se repentit d'avoir fait cette chanfon que lui dicta la colere; il
 en a laiffé une autre, où il demande pardon à fa belle, & à l'amour, de les
 avoir outragés.

Autre Chançon de Gillebert.

Li joli pensé que j'ai
 Me viennent de fine amor
 Et ce que ma dame sai
 Bone & sage & de valor.
 Me conforte & tient en joie,
 Et se je pooie
 Passer la meilleur
 C'on sache de faire honor,
 Por ma dame le feroie.

Jamais je n'entr'oublierai
 Un ris qui vint de douçor
 Qu'ele fist quant l'esgardai.
 Mès ne dis pas tel folor
 Que pour moi fust, je faudroie;
 Ne voit ne diroie;
 Mès de tel savoir
 M'est el cuer que nuit & jor
 Me samble qu'adès la voie.

Dame je vous ai doné
 Mon cuer, sanz ja départir:
 S'il pooit estre à vo gré,
 C'est la rienz que plus desir.
 Dame franche & débonaire,
 Se savoie faire
 Le vostre plaisir,
 Mieuz ameroie à morir
 Que nus m'en véist retraire.

Les deux autres couplets ne valent rien; mais en voici un d'une autre chançon qui se trouve plus bas, & qui est joli :

Adès ai esté jolis,
 Bien m'en vant :
 Encor-le ferai toz dis
 Mon vivant,
 Et ferai chançon plus lie

« Tout ce que j'ai de jolies pensées me
 » vient d'amour & de ce que je fais que
 » ma dame est bonne, sage & femme de
 » mérite. C'est elle qui m'anime & me
 » met en joie, & si je savais l'honneur qu'on
 » peut rendre à la meilleure des dames,
 » je le ferais pour la mienne.

» Jamais je n'oublierai un souris si douz
 » qui lui échappa un jour que je la re-
 » gardais. Je ne ferai pas la folie de dire
 » que c'était pour moi, je tromperais &
 » ne dirais pas la vérité; mais ce souris
 » est resté si agréablement dans mon cœur,
 » qu'il me semble que je la vois toujours.

» Dame, je vous ai donné mon cœur,
 » sans jamais le retirer. S'il pouvait vous
 » être agréable, ce serait la chose que je
 » désirerais le plus. Dame franche & douce
 » si je savais faire ce qui vous fait plaisir,
 » j'aimerais mieux mourir que l'on me vit
 » y manquer ».

« J'ai toujours été joyeux, & je m'en
 » vante; mais je le ferai toujours tant que
 » je vivrai, & je ferai chançons plus gaies
 » encore que je n'en fis jamais, car celle
 » que j'aime me prie & me dit de chanter;

C'onques ne fis por itant :
Que cele cui j'aim m'en prie
Et dit à moi que je chant ;
S'en ai le cuer plus joiant.

» ce qui me rend le cœur plus con-
» tent ».

BESTOURMES. Il nous reste deux chansons de lui, que l'on trouve dans le manuscrit du Roi, parmi celles des Poètes du treizieme siecle.

BÉTHUNE (Guillaume de). Le manuscrit du Vatican nous a fait connaître deux chansons de lui, qui ne sont attribuées nulle part à Quesnes de Béthune; ainsi ce sont deux Poètes différens.

BÉTHUNE (Le Comte de) (ou Messire Quênes de). Il nous reste de lui douze chansons, & il est compris parmi les Poètes du douzieme & du treizieme siecles.

Une chanson d'Hugues d'Ôisy, qui lui est adressée, semble prouver que le *Quesnes de Béthune* avait accompagné Philippe-Auguste en France à son retour de la Terre-Sainte; & il leur reproche leur lâcheté d'avoir sûtôt abandonné les saints lieux.

Chanson du Comte de Bethune.

L'autrier un jour après la Saint Denise
Fui à Bethune où j'ai esté souvent :
Là me souvient de gent de male guise
Qui m'ont mis sus mençonge à escient,
Que j'ai chanté des dames laidement.
Maiz ils n'ont pas ma chanson bien aprise;
Je n'en chantai que d'une seulement,
Qui bien forfist que venjance en fut prise.

« L'autre jour, le lendemain de la Saint-
» Denis, j'allai à Bethune où j'ai été sou-
» vent; là je me suis rappelé les discours
» que quelques méchants ont tenus sur moi
» par mençonge, en disant que j'ai mal
» parlé des dames. Mais ils ont mal com-
» pris ma chanson; je ne me suis plaint
» que d'une seule qui s'est conduite si mal
» qu'elle en a été punie.

Si n'est pas drois que on me deconfise;
Si vous dirai bien par raison comment :
Quar se on fait d'un fort larron justise,
Doit-il desplaire as loiaus de noient ?
Nennil par Dieu qui raison i entent.
Maiz la raisons est si arriere mise
Que ce c'on doit blâmer loent la gent,
Si loent ce que nus autres ne prise.

» Il n'est donc pas juste que l'on me
» persécute, & je vous le prouverai bien.
» Tous les jours on fait justice d'un voleur;
» & cependant les honêtes gens ne s'en
» plaignent pas. Non par Dieu, pour celui
» qui suit la raison; mais la raison aujour-
» d'hui est si peu estimée, que les gens
» louent ce qu'on doit blâmer, & qu'ils
» louent ce que persone n'estime.

A la meilleur du Royaume de France,

» J'ai donné mon cœur à la meilleure

Voire del mont, ai mon cuer atourné;
 Et non pourquant paour ai & doutance
 Que sa valour ne me tieigne en vuité,
 Quant trop redout orgueilleuse biauté;
 Or mi doint Dex trover vraie espérance
 Qu'en tout le mont n'a orgueil ne fierté
 Qu'amours ne puiſt plaiſſier par ſa puiſſance.

» femme de France, & même du monde
 » entier; & je crains cependant que ſon
 » mérite me tienne en ſouffrance; car je
 » redoute beauté orgueilleuſe. Puiſſe Dieu
 » m'accorder véritable eſpérance, puiſque
 » dans tout l'Univers il n'y a orgueil ni
 » fierté, qu'amour, par ſon pouvoir, ne
 » puiſſe adoucir ».

BLAZON (Mgr. Thibaut de) était un gentilhomme attaché à Thibaut, Roi de Navarre & Comte de Champagne, dont la cour reſpirait la poéſie & la galanterie. On trouve dans ſes chanſons (dont neuf ſeulement nous reſtent) pluſieurs proverbes qui ſont encore d'uſage.

Chanſon de Thibaut de Blazon (a).

Chanter m'eſtuet, ſi criem morir:
 Mult faz grant effors quand je chant.
 Tout le monde voi reſbaudir,
 Las! tout adès mi truis dolent.
 Amors me fet au cuer ſentir
 Tele angoiſſe & tel tōrment
 Que je ne cuit mie garir,
 Se la bele pitié n'en prent.
 Certes à tort me plaing d'amors,
 Mult en ſont douces les doulors.

« Je crains de mourir, & il me faut
 » chanter. Il m'en coûte beaucoup pour
 » le faire. Hélas, je vois tout le monde
 » dans la joie, & moi je ſuis toujours
 » dans la douleur! Amour me fait ſentir
 » au cœur telle angoiſſe & tels tourments,
 » que, ſi ma belle ne prend pitié de moi,
 » je ne crois pas pouvoir en guérir. Mais
 » non, c'eſt à tort que je me plains d'amour,
 » les maux qu'il cauſe ſont doux.

Certes à tort.
 Biau ſire Dex! pour ce ſui nez
 Que je l'amaffe à mon pouvoir.
 Si faz-je las! deſconfortez:
 Si s'en puet bien apercevoir.
 Et ſe g'i muir ſanz eſtre amé
 Tant ai ſervi en bon eſpoir,
 Qu'encor li fera réprouvé
 Mes ſerviſes, g'el ſai de voir.
 Certes à tort.

» Oui, c'eſt à tort, beau ſire Dieu! je
 » ſuis né pour aimer de toutes mes forces.
 » Auſſi fais-je hélas! malheureux que je
 » ſuis! & il ne tient qu'à elle de ſ'en aper-
 » cevoir. Mais ſi, après avoir ſervi ſi long-
 » tems dans l'eſpérance, je meurs ſans être
 » aimé, on lui reprochera encore mes
 » ſerviſes, j'en ſuis certain. Oui, elle a
 » tort ».

BLOIS (Robert de), né à Blois, vivait du tems de Saint Louis, & nous a laiſſé neuf chanſons.

(a) C'eſt une eſpece de rondeau: le ſecond couplet a deux vers de moins.

Chanson de Robert de Blois.

Par trop céler mon courage
Ne puis à joie monter,
Et si retieng à outrage
De trop géhir mon penser;
Ne plus qu'on puet sanz amer,
Avoir pris ne vasselage,
Ne puet-on tenir à sage
Homme qui trop set céler.

En toute chose a mesure,
Que bien garder i sauroit;
Mès vilaine amor n'a cure
D'esgarder réson ne droit.
Je dis que cil se deçoit
Qui n'a soing de couverture,
Et qui plus si asséure
Greigneur damage i reçoit.

Rire & bele bouche fere
Puet-on, ce dient li gentz:
On note bien au viere
Et au fol contement
Mainte folie souvent;
Pour ce se doit-on retraire;
Et melz en fet son affere
Qui se cueuvre sagement.

BLONDEAU DE NEELE, connu aussi sous le nom de Blondel. Voyez son article au chapitre des Troubadours. Il nous reste de lui vingt-neuf chansons.

Chanson de Blondeau.

La joie me semont
De chanter au douz tens;
Et mes cuers li respont
Que droit est que g'i pens;
Car nule riens el mont
Ne faz seur son deffens.
Dex! quel siecle cil ont
Qui i metent leur sens.

A la joie apartient
D'amer mult finement,
Et, quant li lieus en vient,
Li donners largement.

« Pour trop cachier mon amour, je ne
» puis espérer de joie, & je me cause mon
» malheur en célant mes pensées. Comme
» on ne peut sans amour, mériter louange
» & honneur, ainsi ne doit-on pas regarder
» comme sage l'amant qui ne fait parler.

» Qui voudrait y prendre garde, verrait
» qu'en toutes choses il y a une mesure, mais
» vilain amour ne connoît ni droit ni raison.
» Je dis que celui-là se trompe lui-même
» qui ne prend aucun soin pour se cacher;
» & que plus il se fie en lui-même, plus il
» reçoit de dommage.

» On peut, dit-on, sourire & montrer
» un visage agréable. Mais à l'air du visage
» & au maintien, on peut remarquer sou-
» vent de la folie. Ainsi l'on doit se tenir
» sur ses gardes; & celui-là est plus sûr
» de réussir qui se cache prudemment ».

« La joie (l'amour heureux), me fait
» chanter au retour du printems, & mon
» cœur lui répond qu'il est juste de m'en
» occuper; car personne au monde n'ose-
» roit défobéir à amour. Dieu! quelle vie
» heureuse menent ceux qui s'abandonnent
» à lui!

» Pour obtenir ce bonheur, il faut aimer
» loyalement, & quand l'occasion s'en
» présente, donner libéralement; mais par-
» dessus tout il faut discours courtois. Qui

Oncor plus i convient
Parler cortoisement :
Qui ces trois voies tient
Ja n'ira malement.

» pratiquera ces trois préceptes , jamais
» n'éprouvera mauvais succès ».

BODEL (Jean) ou BODEAUX , né à Atras dans le treizieme siecle , nous a laissé cinq chansons.

BOULOIGNE (Gérard de) est compris dans la liste des Poëtes du treizieme siecle , dans les manuscrits de M. de Sainte-Palaye & dans celui du Roi. On n'a de lui qu'une chanson.

BOUTEILLER (Colard le). On croit qu'il était de la noble maison des Bouteillers de Senlis. Il était ami de Guillaume le Viniers , & vivait sous Saint Louis. Nous avons de lui seize chansons.

BRABANT (Le Duc de). *Henri III*, Duc de Brabant , surnommé le *Débonaire* , épousa *Alix de Bourgogne* , fille d'*Hugues IV*. Leur fils aîné se fit Moine. *Jean I* succéda à son pere ; *Geoffroy* , seigneur d'*Arscot* , était le troisieme , & *Marie* leur fille , épousa *Philippe le Hardi* , Roi de France. Le Duc *Henri III* mourut en 1260 , & sa femme le 23 Octobre 1273. On a soupçonné que ses chansons étaient de son Menestrel *Adenez* , qui nous apprend que son maître , avant de mourir , commanda d'ouvrir sa chambre à tous ceux qui le voudraient venir voir , pauvres & riches , ayant fait mettre beaucoup d'or d'argent près de lui , afin de le donner aux pauvres.

Nous avons de lui quatre chansons.

P A S T O U R E L L E.

L'autrier estoie montez
Seur mon palefroi anblant ,
Er pris m'estoit volentez
De trouver un novvieu chant.

Tout esbanoiant

M'en aloie ;

Trais enmi ma voie

Pastore seant

Loin de gent :

Belement

La salu ,

Et li dis , vez-ci vo dru.

« J'étais monté l'autre jour sur mon
» palefroi (qui va l'amble) , & il m'était
» venu l'envie de faire un chant nouveau ;
» je marchais tout gaiment , quand je trou-
» vai dans mon chemin une bergere assise
» à l'écart. Je la salua poliment , & lui dis ,
» vous voyez votre amant.

Biau sire, trop vous hastez,
Dit la touse; j'ai amant:
Il n'est gueres loing alez,
Il revendra maintenant.
Chevauchiez avant.
Trop m'effroie
Que il ne vous voie,
Trop est mescréant;
Ne talent
Ne me prent
De vos giu:
Aillors ai mon cuer rendu.

Damoiselle, car créez
Mon conseil; je vous créant,
Jamès povre ne ferez,
Ainz auroiz à vo talent.
Cote traînant,
Et corroie
Ouvrée de soie
Cloée d'argent.
Bonement
Se défent;
N'a valu
Quanke j'ai dit un festu.

Biau sire, car en alez,
Dist elle, c'est pour noient;
Vostre parole gastez
Que je ne pris mie un gant.
Ne vostre beuban
N'ameroie,
Vos don ne prendroie,
Ne si autrement
Vostre argent;
Vo présent
N'ai eu;
Maint prometeus ai véu.

Damoiselle, car prenez
La çainture maintenant,
Et le matin si raurez
Tome II.

» Beau sire, vous vous pressez trop,
» dit la fillete; j'ai un amant. Continuez
» votre chemin, j'ai peur qu'il ne vous
» voie, il est jaloux; & je n'ai nulle envie
» d'écouter vos badinages: mon cœur est
» donné à un autre.

» Demoiselle, faites ce que je vous con-
» seille. Je vous donne ma parole que vous
» n'aurez plus jamais à craindre la pau-
» vreté, mais que vous aurez à votre gré
» cote à longue queue, & ceinture tra-
» vaillée en soie avec des cloux d'argent.
» Elle se défend bravement, & tout ce que
» je disois ne produisoit rien, (n'a vallu
» un fêtu).

» Beau sire, retirez-vous, dit-elle: c'est
» inutile; vous perdez vos discours (que
» je ne prise pas un gant). Je n'aimerais
» pas vos galanteries, & ne prendrais ni
» vos dons ni votre argent. Je n'ai point
» vu ces présents dont vous parlez, & j'ai
» souvent rencontré gens qui promettaient.

» Demoiselle, recevez dès ce moment
» la ceinture; demain matin vous aurez tout
» le reste. Alors elle sourit & j'en fus fort

Trestout l'autre convenant.

Lors va forriant,

Et j'oi joie.

Tant fis qu'ele otroie

Mon gré maintenant.

Le don prent

Maintenant;

J'ai sentu

De quel manière ele fu.

A U T R E.

Amors m'est à cuer entrée,

De chanter m'a esméu :

Si chant por la bele née

A cui j'ai mon cuer rendu

Ligement;

Et sachent la gent,

Mercier

Ne doit-on de mon chanter,

Fors li

Cui j'aim si

Que j'en ai & cuer & cors joli.

Se j'ai dolor endurée

Por amor, & mal sentu.

Il me plaist bien & agréé

Quant j'ai si bien esléu;

N'ai talent

D'amer fausement :

Amender

Vueil, & loiaument amer

Por li

Cui j'aimsi, &c.

Amors est en moi doublée

Plus que onques maiz ne fu :

Si servirai à durée;

Dex doint c'on m'ait retenu

Temprement

Amorousement

Sanz fausser :

Car je ne puis oublier

Celi

Cui, &c.

» aise. Enfin je fis tant qu'elle consentit

» à ce que je voulais. Elle prit le pré-

» sent & moi je sus comment elle était

» faite ».

« Amour est entré dans mon cœur &

» m'excite à chanter. Je chanterai donc

» pour la belle à qui j'ai fait hommage

» lige de mon ame. Et je veux qu'on sache

» que personne ne doit me savoir gré de mon

» chant, hors celle que j'aime tant que

» j'en ai le corps & le cœur joyeux.

» Si j'ai enduré quelque douleur & ref-

» senti des maux pour amour; je m'en

» aplainis au moins & m'en félicite quand

» je vois que j'ai si bien choisi. Je n'ai

» point envie d'aimer fausement, mais

» je veux me corriger & m'attacher loyale-

» ment à celle que j'aime tant, &c.

» Amour est augmenté en moi plus qu'il

» ne le fut jamais. Je le servirai constam-

» ment. Dieu veuille qu'on me garde ten-

» drement, amoureusement, sans me trom-

» per; car je ne puis oublier celle que, &c.

Et s'amors les suens avance,
De moi li doit souvenir :
Car je sui suenz sanz faillance
A toz-jors sanz repentir.

Ententis
Serai mès touz dis
D'avancier
Amors, & son nom haucier
Por li
Cui, &c.

Adez me croist ma poissance
Et volentez de servir,
Sanz celi où j'ai fiance
Ne porrai mie garir ;
Si conquis

M'ont si très douz ris :
Sanz cuidier
Sai que ne puis eslongnier
De li
Cui, &c.

Cuens jolis
De Flandres, amis,
Cui j'ai chier,
Me sauriez-vous conseilliez
De li
Cui j'aim si, &c.

» Si amour fait prospérer les serviteurs
» il doit se ressouvenir de moi ; car je suis
» le sien sanz retour & à jamais. Toujours
» désormais je serai occupé à honorer amour
» & à exalter son nom pour celle que, &c.

» Sans cesse croître dans mon cœur l'envie
» & l'ardeur de la servir. Sans les bontés,
» dans lesquelles j'ai confiance, je ne pour-
» rai guérir. Son doux sourire m'a con-
» quis, & je sens qu'il n'est plus en mon
» pouvoir de m'éloigner de celle, &c.

» Joli Comte de Flandres, ami que j'aime ;
» pouvez vous me conseiller sur celle que
» j'aime tant ». &c.

BRAINE (Messire Jean, Comte de) vivait sous saint Louis, & nous a
laissé trois chansons, que l'on trouve dans le manuscrit du Roi (a) &
dans celui de Noailles.

(a) La table ancienne & la table nouvelle de ce manuscrit, attribuent faussement ces
chansons au Roi Jean. Le nom du *Quens Jehan de Braine*, est à la tête de chacune
de ces chansons dans le même manuscrit. L'écriture de ces titres est aussi ancienne que
celle de la table ancienne, & la seconde a été copiée sur la première ; ainsi il est évident
que c'est une faute du premier copiste.

Le manuscrit de Noailles renferme deux copies de la troisième de ces chansons. La
première est attribuée au *Comte Jean de Braine*, & la seconde au *Chanoine de
Saint Quentin*. L'écriture du manuscrit du Roi étant du treizième siècle, & le Roi Jean
n'étant monté sur le trône qu'au quatorzième, il est impossible qu'il soit l'auteur de ces
chansons.

BRESI (Hugues de) ou de BERCI, ou de BRÉGY, contemporain d'Hélinand, vivait sous Philippe-Auguste, & était le plus agréable de nos vieux Romanciers. Il nous a laissé six chansons. L'Abbé Massieux prétend qu'il est le même que *Guyot de Provins*, Auteur de la Bible. On le croit Moine, parce qu'il dit quelque part :

« Y a plus de douze ans passé
» Qu'en noirs draps suis enveloppé ».

Il nous apprend que, de son tems, l'aimant servait à guider les vaisseaux. Car, après avoir parlé de l'étoile polaire qu'il appelle Tramontane, il dit :

Icelle étoile ne se muet.
Un art font qui mentir ne puet
Par vertu de la Marinette
Une pierre faide & noirette
Ou li fers volentiers se joint.

BRETAGNE (Jean I de Dreux, Comte de). Il était Comte souverain de Bretagne & fils de *Pierre Mauclerc*, si fameux sous Philippe-Auguste. Il épousa *Blanche*, fille de Thibaut, Roi de Navarre. Ce fut *Gace Brulé* qui, pendant son séjour en Bretagne, lui fit naître le goût de composer des chansons. Ce Prince & son épouse survécurent plus de trente ans au Roi de Navarre, qui mourut en 1253 ou 1254 (a).

Nous n'avons de lui que la chanson suivante.

— *Chanson du Duc de Bretagne.*

Bernart, à vous vueil demander	« Bernard je veux vous demander quelle
De deus choses la plus vaillant,	» est la meilleure de deux choses, ou la
Pro ce que tant oi loer,	» valeur que j'ai entendu tant louer, ou
Ou largece qu'on aime tant.	» la libéralité qu'on aime tant. Dites m'en.

(a) Les Souverains de cette province portaient également le titre de Duc ou Comte. Fauchet dit que celui dont il s'agit ici, était *Pierre*, surnommé *Mauclerc*, mais il se trompe.

Cette pièce est un *jeu-parti* entre le Duc & Bernard de la Ferré. Il y a dans les derniers couplets plusieurs vers qui ont une syllabe de moins que ceux des deux premiers.

Si m'en dites vostre semblant ;
Car j'ai touz jors oï conter ,
Sans proëce ne puet monter
Nul chevalier très bien avant
Qui d'armes soit entremétant.

Cuens de Bretagne , sans fausser ,
Largèce vault melz , ce m'est vis :
Que largece fait homme amer
A trêstouz ceus de son pays ;
Méefmement ses anemis
Puet-on conquerre par doner :
Et si en puet-on acheter
L'amor au Roy de paradis ;
Et qui l'a , mult li est bien pris.

Bernart de la Ferté , amis ,
Ne cuit sanz proëce vaille
Largece ; ainçois m'est avis
Qu'en semble feu de paille :
Quant est ars , bien se sanz faille
Riens ne vaut ; pour ce m'est avis
Proëce doit avoir le pris ;
Car qui l'a , ne fera faille
En nul befoing où il aille.

Cuens , & je di sans largece
Ne porroit nus estre preudon :
Car à toz biens fere adrece
Celui qui l'a en sa méson.
Et meefmement riches hon
Qui de doner n'a paréce ,
Si ne le fer par dét.èce ,
Itel doit avoir région ;
Et non mie le preus félon.

Bernart , j'ai touz jors oï dire
Que li cors gaaigne l'avoir ;
Et se il est mauvès fire
Quel chose le fera valoir ?
Largece n'ia pouvoir.

» votre avis ; car j'ai toujours ouï dire que
» sans prouesse , un chevalier , qui suit le
» parti des armes , ne peut aller loin.

» Comte de Bretagne , franchement à
» mon avis , largesse est préférable. C'est
» elle qui fait aimer un homme dans tout
» son pays. Il peut même , par son moyen ,
» gagner ses ennemis ; il peut en acquérir
» l'amour du Roi du ciel ; & celui qui la
» possède est un homme bien estimable.

» Bernard de la Ferté , mon ami , je ne
» crois pas que largesse ait quelque prix
» sans la prouesse. Il me semble au con-
» traire qu'elle ressemble au feu de paille
» qui , quand il a brûlé un instant , ne vaut
» plus rien. Je conclus donc que prouesse
» doit l'emporter ; car celui qui est preux
» ne manquera jamais , en quelque lieu
» qu'il aille.

» Comte , je dis moi que sans largesse ,
» on ne peut être un prud'homme , car
» c'est elle qui engage à faire du bien
» celui qui la possède. J'ajoute de plus
» qu'un homme riche qui est prompt à
» donner , & qui le fait avec grace , devroit
» posséder un état , & jamais le preux qui
» en même temps peut être un traître.

» Bernard , j'ai toujours entendu dire
» que l'argent ne gagne que des corps. Si
» votre homme libéral est un mauvais Prin-
» ce , qu'aura t-il pour se faire valoir (aimer
» de ses sujets ?) largesse ne fera rien à cela.

Ne fîcien ne mire.
 Touz jors fera de l'Empire
 Mis à henor en non chaloir,
 Ce poez-vous savoir de voir.

» Il n'y a médecin ni chirurgien qui y sache
 » remède; & il sera regardé comme un
 » homme qui se soucie fort peu de l'honneur
 » de ses états : vous pouvez certainement
 » compter là-dessus ».

BRETEL OU BRETEAUX (Sire Jean) vivait du tems de saint Louis, & a fait une foule de chansons en *jeux partis*. Il ne nous en reste que quatre. Breteaux était ami de *Lambert Ferris* & de *Cuveliers*.

BURNEAU DE TOURS vivait sous saint Louis, & nous a laissé deux chansons.

CAPELAINS DE LAON est compris dans la liste des Poètes du treizieme siecle, dans les manuscrits de M. de Sainte-Palaye.

La seule chanson qui nous reste de lui, est anonime dans le manuscrit de M. de Paulmy.

CARASAUZ, né à Arras, vivait sous saint Louis, & nous a laissé six chansons.

CASTEL OU CHASTEL (Robert ou Robins de) florissait en 1260, & a laissé six chansons, dont deux sont cotées en marge *couronnées*, pour avoir, selon les apparences, gagné quelque prix.

CAUPAINS (Arnould), compris dans la liste des Poètes du treizieme siecle, nous a laissé cinq chansons.

CHANCELIER DE PARIS. La chanson qui nous reste de lui, est-elle de Hugues de Bethisy, Chancelier en 1186 & en 1200, ou de Guy d'Athies, vice-Chancelier en 1201, & peut-être frere ou parent de Simon d'Athies, l'un de nos Chansoniers de ce siecle, ou enfin, de frere Guerin, Garde-des-Sceaux en 1213, mort en 1230? C'est ce qu'il n'est pas aisé de décider.

CHANOINE DE SAINT-QUENTIN (Le) vivait sous saint Louis, & nous a laissé trois chansons.

CHARDON DE CROISILLES vivait sous saint Louis. Nous n'avons que deux de ses chansons.

CHARTRES (Matthieu Vidame de) de la maison de Vendôme, était Vidame du pays Chartrain, dont alors Thibaut de Champagne était Comte.

Il est à présumer que leur goût pour les chapsons dût les lier ensemble. Le Vidame ne nous en a laissé que huit assez jolies. Il est qualifié panetier de France dans un état de la maison du Roi Philippe-le-Bel, de l'an 1288, & vivait encore en 1291.

Il était fils de Geoffroy de Freteval, Vidame de Chartres, mort en 1245, qui peut être aussi l'auteur des chansons; mais il n'est pas aisé de décider, si elles sont du pere ou du fils. Il nous en reste neuf.

Les deux premiers couplets d'une de ses chansons se trouvent dans le Roman de Guillaume de Dole.

Chanson du Vidame de Chartres.

Chascuns me semont de chanter;
Mès n'en puis trouver l'achefon,
Quant cele ne me daigne amer
Qui à tort me tient en prison.
Onques ne vout ma guérison
Querre, ne ma plaie saner,
Tant m'a haï!
Bien voi fin amant traï,
Quant amors m'a si enhaï.

Long tens ai amé sanz fausser
Cele dont n'os dire le non;
Mès or la puis male nonmer,
C'onques ne me fist se mal non.
Servie l'ai sanz traïson,
N'onques n'i poi douçor trouver:
Tant m'a haï, &c.

Onques ne poi si bel servir
Ma dame, que melz m'en fésist.
En une eure péüst inérir
Les max que j'ai, s'ele voulist:
Mès onques talent ne li priist
De moi respasser ne guérir,
Tant m'a haï, &c.

Dame pour qui plor & soufpir,
Ainc fame, fors vous, ne me fist:
Car quant vostre biauté remir,
Mon cuer lo qui si haut s'assist;

» Chacun m'engage à chanter, mais
» je ne puis en avoir l'envie, quand je
» vois celle qui me tient dans sa prison,
» ne daigner m'aimer. Jamais elle n'a voulu,
» tant elle me hait! soulager mes maux, &
» guérir la blessure qu'elle m'a faite. Quand
» je vois amour tant m'affliger, je vois un
» vrai amant bien trahi.

» Long-tems j'ai aimé, sans tromper,
» celle dont je n'ose prononcer le nom;
» mais à présent je puis bien la nommer
» méchante, puisqu'elle ne me fit jamais
» que du mal. Jamais je ne trouvai dou-
» ceur en elle, tant elle me hait. Quand je
» vois, &c.

» Je n'ai jamais pu si bien servir ma
» dame, qu'elle m'en traitât mieux. Elle
» eut pû dans une heure, si elle eût voulu,
» guérir les maux que je sens; mais jamais
» l'envie ne lui vint de me sauver du tré-
» pas, tant elle me hait! &c.

» Dame pour qui je pleure & soupire,
» jamais femme que vous ne me toucha. Et
» quand je contemple vos charmes, je loue
» mon cœur de s'être adressé en lieu si haut.

Et ne porquant trop i méspriist
Quant ensi mi lessiez morir.

Dame, merci;
Bien m'a, &c.

Chançon, di ma dame au partir
En qui Dex tant de biauté mist
Qu'ainc nule autre n'i pout partir,
N'ainc nule plus bele ne fist;
Di li qu'à li pas n'afférist
De son ami lessier morir

Tant sanz merci.
Bien voi, &c.

» Cependant il s'est mépris, puisque vous
» me laissez mourir. Grace, ma dame
» quand je vois, &c.

» Chançon, dis en partant à cette belle,
» à qui Dieu a départi tant de beauté,
» que nulle autre ne peut la balancer,
» & que nulle autre ne fut plus belle. Dis-
» lui qu'il ne lui convient pas de laisser
» mourir ainsi son ami sans pitié. Quand
» je vois, &c n.

CHASTEL (Robert du) pourrait bien être le même que Robins du Castel.
Il nous reste deux chançons de lui.

CHEVALIERS (*Guefves*). La table du manuscrit du Roi fait mention d'une
de ses chançons; mais elle a été coupée, peut-être par Henri III, qui a coupé
presque toutes les vignettes de ce manuscrit. Celui de M. de Sainte-Palaye
nous en a conservé trois, dont on trouve une dans celui de Noailles.

CHIERTAIN OU CERTAIN vivait dans le treizieme siecle, & nous a laissé
une seule chançon.

CHISON (Jacques de) ou KISON, vivait en 1250, & a laissé neuf chançons
d'amour, pleines de sentiment.

Chançon de Jacques de Chison.

Quant reconmence & revient biaux estez,
Que foille & flor respandit par boschage,
Que li froiz tanz de l'hyver est passez,
Et cil oïsel chantent en lor langage,

Lors chanterai,
Et envoïsez serai
De cuer verai:
Ja por rienz nel lairai;
Car ma dame qui tant est bone & sage
M'a commandé a tenir mon usage
D'avoir cuer gai.

« A présent que revient & recommence
» le doux printems, que dans les bocages
» on voit briller fleurs & fruits, que la
» froidure de l'hiver est passée : je chan-
» terai, & serai joyeux de bon cœur, &
» ne me tairai pour chose au monde;
» car ma dame qui est si bone & si sage
» m'a ordonné de tenir selon mon usage
» mon cœur gai.

Cil qui dient que mes chans est remez
 Par mauvaistie & par faintis corage,
 Et que perdue est ma joliveté
 Par ma langor & par mon mariage
 N'ont pas bien sai
 Si amoroz affai
 Conme je ai
 Qui joie maintendrai
 Tot mon vivant; ne ja par nul malage
 Comment qu'il griet, ne comment qu'assoage,
 Ne recrerai

Li tens d'esté ne la bele saison
 Ne font or pas ma chançon envoisie,
 Maiz douz pensé, & jolie raisons;
 Et bone amors qui m'a en sa baillie,
 Qui de joie mon fin cuer resemont
 Me fait penser à la meillor del mont:
 S'en doist estre mes chanz mout pluz jolis,
 Car or endroit chant-je con fins amis.

Et puisqu'amors est ma droite ochoisons,
 Je me dois bien tenir à sa maistrie
 Qu'ele m'apprent & les chans & les sons,
 Et par li est ma pensée jolie.
 Quar quant recort les biaux ex de son front,
 Et les regart amourouz qui ens sunt,
 Lors me confort qu'en pensans m'est avis
 Que d'eus me naist, en souriant, mercis.

» Ceux que disent que j'ai renoncé à
 » chanter par lâcheté, par manque de
 » courage, & que ma nonchalance &
 » mon mariage m'ont fait perdre ma gaieté,
 » ne savent pas ce qu'on fait quand on
 » est amoureux comme je le suis, moi qui
 » maintiendrai joie toute ma vie, & qui
 » pour nulle maladie ne cesserai, soit que
 » l'amour me cause des peines, soit qu'il
 » me procure des plaisirs.

» Ce n'est ni le printems ni la belle saison
 » qui rendent ma chanson gaie; c'est une
 » douce pensée, un souvenir agréable, &
 » l'amour qui, possédant mon cœur, le
 » somme avec joie de penser à la plus belle
 » du monde. Mon chant doit donc être
 » plus joyeux; car en ce moment je ne
 » chante que comme un tendre amant.

» Puisqu'amour est ma véritable ressource;
 » je dois bien m'y tenir attaché. C'est lui
 » qui m'enseigne à chanter, c'est lui qui
 » rend mes pensées riantes. Lorsque je
 » songe aux beaux yeux de ma belle & à
 » ses regards amoureux; alors il me sem-
 » ble que je vois merci naître en eux avec
 » un sourire ».

CHRESTIEN DE TROYES, Auteur du Roman du Graal, vivait vers la fin du regne de Louis-le-Jeune, puisqu'il y parle de *Philippe d'Alsace, Comte de Flandres*, comme vivant alors; & ce Prince mourut en 1191. Fauchet pense que les anciens Romans, comme *Tristan, Lancelot*, &c. avaient été d'abord composés en prose; & que vers ce tème, ils furent remis en vers & en nouveau langage. *Tristan* parut en 1190. Le Graal le suivit immédiatement.

On le fait auteur du Roman de *Perceval*; mais c'est seulement *Thori de Bourges*, qui n'en donne aucune preuve. Il a fait certainement le Roman du Chevalier du Lyon.

C'est aussi à tort que Fauchet & Lacroix-Dumaine lui ont attribué le Fabliau du *Chevalier de l'Épée*. La preuve s'en trouve dans le préambule de ce Fabliau. L'Auteur reproche à Chrestien de n'avoir pas parlé de Gauvain, lui qui avait parlé de tant de Chevaliers de la table ronde. Il nous reste trois chansons de Chrestien de Troyes.

CÆSAR, excellent Peintre & bon Poète Provençal, vivait l'an 1384.

COLARS LE BOUTEILLIER. (Voyez au *B*).

COLIN MUSET. (Voyez *Muset*).

CONTREDIT (Andrieu, André ou Pierre), Poète du treizième siècle, nous a laissé dix-sept chansons.

CORBIE (Messire Pierre de) Poète du treizième siècle, nous a laissé six chansons, qu'on ne trouve que dans le manuscrit du Roi & dans celui de Noailles.

CORBIE (Roufins de) vivait à-peu-près dans le même tems, & on ne trouve qu'une chanson de lui dans le manuscrit de M. de Sainte-Palaye.

CORBIE (Vielard de). Cinq chansons nous restent de lui: il était contemporain des précédens.

COUCY (Le Comte de); probablement c'était Raoul second, Sire de Coucy, tué à la Massoure en 1250. Nous n'avons de lui que cette chanson.

Chanson du Comte de Coucy.

De jolis cuer enamoré
Chansonnette commencerai,
Pour savoir s'il viendrait en gré
Cele dont ja ne partirai;
Ainz ferai à sa volonté,
Ja tant ne mi saura grever
Qu'el ne mi truisse ami verai.

« De cœur gai & amoureux, je com-
» mencerai une chanson pour savoir si elle
» plairait à celle dont jamais je ne me fé-
» parerai, & à la volonté de qui je ferai
» toujours dévoué. Car elle aura beau
» m'affliger, je ferai toujours son amant.
» fidele.

Quant son gent cors & son vis cler
Et sa grant biauté remirai,
Lors la trouvai si à mon gré
Que toute autre amor oubliai :
Ce ne fut pas pour ma santé,
Et si cuit bien tout mon aë
Languir que ja ne li dirai.

Réson me blasme durement
Et dit que pas ne l'ai créu,
Car d'amer si très hautement
Ai trop mauvès conseil éu ;
Mès pitié qui les fins amant
Fet iriez baux & joïanz,
Dit qu'amor mi sera rendu.

Dame, se j'aim plus hautement
Que mestier ne mi soit éu,
La grant biauté qu'à vous apent
A si mon corage méu :
Si vous cri merci bonement :
Car trop redout vilaine gent
Que il ne soient mes créu.

Deformès n'est-il noïent
Du départir ne ne du mouvoir,
Ne pour paine ne pour torment,
Ne pour mal que mi face avoir :
Ainz serai tout à li servir,
Or soit du tot à son plesir
Pour merci atendre & avoir.

» Quand je vis son joli corps, & son
» minois charmant, & sa beauté parfaite,
» je la trouvai si fort à mon gré que je
» renonçai à tout autre amour ; ce ne fut
» pas pour ma santé, car je crois que je
» suis destiné à languir toute ma vie sans
» que j'ose le lui dire.

» La raison me blâme durement, & me
» dit que c'est ma faute d'avoir eu l'impru-
» dence d'aimer en si haut lieu ; mais pitié
» qui procure joie & plaisir aux amans
» désolés, me dit que je serai récompensé.

» Dame, si j'ai eu un amour plus am-
» bitieux qu'il ne me convenoit, c'est la
» beauté que vous avez en partage qui
» m'y a excité. Je vous crie merci, car
» je crains que les méchans ne soient crus
» dans leurs médifances sur mon compte.

» Déformais peu m'importe que je parte
» ou que je reste, que j'éprouve peine &
» tourment, & les maux dont elle m'afflige.
» Je serai tout entier dévoué à la servir ;
» & c'est de sa bonne volonté uniquement
» que j'attends, & veux avoir merci ».

Coucy (Le Châtelain). Voyez ses chansons au chapitre suivant.

COUPELE (Pierre de la) vivait en 1260, & nous a laissé cinq chansons.

COUROIERIE (Eudes de la). Rien de bon de lui ; mais il faut remarquer cet hémistiche singulier dans une chanson, dont les vers sont de dix syllabes.

Chadson d'Endes de la Courroierie.

Apris ai d'amors trestout mon aage,
Ore en sui plus fox qu'au commencement ;
Mès je me pourpens q'il n'en est nul sage,

« J'ai senti l'amour toute ma vie, & il
» rend maintenant plus fou que je ne l'ai
» jamais été. Mais je m'imagine que per-

Ja tant n'en aura apris longuement.
Or me face amors un tel avantage
Qu'ele me partit, ou qu'el m'asoage
Les maux qu'ai soffert débonairement,

» sone n'est est exempt, quelqu'étude qu'il
» ait faite à ce sujet. Or, qu'amour me
» fasse donc la grace, ou de me quitter
» enfin, ou de me soulager des maux que
» j'ai soufferts avec douceur ».

Il vivait sous saint Louis, & nous a laissé cinq chansons.

CRAON (Pierre de). Ce qu'avance Fauchet, que ce Poëte était de l'illustre maison de Craon, est détruit par les premiers vers d'une de ses chansons, où il dit qu'il aime par protection, & que *ses bons seigneurs de Craon ont aimé toute leur vie*. Il était alors d'usage que les vassaux prissent quelquefois le nom de leur seigneur.

Il ne nous reste de lui qu'une chanson.

CRAON (Maurice de) était peut-être frere du précédent, & a été confondu avec lui.

Il dit, dans la chanson qui nous reste de lui, qu'il aime par héritage, & que dans sa famille, on a toujours été galant de pere en fils.

» Fine amor claim en moi par héritage.
» Droiz s'est résön : car bien & loiaument
» L'ont servie de Creon leur aage
» Mi bon seigneur ».

CUPELIN, bon Poëte du treizieme siecle, vivait en 1260. Il était compaignon de Hugues de *Braie-Selve*, fameux Menestrel, & composait les chansons que chantait ce jongleur.

CUVELIERS (Jean le) vivait sous saint Louis, & nous a laissé six chansons.

DOETE DE TROYES. Elle se trouva à la cour de l'empereur Conrad à Mayence.

« De Troye la belle Doete
» Y chantait cette chansonette ;
» Quant revient la saison
» Que l'herbe reverdoie.

Bible Guyot.

Doete était fameuse par sa beauté, son esprit & sa voix ; & elle faisait des chansons, dont elle composait aussi les airs.

DOUAI (Pierre de). Nous n'avons qu'une chançon de lui dans le manuscrit de Sainte-Palaye. Il est dans la liste des Poëtes du treizieme siecle.

DOUCHE (Andrieu). Le manuscrit de Sainte-Palaye nous a conservé deux chançons de lui. Il est dans la liste des Poëtes du treizieme siecle.

DREGNU, de Lille, (Marotte ou Marie). Il nous reste une seule chançon d'elle, que l'on trouve dans le manuscrit du Roi & dans celui de Noailles.

Mout m'abélift quant je voi revenir
Yver , grefill & gelée aparoir ;
Car en toz tans se doit bien resjoir
Bele pucele , & joli cuer avoir.
Si chanterai d'amors por mieux valoir,
Car mes fins cuers plains d'amorous desir
Ne mi fait pas ma grant joie faillir. ,

« J'ai du plaisir quand je vois revenir
» l'hiver & paroître le grefil & la gelée ,
» car en tout tems jolie pucelle doit se ré-
» jouir & avoir le cœur joyeux. Je ferai
» chançon d'amour pour être plus gaie, car
» mon cœur tendre , plein de desirs amou-
» reux , ne me donne pas lieu de m'at-
» trister ».

DURAND , ancien Poëte Français , vivait vers l'an 1300 , & composa plusieurs Romans , où l'on trouve des chançons. Étant amoureux d'une demoiselle de la Maison de Balbi , cette demoiselle tomba malade : on la crut morte ; & Durand , en aprenant cette nouvelle , mourut subitement de douleur. Revenue à la vie , le chagrin qu'elle eut d'avoir causé la mort de Durand , lui fit prendre le voile.

ERRARS (Jean). Il y avait un Jean Errars , sieur de Valéry , Chambrier de Philippe le Hardy , & qui mourut en 1372. Il était probablement fils de celui qui nous a laissé trente chançons. On lit dans le manuscrit du Roi : *Chançons de Jean Errars* , & *Chançons de Jean Errars le jeune* ; ce qui laisserait soupçonner qu'ils étaient deux freres : mais aucun autre manuscrit ne fait cette distinction.

Chançon de Jean Errars (a).

Je ne me sai mès en quel guise
Ne maintenir ne demener ,

« Je ne fais plus que faire ni qu'i-
» maginer , lorsque je me vois liaï & mé-

(a) Toute entiere sur deux rimes. Il y en a beaucoup d'exemples.

Quand cele me het & mesprise
 Où cuidoit merci trouver.
 De moi grever s'est entremise
 Amours dont tant me fueil loer,
 Quant à cele me fet penser
 Où ne truis pitié ne franchise.

Mès amours m'a la voie aprise
 Et la fente de bien amer.
 Parquoi péréce ni faintise
 Ne me porraient fors mener
 Ne destourner de mon service.
 Ainz vueil tant par servir ouvrir
 Qu'à joie puisse recouvrer,
 Qu'espérance la m'a adès promise.

Espérance qui m'apetise
 Mes maux, & fet entroublir,
 Me temoigne bien & devise
 Qu'amors ne veut sa loi fausser
 Ne remuer pour vaillantise;
 Car là où cuers se veut doner,
 Estuet cele part cors torner:
 Tels est sa force & sa justise.

Si je vous aim, & lo, & prise,
 Dame, n'en faz mie à blasmer:
 Car de biauté nature a mise
 S'entente en vous faire & former.
 Sage en parler, par S. Denise,
 Ce n'i fet pas à oublier.
 Cil devrait bien Dieu aorer
 Qui vostre amour aurait conquise.

Amours, qu'estes-vous en moi quise,
 Que ne mi voulez conforter?
 Par vous ai fete ceste enprise,
 Si vous en doi achoisoner,
 Et demander la mort qu'ai prise,
 En sa grant biauté regarder,
 Se merciez ne me veut tenser
 Contre le mal qui si m'atise.

» prise par celle en qui je croyais trouver
 » merci. Amour dont j'avois coutume de
 » me tant louer, s'est mis en tête de m'affli-
 » ger, en m'atachant à une beauté en qui
 » je ne trouve ni pitié ni compassion.»

« Mais il m'a appris le chemin de bien
 » aimer; ainsi ni découragement ni feinte
 » ne pourront m'en faire sortir & changer
 » mes services. Je veux au contraire, par
 » ma constance, si bien faire, que je par-
 » viendrai enfin à obtenir la joie qu'espé-
 » rance m'a de tout tems promise. »

« Espérance qui diminue & qui me fait
 » oublier mes maux, me dit & me répète
 » sans cesse qu'un amant ne doit manquer
 » à sa foi ni changer, quelque beauté qu'il
 » trouve. Car quand le cœur veut se don-
 » ner quelque part, il faut que le corps
 » suive; & telle est sa force & son pou-
 » voir. »

« Si je vous aime, si je vous loue &
 » vous estime, dame, on ne doit pas m'en
 » blâmer; car nature, quand elle vous for-
 » ma, vous départit tout ce qu'elle avait
 » de beauté. Il ne faut oublier non plus, par
 » S. Denis! (*forte de ferment*) la sa-
 » gesse de vos discours. Certes celui qui
 » aurait gagné votre amour, devrait bien
 » remercier Dieu. »

« Amour, pourquoi vous fixer chez
 » moi, puisque vous ne voulez me soula-
 » ger? C'est vous qui m'avez engagé dans
 » cette entreprise, & c'est vous que je dois
 » acuser de la mort que me causeront les
 » yeux de ma belle, si elle ne daigne avoir
 » pitié du mal qui m'enflâme. »

AUTRE (a).

Penfer ne doit vilanie
Cuer qui aime loïaument,
Mès baer à cortoisie
Et haïr vilaine gent,
Et amer plus hautement
Cointe Dame renvoïsie.
S'amerai la plus jolie
Qu'en trestout le monde sai :

J'ai, j'ai

Amorettes au cuer

Qui me tiennent gai.

Gai, joli toute ma vie
Serai, & plus bonement
Servirai, que que nus die,
La bele où mes cuers s'atent.
A mains jointes hulmement
Li pri qu'el ne m'oublit mie ;
Mès, s'il li plest, si m'ocie,
Ja ne l'en saurai maugré.

A la plus favoreufete

Du mont ai mon cuer doné.

Doné li ai sanz boisdie,
Cuer & cors entièrement :
Or doint Diex que otroïe
Me soit s'amor bonement.
S'ele croit vilaine gent,
Jamès nul jor de ma vie
N'iére bien comme d'amie.
J'à de li ne partirai

Amorettes

Ai

Jolivetes ;

S'amerai.

(a) « Cœur qui aime loyalement, ne
» doit penser à choses vilaines, mais s'ocu-
» per de courtoisie, haïr les gens mépri-
» sables, & aimer de plus en plus femme
» aimable & attrayante. J'aimerai donc la
» plus jolie que je connaisse dans le monde.
» *J'ai amourettes au cœur qui me tiennent*
» *gai.* »

« Je serai toute ma vie gai & joyeux ; &
» quoiqu'on dise, j'en servirai avec plus
» d'ardeur la belle en qui mon cœur se fie.
» Je la supplie humblement à mains jointes
» de ne pas m'oublier. Mais lui prit-il mê-
» me envie de me faire mourir, je ne lui
» en saurais pas mauvais gré ? *J'ai donné*
» *mon cœur à la plus aimable du monde.* »

« Mon cœur, mon corps, je lui ai tout
» donné sans tromperie ; or maintenant
» que Dieu m'accorde d'obtenir son amour.
» Si elle croit les méchants, je fais bien que
» jamais elle ne deviendra mon amie ;
» néanmoins je ne la quitterai jamais ; *j'ai*
» *amourettes jolies, & j'aimerai.* »

(a) Cette chanson a, comme plusieurs autres, à la fin de chaque couplet, un refrain tiré d'autres chansons du tems ; mais ce qui est à remarquer, c'est que le mot qui finit un couplet, commence le couplet suivant.

S'amerai sanz tricherie ,
 Si comne s'oi et entent ,
 Cele où il a cortoisie
 Plus qu'il n'a en autres cent.
 Trestout mes cuers à li tent ;
 Bele est et bien enseigne ;
 Tant est bele & bien taillie
 Que je l'aim en bone foi.
Tout li cuer me rit de joie
Quant la voi.

« J'aimerai sans tromper , & c'est ainsi
 » que je l'entends & l'espere , celle qui
 » seule a plus de courtoisie que cent autres
 » ensemble. Mon cœur n'aspire qu'après
 » elle. Elle est belle , bien élevée & si
 » belle , si bien faite , que je l'aime de bonne
 » foi. *Quand je la vois , mon cœur sourit*
 » d'aïse. »

P A S T O U R E L L E.

Dehors lonc pré el bosquel
 Erroie avant hier ;
 Là vi mener grand revel
 Emmi un sentier ,
 D'une jolie Toufette ,
 Sage , plésant & jonete.
 Dex ! tant m'enbéli ,
 Quant seule la vi !
 Et la Toufe tout enfi
 Commence à chanter.
 Robin qui je dois amer
 Tu puez bien trop demorer.

« Je me promenais l'autre jour dans un
 » bosquet le long de la prairie , quand j'en-
 » tendis un grand bruit partir d'un petit
 » sentier. C'était une fillette sage , jolie &
 » jeunette. Dieu ! quel plaisir j'eus lorsque
 » la vis seule ! La poulette chantait ces pa-
 » roles : Robin que je dois aimer , tu tardes
 » bien à ariver. »

Je la saluai plus bel
 Que je poi raisnier :
 Si li donai mon chapel
 Pour moi acointier ;
 Quant je vis sa mamelette
 Qui liève sa cotelette ,
 Mes bras li tendi ;
 Si la très vers mi
 Et la Toufe , &c.

« Je la saluai le plus poliment que je
 » pus ; & pour me faire bien recevoir , je
 » lui donnai mon chapel. Mais quand je
 » vis ses deux petites pommes qui soule-
 » vaient sa colerete , j'ouvris les bras & la
 » tirai à moi. La poulette alors chanta. Ro-
 » bin , &c. »

Je l'assis sor l'arbroissel ,
 Si la veus bien bésier.
 Elle dist , Sire Dancel ,
 Ce n'est mie mestier :
 Je fui une jovenere ,
 Povre de dras , & nuete
 Et sachiez de fi
 Que j'ai bel ami :
 Et la Toufe , &c.

« Je la fis asseoir sous un arbrisseau , &
 » voulus l'embrasser. Sire Damoiseau , me
 » dit-elle , vous vous trompez ; je suis une
 » pauvre bergere , mal mise & presque nue ;
 » & sachez d'ailleurs que j'ai un bel ami ; &
 » la poulette chanta : Robin , &c. »

Sire, j'ai ami nouvel
 Tout à souhaidier,
 Je cuit, qu'il est el vaucel
 Delez cel vivier.
 Robin soie sa musette;
 Donc dist à moi la tousefe,
 Tournés vous de ci,
 Sire, je vous pri;
 Et donc recommence ensi
 La belle à canter:
 Robin, &c.

« Sire, j'ai un ami nouveau tel que je
 » le puis desirer. Il est, je crois, dans ce
 » vallon près du vivier. Robin alors fait
 » entendre sa musette, & la fille me dit:
 » Sire, retirez-vous, je vous prie, & elle
 » recommença ainsi à chanter: Robin, &c.

En lieu de vo pastorel,
 Belle, m'aiez chier.
 Ma ceinture & mon anel
 A ce commencier
 Aurés, ma douce amiete:
 A donc la mis sur l'herbete,
 Mon bon acompli;
 Mie n'i failli:
 Et la touse, &c.

« Belle, lui répondis-je, aimez-moi au
 » lieu de ce berger; pour commencer,
 » vous aurez, ma douce amie, ma cein-
 » ture & mon anneau. Alors je la couchai
 » sur l'herbette & en fis mon plaisir, sans
 » que rien y manquât; & la poulette chan-
 » ta: Robin, &c. »

E N V O I.

Sire de Lonc-jamuel,
 N'auront recouvrier
 Ne ja n'auront leur avel
 Li couart laisnier.
 J'entrepris la baifelete,
 Toute fis la foliete
 La soie merci.
 Quant je m'en parti,
 Adonc la touse, ensi
 Commence à canter,
 Robin, &c.

« Sire de Longjumeau, les amans ti-
 » mides n'obtiendront jamais ni succès ni
 » plaisirs. Je brusquai la bergere, & fis fo-
 » lie avec elle, de son bon gré. Quand je la
 » quitai, la jeune fille ainsi recommença à
 » chanter: Robin, &c. »

Le quatrieme couplet & l'envoi font dans le manuscrit du Vatican, mais ne font point dans celui de M. le Marquis de Paulmy.

Autre Pastourelle du même (a):

L'autrier chevauchois mon chemin

(a) « Je chevauchais l'autre jour le long

(a) Il n'y en a aucune jusqu'ici, dont les couplets soient aussi irréguliers.

Tome II.

T

De jouste un ruisfel;
 Truis Pastore soz un pin
 Novel;
 D'un raimfel
 Ot; fet chapel,
 Et cote & chaperon ot d'un burel,
 Frestel
 Chalemel
 Ot si notait;
 Et chantait
 Bien & bel:
 Sovent regrete un pastorel,
 Car sole gardait son aignel.
 Je m'arrestai soz l'ombre d'un fraisnel,
 Lès un boschel
 Lassaï mon pointrel:
 Sa voix qui retentist el boschel
 De s'amor m'esprent;
 Car le cors a gent,
 Le vis cler & bel.

Lasse! fait-ele en soupirant,
 De duel morrai,
 Robins ne m'aime de néant:
 Or maudirai
 Le tans de mai,
 Et maudirai
 Et foille & flor & glai.
 Mal trai.
 Si m'esmaï,
 Porcoi ne m'aime Robins, je ne sai;
 Je l'aime de cuer vrai,
 Ja par biauté nel laisserai,
 Jamais autrui m'amor n'otroierai,
 Trop ai
 Le cuer vrai;
 Mès je chanterai
 Amé l'ai,
 Et s'il ne m'aime, j'el laïrai,
 Certes j'el harrai.
 Lasse! qu'ai-je dit? Voir non ferai.
 Quant je l'oï si dementer,

» d'un ruisseau sur le grand chemin. Je
 » trouvai bergere sous un pin nouveau;
 » elle avait fait un chapel de branches d'ar-
 » bres. Elle avait cote & chaperon de
 » bureau; elle avait fretel & chalumeau,
 » & chantait très-bien. Elle regrettait
 » souvent un berger; car elle gardait
 » seule ses agneaux. Je m'arrêtai sous l'om-
 » bre d'un frêne; je laissai mon cheval à
 » l'entrée du bois. La voix de la bergere
 » qui retentissait dans le bosquet, m'enflâ-
 » ma d'amour; car sa taille était jolie, &
 » son visage frais & beau. »

« Hélas! s'écriait-elle en soupirant, je
 » mourrai de chagrin, Robin ne m'aime
 » pas, je maudirai le mois de mai,
 » je maudirai verdure, fleurs & glayeul.
 » Que je suis malheureuse! Je m'é-
 » tone pourquoi Robin ne m'aime pas,
 » & n'en fais pas la raison; car je l'aime
 » vraiment, jamais je ne le laisserai pour
 » un berger, quelque beau qu'il soit, ja-
 » mais je n'accorderai mon amour à d'autres;
 » j'ai le cœur trop vrai; mais je dirai dans
 » ma chanson, je l'ai aimé; & s'il ne
 » m'aime, je le laisserai, & certes je le
 » haïrai. Hélas! Qu'ai-je dit? Non vrai-
 » ment je ne le ferai point. »

« Quand je l'entendis se plaindre ainsi;

Adonc li dis ,
 Lessiez ester
 Cel
 Pastorel :
 Chaitis est & fera toz dis ,
 Jamais n'aurais de lui soulaz
 Tant come soit vis.
 Tant dis
 Et promis
 Qu'entre mes bras
 Doucement la faisis.
 Sor l'herbe verdoiant la mis ,
 Les ex li baisai & puis le vis.
 Lors me sembla que fusse en paradis.
 Delui fu espris ,
 S'en pris
 Et repris ;
 Puis li dis ,
 N'aurez pis.
 Elle jete un ris ,
 Si dit : mes amis
 Serez mais toz dis.

» je lui dis : abandonnez ce berger, c'est un
 » gueux, qui le fera toujours ; jamais vous
 » n'aurez de lui satisfaction tant qu'il vivra.
 » Enfin je dis & promis tant que l'ayant
 » prise doucement entre mes bras, je l'as-
 » sis sur l'herbe verte, & lui baisai les yeux
 » & les joues ; alors il me sembla que j'é-
 » tais en paradis. J'étais épris d'elle, j'en
 » pris & repris à mon appétit, & lui dis,
 » vous n'aurez jamais pis. Alors elle sou-
 » rit, & dit : vous ferez toujours mon
 » ami. »

ERIEIS (Thomas). Fauchet le nomme Thomas Erars. La premiere de ses chançons est cotée en marge, *coronée*. Nous en avons douze de lui.

ESPINAIS (Gautier d'). Fauchet le nomme d'Espinois, & cite cinq de ses chançons. Nous en avons neuf.

Il en adresse une au Seigneur de Bar, qui, apparemment, est celui dont il nous reste une chançon.

Voyez *Bar* (Comte de).

ESPINAIS (Jacques de) frere ou cousin de l'autre. On n'a de lui qu'une chançon.

ESQUIRI (Jean d'). Le manuscrit de Ste.-Palaye & celui de Noailles nous ont conservé une chançon de lui : il vivait vers 1250.

EUSTACHE, d'Amiens, vivait dans le treizieme siecle, & a fait beaucoup de chançons.

Il est Auteur du *Boucher d'Abbeville*, Fabliau.

La cinquieme nouvelle de la septieme journée de Bocace, & la sixieme de la neuvieme sont prises de lui.

EUSTACHE le Peintre ou de Reims. Il ne faut pas le confondre avec Eustache, Auteur du roman de *Brut d'Angleterre*. Il moutut vers 1240, & a fait plusieurs chansons d'amour, dont il nous reste sept.

Il dit dans une, que *Tristan*, le *Châtelain de Coucy* & *Blondeau de Nesle* n'aimaient jamais comme lui. Ce Châtelain n'était donc pas Raoul II, tué à la Massoure en 1250, puisqu'Eustache le Peintre le cite comme un modele d'amour, & qu'il était mort dix ans avant lui. Il n'avait donc pu savoir l'histoire du cœur.

Chanson d'Eustache le Peintre.

Cil qui chantent de fleur ne de verdure
Ne sentent pas la douleur que je sent :
Ainz sont amanz ausi com d'aventure,
Quant il vuelent, si ont alégement.
Mais je ne puis chanter joliment,
Car tout adès maint mes cuers en torment,
Et ma Dame truis de merci si dure
Qu'à pou ne dis qu'en son cuer faut nature.

« Ceux qui chantent les fleurs & la ver-
» dure, ne ressentent pas la douleur que
» j'éprouve; mais ce sont des amans à
» l'aventure qui, quand ils veulent, ont
» soulagement. Pour moi, je ne puis chan-
» ter gaiement; car mon cœur est conti-
» nuellement affligé, & je trouve sans cesse
» ma Dame si dure à la pitié, que peu s'en
» faut quelquefois que je ne croie son cœur
» manquer de naturel. »

Onques, je croi, nés une créature
Not tant de mal pour amer loiaument:
Si en morrai, se longuement me dure,
Ou la bele de moi pitié ne prent.
Merci, Dame, vous entr'ai à garant:
Ne doit morir qui de tout pris se rent:
Non voir par droit. Mès tele est m'aventure,
Pour loiauté sui à desconfiture.

« Jamais aucune créature, je pense, ne
» souffrit autant pour aimer loyalement.
» Oui j'en mourrai, si mon mal dure, ou
» si ma belle ne prend pitié de moi;
» grace, Madame, j'entr'ai à votre service
» sous bonne garantie; & celui qui, étant
» pris, se rend, ne doit pas mourir. Non
» certes, c'est la justice; mais tel est mon
» malheur, que je pérís pour avoir été trop
» loyal. »

Douce Dame, bele & vaillant & sage;
Où tor biens sont assemblé pour manoir,
Pour Dieu vous pri, nel tenez à outrage
Si je vous aim, que ne m'en puis mouvoir.

« Dame douce, belle & sage, en qui
» sont réunies toutes les sortes de mérites,
» ne regardez pas comme un outrage, je
» vous en conjure au nom de Dieu, si je

Ne je nel qier , ne je n'en ai voloir ;
Et sachiez bien , douce Dame , de voir
Que se je muir ensi de tel malage ,
Je di qu'amours pert son droit héritage.

» vous aime ; car je ne puis m'en empê-
» cher ; je n'en ai ni la volonté , ni le desir ;
» & sachiez vraiment que si je meurs ainsi
» de chagrin , amour perdra son héritage
» (un serviteur). »

Ors , ne lion n'est , ne beste sauvage
Qui , tel fox est , ne fraingne son vouloir
De fere mal & ennui & damage.
Mès ma Dame fer adès son pouvoir
De moi grever & de fere doloir ;
N'autre merci ne puis de li avoir.
Si ne fait pas seneur ne vasselage ,
Séle m'ocit , quand je li fis hommage.

« Il n'y a ours , lion ni bête sauvage
» qui , quelque cruelle qu'elle soit , ne
» perde souvent l'envie de nuire & de mal
» faire. Mais ma Dame se fait un plaisir de
» me tourmenter & de me désoler sans re-
» lâche , & je ne puis obtenir d'elle rien
» autre chose. Si elle m'ôte la vie quand
» je lui fais hommage , cette action ne sera
» ni sage ni généreule . »

Onques Tristan n'ama en tel maniere ,
Li Chastelain , ne Blondiax autresi ,
Com je faz vous , très douce Dame chiere ;
Et encor aim c'onques nus n'ama si.
Ne m'en creez pour ce se le di ;
Car ce qu'on voit ne doit estre en oubli :
Qu'à moi pert bien au vis & à la chiere ,
Que vostre amor m'est trop cruel & fiere.

« Jamais Tristan , le Châtelain (de
» Coucy) ni Blondeau (de Néele) n'ai-
» merent autant que je vous aime , chere
» & douce Dame. Je crois même chérir
» plus que qui que ce soit au monde. Au
» reste , ne m'en croyez pas seulement
» d'après mes discours ; croyez-en mon vi-
» sage , & mes yeux vous prouveront que
» votre cœur m'est cruel & fier. »

FERRIERES (Raoul de) vivait sous S. Louis , & nous a laissé neuf chansons.

FERRIS (Lambert). Il y avait sous S. Louis un *Ferris Pasté* , Seigneur de Chaleranges , &c. nommé Maréchal de France , dans trois chartes : il fut envoyé en 1226 en ambassade en Flandres , avec Raoul de Mello , probablement neveu de Dreux de Mello , Connétable de France , pour recevoir de Jeanne , Comtesse de Flandres , le château de Douay & plusieurs autres places. Notre *Lambert Ferris* est peut-être le même que *Ferris Pasté* , ou quelqu'un de ses parens. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il vivait vers 1250 , & nous a laissé deux chansons.

FERTÉ (Messire Hugues de la) était probablement le Seigneur de la *Ferté-Bernard* , à qui le Comte de Bretagne adressa la chanson qui nous

reste de lui : nous en avons trois d'*Hugues de la Ferté*. Ce Seigneur vivait sous S. Louis & sous Philippe-le-Hardi.

Fontaine, de Tournay (Jean de la) connu seulement par le manuscrit du Vatican.

Fournival (Richard de) Chancelier de l'église d'Amiens. On trouve ses chansons dans un de ses ouvrages en prose intitulé : *Li Commandement d'Amour*. Il a aussi composé le *Bestiaire d'amour* (a) prose mêlée de vers. Il vivait sous S. Louis. Il ne nous reste que vingt chansons de lui.

Chanson de Richard de Fournival.

Je fu l'autrier en un autre pais
Q'uns Chevaliers ot une Dame amée.
Tant com la Dame fu en son bon pris
Li a s'amor esconduite & vée :
Jusqu'à un jor qu'ele li dist ; amis,
Mené m'avez par parole mains dis ;
Ore est l'amor conçue & donnée ,
Déformès sui tout à vostre devis.

Li Chevaliers la regarda el vis ,
Si la vit mult pâle & décolorée.
Par Dieu ! Dame , mort sui & entrepris ,
Quant dès l'autrier ne soi ceste pensée :
Li votre vis qui semblait flor de lis
M'est si torné du tout de mal en pis ,
Ce m'est avis que me soiez enblée.
A tart avez , Dame , cest conseil pris.

Quant la Dame s'oï si ramposner ,
Grant duel en ot ; si dist par felonnie :
Danz Chevaliers, on vous doit bien gaber.
Cuidiez-vous donc qu'à certes le vous die ?

« L'autre jour je fus dans un pays où
» un Chevalier avait aimé une Dame. Tant
» qu'elle fut jeune , elle lui refusa constam-
» ment son amour. Mais un jour enfin elle
» lui dit : ami , vous m'avez jusqu'à pré-
» sent beaucoup sollicitée , j'ai conçu à
» mon tour de l'amour pour vous , & je
» veux bien consentir à vos desirs. »

« Le Chevalier la regarda au visage : il
» vit qu'elle était sans couleurs & sans frai-
» cheur. Par Dieu , Madame , dit-il , il
» faut que je sois bien malheureux de n'a-
» voir pas su autrefois quelle était votre
» bonne volonté ; mais vos joues qui me
» semblaient fleurs de lys , me paraissent
» aujourd'hui , telles que je croirais voir
» une autre. Madame , vous vous êtes
» avisée trop tard. »

« Quand la Dame entendit qu'on lui
» faisait ce reproche , elle en fut très pi-
» quée , & dit avec mépris : Sire Chevalier ,
» vous voulez donc qu'on se moque de

(a) *Le Bestiaire d'amour* est un traité sur la nature des différentes bêtes ou animaux , avec des applications morales , tant mauvaises que bonnes.

Nennil certes ; onc ne l'oi en pensée.
Voulez-vous donc Dame de pris amer ?
Nennil certes ; ainz auriez envie
D'un biau vallet bésier & acoler.

Dame, fet-il, j'ai bien oï parler
De votre pris, mès ce n'est ore miex.
Et de Troie ai je oï conter
Qu'ele fu-ja de mult grant seignorie.
Or n'i puet-on fors les places trouver.
Par tel résön vous lo à escuser,
Que cil soient resté de l'yrésie
Qui déformès ne vous voudront amer.

Danz Chevaliers, mari avez gardé
Quant vous avez réprouvé mon aage,
Si j'avoie tout mon jouvent usé :
Si sui-je tant bele & de haut parage
Qu'on m'ameroit à mult pou de biauté.
Qu'oncor n'a pas, ce cuit, un mois passé
Que li Marchis m'envoia son message
Et li Barons a pour m'amor ploré.

» vous. Quoi ! vous avez cru que je par-
» lais tout de bon ! Non certes, jamais je
» n'en eus la pensée. Vous faites semblant
» maintenant de vouloir aimer une femme
» de qualité. Je n'en suis pas dupe, & fais
» que vous préféreriez plutôt un beau
» garçon. »

« Madame, répondit-il, j'ai bien, il est
» vrai, entendu parler de votre mérite,
» mais ce n'est pas d'aujourd'hui ; & j'ai
» entendu dire de Troie aussi qu'elle eut
» une grande puissance ; mais maintenant
» on n'y trouve plus que la place. Ainsi je
» vous excuse de trouver coupables de
» l'infâme hérésie ceux qui désormais ne
» voudront pas vous aimer. »

« Sire Chevalier, vous n'y avez pas bien
» regardé quand vous m'avez reproché
» mon âge, comme si j'avais passé entière-
» ment ma jeunesse. D'ailleurs je suis d'une
» naissance & d'une qualité telles qu'on
» m'aimerait encore quand je ne serais pas
» belle. Il n'y a gueres qu'un mois, je
» pense, que le Marquis m'envoya un
» message, & que le Baron a pleuré pour
» obtenir mon amour. »

FRÉMAUX de Lille, vivait dans le treizieme siècle, & nous a laissé
trois chansons médiocres.

GACE BRULÉS (Messire). Presque tous les manuscrits anciens lui donnent
le titre de *Monseigneur*, & le font ami de Thibaut, Comte de Champagne.
Quelques Auteurs (a) même avancent qu'ils firent entr'eux les plus belles
chansons les plus délitables & les plus mélodieuses qui furent oncques oyées.

Quelques manuscrits l'appellent *Gaste-blé* (b) ; & il est certain que de

(a). (Voyez la Chronique de Saint-Denis).

(b) Il y a même dans les manuscrits de M. de Sainte-Palaye une chanson qui com-
mence ainsi : *Pour mieux valoir*, &c. sous le nom de *Gaste-blé* ; elle n'est nulle part
sous le nom de Gace.

son tems , il y avait en Champagne une famille noble de ce nom. S'il eût été ami intime du Comte de Champagne , il l'aurait nommé dans quelqu'une de ses chansons , & ce Prince l'eût nommé dans les siennes. Comme cela n'est dans aucune de celles qui nous ont été conservées , il y a grande aparence qu'ils ne se connaissaient pas. *Gace* nous apprend , par ses chansons , qu'il séjourna quelque tems en *Bretagne* , & laisse entendre qu'il s'y était retiré ; mais sans nous en apprendre la cause. Il paraît aussi que le Comte de *Bretagne* adoucit ses peines autant qu'il lui fut possible.

Gace fut un des plus aimables Poëtes de son tems , & sans contredit celui qui écrivait le plus purement alors. Il y a une grande différence de ses vers à ceux de ses contemporains. Il a adressé la plupart de ses chansons à une Dame , dont il n'ose pas dire qu'il est amoureux , & qu'il ne nomme pas ; les autres le sont au Comte & à la Comtesse de Blois , au Comre Joffroy , à Guillon (son bel ami) à Gui de Ponceaux & à Oudin.

Gace florissait vers 1235.

Nous avons de lui soixante dix-neuf chansons , dont il ne se trouve que quarante-six dans le manuscrit de M. le Marquis de Paulmy.

Paquier cite pour la premiere chanson du Roi de Navarre celle qui commence par

Au renouviau de la doulsour d'été.

Mais dans tous les manuscrits où nous l'avons trouvée , elle est attribuée à *Gace* ; & dans l'édition de M. Levesque de la Ravaliere , qui rapporte soixante-six chansons de ce Prince , il ne fait pas mention de celle-là.

Chanson de Gace.

Les oisillons de mon país
 Ai oïs en Bretaingne.
 A leur chant m'est-il bien avis
 Q'en la douce conpaingne
 Les oï jadis.
 Se g'i ai mespris ,
 Il m'ont en si doux penser mis
 Qu'à chançon fere me suis pris
 Tant que je parataingne
 Ce qu'amors m'ont lonc tens promis.
 De longue atente m'esbahis

» J'ai entendu en Bretagne les oiseaux
 » de mon pays , & il me semble à leur
 » chant que ce sont ceux que j'entendis
 » un jour dans la compagnie de ma belle.
 » Au reste , si je me trompe , ils m'ont inf-
 » piré de si douces pensées , que je veux
 » faire une chanson (laquelle je chante-
 » rai) jusqu'à ce que j'obtienne ce que ,
 » depuis si longtems , amour m'a promis , »

« Je m'étois d'un si long délai , sans ce-
 pendant

Sanz ce que je m'en plaingne.
 Ce me tout le gieu & les ris.
 Nus qui amors enpraingne
 N'est d'el ententis :
 Mon cuer & mon vis
 Truis mainte foix si entrepris
 Un fox senblant j'ai apris.
 Qui qu'en amour m'espraingne ;
 Ainz certes plus ne li mestis.

» pendant m'en plaindre. Il m'ôte l'envie
 » de jouer & de rire. C'est à quoi persone
 » ne songera quand il commencera d'ai-
 » mer. Mon cœur & mon visage se trou-
 » vent si souvent affligés, que j'en ai con-
 » tracté l'air d'un homme sans raison. Voi-
 » là ce qu'Amour me fait éprouver, & ce-
 » pendant jamais il n'a eu à se plaindre de
 » moi. ».

A U T R E.

A l'entrant du douz terminé
 Du mois nouvel,
 Que la flor nest en l'épine,
 Et cil oïfel
 Chantent parmi la gaudine
 Seri & bel,
 Lors me rafaut amors fine
 D'un très douz mal
 Que je ne pense al
 Fors là où mes cuers s'acline.

» Quand commence la douce saison du
 » printems, quand fleurit l'aubépine, &
 » que les oiseaux chantent à l'envi sous la
 » feuillée; amour alors m'attaque d'un doux
 » mal, tel que je ne puis penser ailleurs
 » qu'à celle vers qui mon cœur penche, »

Onques d'autrui n'oi envie,
 Ne jamais n'aurai :
 Et si mes cuers si affie,
 De duel morrai ;
 Car trop main greveuse vie
 Des max que j'ai.
 Hélas ! ele ne fet mie,
 Ne je ne sai,
 Se je jamès li dirai
 Bele, ne m'ociez mie.

« Jamais je n'eus & jamais je n'aurai en-
 » vie d'une autre; & si mon cœur persévère
 » à l'aimer, je m'atends à mourir de dé-
 » plaisir; car les maux que je sens me
 » font mener une vie trop douloureuse.
 » Hélas ! Elle n'en fait rien; & je ne fais
 » moi-même si jamais j'aurai la hardiesse
 » de lui dire: Belle, ne m'ôtez pas la vie. ».

A touz les jorz de ma vie
 La servirai,
 Et serai en sa baillie
 Tant com vivrai,
 Ne ja de sa seignorie
 Ne partirai,
 Et se briément ne m'aïe
 Trop grant mal trai ;
 Mès gueriz sui se g'en ai
 Un biau senblant en ma vie.

« Tant que je vivrai, je veux la servir &
 » rester toujours sous son empire; jamais je
 » ne me soustrairai à sa loi. Je fais bien que
 » si elle n'a pitié de moi, j'ai tout à crain-
 » dre; mais aussi je suis guéri, si, dans ma
 » vie, j'obtiens d'elle un regard favorable. ».

GAIDIFER, n'est connu que par le manuscrit du Vatican, qui a conservé cinq de ses chansons.

GIEVENCY (Adam de) Poète du treizieme siecle, n'est connu que par les recueils de chansons qui nous restent de ce tems-là, & il nous en a laissé huit.

GOBIN, de Reims, a été confondu avec La Chevre de Reims; & ce sont cependant deux Poètes différens. Ils vivaient tous deux sous S. Louis; & Gobin nous a laissé deux chansons.

Mult serait bone vie
De bien amer,
Qui aurait bele amie;
Pour déporter,
Sanz orgueil, sanz folie
Et sanz guiler,
Ne ja n'eust envie
D'autrui amer;
Ne me vusist fausser,
Mès, com loial amie,
Celui amer
Qui de fin cuer la prie:

« La douce vie que ce serait de bien ai-
» mer, si l'on avait, pour se divertir, belle
» amie sans fierté, sans caprice & sans
» tromperie, qui n'eût point envie d'ai-
» mer un autre, qui ne voulût point vous
» trahir; mais, comme une amante loyale;
» s'attacher à celui qui l'aime d'un cœur sin-
» cere. »

GUILLAUME. Fauchet fait mention de quatre Poètes de ce nom, mais dont chacun avait un surnom.

Guillaume Viaux.
Guillaume le Viniers.
Guillaume de Lorris.
Guillaume de Villeneuve.

Il paroît que celui-ci est un Poète différent. Il est Auteur d'un poëme en vers de huit syllabes intitulé : *Li Bestiaires ou de la nature des Bêtes*. Il dédie son ouvrage à Raoul son Seigneur.

Guillaume, qui cest livre fist
En la desfinaille tant dist
De Sire Raol son Signor
Por qui il fu en tel labor:
Et li est bien guerdonné
Et bien promis, & bien donné,

Ce Seigneur était probablement *Raoul de Coucy* ; l'orthographe de ce poëme étant un peu Picarde ; & le style paraissant être celui du siècle de Philippe Auguste. On dit aussi qu'il a fait des chansons.

GRIEVILER n'est connu que par le manuscrit du Vatican , qui a conservé six de ses chansons.

GUIOT, de Dijon , l'un des Poëtes du treizieme siècle , nous a laissé seize chansons qu'on ne trouve que dans le manuscrit du Roi , hors quatre qui sont dans celui de Noailles.

HEDIN (Jacques de). Nous avons deux chansons de lui , dont une contre les femmes ; de celle-ci nous avons cru pouvoir copier le premier couplet.

Je chant comme dervez ;
Com cil qui est guilez
D'amors toute sa vie.
Proëce , loïautez ,
Ne valor , ne bontez ,
Ne sens , ne cortoisie
N'ont mès , d'amours aïe ;
Car cil qui fame prie
N'iert jamès escoutez
S'il n'a deniers assez
Et la bourse garnie.

« Je chante comme un homme furieux ;
» comme un homme trompé toute sa vie
» par amour. Prouesse , loïauté , mérite ,
» bonté , esprit , courtoisie , tout cela est
» inutile pour obtenir secours de lui : celui
» qui prie une femme , peut être sûr de n'être
» jamais écouté s'ils n'apporte beaucoup
» d'argent & la bourse garnie ».

Il est mort vers 1270.

HELINAND. Fameux Poëte sous Philippe Auguste. Paquier (page 598) nous dit qu'on le renommait particulièrement pour chanter quelque belle chanson devant le Roi.

« Quant li Roy ot mangé , s'appella Helinand
» Pour l'y esbanoyer commanda que il chant ».

Le roman d'Alexandre de Paris , d'où sont tirés ces vers , nous apprend qu'on faisait venir ce Poëte après que le Roi avait mangé , & qu'alors il chantait des vers sur quelque effet de la nature , ou sur quelque sujet tiré de la fable à peu-près comme nous voyons dans Homere que Phemius & Demo-

docus chantaient à la table d'Alcinoüs & de Pénélope ; & dans Virgile , qu'Yopas chantait à la table de Didon.

Helinand était de Beauvais & Religieux de l'Abbaye de Fremont , ordre de Cîteaux.

Il vécut d'abord en homme du monde & en Poète de Cour ; puis se retira à Fremont , dans le diocèse de Beauvais. L'Eglise l'a canonisé ; ce qui n'arrive pas fréquemment aux Poètes. Le célèbre Avocat Loisel tira ses œuvres de la poussière au commencement du dix-septième siècle , & en donna une édition assez exacte. Il mourut vers 1220.

HUGUES (Chatelain d'Arras) Poète du treizième siècle , ne nous a laissé qu'une chanson.

HUGUES le Maronniers , ami de Simon d'Authies , vivait par conséquent sous S. Louis. Nous n'avons de lui qu'une seule chanson.

HUGUES LE ROY a fait plusieurs chansons , & le Fabliau du *vair Palefroi* qui a été fameux.

Il vivait sous S. Louis.

JEAN L'ORGUENEUR , vivait dans le treizième siècle , & nous a laissé deux chansons.

JEAN (le Petit). Nous n'avons qu'une chanson de lui.

JOSSELINS de Dijon. Les manuscrits du Roi & de Noailles nous ont conservé deux chansons de ce Poète du treizième siècle.

KAUKESSEL (Maître Guibert de). Nous en avons quatre de lui , & nous savons qu'il vivait vers 1250.

LACENI (Oudart de) ne nous a laissé que trois chansons , & était un des Poètes du treizième siècle.

LA CHIEVRE de Reims a été confondu quelquefois avec Gobin de Reims. Il vivait , ainsi que Gobin , dans le treizième siècle , & nous a laissé cinq chansons.

LAMBERT l'aveugle. Une seule chançon de lui , que l'on trouve dans le manuscrit du Roi , nous prouve qu'il vivait dans le treizieme siecle.

LE MOINE de S. Denis. Le manuscrit du Roi nous a conservé trois de ses chançons , dont une prouve qu'il n'avait pas de trop bonnes mœurs ; nous n'en rapporterons que ce couplet.

En non Dieu c'est la rage
Que li maus d'amors ;
S'il ne m'assoage ,
Ne puis souffrir son outrage ,
Mon corage
En retrairai :
De li partirai.
Mais n'est pas par moi ;
Car quant la voi , la voi , la voi ,
La belle , la blonde ,
A li m'otroi.

« Par Dieu c'est une rage que le mal
» d'amour. Je ne puis plus souffrir ses tour-
» mens ; s'il ne me soulage , je lui retirerai
» mon cœur , je le quitterai. Mais cela n'est
» pas en mon pouvoir , car quand je la
» vois ma belle , ma blonde , je me livre
» à elle ».

LILLE (le Trésorier de) ou Pierre le Borgne , vivait sous S. Louis , & nous a laissé trois chançons.

Chançon du Trésorier de Lille.

Joie ne guerredon d'amors
Ne viennent pas par biau servit ;
Car on voit ceus souvent faillir
Qui servent sanz changier aillors.
Si m'en aïr ,
Quant cele serf sanz repentir
Qui ne me veut fere secors.

« Ce n'est pas par la fidélité des ser-
» vices qu'on obtient les plaisirs & la ré-
» compense d'amour , puisqu'on voit sou-
» vent échouer ceux qui aiment sans inconfi-
» tance. Pour moi je m'en courrouce quand
» je sers constamment celle qui refuse de
» me secourir.

Voir est qu'amors est grant douceur ,
Quant dui cuer font un sanz partir ;
Mès amors fet les siens languir
Et les ennuiz tozjors soffrir.
Bien os géhir
Que ne puis à amors venir ,
Et en li gïst tout mes recors.

« Il est bien vrai qu'amour est une
» grande douceur , quand deux cœurs réunis
» n'en font plus qu'un pour toujours. Mais
» amour fait languir les siens , il leur fait
» souffrir des peines continuelles. J'ose m'en
» plaindre , car je ne puis réussir , & en
» lui cependant est toute mon espérance.

Li haut pris & la grant valor
De la bele que tant desir ,

« Le mérite incomparable de la belle
» que je desire si ardemment , sa beauté

Sa biauté qu'en mon cuer remir,
 Ses cler vis, sa fresche color
 Me font creïr
 Ma mort, & bonement souffrir
 Les max d'amors & les dolors.

Ha! bele, des non pers la flor;
 Ne fetes votre pris mentir
 Par trop merci contretenir:
 Quanque vous viengne désenors,
 Vueil melz morir.
 Si n'aura en vous qu'acomplir,
 Ne n'en ferez rien à rebors.

Ja voir n'iert periz mes labors;
 Se fins cuers doit d'amors joir:
 Mès je criem par trop haut choisir
 Ne soit mes guerredons trop cors.
 Par son plésir
 Li pri de merci accueillir.
 Aumosne li est & honors.

» dont mon cœur s'occupe, son visage éclat-
 » tant, sa fraîcheur, me font craindre la
 » mort, & cependant souffrir avec patience
 » les maux & les douleurs d'amour.

» Ah! belle, la fleur des femmes inconnues
 » parables, n'affaiblissez point ce que vous
 » valez, en me refusant trop long-temps
 » merci; j'aime mieux mourir que de vous
 » voir faire un reproche; vous serez alors
 » accomplie, & ne ferez plus rien de blâmable.

» Oui certes mes services ne feront point
 » sans succès, si un cœur constant doit
 » espérer les jouissances d'amour; mais je
 » crains qu'ayant porté mes vœux trop haut,
 » ma récompense ne soit trop petite. Je
 » supplie donc ma belle de m'accorder
 » merci de son bon gré; c'est une aumône,
 » & elle lui fera honneur ».

LORIS (Guillaume de) Auteur du Roman de la Rose.

« Ce est le Roman de la Rose
 » Où l'art d'amours est toute enclosé »,

C'est une imitation de l'Art d'aimer d'Ovide, mais qui malheureusement ne ressemble point du tout à son original.

Loris vivait encore en 1260; on croit qu'il étudiait en Droit, & on en donne pour preuve ces vers:

« Ainsi nos dit Justinien
 » Qui fit nos livres anciens ».

LOUVORS (Messire Jean de). On trouve une seule chanson de lui dans le manuscrit du Roi. Il vivait vers 1240.

MAILLI (Monseigneur Bouchard de) (a) vivait au milieu du treizième

(a) Le manuscrit du Roi donne cette chanson à Bouchard de Mailli, & la table de celui de Sainte-Palaye à Boucars de Marli.

fiècle , & a fait une longue fatyre intitulée : *l'Estoire li Romans de Monseignor Thiebault de Mailly*. Elle est curieuse par la quantité de personages qu'il y nomme. Il ne nous reste de lui qu'une chançon.

MAILLI (Mathieu de) probablement le fils du précédent , était Chambellan de Philippe le Hardy en 1271.

MAISONS (Gille de) nous a laissé deux chançons , & vivait sous S. Louis.

MAISONS (Jean de) vivait sous S. Louis , & ne nous en a laissé qu'une.

MARBEROLES (Messire Robers) Gentilhomme de Thibaut , Roi de Navarre , nous a laissé trois chançons qui ne valent pas grand'chose ; on croit qu'il mourut à la Croisade de 1239 , ou qu'il demeura captif chez les Infideles. Il dit qu'il ne fait des chançons tendres que par coutume ; qu'au reste il n'aime point & n'aimera de sa vie , parcequ'il n'y a plus de véritable amour sur terre.

» Mort est amours , mort sont cils qui aimoient

» Les faux amanz l'ont fait du tout faillir ».

Nous n'avons de lui que trois chançons.

MARCHE (le Comte de). Ce Comte de la Marche était *Hugues* qui se révolta plusieurs fois contre S. Louis. Il avait épousé *Ifabelle d'Angoulême* , veuve de Jean Sans terre , Roi d'Angleterre , & mere de Henry III. né en 1207. Cette Princesse avait été promise au Comte de la Marche , avant que d'épouser le Roi Jean ; elle s'unit au Comte après la mort du Roi , arrivée le 19 Octobre 1216.

Nous ne connaissons que Mathieu de Marli , de la maison de Montmorency , à qui on puisse l'attribuer. Il était Chambellan de France en 1272.

Au lieu de *Bouchard* , il est possible qu'il faille lire *Thibault* ; car on lit dans les *Antiquités de Picardie* , par la Morliere , pag. 232 , que *Thibault de Mailli* a dignement écrit en vers , & est estimé entre les premiers romanciers de la France. Il est probable que ce Thibault était l'auteur des chançons ; il vivait en 1277.

Lorsque S. Louis donna le Comté de Poitiers à Alfonse son frere, le Comte de la Marche ne voulut point lui rendre homage. S. Louis marcha contre lui, & gagna la bataille de Taillebourg, où *Hugues* fut taillé en pieces. Ce malheureux Comte fut obligé de venir trouver le Roi dans son camp vis-à-vis Pons, de se jeter à ses pieds & de se foudroyer. Il ne nous reste de lui que trois chansons.

Chanson du Comte de la Marche.

Puisque d'amours m'estuet les maus souffrir,
Merveilles est c'on les puis endurer ;
Car ensi sui du tout à son plésir
Que nuit ne jor ne puis aillors penser.
Mon cuer li ai lésié sanz recouvrer ;
Et s'il revient failli à amaier,
Pour ce li pris, pour Dieu, qu'il ne m'ocie.

« Depuis que je suis condamné à souffrir les maux d'amour, je m'étonne comment on peut les endurer ; car je suis tellement en son pouvoir, que ni le jour ni la nuit je ne puis avoir d'autres pensées. Je lui ai abandonné mon cœur sans retour, & s'il ne veut s'adoucir pour moi, je le prie, au nom de Dieu, de ne pas me donner la mort.

Douce dame, quant je primes vous vi ;
Touz esbahiz le salu oubliai :
N'est merveilles se je m'en esbahi,
Car à mon cuer pas ne m'en conseillai :
Si vous l'aviez, onc puis ne'l recouvrai,
Tant li fustes de bele compaignie,
Qu'ainz puis entrer ne vout en ma baillie.

« Douce dame, la premiere fois que je vous vis, je restai tellement interdit que j'oubliai de vous saluer ; & je ne dois pas m'étonner de cette émotion, car je ne pouvais plus conseiller mon cœur. Vous l'aviez pris dès le moment, je ne l'ai point recouvré depuis, & il se plaît tant d'être auprès de vous qu'il ne veut plus revenir en mon pouvoir.

Et puisqu'en vous a son repaire pris ;
N'a pas failli à soi bien hebergier :
Car vous avez pouvoir de garantir
Contre touz çaus qui le voudront gréver.
Et si avez seur toutes les & pris ;
S'estes, dame, de biauté si garnie
Que riens ne faut en vous, ma douce amie, (a)

« Au reste puisque c'est chez vous qu'il s'est logé, je ne dois pas blâmer son choix : car vous pouvez le garantir des efforts de toutes celles qui lui en voudraient : & vous l'emportez tant sur elles, & possédez tant de beauté que je ne vois rien à desirer en vous, ma douce amie,

Fors que pitiez. Dont trop sui esbahiz :
Si que j'en sui à mésese mult grant ;

« Que la pitié. Je m'en étonne, & m'en trouve fort à plaindre : car jamais, si je

(a) Le sens de ce couplet ne finit qu'avec les trois premiers mots du premier vers du couplet suivant.

Car à nul jor, si comme il m'est avis,
Ne poi avoir de vous un biau senblant.
Ne fai pourquoi. S'onques en mon vivant
Ne fis vers vous ne mal ne félounie,
Ne en penser, n'en dire vilanie.

» me le rapele, je ne pus obtenir de vous
» un doux regard. J'en ignore la raison;
» jamais pendant ma vie je ne vous man-
» quai par perfidie, par trahison, par
» aucune pensée, ni parole déshonnête.

Douce dame, quant de vous départi,
Toz effréez d'ilucques m'en allai,
Si c'onques puis, pour verté le vous di,
Ne poi savoir quele part je tornai.
Hé! las! qui set de moi que devendrai!
Tant ai au cuer d'angoisse & de haschie,
Que je morrai, se pitié ne m'aie.

» Douce dame, quand je vous quittai
» (a), je sortis hors de moi-même; telle-
» ment que depuis (je vous dis la vérité)
» je n'ai su de quel côté tourner. Hélas
» qui fait ce que je vais devenir! J'ai au
» cœur rant d'angoisse & de douleur que
» je m'attends à mourir, si votre com-
» passion ne me sauve.

MARCHIS ou MARQUIS (Bernard) Chambellan de Philippe le Long ;
alors Comte de Poitou en 1320. On a de lui plusieurs chançons en vers
Provençaux.

MARTINS LE BEGUINS, de Cambray, n'est connu que par le ma-
nuscrit du Vatican, qui nous a conservé quatre de ses chançons.

MATHIEU le Juif, vivait sous S. Louis, & nous a laissé deux chançons.

MATHIEU DE GANT, LE CLERS, vivait dans le même tems, & nous a
laissé six chançons.

MAUVOISIN (Robert de) florissait vers l'an 1250, & ne nous a laissé
qu'une chançon.

MONIOT d'Arras (Jean). Quelques-uns croient que Moniot était son
nom de famille; d'autres prétendent que ce mot veut dire *petit Moine*.
Il vivait sous S. Louis, & nous a laissé seize chançons.

PASTOURELLE.

Ce fu en Mai,
Au douz tens gai
Que la sèsons est bele ;

« Ce fut en mai au doux tems gai que
» la saison est belle, je me levai un matin
» & allai me promener près d'une fontaine.

(a) Il fit probablement cette chançon après être parti pour la Terre-Sainte, en 1239.

Main me levai,
Joer m'alai
Léz une fontenele.
En un vergier
Clos d'esglantier
Oï une viele.
Là vi dancer
Un chevalier
Et une damoiselle.

Cors orent gent
Et avenant,
Et mult très biau d'ançoient;
En acolant
Et en besant
Mult biau se déduisoient.
En un destor
Au chief du tor
Dui & dui s'en aloient.
De for la flor
Le gieu d'amor
A leur plésir fesoient.

J'aillai avant,
Trop redoutant
Que nus d'els ne me voie,
Maz & pensanz
Et desiranz
D'avoir autre tel joie.
Lors vi lever
Un de leur per,
De si loing com g'estoie,
A apeler,
A demander
Qui sui & que querroie.

J'alais vers aus;
Di lor mes maus,
Que une dame amoie,
A qui loiauz,
Sanz estre faux,
Tout mon vivant seroie,

» J'entendis dans un verger clos d'églan-
» tier le son d'une vielle, & là je vis danfer
» un chevalier avec une demoiselle.

» Ils avaient le corps bien fait & plein
» de graces, & ils danfaient très-bien. Je
» les voyais s'accoler, se baiser & s'amuser
» beaucoup. Enfin tous deux s'en allerent
» au bout du verger dans un endroit dé-
» tourné, & sur l'herbe fleurie ils jouerent
» à leur aise le jeu d'amour.

» Je m'approchai, quoique craignant
» qu'ils ne m'apperçussent, triste & pensif,
» & desirant goûter la même joie qu'eux.
» Alors je vis un de ce couple se lever
» & me crier à l'endroit où j'étais, pour
» me demander & mon nom & ce que je
» voulais.

» J'allai à eux; je leur contai mes maux;
» que j'aimais une dame à qui je voulais
» être dévoué toute ma vie, fidèlement
» & sans tromper; & pour laquelle j'éprou-
» vais des peines & des tourmens tels que
» je ne pouvais en donner l'idée. Hélas!

Por qui plus sent
Paine & torment
Que dire ne porroie.
Las ! or mortai,
Car bien le fai,
S'ele ne me ravoie.

» j'en mourrai, & je m'y attends, si elle
» ne daigne me rendre la vie.

Courtoisement
Et gentement
Chascuns d'els me ravoie,
Et dient tant
Que Diex briement
M'envoie de cele joie
Pour qui j'atenz
Grant marrement.
Et je leur en rendoie
Merciz mul grant,
Et en plorant
A Dieu les conmandoie.

» Chacun d'eux alors avec douceur & po-
» litesse me consola. Ils m'assurèrent plu-
» sieurs fois que Dieu bientôt m'enverrait
» ce plaisir, dans l'espoir duquel je souffre
» tant. Je leur fis des remerciemens sans
» fin, & en pleurant je pris congé d'eux »

MONIOT, de Paris (Jean). On a de lui un ouvrage intitulé : *Le Di-
celet de fortune*.

D'autres disent que cette piece est de Moniot d'Arras. Ils vivaient tous
deux sous S. Louis. Nous avons onze chansons de Moniot de Paris.

MOULINS (Messire Pierre de). Quatre chansons que le manuscrit de
Ste.-Palaye nous a conservées de lui, nous aprenent qu'il vivait sous le regne
de S. Louis.

MUSET (Colin) était un simple Jongleur ou Menestrel, que son es-
prit éleva au grade d'Académicien de Troyes & de Provins.

M. le Marquis de P. croit que le Roi de Navarre ne laissa pas long-
tems *Colin Muset* faire le métier d'un vil chanteur, courant les champs
pour gagner sa vie ; & qu'il le prit à son service.

Une tradition fort ancienne nous apprend que *Colin Muset* contribua de
ses deniers à la construction du portail de Saint Julien des Méné-
triers, qui subsiste encore dans la rue Saint Martin, & qu'on l'y a
représenté jouant du violon. Cet instrument ressemble trop aux violons

de nos jours, pour ne pas avoir été ajouté à la figure long-tems après qu'elle a été faite. On a voulu que la Vielle ait été inventée par *Colin Muset*; mais nous lui avons prouvé une bien plus ancienne origine dans notre second Livre. On l'a fait aussi à tort l'inventeur du Vaudeville. M. le Marquis de Paulmy a raison de le croire plutôt l'inventeur des chançons à danfer, du moins n'en connaissons-nous aucune plus ancienne que la sienne (a). Il ne nous reste de lui que trois chançons.

Chançon de Colin Muset.

Volez oir la musé Muset?
 En Mai fut fete un matinet,
 En un vergier flori, verdet,
 Au point du jor,
 Où chantoient cil oïselet
 Par grant baudor.
 Et j'alai fere un chapelet
 En la verdor :
 Je le fis bel, & cointe, & net
 Et plain de flor.
 Vis une dancele
 Avenant & mult bele,
 Gente pucele,
 Bouchete riant,
 Qui me rapele :
 Vien ça, si vièle
 Ta musé en chantant
 Tant mignotement.

J'alai à li el praëlet
 O tout la viele & l'archet;
 Si h ai chanté le Muset
 Par grant amour

.

« Voulez-vous ouir la chançon de Muset?
 » elle fut faite en Mai, un certain matin
 » dans un verger verd & fleuri, au point
 » du jour, tandis que chantaient à l'envi
 » les oïseaux. J'allai sur la prairie faire un
 » chapel; je le fis beau, propre, bien tour-
 » né, plein de fleurs. Alors j'apperçus une
 » demoiselle attrayante & belle, une pu-
 » celle gentille, qui avec un joli sourire,
 » m'appela. Viens-ça, Muset, joue-moi de
 » ta vielle en chantant ta chançon si jolie-
 » ment,

» J'allai à elle dans la prairie avec ma
 » vielle & mon archet (b), je lui chançai
 » mon Muset amoureusement
 »
 » en voyant ses cheveux blonds, ses cou-
 » leurs vermeilles, son gentil corps qui

Ces deux vers
 sont corrompus
 dans l'original.

(a) On la trouvera en Musique à la fin de ce Livre : elle a été remise en français par M. le Marquis de P.

(b) Il y avait alors plusieurs especes de vielles; celle à roue, & celle à archet que nous ne connaissons plus, & d'où l'on a prétendu que nous était venue la viole. On voit que c'est de cette dernière dont jouoit *Colin Muset*, puisqu'il parle de l'archet.

Et quand je vis son chef blondet.
 Et sans color ,
 Et son gent cors amoureuxset ,
 Et si d'ator ,
 Mon cuer sautele
 Pour la damoiselle
 Mult renouele
 Ma joie souvent :
 Ele ot gonele
 De drap de Castele
 Qui restincele.
 Doux Dex ! je l'aim tant
 Du cuer loiaument.

Quand j'oi devant li viélé
 Pour avoir s'amour & son gré ,
 Elle m'a bien guerredonné ,
 Soe merci ,
 D'un bésier à ma volenté.
 Dex ! que j'aim si !
 Et autre chose m'a donné ,
 Com son ami ,
 Que j'avoie tant desiré.
 Ce m'est merci ,
 Plus sui en joie
 Que je ne soloie ;
 Quant cele est moie
 Que je tant désir.
 Je ne prendroie
 Avoir ne monnoie
 Pour riens que voie.
 Ne m'en quier partir ,
 Ainçois vuel morir.

Ore a Colin Muset musé ,
 Et s'a à devise chanté :
 Pour la bele au vis coloré
 De cuer joli.
 Maint bon morcel li a donné
 Et départi ,
 Et de bon vin fort à son gré ,
 G'el vous affi.

» inspirait l'amour , & sesatours , mon cœur
 » treffaille pour la demoiselle , & mon
 » plaisir augmente à chaque instant. Elle
 » avait une gonnelle de drap de Castille
 » très-brillant. Dieu ! je l'aime tant & si
 » loyalement !

» Quand j'eus vieillé devant elle , pour
 » mériter son amour & sa grace , elle m'en
 » récompensa de son bon gré , par un bai-
 » ser que je pris à mon aise. Dieu ! quel
 » plaisir ! elle m'accorda autre chose comme
 » à son ami. J'obtins ce que j'avais tant
 » souhaité ; & je ressentis une joie extraor-
 » dinaire quand je vis à moi cette beauté
 » que je désirais si fort. Je ne céderais pas
 » mon bonheur pour richesses , pour argent ,
 » ni pour rien au monde. Je ne veux pas
 » m'en séparer , mais mourir à son service.

» Ainsi joua Colin Muset , & il chanta
 » gaiement pour la belle aux joues ver-
 » meilles. Elle lui donna maint bon mor-
 » ceau & d'excellent vin , je vous jure ,
 » tant qu'il en voulut. C'est ainsi qu'il a
 » vécu jusqu'à présent. Il continuera de
 » même ; il chante gaiement , & proteste
 » qu'il veut servir amour. Il a grand joie ,

Ensi à son siecle mené
 Jusques ici ;
 Oncor doignoie ,
 En chantant maine joie ;
 Mult se cointoie
 Qu'amours veut servir.
 Si a grant joie
 El vergier où doignoie
 Bien se convoie ,
 Bon vin fet venir
 Très tout à loisir.

» & se plaît à retourner au verger où il
 » se divertit à faire venir bon vin tout à
 » loisir ».

NEELE (Perrot de) était l'ami de Bretel , & vivait du tems de S. Louis .
 il nous reste de lui une chançon.

NEUVILLE (Jean de). Le manuscrit du Roi nous a conservé dix-neuf
 chançons de lui. Il vivait dans le treizieme siecle.

Chançon de Jean de Neuville.

Li douz tans de pascor
 Ma guéri ,
 Que vergier de colors
 Sont flori ,
 Bois & pré raverdi ,
 Li oïsel for la flor sunt resjoï.
 Or balez , fins amis ,
 Por la bele au cler vis.
 Ma dame n'os proïer ,
 Tant la dout ,
 Tant la crient avoier !
 Car del tout
 Me convient , sanz dire rienz ,
 Devant son gent cors estre esbahis
 Or , &c.

Sovent soufpir & plor
 Por celi
 Qui ainc de ma dolor
 N'or merci ,
 Hélas ! porcoi la vi ,
 Quant je por un regart mon cuer i mis
 Or , &c.

« Je suis guéri par le retour du doux
 » printemps, maintenant que les vergers
 » sont émaillés de fleurs , que les bois &
 » les prés sont reverdis , & que les oiseaux
 » se réjouissent sur les arbres fleuris. Or
 » dansez, tendres amans, pour la belle au
 » joli minois.

» Je n'ose rien demander à ma dame ;
 » tant je la redoute, tant je crains de la
 » fâcher ! Je suis réduit à rester devant sa
 » jolie figure, tout ébahi, sans dire un seul
 » mot. Or , &c.

» Souvent je soupire & pleure pour celle
 » qui jamais n'eut pitié de ma douleur.
 » Hélas ! pourquoi l'ai-je vue ce jour où
 » un seul regard me coûta mon cœur !
 » Or , &c.

Dame, cil lofengier
M'ont traï
Qui vuelent dépecier,
Li honi !
Ce qu'amors establi.
Dames & chevaliers aiment toz dis,
Or, &c.

» Dame j'ai été desservi par les médisans
» qui veulent, (les méchans!) séparer ce
» qu'amour avait uni. Dames & cheva-
» liers aiment constamment : Or, &c ».

OISI (Messire Hugues d'). Thibaud le Bon, Comte de Blois, dernier grand Sénéchal de France, qui épousa Alix de France, sœur de Philippe Auguste, était fils de Thibaud IV, dit le grand Comte de Champagne, & frere cadet de Henry I, aussi Comte de Champagne. Ce Comte de Blois fut tué en 1191 au siège d'Acre, & laissa plusieurs enfans, entre autres Marguerite mariée à Hugues d'Oisi, troisième du nom, Seigneur de Montmiral, probablement celui dont il nous reste deux chansons. Vers 1220, il y eut un Jean d'Oisi, Seigneur de Montmiral, qui épousa une Elizabeth de la maison de Champagne.

Chanson de M^{re} Hugues d'Oisi (a). Il manque les deux premiers vers.

.....
.....
Maugrez tous sainz & maugré Dieu ausi
Revient Quenes, & mal soit-il végnans.
Honiz soit-il, & ses prééchemans;
Et houniz soit ke de lui ne dit fi.
Quant Dex verra que ses besoins ert grans,
Il li faudra, car il li a failli.

.....
.....
« Malgré tous les Saints, & même en dépit
» de Dieu, Quenes revient; & puisse-t-il re-
» venir pour son malheur. Honni soit-il lui &
» ses prédications, & honni celui qui sur lui
» ne dira fi. Quand Dieu verra que la Terre-
» Sainte est dans une grande détresse, il l'a-
» bandonnera puisqu'il en a été abandonné.

(a) Cette chanson est satyrique. Elle est faite contre M. Quenes de Bethune, qui avait pris la croix, & avait annoncé son départ par la chanson,

Ahi amors ! com dure départie.

Si elle est de lui, comme les manuscrits du Roi & du Vatican la lui attribuent. On la trouvera dans le chapitre suivant parmi celles du Châtelain de Coucy.

Déchantéz maiz, Quenes, je vouz en prie;
 Car vos chançons ne sont més avenanz.
 Or menrez-vous honteuse vie ci;
 Ne voulistes por Dieu morir joianz,
 Or vous conte-on avêc les récréanz:
 Si remaindroiz avêc vo Roi failli.
 Ja dame Diex qui seur touz est puiffanz,
 Du Roi avant, & de vous n'ait merci.

» Déchantéz déformais, Quenes, je vous
 » en prie, car vos chançons ne convien-
 » nent plus. Vous allez mener ici une vie
 » honteuse. Vous n'avez point voulu mou-
 » rir glorieusement pour Dieu, on va vous
 » compter maintenant parmi les renégats.
 » Vous resterez avec votre lâche Roi.
 » Que le Seigneur Dieu, qui est tout-
 » puissant, n'ait pitié, ni du Roi d'abord,
 » ni de vous ensuite.

Tout fu Quenes preuz, quant il s'en ala,
 De sermoner & de gent preeschier;
 Et quant uns feuz en remanoit de ça,
 Il li disoit & honte & reprouvier.
 Ore est venuz son lieu réconchier,
 Et s'est plus orz que quant il s'en ala;
 Bien poet sa croiz garder & estoier:
 K'encor l'a il tele k'il l'enporta.

» Quant Quenes s'en alla il fit des
 » prouesses pour sermoner & prêcher les
 » gens; quand il en voyait un seul rester,
 » il lui faisoit honte & lui disoit des injures.
 » Or, maintenant il est revenu faire caca
 » dans son nid, & le voilà plus sale que
 » quand il est parti. Il peut bien garder
 » & conserver sa croix, car elle est eneore
 » telle que quand il l'emporta.

OSTUN (Jacques d'). Une seule chanson de lui nous est restée. Il vivait sous S. Louis.

PAON (Philippe) a fait une chanson, dont voici le premier couplet.

Se selon & losengier
 Ont parlé seur mi,
 Or puent vif enragier
 Car je di d'aus si,
 Et ma douce dame ausi
 Qui pou prise leur dangier.
 Et sachiez de si
 Pour l'amour que j'ai en li
 Tien-je mon cuer si joli.

« Si les méchants & les médifans ont
 » parlé sur moi, ils peuvent maintenant
 » enrager tout vifs; car je dis si d'eux, &
 » ma douce maîtresse ausi qui craint peu
 » leurs discours; & sachez sur ma foi que
 » c'est l'amour que je trouve en elle qui
 » me tient le cœur si joyeux ».

Il était l'un des Poètes du treizieme siecle.

PIERRE (Robers de la) a laissé neuf chansons, & vivait sous Saint Louis.

PRINCE DE MORÉE (le). Le seul manuscrit du Roi avait conservé deux chançons de ce Prince ; mais elles n'existent que dans la table , & faisaient aparemment partie de celles coupées par Henri III. Nous n'avons pu les retrouver nulle part , & nous ignorons quel pouvait être ce prince de Morée.

QUARIGNON (Renier de). Le manuscrit de Ste.-Palaye renferme deux chançons de ce Poëte du treizieme siecle.

RENTI (Jean de) n'est connu que par douze chançons de lui , qui se trouvent dans les manuscrits de Ste.-Palaye & de Noailles.

ROBERT (de Reims) vivait sous S. Louis , & nous a laissé cinq chançons.

ROBIN , de Compiègne , ami de Bretel , vivait du tems de S. Louis :

ROGERET , de Cambray. Fauchet l'appelle Roger , & dit qu'il jouait de la vielle.

Le Poëte le dit dans la seule chançon qui nous reste de lui : *Pour li faz sonner ma vièle.*

SAUVAGE d'Arraz , Poëte du treizieme siecle , nous a laissé quatre chançons.

SAUVAGE , de Béthune , vivait dans le même tems , & ne nous en a laissé qu'une.

SAUVALES COSSES. Le manuscrit du Vatican qui seul en fait mention , ne nous a conservé qu'une seule chançon de lui.

SEMILLI (Richard de) vivait sous S. Louis , & était ami de Gautier d'Argiès : nous avons quinze chançons de lui.

Chançon de Richard de Semilli.

J'aim la plus fade riens qui soit de mere née « J'aime la plus belle personne que
En qui j'ai trestout mis cuer & cors & pensée. » femme ait engendrée. Je lui ai dévoué

Li douz Dex! que ferai de s'amor qui me tue?
 Dame qui veut amer doit estre simple en rue,
 En chambre o son ami soit renvoisie & drue.

» mon cœur, mon corps & mes pensées.
 » Dieu! que ferai-je de son amour qui me
 » fait mourir? dame qui veut aimer doit
 » dans la rue être modeste; mais dans la
 » chambre avec son ami, elle doit être
 » gaie & amoureuse.

N'est riens qui ne l'amast; cortoise est à merveille;
 Plus est blanche que noif; comme rose vermeille.
 Li douz Dex! &c.

» Il n'est personne qui ne l'aimât, ma belle;
 » elle est courtoise jusqu'à étonner. Elle est
 » plus blanche que neige, vermeille comme
 » la rose. Dieu! &c.

Elle a un chief blondet, euz verz, boche sadete,
 Un cors pour embracier, une gorge blanchete:
 Li douz, &c.

» Elle a les cheveux blonds, les yeux
 » bleus, la bouche riante, une taille faite
 » pour être embrassée, une gorge blanche.
 » Dieu! &c.

Ele a un pié petit, si est si bien chaucié.
 Puis va si droitement desus cele chauciée.
 Li douz, &c.

» Elle a un petit pied, & si bien chaussé!
 » Elle marche avec tant de grace dans la
 » rue! Dieu, &c.

Que irai-je disant? n'est nule qui la vaille.
 Se plaine est de pitié, n'est nule qui la vaille.
 Li douz, &c.

» Que vous dirai-je? il n'est point de
 » femme qui la vaille, mais si elle a pitié
 » de moi, oh! c'est alors qu'aucune femme
 » ne la vaudra. Dieu! &c.

Chançon, va tost, si di la douce débonnere
 Qu'el te chant, sanz merci el le saura bien fere.
 Li douz, &c.

» Chançon, va la trouver, & dis à cette
 » beauté débonnaire qu'elle te chante; elle
 » le fera sanz pitié. Dieu! &c.

PASTOURELLE (a).

L'autrier chevauchois de lez Paris
 Trovai Pastorele gardant berbiz,
 Descendiz à terre, lez si m'assis,
 Et ses amoretes je li requis.
 El me dist, biau sire, par Saint Denis,
 J'aim plus biau de vous & mult melz apris:
 Ja tant comme il soit, ne sainz ne vis,
 Autre n'amerai, je le vous plevis:
 Car il est biax, cortois & fenez.

« Je chevauchois l'autre jour près de Pa-
 » ris, quand je rencontraï bergere gardant
 » brebis. Je mis pied à terre, m'assis auprès
 » d'elle, & lui demandai son amour. Beau
 » sire, me répondit-elle, par Saint-Denis,
 » j'aime plus beau, & plus honête que vous,
 » & tant que je serai saine & vivante je
 » n'aimerai autre, je vous le jure: car il
 » est beau, courtois & sensé. Dieu! je suis

(a) Hémistiche à remarquer; il est au troisième pied & quelquefois placé à la cinquième syllabe.

Dex je suis jonece

Et faders,

Et j'aim tez.

Qui jones est

Et fades & sages assez (a).

Robin l'atendoit en un valet,
Par ennui s'assit lez un buissonnet
Que ils'estoit levez trop matinnet
Pour coillir la rose & le musguet.
S'ot ja à sa mie fet chapelet
Et a soi un autre tout nouvelet :
Et dist, je me muir, bele, en son sonet :
Se vous demorez un seul petitet,
Jamès vif ne me trouverez.

Très douce damoisele,

Vos m'ocirez,

Se vous voulez.

Quant elle l'oï si desconforter
Tantost vint à li sanz demorer.
Qui lors les veist joie démener,
Robin des bruïsier & Marot baler.
Lez un buisson s'alerent joer.
Ne sai q'il i firent, n'en quier parler :
Mès n'i voudrent pas granment demorer,
Ainz se releverent pour melz noter

Ceste Pastorele ;

Vali doriax, li doriax

Laire le.

Je m'arestai donc iluec en droit ;
Si vi la grant joie que cil fesoit
Et le grant Solaz que il démenoit
Qui onques amors servies n'avoit.
Et di-je, maudit amors orendroit
Qui tant m'ont tenu lonc tens à destroit.
Ges ai plus servies q'onme qui soit,

» jeunette, gentillette ; & j'aime tel qui
» est jeune, gentil & sage aussi.

» Robin était à l'attendre dans un vallon.
» D'ennui il s'assit près d'un buisson, car
» il s'était levé de grand matin pour cueillir
» la rose & le muguet, afin de faire un
» chapel à sa mie. Il s'en était fait un aussi
» pour lui-même ; & il disait, en chantant :
» belle, je me meurs : vous ne me trou-
» verrez plus en vie, si vous tardez encore
» un instant : *très-douce amie, vous me*
» *ferez mourir, si vous voulez.*

» Quand elle l'entendit se désoler, elle
» vint à lui aussi-tôt. Vous les eussiez vus
» alors montrer grande joie, Robin faire
» du bruit, Marot sauter. Ils allèrent s'é-
» battre derriere un buisson, je ne fais ce
» qu'ils y firent & ne puis vous le conter ;
» mais ils n'y resterent pas long-tems, &
» se releverent pour chanter ce refrain d'une
» pastourelle : *vali doriax, li doriax laire*
le. (b)

» Je m'arrêtai donc là, & vis la joie
» que montrait & le plaisir que témoignait
» ce berger qui jamais n'avait servi amour.
» Alors je m'écriai, je vous maudis, amour,
» qui m'avez tenu si long-tems dans la
» souffrance. Je vous ai servi mieux qu'hom-
» me au monde, & j'amaï je n'en reçus

(a) Chaque couplet finit par des refrains d'autres chansons.

(b) Refrain qui probablement avait alors un sens que nous ignorons aujourd'hui.

N'onques n'en oi bien: si n'est-ce pas droit.

Pour ce les maudir:

Male honte ait cil qui amors parti,

Quant g'i ai failli.

De si loing con li bergiers me vit,
S'escria mult haut, & si me dist,
Alez vostre voie par Jhesus crist,
Ne nous tolez pas nostre déduit:
J'ai mult plus de joie & de délit
Que li Rois de France n'en a, ce cuit.
S'il a sa richece, je la lui cuit,
Et j'ai ma miete & jor & nuit,
Ne ja ne départiron.

Dancez, bele Marion,

Ja n'aim-je riens se vous non.

» bien. N'est-il pas juste que je vous mau-
» disse? *puisse être déshonoré celui qui se*
» *prend d'amour, quand moi je n'en retire*
» rien.

» Du plus loin que me vit le berger,
» il s'écria à haute voix, passez votre che-
» min & ne troublez pas nos plaisirs. J'ai
» plus de joie & d'aïse que le Roi de France,
» je pense. S'il a des richesses, je les lui
» laisse; moi j'ai ma mie jour & nuit, &
» jamais nous ne nous quitterons. *Dansez*
» *bele Marion, je n'aime rien que vous.*

A U T R E.

L'autrier tous feus chevauchoi mon chemin

A l'oïssue de Paris par un matin,

Oï dame bele & gente en un jardin

Ceste chançon noter:

Dame qui a mal mari,

S'ele fet ami,

N'en est pas à blasmer.

« L'autre jour sortant de Paris tout seul
» un certain matin, j'allois sur mon cheval
» lorsque je vis dans un jardin dame belle
» & gentille, qui chantait ces paroles: Dame
» qui a mauvais mari, si elle fait un ami
» elle n'en est pas à blâmer.

Vers li me très, si li dis; suer, dites-moi,

Pourquoi parlez vous d'ami? est-ce desroi?

Sire, je vous le dirai mult bien pourquoi,

Ja nel vous qier céler.

Dame, &c.

» J'allai à elle & lui dis, sœur, dites-
» moi, pourquoi parlez-vous d'ami? est-
» ce désespoir? sire, je vous en dirai vo-
» lontiers la raison & ne vous la cacheraï
» pas. Dame, &c.

A un Vilain m'ont donée mi parent

Qui ne fet fors auner or & argent;

Et me fet d'ennui morir assez souvent

Q'il ne me let joer,

Dame, &c.

» Mes parens m'ont mariée à un vilain
» qui ne fait qu'amasser or & argent, &
» qui me fait souvent périr d'ennui, ne
» me laissant jamais divertir. Dame, &c.

Je li dis, ma douce suer, se Diex me faut,

Vez-ci vostre douz amis qui ne vos faut;

Venez-vous en avec moi, & ne vous chaut,

Si le lessiez ester,

Dame, &c.

» Ma douce sœur, repris-je, que Dieu
» me sauve, vous voyez un ami qui ne
» vous manquera jamais, suivez-moi, &
» ne vous inquiétez pas du reste, laissez-là
» votre mari. Dame, &c.

Sire, je n'iroie pas hors de Paris,
J'auroie perdu honeur mès à touz dis :
Mès ici l'accoupirai, se trouver puis
Nus qui me veuille amer.
Dame, &c.

Quant je vis qu'avecques moi ne vout venir,
Je li fis le gieu d'amors, au départir
Puis me pria & requist qu'au revenir
Alasse à li parler :
Dame, &c.

» Sire, je ne veux pas sortir de Paris,
» je serais deshonorée à jamais, mais je me
» vengerai ici, si je puis trouver quelqu'un
» qui me veuille aimer. Dame, &c.

» Quand je vis qu'elle ne vouloit pas
» me suivre, je lui montrai le jeu d'a-
» mour, & quand je la quittai, elle me
» pria qu'à mon retour je vinssse encore lui
» parler. Dame, &c.

AUTRE.

Nous venions l'autrier de joer & de resver
Moi & mi conpaing & mi per :
Car jolis cuers nos maine,
L'amors n'est pas vilaine
Qui ainsi nos démaine.

De Paris encontrafmes, ce cuit,
Le greigneur bruit
Des dames qui vont en déduit
Au pardon outre seïne :
L'amors, &c.

La plus belle du mont choisi,
Dame à mari,
Par pou que son nom ne vous di,
Touz jors me met en paine :
L'amors, &c.

Ele ot euz vers, un chief si blondet,
Vis vermilliet,
Douce bouche, douz mentonet,
Une doucete alaine :
L'amors, &c.

Tuit li déduit du mont sont en li,
Onc ce ne vi,
Car ele chante sanz merci
Cler comme une seraine :
L'amors, &c.

« Nous venions l'autre jour de jouer &
» de nous ébattre moi, mon ami & mes
» camarades, car la gaieté nous mene,
» & amour n'est pas vilain, quand il nous
» fait vivre ainsi.

» Nous entendîmes venir du côté de
» Paris, je pense, un grand bruit : c'étaient
» des dames qui allaient gaiement au par-
» don (a) outre Seine. Amour, &c.

» Je choisis dans la bande une femme
» mariée, la plus belle du monde. Peu
» s'en faut que je ne vous dise son nom :
» toujours elle me met en peine. Amour, &c.

» Elle a les yeux bleus, les cheveux blonds,
» les joues vermeilles, jolie bouche, joli
» menton, douce haleine. Amour, &c.

» En elle sont tous les plaisirs du monde ;
» jamais je ne vis sa pareille : car elle chante
» sans cesse doux comme la voix d'une
» Sirène. L'amour, &c.

(a) Apparemment au mont Valérien.

ROIX, de Cambray, Poète du treizieme siecle, cité par Faucher.

SENDRART OU SENDRAT. Le manuscrit du Vatican est le seul qui en parle, & nous a conservé une de ses chansons.

SOIGNIES (Gautier de) vivait sous S. Louis. Nous avons sept chansons de lui.

SOISSONS (Messire Raoul de). C'est peut-être le même que Henri de Soissons qui fut pris à la Massoure en suivant S. Louis, & qui fit des vers sur sa captivité.

Il y avait un Raoul, Comte de Soissons, dont la fille Gertrude épousa Mathieu II, dit le Grand, Connétable de France sous Philippe Auguste.

Ce fut après la mort de Gertrude qu'il épousa Emme, fille & héritière de Guy V, Sire de Laval, dont il eut Guy VI, tige de la branche de Montmorency-Laval. Mathieu II mourut en 1230.

Ce Raoul était de l'ancienne maison de Nesle, qui possédait le Comté de Soissons sous S. Louis. Il était grand ami du Roi de Navarre, qui, dans ses chansons, lui donne le titre de *Sire de Vertus*. Nous avons quatre chansons de lui.

Chanson de Raoul de Soissons.

Quant voi la glaie meure
Et le rosier espanir,
Et seur la bele verdure
La rousée resplendir,
Lors soupir
Pour cele que tant désir.
Hélas ! j'aim outre mesure.
Autre si comme l'arsure
Fet quan qu'ele ataint brouir,
Fet mon vis taindre & pâlir
Sa simple regardeure
Qui me vint au ceur fêrir
Pour fere la mort sentir.

Mult fet douce blécéure
Bone amour en son venir,
Et melz voudroit la pointure

« Quand je vois la (a) mûre, &
» la rose s'épanouir, & la rosée briller sur
» la verdure, alors je soupire pour celle
» que je désire tant. Hélas ! j'aime outre
» mesure. Et comme la brûlure grille tout
» ce qu'elle atteint, son regard, qui vint
» me frapper au cœur, pour me faire
» éprouver la mort, fait pâlir & changer
» mon visage.

» Un bon amour cause, quand il com-
» mence, une douce blessure, & il vau-
» drait mieux éprouver la morsure d'un

(a) Le texte dit *la glaie*. Nous ignorons ce que c'est.

D'un escorpion sentir,
Et mourir,
Que de ma dolor languir,
Hélas ! ma dame est si dure
Que de ma joie n'a cure
Ne de ma dolor guérir :
Ainz me fet vivre martir ;
Et c'est adès m'aventure
C'onques dame ne servir
Q'ele me daignast mérir.

Hé ! très douce désirée,
Onques dame ne fu si :
Se vous m'aviez vée
La joie dont je vous pri,
Enrichi
Sont ni mortel anemì,
S'aurez leur joie doublée,
Et à moi la mort donnée :
Si ne l'ai pas déservi.
C'onques honme ne transsi
De mort si désespérée,
Et bien vueil estre péri
Puisqu'à s'amor ai failli.

He ! Dex , je l'ai tant amée
Dès primes que je la vi,
C'onques puis d'autre riens née
Ne de mon cuer ne joï ;
Ainz m'a si
Léssié pour l'amour de li
Que je n'aim autre riens née.
Mès se ma dame honorée
Set qu'ele ait loial ami,
Bien devroit avoir merci
Se loiauté li agrée.
Mès souvent avient ensi
Que ce sont li plus haï.

Chançon , va-t-en , sanz attendre ,
A ma dame droitement :
Prie li que sanz mesprendre

» scorpion & mourir , que languir ainsi
» de douleur. Hélas ! ma dame est si cruelle
» qu'elle s'embarrasse fort peu de ma joie &
» de la guérison de mes maux.. Elle me fait
» vivre martyr ; & tel a toujours été mon
» fort de servir les dames , sans rien obtenir
» d'elles.

» Ah ! belle tant désirée , jamais femme ne
» le fut comme vous ; si vous me refusez les
» plaisirs que je vous demande , mes enne-
» mis en seront joyeux , vous aurez aug-
» menté leur joie , & à moi vous me don-
» nerez la mort. Je ne l'ai pourtant pas
» méritée. Jamais homme n'éprouva mort
» si désespérée , & je consens volontiers à
» mourir , puisque je n'ai pu obtenir votre
» amour.

» Ah Dieu ! du premier moment que
» je la vis , je l'aimai tant , que depuis
» je n'ai joui , ni d'aucun plaisir ni de mon
» cœur. Il est tant enflammé pour elle ,
» que je n'aime plus personne. Si celle que
» j'honore sait qu'elle possède un amant
» loyal & que mon amour lui plaise , elle
» devrait bien avoir pitié de moi. Mais sou-
» vent il arrive que de pareils amans sont
» les plus haïs.

» Chançon , va-t-en , sans tarder , en
» droiture vers ma dame ; prie la de te
» dire avec franchise sa pensée , car souven-

Te die tout son talent :

Car souvent

Vif plus dolereusement

Que cil que mort fet estendre ;

Mès sa douce face tendre

En qui grant biauté respient,

M'art si le cors & esprent,

Que li charbons soz la cendre

N'art pas si couventement

Com fet li los qui atent.

» vivre est plus douloureux que l'état de

» celui que la mort abat. Mais son doux

» visage, en qui reluit tant de beauté, prend

» & enflamme le cœur ; & le charbon ne

» brûle pas si secretement sous la cendre

» que le fait celui qui attend (l'effet de

» l'amour) ».

SOISSONS (Messire Thierry de). Joinville parle d'un Seigneur de ce nom, qui acompagna S. Louis en Palestine. Il fut pris à la journée de la Massoure ; & dans une de ses chançons il proteste que ni ses voyages, ni sa captivité, ni ses maladies, ne purent jamais changer ou affaiblir les sentimens de son cœur. On assure qu'il était de l'illustre maison de Soissons.

« Bien m'a amours éprouvé en Surie,

» Et en Egypte, où je fus mené pris.

» Si que je fus en grand paour de ma vie,

» Et chacun jour cuidai bien être occis.

Il nous a laissé six chançons.

Chançon de Thierry de Soissons.

Amis Harchier, cil autre chantéor

Chantent en mai volontiers & souvent ;

Mès je ne chant pour feuille ne pour flor,

Se fine amor ne m'en done talent :

Car je ne fai par zutre ensaignement

Fere chançon, ne chose que je die ;

Mès quant amors & volenté m'aïe,

Sachiez de voir que j'ai assez réson

De bien chanter & de fere chançon.

« Ami Harcher, les autres chançoniers

» font ordinairement leurs chançons en mai ;

» moi je ne chante, ni pour la verdure

» ni pour les fleurs, si un amour sincere

» ne m'en inspire l'envie. Car je ne fais

» nulle autre raison qui puisse me faire

» chanter ou parler. Mais quand amour

» & tendresse m'animent, sachez qu'alors

» j'ai motif de faire des vers & des chan-

» sons.

De bien amer ai mult bele achésor

Et de chanter trop biau commencement :

Car autre si com la rose él bouton

Croist de biauté & en amendement,

Fet la bele qui à chanter m'apprent ;

» J'ai un beau sujet d'aimer & de chanter ;

» car, comme on voit la rose & son bou-

» toncroître sans cesse en beauté & en agré-

» ment, ainsi voit-on croître la belle qui

» m'inspire ; & pour moi je trouve à chaque

Car

Car sa biauté voi adès enbèlie
Et amender de fine cortoisie.
Si la m'estuet plus loïaument amer,
Et pour s'amor plus volentiers chanter.

Quand je regart son doux viaire cler
Et son gent cors de bel acefnement,
Mes eux n'en puis partir n'amefurer ;
Car en li voi de biautez plus de cent,
Dont bone amor m'ocit si plésamment
Que pour li muir, & si ne m'en plaing mie.
Mès c'est la mort qui me soustient en vie,
Quant la dolor m'est déliz & santez,
Et Richece ma plus grant povretez.

Douce dame, quant vous me regardez,
Plus sui riches que d'or ne que d'argent.
Mès richece, puisque vous ne m'aimez,
Ne me plect riens : car sanz vous j'ai noïent.
Et ne porquant d'un regard seulement
Sui plus riches que li rois d'Avegnie,
Car li solax de vostre compaignie
M'est si plésanz que tozjors m'est avis
Qu'en cest siecle n'ait autre paradis.

Bone & sage, cortoise de biax diz,
Merci vos proi plus débonérement
Que ne fet Deix Champion loeiz
Qui toz navrez sanz baston se deffent :
Car vostre amour m'assaut si mortieusement
Qu'envers ses cous ne sai riens d'escremie,
Et vous avez du champ la seignorie.
Si vous requier, bele dame, merci,
Que vous aïez pitié de vostre ami.

» instant sa beauté s'embellissant & se parant
» de courtoisie, il me la faut alors aimer
» plus tendrement encore, & chanter pour
» elle de meilleur cœur.

» Quand je regarde son visage brillant
» & son joli corps de si beau maintien,
» je ne puis retirer mes yeux de dessus elle ;
» car j'aperçois en elle cent charmes dif-
» férents avec lesquels amour m'assassine
» d'une manière si agréable que je meurs,
» & cependant ne me plains pas. C'est
» cette mort au contraire qui me soutient
» en vie ; la douleur fait mon plaisir & ma
» santé, & la richesse cause ma pauvreté.

» Quand vos yeux se fixent sur moi,
» douce dame, je me trouve plus riche
» que si j'avois or & argent ; mais lorsque
» je songe que vous ne m'aimez pas, la
» richesse ne me plaît pas, car sans vous
» tout ne m'est rien. Un seul regard cepen-
» dant me fait plus opulent que le Roi d'A-
» vegnie (a), & le plaisir que je goûte en vo-
» tre compaignie est si doux qu'il me semble
» qu'ici bas il n'y ait point d'autre paradis.

» Bonne & sage, courtoise dans vos
» paroles, je vous crie merci de meilleur
» cœur qu'un champion qui s'est loué pour
» un autre ne le crie à Dieu, quand déjà
» blessé il se trouve réduit à se défendre
» sans bâton. Votre amour m'attaque si
» cruellement que je ne connois aucune
» ressource d'escrime contre ses coups. Vous
» avez l'honneur du champ-clos ; & je
» vous conjure, belle dame, d'avoir pitié
» de votre ami ».

TARDUIS (Joseph). Le manuscrit du Roi nous a conservé deux chan-
sons de lui. Il vivait dans le treizième siècle.

(a) Nous n'avons pu découvrir ce que c'était que ce Roi, peut-être semblable au Roi de Cocagne.

THIBAUT d'Amiens. On trouve une seule chanson de lui dans le manuscrit de Clairambaut.

THIBAUT IV, treizieme Comte de Champagne & Roi de Navarre, fut aussi Comte de Chartres, de Blois & de Sancerre, & Vicomte de Châteaudun.

Il naquit au commencement de 1201, n'avait que quelques mois lorsqu'il perdit son pere, & hérita de tous ses biens.

Sa mere était fille & héritiere présomptive de *Sanche le Fort*, Roi de Navarre. Son aïeule était fille d'un Roi d'Angleterre, & sa trisaïeule était de la Maison Impériale.

Sa taille haute & bien proportionnée, sa vaillance, son adresse dans l'exercice des armes; mais particulièrement dans celui de la lance, sa magnificence & sa libéralité, ses talens pour la poésie, & son goût pour les lettres, le rendaient un Chevalier accompli.

Cependant l'ambition & l'amour lui firent faire de grandes fautes; & malgré tout ce qu'a écrit M. Levesque de la Raviere pour prouver que ce n'était point la mere de S. Louis dont il était amoureux, il nous paraît démontré qu'elle régna toujours sur son cœur, & que cependant il soupira de tems en tems pour des objets passagers qui lui inspirerent aussi des chansons. Car il faut avouer que plusieurs des siennes ne peuvent convenir à cette Reine vertueuse. Par exemple celle-ci :

« Si Diex plut que je feusse
 » De ma dame le plus haus :
 » Certes bon gré l'en sçusse,
 » Mès trop parest communaux.
 » Moult ja de caux
 » Qui desient aulmoniere :
 » S'en font lor aviaux,
 » Et g'en sui bouté arriere ».

Si Dieu permettoit par bonheur
 Que seul je plusse à ma maîtresse,
 Je le remercirois d'une telle faveur.
 Mais pour trop de galants, elle a de la tendresse.
 Combien est-il de ces amants
 Qui trouvant auprès d'elle un accès trop facile,
 Y passent de très doux moments,
 Tandis que je me donne une peine inutile.

Louis VIII, qui n'ignorait pas la passion du Comte pour sa femme, mais qui avait besoin d'un vassal si puissant, dissimula jusqu'au moment où ayant résolu de passer l'hiver en Languedoc, pour être plus à portée de faire la guerre aux Anglais qui étaient en Guienne, il proposa son dessein à tous les Princes qui l'avaient suivi; tous y consentirent, excepté

Thibault , qui ne pouvait penser , sans désespoir , qu'il serait un an privé du plaisir de voir la Reine.

La maniere hardie & emportée dont il refusa le Roi , irrita à un tel point ce Prince , qu'il le menaça d'aller porter le fer & le feu dans ses Etats , s'il quitait l'armée. La haine que le Comte portait au Roi , était égale à son amour pour la Reine.

Plusieurs Historiens prétendent que ne pouvant se venger ouvertement , Thibault se servit de la voie secrète d'un poison lent. D'autres plus croyables font mourir Louis VIII d'une fièvre maligne & contagieuse , & assurent que le Comte de Champagne était trop généreux pour commettre une action si détestable. Cependant il fut aussi soupçonné d'avoir fait empoisonner Philippe , Comte de Boulogne , oncle de S. Louis.

Quoi qu'il en soit , Louis VIII mourut à Montpensier le 7 Novembre 1226 , & par son testament , déclara Blanche , Régente du Royaume.

La conduite de la Reine prouva bien qu'elle n'avait jamais approuvé celle de Thibault ; car , quoique ses espérances fussent augmentées par la mort du Roi , jamais il ne fut si maltraité de Blanche ; & le désespoir qu'il en eut , le fit consentir à devenir le chef de la ligue qui se forma contr'elle.

La jalousie vint encore redoubler sa rage. Varillas nous apprend qu'il soupçonna que l'indifférence de la Reine pour lui , ne venait que de la passion qu'elle avait conçue pour le Cardinal de S. Ange , Légat du Pape. Personne ne l'égalait en bonne mine ; il avait de la délicatesse dans l'esprit ; & on n'avait pas encore vu un si parfait courtisan.

La Reine le consultait dans les affaires importantes , elle lui accordait toutes les graces qu'il sollicitait : il n'en faisait pas tant pour alarmer un jaloux tel que Thibault , & pour fournir des armes aux médifans.

La Reine, qui sentit le besoin qu'elle avait du Comte de Champagne , se contraignit pour le mieux traiter , & lui fit dire qu'elle désirait le revoir à la Cour. L'impatient Prince abandonna aussi-tôt la ligue , & accourut à Mont-Lhéry avec trois cens Gentilshommes qui servirent d'escorte à S. Louis pour pouvoir rentrer dans Paris , malgré les troupes de la ligue. Les Bourgeois de cette ville allèrent en assez grand nombre au devant de leur Roi , pour occuper l'espace depuis Mont-Lhéry jusqu'à Paris , & ce Prince y entra heureusement , suivi des trois cens Gentilshommes du Comte de

Champagne, qui rendirent inutiles les efforts que l'on fit pour l'enlever.

Blanche ayant réussi à remettre Thibault dans ses intérêts, ne l'en traita pas mieux qu'auparavant, & le désolé Comte n'aurait pas tardé à trouver les moyens de s'en venger, s'il n'eût eu besoin alors des secours du Roi pour défendre ses Etats contre les Ducs de Bourgogne & de Bretagne, qui assiégeaient Troyes.

Simon de Joinville, pere de l'Historien, se jeta dans cette place (a) & en fit bientôt lever le siège.

Le Roi vint aussi-tôt à la tête d'une armée pour secourir le Comte, & fut joint en chemin par Mathieu II Duc de Lorraine. Les ennemis du Comte, qui prenaient le prétexte de faire valoir les droits de la Reine de Chypre, à qui ils prétendaient que la Champagne appartenait par droit de naissance, députerent au Roi pour l'assurer de leur soumission, & le supplier de les laisser vuider leur querelle avec le Comte; mais le Roi leur ordona de se retirer, & condamna Thibault à payer à la Reine de Chypre 2000 livres de rente & 40000 d'argent comptant, pour acquérir les droits qu'elle prétendait avoir sur ses Etats. Ce fut alors que Thibault, épuisé par les frais qu'il avait été obligé de faire, & pour suivre les conseils de Blanche, toujours toute puissante sur son esprit, vendit au Roi ses Comtés de Blois, de Châteaudun, de Chartres & de Sancerre, afin d'avoir de quoi payer la Reine de Chypre.

Alors les Princes furieux de ne pouvoir acabler Thibault, comme ils l'avaient espéré, l'acuserent d'avoir fait empoisonner Louis VIII, & se soumirent aux peines portées par les Loix contre les calomniateurs, en cas qu'ils ne le convainquissent pas dans les formes.

Le Roi voyant que le feu allait s'alumer de tous les côtés dans son Royaume, engagea Thibault à se croiser, pour aller porter la guerre aux Infideles, & lui promit de défendre ses Etats, si on les ataquait. Ce moyen pacifia tout; Thibault, qui se voyait au moment d'être convaincu de son crime, se trouvait justifié par les secours que lui donnait S. Louis; & les ligues éloignaient pour longtems leur ennemi, en l'engageant dans une entreprise presque toujours fatale aux braves Chevaliers de l'Europe.

La réconciliation se fit donc par les soins de la Reine Blanche; mais

(a) En 1228.

comme le Comte se préparait à partir pour la Terre-Sainte, Sanche le Fort, Roi de Navarre, mourut sans enfans (a).

Il était le dernier de la race masculine de Dom Garcie Ximenès, laquelle avait régné plus de 500 ans sur la Navarre; & , selon la coutume de ce Royaume, la couronne appartenait à Thibault, comme fils de Blanche de Navarre, sœur de Sanche & son unique héritière.

Il se rendit aussi-tôt à Pampelune, & y fut proclamé Roi aux acclamations de tous ses sujets. Ayant trouvé dans le trésor de Sanche dix-sept cent mille livres (ce qui ferait aujourd'hui près de trente millions) (b); il se crut assez puissant pour révenir contre la vente qu'il avait faite de Chartres, de Châteaudun, Sancerre & Blois, & leva une armée pour appuyer sa réclamation.

Mais le Roi ayant assemblé ses troupes dans le bois de Vincennes, se préparait à fondre sur la Brie & sur la Champagne, lorsque le Roi de Navarre eut recours à la soumission.

S. Louis voulut bien pardonner; mais il falut que Thibault donnât sa parole de partir pour la Terre-Sainte.

Ce fut à cette occasion qu'il fit une chanson où l'on trouve ces vers :

- « Amour le veut & ma Dame m'en prie
- » Que je m'en part, & je moult l'en merci.
- » Quand par le gré ma Dame m'en chasti,
- » Meilleur raison n'y voi à ma partie ».

TRANSCRIPTION.

- « Amour le veut & ma Maîtresse aussi
- » Que je m'en aille, & je l'en remercie;
- » Quand à mon gré ma Dame me châtie;
- » J'aurois grand tort d'en avoir du souci ».

Avant son départ, Robert, Comte d'Artois, qui le haïssait, le fit in-

(a) En 1234.

(b) Le marc d'argent en 1226 était de 54 sols, il est aujourd'hui de 52 livres. C'est donc dix-huit fois plus. Les 1700,000 livres de Sanche feraient donc près de 30 millions; la somme est bien forte pour un tems où les métaux étaient rares.

sulter par ses gens. Mais le Roi les ayant fait arrêter, ils furent condamnés à la mort; & Robert, pour leur sauver la vie, fut obligé d'avouer qu'il était le seul coupable, puisqu'on n'avait agi que par ses ordres. On fit à Thibault toutes les réparations qu'on put imaginer, & le Roi le combla d'amitié & d'honneurs.

(1239). Enfin le Roi de Navarre partit pour la Terre Sainte, accompagné des Ducs de Bourgogne & de Bretagne, & d'une foule de Seigneurs qui voulurent être du voyage.

Ils prirent leur route par l'Allemagne, la Hongrie, la Thrace, l'Asie mineure, le Mont-Taurus, &, après les plus grandes fatigues, arrivèrent à Joppé.

Il se passa si peu de choses considérables à cette croisade, qu'à peine les Historiens en ont-ils conservé quelques détails.

Thibault revint à la fin de 1240, & ne s'occupa plus qu'à bien gouverner ses Etats. Tout ce qu'on sait des dernières années de sa vie, c'est qu'il se fit aimer de ses sujets, & en fut fort regretté.

On ne s'accorde pas sur le tems de sa mort; les Français le font mourir à Troyes le 10 Juillet 1254; & les Navarrois prétendent qu'il mourut à Pampelune le Mardi 8 Juillet 1253.

Il avait épousé trois femmes. 1^{re}. *Gertrude, fille d'Aubert, Comte de Metz, & veuve de Thibault, Duc de Lorraine.* 2^e. *Agnès de Beaujeu.* 3^e. *Marguerite, fille d'Archambaud de Bourbon, qui lui apporta en dot 360 mille livres, somme immense alors.*

Ses enfans furent *Blanche*, fille d'Agnès, sa seconde femme, qui épousa en 1235 *Jean le Roux*, fille de *Pierre Mauclerc, Duc de Bretagne*; & de sa troisième femme il eut: *Thibault V*, qui lui succéda, *Henri le Gros*, qui succéda à son frère mort sans enfans; *Pierre*, sieur de Maracaval, mort jeune; *Alienor*, morte jeune; *Marguerite*, mariée en 1255 à *Ferry*, second fils du Duc de Lorraine; *Béatrix*, seconde femme d'Hugues IV, Duc de Bourgogne.

Thibault V, qui avait épousé Isabelle, fille de S. Louis (a), étant mort

(a) Henri III, Roi d'Angleterre, étant venu en France pour visiter Saint Louis, choisit le Temple pour sa demeure, soupa chez le Roi en arrivant, & le pria de trouver bon qu'il lui donnât à dîner le lendemain. Saint Louis, pour lui faire honneur, le pressa de prendre

sans enfans en 1270, à Trapani en Sicile, en revenant du siège de Tunis où S. Louis était mort, son frere Henri lui succéda, & épousa Blanche, fille de Robert Comte d'Artois, tué en 1250 à la Massoure en Égypte. Il mourut à Pampelune le 27 Juillet 1274, & laissa un fils & une fille.

Le jeune Prince étant mort enfant, sa sœur Jeanne devint héritière de la Champagne & de la Navarre, & épousa en 1284 Philippe II, fils de Philippe le Hardi, qui fut depuis Philippe le Bel, & réunit ainsi pour la première fois le royaume de Navarre à la couronne de France.

Les deux époux vécurent dans la plus parfaite union, & le Roi était si persuadé du mérite de Jeanne, qu'il lui laissa toujours l'administration de la Navarre & de la Champagne; elle mourut au château de Vincennes à 33 ans, le 2 Avril 1304, & fut inhumée aux Cordeliers de Paris. Son amour pour les Lettres lui fit fonder le Collège Royal de Champagne, vulgairement appelé le Collège de Navarre; on voit sur la porte de ce collège la statue de cette Princesse & celle de Philippe le Bel.

La Navarre resta à la France jusqu'au 14 Mars 1335, que Philippe de Valois la céda au Comte d'Evreux & à Jeanne de France, son épouse; mais la Champagne fut pour toujours réunie à la couronne.

- « Thibaut fut Roi galant & valeureux ;
- » Ses hauts faits & son rang n'ont rien fait pour sa gloire ;
- » Mais il fut chanfonnier, & ses couplets heureux
- » Nous ont conservé sa mémoire ».

Ces vers sont tirés de l'Anthologie de Monet.

Chançons du Roi de Navarre, qui ne se trouvent pas dans l'édition de M. de la Rayaliere.

Dame d'amors & li max que je trai
Font que je chant amoureux & jolis
Et en chantant rouver, ce k'ainc n'osai,
Celi que j'aim, que je ne fusse escondis
Di tel don que de joie :

« La Dame que j'aime, & les maux
» qu'elle me cause, me font chanter amou-
» reux & gai, & en chantant, prier (ce
» que je n'osai jamais faire) celle qui m'est
» chere, de ne point me refuser le don que

place entre lui & le Roi de Navarre; mais Henri n'en voulut rien faire, & dit au Roi : *Vous êtes mon seigneur, & vous le serez toujours, prenez la place qui vous est due.* Saint Louis céda & s'assit, ayant à sa droite le Roi d'Angleterre, & celui de Navarre à sa gauche.

Voyez les Mémoires historiques de Champagne par Baugier.

Mès ce n'ert ja que doie
 Tel bien avoir de li,
 Se par pitié bone amor que j'en pri
 Ne fait aussi, con je sui siens, soit moie.

Loial amours, de vo mal que ferai?
 Confortez-moi, je sui de vos surpris.
 Celeraï-je ma Dame? ou li dirai
 Que por li sui en pene & mi amis?
 Li célers me guerroe;
 Se li di, ele anoie:
 Tost dira, fui de ci;
 Et il n'est riens que je refoigne si;
 Si me tairai, face sens ou foloie.

Fors qu'en chantant einfi me déduirai,
 En désirant ce qu'amois n'a promis,
 Mercî avoir; que ne déservirai
 En mon vivant ne meillor qu'il ont quis,
 Et se j'en requéroie,
 Ma Dame, & je faloie
 Aussi qu'autre ont falli,
 Jamais déduit en espoir si joli
 N'aueroit en moi.

Très dont que vi ma Dame, me donai;
 Ains puis ne fui de li amer faintis,
 Ne ja ne vueille amors qu'en nul délai
 Mere le douc penser qu'en li ai pris.
 Miex choisir ne sauroie,
 Et plus je ne porroie
 Aillors penser qu'à li:
 Ainz me convient, en espoir de merci,
 Vivre & manoir: por riens ne requerroie.

Aucune gent m'ont demandé que j'ai
 Qui si porte pesme coulour ou vis;
 Et je leur ai respondu, je ne sai,
 Si ai menti, c'est d'estre fins amis.
 Enfi mes cuers leur noie,

» j'attends pour me mettre en joie. Mais
 » jamais il ne m'arrivera de recevoir d'elle
 » un pareil bien, si amour par pitié ne fait
 » qu'elle soit à moi comme je suis à elle.

» Amours, que ferai-je de vos feux?
 » Soulagez-moi, je suis tout entier à vous.
 » Le cacherai-je à ma Dame? ou lui avoue-
 » rai-je que suis désolé pour elle, ainsi que
 » mes amis pour moi? Le lui cacher, fait
 » mon tourment. Si je l'avoue, elle s'en
 » irritera, & nie dira, sortez d'ici: or il
 » n'est rien que je redoute autant que ces
 » paroles. Je me tairai donc, soit que je fasse
 » bien ou mal.

» Je n'aurai plus désormais de plaisir que
 » de chanter, & désirer ce que m'a promis
 » amour, c'est-à-dire d'éprouver la pitié.
 » Jamais pendant ma vie je ne lui manque-
 » rai. Et si je demandais merci à ma Dame,
 » & qu'elle me le refusât, ainsi qu'elle l'a
 » refusée à d'autres, il n'y aurait plus pour
 » moi d'espoir ni de plaisirs.

» Dès l'instant que je vis ma Dame, je
 » devins amoureux d'elle, & depuis ce mo-
 » ment je ne fus pas infidèle. Je ne
 » souhaite pas même qu'amour me fasse
 » perdre les douces pensées qu'elle me
 » donne. Je ne puis mieux choisir, & il ne
 » m'est plus possible de songer à d'autres
 » qu'à elle. Je suis résolu de vivre dans
 » l'espérance de la toucher, & pour rien
 » au monde je ne lui révélerais ma peine.

» Certaines gens en me voyant le visage
 » si pâle, m'ont demandé ce que j'ai, &
 » je leur ai répondu, je l'ignore. Je men-
 » tais; mais voilà ce que c'est que d'être
 » amant loyal. Ainsi mon cœur le leur

Et

Et pourquoi leur diroie,
Quant ma Dame nel di
Qui m'a navré? mès tost n'aurait gari
S'elle favyoit & dont s'en fust en voë

Au pui d'amors convenance tenrai
Tout mon vivant, soie amez ou haïs.

» cache; & pourquoi le leur avouerais-je,
» puisque je ne le dis pas même à celle
» qui m'a blessé? Elle pourrait bien vite
» guérir mes maux, si elle les connaissait
» & si elle le voulait.

» Que je fois aimé d'elle ou haï, pendant
» que je vivrai je ne me plaindrai jamais
» au puits d'amour ».

A U T R E.

Puisqu'il m'estuet de ma douleur chanter
Et en chantant dire ma méséstance,
On ne doit pas à mon chant demander
Qu'il ait envoiseure;
Ainz chant selonc l'aventure,
Si con cil qui ne puet merci trouver
Et qui en soi n'a maiz point de fiance.

Si cum Equo qui sert de recorder
Ce qu'autres dit, & par sa seurquidance
Ne la daig à Narcissus reguarder,
Ainz secha toute d'ardure
Fors la vois qui encor dure:
Ensi perdrai tout, fors merci crier,
Et secherai de duel & de pensance.

Douce Dame qui me poez donner,
Plüz qu'autre rienz, de mes mauz aléjance,
Se mi laissez morir pour bien amer
Vostre en iert la mespresure.
Merci, franche creature,
A la mort sui que n'en puis eschaper,
Se loïautez & pitiez ne m'avance.

Peintre & maçon qui bien sevent ouvrir,
Et trestout cil qui sevent d'ingremance
J porroient tonzjours lor tanz user
En œuvre & en pourtraiture,
Ainz que il feist sa figure
Qui de biauté la péust resamblar
De cuer, de cors, de vis & de samblance.

Tomé II.

« Puisqu'il me faut chanter ma douleur;
» & en chantant raconter mes maux, on
» ne doit pas exiger de mes chants qu'ils
» soient gais : mais je chante au hasard,
» comme un homme qui ne peut éprouver
» de pitié, & qui n'a plus d'espérance.

» Semblable à Echo, qui ne fait plus
» aujourd'hui que répéter ce que prononce
» un autre, & que Narcisse, par orgueil,
» ne daigna pas regarder, & qui s'écha
» d'amour, de façon qu'il ne lui resta plus
» que la voix; ainsi je perdrai tout, ex-
» cepté la ressource de crier merci, & je
» sécherai de deuil & de chagrin.

» Douce Dame, qui pouvez me donner;
» plus que nulle autre, soulagement de mes
» maux, si je meurs pour vous trop aimer,
» vous en essnyerez des reproches. Pardon;
» femme aimable, mon état est désespéré,
» & je ne puis en échaper, si votre loyauté
» ou votre compassion ne me sauve:

» Peintre & architecte qui savent tra-
» vailler, & ceux qui connaissent la magie,
» pourraient passer leur vie à travailler &
» à peindre avant d'attraper sa figure &
» de pouvoir faire femme qui lui ressemblât
» de cœur, de corps, de figure & de traits.

A a

Maiz amours que Narcissus fist mirer,	» Mais Narcisse que fist mirer amour,
Quant pour Equo en volt prendre vengeance	» quand il voulut venger Echo, s'il eût
S'einsi vousist pour li une autre amer :	» voulu aimer ma belle à sa place, n'eût
Tel qui de li n'eüst cure	» plus fait aucun cas de la nymphe ; il
Mis l'eüst à sa droiture	» eût employé plus raisonnablement l'or-
Du grand orgueil qui le fait révéler	» gueil qui le fit résister à elle, & se serait
Et en venist plustost à repentance.	» repentir bien plutôt ».

TRIE (Jean de). Jean I. de Trie & de Moucy , acheta en 1212 de Jean du Fayel , une rente sur un moulin près de Mouci-la-Ville.

Jean II épousa Alix de Dammartin , sœur de Simon de Dammartin , Comte de Ponthieu , & fut bisaïeul de Matthieu de Trie , Maréchal de France en 1320 , & qui mourut comblé de gloire & d'honneurs le 26 Novembre 1344.

L'un de ces deux *Jean de Trie* est peut-être l'Auteur des deux chansons qui nous restent. Il y eut aussi un Matthieu de Trie , grand-Maître de la Maison de Philippe-le-Bel , & qui mourut en 1306.

VEAU (Guillaume). Faüchet l'appelle Viaux. Les manuscrits de Paulmy & de Clairambaut nous ont conservé une seule chanson de lui.

VIEUX-MAISONS (Messire Pierre-Gilles de) vivait sous S. Louis , & nous a laissé douze chansons.

VILAINS d'Arraz , vivait dans le même tems , & nous en a laissé trois.

VILLENEUVE (Guillaume de la). Il y a aparence qu'il vivait sous S. Louis.

VINIERS (Gille le). Il y a eu un Nicolas Viniers ou Vignier qui a fait une histoire de la Maison de Luxembourg. Gilles nous a laissé cinq chansons ; une d'elles fut faite à son départ pour la croisade : il était ami de Simon d'Authie , & vivait sous S. Louis.

Chanson de Gilles le Viniers.

Aler m'estuet là où je trairai paine,	« Il me faut al'er là où je trouverai
Là où Dex fu pénez & travailliez.	» peines, où Dieu souffrit & mourut. J'y

Mainte pensée i aurai greveraine
Quant me serai de ma dame esloigniez,
Et sachiez bien, jamès ne serai liez,
Jusqu'à l'heure que la verrai prochaine.
Dame, merci; quant serai repériez,
Por Dieu vous proi, praigne vous en pitiez.

Douce dame, comtesse Chastelaine
De tout vouloir, qui sevrance m'iest griez,
Si est de vous comme de la seraine
Qui par son chant a plusieurs engingniez;
N'en sevent mot, les a si aprochiez
Que ses douz chans leur navie mal maine,
Ne se guétent ses a eu mer plongiez;
Et s'il vous plect, ausi sui périlliez.

En périz sui, se pitiez ne m'aïe:
Mes se ses cuers resenble ses dous eux
Dont fai devoir que n'i périrai mie.
Espérance ai qu'ele l'ait mult piteus.
Souvent recort ce que j'oï dire feus
Qu'ele disoit, mult feroie esjoie
Se réperiez; je vous feroie feus:
Or soyez vrais comme fins amoureux.

Ha! Dex! dame, cist mōz me rent la vie.
Biau sire Dex! Comme il est précieux!
Sanz cuer m'en vois el raïne de Surie,
O vous remaint, c'est ses plus douz hostiez.
Dame vaillant, comment vivra cors tiex,
Se le vostre ai adès en compaignie,
Adès serai plus joïanz & plus preus;
Pour vostre amour serai chevaleureus.

Douz gentis cuers, Genevre la Roïne
Fist Lanceloz plus preuz & melz vaillant:

» aurai mainte pensée désespérante, quand
» je me verrai éloigné de ma dame, &
» jamais, soyez en sûr, je n'aurai de joie
» jusqu'au moment où je la reverrai près de
» moi. Accordez-moi une grace, madame,
» & quand je serai de retour, au nom de
» Dieu, prenez pitié de moi.

» Douce dame, comtesse Chatelaine de
» mes volontés, vous dont la séparation
» m'est si dure, vous ressemblez à la sirene,
» dont le chant séduit plusieurs. Ils ne con-
» naissent pas le danger; elle les fait ap-
» procher néanmoins, attire leurs navires
» par ses doux chants, & ils ne s'en apper-
» çoivent que quand elle les engloutit dans
» les eaux. Voilà, si vous me permettez de
» le dire, ma véritable situation.

» Je suis dans le même péril, si votre
» bonté ne me secourt. Mais si votre cœur
» est aussi doux que vos yeux, je suis sûr
» d'avance que je ne périrai pas. J'espère
» qu'elle l'aura compatissant. Je me rap-
» pele ce qu'elle disoit un jour que nous
» étions seuls. Elle disoit: je serais bien
» aise, si vous reveniez; alors je ferais des
» feux de joie. Gardez-moi, en attendant,
» fidélité, comme le doit un vrai amant.

» Dieu! ces paroles, dame, me rendent
» la vie. Beau sire Dieu, qu'elles sont dou-
» ces! Je pars sans cœur pour le royaume
» de Syrie. Il reste avec vous, c'est la plus
» douce demeure qu'il puisse avoir. Dame
» charmante, quelle douce vie aura ce corps,
» si en retour il a le vôtre avec lui. J'en
» serai moins triste & plus hardi, & pour
» l'amour de vous, je me montrai preux
» chevalier.

» Doux cœur gentil, la Reine Genevre
» rendit Lancelot plus entreprenaut & plus

Pour li en prist mainte dure aatine,
 Et s'en souffri paines & travaux granz;
 Mès au double li fu guerredonanz.
 Après ses maüs amors loïax & fine.
 En tel espoir serf & ferai touz tens
 Celi à qui mes cuers est atendant.

» brave. Il entreprit pour elle mainte pé-
 » rilleuse aventure, il souffrit peines &
 » grands travaux; mais après les maux,
 » un amour tendre & loyal le récompensa
 » au double; c'est dans cet espoir que je
 » sers & que je servirai toujours celle dont
 » mon cœur attend son bonheur ».

VINIERS (Maître Guillaume le) frere ou cousin de Gilles le Viniers.
 Nous avons de lui trente-quatre chançons.

VINIERS (Jacques le) peut-être frere du précédent, nous a laissé
 quatre chançons.

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs d'ajouter au chapitre des Poètes
 des douzieme & treizieme sieclé, la notice de deux fêtes instituées vers ce
 tems-là, & qui ont subsisté pendant plusieurs siecles.

La Fête des Fous & la Fête de l'Ane (a).

On trouve à la bibliotheque du Roi un Livre manuscrit, de format
in-douze, coté n° 1351, dans lequel est noté l'office de la fête des fous,
 tel qu'on le chantait à l'Eglise de Sens le jour de la Circoncision, sous ce
 titre : *Officium Stultorum ad usum Metropoleos ac Primatialis Ecclesie
 Senonensis*. Une instruction, placée à la tête du Livre, porte que cet office
 a été composé par Pierre de Corbolio, Archevêque de Sens, du tems que
 siégeoit à Rome le Pape Honoré III (b), & que le Livre a été transcrit
 sur celui qui se conserve dans les archives du chapitre de Sens, & dont
 la couverture est en ivoire, (*ex utraque parte foliis eburneis munito*).

Selon Moréri, une lettre circulaire des Docteurs en Théologie de la
 Faculté de Paris, envoyée en 1444 à tous les Prélats de France, pour les
 engager à abolir cette fête, nous apprend que les Clercs & les Prêtres
 créaient un Evêque ou un Pape (qu'ils appelaient l'Evêque ou le Pape des

(a) Si l'on desire plus de détails sur ce sujet, il faut lire les *Mémoires pour servir à
 l'Histoire de la Fête des Fous*, par du Tillot, 1741.

(b) Honoré III a été Pape depuis 1227 jusqu'en 1241.

fous) entraient dans l'Eglise, les uns habillés en femmes, d'autres en bouffons, ou masqués de différentes manières, dansaient dans la nef, & même dans le chœur, en chantant des chansons dissolues, & faisant mille folies, même à côté de l'autel pendant la célébration de la messe. Ce n'était pas seulement dans les cathédrales & les collégiales qu'on faisait ainsi la fête des fous, cette impiété avait passé jusques dans les monasteres de l'un & l'autre sexe.

Quant à la fête de l'âne ou des ânes, c'était une cérémonie qui se faisait anciennement dans la cathédrale de Rouen, le jour de Noël. Des Ecclésiastiques choisis représentaient dans une procession, les Prophetes qui avaient prédit la naissance du Messie. Balaam y paraissait monté sur une ânesse; & c'est ce qui avait donné le nom à cette fête. Outre les Prophetes qui ont parlé de la naissance du Messie, on voyait encore dans cette cérémonie, non-seulement *Zacharie*, *sainte Elisabeth*, *saint Jean-Baptiste*, le *vieillard Simeon*, mais encore la *Sibylle Erithrée*, & le Poëte *Virgile*, à cause d'un passage d'une de ses Eglogues (a), qu'on croyait regarder la sainte Vierge. Chaque acteur récitait son passage, & l'on terminait la cérémonie par un motet, où les personages se réunissaient à tout le chœur.

On peut croire que la fête de l'âne devait être plus ancienne que celle des fous, puisqu'on trouve dans l'office de celle-ci une Prose de l'âne, qui se chantait avant le *Deus in adjutorium*. Le Livre dont nous avons parlé, commence par une antienne qui précédait la prose, & qu'on chantait à la porte de l'Eglise (*in januis Ecclesiæ*). Cette antienne, qui était une invitation à la joie, finit par ces paroles remarquables : *Sint hodiè procul invidia, procul omnia maesta. Leta volunt quicumque colunt asinaria festa.*

(a) C'est la quatrième. Eusebe de Césarée cite vingt-sept vers de la Sibylle Erythrée; qui parlaient de la première venue du Fils de Dieu, pour s'unir à notre nature, & de la seconde, pour juger le monde.

La Sibylle Erythrée mourut dans la Troade; Pausanias nous assure avoir vu son tombeau dans le bois sacré d'Apollon, avec une épitaphe en vers élégiaques, gravés sur une colonne, & dont voici le sens :

« Je suis cette fameuse Sibylle qu'Apollon voulut avoir pour interprete de ses oracles :
 » autrefois vierge éloquente, maintenant muette sous ce marbre, & condamnée à un
 » silence éternel; cependant, par la faveur du Dieu, toute morte que je suis, je jouis
 » de la douce société de Mercure, & des Nymphes mes compagnes ».

Vient ensuite la Prose de l'âne, que nous allons transcrire ici en entier (a).

PROSE DE L'ÂNE.

*Orientibus partibus
Adventavit asinus
Pulcher & fortissimus
Sarcinis aptissimus.
Hez, sir'âne, hez.*

*Hic in collibus Sichen
Enutrius sub Ruben,
Transiit per Jordanem,
Saliit in Bethleem.
Hez, sir'âne, hez.*

*Salu vincit hinnulos,
Damas & Capreolos,
Super Dromedarios
Veloæ mandianeos.
Hez, sir'âne, hez.*

*Aurum de Arabia,
Thus & myrrham de Saba
Tulit in Ecclesia*

*Virtus asinaria.
Hez, sir'âne, hez.*

*Dum trahit vehicula
Multa cum farnicula,
Illius mandibula
Dura terit pabula.
Hez, sir'âne hez.*

*Cum aristis ordeum
Comedit & carduum,
Triticum à palea
Segregat in area.
Hez, sir'âne, hez.*

*Amen dicas asine
Jam Satur ex gramine
Amen, amen itera,
Aspernare vetera.
Hez, sir'âne, hez.*

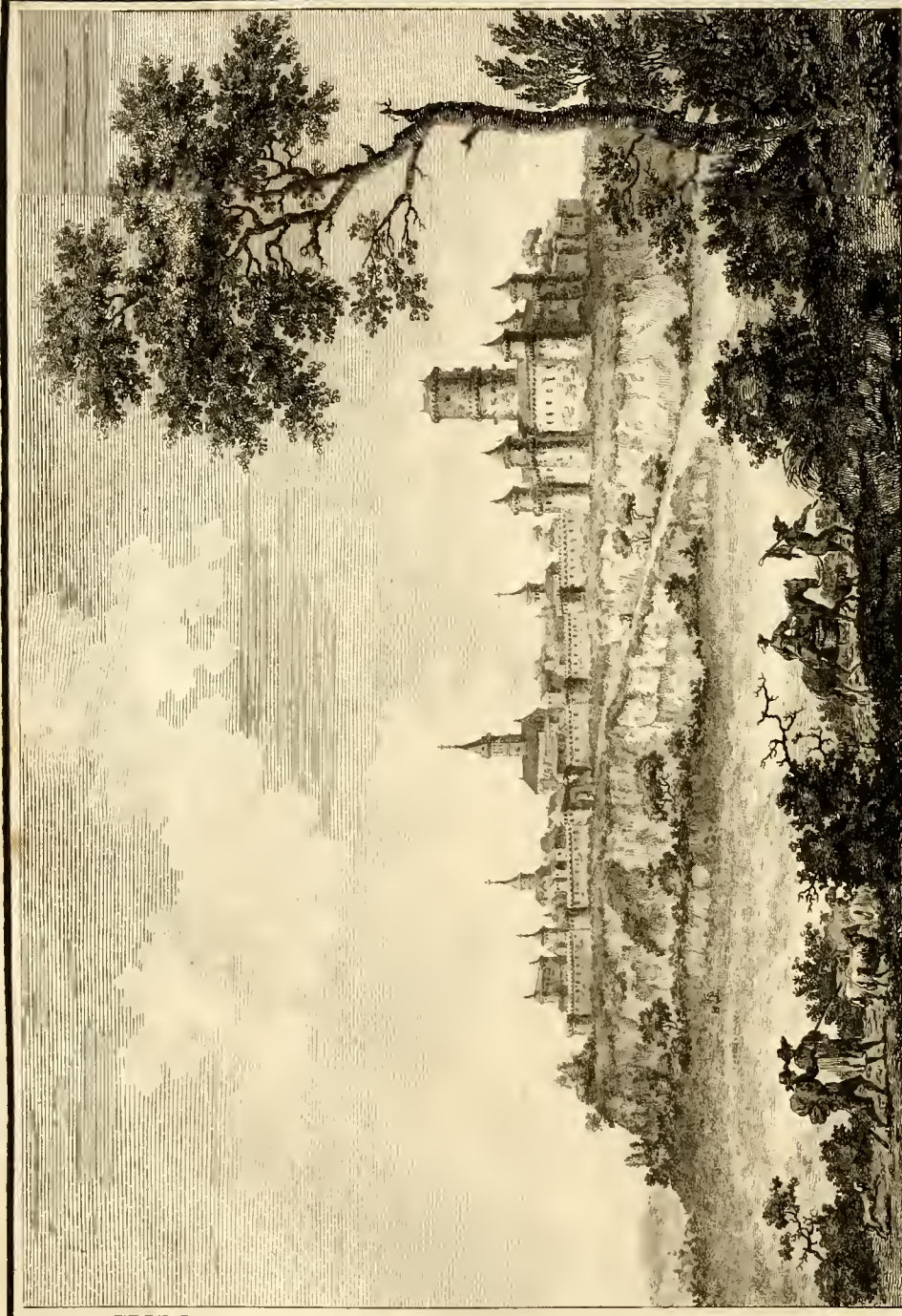
Air sur lequel on chantait cette Prose.

Ori-entis parti-bus Advèn-tavit Afi-nus, Pulcher & for-tissi-
mus, Sar-ci-nis aptif-fi-mus. Hez, Sir' Ane, Hez.

(a) Toutes les strophes sont sur le même chant. Dans l'original, il est noté sur quatre lignes, comme tout le plain-chant, & sur la clef d'*ut* à la troisième ligne. Nous l'avons transporté à la clef de *sol*, & sur cinq lignes, pour le mettre à la portée d'un plus grand nombre de Lecteurs. Nous y avons d'ailleurs ajouté la mesure ordinaire à la plupart des proses des Eglises de France.

Les mots *hez, sir'âne, hez*, qu'on trouve à la fin de chaque strophe, sont écrits dans l'original, *hez sire asine hez*. Nous présumons que ce refrain est une salutation à l'âne : & qu'il faut lire : *sir'âne*, pour *sire âne*, *hez, hez*.





Desvigne par Paris.

Grave par Raquet.

VUE DE COUCY-LE CHATEAU.

Dans le Vermandois.

A six Lieues de Noyon, et à trois Lieues de Chaulny.

CHAPITRE VI.

Chansons du Châtelain de Coucy.

SA célébrité, celle de ses chansons, l'histoire de ses amours pour la Dame de Fayel, nous ont engagés à nous étendre sur un sujet aussi intéressant.

Nous avons espéré que nos Lecteurs nous sauraient gré de tous les efforts que nous avons faits pour démêler les erreurs de plusieurs Historiens & Romanciers qui ont attribué à Raoul I, sire de Coucy, des chansons qu'il n'a pas faites, & un amour, dont son âge & les circonstances empêchent de croire qu'il ait été susceptible.

Nous donnerons d'abord une notice généalogique de l'illustre Maison de Coucy. Viendra après un extrait de la vie du célèbre Châtelain de ce nom. Il sera suivi, en forme de preuves, des chansons qu'on lui attribue, & qui ont un caractère de vérité incontestable.

Duchefne, Auteur estimé, (a) assure, dans son histoire de la Maison de Coucy, qu'elle vient d'*Enguerrand de Boves*, qui devint possesseur en 1080 du château de Coucy, dont il donna le nom à ses descendants.

La maison de *Boves* tirait son origine d'un Seigneur appelé *Dreux* ou *Drogon*, qui s'illustra sous les regnes de Robert & d'Henri I, Rois de France.

Enguerrand I, Comte d'Amiens, Seigneur de Boves (b) & de la Fere, acquit la seigneurie de *Coucy* (c). Un acte qui existe encore, lui donne

(a) Et Dom Toussaint du Plessis, dans son histoire de la Ville & des Seigneurs de Coucy.

(b) La Maison de Boves fut appelée ainsi d'un ancien château voisin de la ville d'Amiens, qui est devenu célèbre dans notre Histoire, & que Guillaume le Breton a décrit dans sa *Philipide* comme une place très forte. Voyez Duchefne, pag. 188 & suiv. Malbrancq, de Morini, in-4. tom. 2, page 89.

(c) Ce château, qui a donné ce nom à l'une des plus illustres Maisons de France, est dans le Vermandois, & dans une des plus belles & des plus heureuses positions, il est sur une montagne élevée. La tour qu'on en regardait comme imprenable avant l'invention du canon, a cent soixante douze pieds de hauteur & trois cent cinq de circonférence. Le tremblement de terre du 18 Septembre 1692 l'a fendue du haut en bas.

le titre de *très noble Prince*, mort en 1116 (a). Son fils, *Thomas de Marle*, Seigneur de Boves & de la Fere, & Comte d'Amiens, fut fameux par sa cruauté. Il prit son nom de sa mere *Ade de Marle*, & fut le premier qui prit le titre de Sire de Coucy par *la grace de Dieu* (b). Il fut un ardent ennemi des Moines; fit massacrer l'Evêque de Laon, après l'avoir mutilé, & tua de sa propre main trente hommes qui acompagnaient ce malheureux évêque. Il mourut à Laon en 1130 (c).

Son fils *Enguerrand II* (d) épousa en 1132. *Agnès de Boisgency*, dont il eut *Raoul I* & *Enguerrand*.

S'étant croisé, ainsi qu'Evrard de Bréteuil son beau-frere, pour acompagner le Roi Louis-le-Jeune au voyage de Jérusalem, ils y moururent tous deux vers l'an 1147.

Son fils *Raoul I*, *Sire de Coucy*, Seigneur de Marle, de la Fere, Crecy, Vervin, Landoufie & Pinon, est celui à qui on a attribué sans raison les chansons que nous avons sous le nom de *Châtelain de Coucy*, & qu'on prétend avec si peu de fondement avoir été l'amant de la Dame de *Fayel*.

Né vers 1134, il avait épousé vers 1154, *Agnès de Hainault*, fille du Comte Beaudoin, dont il n'eut que trois filles.

La premiere fut *Yoland*, qui épousa Robert II, Comte de Dreux, petit-fils de Louis-le-Gros; & de ce mariage, vint entr'autres, une fille, mariée à *Renaut de Choiseul*, tige de tous les *Choiseul* qui existent aujourd'hui.

(a) Un acte passé par lui à Laon, l'an 1118, en présence de Barthelemi, évêque de Laon, &c. & de *Gui Châtelain de Coucy*, prouve qu'il ne faut pas confondre les châtelains (ou gouverneurs) avec les *sires* (ou seigneurs) de *Coucy*, puisqu'alors Enguerrand I était *seigneur de Coucy*, & que Gui en était châtelain. Cette note est essentielle pour la suite. (Voyez Duchesne, histoire de la Maison de Coucy, page 195).

(b) Nous donnerons à la fin de ce Livre une note très curieuse de M. l'Abbé Rive; sur ces mots, *par la grace de Dieu*.

(c) Ce Thomas de Marle & de Coucy écrivit en vieux français la Loi de Vervins; dans le pays de Thierache en Picardie. (Voy. parag. 61 de l'avertiss. qui est à la tête du titre 7 de l'hist. littéraire de la France, in-4.) L. R.

(d) Mademoiselle de Luffan, dans ses Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste, a peint Enguerrand II comme un homme dur, sévère & presque insensible, quoiqu'il fût le plus doux de tous les hommes. La fille qu'elle lui donne, & Roger, Comte de Rhétel, qu'elle dit en avoir été le mari, n'ont jamais existé; tout cet épisode est absolument de son invention.

La seconde fut *Isabeau*, qui épousa en premières nocés (selon *Duchefne*) *Raoul, Comte de Roucy* (& selon *Moréri*) *Raoul, Comte de Coucy*) dont nous parlerons bientôt), & en secondes nocés, *Henri, Comte de Joyeuse Grand-Pré*, d'où sont venus tous les *Joyeuse*.

La troisième fut *Ade de Coucy*, mariée à *Thierry, seigneur de Beure*.

On ne saurait trop admirer la grandeur d'âme de *Raoul I*; car lorsque *Philippe d'Alsace*, Comte de Flandres, oncle & tuteur de *Philippe-Auguste*, voulut s'emparer du duché de Valois & du comté de Vermandois, dont il se prétendait héritier légitime, *Raoul* fut le premier à remontrer au Roi l'injustice du Comte, & à lui conseiller de s'y opposer : cependant il ne doutait pas qu'au premier signal de la guerre, ses domaines ne fussent pillés & dévastés par le Comte de Flandres, qui était son plus proche voisin.

(a) Ce puissant & généreux seigneur ayant perdu sa femme en 1173, épousa en secondes nocés, l'année suivante, *Alix de Dreux*, Princesse du sang, sœur de *Robert II*, Comte de Dreux, qui épousa en même tems *Yolande de Coucy*, fille aînée de *Raoul* & d'*Agnès de Hainaut*. Par ces deux alliances, il devint gendre d'un fils de France (*Robert I de Dreux*, fils de *Louis-le-Gros*) beau-père d'un Prince du sang (*Robert II de Dreux*) & cousin-germain par sa femme du Roi *Philippe-Auguste*.

En 1190, avant de partir pour la Terre-Sainte à la suite du Roi, il fit son testament (b) qui nous a été conservé par l'*Alouette*; & ayant été tué

(a) Sa puissance était telle, qu'avant d'avoir épousé une petite-fille de France, il avait un chambellan, un bouteiller, &c. en un mot, tous les grands officiers qui sont réservés aux maisons souveraines. Au reste cela n'était pas particulier à *Raoul I de Coucy*. Jadis les Ducs & Comtes avaient les mêmes officiers, témoins les Comtes de Champagne. Voy. pag. 237, 248 des *Mémoires historiques & critiques pour l'histoire de Troyes*, in-8, 1774, tom. 1, L. R.

(b) Testament de *Raoul*, premier seigneur de *Coucy*, extrait du livre 1 de l'histoire de la Maison de *Coucy*, écrite par François l'*Alouette*.

« Moi *Raoul*, seigneur de *Coucy*, veux qu'il soit notoire à tous, présents & futurs, » qu'étant prêt à partir pour Jérusalem, & craignant qu'il ne s'élève quelques difficultés » entre mes enfans, au sujet de la part de chacun d'eux, j'ai disposé de mes biens, selon » que je l'ai jugé convenable, & après avoir pris le conseil des gens de probité qui me » sont attachés.

» J'ai donc donné à *Enguerrand*, mon fils aîné, toutes mes terres & seigneuries, » pour être par lui possédées paisiblement, & sans réclamation quelconque, excepté

l'année suivante au siege d'Acre en Palestine , âgé de cinquante sept ans. Son corps fut rapporté en Picardie , à l'Abbaye de Foigny. (a). Alix sa veuve , vivait encore en 1212.

» les démembremens qui en ont été faits en faveur de mes autres enfans , & qui
» sont tels.

» Je veux que Thomas, mon fils, ait en libre & tranquille possession , & sans être
» inquiété de personne, Vervin, Fontaine & Landoufie; & qu'il retire annuellement sur
» les droits de vinage de Vervin & de Landoufie soixante livres en monnoie , telle qu'on
» l'emploiera dans lesdits vinages; & dans toutes ses possessions, il sera homme-lige de
» son frere Enguerrand.

» J'ai assigné à Raoul , qui possède un titre clérical, quarante livres Paris de rente,
» à prendre sur mes revenus de Roye , & ce , tout le tems de sa vie.

» Quant à Robert , il aura pour sa part tous les biens qui m'ont été apportés en mariage
» par sa mere , & ma terre de Pinon , avec la redevance entiere d'un certain bois que l'on
» nomme vulgairement le passage de Pinon ; & il tiendra tous ces biens à charge de plein
» hommage à son frere Enguerrand : & s'il arrive que ledit sieur Enguerrand vienne à
» mourir sans héritier , tout ce qui lui a été assigné pour sa part retournera à Thomas
» son frere : & si au contraire , un desdits enfans , quel qu'il soit , vient à décéder sans
» laisser d'héritier , sa part retournera entièrement à l'aîné.

» Pour ce qui est de ma fille Agnès , je lui donne mille & six cent livres , monnoie
» d'Artois , à prendre sur les revenus de Marle & Crecy ; laquelle somme elle fera l'espace
» de huit ans à recevoir , à commencer seulement trois ans éclus après mon départ. Ainsi ,
» le jour de saint Remi de chaque année , elle recevra cent livres à Marle , & les cent
» autres livres restantes à Crecy ; & l'on chargera l'Eglise de Prémontré du soin de lui
» faire toucher ses revenus.

» Et s'il arrive que , pendant mon voyage d'Outre-mer , je vienne à décéder , si de
» même ladite Agnès ma fille cesse de vivre avant d'être mariée , tout ce qui lui restera
» d'argent comptant sera partagé en deux moitiés , dont une sera donnée à Alix sa
» mere , qui est mon épouse , & l'autre sera léguée en aumône aux Hospitaliers , aux
» Templiers & à l'Eglise de Prémontré , pour être partagée par égale part.

» Et enfin s'il nous arrive , à Alix ma femme ainsi qu'à moi de mourir , une moitié
» de ladite somme passera à mon fils aîné , & l'autre aura sa premiere destination.

» J'entends que mes possessions , ainsi que les droits d'Alix ma femme , ne soient aucune-
» ment grévés , voulant que mes arrangemens , même signés de moi , soient tout le tems
» que je vivrai dépendants de ma volonté ; or , pour que cet acte de partage de mes biens
» soit authentique & irrévocable (à moins cependant que je ne sois porté à y changer
» quelque chose) , j'ai voulu qu'il fût écrit & scellé de mon sceau. Fait l'an de l'Incar-
» nation de J. C. 1190 ». Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en rapportant ici cette
» piece intéressante quelque étrangere qu'elle soit à notre sujet. L'original est en latin.

(a) Le Chanoine Morliere prétend que Raoul de Coucy ne fût pas tué au siege

Il laissa de son second mariage. 1°. *Enguerrand III* qui fit rebâtir le château de *Coucy*, dont on voit encore des restes considérables, & se distingua beaucoup à la bataille de Bouvines. Quelques historiens prétendent que, pendant la minorité de S. Louis, les plus grands seigneurs de France s'étant ligués contre la maison royale, offrirent la couronne à Enguerrand, (a) qui eut la générosité de la refuser. Sa devise prouvait sa noble simplicité :

« Je ne suis Roi, ne Duc, Prince, ne Comte aussi
» Je suis le sire de Coucy ».

Sa mort fut aussi funeste que singulière, en passant à gué une petite rivière (b), son cheval le jeta à la renverse, & son épée étant sortie du fourreau, il tomba sur la pointe. Sa branche fut éteinte en 1311, en la personne d'Enguerrand IV, son second fils; l'aîné Raoul II (c) fut tué en 1250

d'Acre, mais que ce fut Robert de Boves; pag. 260, des illustres maisons de Picardie, *in-fol.* Quand il auroit raison, cela ne nuirait pas à notre opinion sur le Coucy qui a été l'amant de la belle Fayel & l'Auteur des Chansons. I. R.

(a) L'Alouette prétend que le Coucy qui fut élu Roi sous la minorité de S. Louis, fut Enguerrand II; il se trompe. *Voy.* fol. 136 de son *Traité des Nobles*, & des vertus dont ils sont formés, &c. A Paris, chez Robert le Manier, M. D. LXXXVII, in-4°. L-R.

(b) Auprès de *Gerfis*, château à une lieue de Vervins & à trois ou quatre de Marle, sur une petite rivière qui prend sa source auprès de l'Abbaye de Thenailles.

(c) En rapportant la chanson du Roi de Navarre dans laquelle il parle de Raoul en ces termes :

Raoul, Turc ne Arabi,
N'ont riens du votre faisi
Revenés par tans en arrière.

M. Leveque de la Ravallière ajoute ces mots : « Je serois tenté de croire que le Raoul » de la chanson était le Châtelain de Coucy, célèbre par ses poésies & par ses amours ». Nous nous flattons de prouver que ce Raoul tué en Egypte n'est pas l'auteur des chansons; mais il est très-possible qu'il soit celui dont parle Thibaut. Il était petit-fils de Raoul I, Sire de Coucy, & Joinville nous apprend qu'il fut tué à la Massoure, « là, » dit-il, fut tué le Comte d'Artois, & le Sire de Coucy qu'on appelait Raoul ». La chanson que M. Leveque de la Ravallière dit être de *Raoul de Coucy*, & qui est adressée au Roi de Navarre, n'est pas de lui, mais de *Raoul de Soissons*. On la trouve dans le manuscrit de M. le Marquis de Paulmy. Elle commence ainsi : *Roy de Navarre Sire de Veru*; & elle est sous le nom de *Raoul de Soissons*; ce qui prouve encore que M. de la Ra-

à la Massoure en Égypte , près du Comte d'Artois , frere de *Saint Louis*, qu'il défendait au prix de son sang (a). Ce fut cet Enguerrand IV qui fit pendre trois gentilshommes Flamands qu'il avait trouvés chassant sur ses terres. Saint Louis l'ayant fait arrêter , voulut qu'il fût jugé par les Pairs & les Barons ; mais les Juges devant se récuser , lorsqu'il s'agit de juger un parent , ceux d'Enguerrand sortirent de l'assemblée l'un après l'autre , & le Roi resté seul , s'aperçut qu'il n'aurait pas dû sortir le dernier. Enguerrand fut cependant condamné par le Roi à une amende considérable , qui servit à fonder un hôpital à Pontoise , & les écoles publiques à Paris (b).

2°. *Thomas* , qui eut par le testament de son pere Raoul la seigneurie de *Vervin* , & fut l'auteur d'une branche long-tems illustre , mais qui perdit sa splendeur sous le regne de Henri II. On accusa *Jacques de Coucy Vervin* , gendre du Maréchal du Bietz , d'avoir trahi l'état , en rendant Boulogne aux Anglois en 1544 , après cependant la plus vigoureuse pendant six semaines. Dès que Henri II fut parvenu au trône en 1547 , ses ennemis produisirent des faux témoins & parvinrent à le faire décapiter en cette même année. Ce qui prouve que la haine seule dicta ce jugement , c'est que tous ceux qui avaient composé le conseil de guerre , où il avait déterminé de rendre la place , furent renvoyés absous : il n'y eut que le sieur de Longueval qui paya son absolution : il possédait la terre de *Marchais* , à trois lieues de Laon : cette terre convenait à un

valliere a fait une erreur lorsqu'il dit (tome 2 , page 79) que les manuscrits ne le nomment simplement que *Raoul de Soissons* , puisque celui de M. le Marquis de Paulmy l'appelle *Messire Raoul de Soissons* ; ce qui prouve qu'il était parent , & peut-être frere de *Jean* , Comte de *Soissons* , qui vivait alors.

Thibaut adresse une autre chanson au même Raoul , qui commence par ces mots : *Sir Loes moi à choisir* , &c. Il lui propose une question à décider ; c'est de savoir lequel est préférable de sentir & baiser sa maîtresse , sans la voir & lui parler ; ou bien de la voir & de lui parler , sans la sentir ni la toucher.

(a) Jean le Carpentier a prétendu que ce Raoul II fût l'amant de la dame Fayel ; *Voy. p. 238 , t. 1 , Hist. de Cambrai , in-4°*. Leide chez l'Auteur , cxcxcxix. Il y a apparence qu'il se trompe , puisque le même Roman dit que l'amant de la dame de Fayel se croisa avec Richard , Roi d'Angleterre , qui était parti pour la Terre-Sainte environ 59 ans auparavant. Jovet & Mezeray ont fait la même faute. L. R.

(b) Enguerrand IV eut une sœur , qui fut mariée en premières noces au Roi d'Ecosse ; & en secondes noces à Jean de Brienne , Roi de Jérusalem , & depuis Empereur d'Orient.

Ministre : on fit peur à Longueval , qui la donna pour reconvrer sa liberté. Henri II eut des remords superflus , & fit restituer au fils de Vervin la plus grande partie de ses biens qui avaient été confisqués ; mais ce ne fut que sous Henri III , en 1575 , qu'on revit le procès , & que la mémoire de *Vervin* fut réhabilitée avec un éclat sans exemple.

La postérité masculine de cet infortuné finit à son petit-fils , mort en bas-âge.

Jacques de Coucy Vervin avait trois freres , Raoul , Jean & Robert ; ces deux derniers furent Aumôniers du Roi , & Raoul a été la tige de M M. de *Coucy Polecourt* , qui existent aujourd'hui en Champagne , & dont M. de Belloy a prouvé la filiation d'une manière irrésistible.

Cette seule maison de *Coucy Polecourt* jouit d'un double avantage bien singulier : c'est que la Maison Royale descend de Louis-le-Gros par les mâles , & de Raoul I de Coucy , par les femmes ; & que Messieurs de Coucy descendent de Louis-le-Gros par les femmes , & de Raoul par les mâles (a).

Revenons maintenant à *Enguerrand de Coucy* , frere de *Raoul I* (b). Une charte de l'an 1142 prouve qu'il fut baptisé cette même année par Barthélemi , Evêque de Laon. On n'a pas la date précise de sa mort ; mais il était déjà décédé , selon l'Auteur des antiquités & recherches de l'Abbaye royale de Saint-Denis , en 1174 , & enterré dans cette Abbaye (c).

(a) *Raoul I* , Sire du *Coucy* , laissa encore de son second mariage deux garçons & une fille , dont il est inutile ici de faire mention.

(b) M. de Belloy n'en fait pas mention , & c'étoit cependant très-nécessaire à ses recherches , comme on va le voir. Voici ce qu'en dit seulement Don Toussaint Duplessis dans son Histoire de *Coucy* , page 49 : « *Enguerrand II* ne laissa que deux enfans ; » *Raoul I* , qui hérita de la plus grande partie de ses biens , & *Enguerrand* . . . qui eut deux enfans vivans encore en 1187 ». (apparemment que Don Toussaint avait vu la piece dont nous allons parler). « L'un nommé *Raoul* qui prit le parti de l'Eglise , » & l'autre nommée *Marguerite* , qui fut mariée à *Joubert* , Seigneur de la Ferté Beliard ».

(c) *In nomine sanctæ & individuæ Trinitatis. Ego Radulfus Dei gratia Cociaci & Marlæ Dominus , &c. Noverit tam futurorum posteritas quam præsentium industria , Quod ego Radulfus Engelranni Nobilissim filius , ob remedium animæ meæ Agnetis uxoris meæ , & antecessorum nostrorum , & specialiter pro anima fratris mei Engelranni cujus corpus in Ecclesia Beati Dionysii Gallorum Apostoli honorifice sepulchrum*

Cet Enguerrand laissa deux enfans, Raoul & Marguerite, mariée à Joubert, seigneur de la Ferté Beliard. Duchesne, dans l'histoire de la Maison de Coucy, ne parle point de ces deux enfans dans la généalogie qu'il donne de cette maison, mais il en fait mention dans les pieces justificatives, page 351. De plus, un extrait des archives de la Maladrerie de Laon, prouve qu'ils existaient, puisque Raoul I, sire de Coucy, y dit, dans un acte daté de 1187, *Hujus rei testes Radulfus Clericus (a) nepos (b) meus, Margareta de firmitate neptis mea*, &c. Il exprime bien clairement que Raoul est son neveu, & Marguerite sa niece; & puisque Raoul I n'avait point de sœurs, & qu'il n'avait pour frere qu'Enguerrand, il fallait bien que Radulfus Clericus & Margareta neptis, fussent enfans d'Enguerrand.

Ce Raoul, qui était Clerc en 1187, ayant perdu son pere en 1174, avait donc alors au moins treize ans, & peut-être vingt. En 1191, année du siege d'Acre & de la mort de Raoul I, ainsi que de la sienné, il pouvait donc avoir vingt à vingt-cinq ans, âge où les passions sont les plus vives, & où les têtes ardentes sont susceptibles des idées les plus singulieres, celle d'envoyer son cœur à une amante qu'il adorait, est bien plus aisée à concevoir dans ce jeune homme éperdu d'amour, que dans

est, sanctæ Congregationi ejusdem Ecclesiæ contuli centum solidos Provenensium in Nativitate Beatæ Mariæ semper Virginis in vuinagio nostro apud Marlam singulis annis per solvendos, &c. datum apud Marlam anno MCLXXXIII. Liv. 4, des Antiquités que nous venons de citer.

(a) Comme les mots *nepos* & *neptis* signifient aussi *petit-fils* & *petite fille*, on pourrait nous objecter qu'il n'est pas question dans cet acte, d'un neveu & d'une niece de ce Raoul, mais d'un de ses petits-fils & d'une de ses petites-filles. Nous prévenons cette objection, en disant que ces deux mots ne peuvent signifier dans cette piece, que *neveu* & *niece*. Parceque Raoul I, qui s'était remarié faute d'hoirs mâles, en 1174, ne pouvait avoir de ce second mariage, aucun petit-fils, ni aucune petite-fille en état de servir de témoins en 1187. Il est vrai qu'il pouvait en avoir, des filles qu'il avoit eues de son premier mariage; mais comme il ne désigne ces deux témoins que par leurs noms de baptême, c'est une preuve qu'ils étaient les enfans de son frere. S'ils étaient issus de ses filles, il n'aurait pas manqué d'ajouter quelques surnoms à leurs noms de Baptême, pour ôter toute équivoque. On sait que les surnoms sont au moins du dixieme siecle. L. R.

(b) Ce mot *Clericus* est équivoque, & il signifie. un ecclésiastique, un homme de lettres, un notaire, un copiste, &c. mais nous croyons qu'il doit signifier en cet endroit, un ecclésiastique. Notre système ne serait que mieux fondé, si nous lui donnions la signification d'homme de lettres. L. R.

Raoul I, sire de Coucy, alors, âgé de cinquante-sept ans, mari d'une Princesse du sang, preux Chevalier, dont la sagesse & la prudence étaient connues de tout le monde.

Il y a dans la bibliothèque du Roi une histoire manuscrite du Châtelain de Coucy (a). Elle a été composée, à ce que l'on prétend, vers l'an 1228.

(a) L'inventaire des livres de Charles V, Roi de France, indique que ce Prince avait un manuscrit intitulé : *Du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel*. On ne sait ce qu'il est devenu; il paroît que celui qui a pour titre : *Roumans du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel*, doit être une copie de celui-là, ou peut-être celui-là même. Cet inventaire était en 1715 dans la bibliothèque de M. l'Archevêque de Rouën, & il a appartenu à François I, comme on le voit par sa signature que l'on a effacée, mais qui se lit encore. Voy. *Mémoires de Littérature*, in-4°. tom. 2, pag. 694 & 695.

C'est un grand volume en papier couvert de cuir rouge, découpé par fleurons, qui a pour titre : *Inventaire des livres du Roi notre Seigneur, estans en son Chastel du Louvre*. Sur le second feuillet, on lit : *Cy après en ce papier sont écrits les livres de très-Souverain & très-Excellent Prince Charles-le-Quint de ce nom, par la grace de Dieu, Roi de France, estant en son Chastel du Louvre en trois chambres, l'une sur l'autre, l'an de grace MCCCXXIII. Enregistrés de son commandement, par moi Giles Malet, son Valet de Chambre*. Il y avait alors 909 volumes. En 1423, après la mort de Charles VI, la bibliothèque du Roi fut examinée & prisee. On y trouva 853 volumes estimés 2323 liv. 4 sols, somme considérable alors. En 1425, le Duc de Bedford, Régent du Royaume, se fit représenter ces mêmes livres. Garnier de Saint-Yon, alors bibliothécaire, lui en rendit un bon compte, & en demeura chargé jusqu'en 1429, que le même Duc en déchargea entièrement Saint-Yon, & lui en donna quittance; on n'a jamais su ce qu'il fit de ces livres; mais il est bien probable qu'il les fit passer en Angleterre. Voy. *ibid.* pag. 701 & 702, & tom. 15 des mêmes Mémoires, pag. 705 & 706.

Il y a dans la bibliothèque du Roi, un manuscrit coté 7031, & qui a pour titre *Rational du divin Office*; on y lit à la fin le seing de Charles V, & ces paroles écrites de sa main; *c'est livre, nommé Rational des divins offices, est à nous Charles V de nostre nom, & le fistmes translater, escrire & tout parfaire en l'an MCCCXLIV*. Charles. *Ibid.* p. 703, au commencement de ce même volume, au revers de la couverture, on lit : *Ce livre est à Jehan, Conte d'Engosleme, lequel l'acheta à Londres en Angleterre, l'an de grace 1441.* (in cād. pag.).

Ce livre était donc de la bibliothèque de Charles V, & avait été porté en Angleterre par les ordres du Duc de Bedford. Probablement les autres auront eu le même sort. M. Félibien assure que dans les Registres de la Chambre des Comptes, il est dit que les livres de la tour du Louvre furent achetés 1200 francs, par le Duc de Bedford, & que cette somme fut comptée à Pierre Thury, Entrepreneur du Mausolée de Charles VI & d'Isabeau de Baviere, son épouse.

Son titre est, *Romans (a) du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel*. Le Châtelain qu'elle a pour objet, y est nommé *Renaut de Coucy (b)* : on y lit qu'il n'était pas riche. Cela ne peut convenir à Raoul I, qui était un des plus riches Seigneurs de France, mais cela convient parfaitement à Raoul son neveu : il était entré dans l'état ecclésiastique, son titre clérical ne devait pas être plus considérable que celui de son cousin-germain Raoul, fils de Raoul I, qui (ainsi que nous l'avons vu ci-dessus) n'était que de quarante livres Parisis. Il n'était pas encore pourvu de bénéfices. Il était par conséquent sans fortune. L'amour dont il était embrasé pour la Dame

(a) On n'entendait pas alors par le mot *Romans* ce que nous entendons aujourd'hui par le même mot. Ce mot signifiait tout livre écrit en langue *Romance*, soit en vers soit en prose; parmi ceux qui sont en vers, on remarque l'histoire de Philippe-Auguste, écrite en rimes par Guillaume le Breton. Cette histoire commence au couronnement de ce Roi, arrivé en 1179, du vivant de son frere Louis VII. Elle finit en 1217, après la bataille de Bouvines. Une page & demie qui n'est plus de lui, contient le récit de la mort de Philippe, arrivée en 1223, & la description de ses funérailles. *Guillaume le Breton* était en Bretagne vers 1170. Il fut précepteur du fils naturel de Philippe-Auguste, *Pierre Carlotte*, qui mourut, en 1249, Evêque de Noyon, & accompagna Philippe-Auguste dans plusieurs de ses campagnes; entr'autres à la bataille de Bouvines où il fit l'office de Chapelain de Sa Majesté. Qu'on nous permette de transcrire ici quelques détails que Guillaume le Breton nous rapporte dans son Histoire, & qui nous ont parus assez curieux pour ne pas les passer sous silence.

« Le Roi, dit-il, ayant harangué ses troupes; les soldats lui demanderent sa bénédiction, & la charge ayant sonné aussi-tôt, ils donnerent tête baissée sur l'ennemi, & combattirent avec toute la valeur possible; comme nous étions au même instant derriere le Roi, & assez près de sa personne, un de ses Clercs, & moi son Châpclain, qui écris ceci, dès que nous eumes entendus le bruit des trompettes, nous entonâmes le Pseaume *Benedictus Deus meus qui locet*, que nous chantâmes d'un bout à l'autre, ensuite celui d'*Exurgat Deus & Domine in virtute tua lætabitur Rex*, autant que nous le pouvions faire au milieu des gémissemens & des cris que faisaient les combattans; & nous ranimâmes de notre micux leur confiance, en leur faisant sentir l'avantage qu'ils avaient de combattre pour un Roi protecteur de l'Eglise, contre des Princes qui en avaient toujours été les persécuteurs ».

(b) Dans le recueil de l'origine de la Langue & Poésie Française du Président Fauchet, donné à la Bibliotheque du Roi en 1761, par l'Abbé d'Olivet (n° X, 8185), & où il y a plusieurs corrections de la main de l'auteur, on voit, page 124, à l'article du *Châtelain de Coucy*, le mot *le* effacé, & à la marge on lit, de la main de Fauchet, *Raoul ou Regnaut*,

de Fayel, lui fit quitter l'état ecclésiastique. Il prit le parti des armes; mais si son changement d'état ne nuisit pas à ses amours, il n'augmenta vraisemblablement pas sa fortune. Cela étant, ce Raoul doit être celui que le Roman a en vue. Il est certain qu'aucun autre que lui ne peut avoir été le Châtelain de Coucy de ce tems-là. Il n'existait alors d'autre Coucy que lui, auquel on puisse attribuer les amours. Les fils de Raoul I étaient encore en trop bas-âge, pour qu'un d'eux ait pu être le héros de ce Roman; le plus âgé d'entr'eux n'avait que treize ans, lorsqu'ils eurent le malheur de perdre leur pere. Ce qui confirme notre opinion, c'est l'ordre qui regne entre quelques chansons du Châtelain de ce manuscrit. Elles n'y sont qu'au nombre de six, mais elles y forment, par la maniere dont elles se suivent, un tableau dans lequel il est impossible de ne pas reconnaître le Raoul que nous venons d'indiquer. Nous en donnerons une copie à la fin de cet article, & nous y joindrons toutes celles que nous avons recueillies d'après divers autres manuscrits, sous le nom de ce Poëte infortuné. Il n'y en a aussi aucune d'elles qui ne s'accorde avec quelques-uns des faits qui sont racontés dans ce Roman.

L'Auteur du manuscrit du Roi nous dit que le Châtelain n'arriva en Palestine, avec Richard, Roi d'Angleterre, qu'après la prise d'Acre (a) (où Raoul I, sire de Coucy, avait été tué). Ce n'était donc pas le sire de Coucy.

Tous les anciens Auteurs, ainsi que celui de ce manuscrit, *Froissart*, *Christine de Pisan*, &c. lui donnent le titre de *Châtelain*; & non pas celui de *Sire* que prenait *Raoul I*. Nous avons déjà observé qu'on nommait alors *Châtelains* les gouverneurs des châteaux, mais non pas les seigneurs; nous en avons plusieurs exemples, entr'autres, celui d'*Enguerrand III de Coucy* (b), *châtelain de Cambrai*, dont il n'était pas seigneur, mais gouverneur pour le Roi.

(a) Hume dit que Richard aborda devant Acre pour partager seulement la gloire de sa prise. Cependant Mezeray assure que le siège dura cinq mois, & que Richard y arriva deux mois après Philippe, trois mois avant la prise. Le Président Hainault dit qu'Acre fut prise par les Français; les Anglais n'y étaient donc pas. De plus, dans son édition in-4°. (tom. premier page 166), il dit que le siège d'Acre dura trois ans: M. de Belloy assure que Richard ne joignit Philippe qu'après la prise d'Acre: nous avons suivi son opinion.

(b) Un manuscrit du Roi, qui contient une grande quantité de Chansons du douzieme
Tome II.

Raoul I n'était donc pas le *Châtelain de Coucy*. Une preuve encore plus forte, est que l'Auteur du manuscrit parle plusieurs fois du *Sire de Coucy*, tué au siège d'Acre.

Le Châtelain & le Sire sont donc deux différens Chevaliers.

D'ailleurs, nous avons déjà dit qu'en 1191, que Raoul fut tué, il avait environ cinquante-sept ans, était marié avec une Princesse du Sang qu'il aimait beaucoup, & avec laquelle il vivait dans l'intelligence la plus parfaite. Peut-on le croire susceptible à cet âge d'une passion si violente, & qui produisît des effets si extraordinaires ?

Il est bien plus vraisemblable que le véritable héros de cette tragique histoire ait été Raoul son neveu. Il était Clerc en 1187 (voyez ci-dessus page 242) : il avait alors au moins treize ans ; mais il pouvait en avoir vingt : il était né avec des talens distingués pour la poésie (a) & avec les passions les plus vives. Il y a apparence qu'il se dégoûta de son état, & qu'il l'abandonna peu de rems après l'acte dont nous venons de parler. Peut-être l'amour qui vint s'emparer de son cœur pour la Dame de Fayel, entra-t-il pour beaucoup dans ce changement d'état. Peut-être aussi le desir de la gloire, & l'envie de signaler son courage en Palestine, le déterminèrent-ils à prendre le parri des armes ? Ce fut en 1187 que Lusignan, Roi de Jérusalem, fut défait à la jour-

& du treizieme siecle, en a conservé plusieurs du *Châtelain de Coucy*, & une du *Comte de Coucy* : ce Comte pouvait être *Raoul I, Enguerrand III* ou *Raoul II*, Sires de *Coucy* ; mais cette distinction prouve indubitablement que le *Châtelain* n'était pas le *Comte*. Nous avons rapporté cette chanson, *Tome II, page 182*.

(a) Dans le manuscrit, le Châtelain est représenté

« Biaux, courtois, plains de savoir,
 » Onqs Gauvains ne Lancelos
 » Retinrent d'armes plus grant los.
 »
 » Parlures savoit faire & chans »

Il est dit aussi qu'il n'était pas riche, & notre Raoul ne l'était pas, ainsi que nous l'avons déjà dit.

née de Tibériade, & la perte de Jérusalem fut la suite de cette déroute. La croisade fut aussitôt annoncée, l'Empereur Frédéric donna l'exemple à toute l'Europe, partit le premier, & se noya en traversant le Cydnus, ce même fleuve dans lequel Alexandre-le-Grand avait pensé périr. Ainsi le peu de fortune de ce jeune homme, l'exemple de tant de braves Seigneurs, qu'une fureur sacrée emportait en Orient, l'ardeur bouillante de son tempérament, & vraisemblablement le dépit de ne pouvoir être heureux de long tems, l'autont fait voler en Palestine. Une autre raison s'y fera peut-être jointe, c'est qu'il s'imagina que le Seigneur de Fayel se croiserait, & qu'il emmenerait sa femme avec lui.

Il peut donc être devenu amoureux de la Dame de Fayel vers la fin de 1187 ou au commencement de 1188, l'avoir célébrée par ses chansons plus de deux années avant son départ pour la Terre-Sainte, & y avoir terminé sa vie, par les suites d'une blessure ou par une maladie.

Comme Moréry dit que Raoul I, Sire de Concy, donna à un Comte de Coucy, qui s'appelait aussi Raoul, Isabeau, sa seconde fille, qui, après la mort de son mari, épousa un Joyeuse Grand-Pré; ce Raoul ne peut être que le nôtre, puisque nous avons déjà prouvé qu'il n'existait alors aucun autre Coucy. Ce nouveau fait ne peut être expliqué que par d'autres conjectures. Les voici : elles ne nuiront aucunement à celles que nous avons déjà produites. Raoul I s'apercevant de la passion naissante de son neveu pour la belle Fayel, aura voulu l'éteindre, en lui faisant épouser sa seconde fille. Il lui aura fait quitter l'habit ecclésiastique, & lui aura donné le gouvernement de son château. Mais voyant que la digue qu'il avait voulu opposer au torrent des feux de ce jeune homme, n'avait fait que les irriter, il l'aura forcé de se croiser avec lui, pour épargner à sa fille la douleur d'avoir une rivale dans son voisinage; car le château de Fayel était peu éloigné de celui de Coucy.

Raoul I fera parti avant son gendre pour le siège d'Acre. Le châtelain, retenu en Europe par les charmes de son amante, aura prétexté des longueurs. Mais obligé en qualité de brave chevalier, d'obéir au serment que son beau-pere aura exigé de lui avant son départ, il ne sera arrivé en Asie qu'après le siège d'Acre. Si nous mettons un intervalle entre son départ & celui de son beau-pere, c'est parce qu'on lit, dans le Roman

que nous avons déjà cité, que le Châtelain de Coucy (a) n'arriva en Asie qu'après ce siège. Nous aurions pu nous passer de ces nouvelles conjectures, Moréri est si inexact, qu'il mérite bien peu de confiance. Il y a lieu de présumer qu'il s'est trompé, puisque Duchesne (page 348) donne le nom de Raoul de Roucy au Comre que Moréri a appelé Raoul de Coucy (b).

Il nous paraît donc démontré que l'erreur des Historiens n'est fondée que sur le même nom que portaient l'oncle & le neveu, & sur ce qu'ils perdirent tous deux la vie en Palestine, l'un peu de tems avant l'autre.

Nous allons prouver maintenant que la Dame de Fayel n'était point de l'illustre Maison de Vergy; & c'est à M. de Belloy que nous devons la découverte de ce fait intéressant.

Le nom de la *Dame de Fayel* ne se trouve point dans le manuscrit du Roi. Froissard (c) a été le premier qui lui a donné le nom de *Vergy* ou

(a) On lit dans le superbe manuscrit de M. le Marquis de Paulmy, à la fin des chançons de *Gace Brulé*: « *Cy faillent les Chançons Monseigneur Gace Brulé, & comment cent les Chançons le Châtelain de Coucy* ».

Il était alors d'usage de distinguer les états & d'écrire les qualités des gens que l'on citoit. *Gace Brulé* était un Chevalier distingué. Aussi le copiste écrit-il, de *Monseigneur Gace Brulé*; ailleurs il dit, *Chançons de Blondiaux de Néele*, parceque ce Blondiau était un simple Musicien.

En nommant celles du *Châtelain de Coucy*, s'il eût voulu parler de *Raoul I, Sire de Coucy*, l'eût-il nommé simplement le *Chastelain de Coucy*? Il est évident qu'il eût écrit *Chançons de Monseigneur le Sire de Coucy*.

S'il a donné le titre de Monseigneur à *Gace Brulé* & à *Thibault de Blazon*, celui de Messire à *Raoul de Soissons*, à *Morise de Creon*, à *Robert de Marberoles*, à *Thierry de Soissons*, &c. aurait-il refusé celui de Monseigneur à l'un des plus grands Seigneurs de France? Ce Châtelain de Coucy n'était donc pas *Raoul I, Sire de Coucy*, mais *Raoul*, cadet de cette maison; & alors on ne donnait le titre de *Monseigneur* qu'aux aînés.

(b) Don Touffaint le nomme aussi *Comte de Roucy*.

(c) Froissard vivoit sous Charles V. On voit ces vers dans un recueil de ses poésies manuscrites, écrites vers 1380.

	« La Châtelaine de Vergy
	» Et le Châtelain de Coucy
1 douleur	» Qui outremer mourut de doël 1
	» Tout pour la damé de Fayel :

de Vergie (a). Quelle apparence qu'une aussi grande Maison que celle de Vergy se fût alliée avec un simple gentilhomme tel que le Seigneur de Fayel, tandis que, sous le regne de Philippe-Auguste, il n'y avait que trois filles de cette Maison, qui étaient :

Première, *Alix*, mariée en 1199 à Eudes III, Duc de Bourgogne, morte le 3 Mars 1251.

Seconde, mariée au Comte souverain d'Auxonne.

Troisième, *Agnès*, fille & héritière de Hervé de Vergy-Donzy, Comte de Nevers (b).

S'il y en eût eu une quatrième, n'eût-elle épousé qu'un gentilhomme ?

L'héroïne de l'histoire n'est donc pas une Vergy ?

M. de Belloy croit avec plus de vraisemblance, qu'elle était de la Maison de *Levergies*, Maison qui existait alors dans le Vermandois, & dont l'existence est démontrée par plusieurs preuves incontestables.

- 2 jeune Chevalier. » Après la mort du 2 Baceler
 » On ne le peut, ne doit celer
 » Pour ce qu'on voulait se vangier
 » Des vrais amans, on fit mangier
 » La dam', le cœur de son ami...
 » Jamais plus boire ne me faut,
 3 morceau. » Car sur 3 morcel si precious
 » Si dous & si délicious
 » Nul boire ne pourai prendre.
 » On ne l'y put puis faire entendre
 4 voulut » Qu'elle 4 vofist manger ne boire,
 5 vraie » Cette mattere est toute 5 voire.

(a) Cette illustre maison tiroit son nom du Château de *Vergy* près d'Autun, il fût ruiné en 1609 par ordre d'Henri IV.

(b) Elle fut accordée à Philippe de France, fils aîné de Louis VIII, & le mariage ne fut point accompli à cause de la mort du Prince, arrivée en l'an 1218, cinq ans avant celle de Philippe-Auguste. Le jeune Prince n'avait alors que 9 ans, & Agnès en avait six ou sept. Cette princesse épousa dans la suite *Gui de Châtillon*, & de ce mariage vint *Yolande de Châtillon*, mariée à *Archambaud IX*, Sire de Bourbon : Leur fille cadette *Agnès*, dame de Bourbon, épousa *Jean de Bourgogne*, Sire de Charolois ; second fils de *Hugues IV*, Duc de Bourgogne, & de leur mariage vint *Béatrix de Bourgogne*, femme de *Robert de France*, Comte de Clermont, tige de la Maison Royale de France.

Le château de *Levergies* est voisin de *Fayel* (a), qui appartenait en 1770 à M. *Laillier*, beau-pere de M. le *Président de Bonneuil*, après avoir cessé d'appartenir, dès 1340, à Messieurs de *Fayel*. Quoi de plus vraisemblable qu'une alliance entre un Seigneur de *Fayel* & une Demoiselle *Levergies*, sa voisine, que l'amour d'un *Châtelain* (ou gouverneur) du château de *Coucy* en *Vermandois*, pour une Dame de *Fayel*, dont l'habitation était aux environs de la *sienne* (b); enfin, que toute la suite de cette histoire, fondée dans notre hypothèse sur des pieces encore existantes (c).

Nous regardons donc comme démontré, que jamais *Raoul, Sire de Coucy*, n'a aimé une Dame de *Fayel* du nom de *Vergy*, & que les chansons que plusieurs Auteurs lui attribuent, ne sont pas de lui, mais que leur véritable auteur est *Raoul de Coucy, Châtelain de Coucy*, neveu, & peut-être gendre de *Raoul I*; & qu'il est le seul qu'on doive regarder comme le héros de cette histoire, si toutefois elle est véritable (d).

(a) On montre encore dans un mur du Château de *Fayel*, situé à une demi-lieue de *Saint-Quentin*, une très-ancienne figure de pierre que l'on dit être le portrait de la malheureuse amante du *Châtelain de Coucy*.

(b) Le manuscrit dit positivement que *Coucy* allait & revenait en une nuit de chez lui chez la dame de *Fayel*.

(c) La tradition qui subsiste encore à *Saint-Quentin* & à *Fayel*, fait que les enfans répètent d'après leur pere cette déplorable aventure.

(d) On lit dans le second volume de l'*Histoire de Provence* (pag. 266), une note dans laquelle l'auteur prétend prouver que l'histoire de *Cabestaing* avec la dame de *Roussillon* est plus ancienne que celle du *Châtelain de Coucy*; & que par conséquent, elle pourrait bien n'être qu'une imitation de l'autre.

Voici les preuves qu'il en donne :

« Il est constant que ce Poète (*Cabestaing*) mourut vers l'an 1181, sous le regne » d'*Alfonse*, puisque *Raimond de Miraval*, qui florissoit à la fin du XII^e siecle, parle » de la mort de *Cabestaing*, comme étant arrivée il y avait déjà plusieurs années. *J'ai » oui conter, dit-il, ce qui fait horreur à entendre, qu'un Chevalier vint faire l'amour » avec la femme du Seigneur de Castelnou; le mari, à qui cela déplut, entra sans » en être prié & lui coupa la tête » !*

L'histoire de *Cabestaing* & de la dame de *Roussillon* (que l'on peut lire dans celle des *Troubadours*, par M. l'Abbé *Millot*), nous apprend que le Comte *Raimond de Roussillon*, ayant attiré *Cabestaing* hors de son château, le tua, lui coupa la tête, fit apprêter son cœur par son cuisinier comme un morceau de venaison, & après l'avoir fait manger à sa femme, lui montra la tête de son amant, pour lui prouver que c'était de son cœur qu'elle venait de se nourrir.

Extrait du Roman du Châtelain de Coucy & de la Dame de Fayel, qui est à la bibliothèque du Roi sous le numéro 195, & qui a été écrit vers 1228.

Comme nous ne rapportons ici que la plus exacte vérité, nous ne cacherons point à nos Lecteurs que l'Auteur de ce manuscrit assure dans son début, qu'il a entrepris d'écrire ce *Conte*, pour plaire à sa Dame.

- « Amours qui est principalement
- » Voie de vie honnestement
- » M'a donné vouloir de retraire
- » Un *Conte* de très noble affaire ».

Quel rapport a cette histoire avec celle dont parle *Miraval*? & qu'a de commun un Seigneur de Castelnou, qui surprend sa femme en flagrant délit, & coupe la tête à celui qui le déshonore, avec Raymond de Roussillon qui fait manger à sa femme le cœur de son amant? c'est par cette seule-circonstance que l'histoire de *Raoul de Coucy* & celle de *Cabestaing* se ressemblent; & il est impossible qu'elle ait pu avoir lieu dans l'histoire dont parle *Miraval*; car le seigneur de Castelnou, après avoir tué son rival devant sa femme, n'avait plus besoin de lui faire manger son cœur pour lui apprendre sa mort, ni de lui montrer sa tête puisqu'il la lui avait coupée en sa présence; bien plus, *Miraval* ne parle point de la circonstance du cœur; il est donc évident que ce sont deux histoires différentes. Mais supposons que ces deux histoires aient pour objet le même fait, il ne s'ensuivrait pas que la mort de Cabestaing fût arrivée en 1181, ainsi que le dit l'auteur de l'histoire de Provence. Car *Miraval* vivant encore en 1213, (puisqu'il se trouva en cette année à la bataille de Muret en Espagne,) & n'étant mort que depuis à Lérida (entre les années 1220 & 1230), peut avoir parlé de cette aventure tragique, comme arrivée depuis plusieurs années; en effet elle peut s'être passée au commencement du XIII^e siècle; quand même on en remonterait la date vers 1200, elle ne serait arrivée qu'environ dix ans après la mort du Châtelain de Coucy. L'histoire de ce Châtelain n'est donc pas une imitation de celle de Cabestaing, puisque le calcul de l'auteur de l'histoire de Provence n'est fondé sur aucune preuve, mais simplement sur des probabilités.

S'il eût connu le *Roumans du Châtelain de Coucy* & le manuscrit de M. le Marquis de Paulmy, il n'aurait pas dit que le témoignage de *Froissard*, qui vivoit en 1380, lui a paru le plus ancien qu'on puisse alléguer en faveur du sentiment qui attribue au Châtelain de Coucy, l'aventure dont il est question. L'Abbé Lenglet a cité une copie de ce Roman, sur laquelle on lisoit qu'il a été composé en 1220 (tom. 2, pag. 231, *Biblioth. des Romans*). Voilà une pièce qui est certainement plus ancienne que *Froissard*.

Il dir encore à la troisième page :

« Fait mon cœur à compter un *conte*
 » Qui n'est ne de Roi ne de Conte,
 » Ains est d'un Chevalier si preu »...

Reste à savoir si le mot *conte* signifiait alors ce qu'il signifie aujourd'hui. Dans ce cas, l'Auteur aurait imaginé la plus grande partie des faits de ce Roman, & sur-tout son dénouement tragique, qui n'est rapporté que par lui & par l'Auteur de la vieille chronique, dont parle Fauchet; mais cependant le fond de cette histoire ne serait pas moins vrai, puisque les chansons du Châtelain existent dans des manuscrits qui ont près de quatre cent cinquante ans d'ancienneté, que tous les Auteurs contemporains en parlent, & que les Poètes de son tems le citent souvent comme un modèle d'amour.

Renaud (a), Châtelain de Coucy, devient amoureux de la Dame du Fayel, dont le château était près de Saint-Quentin. Un jour qu'il fait qu'elle est seule, il va lui déclarer sa passion. Elle répond que jamais elle ne manquera à son mari; de retour chez lui, il essaie de l'attendrir par une chanson qu'il lui envoie par un ménestrier (b). Quelque tems après, il retourne à Fayel, le mari allait aux plaids, il exige que le Châtelain reste au château; celui-ci en profite pour presser de nouveau la Dame. Elle fait la même réponse, mais elle consent à lui donner quelque chose qu'elle ait porté. Il lui demande un de ses manches (c), dont il veut orner (d) son bras droit au tournoi que le *Sire de Coucy* (e) doit donner bientôt entre

(a) L'auteur du chef-d'œuvre d'un inconnu, donne le même nom au Châtelain du Coucy. Voy. pag. 246. La Haye, 1716.

(b) Voyez à la fin de cet article la première chanson du Châtelain; *Pour verdure ne pour pré*. Elle est dans le manuscrit.

(c) De Belloy, dans son extrait fait de cette *manche* un *bracelet*. Il y a cependant dans l'original :

« Vouroie une mance de vous
 » Ridée as las large dessous ».

(d) Voyez la chanson ci-après, qui commence par la *douce voix du Rossignol*.

(e) Le Châtelain & le *Sire de Coucy*, sont donc deux personnages différens; l'auteur des chansons, qui est le Châtelain, ne peut donc être ni *Raoul I*, ni *Raoul II*, qui tous deux étaient *Sire de Coucy*. Mais ce *Sire de Coucy*, qui présidait à ce tournoi, devoit être *Raoul I*, quoique l'auteur (apparemment par méprise) le nomme *Enguerand*; on en verra bientôt des preuves. Ce tournoi doit être en 1188, 89 ou 90.

la Fere & Vendeuil, près de l'Oise, & la Dame la lui donne. L'Auteur fait du tournoi une longue description qui tient environ le quart de son ouvrage. Il paraît qu'il était fort instruit dans le blason; car il n'y a pas un seul Chevalier, dont il ne blasonne l'écu (a). Renaud se distingue au tournoi par sa valeur & son adresse. Il est cependant blessé au bras; mais cette blessure ne l'empêche point de se trouver au festin que le Sire de Coucy donne dans la prairie aux Dames & aux Chevaliers: il y vient avec le bras en écharpe, & on lui adjuge le prix du tournoi. C'est un faucon que lui présente la Comtesse de Soissons à la tête des Dames.

La Dame de Fayel qui avait été témoin de sa valeur, cede enfin à

(a) Les Seigneurs & Gentilshommes qui assistent au Tournoi, sont entr'autres: le Duc de Limbourg, le Comte Philippe de Namur, le Comte de Hainault, Messire Arnould d'Oudenarde, Messire Philippe de Jascelle, Gantier de Sorel, Enguerrand de Randon (qui joûta contre le Sire de Coucy), Geoffroy de Lofengnon, Lambert de Longueval, le Comte de Blois, Gautier de Châtillon, Falleni, Gobart d'Apremont, Jean de Hangesi, Arnoud de Mortagne, Hugues de Rumigny, le Sire de Manteville, le Sire de Gauville, le Comte Simon de Montfort, Gaulas de Moï, le Seigneur de Montmorency, le Seigneur de Fayel, le Seigneur de Ber, Hugues de Loart, Dreux de Chauvigny, Charles de Rembecourt. Une Dame après qui précède le Tournoi, chante cette espece de triolet, que nous rapportons pour prouver l'ancienneté de ce genre de poésie.

Toute vostre gent
Sont li plus joli du tournoïement.
S'aime loïaument
Toute vostre gent;
Et pour cele di qu'il ont maintien gen (gentil)
Toute vostre gent.

A un autre repas, dans une autre circonstance, des dames chantent aussi des triollets que tout le monde répète en chœur. L'auteur en rapporte deux. Le deuxième chanté par la dame de Fayel, mérite seul d'être connu, parcequ'il est exactement coupé comme les triollets de nos jours.

J'aim bien loïaument;
Et s'ay bel amy
Pour qui di souvent,
J'aim bien loïaument.
Est miens ligement;
Je le sai de fy. (certainement)
J'aim bien loïaument,
Et s'ay bel amy.

tant de mérite, & lui permet de se rendre chez elle à certain jour où son mari devait être absent. Là ils prennent des précautions pour se voir en sûreté & cacher leurs amours. La Dame met dans sa confidence Isabelle sa femme-de-chambre, qui était sa cousine-germaine : c'est à celle-ci que le Châtelain doit faire passer ses lettres, & il se fert pour son messager d'un commissionnaire gagné par argent, auquel il fait accroire qu'il aime la *chambrière*.

Près de la garde-robe de la Dame, est un bosquet, dont la porte donne dans le bois voisin. On promet de la tenir ouverte la nuit, & l'on y donne un rendez-vous au Châtelain. Cependant, d'après quelques réflexions de la cousine, la Dame se propose de l'éprouver encore. Elle se rend la nuit à la porte du bosquet, mais elle ne l'ouvre pas. Elle entend le Châtelain faire ses plaintes; il baise cette porte qu'elle a touché de ses belles mains, & enfin, quand le jour paraît, il se retire désespéré (a). Il tombe malade si dangereusement qu'on craint pour ses jours.

A cette nouvelle, la Dame se repent de l'épreuve qu'elle lui a fait subir. Heureusement elle est invitée à une noce qui doit se célébrer à Chauvigny, elle y entend dire à la Dame de Changis, parente du Châtelain, qu'elle veut aller le voir; elle lui dit sur le champ : « Puisque » vous allez chez le malade, mon char a été versé en route, ma femme- » de-chambre en a été blessée; laissez-moi la vôtre pour me servir, je » vous en supplie. Malgré cela, la mienne est en état de vous accompagner ». Telle est la ruse qu'elle emploie pour faire dire par sa femme-de-chambre un mot de sa part à son amant.

Le troc a lieu, & Isabelle trouve le moyen de remettre au Châtelain des tablettes qui lui rendent la joie & la santé. Il obtient un rendez-vous nouveau, où il est plus heureux que la première fois. Il jouit pendant quelque tems sans trouble de son bonheur, mais enfin on le trahit.

A une fête où il se trouve avec sa Dame, il laisse échapper un regard & un soupir qui sont apperçus par une Dame (b) jeune, aimable, mais qui

(a) Voy. la chanson, *Quand li été & la douce saison*.

(b) L'auteur ne nomme point cette dame, & de Belloy remarque judicieusement que c'est parceque peut-être elle vivait encore en 1228, année où le manuscrit peut avoir été mis au jour.

aimait le Châtelain, & qui, soupçonnant aussi-tôt la vérité, le fait épier, & découvre qu'il se rend la nuit au château de Fayel, quand l'époux est absent.

Aussi-tôt qu'elle en est sûre, elle avertit l'époux, qui, pour s'en convaincre, feint de s'absenter & va se cacher dans le bois. Bientôt il voit entrer le Châtelain qu'on avait averti de son absence. Certain alors de son déshonneur, il se propose de surprendre les deux amans ensemble. A la faveur de l'obscurité, il entre par la petite porte en même tems que lui, & appelle aussi-tôt ses valets. Cette Dame indisposée, était restée au lit, la suivante seule avait été ouvrir. Le Châtelain a la présence d'esprit de dire qu'il ne vient que pour Isabelle, qui, par attachement pour sa maîtresse, en convient. L'absence de la Dame favorisait ce mensonge. Fayel veut chasser Isabelle; Gobert, son écuyer & son parent, obtient de lui que, pour éviter l'éclat (a), elle restera encore huit jours au château (b).

Hors d'état de servir désormais sa cousine dans ses amours, la pauvre Isabelle, avant que de partir, lui conseille de s'attacher Gobert, & lui répond de sa fidélité. Le conseil est suivi. L'Ecuyer promet de servir sa maîtresse; mais comme la jalousie de Fayel ne lui permet plus de s'éloigner de chez lui, Gobert prend le parti de quitter son service, sous prétexte qu'il a besoin, pour acquérir quelque gloire de suivre les tournois. Fayel y consent : il lui permet même de passer au service du Châtelain, qui était fort renommé dans ce genre de combats.

Ce dernier avait appris par Gobert quelle était la cause secrète de tout cet éclat, & il se proposait de se venger de la Dame qui l'avait trahi. Il se rend chez elle, la cajole, & lui demande ce qu'elle ne demandait pas mieux que d'accorder. Le rendez-vous est fixé dans un bois; mais au moment qu'elle se prépare à lui donner la dernière preuve d'amour, Isabelle & Gobert, avertis par le Châtelain, & qui s'étaient cachés, se montrent tout-à-coup, & la malheureuse se retire couverte de confusion, après avoir essuyé une si terrible leçon.

(a) Il représente à son Maître que le Châtelain est trop bien *aparente* pour que la famille ne soit pas à redouter. Il était donc de la maison de Coucy, & s'il en était, il ne pouvait être que *Raoul*, neveu de Raoul I, puisqu'ils étaient les deux seuls *Coucy* qui existassent alors.

(b) Voy. la Chançon *Au renouvel*.

Gobert procure une entrevue aux deux amans pendant l'absence du mari. Il vient au château, avec un écuyer qu'il dit blessé, & qui avait un linge autour de sa tête : cet écuyer n'était autre que le Châtelain, qui passe toute la nuit auprès de sa belle. Quelque tems après, Fayel allant, avec sa femme, à Saint Maure des-Fossés, Renaud a encore le même plaisir dans leur route, chez un Meunier qu'il a gagné. Une autrefois il pénètre dans le château, déguisé en Mercier.

A cette dernière entrevue, il apprend que Fayel a déclaré qu'il voulait se croiser. Gobert, qu'il consulte, lui conseille de prendre aussi la Croix, pour pouvoir suivre sa maîtresse (a). Il passe donc en Angleterre, sous prétexte d'assister à un tournoi qu'a annoncé le Roi Richard; mais il savait devoir y trouver un Cardinal qui venait d'y passer, pour prêcher la croisade; il y prend la Croix avec Richard & un grand nombre d'autres Seigneurs. Le Cardinal repasse en France, la Dame de Fayel veut se croiser; mais son mari s'y oppose, & il déclare que sa santé ne lui permettant pas de faire un voyage aussi long, il restera en Europe.

Désespoir des deux amants. Renaud eût bien voulu ne pas partir; mais c'était se déshonorer & se trahir. Il ne lui restait qu'un seul espoir, celui de revenir bientôt auprès de sa Dame, déguisé en aveugle : il trouve le moyen d'entrer chez elle pour lui faire ses adieux. Elle lui donne pour gage de son amour *des tresses de ses cheveux* (b), qu'elle coupe & qu'elle enveloppe dans un morceau de cendal (taffetas) (c).

Le Châtelain désespéré, s'embarque à Marseille, avec Gobert, sur la flotte de Richard : ils arrivent devant Acre, qu'ils trouvent au pouvoir des Chrétiens. Richard qui veut acquérir quelque gloire, va attaquer les Sarrafins. Il remporte une victoire, à laquelle contribue le Châtelain, & dont le fruit est la conquête d'Ascalon & de Césarée. Mais un jour qu'il était dans un château, il se trouve tout-à-coup attaqué par les Sarrafins. Le brave Renaud fait une sortie à la tête de quelques troupes; il les repousse, mais il est blessé d'une flèche empoisonnée, & les médecins lui annoncent qu'il en mourra. Il veut passer en France pour voir encore sa

(a) Voy. la chanson, *Au nouvel tems que mai & violette.*

(b) De Belloy y ajoute un anneau, mais il n'en est pas question dans le *manuscrit*.

(c) Voy. la chanson, *A vous amant plus qu'à tout autre.*





Fayel donnant la Lettre du Chatelain à sa Femme.

1.^{re} Visite du Chatelain à la Dame de Fayel.



*Ces deux Sujets sont gravés d'après deux Dessins qui sont
dans le manuscrit des amours du Chatelain de Coucy.
On y voit les Costumes du douzieme Siecle.*

mie, dans l'espoir que sa présence le guérira. Un vaisseau allait mettre à la voile, sur lequel étaient deux Cardinaux & d'autres passagers; il y monte. Mais dans le passage son mal empire, & il se voit sans espérance. Alors il baise amoureusement les tresses chéries, fait venir un Clerc, auquel il dicte une lettre pour elle: il ordonne au fidele Gobert, dès qu'il sera mort, de le faire ouvrir, de prendre & d'embaumer son cœur, & de le porter avec les tresses & sa lettre à la Dame qu'il aime. Il se confesse ensuite à un des Cardinaux, qui le communie, en l'exhortant à espérer pour son salut, puisqu'il meurt *au service de Dieu*. Un instant après, il meurt en recommandant à Gobert de saluer sa Dame. Le fidele écuyer accomplit les ordres du Châtelain. De retour en France, il veut se rendre au château de Fayel. Malheureusement il rencontre l'époux, qui, furieux contre lui, parcequ'on l'avait instruit que Gobert avait servi les amours du Châtelain, & soupçonnant qu'il vient encore pour le même motif, veut le tuer. Gobert demande grâce & avoue la vérité. Le jaloux prend la boîte qui renferme les tresses, la lettre & le cœur. Il appelle son cuisinier (a), lui ordonne d'apprêter ce cœur; & le fait servir à sa femme, qui vante beaucoup ce ragoût, & convient que jamais: « ne mangea plus *savoureux mes* ». Fayel lui apprend que c'est le cœur de son amant; & pour l'en convaincre, lui lit la lettre & lui montre les tresses. La malheureuse saisie d'horreur, se contente de répondre, qu'après avoir pris une telle nourriture, ce sera la dernière de sa vie (b); on l'emporte sans connaissance; mais elle ne reprend ses sens que pour regretter son fidele amant, & meurt bientôt après.

Fayel craignant que les parens de sa femme ne vengeassent sa mort, la fait inhumer avec beaucoup d'honneur, & part pour la Terre-Sainte, afin de se soustraire à leur colere. Le souvenir de sa barbarie le poursuit par-

- (a) « Son *mestre queux* mist à raison,
» Et li comande estroitement, &c ».

On nomme encore aujourd'hui *maîtres-queux*, les cuisiniers du Roi, qui sont en charge;

- (b) » Je vous assi certainement
» Qu'an nul jour mes mengeray :
» D'autre morcel ne metteray
» Deseure si gentil viande.

tout : lorsqu'il fut revenu chez lui , on ne le vit jamais rire , & il survécut fort peu à sa femme ; ainsi dit l'Auteur :

..... Vous finirai l'histoire

« Et li *contes* des vrais amans.....

» Et tel doivent être si fait

» Tout cil qui sont amant parfait ».

Il ajoute qu'il n'a entrepris cet ouvrage que parceque l'amour l'enflâme aussi pour une Dame aimable. Il dit qu'il va rimer son nom , mais de maniere que personne ne pourra le deviner , il ajoute que , pourvu que sa belle le sache & l'en récompense , il sera content (a).

Chronique écrite vers 1380, & citée par Fauchet.

« Au tems que le Roy Philippes régnoit & le Roi Richart d'Angleterre vivait, il y avait
 » en Vermandois un autre moult gentil, gaillard, & preux Chevalier en armes, qui
 » s'appelait Regnault de Couci, & estoit Chastelain, de Couci. Ce Chevalier fut moult
 » amoureux d'une Dame du Pais, qui estait femme du Seigneur de Faiel. Moult orent
 » de poine & travail pour leurs amours, ce Chastelain de Couci & la Dame de Faiel :
 » si comme l'histoire le raconte, qui parle de leur vie : dont il y a Romans propre. Or
 » advint que quand les voyages d'outre mer se firent, dont il est parlé ci-dessus, que les
 » Roys de France & d'Angleterre y furent, ce Chastelain de Couci y fut, pour ce qu'il
 » exerçait volontiers les armes. La Dame de Faiel, quand elle sceut qu'il s'en devait aller,
 » fist un laqs de soye moult bel & bien fait, & y avait de ses cheveux ouvrés parmi
 » la soye : dont l'œuvre semblait moult belle & riche, dont il lioit un bourrelet moult riche
 » par dessus son heaume : & avait longs pendans par derriere, à gros boutons de perles.
 » Le Chastelain alla outre mer, à grant regret de laisser sa Dame par deçà. Quand il
 » fut outre mer, il fit moult de chevaleries : car il était vaillant Chevalier, & avait grant
 » joye que on rapportast par deçà nouvelles de ses faits, à fin que sa Dame y prist
 » plaisir. Si advint qu'à un siege, que les Chrestiens tenoyent devant Sarrafins outre
 » mer, ce Chastelain fut feru d'un quarel au costé bien : du quel coup il lui convint
 » mourir. Si avait à sa mort mout grant regret à sa Dame : & pour ce appella un sica
 » Escuyer, & lui dit, je te prie que quand je seray mort, que tu prennes mon cœur,
 » & le met en tel maniere, que tu le puisse porter en France à ma Dame de Faiel, &
 » l'envelope de ces longues icy : & lui bailla le las que la Dame avait fait de ses cheveux,
 » & un petit escrinet, où il avait plusieurs anelez & diamans, que la Dame lui avait

(a) Du Verdier fait mention d'un Roman de la Chastellaine de Vergy, imprimé à Paris, in-16, par Denis Jannot (p. 243, anc. édit.) : il n'a pas observé si ce Roman est en vers ou en prose. Il est peut-être un abrégé en prose de celui qui vient d'être analysé.

» donnez : qu'il portoit tousjours avant luy , pour l'amour & la convenance d'elle. Quand
 » le Chevalier fut mort , ainsi le fit l'Escuyer : & prist l'escrinet , & lui ouvrit le corps ,
 » & prist le cœur , & sala & confit bien en bonnes especes , & mit en l'escrinet avec
 » le las de ses cheveux , & plusieurs anelez & diamans , que la Dame lui avoit donnez ,
 » & avecques une lettres moult piteuses , que le Chastelain avoit escrite à sa mort &
 » signée de sa main. Quand l'Escuyer fut retourné en France , il vint vers le lieu où
 » la Dame demouroit : & se boura en un bois près de ce lieu : & luy me sadvint tellement ,
 » qu'il fut veu du Seigneur de Faïel , qui bien le cogneut. Si vint le Seigneur de
 » Faïel à tout deux ses privez en ce bois , & trouva cet Escuyer : auquel il vout courir
 » sus en despit de son maître qu'il hayoit plus que nul homme du monde. L'Escuyer
 » lui cria merci : & le Chevalier luy dit , ou je te occiray , ou tu me diras où est le
 » Chastelain. L'Escuyer luy dit , qu'il estoit trespassé : & pour ce qu'il ne l'en vouloit
 » croire , & avoit cest Escuyer paour de mourir , il luy monstra l'escrinet pour l'en faire
 » certain. Le Seigneur de Faïel prist l'escrinet , & donna congé à l'Escuyer. Ce Seigneur
 » vint à son queux , & luy dit qu'il mit ce cœur en si bonne maniere , & l'apareillasse
 » en telle confiture qu'on en peut bien manger. Le queux le fit : & fit d'autre viande
 » toute pareillé , & mit en bonne charpente en un plat : & en fut la Dame servie au
 » dîner : & le Seigneur mangeait d'une autre viande qui luy ressembloit : & ainsi mangea
 » la Dame le cœur du Chastelain son ami. Quand elle ot mangié , le Seigneur luy
 » demanda , Dame , avez-vous mangé bonne viande ? & elle lui respondit , qu'elle l'avoit
 » mangée bonne : il luy dit , pour cela vous l'ay-je fait apareiller ; car c'est une viande
 » que vous avez moult amée. La Dame qui jamais ne pensast que ce fust , n'en dit plus
 » rien. Et le Seigneur lui dit de rechef : sçavez que vous avez mangé ! & elle répondit
 » que non : & il lui dit , adonc , or sachiez que vous aves mangé le cœur du Chastelain
 » de Coucy. Quant elle ot ce , si fut en grand pensée pour la souvenance qu'elle eut de
 » son ami : mais encores ne peut-elle croire cette chose , jusques a ce que le Seigneur
 » luy bailla l'escrinet , & les lettres. Et quant elle vit les choses qui estoient dedans
 » l'escrinet , elle les cogneut : si commença lire les lettres , quant elle cogneut son signe
 » manuel & les enseignes. A donc commença fort à changer , & avoit couleur : & puis
 » commença fortement à penser. Quand elle ot pensé , elle dit à son Seigneur : il est
 » vray que ceste viande ay-je moult amée : & croy qu'il soit mort , dont est domage ,
 » comme du plus loyal Chevalier du monde. Vous m'avez fait manger son cœur , & est
 » la dernière viande que je mangeray onques : ne onques je ne mangé point de si
 » noble , ne de si gentil. Si n'est pas raison que après si gentil viande , je en doye
 » mettre autre dessus : & vous jure par ma foy que jamais je n'en mangeray d'autre
 » après ceste cy. La Dame leva le dîner , & s'en alla en sa chambre , faisant
 » moult grant douleur ; & plus avoit de douleur qu'elle n'en monstroït la chere. Et en
 » celle douleur , à grands regrets & complainte de la mort de son ami , fina sa vie &
 » mourut. De ceste chose fut le Seigneur de Faïel courroucé , mais il n'y peut mettre
 » remede , ne homme ne femme du monde. Cette chose fut sçeuë par tout le País , &
 » en ot grant guerre le Seigneur de Faïel , aux amis de sa femme : tant qu'il convint
 » que la chose fut rapaisée du Roy & des Barons du país .

CHANSONS DU CHATELAIN DE COUCY.

CHANSON I^{re}. (a)

Pour verdure ne pour prée,
 Ne pour feuille, ne pour flour,
 Nulle chançon ne m'agrée,
 S'il ne vient de fine amour.
 Més li faignant priéour
 Dont ja Dame n'iert amée,
 Ne chantent fors en pascour;
 Lors se plaignent sans dolour.

Dame tieng à esgarée
 Qui croit faus druz menteour:
 Car honte a longue durée
 Qui'avient par tel folour;
 Et joie a povre savour
 Qui en tel lieu est gastée.
 Celle atent de lui valour,
 Qui chace sa déshonour.

Fausse drue abandonnée
 Veut les nos & puis les lor:
 Ne ja s'amours n'iert enblée,
 Que ne le sachent pluifour.
 Més à Dame de valour,
 Belle & bone & acefmée,
 Qui ne croit losengéour,
 Doit-on penser nuit & jour.

Mult m'a amours atornée
 Douce paine & dous labour:
 Ne ja pour riens qui soit née,
 N'oublierai ceste honour
 D'amer toute la meillour
 Qui par les bons soit louée.
 Més de ce sui en erreur,
 C'onques n'aimai sans paour.

« Qu'on chante les bois, les prairies, les
 » verts feuillages, les fleurs naissantes; ces
 » chançons ne m'agrément, si un véritable
 » amour ne les inspire. Pour qui feint d'ai-
 » mer & n'aimera jamais la Dame qu'il fa-
 » tigue de ses prières, le désir de chanter
 » ne revient qu'avec pâques. Il se plaint
 » alors sans douleur.

« Je tiens pour folle, Dame qui croit
 » ami faux & perfide. La honte qui suit
 » sa folie est de longue durée; le plaisir
 » qu'elle prodigue est en pure perte & de
 » pauvre saveur. Peut-elle s'attendre à être
 » estimée de qui cherche à la désho-
 » norer?

« Amie perfide & imprudente veut avoir
 » amis vrais & discrets, sans renoncer aux
 » indiscrets & faux amis. Si l'on pense à
 » s'en faire aimer, il faut que mille rivaux
 » le sachent. Oui, ce n'est qu'à Dame
 » estimable, belle, bonne, de naturel
 » gracieux & ennemi des flatteurs, qu'on
 » doit penser nuit & jour.

« Amour m'a préparé peine bien douce,
 » bien douce occupation. Jamais pour
 » créature au monde, je n'oublierai l'hon-
 » neur d'aimer la meilleure de toutes celles
 » qui ont mérité l'éloge des vrais amans.
 » J'ai tort sans doute de n'avoir jamais
 » aimé sans craindre.

(a) Cette chançon est la première que fit le Châtelain selon le manuscrit du Roman. On ne la trouve sous son nom que dans ce manuscrit, par-tout ailleurs elle est anonyme.

Tant s'est amours afermée
En mon cuer à bon séjour,
Que j'ai plus haute pensée
Que tout li autre améour.
Més li faus enquéreur
Font œuvre mal eürée,
Enging de mainte coulour,
Pour tourner joie en tristour.

Dame, cele part me tour
Que m'amour ne soit doublée,
Et mon desconfors greignour;
Dont je mourai sans retour,
Se par vous ne sont menour.

» Tant s'est affermi l'amour dans mon
» cœur, tant il y a séjourné pour mon
» bien, que j'ai osé élever ma pensée plus
» haut que nul autre amant. Mais je crains
» la calomnie des curieux qui manœuvrent
» & s'intriguent de toutes façons pour
» changer ma joie en tristesse.

» Dame, mon unique recours, loin de
» vouloir que l'activité de mon amour
» étant doublée, ce même amour & mon
» déconfort s'accroissent, faites qu'ils di-
» minuent, ou j'en mourrai ».



I I.

Nouvele amor où j'ai mis mon penfer,
 Me fet chanter de la plus débonnere
 Qu'on puiſt el mont ne voer ne trouver.
 Si m'en ſemont mes cuers de joie fere :
 Et quant j'ai mis en li m'entencion,
 Dont ne doi-je chanter ſe de li non.
 Tout mi penſer ſont à ma douce amie,
 Puisque je ſai mon cuer en ſa baillie,

Et quant mes cuers s'eſt mis en li amer;
 Je ne m'en doi mie arriere retraire :
 Ainz me convient otroier & graer
 Les volonteſ de mon cuer ſans deffere.
 Et ſe je truis ma Dame o le douz non,
 Plaine d'orgueil ſans niſun guerredon,
 Donques ai-je toute joie enhaïe :
 Més, ſe Dieu pleſt, ce ne m'avendra mie.

Se je trai mal, je n'en fais qui blaſmer
 Forz ſes douz euz & ſon ſimple vière;
 Dont li mien ſont trai en eſgarder :
 Més n'i voient riens qui face à deſplere
 N'en cors, n'en bras, n'en bouche, n'en menton,
 Fors ſeul itant qu'ele ne me fet don
 De li amer por alongier ma vie:
 S'eſle le fet, ce ſera cortoiſie

Douce Dame, je ne vous os rouver
 Ce dont amors ne me rueve pas tere :
 Mes ſe voz euz où l'on ſe puet mirer,
 Qui tant ſont cler, ne mi ſont de mal aire;
 Vous puez bien oïr à ma chançon
 Et à mes diz que je n'ajm ſe vous non :

« Nouvel amour occupe mon ame &
 » m'inspire de chanter la plus aimable
 » femme qui ſoit au monde. Docile aux
 » mouvemens de mon cœur, je m'aban-
 » donne à la joie : fidèle au deſir de plaire
 » à la beauté que j'aime, je ne dois chanter
 » que pour elle. Auſſi tous mes penſers
 » ſont-ils à ma douce amie, la ſouveraine
 » de mon cœur.

» Quand ce cœur ſuit ſon penchant à
 » l'aimer, dois-je en éprouver un contraire?
 » Non, c'eſt à lui de me faire la loi, à
 » moi de l'agréeſ & d'y obéïr. Mais ſi
 » ma Dame, dont le nom promet tant de
 » douceur, n'a pour moi qu'ingratitude &
 » fierté, adieu toute ma joie. Loin de moi,
 » bondieu, un ſemblable malheur.

» Las ! ſi j'étais malheureux, à qui m'en
 » prendre ? A ces yeux ſi doux, à cette
 » phyſionomie ſi naïve & ſi attrayante ?
 » Comment réſiſter au plaïſir d'admirer des
 » charmes ſi parfaits ! quelle taille, quels
 » bras ! quelle bouche ! quel menton ! tout
 » plaît en elle & ſéduit. Faut-il qu'elle
 » mérite le blâme de ne vouloir que pro-
 » longer ma vie en me pardonnant mon
 » amour ! Encore ce pardon eſt-il une
 » courtoïſie.

» Douce Dame, amour n'exige pas que
 » le ſentiment ſoit muet : mais je n'oſe
 » le faire parler. Si vos yeux ſi fins & ſi
 » brillans, ces yeux où chacun veut lire
 » ſon bonheur, daignent ſe fixer ſur moi ;
 » ſi votre oreille eſt attentive à mes chan-
 » ſons, à mes plaintes, vous entendrez,

Et que mes cuers au vostre s'umelie
Ki de toute sa douleur vous mercie.

» vous verrez que je n'aime que vous, &
» que mon cœur, esclave du vôtre, chérit
» son esclavage, & vous en remercie.

De la dolor vous doi-je mercier
Et des penſiers que vous me fetes traire :
Qu'aussi com vos les me poez doner,
Quant vous plera les me porrés retraire.
Et quant je ſai en vous ma garison,
Se je vous aim, g'i ai affez réſon :
Més quant j'aurai de vous haïr envie,
Jà puis honour n'aie jour de ma vie.

» Oui, je vous remercie d'un esclavage
» qui ne me laiſſe que la liberté de penſer
» à vous : liberté que vous pouvez m'in-
» terdire comme vous me l'avez permise.
» Pourrais-je ne pas aimer l'objet bien-
» faiſant de mes penſées, & dans lequel
» je trouve la guérison de mes peines. Si
» j'étais jamais tenté de le haïr, que je ſois
» déshonoré pour la vie.

E N V O I.

Douce Dame debonaire, priſon
Avés doné mon fin cuer ki vos prie
Que vostre ſoit, ſanz point de vilonie.

» Douce Dame, vous avez donné une
» agréable priſon à mon cœur. Il vous
» prie qu'il ſoit toujours à vous, ſans ceſſer
» d'être fidele ».

Cette chanſon eſt mutilée, & ſans nom d'Auteur dans le manuscrit du Vatican, & l'envoi n'eſt pas dans celui de M. de Paulmy. Elle paraît avoir été faite dans les commencemens de l'amour du Châtelain.

I I I.

Bien cuidai vivre ſans amour
Dès-ore en paix tout mon aé;
Mais retrait m'a en la folour,
Més cuers dont l'avoie eſcapé.
Enpris ai grenour folie,
Que li fous enſis ki crie
Pour la belle eſtoile avoir,
Qu'il voit haut & ciel ſeoir.

« J'eſpérerais vivre ſans amour & en
» paix le reſte de mes jours; mais le
» penchant de mon cœur m'entraîne vers
» une paſſion folle à laquelle je le croyais
» échapé. Aussi ſuis-je plus fou que l'en-
» fant qui crie pour avoir l'étoile qu'il
» voit fixée au haut de la voute céleſte.

Coument que je me deſeſpoir;
Bien m'a amours guertedouné
Che que je l'ai à mon pooir
Servi ſans deſloiauté,
Que roi me fait de folie.
Si ſe gart bien qui s'i fie

» Au reſte, quelle raiſon de me deſeſ-
» pérer? amour ne m'a-t-il pas bien re-
» compenſé de l'avoir loyalement ſervi de
» tout mou pouvoir? Graces à lui, je
» ſuis roi de folie. Qui ſera plus ſage que
» moi, ſe gardera bien de ſe fier à l'eſpoir

De si haut mérite avoir;
 Mais n'en pus mon cuer moyoir.

N'est pas merveilles se m'air,
 Vers amour qui tant m'a grevé.
 Diex! l'or le peusse tenir
 Un seul jour à ma volenté;
 El comperroit cier sa folie.
 Si me fache, Dieus aie,
 A morir li convenroit
 Se ma Dame me vaincoit.

Ai! frans cuers qui tant convoit,
 Ne baez à ma foleté.
 Bien fai qu'en vous amer n'ai droit,
 S'amour ne m'i eust donné:
 Mais d'esforcier fais folie,
 Si con fait nès que venz guie,
 Qni va là où il l'enpaint,
 Si ke toute esmie & fraint.

Ha! Dame, où nus biens ne se faine;
 Merchi pour franchise & pour gré.
 Puisqu'en vous sont tot mal estaint,
 Et tout bien vis & alumé,
 Connoissiez dont la folie
 Me vient qui me tolt la vie:
 Qu'à rien n'ose faire clamor,
 S'à vos non de ma dolor.

Canchon, ma plaisans hachis
 Me salue, & si li prie
 Que pour Dieu & pour s'onneur,
 N'ait jà l'us de traitour,
 Que bien sevent li plusour,
 Que Judas fist son Seigneur,
 Et Guenes l'emperaour.

» d'obtenir faveur d'aussi grand mérite que
 » celle à laquelle mon cœur ne peut re-
 » noncer.

» Ce n'est pas merveille, si je me cour-
 » rouce contre amour qui m'a tant grevé.
 » Dieu! que ne puis-je le tenir un jour
 » en ma puissance! Il payerait cher sa
 » folle tyrannie. J'en jure Dieu que je
 » prie de m'aider: il mourrait, si ma Dame
 » ne le défendait & n'était pas victorieuse.

» Ah! cœur plein de franchise, objet
 » de tous mes desirs, soyez insensible à
 » l'excès outrageant de ma folie. J'aime;
 » & je sais bien que le droit d'aimer est un
 » bienfait de l'amour. Mais l'effort impé-
 » tueux d'une passion violente fait délirer
 » la raison. C'est le vent en furie qui tour-
 » mente en mer un vaisseau & le pousse
 » contre l'écueil où il doit se briser.

» Dame, en qui nulle vertu n'est trom-
 » peuse, hélas! pour franchise & pour
 » satisfaction, je vous demande merci. Puis-
 » qu'en vous se trouve la guérison de tous
 » maux, avec le principe fécond de tous
 » biens, daignez connaître d'où me vient
 » cette folie qui me fait mourir. A vous
 » seule, j'ose me plaindre de ma douleur.

» Chançon, salue pour moi celle qui cause
 » mon agréable tourment, & la prie que
 » pour Dieu & pour son honneur, elle n'ait
 » jamais l'usage de l'art de trahir, que savent
 » si bien tant d'autres: art odieux qui rendit
 » Judas coupable envers son divin maître &
 » Ganelon envers l'empereur Charlemagne.

Cette chançon, anonime dans le Rec. des Anec. poét. fr. manusc. avant
 1300, est attribuée au Châtelain dans les anc. Poéf. fr. manusc. du Vatican,
 n° 1490.

CHANSON IV^E

Très lent

Coument que longue demeure ai-e faite de chanter orest

bien raison et eu-re que je me doive a - - tour = ner

qu'a-mors m'a fait oubli = er l'a-nuy q'i lon = tems

m'amort et dou = ne nou = vel con = fort dame pour qui

chant et de = port Merchi

Coument que longue demeure ai = e faite de chan = ter, orest

. bien raisons et eu-re que je me doive a - - tour = ner

qu'amours m'a fait oubli = er l'a = nuy q'i lon = tems

m'amort, et dou-ne noui = vel con = fort dame pour qui

chant et de = port Merchi

Coument ke longue demeure
 Aie fait de canter,
 Or est bien raisons & eure
 Qe je me doive atourner :
 K'amours n'a fait oublier
 L'anui qi lontans m'amort;
 Et doune nouvel confort.
 Dame, pour qui chant & deport,
 Merchi.

Chertes, Dame, mout s'onneur
 Qi courtois est contre tort;
 Jà, de crueul, au deseur,
 N'orrés dire bon recort.
 Et se l'amours que jou port,
 Me fait plus que moi amer;
 Vous, dame, doit-il membrer
 Qu'en gentil cueur doit-on trover
 Merchi.

De périlleuse aventure
 M'avez amours atourné,
 Quant por vous n'a de moi cure
 Chele à qi m'avés donné.
 Mors me sui por votre gré :
 Grant honte i aurés por voir,
 Se vos nel faites doloir
 Tant qe desgnât de moi avoir
 Merchi.

Grant pechiés est & grans paine
 D'amours servir faintement,
 Si con la fausse gent vaine
 Qi font semblant sans talent.
 Et Dieus porquoi le consent!
 K'il se veut si bel mentir,
 Et jou qi sui au morir,
 Ne fai c'un mor, tant le desir;
 Merchi.

« Bien que je sois demeuré long-tems
 » sans desir de chanter, il est heure & raison
 » de préparer nouvelles chansons. Amour
 » m'a fait oublier mes longs & mortels
 » ennuis; il me reconforte. Dame, pour
 » qui je chante & m'égaye, je vous
 » crie merci.

« Courtoisie à l'épreuve des torts est
 » louable & fait honneur: mais de cruauté
 » jamais on ne vous fera l'éloge. Dame,
 » si l'amour que je vous porte, me fait
 » vous aimer plus que moi-même, qu'il
 » vous fasse souvenir qu'en gentil cœur
 » on doit trouver merci.

« Vous m'avez mis, amour, en périlleuse
 » aventure. Celle à qui vous m'avez donné,
 » de moi ne se soucie. Je mourrai donc
 » pour vous plaire: mais en vérité, ce sera
 » grande honte à vous, si vous ne lui faites
 » partager ma douleur, tant qu'elle daigne
 » avoir de moi merci.

« C'est pécher grièvement & s'exposer
 » à grieve peine, que de servir l'amour,
 » en feignant comme ces hommes faux
 » & vains qui, sans aimer, font semblant
 » d'être amoureux. Comment Dieu con-
 » sent-il que le mensonge soit plus élo-
 » quent que la vérité. Pour moi, qui meurs
 » d'amour, je ne fais dire qu'une chose,
 » tant je la desire vraiment: dame, merci.

Mult fait l'amours que vilaine
 Qi commence por faillir :
 Car plus de mort est grevaine
 Puis qu'il li convient guerpir.
 Mieus ne puet èle traïr
 Chelui qi à li se prent,
 Faire Roi & puis noient.
 Dame, por chou qu'à vous me rent ;
 Merchi.

» Amour, qui commence pour finir, est
 » une infamie : la mort est moins doulou-
 » reuse que la nécessité d'en voir la fin.
 » Qui s'y laisse prendre, peut-il être mieux
 » trahi ! Il est roi, puis rien. Dame,
 » puisqu'à vous je me rends, merci ».

Cette chançon est anonime dans le manuscrit de M. de Paulmy & dans celui de Clerambaut. Les deux derniers couplets n'y sont pas ; & à leur place, il y en a un qui ne dit pas grand chose.

Elle est toute entiere dans le manuscrit du Roi & dans celui du Vatican.



Moult ai été longuement esbahis,
 Que je n'osai chançon à sère enprendre ;
 Car de ma joie estoie départiz.
 Or m'en refait amors en li entendre,
 Qu'une biauté m'est venue devant,
 Qui me semont & prie que je chant
 Et je suis si siens quites ligement,
 Que tout me puet & engagier & vendre

Par tantes fois ai esté assailliz,
 Que je n'ai mais pooir de me deffendre :
 Ne je ne sui si forz ne si hardiz,
 Que vers amors osasse point contendre.
 Puisque de moi vuet faire son talent,
 Soffrir m'estuet si débonairement
 Que se james contre li me deffent,
 Face en bon droit que bien le me puet rendre.

S'onques granz biens dut estre desserviz
 Por mal avoir, bien doi merci attendre :
 Car j'en sui si meuz & affoibliz,
 Qu'amorz en puet li plus saiges aprendre.
 Si vos en trai la plus bele à garant
 De cui james nus vos lise ne chant
 Mais ne sai pas encor certainement
 Quel guierredon ele me voudra rendre.

Jamés mes eulx ne fussent assoviz
 De regarder sa douce face tendre,
 Ses blanches mains, ses doiz lons & traitis,
 Qui font amor enflamer & esprendre ;
 Ne si beaux braz, ne si gent cors vaillant,
 Ne son col blanc, son chief blanc & luisant.
 Toute biauté qui sor autre resplant
 Est mise en li qu'il n'i a que reprendre.

» Je suis resté si long-tems étourdi de
 » mon malheur, que je n'ai pas eu le cou-
 » rage d'essayer une chançon. J'avais re-
 » noncé à la joie : mais l'amour m'y rap-
 » pele. Une beauté vient m'ordonner, me
 » prier même de chanter. Qu'elle dispose
 » de moi comme de son homme-lige,
 » comme de son esclave, si elle veut m'en-
 » gager ou me vendre.

» J'ai soutenu tant d'affauts, qu'il ne
 » m'est plus possible de me défendre. D'ail-
 » leurs je ne suis ni assez fort ni assez hardi
 » pour oser résister à l'amour. Puisqu'il veut
 » faire de moi sa volonté, il me faut le
 » souffrir de si bonne grace, qu'il m'en
 » fache gré & se venge avec moins de
 » rigueur, si jamais je me révolte.

» Si jamais on mérita grand bien pour
 » avoir eu grand mal, j'obtiendrai merci.
 » Je suis si affaibli, si défait, qu'amour
 » peut me donner comme la meilleure leçon
 » vivante de son pouvoir. J'appelle à témoin
 » de l'excès de mes maux la plus belle
 » qu'on ait jamais célébrée en vers & par
 » des chançons. Comment m'en recompen-
 » sera-t-elle ? Je ne le fais pas bien encore.

» Non ? jamais mes yeux ne se rassasie-
 » ront de regarder sa figure douce & tendre,
 » ses blanches mains, ses doigts longs &
 » bien filés, dont la vue enflamme d'amour.
 » On brûle en voyant ses beaux bras, sa
 » taille gentille, la blancheur de son cou
 » & le blond luisant de ses cheveux. Toute
 » la beauté dont brillent les femmes, est
 » réunie en elle pour la rendre parfaite.

Jamés

Jamès nus chant par moi ne fut oiz ;
 Pourtant peust mes cuers de dolor fendre.
 Mais or serai de grant joie esbaudiz,
 Por ce qu'amors le vuet à son oes prendre ;
 Qu'ele voit bien & conoist & entent
 Qu'il n'en est plus qui si aint leument.
 Et s'il li prait, por Deu si face tant,
 Qu'en ma dame-face pitié descende.

» Jamais on ne m'entendit chanter pour
 » me plaindre ; mon cœur eût-il dû fendre
 » de douleur. Mais je serai désormais ravi
 » de la joie la plus vive, puisqu'amour
 » veut bien me prendre à son service, puis-
 » que la beauté que je sers, voit, recon-
 » noit & sent qu'il n'est pas d'amant plus
 » loyal que moi. Ah ! Amour. puist-je
 » lui inspirer le besoin de m'aimer comme
 » je l'aime » !.

Il n'est pas difficile de voir que cette chanson est une des premières du Châtelain.

Elle ne se trouve que dans le manuscrit de Messieurs de Paulmy, de Sainte-Palaye & Clairembaut.



Li nouviau tems, & Mais, & Violete,
 Et Rossignoz ni semont de chanter :
 Et mes fins cuers me fait d'une amorette
 Si douz présent, que ne l'os refuser.
 Or me dont Dex eu cele honor monter,
 Que cele où j'ai mon cuer & mon penser,
 Tienne une fois entre mes bras nuete,
 Ainz que j'aille outre mer.

Au comencier la trouvai si doucete,
 Qu'onc ne cuidai por li maus endurer;
 Mais ses douz vis & sa fresche bouchete,
 Et si vair oeil qui sont riant & cler,
 M'orent ains pris que n'i puisse donner;
 Mais s'or me veut retenir ou quiter
 Melz aing à li fallir, si me promete,
 Qu'à une autre achever.

Las! pourquoi l'ai de mes eulx regardée,
 La douce riens qui fausse amie a non,
 Quant de moi rit, & je l'ai tant plorée.
 Si doucement ne fu trahis nuls hon.
 Tant com fu miens, ne me fist se bien non;
 Mes or fini siens, si m'ocit sans résou,
 Et c'est por ce que de cuer l'ai amée :
 Ne fet autre acheson.

De mil sounpirs que je li dois par dete
 Ne me veut pas d'un tout seul acquiter;
 Ne fausse amors ne veut que s'entremete
 De moi laisser dormir & reposer:
 S'ele m'ocit moins aura à garder.
 Je ne m'en sai vengier fors au plorer;
 Car qui amors destruit & deshirete,
 L'en ne fet où clamer.

» Le Printems, le mois de Mai, la Vio-
 » lete & le Rossignol; tout m'invite à chan-
 » ter : & mon cœur sensible me fait d'un
 » amour si doux présent, que je n'ose le
 » refuser. Dieu veuille donc, qu'avant mon
 » voyage d'outremer, je parviene à l'honneur
 » de tenir une fois nue entre mes bras, celle
 » où j'ai mis mon cœur & mes pensées !

» D'abord je la trouvai si douce, que je
 » n'imaginai jamais souffrir aucun mal par
 » elle; n'ais son visage attrayant, sa bouche
 » fraîche, ses beaux yeux bleus, rians &
 » clairs, se sont emparés de mon cœur
 » avant que je pusse le donner. Qu'elle
 » veuille le garder ou me le rendre, j'aime
 » mieux ne pas être heureux avec elle,
 » pourvu qu'elle me fasse espérer, que d'être
 » heureux avec une autre.

» Hélas ! pourquoi l'ai-je vu, ce doux
 » objet qui mérite si bien le nom d'ingrate,
 » quand elle rit de moi, de moi qui ai
 » tant pleuré pour elle ! Nul homme ne
 » fut si doucement trahi. Tant que je fus
 » maître de mon cœur, elle n'eut pour moi
 » que de la bonté : aujourd'hui qu'elle en
 » est souveraine maîtresse, elle me fait
 » mourir. C'est sans doute pour l'avoir trop
 » aimée, du moins n'y fai-je autre raison.

» De mille sounpirs que je lui dois, elle
 » ne me ferait pas grace d'un seul; elle est
 » si cruele qu'elle ne me pardonnerait pas
 » de reposer & de dormir un seul instant.
 » Si je meurs, ce sera un serviteur de
 » moins pour elle. Je ne sai m'en venger
 » qu'en pleurant; car à qui demander
 » justice contre une ingrate, qui anéantit
 » l'amour en le privant de ses droits ?

Seur totes joies est cele coronée
 Qui d'amors vient. Dex ! i faudrai-je donc !
 Oil par Dieu , tels est ma destinée,
 Et ce destin m'ont doné li felon.
 Si sevent bien qu'il font grant mesprisons;
 Car qui ce tolt dont ne puet faire don,
 Il en conquiert enemis & mellée,
 N'i fait se perdre non.

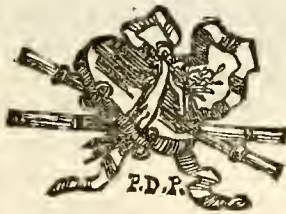
Le bonheur qui naît d'amour est supé-
 » rieur à tout autre. Dieux ! ne l'obtien-
 » drai-je jamais ? Non , sans doute. Telle
 » est la destinée où me réduisent les mé-
 » disans; ils savent bien qu'ils me font gran-
 » de injustice : mais quiconque prive un
 » autre d'un bonheur dont il ne pourrait le
 » faire jouir , s'expose à avoir des ene-
 » mis & des querelles : il ne fait qu'y
 » perdre.

(a) Si coïement ai ma dolor celée ,
 Qu'à mon semblant ne le reconnoist-on.
 Se ne fussent la gent malheuree ,
 N'eusse pas sopiré en pur don.
 Rendu m'eust amors mon guierredon :
 Mais en ce point que dui avoir mon don,
 Lors fu m'amors enseignie & mostree;
 Jà n'aient il pardon.

» Je fust toujours si bien le maître de mes
 » sentimens douloureux , qu'il me semblait
 » impossible d'en pénétrer le secret. Sans
 » les médifans , je n'eusse pas soupiré en-
 » vain : l'amour m'eût récompensé. Mais à
 » l'instant où j'allais être heureux , on
 » découvrit mon amour , & on le publia.
 » Puissent les médifans n'obtenir jamais
 » pardon » !

Probablement le Châtelain ne fit cette chanson que pour faire tomber les bruits qui couraient sur son bonheur; & pour tâcher de tromper , s'il lui était possible, les regards curieux qui s'efforçaient d'éclairer sa conduite.

(a) Ce couplet n'est pas dans le manuscrit de M. le Marquis de Paulmy , mais dans celui du Vatican , dont on trouve une copie chez M. de Ste. Palaye.



Par quel forfait & par quel mespison
 M'avés, amor, si de vos esloigné,
 Quant de vos n'ai confort ne garison;
 & si ne truis qui de moi ait pitié.
 A tort m'avez si sanz merci laissé,
 C'onques de vos ne me vint se mal non.
 N'encor, amors, ne vos aire prochié
 Mon servise: mais ore m'en plaing gié,
 Et di que mort m'avez sanz achoison.

Bien deussiez, Dame: garder raison
 En moi grever, qu'ai servi & proié
 Tant longuement en bone entencion.
 N'onques un jor ne me fistes lié.
 Malement ai mon service employé,
 Se par merci ne veing à guierredon.
 Merci, amors, trop m'avez travaillé:
 Ne me laissiés ensi desconfoillié
 Que ma Dame ne me giet de prison.

Proi vos, ma Dame, par vo très grans valours,
 Que vos amés vostre loial ami.
 Alegiez moi mes maux & mes dolours;
 Car je suis cil ki mieux vos a servi.
 De vos arent guierredon & merci,
 Ne ma joie ne puet venir d'aillours;
 Et se g'i fail, mors sui & mar vos vi.
 Dit ai que fox, ainz m'en teing à gari:
 Mais trop vient lent, Dame, vostre secours.

Ne cuidiés pas, Dame, ce soit folours
 Se je vos aing & dout, & sër & pri.
 Tant ai servi, vostre en fera l'onours
 Quant vous m'aurez mon servise meri,

« Par quel forfait & par quelle injustice;
 » Amour, éloignez-vous de moi toute con-
 » solation & tout espoir de guérison? je ne
 » trouve personne qui ait pitié de moi. C'est
 » bien à tort que vous me laissez sans merci.
 » Jamais je n'éprouvai de vous que des
 » rigueurs. Cependant je ne vous ai point
 » encore reproché mes services: mais enfin
 » je m'en plains, & dis que vous me
 » faites mourir injustement.

» Dame, vous devriez bien être plus mo-
 » dérée en me grevant; moi qui vous ai si
 » long-temps servie, & dont l'hommage
 » est si pur. Jamais je n'obtins de vous le
 » plus léger adoucissement à mes maux.
 » J'aurai bien malheureusement employé
 » mes services, si pour récompense je n'ob-
 » tiens votre merci. Merci donc, amour,
 » vous m'avez trop tourmenté; enseignez
 » moi du moins le secret d'empêcher que
 » ma Dame ne me rende ma liberté.

» Dame, aimez votre loyal ami; je vous
 » en conjure par tout ce qui vous rend ai-
 » mable. Adoucissez mes maux & mes dou-
 » leurs. Qui vous a mieux servi que moi?
 » J'attends de vous merci & récompense;
 » de vous l'unique principe de mon bon-
 » heur. Si vous me les refusez, je suis mort;
 » & ce sera malheureusement que je vous
 » aurai vue. Mais, que dis-je? non, je ne
 » mourrai point; cependant vous tardez
 » trop, Dame, à me secourir.

» Non, ce n'est point une folie de
 » vous aimer & respecter, de vous servir
 » & prier. Je vous ai servie si constamment:
 » m'en récompenser serait une justice qui

De vos proier me dout, & fais hardi :
Qu'en amors a hardemenz & paours.
Ne tout ne coil mon cuer, ne tout nel di ;
Et se je riens par paour i obli,
Vainque pitiez, douce Dame, & amours.

» vous ferait honneur. Je crains & j'ose
» tout à la fois vous prier ; tant il est vrai
» qu'en amour on est en même temps ti-
» mide & hardi. Mon cœur ne vous cache
» pas tout, mais il ne vous dit pas tout :
» & si par timidité j'oublie certaines choses,
» douce Dame, qu'amour & pitié vous les
» fassent deviner.

Se fins amis destroiz & angoissous
Doit joie avoir por servir leument,
Donc doi-je bien par droit estre joïoux ;
Car je suis cil qui plus a de torment.
Si vos aim tant, Dame, finement,
Que je ne puis pour autre estre amoureux :
Et mes chançons fais por vos soulement,
N'onques nul jor ne chanterai fausement.
Si me lait Dex, Dame, joir de vous.

» Après de longues souffrances, si un
» amant pour avoir été loyal & fidele, doit
» enfin être heureux ; j'ai bien droit de
» l'être. Qui plus que moi a souffert
» pour vous que j'aime si constamment,
» qu'il m'est impossible d'être jamais amou-
» reux d'une autre. C'est pour vous seule
» que je chante ; & mes chansons furent
» toujours l'expression vraie de mes senti-
» mens. A Dieu plaise, douce Dame,
» qu'enfin je sois heureux ».

Cette chançon, attribuée au Châtelain de Coucy, dans le manuscrit de M. de Paulmy & de Clérembaut, pourrait bien n'être pas du Châtelain, mais de *Rogier d'Andelys*. Elle est tronquée dans le manuscrit de M. de Paulmy.



Lorsque rose ne fuille
 Ne flour ne voi paroir;
 Que n'oi chanter par bruille
 Oïfel ne main ne soir;
 Adonc florist mon cuer, à son vouloir,
 En bonne amour qui m'a en son pouvoir
 Si qu'ainz n'en poi issir.
 Et s'il est riens qui m'en puisse partir:
 Jamès nel quier savoir, ne Dex nel vuille.

C'est bien droiz que m'enduille,
 Quant ma dolor desir:
 Car j'aim plus que je ne fuille
 Ce dont ne puis joir.
 Et connois bien que n'i puis avenir;
 S'amors ne veint raison, je doi faillir;
 Ce fai je bien de voir.
 Por Deu, amors, faites-en non chaloir
 Mettre raison tant qu'ele me recuille.

Dame, nul mal que j'aie
 Ne tieng fors à legier:
 Car sans vos ne porroie
 Vivre un soul jor entier.
 Sans vostre amor, ne n'a vie mestier;
 Ne je ne vuil tot le siegle en muer,
 Ou aler à mort vivant.
 La! Dame-Dex, ne mi lait vivre tant
 Qu'au siegle ennui où ma mie verroie.

Par mainte fois m'effroie
 S'amors & fait pen'ant;
 Et adés me ravoie
 Et donne cuer joiant.
 Enfi me fait vivre mesléement
 D'ire & de joie; mais ne fai s'a taleur

« Je ne vois paroître feuilles ni fleurs:
 » la rose tarde à éclore. Je n'entends matin
 » ni soir les oiseaux amoureux chanter dans
 » les bocages. Cependant, semblable à la
 » fleur qui s'épanouit aux rayons du soleil,
 » mon cœur s'ouvre volontiers à ceux de
 » la beauté que j'aime. J'en suis & serai
 » à jamais l'esclave. S'il est un moyen de
 » m'affranchir, puissai-je l'ignorer toujours!
 » Dieu veuille le rendre impossible!

» Le desir de ma Dame, est pour moi
 » une loi de souffrir. Aussi l'aimai-je plus
 » que jamais, sans espoir d'être heureux.
 » Je connais même l'impossibilité de par-
 » venir au bonheur. Si l'amour ne triomphe
 » de la raison, je le fais; toujours je serai
 » malheureux. Pour Dieu, Amour, fais que
 » la raison soit moins écoutée, & que je
 » sois mieux accueilli.

» Dame, je trouve légers tous les maux
 » que j'endure pour vous: sans vous, je ne
 » pourrais vivre un seul jour entier. Si je
 » n'aimais, que me servirait la vie! Je vivrais
 » un siecle que je ne veux point changer;
 » dût ma vie être une mort continuelle!
 » Hélas! grand Dieu! me laisserais-tu vivre
 » de façon qu'un siecle de vie serait un
 » siecle de tourment, même en voyant ma
 » mie!

» Mainte fois amour m'effraie & me rend
 » pensif: puis il me rassure & me rend
 » joyeux. Ainsi ma vie est un mélange de
 » joie & de tristesse. Je ne sais si c'est envie
 » de m'éprouver: mais non; je soupçonne
 » plutôt le dessein de m'affliger & d'essayer

Que me veuille esprover.

Nenil : espoir ains est por moi irer,
Por essaier se por mal recroie.

Mainte longue semaine

Trui, quant sui loing de li :

Le pensant à grant poine,

Souvent les en maudi

Quetant durent. Las ! & je desir si

Revoir celi dont jamès pas n'obli

Les moz ne les semblanz :

Ainz mi confort quant en suis remembrant.

Si me delit, quant est de moi lointainne.

» si ma constance à souffrir peut-être
» lassée.

» Que les semaines me semblent longues,
» quand je suis loin de ma Dame ! Plein
» d'une idée si triste, souvent je les maudis,
» ces semaines dont la longueur contrarie le
» desir que j'ai de revoir celle dont je ne puis
» oublier l'esprit & les charmes ! Quand je
» me les rappelle, ce souvenir me ranime :
» c'est ainsi que je charme l'ennui de son
» absence ».



I X.

Je chanterais volontiers lieement,
 Se j'en trouvasse en mon cuer l'achefon :
 Mès je ne puis dire, se je ne ment,
 Qu'äie d'amors nule riens se mal non.
 Pour ce ne puis fere lie chançon,
 Qu'amors le me desenfaigne,
 Qui veut que j'aime & ne viuet que je tiengne.
 Ensi me tient amors en desespoir,
 Que ne m'ocit ne me let joie avoir.

Je ne doi pas amors grant mal voloir,
 S'à la plus bele du monde mon cuer rente :
 C'onques biauté ne fist si son povoir
 D'estre avec li si esmerément,
 Comme ele fet de son très biau cors gent,
 Que riens qu'à grant bianté tiengne.
 Ne truis qu'en li n'en la façon soffraigne,
 Fors qu'un petit li messiet, ce m'est vis,
 Ce que trop tient ses euz de moi eschis.

Quant je resgart son debonaire vis,
 Et je la pris sanz biau respons avoir,
 N'est merveille s'en resgart m'esbahis,
 Quant je conois ma mort & sai de voir,
 Puisque merci ne m'i daigne valoir,
 Ne sai où nul confort praingne;
 Car ses orguelz m'ocit & li mehaigne.
 Ha! douce riens cruelz, tant mar vos vi,
 Quant pour ma mort naquites sans merci.

Que ferai, Dex! partirai moi de li,
 Ainz que s'amors me parait tout ocis?
 Nenil voir : las! il ne puet estre ensi,
 Qu'amors me tient, & m'a volontiers pris,
 Qui a mon cuer en li pour mourir mis,

« Je chanterais volontiers avec joie;
 » si je trouvais en mon cœur raison de
 » chanter. Mais puis-je, sans mentir, dire
 » qu'en aimant j'aie éprouvé autre chose
 » que peines & chagrins? Comment donc
 » faire chansons joyeuses? Amour me les
 » fait oublier; lui qui veut que j'aime &
 » ne veut pas que je sois aimé. Il prolonge
 » ainsi mon désespoir, m'interdisant la mort,
 » comme il m'interdit la joie de ma vie.

» J'avoue, Amour, qu'on ne doit pas
 » vouloir mourir, pour s'être rendu à la
 » plus Belle du monde. Jamais Beauté ne
 » put si bien qu'elle, par les graces vives
 » & enjouées de toute sa personne, égayer
 » l'ennui de la captivité. Je ne trouve en
 » elle rien que de beau, de parfait. Une
 » seule chose, à mon avis, lui messied un
 » peu; c'est trop de crainte que je ne lise
 » dans ses yeux.

» Quand je regarde sa figure ingénue;
 » & que je prie sans avoir bonne réponse;
 » ce n'est pas merveille si je me trouble.
 » Je vois alors & je sens que je n'ai plus
 » qu'à mourir, puisque merci ne daigne
 » venir à mon secours. Quel peut être
 » mon reconfort? la fierté de ma Dame,
 » pénible à elle-même, me fera mortelle.
 » Doux & cruel objet! ah! que malheu-
 » reusement je vous connus, vous qui pour
 » causer ma mort, naquîtes sans merci!

» Dieu, quel parti prendre? Romprai-
 » je les liens qui m'attachent à elle, avant
 » que d'avoir senti se rompre tous ceux qui
 » m'attachoient à la vie? hélas! non, c'est
 » chose impossible. Amour me retient en
 esclavage,

Ne jamès tant me mespraigne,
Que sanz merci ou sanz mort en revienigne :
Qu'assez vueil melz morir en doux desir,
Que vivre iriez, & ma vie haïr.

» esclavage, & l'esclavage où il m'a mis,
» est volontaire ; j'y dois mourir. Loin de
» moi à jamais l'idée d'en sortir sans avoir
» obtenu merci ou la mort. J'aime bien
» mieux mourir dans une douce espérance,
» que de vivre avec le repentir d'une faute
» qui me ferait haïr la vie.

Dès que mes cuers ne s'en veult revenir
De vous, Dame, pour cui il m'a guerpi,
Amosne aurez s'el daigniez retenir ;
Car s'il revient, à moi, a il failli.
Pour vostre honneur & pour Deu vous en pri,
Que de li pitié vos praigne :
Qu'il n'affiert pas à vous que nus s'en plaingne,
Qu'el mont n'a voir si cruel traïson ;
Com biau senblant à corage félon.

» Puisque mon cœur ne veut point se
» séparer de vous, Dame pour qui il s'est
» séparé de moi, ce sera charité, si dai-
» gnant le retenir, vous le gardez de faillir
» en revenant à moi. Pour Dieu, pour
» votre honneur, prenez pitié de lui, je
» vous en prie. Non, ce ne sera jamais
» de vous qu'on se plaindra, en disant
» que rien au monde n'est si cruellement
» traître que beau semblant avec cœur félon.

E N V O I.

Dame, coment qu'il m'en preingne,
Merci amors de ce qu'ele me daigne
Tenir à suen : ne jà de sa prison
Nè quiers issir, se mors ou amés non.

» Dame, quelque soit mon sort, je re-
» mercie amour de ce qu'il daigne m'agréer
» pour son captif. Je ne sortirai jamais de
» sa prison que mort ou aimé ».

Cette chanson est aussi attribuée dans le manuscrit du Roi à Hugues de la Ferté ; mais tous les autres la donnent au Châtelain.



Bele Dame me prie de chanter ;
 Si est bien droiz que je face chançon.
 Je ne m'en fai ne ne puis destörner :
 Car n'ai pövoir de moi, se par li non.
 Elle a mon cuer que j'a n'en qier öfter ;
 Et fai de voir q'il n'i trait se mal non.
 Or le doint Diex à droit port arriver ;
 Car il s'est mis en mer sans aviron.

Preuz & sage, je ne vous os conter
 La grant dolor que j'ai, s'en chantant non.
 Et sachiez bien, plus n'en orrez parler ;
 Car je n'en voi nule droite résön.
 J'aim mels en si souffrir & endurer
 Ces très douz max, sans avoir guérison,
 Que d'un autre quanqu'on puet demander :
 Ce sachiez bien, débonnere au douz non.

De ceste amor qui tant me fet pénéter
 Ne voi je pas com je puisse patir :
 Car je n'i voi résön de l'eschiver,
 Ne n'est pas droiz que j'en doie joir.
 Mès fol desir fet souvent cuer penser
 En si haut lieu q'il n'i puet avenir :
 Et sine amors si ne doit pas grever
 Ceux qui pignent tosors de li servir.

S'onques amis ot joie pour amer,
 Je fai de voir que n'i doi pas faillir :
 Car riens, fors moi, ne porroit endurer
 Les granz travaux que j'ai por li servir.
 A son plésir me fet plaindre & plorer,
 Et souspirer, & veillier sans dormir.
 Mès itant fut à moi réconforter,
 Que nuit & jor en plorant la remir.

« Belle dame me prie de chanter, il est
 » bien jüsté que je lui obéisse. Je ne puis
 » ni ne fais m'en défendre : car je n'ai de
 » volonté que la sienne. Elle a mon cœur
 » que je ne cherche point à lui öter. Je fais
 » néanmoins qu'il n'éprouve que douleur.
 » Puisse Dieu le faire arriver à bon port,
 » car il s'est mis en pleine mer sans aviron.

« Discret & sage, je n'ose vous dire
 » qu'en chansons la douleur que j'endure.
 » C'est même pour la dernière fois que
 » vous entendez ma plainte. Il me semble
 » peu raisonnable de la renouveler. Le
 » doux mal que je souffre, j'aime mieux
 » l'endurer sans espoir de guérison, que
 » d'obtenir d'une autre tout ce qu'on peut
 » demander : soyez-en sûre, vous qui savez
 » adoucir la rigueur même d'un non.

« Je ne vois pas comment je pourrais me
 » séparer de cet amour, quoiqu'il me tour-
 » mente. Je ne vois même aucune raison de
 » le vouloir. Ce n'est pas que je me flate d'en
 » mériter la récompense ; mais le desir égare
 » quelquefois un cœur, en le dirigeant vers
 » un objet qu'il ne peut atteindre. D'ailleurs
 » l'amour cesse quelquefois d'être contraire
 » à ceux qui s'efforcent de le servir avec
 » constance.

« Si jamais un amant fut récompensé
 » pour bien aimer, je dois espérer de l'être.
 » Quel autre que moi pourroit endurer
 » ce que je souffre depuis que je sers l'amour.
 » Comme il lui plaît, je me plains, je pleure,
 » je soupire, je veille toutes les nuits : une
 » chose au moins me console, c'est que
 » nuit & jour en pleurant je songe à ce
 » que j'aime.

Je ne me fai tenir ne conforter
De vos biax cuers servir entierement ;
Et quant je plus vous doi merci crier,
Lors vous truis-je cruels si durement
Que jà à moi ne ferez biau semblant ;
Ainz les fetes autrui por moi grever.
Mès quant vostre œil me vuelent regarder,
Et je remir le vostre biau cors gent,
Tant sui je hors de paine & de torment.

» Quelque peu consolant que soit l'amour
» auquel je me suis voué, je ne puis m'en
» affranchir. Plus j'acquiers le droit de vous
» crier merci, plus je vous trouve de cruauté.
» Elle est telle que pour m'affliger, vous
» prodiguez aux autres l'accueil favorable
» que vous me refusez. Il est vrai que dès
» que vos yeux daignent se fixer un instant
» sur moi, & que je puis admirer vos grâces,
» je ne sens plus ni peines ni tourmens ».

On ne trouve cette chanson que dans les manuscrits de M. de Paulmy,
& de Clerambaut.

X I.

Tant ne me fai dementer ne complandre
Que puisse avoir de ma dolor saloz :
Ne de mon cuer ne puis la flambe estaindre
Dont tante fois me claim dolent & laz ;
Cele m'ocit vers qui ne me fai faindre ;
Ainz sui tozjors en paine & en porchaz,
Se jà porrai jusk'à s'amor ataindre.

« J'ai beau me lamenter & me plaindre ;
» je ne puis trouver de soulagement à ma
» douleur. Je ne puis éteindre dans mon
» cœur cette flamme dont l'ardeur me fait
» pousser des cris douloureusement répétés.
» Elle me fait mourir, cette Beauté avec
» qui jamais je ne sus feindre ; toujours
» je suis dans la peine & l'inquiétude de
» savoir si je pourrai m'en faire aimer.

Tant faz pour li gréveuse pénitance
Que touzjors sui en plor & en soupir ;
Et si fet bien que je l'aim sanz doutance.
Tant com li plet me puet fere languir :
Jà par autrui n'i aurai délivrance,
Se n'est par li que tant aim & desir,
Que tout i met mon cuer & m'espérance.

» Ma vie est une vraie pénitence. Pour
» elle je pleure & soupire sans cesse.
» Elle fait bien pourtant que je l'aime :
» comment pourrait-elle en douter ? elle
» peut tant qu'il lui plaira me faire lan-
» guir : jamais autre ne me guérira, puis-
» que je l'aime & desire tant, qu'en elle
» seule j'ai mis mes pensées & l'espoir de
» ma guérison.

Adès amors me semont & atife
De li amer ; mès n'i truis fors dangier.
Et si l'aim tant de fin cuer sanz fanitize,
Que ne me puis tenir de li prier.

» A tout instant amour me presse de l'ai-
» mer, & m'y excite ; cependant je n'y
» trouve que danger. Je l'aime avec tant
» de violence & de vérité, que je ne puis

Ne sai se jà l'aurai, à moi conquise;
Et ne porquant ce me fet relétier,
Que l'eve seut percier la pierre bisé.

Dame, mar vi le cler vis & la face
Où rose & lis florissent chascun jor.
Tant m'esbahis que ne sai que je face;
Quant je regart vostre fresche color,
Et vo douz front qui plus est cler que glace.
Dame, merci; car trop à grant dolor
Muir & languis: vostre pitié le sache.

Vainque pitié, douce Dame, droiture;
Ne mi lessiés morir à tel torment.
Tant par vous truis tous tens sauvage & dure
Que m'ocirés, se vous vient à talent:
De vos penser ne puis fere mesure.
Dame, merci; trop me secorrés lent:
Si me mervcil con vostre euers l'endure.

» me tenir de solliciter un tendre retour.
» Je ne fais si je pourrai l'attendrir; une
» chose pourtant ranime mon esperanee,
» c'est que *l'eau qui tombe goutte à goutte*
» *perce le plus dur rocher.*

» Dame, c'est donc pour mon malheur
» que je vis cette figure charmante, & ces
» joues où fleurissent chaque jour roses &
» lis. Quand j'en admire la fraîche couleur
» & ce front plus uni que glace, je suis
» tellement transporté que je perds l'usage
» de ma raison. Dame, je vous crie merci,
» je souffre trop: je languis, je meurs,
» que votre pitié le sache.

» Dame, que la pitié l'emporte sur le
» devoir: ne me laissez pas mourir dans
» ce tourment. Je vous trouvai toujours si
» farouche & si cruelle! oui vous me fe-
» rez mourir, si vous le voulez. Je ne
» puis me rassasier du plaisir de penser à
» vous. Je vous crie merci; vous tardez
» trop à me secourir, & je m'étonne que
» votre cœur le souffre ».



SUR LA MUSIQUE.

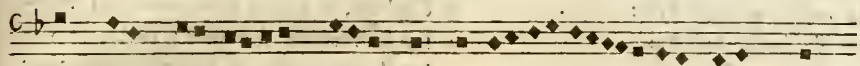
281

CHANSON XII^E

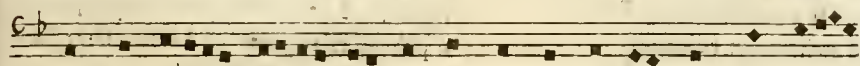
Lent



Quant li Ro-si = gnol jo - lis chante-seur la flor d'Es-te



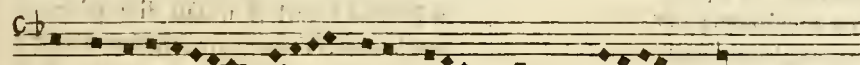
que nest la Rose et le lis et la rouse' = e et vert pre :



plains de bonne volen = te chan-te-rai confins a = mis mais ditant



sui es-ba = his que j'ai si très haut pen = se qu'a paines



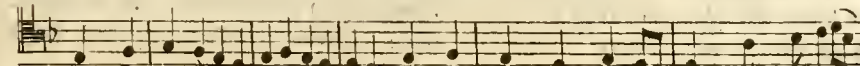
ert a-complis li ser = vire dont j'a = ie gré



Quant li Ro si = gnol jo = lis chante-seur la flor = d'Es-te



que nest la Rose et le lis et la rou-se' = e et vert pre :



plains de bonne volen = te chan-te-rai confins a = mis, mais ditant



sui es-ba = his que j'ai si très haut pen = se qu'a paines



ert a-complis li - - - servir dont j'a = ie gré .

X I I.

Quant li Rosignol jolis
 Chante leur la flor d'Esté,
 Que naist la rose & le lis
 Et la rousée el vert pré :
 Plains de bone volonté
 Chanterai con fins amis.
 Mais d'itant sui esbahis
 Que j'ai si très haut pensé,
 Qu'à paines iert acomplis
 Li servirs dont j'atens gré.

Liement ont entrepris
 Ce qui trop m'aura grevé,
 Mi fol œil volenteiz
 Qui sovent ont esgardé
 Là où je n'ai mie osé
 Dire que j'estoie quis.
 Œil, par vos sui-je trahiz.
 Voir est, mal avez ovré;
 Mès or en aiez merci,
 Et si vos soit pardonné.

Oil, ce est mains que noient;
 Je ne vous puis mal vouloir :
 Car quant je me reporpenz
 Comme ele est bele à veoir,
 Souvent me fetes doloir
 En ce que trop vous truis lent.
 Mès li rassogemens
 Des biens que g'en cuit avoir,
 Me fet doubler mes talens
 De servir à mon pouvoir.

Benois soit li hadimens
 Où je pris si boin espoir;
 Car eurs, servirs, & talens
 M'i porroit encoir valoir.
 Se doi-je molt bien vouloir

» Quand le rossignol joli fait retentir de
 » ses chants les bocages que l'été pare de
 » fleurs, quand le lis & la rose se hâtent
 » d'éclorre, & que la rosée tombe en perles
 » sur la verdure des prés; plein de vo-
 » lonté amoureuse, je dois chanter comme
 » loyal amant. Mais une chose me trouble :
 » j'ai élevé si haut ma pensée, que j'aurai
 » peine à m'acquitter du service, dont j'at-
 » tends qu'on me sache gré.

» C'est avec gaieté que mes yeux vo-
 » lontairement & follement indiscrets ont
 » entrepris chose dont j'aurai trop raison
 » d'être fâché. Ils ont souvent regardé l'ob-
 » jet vers lequel je n'osais dire qu'amour
 » m'attirait. Vous m'avez trahi mes yeux;
 » en vérité, vous en avez mal agi. Mais
 » vous aurez votre grâce, je vous par-
 » donne.

» Votre indiscretion n'est rien moins
 » qu'impardonnable. Comment vous en
 » voudrais-je, moi qui ne me rappelle
 » jamais combien ma Dame est belle à
 » voir, sans me plaindre de ce que vous
 » avez été trop lents à l'admirer? Mais
 » quelles que soient mes plaintes, l'idée des
 » biens que j'attends d'elle, me soulage &
 » me fait redoubler d'ardeur pour la servir
 » à mon pouvoir.

» Heureuse la hardiesse qui m'inspira
 » l'espoir de si grand bien! Bonheur, soins
 » & savoir faire peuvent encore le réaliser.
 » Oui, je serai toujours à ma Dame; je
 » dois le vouloir, & je le desire. Si j'ai

Ke siens soie ; car g'i pens.
Voire , se j'ai tant de sens
C'on ne s'en puist parchevoir.
Encoir venra lieux & tens
De ma très grant joie avoir.

Se je m'en dueil & soupis
Ne m'en doi pas esmayer :
Tant ne porroie servir
Q'il me poist ennuyer.
N'en donroie le desir
Pour tout l'avoir de souz ciel
Que je ne me voie séfir
De l'amor que j'ai tant chier.

» l'esprit de ne pas laisser appercevoir le
» secret de mon cœur, je pourrai (a) encore
» rencontrer le lieu & le moment favorable
» à mon amour.

» Si maintenant je soupire & me désole ;
» je ne puis m'en affliger. Quelque longs
» & infructueux que soient mes services ,
» jamais, l'idée ne me viendra de m'en
» impatienter : & m'offrir-on tout ce qui
» existe sous le ciel, je ne le troquerais pas
» avec le simple desir de voir un jour mon
» amour couronné ».

Le dernier couplet de cette chanson est de huit vers, & les quatre premiers de dix ; ce qui fait soupçonner que les copistes se sont trompés, ou que ce dernier couplet appartient à une autre chanson.

(a) Il l'avait donc déjà rencontré.



X I I I.

Quant li Estés & la douce saisons
 Fait foille & flors & les prés raverdir,
 Et le dols chans des menus oïssons
 Fait à pluisors de joie sosvenir;
 Las! chacuns cante, & je plore & sospir,
 Et si n'est pas droiture ne raisons:
 Ains c'est adès tote m'entencions,
 Dame, de vos honorer & servir.

Se j'avoie le seus k'ot Salemons,
 Si me feroit amors por foll tenir:
 Car trop est malle & cruex sa prisons,
 Si me le faut essaier & sentir:
 Si ne me veult à son eus retenir,
 Ne enseingnier quelle est ma garisons:
 Car j'ai amé longuement en prudons,
 Et amerai tosjours sans repentir.

Merveilles n'ai dont vient ceste oquoïsons,
 Qu'elle me fait à tel dolor languir.
 C'est par ce qu'elle croit les felons,
 Les losengiers, que Diex puis maleïr.
 Tote lor peine ont mise en moi trair:
 Mais ne lour vaut lor mortex traïsons,
 Quant le faront quex iert li guerredons,
 Dame, de vous qui ainc ne feu mentir.

Ainc ne le seue losengier, ne flater,
 Ne jà Diex sens ne m'en doinst ne talent;
 Mais ma Dame servir & honorer,
 Et faire adez à son comandement.
 Et saichiés bien, se beau servir ne ment,
 Ou li miens cuers ki bien ne puet grever

 Ara mes mes cuers ki adès s'i ateni.

« Dans la saison nouvelle, la verdure
 » des bois & des prairies, le parfum des
 » fleurs, les doux concerts des oiseaux, ré-
 » veillent dans le cœur des amans heureux
 » le sentiment de leurs plaisirs. Ils chantent,
 » hélas! tandis que je pleure & soupire.
 » Mais quelle raison de m'attrister en cédant
 » au désir de vous honorer, ma Dame, &
 » de vous servir?

» J'aurais la sagesse de Salomon, qu'a-
 » mour saurait la changer en folie. Quelque
 » pesante que soit sa chaîne, il me la faut
 » traîner malgré moi. Cependant il me
 » dédaigne pour son esclave, sans m'en-
 » seigner le moyen de recouvrer ma liberté.
 » Quel remède à mon malheur? j'ai long-
 » tems aimé avec constance: c'est d'aimer
 » toujours de même, sans m'en repentir.

» Dois-je m'étonner que l'objet de mon
 » amour s'obstine à me faire ainsi languir
 » dans la douleur? Elle écoute les médi-
 » sans, ces flatteurs que Dieu puisse mau-
 » dire. La médisance qui s'efforce d'em-
 » poisonner un bonheur que la malignité
 » seule imagine, sera bien déconcertée;
 » lorsqu'elle saura que tant de constance
 » me fut toujours inutile, & qu'elle le saura
 » de vous, Dame, qui jamais ne mentîtes.

» Jamais je n'eus le talent de tromper
 » ni de séduire. A Dieu ne plaise que j'en
 » connaisse l'usage! je ne veux que servir &
 » honorer ma Dame: sa volonté sera tou-
 » jours ma loi. A vous bien servir, j'éprou-
 » verai sans doute mille peines; mais elles se-
 » ront chères à mon cœur, s'il peut, sans trop
 » se flatter, en espérer un jour la récompense.

Se vous daignés ma proiere escouter,
Douce Dame, je vous proi & demant
Ke vous pensés de moi guerredoner;
Je penserai de bien servir avant.
De tous les maus que j'ai ne m'est noiant,
Douce Dame, se me volés amer:
En poi de tens poés guerredoner
Les biens d'amors ke j'ar atendus tant.

« Douce Dame, daignez écouter ma
» priere, & permettez-moi l'espoir d'être
» récompensé. Mon unique soin sera dé-
» former de vous faire agréer mon service;
» si vous voulés m'aimer, tous mes maux
» me deviendront doux. Il ne vous faut
» qu'un instant pour réaliser le bonheur
» après lequel j'ai tant soupiré ».



En aventure coumens.
 Ma daerraine chançon.
 Si ne suis lies, ni dolens;
 Si ne sai se vive ou non,
 Ou se j'ai tort ou raison,
 Ou se j'aim, ou e'est noïens.
 Mais itex est mes talens,
 Que sans nule repentance,
 Pens à la millor de France.

Et li très doux pensemens
 De sa très bele façon,
 Me fait renouvellemens
 De toute joie sans non :
 Mais tant enquierent selon;
 Losengier & male gens.
 Mais ensi l'ai en porpens;
 Ke por mal ne por grévance,
 Ne seront ma mésestance.

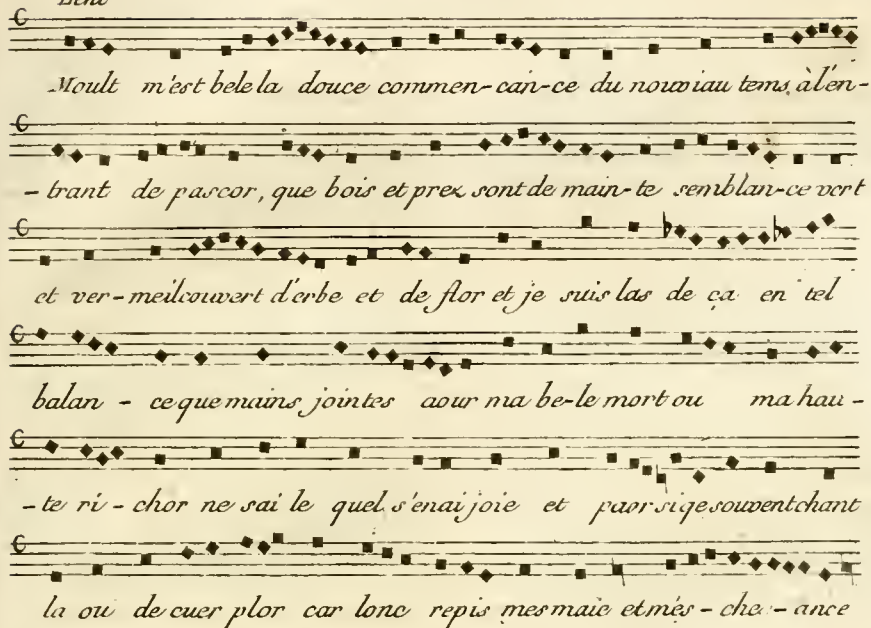
Ainc n'amai à repentir,
 Ne ja ne l'enquier savoir.
 Ains ai mis ens li servir
 Cuer & cors, force & pouvoir.
 Et s'ele me fait doloir,
 Bien me le pora merir;
 K'ele a pooir d'accomplir
 Mon voloer tote ma vie,
 Ma très douce chiere amie.

« Je hasarderai une dernière chanson.
 » Sans joie comme sans tristesse, je ne fais,
 » hélas! si je suis vivant ou mort, raison-
 » nable ou déraisonnable, amoureux ou
 » non amoureux. Mais une chose que je
 » fais, & qui m'est naturelle; c'est que,
 » sans m'en repentir jamais, je veux tou-
 » jours penser à la meilleure femme de
 » France.

» Je pense à sa très belle façon; & ce
 » très doux penser renouvelle en moi un
 » sentiment de joie inexprimable. En vain
 » la gent felonnie & curieuse des médisans
 » s'enquiert malignement de l'état de mon
 » cœur; elle ne le saura pas. Quelque
 » malheureux, quelque douloureux qu'il
 » puisse être, j'ai résolu de lui en dérober
 » la connaissance.

» Jusqu'aujourd'hui Amour ne m'apprit
 » à me repentir, & je ne desirais pas encore
 » de l'apprendre. J'ai mis cœur & corps,
 » force & pouvoir, à servir la Beauté dont
 » je suis amoureux. Si elle me fait souffrir
 » des peines, peut-être m'en récompensera-
 » -t-elle? Ma très douce & chère amie
 » peut bien accomplir mon vouloir: j'es-
 » pérerai toute ma vie.



CHANSON XV.^E*Lent*


Moult m'est bele la douce commen-çan-ce du nouviau tems, à l'en-
 - trant de pascor, que bois et prex sont de main-te semblan-ce vert
 et ver-meil couvert d'erbe et de flor et je suis las de ça en tel
 balan - ce que mains jointes aour ma be-le mort ou ma hau-
 - te ri - chor ne sai le quel s'enai joie et paor si ge souvent chant
 la ou de cuer plor car lonc repis mes maie et mès - che - ance



Moult m'est bele la douce commen-çan - ce du nouviau tems à l'en-
 - trant de pascor, que bois et prex sont de mainte semblance vert
 et vermeil couvert d'erbe et de flor et je suis las de ça en tel
 balan - ce que mains jointes aour ma be-le mort ou ma hau-
 - te ri - chor ne sai le quel s'en ai joie et pa-or si ge souvent chant
 la ou de cuer plor car lonc repis mes maie et mès - che - ance.

Moult m'est bele la douce coumencance ,
 Du noviau tens à l'entrant de Pascor ,
 Que bois & prez sont de mainte semblance ,
 Vert & vermeil , couvert d'erbe & de flor !
 Et je suis , las ! du tout en tel balance ,

Qu'à mains jointes aor
 Ma bele mort , ou ma haute richor .
 Ne fai lequel , s'en ai joie ou paor ;
 Si qe souvent chant li où de cuer plor ;
 Car lonc respis m'esmaie & m'eschéance .

Jà de mon cuer n'istra mais la semblance
 Dont me conquist , à moz plain de douçour ,
 Cele cui j'ai tozjors en remembrance ,
 Si que mes cuers ne sert d'autre labour .
 Ha ! franche riens ! en cui j'ai ma fiance ,

Merci pour vostre honour ;
 Car s'en vos truis semblant menteour
 Vos m'aurés mort à loi de traitour .
 S'en vaudra mout noans vostre valour ,
 Si m'ociés ensi par decevance .

Las ! com ma mort de débonere lance ,
 S'ensi me let morir à tel dolor !
 De ses beaux eulz me vint sans défiance
 Ferir au cuer qu'ainz n'i ot autre estor .
 Moult volentiers empresise vengeance ,

Par Dieu le criator ;
 Tel que mil fois la peusse le jor
 Ferir au cuer d'autretele favor .
 Ne jà certes n'en feisse clamor ,
 Se j'eusse d'enfinc vengier poissance .

Ne cuidiés pas , Dame , que je recroie
 De vous amer , se mort nel me deffent :

« Que je me plais à goûter les douceurs
 » de la saison nouvelle aux approches de
 » Pâques : tems où les bois & les prés se pa-
 » rent de verdure & de l'émail des fleurs !
 » Cependant ce spectacle ne peut charmer
 » l'ennui de mon ame incertaine. Je de-
 » mande à mains jointes , ou ma mort ou
 » mon bonheur ; & je ne sais quel sera mon
 » sort. Delà naît mon espoir , ou ma crainte.
 » Aussi chantai-je souvent lorsque mon cœur
 » est triste : car une longue attente m'alarme
 » sur mon sort futur .

« Jamais de mon cœur ne sortira l'image
 » de celle qui me conquiert avec un langage
 » plein de douceur , de celle à qui je songe
 » toujours ; si bien que c'est l'unique oc-
 » cupation de mon cœur. Ah ! franche
 » créature , en qui j'ai mis tout mon espoir ,
 » pour votre honneur , ayez pitié de votre
 » amant ; car si vous m'eussiez surpris par
 » un faux semblant , ce seroit en trahison
 » que vous me feriez mourir ; & pareille
 » action diminuerait votre mérite .

« Hélas ! comme je mourrai d'une douce
 » mort , s'il me faut mourir du trait dont
 » elle m'a blessé ! Ses regards me le lan-
 » cerent au moment où je ne m'en défiois
 » pas , & avant que je pusse m'en défendre .
 » Bon Dieu , qu'avec plaisir j'entrepren-
 » drois de me venger , si mille fois le jour
 » je pouvois faire à son cœur une semblable
 » blessure ! Certes je ne me plaindrais plus ,
 » si je pouvais ainsi me venger .

« Dame , ne pensez pas que je renonce
 » à vous aimer , si la mort ne m'y con-

Car fin amors tient mon cuer & maistroie,
 Qui tout me donne à vous entierement.
 Si que jou n'ai confort de moi ne joie,
 Et qu'il m'avient souvent
 Qu'je m'oubli pensant entre la gent.
 Et tel delit ai en mon pensement
 De vous, Dame, à qui amors me rent,
 Que s'à vous n'ert, jà parler n'enquerroie.

Ha! franche riens, puisqu'en vostre manoie
 Me sui tous mis, trop me secorés lent;
 Car nus dons n'est cortois qui trop délaie :
 Si s'en esmaie icil qui s'i atent.
 Uns petiz bien vaut mieuz, se Dex, me voie
 Qu'on fait cortoisement,
 Que cent greignor fais ennueusement.
 Car qui le sien donne retraiamment,
 Son gré en pert : & si coste ausiment
 Con à celui qui bonement outroie.

» damne. Un amour constant tient mon
 » cœur captif & le maîtrise. Il me donne
 » à vous tout entier; si bien que je n'ai de
 » moi-même ni consolation ni joie, & que
 » souvent il m'arrive de m'oublier en rêvant
 » dans les sociétés : rêverie délicieuse, &
 » que le plaisir de vous parler, à qui l'a-
 » mour me soumet, peut seul interrompre.

» Ah! franche créature, vous me se-
 » courez trop lentement; moi qui suis en
 » votre puissance. Un don trop différé n'est
 » plus une courtoisie; & celui qui croit y
 » avoir droit, s'en fâche. Un petit bienfait,
 » accordé avec courtoisie, (j'en atteste Dieu)
 » vaut mieux que cent autres plus grands,
 » faits de mauvaise grace; car celui qui vou-
 » droit retenir ce qu'il donne, perd son droit
 » à la reconnaissance; quoique cependant il
 » lui en coûte autant qu'à celui qui donne
 » de bonne grace.

E N V O I.

Chançon, va-t-en là où mes cuers t'envoie :
 Là troveras, ne l'os dire autrement,
 Cuer sanz merci, cors graille, blanc & gent,
 Et vis riant & grant biauté veraie.

» Chançon, va-t-en où mon cœur t'en-
 » voie: là tu trouveras, je n'ose le dire au-
 » trement, cœur sans merci, corps svelte,
 » blanc & joli, visage riant, & beauté sans
 » fard (a) ».

(a) Ces vers prouvent peut-être qu'on mettait du rouge dès ce tems-là.



Quant voi venir le bel tanz & la flour,
 Que l'erbe vers resplent aval la prée;
 Lors me souvient d'une douce dolour,
 Er du douz lieu où mes cuers tent & bée.
 S'ai tant de joie, & s'ai tant de douçour
 Que partir n'en porroie à nul jour:
 Et quant je sui pluz loinz de sa contrée,
 Tant est plus près mes cuers & ma pensée.

Voir il n'est riens dont je soie en tristour,
 Quand me souvient de la très bele née;
 Et si cuit bien que je faiz grand folour,
 Quar maintes fois l'ai mult dure trouvée.
 Maiz biaux semblanz me remet en vigour:
 S'emploierai moult bien la grant amour
 Dont je l'ai tant dedenz mon cuer amée,
 Se loiautez m'i laist avoir durée.

Dame, merci, se je suis fins amis;
 N'esprouvés pas seur moi vostre venjance:
 Car vostre sui & serai à touz dis,
 Je nou tairai pour mal ne pour grevance.
 Se par vos sui de bien amer espris,
 Douce Dame, ne m'en doit estre pris;
 Er se por vos trai ire ne pesance,
 Jà n'en charrai en mauvaïse espérance.

Biau sire Dieu! coument porrai avoir
 Iceste amour que tant aurai requise?
 Jà nel deust ne souffrir ne voloir
 La douce riens qui tant est bien aprise,
 Puiz qu'ele m'a du tout en son pooir.
 Ne me feist si longuement doloir
 S'ele feust com s'amors me justise;
 Jà ne faust pitiez ne l'en fust prise.

Cette chanson ne se trouve pas dans le manuscrit de M. de Paulmy,
 & ne se trouve que dans celui du Roi.

« A l'aproke du beau tems, à la vue des
 » fleurs qui émaillent la verdure des prés,
 » je me souviens avec une douce mélan-
 » colie, du lieu charmant où mon cœur
 » tend & aspire. Ce souvenir est si doux,
 » que je m'en occupe sans cesse: plus je
 » suis loin de ma Dame, plus mon cœur
 » en est près.

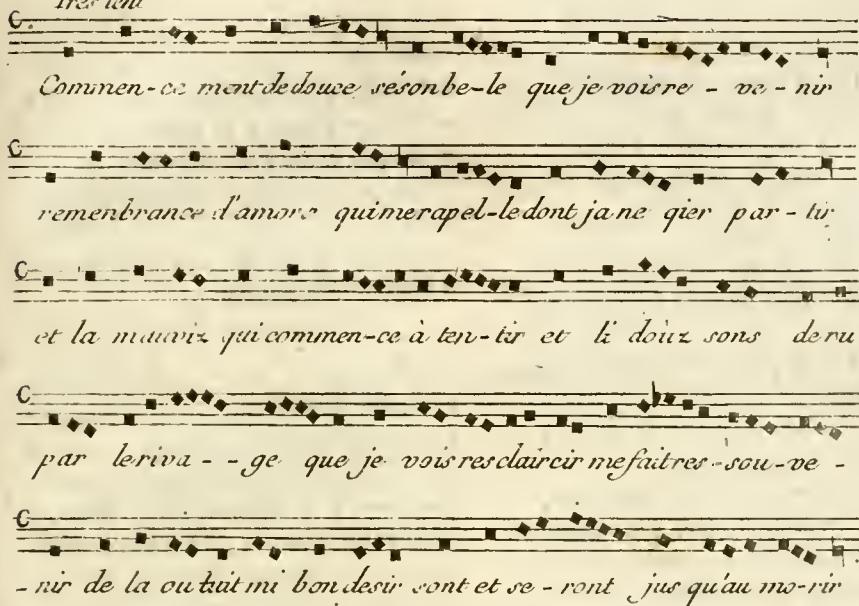
» Non, rien ne m'attriste, quand il
 » me souvient d'elle. Ce n'est pas qu'y
 » penser soit chose raisonnable; car maintes
 » fois je l'ai trouvée trop cruelle. Mais
 » l'image enchauteresse de sa beauté ranime
 » mon délire. L'ardent amour, dont mon
 » cœur depuis si long-tems brûle pour elle,
 » pourra faire mon bonheur, si loyauté
 » continue d'en nourrir la flamme.

» Dame, je vous crie merci; vous aimer
 » constamment, seroit-il donc un crime, qui
 » méritât votre vengeance? Je vous apar-
 » tiens, & c'est pour la vie; quelles que soient
 » les peines auxquelles je m'expose. L'a-
 » mour que vous m'avez inspiré, & dont
 » je suis si vivement épris, ne me doit pas
 » rendre plus malheureux: il peut me faire
 » souffrir, mais non me désespérer.

» Grand Dieu! comment pourrai-je ob-
 » tenir ce retour que j'ai tant sollicité! une
 » beauté si heureusement née peut-elle vou-
 » loir le malheur de l'amant qu'elle asservit?
 » Elle abrégèrait ma douleur, si elle con-
 » noissoit le supplice que j'éprouve en l'ai-
 » mant, & sa pitié l'intéresserait en ma
 » faveur.

CHANSON XVII^E

Tres lent



Commen-ce ment de douce se-son be-le que je vois re - ve - nir
 remembrance d'amours qui merapel-le dont ja ne gier par - tir
 et la mauviz qui commen-ce à ten-tir et li douz sons de ru
 par le riva - - ge que je vois resclaircir mes faitres - sou - ve -
 - nir de la ou tuit mi bon desir sont et se - ront jus qu'au mo - rir



Commencement de douce Se-son be-le que je vois re - ve - nir.
 Remembrance d'amours qui merapel-le dont ja ne gier par - tir
 et la mauviz qui commen ce à ten - tir, et le douz sons de ru
 par le riva - - ge que je vois resclaircir mes faitres sou - ve -
 - nir de la ou tuit mi bon desir sont et se ront jus qu'au mo - rir

Commencement de douce sèson bele

Que je voi revenir,
Remembrance d'amors qui me rapele
Dont jà ne puis partir,
Et la mauviz qui coumence à tentir,
Et li douz sons dou ruiſſel de graveſe
Que je voi reſclaircir,
Me font reſſouvenir
De la où tuit mi bon deſir
Sont & ſeront juſqu'au morir.

Touz tens m'eſt plus amor freſche & nouvelle,

Quant recort à loisir
Ses eulx, ſon vis, qui de joie ſautele,
Son aler, ſon venir,
Son biau parler, & ſon gent contenir,
Son douz regart qui vient d'une eſtencele
Mon cuer au cors fèrir,
Sans garde de périr.
Et quant je plus plaing & ſouſpir,
Plus ſui joians & plus m'air.

Loiaus amors, & fine & droituriere

M'a ſi en ſon pouvoir,
Que ne m'en puis partir ne trere arriere;
Ne je n'en ai voloir.
N'eſt pas amors dont l'en ſe puet mouvoir,
Ne cil amis qui en nule maniere
La bée à decevoir:
Dont faz-je bien ſavoir
Qu'enſemble convient remanoir,
Moi & amors par eſtouvoir.

Se li ennuis de la gent malparliere

Ne me feiſt doloir,
J'eufſe bien joie fine & entiere
D'eſgarder, de veoir.

« Commencement de douce & belle ſai-
» ſon dont je vois le retour, ſouvenir
» d'amour qui m'attire, & dont je ne puis
» plus me départir, le chant nouveau de
» l'alouette, l'agréable murmure du ruiſ-
» ſeau qui ſ'éclaircit en roulant ſur le gra-
» vier; tout me rappelle l'idée de la Dame
» pour qui ſont & ſeront juſqu'à la mort
» tous mes vrais deſirs.

» Mon amour pour elle ſe renouvelle
» en toute ſaiſon, & me ſemble plus dé-
» licieux chaque fois qu'à loisir je penſe à
» ſes yeux, à ſa phyſionomie qui pétille
» de joie, à ſa façon d'aller & venir, à
» ſon parler gracieux, à ſon gentil main-
» tien, à ſon regard doucement étincelant
» d'un feu qui pénètre juſqu'à mon cœur,
» & le brûle ſans le conſumer. Alors plus
» je me plains & plus je ſoupire; plus je
» m'enflamme & plus je jouis du plaifir
» d'aimer.

» Amour loyal, conſtant & fidele, exerce
» ſur moi tel empire que je ne peux m'y
» ſouſtraire. La volouté même eſt impoſ-
» ſible. L'amour dont on peut ſe dégager,
» n'eſt point de l'amour, c'eſt une trom-
» perie; & qui viſe à tromper, eſt indigne
» du nom d'ami. Auſſi fais-je ſavoir, que
» de toute néceſſité amour & moi demeu-
» rerons engagés l'un à l'autre.

» Dame, ſans la médifance qui me nuit
» & me déſole, je pourrais bien jouir de
» la vraie & entiere ſatiffaction de vous
» voir & de vous regarder. Mais ce que

Mes

Mès ce que n'os por aus ramentevoir,
 Conoissiez, Dame, au viz & à la chiere,
 Que je n'ox mon voloir
 Dire, por percevoir :
 Mès bone Dame doit savoir,
 Conoissance & merci avoir.

Vos merci-je, ma douce Dame chiere,
 Quant vous daigniez voloir,
 Et qu'il vos plaît à oir ma proiere
 Ensi com je l'espoir.
 Mais se pitié me pooit escheoir,
 Granz fust ma joie & peine légere,
 Sanz point de mescheoir :
 Mais mout me fait bien voir
 Amors, qu'elle vos trait à oir
 De moi faire à vostre voloir.

Chançonete, por voir,
 A cele que tant seïs valoir
 Te feras en Flandres savoir :
 Philippe, à mon pooir,
 Pri amors que vos lait veoir,
 Ce que fins amanz doit avoir.

» mes yeux n'osent vous dire, vous le de-
 » vinez sans doute à mon air & à ma
 » figure. Le désir que je crains de laisser
 » appercevoir, doit vous être connu ; &
 » le connaissant, vous devez, si vous êtes
 » bonne, en avoir merci.

» Je vous remercie, ma douce & chere
 » Dame, de ce que vous daignez, en
 » agréant mon désir & en écoutant ma
 » priere, flatter mon amoureux espoir. S'il
 » arrivoit que pour moi vous fussiez touchée
 » de pitié, grande seroit ma joie & toute
 » peine légère ; c'est chose constante. Mais
 » Amour me fait trop bien voir que vous
 » n'acceptez un ami que pour en faire
 » votre esclave.

» Chançonnette, je n'en doute pas ; la
 » Dame, de qui le mérite est tant connu,
 » voudra bien s'apprendre en Flandres &
 » te chanter ; & vous, Philippe, vous faurez
 » qu'à mon pouvoir, je prie Amour de vous
 » laisser voir ce que parfait amant doi
 » posséder ».



X V I I I.

La douce voix du Rossignol sauvage
 Qu'oi nuit & jor cointoier & rentir,
 Me radoucit mon cuer & rafouage;
 Lors ai talent que chant pour esbaudir.
 Bien doi chanter, puisqu'il vient à plésir
 Celi qui j'ai de cuer fait lige hommage:
 Si doi avoir grant joie en mon corage,
 S'ele me daigne à son oes retenir.

Onques vers li n'oi faus cuer ne volage,
 Si m'en devrait por ce melz avenir.
 Ainz l'aim & serf, & aor par usage,
 Si ne li os mon penser descouvrir:
 Car sa biauté me fet si esbahir,
 Que je ne sai devant li nul langage;
 Ne regarder n'os son simple visage,
 Tant en redout mes eulx à départir.

Tant ai en li ferm assis mon corage
 Qu'ailleurs ne pens : & Dex m'en doit joir.
 C'onques Tristans, cil qui but le buvrage,
 Si coriaument n'ama s'en repentir:
 Car g'i met tot cuer, & cors & desir,
 Sens & savoir. Ne sai se fas folage;
 Ançois me doute qu'en trestout mon aage,
 Ne puisse li, ne s'amor deservir.

Je ne di pas que je face folage,
 Nès se pour li me devoie morir:
 Qu'el mont ne truis si bele ne si sage;
 Ne nule riens n'est tant à mon plésir.
 Mult aim mes euz qui me firent choisir:
 Lues que la vi, si leissai en ostage

« La douce voix du Rossignol sauvage
 » que j'entends nuit & jour s'égayer &
 » chanter, adoucit les peines de mon cœur
 » & les soulage. Pour me réjouir, je veux
 » chanter moi-même. Je le dois, puisque
 » c'est le plaisir de celle à qui j'ai fait l'hom-
 » mage lige de mon cœur. J'aurai bien
 » grande joie, si elle daigne me retenir à
 » son service.

« Moi, qui n'eus jamais pour elle un
 » cœur ni faux ni volage, je devrais être
 » plus heureux. Il m'est si naturel de l'ai-
 » mer, de la servir & de l'adorer ! Ce-
 » pendant je n'ose lui découvrir ma pen-
 » sée. Sa beauté me trouble au point
 » que devant elle je ne fais que dire.
 » Je n'ose même l'envisager, tant je
 » crains de ne pouvoir soutenir son re-
 » gard.

« Je l'aime d'un amour si constant, que
 » je ne puis penser qu'à elle. A Dieu ne
 » plaise que j'en sois aimé ! Tristan, même
 » après avoir bu son fameux breuvage
 » ne fut pas plus amoureux que moi, &
 » avec moins de repentir. Car je mets à
 » l'aimer cœur & corps, raison & senti-
 » ment. Je ne fais si c'est folie ; mais je
 » doute qu'en toute ma vie, je puisse
 » mériter d'elle un amoureux retour.

« Non, ce n'est point folie, dussé-je
 » mourir pour elle ! Je ne trouve au monde
 » rien de si beau, de si sage, rien qui me
 » plaise autant. Que je fais bon gré à mes
 » yeux qui fixèrent mon choix. Lorsque
 » je la vis, je lui laissai mon cœur en

Mon cuer qui puis i a fet lonc estage ;
Ne jamès jor ne l'en qier departir.

» otage ; il y est depuis long-tems , & ja-
» mais je ne veux l'en retirer.

Chançon va-t-en pour faire mon message
Là où je n'os trestorner ne guenchir :
Que tant redout la male gent ombrage
Qui devinent ains que puist avenir
Le bien d'amors. Dex les puisse maleir !
Qu'à maint amant ont fet ire & outrage ;
Mes de ce ai tousjors mal avantage ,
Q'il les mestué , sus mon gré obéir.

» Chançon , sois ma messagere , vois
» celle que je n'ose approcher d'aucune
» façon , tant je redoute ces gens om-
» brageux & malins , qui devinent le bon-
» heur d'un amant avant qu'il soit réaliste.
» Puisse Dieu les maudire. Ils outragent , ils
» désespèrent maint amant , & tel est mon
» malheur , que pour eux , je suis obligé
» de me contraindre ».

Dans cette chançon le Châtelain commence à se plaindre de ce qu'on
s'est apperçu de son amour , & qu'on en jase.



Merci clamanz de mon fol errement,
 Ferai la fin de mes chançons oïr ;
 Car trahi m'a & mort à mien escient
 Mes jaloux cuers cui je doi tant haïr.
 Tel mal m'a fait, por le dit d'autre gent ;
 Tuit font parti de moi joïous talant :
 Et quant joie me faut, bien est raisons ,
 Qu'avec ma joie faillent mes chançons,

Bien sai qu'il est rans , & lieux , & raisons
 Qu'à tous les biens du mont doie faillir ;
 Car porquis l'ai , & moie est l'acoïsons ;
 Et qui mal quiert , il doit bien mal souffrir.
 Dex doint que mors en soit mes guerredons ,
 Ainz que de moi face lies les felons.
 Mais por martir vivrai , & por veoir
 Ma bele perte , & por plus mal avoir.

De pou me sert qui me vuet conforter
 D'autrui amer ; mieuz le voudrait taïsir.
 Car en mon cuer ne porroie trover ,
 Que je de li partisse mon desir.
 Se ce me fait que me vuille grever ,
 Puisque s'amor m'a faite comparer ,
 Tot li pardoinç à mon desinement ;
 Et si mes cuers li faut, m'amour li rent.

S'ainz nus amanz out de meffaït pardon ,
 Donc me devrait bien par droit tieus tenir ;
 Car je forfis en bone entençon ,
 Et bien cuidai que me deust mérir :

» Merci de mon fol égarement ! Je le
 » déplore en cette chanson , la dernière
 » que je ferai entendre : mon cœur m'a
 » trahi : qu'il doit m'être odieux ! Je meurs
 » pour en avoir suivi les jaloux mouve-
 » vemens. Trop prompt à croire les rap-
 » ports , il a causé mon malheur. Aussi
 » n'ai-je plus talent d'être joyeux. Quand
 » ma joie finit , il est bien raison qu'avec
 » elle finissent mes chansons.

» Je fais trop que je dois perdre tous les
 » biens de la vie : tout me condamne à une
 » peine que j'ai volontairement encourue.
 » Qui cherche son malheur , le trouve &
 » doit le souffrir. Puissé-je , en me rési-
 » gnant à la punition de ma faute , mériter
 » de Dieu la grace de mourir avant d'avoir
 » vu la joie des félons ! Mais non ; je vivrai
 » pour prolonger mon martyre , pour voir
 » la Beauté dont j'ai perdu l'amour , pour
 » sentir des maux plus cruels que la mort.

» Quel service me rend celui qui , pour
 » me consoler , me dit d'en aimer une autre ?
 » Mieux vaudrait se taire ; car je ne pour-
 » rais obtenir de mon cœur la liberté de
 » changer l'objet de mon desir : objet qui
 » ne me captive que pour éterniser ma
 » souffrance. Que j'ai payé bien cher le
 » plaisir de l'aimer ! A l'approche de ma
 » fin , je lui pardonne tout ; & si mon
 » cœur est coupable d'une faute , mon
 » amour saura l'expier.

» Si jamais on pardonna la faute d'un
 » amant , on devrait bien pardonner la
 » mienne. C'est un forfait , je l'avoue ;
 » mais trop d'amour en fut la cause. Mon

Mais ma Dame ne quiert se mal non ;
 Por ce si hé moi & ma garison ;
 Et quant mi mal li sont bel & plaï sanz ,
 Por ce me hé & sui mes malvuillanz .

» désespoir me sembla raisonnable , & je
 » crus mériter quelque pitié . Mais ma
 » Dame ne se plaît qu'à me voir mal-
 » heureux : elle me hait pour toujours , &
 » mon malheur durera autant que sa haine .
 » Quand elle s'en fait un plaisir , puis-je
 » en vouloir la fin ! Je dois me haïr moi-
 » même .

As fins amanz pri qu'il dient le voir ;
 Liqueux doit mieuz par droit d'amors joïr ;
 Ou cil qui aime de cuer , à son pooir ,
 Et ne s'i fet mie très bien covrir ;
 Ou cil qui prie sans cuer , por decevoir ,
 Et bien s'i fet garder par son savoir .
 Dites amanz , qui vaut mieuz par raison ,
 Leaus folie , ou sage trahison .

» O ! vous , loyaux amans , parlez vrai ,
 » je vous prie . Lequel a plus de droit aux
 » faveurs d'amour ; ou de celui qui aimant
 » avec franchise & de tout son pouvoir ;
 » ignore l'art de maîtriser les mouvemens
 » de son cœur , ou de celui qui , savant
 » en ce même art , ne feint d'aimer qu'au-
 » tant qu'il faut pour séduire . Dites amans :
 » une franchise imprudente ne vaut-elle pas
 » mieux qu'une sage trahison ? »

Il paraît par cette chanson que le Châtelain n'avait pu contenir un mouvement de jalousie mal fondée , qui avait causé une légère tracasserie entre lui & sa Dame .



X X.

A la douceur du tens qui raverdoie,
 Chantent oïsel & florissent vergier :
 Mès je ne sai dont resjoir me doie,
 Quant à merci fail, quant plus je la quier.
 Je chanterai sanz joie & sanz proier,
 Que ma mort voi, ne faillir n'i porroie,
 Puis qu'amors veut que contre moi la croie.

« La douceur de la saison où la ver-
 » dure se renouvelle, fait chanter les oiseaux
 » & fleurir les vergers. Pour moi, qui
 » plus je demande merci, moins je l'es-
 » pere; je ne sais chose dont je doive me
 » réjouir. Je chanterai néanmoins sans être
 » joyeux; & n'essayerai point d'éloigner
 » par des prières une mort que je vois
 » inévitable. Puisqu'amour le veut, je m'y
 » condamne moi-même.

Dex! qu'a Amors qui touz les siens guerroe,
 Ceus qu'ele puet grever ne mestroier :
 Li biax semblans qu'en ma Dame tronvoie,
 M'a trop grevé, n'ainc ne mi vout aidier.
 Cele mi fu cruels à l'acointier,
 Je sai de voir qu'à son tort me m'estroie :
 Si me convient qu'à sa volenté soie.

» Dieu! faut-il toujours être en guerre
 » avec l'amour? Ne se rend-il donc maître
 » d'un cœur que pour s'en faire le tyran?
 » Le beau semblant de ma Dame a causé
 » mon malheur. Il est sans remède, puis-
 » qu'en la connaissant mieux, je l'ai trouvée
 » cruelle. Je sais qu'elle a tort de me traiter
 » en esclave: mais elle le veut, & je dois
 » me soumettre.

Puisqu'ensi est qu'à li ne puis contendre,
 Ou vueille ou non, servir la me convient.
 Qui cuide avoir grant joie por atendre,
 Bien doit servir; mès cil qui faillir oient
 Est si destroiz, quant secors ne li vient;
 Mès je ne puis moi ne mon cuer défendre
 De plus amer, qu'amors ne me veut rendre.

» Puisque je ne peux m'opposer à sa vo-
 » lonté, il faut que bon gré malgré je sois
 » son esclave. Qui croit à la récompense
 » de ses longs services, doit servir de tout
 » son cœur: mais qui craint de la man-
 » quer, perd courage, si elle est trop
 » retardée; hélas! comment ne plus ai-
 » mer? Je ne puis m'en défendre; encore
 » moins mon cœur qu'amour ne veut pas
 » dégager.

Grand péchié fet qui sou homme veut prendre
 Par biau semblant monstrier tant q'il le tient :
 Ensi me fit ma Dame à li entendre,
 Dont or me fet tel cuidier se devient
 Qui en veillant faut & en dormant vient;

» C'est grand péché de ne montrer beau
 » semblant à un homme que jusqu'à ce qu'il
 » soit retenu dans le piège auquel on vou-
 » lait le prendre. Tel fut l'artifice de ma
 » Dame, pour m'attirer à elle & exciter

S'en nest l'amor & croist qui jà n'iert mendre,
Dont el me fet & flamber & espandre.

» en moi un espoir qui, en veillant, s'a-
» néantit & renaît en dormant. Ainsi se
» nourrit & se fortifie un amour qui ja-
» mais ne s'affaiblira : ainsi s'accroît la
» flamme dont je suis épris.

Je ne tieng pas l'amor à droit partie
Dont il convient morir en trop amer :
Si me couvient qu'en morant chante & rie,
Et faz senblant de ma joie cuidier.
Amors me dit qu'ensi doi endurer,
Mort espérant & en atendant vie.
Morir en puis, mès ne fai que g'en die.

» Je tiens qu'il est contre tout droit de
» prétendre que, pour trop aimer, il faille
» mourir. Est-ce un devoir en mourant,
» de chanter, de rire, de feindre qu'on
» ne pense qu'à la joie? Amour me dit
» que je dois ainsi braver la mort, sans
» désespérer de ma vie. Mourrai-je? Je ne
» fais plus trop qu'en dire.

Dame, valour, beauté & cortoise
A tant en vos qu'on n'i fai qu'amender;
S'avec ces biens acueilliez félonie,
Par achoison de vostre ami grever,
Vostre fin cuer en feriez blasmer,
Qui vostre sui en vostre seignorie,
En vostre amour qui donra mort ou vie.

» Dame, vous en qui l'on ne peut désirer
» plus de courtoisie & de beauté, plus de
» qualités estimables, si vous joigniez à
» ces mêmes qualités la volonté de rendre
» votre ami malheureux, ce serait félonie.
» On vous en blâmerait, parce qu'amour
» vous a fait ma souveraine, avec pouvoir
» de me donner la mort ou la vie.

Li cuens de Blois devoit bien mercier
Force d'amours qui li dona amie.
Amer pot-il; mès il n'en morut mie.

» Le Comte de Blois devrait bien re-
» mercier Amour, qui pour lui força le
» cœur de sa Mie. Il a aimé : mais il n'en
» est pas mort ».

Le manuscrit de Clairambaut donne cette chanson à Blondeau de Nesle,
& celui de Noailles, au Châtelain.

Le Comte de Blois, dont il est parlé, était Thibault I, dit le Bon,
Comte de Blois & de Chartres, dernier Grand-Sénéchal de France en
1153, qui fut tué au siège d'Acre en 1191. L'office de Sénéchal fut
supprimé à sa mort. Le Connétable & le Grand-Maître partagèrent les
fonctions de cette charge.



X X I. (a)

A vous, amans, plus qu'à nul autre gent,
 Est bien raison que ma dolor complaingne,
 Quant il m'estuet partir outréement,
 Et desfevrer de ma loyal compaignie :
 Et se la pert, n'est rien qui me remaingne.
 Et fachiés bien, Amours, certainement,
 Si nus morut por avoir cuer dolent,
 Jamès par moi n'iert leus vers ni lais,

« Amans, il est bien raison que, de
 » préférence à tous autres, vous soyez les
 » confidens de ma douleur & de mes plain-
 » tes; quand pour aller outre-mer, ilz aut
 » me séparer de ma loyale compaignie. En
 » la perdant, je perds tout au monde. Sa-
 » che, Amour, que si jamais homme mourut
 » de douleur, on n'entendra plus de moi
 » lais ni chansons.

Beau sire Dex! que iert donc, & coment
 Iert tex la fins qu'il m'estuet congié prendre?
 Oil, par Deu; ne puet estre autrement :
 Aler m'estuet morir en terre estrange.
 Or ne cuit nus que granz duel me souffraingne,
 Quant de li n'ai confort ne garison,
 Ne de nule autre avoir joie n'atent.
 Fors que de li? ne sai se c'iert jamès.

» Bon Dieu! que faire? Cette séparation
 » est-elle donc une nécessité à laquelle je
 » doive enfin obéir? Oui, sans doute : il
 » faut que j'aille loin de ma compaignie
 » mourir en terre étrangere. Qu'on ne croie
 » pas que mourir soit chose si douloureuse
 » pour moi, de qui elle voit le tourment
 » sans le soulager, pour moi qui d'elle seule
 » espere toute ma joie; espérance que peut-
 » être elle ne réalisera jamais.

Beau sire Dex! que iert du désirer,
 Du douz solaz & de la compaignie,
 Et de l'amour que me soloit mostrer
 Cele qui m'ert & compaignie & amie?
 Et quant recort sa simple cortoisie,
 Et les douz mox dont fuet à moi parler;
 Comment me puet li cuer au cors durer!
 Quant ne me part, certes moult est mauvés.

» Bon Dieu! comment vivre sans les
 » desirs qu'inspire la présence de ma com-
 » paignie & amie, sans le plaisir consolant
 » d'être avec elle, sans les douceurs de son
 » amitié. Quand je songe que je ne verrai
 » plus la maniere simple & affable dont
 » elle m'accueille, que je n'entendrai plus
 » le ton flatteur dont elle me parle, com-
 » ment mon cœur n'abandonne-t-il pas
 » mon corps. C'est bien mal à lui de ne
 » vouloir pas s'en séparer.

Ne me veut Dex pas por noiant doner
 Trestous les biens q'ai eus en ma vie;

» Je le vois : Dieu ne veut pas que j'aie
 » pour rien tous les biens dont j'ai joui en

(a) Les huitièmes vers de chaque couplets riment ensemble.

Ainz

Ainz les me fet ehierement comperer,
Quant il m'estuet départir de ma mie.
Merei li eri qu'ainz ne fis vilanie;
Car vilain fet bone amor desfèvrer.
Ne de mon cuer ne puis s'amor oster;
Si me convient que je ma Mie lès.

» ma mie. Qu'il me les fait chèrement
» payer, en exigeant que je m'éloigne de
» celle que j'aime ! Je lui crie merei pour
» un amour dont il devrait permettre les
» douceurs à qui fut toujours honnête. Qui
» ne l'est pas, mérite seul d'en être févéré.
» Hélas ! je ne puis l'arracher de mon
» cœur eet amour ; & il faut m'arracher
» de ma Mie !

(a) Or sont tout lie li fol losengeour
Que il peïoit des biens qu'en avoie.
Jà pelerins de ce n'iere à sejour,
Que jà vers eulz bonne volenté aie.
Sé je puis bien perdre toute ma joie,
Que tant mal m'ont fait li traïtour.
Se Diex volait que eussent mal jour,
M'ame poroit charger plus pesant fais.

» Quelle joie pour les envieux à qui
» mon bonheur faisait peine ! mon pèleri-
» nage finirait, que je ne finirais pas de leur
» en vouloir. Il est possible que pour moi
» tout bonheur soit perdu : ils m'ont fait
» tant de mal, les traîtres. Oui, si Dieu
» voulait me venger d'eux, s'ils éprou-
» vaient des malheurs, le mien, fût-il en-
» core plus aceablant, me deviendrait sup-
» portable.

Je m'en vois, Dame : à Dieu le créateur
Vous commant-je, en quel lieu que je fois.
Je ne fai mès si verrez mon retour,
Et si ne euit que jamès nous revoie.
Mès je vous prie que où que mes euers traie,
Que nos convens vous me reïgniés.
Si prie Dieu qu'aussi m'envoit honnour
Com je vous ai esté amis & vrais.

» Je pars, ma Dame. En quelque lieu
» que je fois, je vous reeommande à Dieu
» notre créateur. Incertain de mon retour,
» j'ignore si vous me reverrez, si je vous
» reverrai. Mais vous savez nos conven-
» tions ; par-tout où je serai, mon cœur les
» réclamera : je vous prie d'y être fidelle.
» Je prie aussi Dieu d'égaliser la gloire que
» j'acquerrai, à la vérité de l'amour que
» j'ai eu pour vous.

... Va, chançon, si t'en proie,
Que je m'en vois servir nostre Seignour :
Et sachiez bien, Dame de grant valour,
Si je reviens, que pour vous servir vois.

» Chançon, je t'en prie, presse-toi d'aller
» annoncer que je pars pour le service de
» notre Seigneur : & vous, Dame de rare
» mérite, souvenez-vous, si j'en reviens,
» que c'est pour vous que je suis parti ».

(a) Ce couplet & l'envoy ne sont que dans le manuscrit du Roman.

Ahi ! amors, com dure départie
 Me convendra fere pour la meillor
 Qui onques fust amée ne servie !
 Dex me ramaint à li, par sa douçor
 Si voirement com g'en part à dolor.
 Dex ! q'ai-je dit ? Jà ne m'en part-je mie.
 Ainz va mes cors servir notre Seignor,
 Mes cuers remaint du tout en sa baillie.

Pour li m'en vois sospirant en Surie;
 Car nus ne doit faillir son Criator.
 Qui li faudra à cest besoin d'aïe,
 Sachiez de voir qu'il faudra à greignor.
 Et sachiez bien li grand & li menor
 Que là doit-on fere chevalerie;
 C'on i conquiert Paradis & honor,
 Et pris, & lox, & l'amor de sa Mie.

Qui ci ne veut avoir vie honteuse,
 S'aille morir pour Dieu liez & joïeus :
 Car ceste mors est bone & glorieuse,
 Qu'en i conquiert le raigne glorieus.
 Ne jà de mort n'en i morra un feus ;
 Ainz nestront tuit en vie glorieuse.
 Je n'i fai plus qui ne fust amoureux,
 Trop fust la voie & bone & deliteuse.

Dex est assis en son saint héritage :
 Ore i parra comme cil le secorront
 Que il geta de la prifon honbrage,
 Quant il fut mis en la croix que Turc ont.
 Bien sont honi tuit cil qui remanront,
 Se nes retient pouretez ou malage :
 Et cil qui riche & fain & fort seront
 N'i puent pas demorer sans hontage.

« Hélas ! amour, qu'il est cruel de se séparer
 » de la meilleure femme qui fut jamais ai-
 » mée & servie ! Puissé Dieu, par sa bonté,
 » me ramener auprès d'elle avec un plaisir
 » égal à la douleur que j'éprouve en m'en
 » séparant. Dieu, qu'ai-je dit ? Je ne m'en
 » sépare point. Mon corps va servir le Sei-
 » gneur, mais mon cœur demeure tout en-
 » tier près d'elle.

» Soupirant pour elle, je m'en vais en
 » Syrie. On ne doit pas manquer à son
 » Créateur. Qui manquerait à le secourir
 » dans ce besoin, lui manquerait sans doute
 » dans un besoin plus pressant. Sachez tous
 » que c'est là où l'on doit se signaler par
 » mille exploits de Chevalerie. On y gagne.
 » paradis, honneur, gloire, louange, &
 » l'amour de sa Mie.

» Que celui qui craint de vivre avec
 » honte, aille mourir avec joie pour son
 » Dieu. Quelle mort plus belle & plus
 » glorieuse ! Le royaume des cieus en est
 » la récompense. Que dis-je ? ce n'est point
 » une mort. Mourir ainsi, c'est naître pour
 » la gloire, c'est commencer à vivre. Ah !
 » sans l'amour, que ce voyage aurait de
 » charmes !

» Dieu est assiégé dans son saint héritage.
 » Il s'agit de voir comment le secourront
 » ceux qu'il a racheté de l'enfer, en mou-
 » rant sur la croix que les Turcs profanent.
 » Honte, déshonneur, à quiconque, sans
 » raison de maladie ou de pauvreté, ne
 » vole pas à son secours. Voilà le partage
 » de ceux qui demeureront.

Tuit li clergié & li homme d'aage
 Qui en aumosnes & en bienfet meinront,
 Partiront tuit à cest pèlerinage,
 Et les Dames qui chastée tenront,
 Se loiauté font à ceux qui i vont.
 Et s'eles font par mal conseil folage,
 A lasches gens mauveses le feront;
 Car tuit li bon s'en vont en cest voyage.

» Les prêtres, les vieillards qui y con-
 » tribueront par leurs aumônes & leurs
 » bienfaits; les femmes, qui malgré l'ab-
 » sence, garderont fidélité à leurs amans,
 » partageront la gloire de cette pieuse ex-
 » pédition. S'il en était d'assez folles pour
 » devenir infidèles, elles ne le seraient que
 » pour des lâches: tous les braves cheva-
 » liers font du voyage ».

M. de la Ravalliere cite cette chanson comme semblable à-peu-près à celle du Roi de Navarte, commençant ainsi :

« Signor, faciez, ki or ne s'en ira
 » En cele terre, à Diex fu mors & vis, &c.

Il la donne à Raoul II de Coucy, tué à la Massoure, & la prétend imitée du Roi de Navarre; mais le Châtelain de Coucy qui en était le véritable auteur, étant mort en 1191, c'est le Roi de Navarre qui a été l'imitateur.

Le manuscrit du Vatican la donne au *Comte de Béthune*; mais il se trompe visiblement. Cette chanson est absolument du même style que celles du Châtelain, & sa passion y perce, malgré ce qu'il croit devoir à Dieu.



S'onques nus hons gour dure départie
 Or cuer dolent, je l'aurai par réson :
 Onques turtre qui pert son conpaignon
 Ne remest jor de moi plus esbahie.
 Chascun pleure sa terre & son país,
 Quant il se part de ses coriax amis :
 Mès nul partir sâchiez, queque nus die,
 N'est dolereuz que d'ami & d'amie.

Se je sçusse autretant à l'enprendre
 Que li congiez me tementast ensi,
 J'eusse mise m'ame en vostre merci,
 S'alasse à Dien graces & merciz rendre
 De ce que ainz souffristes à nul jor,
 Que je fusse baanz à vostre amor.
 Mès je me tieng apaiez à l'atendre,
 Puisque chascun vous aime si sanz prendre.

Li remenoir m'a mis en la folie
 Dont je m'iere gardez mainte sêson.
 D'aler à li ore ai qui l'achefon
 Dont je morrai; & se ne muir, ma vie
 Vaudra bien mort: car cil qui a apris
 A estre liez, renvoisiez & jolis,
 A assez pis, quand sa joie est faillie,
 Que s'il moroit tout à une haschie.

Un confort voi en vostre désevrance,
 Que je n'aurai à Dieu que reprochier.
 Mès quant pour li me convient vous lessier,
 Onques ne vi si dure désevrance.
 Car cil qui voit tele amor désevrer,
 Et n'a pòvoir q'il puisse recouvrer,
 A assez plus de duel & de pesance,
 Que n'auroit jà li Rois s'il perdoit France.

« Si jamais homme, au moment d'une
 » séparation cruelle, eut le cœur ravié de
 » douleur, je l'aurai à bien juste raison.
 » Jamais tourterelle qui perd son toute-
 » reau, ne fut plus désolée que moi. On
 » pleure, on regrette son héritage & son
 » pays, quand il faut dire adieu à ses
 » amis de cœur: mais sachez qu'il n'est
 » adieu, quoiqu'on dise, vraiment dou-
 » loureux que celui d'ami & d'amie.

» Lors de mon entreprise, si j'eusse su
 » tant souffrir en prenant congé, Dame,
 » j'aurais mis mon ame en votre merci, &
 » serais parti rendant graces à Dieu de ce
 » que vous ne m'aviez jamais permis d'as-
 » pîrer à votre amour. Enfin, je l'ai cette
 » permission, & je m'en contente, puisque
 » c'est en desirant sans jouir, que chacun
 » vous aime.

» En restant, j'ai fait la folie dont je
 » m'étais si long-tems gardé. J'ai cherché
 » l'occasion d'aller vous voir, & je vous
 » ai vue. J'en mourrai, ou si je n'en meurs
 » pas, ma vie sera une mort véritable.
 » Pour qui fut toujours d'humeur gaillarde
 » & enjouée, perdre la joie & la gaieté
 » est pis que recevoir le coup de la mort.

» Ma seule consolation, en me séparant
 » de vous, est de n'avoir rien à reprocher à
 » Dieu, qui voit mon amour avec indulgence.
 » Mais quand il me faut vous laisser pour
 » lui, est-il un devoir aussi rigoureux? Qui
 » se voit séparé de l'objet de son amour,
 » sans la possibilité de s'y réunir, éprouve
 » une peine plus accablante que ne ferait
 » celle du Roi, s'il perdait son royaume de
 » France.

Pardieu, anors, tout sui hors de balance :

Partir m'estuet de vous sanz demorer.

Tant en ai fet que ne puis plus durer.

Et s'il ne fust de remenoir viltance

Et reproche, j'allasse demander

A ma Dame congié de retorner :

Mès elle est, voir, de si très grant vaillance,

Qu'à son ami ne doit faire faillance.

» Amour, je n'ai plus à balancer ; il

» faut partir. J'ai tant fait, qu'un plus long

» délai m'est impossible. Si ce n'était la

» crainte de m'avilir en restant, & de m'at-

» tirer un reproche, j'irais demander à ma

» Dame la permission de retourner (a) sur

» mes pas. Mais la noblesse des sentimens

» qu'on prise en elle, s'oppose à une com-

» plaisance qui la ferait manquer à son

» ami ».

(a) Que veut dire cette permission de *retourner* qu'il serait tenté de demander à sa Dame ? Est-ce la permission de ne point partir & de renoncer à son vœu, ou celle de revenir en Europe après quelque tems, & de ne point rester dans la Palestine jusqu'à la mort, comme s'y engageaient certains croisés.

Il paraît par ce dernier couplet, 1°. que cette chanson est la dernière de toutes celles du Châtelain, & qu'elle fut faite au moment qu'il allait monter à cheval ; 2°. que sa maîtresse ne demeurerait point auprès de lui, puisqu'il craignait qu'on ne lui fît un reproche d'aller lui demander une permission ; ce qui n'eût point retardé son départ, si le château de la Dame n'eût été qu'à une ou deux lieues du sien. 3°. Enfin, que le Châtelain avait probablement obtenu les faveurs de sa belle. Il semble au moins l'indiquer dans ces deux vers, où il se repose sur l'estime qu'elle lui a inspiré pour croire qu'elle sera fidelle.



Chançon anonyme (a).

Li Chastelains de Couci ama tant,
 Qu'ainz poramors nus n'en ot dolor graindre :
 Por ce ferai ma complainte en son chant,
 Que ne cuit pas que la noie soit maindre.
 La mort mi fet regreter & conplaindre
 Vostre cler vis, bele, & vostre cors gent.
 Morre vos ont frere & mere & parent,
 Par un très fol désevrement mauvès.

Por qui ferai mès ne chançon ne chant,
 Quant je ne bé à nule amor ataindre ?
 Ne jamès jor ne quier en mon vivant
 M'ire & mon duel, & ma dolor refraindre.
 Car venist or la mort por moi destraindre !
 Si que morir m'esteut maintenant ;
 C'onques mès hom n'ot un mal si très grant,
 Ne de dolor au cuer si pesant fais.

Mult ai veu & mult ai esprouvé
 Mainte merveille eue & endurée :
 Mès ceste m'a le cors si aterré,
 Que je ne puis avoir longte durée.
 Or maudirai ma male destinée,
 Quant j'ai perdu le gent cors acésiné,
 Où tant avait de sens & de bonté ;
 Qui valait melz que le roiaume d'Ais.

Je départi de li outre mon gré :
 C'estoit la riens dont je plus me doloie.
 Ore a la mort le départ confirmé ;
 A touzjors mès c'est ce qui me tout joie.
 Nule dolor ne se prent à la moie :
 Car je sai bien, jamès ne la verré.

« Tantaima le Châtelain de Coucy, que
 » pour aimer, on n'éprouva jamais douleur
 » plus grande. Je ne crois pas moindre la
 » mienne. Aussi prendrai-je son ton dans
 » ma complainte. La mort, ô ma belle, me
 » fait regretter votre figure jolie, votre
 » gentil corsage. Mere, frere, parens vous
 » ont fait mourir, en s'obstinant mécham-
 » ment à notre séparation.

» Pour qui ferais-je encore airs & chan-
 » sons, quand je n'aspire plus au bonheur
 » d'être aimé ? Je ne veux de ma vie affaiblir
 » le sentiment de ma colere & de ma dou-
 » leur. Que la mort ne vient-elle me saisir
 » de façon qu'à l'instant je meure. Non,
 » jamais homme n'eut mal aussi grand,
 » affliction aussi accablante.

» J'ai vu, j'ai senti, j'ai enduré peines
 » merveilleuses. Mais ce dernier coup m'a
 » si fort aterré, qu'il est impossible que j'en
 » releve. Je ne peux y survivre long tems.
 » Maudite soit ma destinée, quand je songe
 » que j'ai perdu créature si gentille, si
 » sensée, si bonne, & valant mieux pour moi
 » que le royaume d'Ais (peut-être d'Asie).

» Je me séparerai d'elle bien malgré moi.
 » Cette séparation, plus douloureuse pour
 » moi que chose au monde, la mort l'a
 » rendue éternelle. Aussi la joie m'est-elle
 » à jamais ravie. Il n'est douleur compa-
 » rable à la mienne. Je ne la verrai plus,

(a) Le dernier vers de tous les couplets est sur une rime particuliere, & ces vers riment entr'eux, sans rimer avec ceux du couplet.

Hélas ! chétif, où iré ? que feré ?
S'or ne me muir, je vivrai touzjors mais.

» je le fais. Malheureux que je suis ! hélas !
» où aller ? Que faire ? Si je ne meurs pas
» à présent, je ne mourrai donc jamais ?

Pardieu, amors, je ne vos pris noïent,
Car morte est cel pour qui je vous prisoie :
Je ne pris rien ne biauté, ne jovent,
Or, ne argent, ne chose que je voie.
Pourquoi ? pour ce que la mort tout mestroie.
Je cuit amors, & adieu le conmant.
Jamès ne cuit vivre fors en torment ;
Joie & déduit tout outréement lais.

» Oui, amour, je ne vous prise rien.
» Celle pour qui je vous prisais, n'est plus.
» Je ne prise ni beauté ni jeunesse, or ni
» argent, ni chose que je voie. La raison ?
» c'est que la mort dispose de tout en maî-
» tresse souveraine. Je renonce à l'amour
» & lui dis adieu. Ma vie désormais sera un
» tourment. Plaisirs, joie, je vous laisse ».

Nous n'avons rapporté cette chanson que parcequ'elle prouve combien l'amour du Châtelain de Coucy était célèbre ; puisque l'auteur anonyme de cette chanson y dit, *que pour aimer, on n'éprouva jamais une douleur plus grande que la sienne*. L'histoire amoureuse de ce Châtelain n'est donc pas un conte.



Nous avons cru faire plaisir à nos Lecteurs, en leur donnant la Table suivante de toutes les chansons des douzieme & treizieme siècles, qui nous ont été conservées dans les précieux manuscrits que nous avons examinés avec le plus grand soin.

Il faut avoir pris la peine de les parcourir plusieurs fois, pour juger de la difficulté qu'il y a de corriger les erreurs des copistes. On trouve plusieurs de ces chansons attribuées à différens auteurs; d'autres y sont tronquées; & ce n'est qu'en les comparant plusieurs fois que l'on peut découvrir la véritable leçon.

Nos six colonnes indiquent en quels lieux sont les manuscrits que nous avons cités : *V*, signifie la bibliothèque du *Vatican*; *R*, celle du *Roi*; *P*, celle de M. le Marquis de *Paulmy*; *S*, celle de M. de *Sainte-Palaye*; *C*, celle de M. de *Clairambaut* (maintenant dispersée); & *N*, celle de la maison de *Noailles*.

Chaque étoile ou astérisque apprend que la chanson sur la ligne de laquelle elle se trouve, est dans le manuscrit qui appartient à sa colonne; & les notes qui sont au bas de chaque page, rendent compte des chansons qui se trouvent sous différens noms dans les manuscrits.

Cette Table a le double avantage de faire trouver en peu de tems les chansons dont on a besoin, & d'indiquer les auteurs d'un grand nombre de chansons, qui, peut-être, sont anonymes dans d'autres manuscrits.



CHAPITRE VII.

TABLE des Chançons des XII^e & XIII^e siècles, qui se trouvent dans les Manuscrits du Vatican, du Roi, de M. le Marquis de Paulmy, de M. de Sainte-Palaye, de M. de Clairambaut, & de MM. de Noailles (1).

A

Adam de le Halle ou le Bossu d'Arras.

A	CHANTER	ai	volenté	curieuse
Amours	ne	me	veut	ouïr
Dame,	vos	hom	vous	estreine
D'amoureux	cuer	voeuil	chanter
De chanter	ai	volenté	curieuse
De cuer	pensieu	&	désirant
Glorieuse	Vierge	Marie
Grant	déduit	a	et	s'amoureuse	vie
Hélas !	il	n'est	mais	nus	qui
Je n'ai	autre	retenance
Je ne	chant	pas
Je sens	en	moi	l'amour	renouveler
Il ne	muet	pas	de	sans	celui
Ki	à	droit	veut	amour	servir
Li	douz	mauz	mi	renouvele
Li	jolis	mauz	que	je	sens
Li	mauz	d'amer	me	plaist	mieux
Madame,	je	vous	estreine
Ma	douce	dame	&	amours
Mais	amor	si	de	me	plaindre
Merci,	amour,	de	la	douce	doulor
Merveille	est	quel	talent	j'ai
Moult	plus	se	paine	amours

V.	R.	P.	S.	C.	N.
☆	—	—	☆	—	—
☆	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
.	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
.	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	☆
☆	.	.	(a)	.	☆
.	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
.	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
.	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.
☆	.	.	☆	☆	.

(1) Les astérisques marquent que les Chançons se trouvent dans les Manuscrits où on les voit placées.

Les (a) désignent qu'elles y sont anonymes.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
On mi deffent que mon cuer.....	.	.	.	☆	☆	.
Or demande mout souvent.....	.	.	.	☆	.	☆
Or vois-je bien qu'il souviene.....	☆	.	.	(a)	☆	.
Pour ce se je n'ai été.....	.	.	.	☆	☆	.
Pourquoi se plaint d'amour.....	.	.	.	☆	.	☆
Puisque je sui de l'amoureuse loi.....	☆	.	.	☆	.	☆
Qui a Pucele ou Dame amée.....	.	.	.	☆	☆	.
Sans espoir d'avoir secours.....	☆	.	.	☆	☆	.
Se li maus qu'amours envoie.....	.	.	.	☆	☆	.
Tant me plaint voire enamoureux.....	☆	.	.	☆	.	☆
<i>Alars de Caus. (Messire)</i>						
A tous amans pri qu'il dient le voir.....	.	☆
Hé! serventois, arriere.....	.	☆	.	.	.	☆
<i>Amiens le Paignerès. (Guillaume d')</i>						
Amours me fait m'en veut.....	☆
Puisque chanter onques nul hom aida.....	☆
<i>Amiens le Clere. (Henri)</i>						
Feuilles ne flours ne mi font pas.....	☆
<i>Andeli. (Rogerin ou Rogiers d')</i>						
Ja pour ce Sedain.....	.	☆	.	(a)	.	☆
[1] Par quel forfait & par quelle occison.....	.	☆	.	.	.	☆
<i>Angecourt ou Angecors. (Perrin d')</i>						
Amors dont sens & cortoise.....	.	.	☆	☆	☆	.
Au tems nouel que cil oïfel.....	.	.	☆	☆	☆	.
Biau m'est du tems.....	.	.	☆	(a)	.	.
Bone amor, conseillies moi.....	.	.	☆	☆	☆	.
Chançon vueil fere de moi.....	.	.	☆	☆	☆	.
Haute espérance garnie.....	.	.	☆	.	.	.
Heneur & bone aventure.....	.	.	☆	☆	☆	.
J'ai un joli sovenir.....	☆	.	☆	☆	☆	.
Jamès ne cuidai avoir.....	.	.	☆	☆	☆	.
Je ne chant pas pour verdor.....	.	.	☆	☆	☆	.
Il convient k'en la candeille.....	☆
Il feroit trop bon morir.....	.	.	☆	☆	☆	.
Il ne me chaut d'esté.....	☆	.	☆	☆	☆	.

[1] Attribué au Chatelain de Coucy, dans le Manuscrit de M. de Paulmy.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Li jolis mais ne la flors.....	☆	.	☆	☆	☆	.
Lors quant je vois le Buïsson	☆	.	☆	.	.	.
Onques ne fui sans amor.....	.	.	☆	☆	☆	.
Onques pour éloignement	☆	☆	☆	.
On voit souvent en chantant	☆	.	☆	☆	☆	.
Quant je voi l'herbe ce matin.....2.....	.	.	☆	☆	☆	.
[1] Quant li biax esté repere.....	.	.	☆	☆	☆	.
Quant li cinceus s'escrit.....	☆	.	☆	☆	☆	.
Quant partis sui de Provence	☆	☆	☆	.
Quant voi à la fin d'esté.....	.	.	☆	☆	☆	.
Quant voi le félou tens fixé	☆	☆	☆	.
Quant voi l'herbe amaler.....	.	.	☆	.	.	.
Très-haute amor qui tant	☆	☆	☆	.
<i>Anjou (le Comte d')</i>						
Li grans désirs & la douce pensée	☆
Trop est destrois qui est déconfortés	☆	☆	.
<i>Argies. (Gautier d')</i>						
A Dex tant sont mès de vilanie.....	☆	.	☆	☆	☆	.
Ains mais ne fis Chançon.....	.	☆	.	.	.	☆
Autres que je ne sueill.....	.	☆	☆	☆	☆	.
[2] Bien sont amors leur talent	☆	☆	☆	.
Bien ne cuidai de chanter.....	.	☆	.	.	.	☆
Cest gent me.....	.	☆
Chançon ferai mult marriz	☆	☆	☆	☆	☆	☆
De cele me plaig	☆	.	.	.	☆
Dez que ci ai touzjors chanté.....	.	☆	☆	.	☆	☆
En grant aventure ai mise.....	.	☆
En icel tens que je voi la fadour.....	.	☆	.	.	.	☆
Hé diex ! tant sont mois	☆
Humilités & franchises	☆	☆	.	.	.	☆
J'ai maintes fois chanté de joie.....	.	☆	.	.	.	☆
Je ne me doi plus taire.....	.	☆
La douce pensée me vient d'amor.....	.	☆	.	.	.	☆
La gent dient pourquoi	☆	☆	.	.	.	☆
Ma douce pensée
Maintes fois m'a l'en demandé.....	.	☆	.	☆	.	.
N'est pas à foi qui aime.....	.	☆	.	.	.	☆
Or chant nouvel est longuement.....	.	.	☆	☆	☆	.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Bons amors que.	☆
Fols est qui a absent.	☆	.	.	.	☆
[1] Li beaux estés se resclair.	☆	.	.	.	☆
Li noviau tens qui fait paroir.	☆	.	.	.	☆
Nouel amors on j'ai mis mon penser.	☆	.	.	.	☆
On ne peut bien.	☆
Quant li dous esté définie.	☆	☆	.	.	.	☆
Quant je voi le grant.	☆	.	.	.	☆
Quant la saison définie.	☆	.	.	.	☆
Tant ai amor servi & honoré.	☆	☆	.	.	☆
<i>Autieux ou des Autels. (Baudoin des)</i>						
[2] Avriex ne mais.	☆	.	.	.	☆
[3] M'ame & mon corps doig à celi.	☆	☆	☆	.
B						
<i>Bar. (le Comte de)</i>						
De nous Seigneur que vous est-il.	☆
<i>Baral. (Messire Geoffroy de)</i>						
A nul homme n'avient.	☆
Chançonette por pedier.	☆
<i>Baude de la Quarriere ou de la Kakerie.</i>						
Chanter m'estuet & si ni fai.	☆	☆	☆	.
Coros d'amors mau talens.	☆	☆	☆	.
Ier main pensif chevachai.	☆
Main se Leon la bien faite.	☆
<i>Baudes Augenon. (Maitre)</i>						
Loyal amours ne puet nus esprisoir.	☆
<i>Beauvais. (Raoul de)</i>						
Delès un pré verdoient.	☆	☆	☆	.
El mois de Mai par un matin.	☆	.	.	.
Puisque d'amors m'estuet chanter.	☆	.	.	.
Quant la sésen renouvelle.	☆	☆	☆	.
Remembrance de bon amor.	☆	☆	☆	.

[1] A Gace Brulé, dans le manuscrit du Roi, où elle est double.

[2] Attribuée dans le même manuscrit à Kuffins de Corbie.

[3] A Kuffins de Corbie, dans le manuscrit de Noailles.

Par trop céler mon corage.....
 Puisque me sui de chanter entremis.....
 Tant con fus fors de ma contrée.....

Blondeau de Nesle.

Ains que la foille descende.....
 [1] A la douçor du tems que reverdoie.....
 A l'entrée de la saison.....
 A l'entrée d'esté que le tens commence.....
 Amors dont sui espris.....
 Bien doit chanter qui fine amor.....
 Chanter m'estuet, car joie ai.....
 Cil qui tous les maux effuye.....
 Coument que d'amors me dueille.....
 Cuer desiroux.....
 De la plus douce amor.....
 De mon désir ne sai mon melz elire.....
 En touz tens que vent & bize.....
 J'aime par coustume & par us.....
 Li plus se plaint d'amors.....
 Li Rossignoz annonce la nouvelle.....
 Mes cuers me font.....
 Ma joie me semont.....
 Ne savoient mon torment.....
 Onques mais nus hons.....
 Puisqu'amors dont m'etroie à chanter.....
 Quant je plus sui en poor de ma vie.....
 Quand voi le tems felon.....
 Quique sere de joie.....
 [2] Rose ne lis.....
 Si amors veut que.....
 Tant ai en chantant proié.....
 Tant aime & veuill.....
 Tant de Soulaz g'i ai.....

Bodel ou Bodeau. (Jean)

[3] Contre le dous rans.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
.	.	☆	.	☆	☆
.	☆	.	.	.	☆
☆	☆	☆	☆	☆	.
.	☆	☆	☆	☆	☆
.	☆	☆	☆	☆	.
.	☆	☆	☆	☆	.
.	☆	☆	☆	☆	.
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	☆	☆	.
.	☆	.	☆	☆	.
.	☆	.	☆	☆	.
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	(a)	(a)	(a)	.
.	☆	.	☆	☆	☆
.	☆	☆	☆	☆	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆

[1] Attribuée au Châtelain de Coucy, dans le manuscrit du Roi.

[2] A Chardon de Croisille, dans le manuscrit de Noailles.

[3] Attribuée aussi dans le même manuscrit à Guyot de Dijon, & à Aubins de Sefanc, dans celui de Noailles.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Entre le bois & la plaine	☆	.	.	.	☆
Hui main me chemin.....	.	☆
L'autre jor lès un boschel.....	.	☆	(a)	.	.	.
Lès uns prè verdoyant.....	.	☆
<i>Bouloigne. (Gérard de)</i>	—	—	—	—	—	—
Bonne amours m'a à son service mis.....	.	☆	.	☆	.	.
<i>Brabant. (le Duc de)</i>	—	—	—	—	—	—
Amour m'est au cuer entrée.....	.	☆
Biau Gillebert, dites, s'il vous agrée	☆	☆	☆	☆	.
L'autrier estoie montez.....	.	.	☆	☆	☆	.
Le Cascuns del monde favoit	☆
<i>Braine. (Messire Jean, Comte de)</i>	—	—	—	—	—	—
Je n'ai chanté trop fort ne trop souvent.....	.	☆	.	.	.	☆
[1] Par deffous l'ombre du bois.....	.	☆	.	.	.	☆
Pensis d'amours, dolentz.....	.	☆	.	.	.	☆
<i>Bresi, Bregy, ou Bercy. (Hugues de)</i>	—	—	—	—	—	—
Aussi com cil qui.....	.	☆	.	.	.	☆
Lonc tans ai servi.....	.	☆	.	.	.	☆
Nus hom ne fet d'amis	☆	.	☆
Oncor ferai une chançon perdue.....	☆	☆	☆	☆	☆	.
Quant voi le tens.....	.	☆
S'onques nus hom	☆	☆	.	.	.	☆
<i>Bretagne. (le Comte de)</i>	—	—	—	—	—	—
Bernard, à vous vueil demander.....	.	.	☆	☆	☆	.
<i>Bretel ou Bretiaux. (Sire Jean)</i>	—	—	—	—	—	—
Jamais nul jour de ma vie.....	☆
Li miens canter ne puet plaire	☆
Onqs nul jours ne cantai.....	☆
Uns dous régars en larrechin soutiens.....	☆
<i>Burniau de Tours.</i>	—	—	—	—	—	—
Ha ! quanx soupirs me viennent	☆	☆	☆	.
Quant voi cheïr la froidure	☆	☆	☆	.

[1] Le manuscrit de Noailles le donne aussi au Chanoine de Saint Quentin.

C.

Capelains de Laon.

Un peti devant le jor

Carasfaux.

Com amans en désespérance

Fine amor m'envoye

N'est pas sages ki me tourne

Pour ce me suis de chanter entremis

Puisque j'ai chançon meue

Puisque la rose soit fleurie

Castel où Chastel. (Robert ou Robins du)

Amours qui mult mi guéroie

Bien ai amours qui m'a donné

En loyal amour ai mis

Nus fins amans ne se doit esmayer

Pour couste j'aim & joune suis

Se j'ai chanté sanz gueredon

Caupins. (Arnoult)

De l'amour celi sui

Entre Godefroi & Robins

Hélas ! k'ai fourfet à la gent

Ier main pensis

Quant j'oi chanter ces oiseaux

Chancelier de Paris.

Li cuer se voit de l'ueil plaignant

Chanoine de S. Quentin.

[1] A l'entrant d'ou tens Salvage

Jherusalem se plaint

Prose ne flor, chant d'oïfiaux

Chardon de Croisille.

Marvis raison qui

[2] Li départirs de la douce contrée

Chartres. (le Vidame de)

Avant la saison del doc tems

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	(a)	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
☆	☆
.	☆	☆	.	.	☆
☆
.	.	.	☆	.	.
.	.	☆	.	(a)	.
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	☆	☆	☆	.
☆
.	.	☆	☆	☆	.
☆
☆
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	.
.	☆
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	☆

[1] Attribuée dans le manuscrit de Noailles à Gilles de Vieuxmaison.

[2] A Robert de Blois, dans celui du Roi.

Chascuns me sémont de chanter.....
 [1] Combien qu'aie demouré.....
 [2] D'amors vient joye & honours.....
 [3] Li plus desconfortez del mont.....
 Quant foillissent li bosçage.....
 Quant la sêsonz del douz tans.....
 [4] Tant ai d'amors qu'en chantant.....
 [5] Tant con je fusse fors de ma contrée.....

Chevaliers. (Guefyrès)

Au commencer de ma nouvelle amour.....
 Chanter m'estuet que pris m'en est corage.....
 Chançon legiere à entendre ferai.....

Chiertain ou Certain.

Sendrat s'il estoit ainsi qu'en Religion.....

*Chison, (Jacques de) appelé Jakemon de Cison
 dans le manuscrit du Vatican.*

Contre la froidor.....
 [6] Novele amor , qui m'est.....
 Li noviau tems que je voi.....
 Li tens d'esté ne la bele.....
 Quant foille , vers & flors.....
 Quant la saison est passée.....
 [7] Quant la saisons del doux tens.....
 Quant l'aube espine florist.....
 Quant recomance & revient.....

Chrétien de Troye.

D'amour qui m'a tolu à moi.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	☆	☆	☆	.
☆	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
☆	☆
.	.	☆	☆	☆	.
☆	☆	☆	.	.	.
.	.	☆	☆	☆	.
☆	☆	☆	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	☆	.	.	.
.	☆	☆	.	.	.
☆
.	☆
.	☆
.	☆	☆	.	.	.
.	☆	☆	.	☆	.
.	☆
—	—	—	—	—	—
☆	☆

[1] Attribuée à Gautier de Soignies, dans le manuscrit de M. de Paulmy.

[2] A Oudart de Laceni, dans le même manuscrit.

[3] A Gace Brulé dans le même & dans celui de Clairambaut; à Tibaut de Blazon, dans Noailles.

[4] A Jacques de Chison, dans le manuscrit du Roi.

[5] A Robert de Blois, dans celui de Clairambaut.

[6] A Alars de Caux, dans Noailles.

[7] Au Vidame de Chartres, dans Clairambaut & dans M. de Paulmy.

Joye ne guerredon d'amours
 Quant li douls esté décline.....

Colars le Bouteillier.

Amor & bone espérance
 Aucunes gens m'ont.
 Ce que aprend en France
 Guillaume trop est perdu.....
 J'avoie laissié le chanter
 Je n'ai pas droit acheison.....
 Je ne puis laissier que
 Je ne sai tant merci
 [1] L'autrier par un marinnet.....
 Li biaux tens d'esté.....
 Li cuer se voit de l'œil.....
 Loiaus amors & desirriers
 Merveil moi que de chanter
 Onques mais en mon vivant.....
 Par une raison qui.....
 Quant voi le tens

Colin Mufet.

En Mai quand li roffignolet
 Sire cuens, j'ai viélé.....
 Volez oïr la muse mufet

Contredit. (Andrieu ou André ou Pierre , Maître)

Amors m'a si del tout à son voloir.....
 Autans que je vois.....
 Bonn & belle & aimant m'a prié :.....
 [2] Dame, pour vous m'estoit.....
 De belle Isabel ferei.....
 El mois d'Avrill.....
 Ja pour nul mal.....
 Je ne me dois d'amors.....
 Iriés, pensis, chantai.....
 Moult m'est belle.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
☆	☆
☆	☆
—	—	—	—	—	—
☆	☆	.	.	.	☆
☆	☆
☆	☆	.	.	.	☆
☆	☆	.	.	.	☆
.	.	☆	☆	☆	.
☆	☆	☆	.	.	.
☆	☆
☆	☆	.	.	.	☆
.	.	☆	☆	☆	.
☆	☆	.	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
☆
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	.	.	☆	.	.
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆

[1] Attribuée à Jean de Neuville, dans le manuscrit du Roi.

[2] Dans le manuscrit de Noailles cette Chanson commence par
Dame pour vous m'esjois boinement; c'est que dans tous les cou-
 plets l'ordre est renversé.

Penfersme doit villaine
 Pré ne vert bois
 Quant je voi le dous tens
 Quant je vois partir foille.....
 S'il peut maint déconfort oïr
 [1] Très haute amors.
 Vivre n'estuet

Corbie. (Pierre de)

Dame, ne vous doi
 En aventure ai chanté
 Esbahis en lonc voiage
 Li mounier du mariage.....
 Par un ajournant
 Penfis que fins amourenx

Corbie. (Roufins de)

M'ame & mon cors.....

Corbie. (Vielars de)

Cil qui me prient de chanter.....
 De chanter me sémont amors
 Desconfortés, plains d'ire.....
 Mains ai joie que je ne sùel.....

Coucy. (le Comte de) (probablement Raoul II, Sire de)

De joli cuer enamouré

Coucy. (li Chatelain de)

[2] Ahi ! amors com dure départie
 [3] A la douçour du tens que reverdoie
 A vous amanz plus qu'à nule autre gent
 Belle dame, me prie de chanter.....
 Bien cuidai vivre sans amour.....
 [4] Comencement de douce sèlon bele.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	.	*	.	.
.	*	.	.	.	*
.	.	.	*	.	.
.	*	.	.	.	*
.	.	.	*	.	.
.	*	.	.	.	*
.	*	.	.	.	*
—	—	—	—	—	—
.	*	.	.	.	*
.	*	.	.	.	*
.	*	.	.	.	*
.	*	.	.	.	*
.	*	.	.	.	*
—	—	—	—	—	—
.	.	.	*	.	.
.	.	*	*	*	.
.	.	(a)	*	(a)	.
.	.	.	*	.	*
—	—	—	—	—	—
.	*	.	.	.	*
—	—	—	—	—	—
.	.	*	*	*	.
.	*
.	*	*	*	*	*
.	.	*	*	*	.
*
.	.	*	.	.	.

[1] Attribuée aussi au Roi de Navarre, dans le manuscrit du Roi ; & à Perrin d'Angecourt dans ceux de M. de Paulmy & de Clairambault.

[2] Attribuée au Comte de Bethune, dans les manuscrits du Roi & du Vatican.

[3] A Blondeau de Nèle, dans le manuscrit de M. de Paulmy.

[4] Attribuée dans le manuscrit du Roi à Gautier d'Espinois.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Coument que lon que demeure	☆	☆	(a)	☆	(a)	☆
En aventure coumens	☆	.	☆	.	☆
[1] Je chantasse volontiers liement	☆	☆	☆	☆	☆	☆
La douce vois du rossignol sauvage	☆	☆	☆	☆	☆	.
L'an que rose ne fueille.....	.	☆	☆	a	☆	.
Li nouviau tans, & mais, & violete.....	☆	☆	☆	☆	☆	.
Merci clamant de mon fol erement	☆	☆	☆	☆	☆	.
Mult ai esté longuement esbahis.....	.	.	☆	☆	☆	.
Mult m'est bele la douce començance.....	☆	☆	☆	☆	☆	.
[2] Nouvele amor ou j'ai mis mon penser.....	(a)	.	☆	☆	☆	.
[3] Par quel forset & par quele acheson.....	.	.	☆	.	.	.
[4] Pour verdure ne pour prée.....	.	(a)	(a)	(a)	(a)	.
Quant li estés & la douce saison.....	.	☆	.	☆	☆	☆
Quant li rossignol jolis	☆	☆	☆	.
Quant voi venir.....	.	☆
[5] Sonques nus hons pour dure départie	☆	☆	(a)	☆
Tant ne me sai démanter	☆	☆	☆	.
<i>Coupele. (Pierre de la)</i>						
A mon pooir ai servi.....	.	☆	.	.	.	☆
Chançon fais n'est pas.....	.	☆	.	.	.	☆
Je chant en aventure.....	.	☆	.	.	.	☆
Quant li tans jolis revient	☆	.	.	.	☆
Quant yvers & frois	☆	.	.	.	☆
<i>Couroirie. (Eudès de la)</i>						
Chançon ferai par grand désespérance	☆	☆	☆	.
Desconfortés com cil qui est sans joie	☆	☆	☆	.
Ma derniere vuel fere en chantant.....	.	.	☆	☆	☆	.
Tout soit mes cuers en grant désespérance.....	.	.	☆	☆	☆	.
Trop ai longuement	☆	☆	☆	.
<i>Craon. (Messire Maurice de)</i>						
Al entrant del douz termine	☆	.	.	☆	.

[1] Elle est double dans le manuscrit du Roi; est attribuée la première fois au Chatelain, & la seconde fois à Hugues de la Ferté.

[2] A Simon d'Authie, dans Noailles.

[3] A Roger d'Andeli, dans le manuscrit de Noailles & dans celui du Roi.

[4] Attribuée au Chatelain dans le manuscrit de ses amours, composée vers 1228; attribué aussi à Gace Brulé, dans le manuscrit du Roi.

[5] Attribuée à Hugues de Bregy, dans le manuscrit du Roi.

Craon. (Messire Pierre de)

Fine amor claim en moi.....

Cuveliers, (Jean le) d'Arras.

Anvis & désespérance m'ont fait.....

Au coumencier de.....

J'ai une dame enamée.....

Jolivetés & jovence.....

Mout me plaisent à sentir.....

Pour la meilleur qu'onques forma nature.....

D.

Douai. (Pierre de)

Quant je vois estés, a donc sui jolis.....

Douche. (Andrieu)

Jehan amis, par amour je vous prie.....

Quant je vois la faïson venir.....

Dregneau de Lille. (Marotte ou Marie)

[1] Mout m'abélift quant je voi revenir.....

E.

Empierre. (Jaques d')

Cors de si gentil faïture.....

D'amours naist fruits vertueux.....

Eras. (Jean)

Amours dont je me cuidai.....

Au tens nouuel que c'est.....

Au tens Pascor l'autrier.....

Bonne amour qui son repere.....

Dehors lonc pré & bosquets.....

De la légier entrepris.....

De pascor un jour alloie.....

Encore suis cil ki a merchi.....

Je ne cuidai nus chanter.....

Je ne me sçai en quel guise.....

Hardis suis en la constance.....

Her main penfis chevauchai.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
☆	☆	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
☆	.	.	☆	.	.
.	☆
☆
☆
☆
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
.	.	.	☆	.	.
.	.	☆	(a)	.	.
.	.	☆	☆	☆	.
☆	☆	.	.	.	☆
☆	☆
☆	☆
.	.	☆	(a)	.	☆
☆	☆	☆	☆	☆	.
.	☆
.	☆

[1] Attribuée au⁶ à Jean de Neuville, dans le même manuscrit.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
[1] L'autreier chevauchai mon chemin	☆
L'autrier par un matin	☆
L'autrier par une vallée	☆
L'autrier pastor	☆
L'autrier une pastorele	☆
[2] L'autrier un jor après la St. Denis	☆
L'autrier un jors	☆
Lès breuil d'un vert feuillage	☆
Nus chanters mais le mien	☆
Mus cuer. n'est mis à moi	☆
Pastorel lès un boschel	☆
Por conforter mon corage	☆
Par un très-bel jour de Mai	☆
[3] Penser ne doit vilanie	☆	☆	☆	.
[4] Pensis, chief enclin	☆
Pré, ne vergié, ne boschage	☆	.	.	.	☆
Quant voi le tens	☆
Très-pensant d'une amorette	☆
<i>Erriers. (Thomas)</i>	—	—	—	—	—	—
Ainc mais nul jor ne chantai	☆	.	☆	.	☆
Bien me sui aperceus	☆	☆	.	.
Diex ! qu'est le grand dolour	☆	.	☆
Hélas ! je me suis donnés	☆
Je ne luirai mon visage	☆	.	☆	.	☆
Ne doi chanter de foïlle ne de flor	☆	.	☆
Nus ne fet les maux d'amours	☆
Onques ne forme mon penser	☆	☆	.	☆
Quant la froidure est partie	☆	.	☆	.	☆
Quant voi le tems repoïvier	☆	.	☆	.	☆
Tant ai amé & proïé	☆	.	☆
Un deseret y aurai retraite	☆	.	☆
<i>Despinais. (Gautier d')</i>	—	—	—	—	—	—
Amanz finz & verais	☆	☆	☆	☆	.
Comencement de douce	☆

[1] Attribuée à Richard de Semilly, dans le manuscrit de M. de Paulmy.

[2] Au Comte de Bethune, dans le manuscrit du Roi.

[3] Attribuée à Guyot de Dijon, dans le même manuscrit.

[4] A Arnoul le Vieilleux, dans le même.

	V.	R	P.	S.	C.	N.
Desconfortez & de joie partiz.....	.	☆	☆	.	☆	.
[1] Jérusalem, grant domage.....	.	☆
Outrecuidiers & ma folle.....	.	☆	.	a)	.	.
Puisqu'il m'estuet de ma douleur.....	.	.	.	☆	.	.
Quant voi yver & froidure.....	.	.	☆	☆	☆	.
Tous efforciez aurai chanté.....	.	☆
Tout autre si con l'aymant.....	.	.	☆	☆	☆	.
<i>Espinais. (Jacques d')</i>						
[2] Au comencier de ma nouvel amor.....	.	.	.	☆	☆	.
<i>Esquiri. (Jean d')</i>						
Jolivetés & boine amors m'ensegne.....	.	.	(a)	☆	.	☆
<i>Eustache le Peintre , de Reims.</i>						
Amours , coument porroie chanson	☆	.	☆	.
Chanter me fet pour mes maux	☆	.	.	.
Cil qui chantent de fleur ne de	☆	.	☆	.
Ferine & entier , sanz me fausser.....	.	.	☆	.	.	.
Force d'amours me destraint	☆	.	☆	.
Nient plus que droiz puet estre	☆	☆	☆	.
Tant est amours puislanz.....	.	.	☆	.	☆	.
F.						
<i>Feriere. (Raoul de)</i>						
Encore m'estuet-il canter.....	☆
[3] J'ai oublé pau mes travaux	☆
L'an ne puet pas à deux	☆	.	.	.
Par force chant coum esbahis	☆	☆	☆	☆
[4] Quant je voi les vergiers.....	.	☆
[5] Quand il ne pert fueille ne flours.....	.	☆
Quant li louffeignols jolis chante.....	.	☆	.	.	.	☆

Tome II.

N n

[1] Attribuée à Jean de Neuville , dans le manuscrit du Roi.

[2] A Jean le Cuvcliers, dans le même manuscrit.

[3] Attribuée à Gautier d'Argies, dans le manuscrit de M. de Paulmy & dans celui de Clairambaut.

[4] A Gilles de Vieux-maisons, dans celui du Roi.

[5] A Gace Brulé, dans celui de M de Paulmy & celui de Clairanbaur; & à Gilles de Vieux-maisons, ainsi qu'à Raoul de Ferrieres, dans celui du Roi.

Quant yvers a tel poissance
 Se j'ai chanté ce poise
 Si fui du tout à fine amor
 Une haute amor qui esprent

Ferris. (Lambers)

Amours qui m'a du tout en fa
 Li très-doux tans ne la faison

Ferté. (Messire Hugues de la)

En talent ai ke je die on
 [1] Je chantasse volontiers liement
 Or foi mes a convenu

Fournival. (Richard de)

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Ades m'estoye	☆
Ainc ne vi grand	☆	☆	☆	☆	.	☆
Ce fut l'autrier en un	☆	☆	☆	.
Chascun , qui de bien amer cuide avoir non	☆	.
[2] Gente m'est la faison	☆	.	☆	.	☆
Joie d'amours ne puet	☆
L'amour demand ou che en franche	☆
Lon tans me suis escondis	☆
Mere au Roi omnipotent	☆
Oïés Seigneur pere rens pas oiseuse	☆
Par mintes fois pensé ai	☆
Puisqu'il m'estuet de ma dolor	☆	☆
[3] Quant chante oisiaux	☆	☆	.	☆	.	☆
[4] Quant chiet la foille	☆	☆	.	☆	.	☆
Quant jou voi la douce faison d'esté	☆
Quant la justice est faise	☆
Se j'avoie pooire	☆
Talent avoit d'amer	☆
Tex s'entremet de garder	☆
Un chascun qui de bien amer	☆	.	.	.

[1] Attribuée au Chatelain de Coucy dans tous les autres manuscrits ; mais on n'avoit pas examiné qu'il n'y a que les deux premiers vers de semblables.

[2] Attribuée à Richard de Semilly, dans le manuscrit du Roi.

[3] Idem.

[4] Idem.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
En tous tans Madame.....	.	☆
[1] Fine amour & bone espérance.....	.	.	☆	.	.	.
Fine amour & bone & franche.....	☆	.
Foille, flour, ne routée.....	.	☆
Grant péchié fet que de chanter.....	.	☆	☆	(a)	☆	.
Ja de chanter en ma vie.....	.	☆	(a)	(a)	(a)	.
J'ai été lon tens hors du pais.....	.	.	☆	☆	☆	.
[2] J'ai oublié poine & travaux.....	.	.	☆	.	.	.
Je n'eu pieça nul talent.....	.	☆
Je ne puis pas se loing.....	.	☆	☆	☆	☆	.
[3] Ire d'amors qui en mon cuer repaire.....	☆	.
Iriez & destrois & penfis.....	.	.	☆	☆	☆	.
L'an que fine foille.....	.	☆	.	.	.	☆
L'an que voi l'erbe.....	.	☆	.	a	.	.
[4] Li biaux estez.....	.	☆
Li confirrers de non.....	.	☆
Li oisellons de mon pais.....	.	☆	☆	.	.	.
[5] Li plus desconfortés du mont.....	.	.	☆	.	.	.
Li plusors ont d'amors.	☆	☆	☆	☆	.	☆
Mains ài joie que ne fueil.....	.	.	☆	.	.	.
Mel n'est quant voi.....	.	☆
Merci amours qui est il.....	.	☆
[6] Mout ai esté longement.....	.	☆
Ne m'i font pas acoïson de chanter.....	.	☆	.	☆	☆	.
Ne puis faillir à bone chançon.....	.	.	☆	☆	☆	.
[7] N'est pas à soi qui aime coriaument.....	.	.	☆	☆	☆	.
Oez pourquoi plaing & sopir.....	.	.	☆	.	.	.
Penfis d'amors vueil retere.....	☆	☆	☆	☆	☆	.
Por ce dame grez.....	☆
[8] Pour verdure ne por préee.....	.	☆	(a)	(a)	(a)	.
Quant bone dame & fine amor.....	.	☆	☆	☆	☆	.
Quant define fueille & flor.....	.	.	☆	☆	☆	.

[1] A Pierre de Molins, dans le manuscrit du Roi.

[2] Attribuée à Giles de Vieuxmaisons, dans le manuscrit du Roi, ainsi qu'à Raoul de Ferrières.

[3] Le Dante l'attribue à tort au Roi de Navarre.

[4] A Simon d'Authie, dans le manuscrit de M. de Paulmy.

[5] Au Vidame de Chartres, dans le manuscrit du Roi.

[6] A Jean de Neuville, dans le même manuscrit.

[7] A Gautier d'Argies, dans le manuscrit du Roi.

[8] Au Chatelain de Coucy, dans le roman de ses amours.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Quant de fôulas	☆
[1] Quant fine amors	☆
Quant fleurs & glais	☆	☆	☆	.
Quant je vois la noif remise	☆	☆	☆	☆	.
Quant je vois l'erbe reprendre	☆	.	.	.
Quant l'erbe meurt	☆	☆	☆	☆	.
Quant li tens reverdoie	☆	.	.	.	☆
Quant ma mene	☆
Quant reverdit la glais	☆
Quant voi & geil & froidure	☆	☆	.	.	.
Quant voi la flor boutonner	☆	☆	☆	☆	.
Quant voi le tens bel & cler	☆	☆	☆	☆	.
Quant voi paroir la fueille	☆	☆	☆	.
Que bien aimer granti	☆
Qui fert de fausse proiere	☆	☆	☆	.
Sanz attente de gueredon	☆	☆	.	.	.
Savez pourquoi plait	☆	(a)	(.)	(a)	☆
Si grand déduis ne si souveraine	☆
Sorpriz d'amours & plains d'ire	☆	☆	☆	☆	.
Tant de fôlas comme j'ai por	☆	☆	☆	.
Tant m'a mené force de	☆	☆	☆	.
<i>Gaidifer.</i>						
Amours ki sur tous a pooir	☆
Je me cuidois bien tenir	☆
Las! pourkoi ris ne jus	☆
Par grant effors m'estuet dire	☆
Quant Dieus ne veut tout si saint	☆
[2] <i>Gevenci. (Sire Adam de)</i>						
Amis Guillaume, ami si sage	☆	.	.	.	☆
Assez plus que d'estre amis	☆	.	.	.	☆
Compains jéhan, un jeu	☆	.	.	.	☆
La douce concordance	☆	.	.	.	☆
Marvi loial voloir	☆	☆	.	.	.	☆
Per li servir en bonne	☆	.	.	.	☆

[1] Au Roi de Navarre, dans le manuscrit de Paulmy & de Clairambaut.

[2] Il y a deux Chançons de Gevenci, dont tous les couplets sont en musique différente dans le manuscrit du Roi. C'est une chose peu commune.

- [1] Bien cuidai toute ma vie.....
 Chanterai par mon corage.....
 Contre le dous tens nouvel.....
 Deformais est raisons.....
 D'amors me doit souvenir.....
 [2] De mon dolereus vous.....
 Hélas qu'ai forfait.....
 [3] Joie ne gueredon d'amors.....
 Li dous tens nouviau.....
 [4] Ma bone foi & loiauté.....
 [5] Penfer ne doit villenie.....
 [6] Quant je vois plus felons.....
 Quant li dous estés.....
 [7] Uns maus come mais ne.....

H.

Hedin. (Jacques)

- Je chante coume dervez.....
 Se part mon chant mi pouvoie.....

Hugues Chatelain, d'Arras.

- [8] Aller m'estuet la où je le trouvai.....

Hugues li Maroniers.

- Robert or me conseillies.....

I.

Jean de la Fontaine, de Tournay.

- Amours me fait de cuer joli canter.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	☆
.	☆	(a)	(a)	(a)	.
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆	.	.	.	(a)
.	☆
.	☆	.	.	.	(a)
.	☆
.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	(a)	.
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
☆

- [1] Attribuée dans le même manuscrit à Pierre de Beaumarchais.
 [2] Attribué à Gillebert de Berneville, dans Noailles.
 [3] Au Trésorier de Lille, dans le manuscrit de M. de Paulmy, & à Chétien de Troye dans Noailles.
 [4] A Fremeau de Lille dans le Roi, Paulmy, & Clairambaut.
 [5] A Jean Errars, dans Paulmy.
 [6] Cette Chançon & la précédente ont à la fin de chaque couplet un refrain de plusieurs chançons, vraisemblablement en vogue dans ce tems là.
 [7] A Gontier de Soignies, dans Noailles.
 [8] A Gilles le Viniers, dans Paulmy & Clairambaut.

Jean l'Orgueneur.

Amours qui fait de moi tout son coment.....

Au tens que voi la froidre.....

Jean, (Petit) peut-être l'Orgueneur.

J'ai amé très-tout mon vivant.....

Josselins, de Dijon.

A l'entrée d'un doux.....

Par une matinée.

K.

Kaukesel. (Ma'tre Guibert de)

Chanter vaudrai d'amours.....

Fins cuers enamorés.....

Quant voi le dous tems.....

Un chant nouvel.

L.

Laceni. (Oudart de)

[1] Amours & defduis & joie.....

D'Amours vient joie & hor.....

[2] Flor qui s'espant.....

La Chevre, de Reims.

[3] Bien s'est amors honie.....

Jamais portant glaire.....

Jamais portant que l'ame.....

[4] Plaindre m'estuet de la bele.....

Qui bien veut amors.....

Lambert, l'Aveugle.

L'autrier quant cors fut esclarcis.....

Le Moine, de Saint Denis.

Amors m'a éprise.....

Amors me doit souvenir.....

[1] Attribuée au Vidame de Chartres, dans le manuscrit du Roi.

[2] Aussi à Gilles le Vinières, dans le manuscrit de Noailles,

[3] A Robert de Reims, dans Clairambaut.

[4] Idem.

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	.	☆	.	.
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
☆
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
.	☆	.	.	.	☆
.	.	.	☆	.	.
.	☆	.	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆
.	☆

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Et mon Dieu, c'est la rage	*	.	*	.	*
<i>Le Trésorier de Lille, où Pierre le Borgne.</i>	—	—	—	—	—	—
Haut honor d'un commandement	*	.	.	.
[1] Joie ne guerdon d'amors.....	.	.	*	.	.	.
Li loufeignols que j'oi	*	*	*	.	.	*
<i>Louvois. (Messire Jean de Louvois)</i>	—	—	—	—	—	—
Chant ne me vient de verdure	*
<i>M.</i>	—	—	—	—	—	—
<i>Mailli. (Messire Bouchart de Mailli)</i>	—	—	—	—	—	—
Trop me puis de chanter taire	*	.	.	.	*
<i>Maifons. (Gilles de)</i>	—	—	—	—	—	—
Je chant, més c'est mauvés signes.....	.	.	*	*	*	.
[2] J'oi tout avant blafine puis voir	*	*	*	.
<i>Maifons. (Jean de)</i>	—	—	—	—	—	—
Je ne cuit pas qu'en amors traïson	*	*	*	.
<i>Marberolles. (Robert de)</i>	—	—	—	—	—	—
[3] Chanter m'estuet, car pris m'en est.....	.	.	*	*	*	.
Qui d'amors a remembrance.....	.	*	.	*	*	*
Sire Dex! en tante guise	*	(a)	*	(a)	.
<i>Marche. (Monseigneur le Comte de la)</i>	—	—	—	—	—	—
L'autrier chevauchioie sous par une contrée.....	.	.	*	*	*	.
[4] Puisque d'amours m'estuet les maux.....	.	.	*	*	*	.
Tout autre si com li Rubiz	*	*	*	.
<i>Martin le Béguin, de Cambray.</i>	—	—	—	—	—	—
Boine aventure ait madame	*
Loiaus amours, bone de fine.....	*

[1] A Guyot de Dijon, dans le manuscrit du Roi; & à Chrétien de Troyes, dans Noailles.

[2] Ces deux chansons sont attribuées à Gilles de Vieuxmaifons, dans Noailles.

[3] Attribuée à Gilles de Vieuxmaifons, dans le manuscrit du Roi.

[4] A Jean Erars, dans Clairambaut,

Loiaus desirs & pensée jolie.....
 Pour demeurer en amour.....

Mathieu, le Juif.

Par grand franchise me convient.....
 Por autrui mouvai mon chant.....

Mathieu de Gant, le Clers.

Com plus aim & mains ai joie.....
 De faire cançon envoisie.....
 Je sers amors en mon pooir.....
 Mahieu de Gant, respondés.....
 Mahieu, jugiès se une dame.....
 Onques de chanter en ma vie.....

Mauvoisin. (Robert de)

Au tens d'esté que voi vergier florir.....

Moniot, d'Arras. (Jean)

A l'entrant de la saison.....
 A ma dame ai pris congié.....
 Amors me fait renvoisier.....
 Amors, n'est pas j'en die.....
 Amors, s'onques en ma vie.....
 Après le définiment.....
 Chanfonette à un chant.....
 Ce fu un mai au douz tens gai.....
 Dame, ains que je voïse.....
 De joli cuer enamorée.....
 Encoir à si grand poissance.....
 Li doux termine m'agrée.....
 [1] Ne me done pas talent.....
 Nus n'a joie ne solaz.....
 Plus ami que ne soloie.....
 Quant voi les près florir.....

Moniot, de Paris. (Jean)

A une ajournée.....
 Au nouviau tems que nait la violette.....
 De haut lieu muet la cançon.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
☆
☆
—	—	—	—	—	—
.	.	(a)	☆	(a)	.
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
☆
.	☆	.	☆	.	.
.	☆	.	☆	.	☆
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
☆	☆	.	.	.	☆
☆	☆	(a)	.	(a)	☆
☆	☆	☆	☆	☆	☆
.	.	☆	☆	☆	.
.	☆
.	☆
.	☆	☆	☆	☆	.
.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆	.	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
☆

[1] Attribuée à Gontiers de Soignies, dans Noailles.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Je chevauchois l'autrier	☆	☆	☆	.
L'autrier par un matinet	☆	☆	☆	.
Li tens qui raverdoie	☆	☆	☆	.
Lonc tens ai mon tens usé	☆	☆	☆	.
Pour mon cuer resseccier	☆	☆	☆	.
Quant j'oi chanter l'albette	☆	☆	☆	.
Qui bien aime à tart oublié	☆
Qui veut amors maintenir	☆	☆	☆	.
<i>Moullins. (Messire Pierre de)</i>						
Chanter me fait ce dont	☆	.	.
Fine amor & bone	☆	.	.
Quant foillissent li bocage	☆	.	.
Tant fai d'amors	☆	.	.
N.						
<i>Néle. (Pierot de)</i>						
Douce vierge roïne	☆
<i>Neuville (Jean de)</i>						
Amors à qui toujours	☆
[1] A tous amans	☆
D'amors me plain ne fui	☆
[2] Deforemais est raisons	☆
En tout le mont ne truis	☆
Gautier de Formesèles	☆
Guillaume li Viniers, amis	☆
[3] Jherusalem grant	☆
La douçor d'estée	☆
L'an que la froidure faut	☆
[4] L'autrier par un matinet	☆	.	.	.	☆
Li dous tens de païcor	☆
[5] Mout ai été longement	☆
[6] Mout m'abéli	☆

- [1] Aussi attribuée à Alars de Caus, dans le manuscrit du Roi.
 [2] Attribuée à Guiot de Dijon, dans le manuscrit du Roi.
 [3] Dans le même manuscrit, elle est sous le nom de Gautier d'Espinois.
 [4] A Colars le Bouteiller, dans le manuscrit de Paulmy.
 [5] A Gasse, dans le même manuscrit
 [6] A Marie de Dregnau de Lille, dans le même manuscrit, & dans celui de Noailles.

Puisqu'enfi l'ai entrepris.....
 Quant je voi par la
 Quant li boiscages retentit.....
 Quant voi la flor.....
 Quant voi fenir yver.....

O.

Oïst. (Messire Hugues d')

En lax que chevalier.....
 [1] Maugez tous sains.....

Ostun. (Jacques d')

Bele, sage, simple & plesant.....

P.

Paon. (Philipe)

Se felon & lozengier.....

Pierre. (Robert de la)

Cele que j'aime.....
 Contre le doux tens de may.....s.....
 [2] Hé amors.....
 J'ai chanté mout liement.....
 Joliment me doit chanter.....
 Je chantai de ma dolor.....
 Je ne cuidai mais chanter.....
 Par maintes fois ai chanté liement.....
 Si j'ai chanté.....

Prince, de Morée.

Au nouviau tems que j'oi.....
 Loiaux amors qui m'alume.....

Q.

Quarignon. (Renier de)

Andrieu dou che.....
 Jehan, li quiex a miendre.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	☆
.	☆
.	☆	.	☆	☆	.
.	☆	(a)	.	.	.
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	☆	.	.
.	☆	.	☆	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	☆
☆
.	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆
☆
☆
.	.	.	☆	.	.
—	—	—	—	—	—
.	☆
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	.	☆	.	.
.	.	.	☆	.	.

[1] A Gace Brulé, dans Clairambaut.

[2] Attribuée à Guilbert de Berneville, dans Paulmy.

R.

Renti. (Jean de)

Amours par sa courtoisie.....
J'ai grand pieca delacé de chanter.....
Jehan Bretel, un chevalier.....
Je m'esmerveille forment.....
L'autrier errai.....
* Li rossignols jolis.....
N'est pas sage qui enprent.....
Onques ne sent chançon.....
Plus ke mais ne fuel.....
Qui n'auroit bone amour.....
Se che n'estoit pour dame.....
Se loiautés en amour pooit.....

Robert, de Reims.

Bergier de ville champêtre.....
L'autrier de joute.....
Quant voi le douz tens venir.....
Quand feuillissent li buisson.....
[1] Qui bien veut amors descrire.....

Rogerin, de Cambray.

Nouvele amour qui si m'agrée.....

S

Sauvage, d'Arras.

Amour qui fait de moi tout son.....
[2] Quant li tens pert sa cholor.....
[3] Quant voi paroir la feuille.....
Robert de Bethune.....

Sauvage de Bethune.

[4] Quant voi paroir la fueille.....

Sauvale Coffes.

Amors qui fait de moi tout son coment.....

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
.	.	.	☆	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	(a)	.	☆	.
.	.	.	.	☆	.
.	.	☆	☆	☆	.
.	.	.	.	☆	.
.	.	☆	☆	☆	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆
.	.	☆	☆	☆	.
.	☆
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.	☆
—	—	—	—	—	—
☆

* Chaque couplet commence par le mot qui a fini le précédent.

[1] Attribuée à la Chevre, de Reims, dans Noailles.

[2] A Gautier d'Argies, dans les manuscrits du Roi & de Noailles.

[3] A Sauvage de Bethune, dans le même.

[4] A Sauvage d'Arras, dans le même.

Semilli. (Richard de)

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Ame ne vi grant hardement	☆
Chançon ferai plain d'ire & de pensée	☆	☆	☆	.
Dex s'entremet de garder	☆
De chanter m'est pris corage	☆	☆	☆	.
[1] Gente m'est la saison d'esté	☆
J'aime la plus fide riens qui soit	☆	.	.	.
Je chevauchai l'autrier la matinée	☆	☆	☆	.
[2] L'autrier chevauchai mon chemin	☆	☆	☆	.
L'autrier tout feus chevauchioe	☆	☆	☆	.
Mult ai chanté, rien ne mi peut valoir	☆	☆	☆	.
Par amors ferai chançon	☆	☆	☆	.
Nous venions l'autrier de joer	☆	.	.	.
[3] Quant chiet la fueille	☆
Quant la saison renouvele	☆	☆	☆	.
[4] Quant chante oisiaux	☆

Sendrat ou Sendrat.

Doy home sont auquistout d'un eage	☆
--	---	---	---	---	---	---

[5] Soignies. (Gautier de)

Au tens gent qui raverdoie	☆	☆	☆	.
Conbien que j'aie démoré	☆	☆	☆	.
Dolerousement tourmenté	☆
El mois d'esté qui li tens raffoage	☆	.	.	.
Li tens noviaux & la doçor	☆
L'an que florist la bruiere	☆
Merci amors, or ai mèsfet	☆	.	.	.
Quant j'oi tentir haut & bas	☆	.	.	(a)	.
Tant ai mon chant entrelaisiés	☆

Soiffons. (Raoul de)

Chançon m'estuet & fere, & comencier	☆	☆	☆	☆	.
Quant je voi & fueille & flor	☆	☆	☆	.

[1] A Richard de Fournival, dans le même.

[2] A Jean Erars, dans le manuscrit du Roi.

[3] A Richard de Fournival, dans le même.

[4] Idem.

[5] Peut être ce Gautier de Soignies est-il le même que Gontiers de Soignies. Cependant aucune chanson n'est donnée de l'un à l'autre, dans les différents manuscrits.

Quant voi la glaie meure
 Roys de Navare, fire de Vertu

Soissons. (Thierry de)

A la plus sage & à la plus vaillant
Amis Harchier, cil autre chanteor
Chançon legière à chanter
Destrece de trop amer.....
[1] Encor n'est pas réson
Helas! ere ai-je trop duré

T.

Tarduis. (Joseph)

L'an queles jours sunt

L'on nues mes d'avrill

Thibaut, d'Amiens.

J'ai un cœur trop lent.....

Thibaut, Comte de Champagne, & Roi de Navarre.

[2]. A enviz sent mal qui ne l'apris.....
 . Amours me fait comencier une chançon.....
 . Ansis comme unïcorne sui.....
 . Autant plein de felonie.....
 . Bauduin, ils sont dui amant.....
 . Bien me cuidoie partir.....
 . Bons Roi Thibaut, Sire, conseillés moi.....
 . Chançon ferai que talent m'en est pris.....
 . Chanter m'estuet, que ne m'en puis tenir.....
 . Comenceraï à faire un lai.....
 . Contre le tass qui desbrise.....
 . Coustume est bien, quant l'on tient.....
 . Cuens, je vous port un jeu.....
 . Dame, cil vostres fin amis.....
 — Dame d'amors.....
 . Dame ensi est qu'il m'en convient aler.....
 . Dame l'on dit, que l'on meurt bien de joie.....

[1] Attribuée à Guillaume le Viniers, dans le manuscrit du Roi.

[2] Les chansons marquées par un point, sont dans l'édition de M. de la Raviolière.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
. Dame merci, une riens vos demant	*	*	*	*	*
. De chanter ne me puis tenir	*	*	*	*	*
. De fine amor vient science & beauté	*	*	*	*	*
. De grant joie me suiz touz esmeuz	*	*	*	*	*
. De grant travail & de petit exploit	*	*	*	.
. De ma dame souvenir.....	.	*	*	.	*	.
. De novel m'estuet chanter.....	.	*	*	*	.	.
. De tous mes maux, n'est nus plus plaifans.....	.	*	*	*	*	*
. Diex est ensi come li pelicans.....	.	*	*	*	*	*
. Douce Dame, tout autre pansement.....	.	*	*	.	.	.
. Dou très-donc non à la Vierge Marie	*	*	*	*	*	*
. En chantant voel ma douleur descouvrir	*	*	*	*	*
. En mai la rousée, que nest la flor	*	.	.	(a)	.
. Enpereres ne rois n'ont nul pooir	*	*	.	*	.
. Feuille ne flors ne vaut rien	*	*	*	*	*	*
. J'aloie l'autre ier errant.....	.	*	.	.	*	*
. Je ne puis pas bien mettre en non chaloir.....	*	*	*	*	*	*
. Je ne vois mais nului, qui gieu ne claim	*	*	*	*	*	*
[1] . Je n'ox ehanter trop tard ne trop souvent.....	.	.	*	.	*	*
. L'autre ier par la matinée.....	.	*	*	.	.	.
. L'autre nuit en mon dormant.....	.	*	*	*	*	*
. Les douces dolors	*	*	*	*	*
. Li douz penfers & li douz sovenirs	*	*	*	*	*
. Li roffignoz chante tant	*	*	.	.	.
. Mauvès arbres ne puet florir.....	.	*	*	*	*	*
. Mi grant desir & tui mi grief torment.....	*	*	*	*	*	*
. Nus hom ne puet ami reconforter	*	*	*	*	*
. Ne por mau tens ne por gelée.....	.	*	*	a	*	*
. Par Dieu, sire de Champagne & de Brie	*	*	*	*	*
. Phelipe, je vous demant.....	.	*	*	*	*	*
. Phelipe, je vous demant k'est devenu.....	.	*	*	*	*	*
. Pour coufè d'amer me due.....	*	*	*	*	*	*
. Pour conforter ma pefance.....	.	*	*	*	*	*
. Pour froidure ne pour yver felon.....	.	*	*	*	*	*
[2] Puisqu'il m'estuet de ma dolor.....	*	*

[1] Attribuée au Comte de Braine, ainsi qu'au Roi de Navarre, dans le manuscrit de Noailles & dans celui du Roi.

[2] Dans la Table ancienne du manuscrit du Roi, cette chanson est attribuée au Roi de Navarre. Cependant à la tête de la chanson, on voit écrit en lettres vertes, *Maître Richart, sans doute de Fournival*; par le manuscrit de Noailles la lui donne deux fois. Celui de Clairambault la donne à Gautiers d'Espinois.

- Quant fine amors me prie que je chant.....
 Qui plus aime plus endure
 Robert, veez de perron.....
 Rois Thiebaut, sire, en chantant
 Savés, pourquoi amors a non amours.....
 Signor, faciès ki or ne s'en ira
 Si j'ar lonc tens été en Romanie
 Sire, loez moi à choisir
 Sire, ne me celés mie
 Tant ai amors servies longuement.....
 Tout autre si com fraint nois & yver.....
 Tout autre si com l'ente fet venir
 [1]. Très-haute amors, ki tant s'est abaissée.....
 Une chançon encor voil
 Une chose, Bauduin, vous demande
 Une dolors enoffée.....

Trie. (Jean de)

- Bone dame me proie.....
 Li lons confirs.....

V.

Veau Guillaume.

- J'ai amé trestout mon vivant.....

Vieuxmaisons. (Messire Pierre Gillet de)

- [2] A l'entrant del tans sauvage.....
 [3] Chanter m'estuet, quar pris.....
 Encore m'estuet-il chanter.....
 [4] J'ai oublié peine & travaux
 Mi sui del tout à fine
 Pluie, ne vens, gelée

V.	R.	P.	S.	C.	N.
.	.	☆	.	.	.
.	☆	☆	☆	☆	☆
.	☆	☆	.	.	.
.	☆	☆	☆	☆	☆
☆
.	.	☆	.	.	.
.
.	☆	☆	☆	☆	.
.	☆	☆	☆	☆	☆
.	☆	☆	☆	☆	☆
.	☆	☆	☆	☆	☆
☆	☆
.	☆	☆	☆	☆	☆
.	☆	.	.	.	☆
.	☆
—	—	—	—	—	—
.	☆
.	☆	.	☆	.	☆
—	—	—	—	—	—
.	.	☆	☆	☆	.
—	—	—	—	—	—
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆
.	☆

[1] Attribuée à Perrin d'Angecort, dans Paulmy & dans Clairambaut; & à Pierre Contredit dans celui du Roi, & celui de Noailles.

[2] Attribuée dans le même manuscrit au Chanoine de S. Quentin, & dans celui de Noailles.

[3] A Robert de Marberolles, dans Paulmy & Clairambaut.

[4] A Gasse Brulé, dans Paulmy.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
[1] Quant je voi les vergers.....	.	☆
[2] Quant iver à tel	☆
Quant il ne pert.....	.	☆
Quant li louffeignols	☆	.	(a)	.	.
Se j'ai chanté ce poisse.....	.	☆
Se par chanter m.....	.	☆
<i>Vilain, d'Arras.</i>						
Peau m'est del.....	☆
Joious talent est de moi departis.....	☆
Se de chanter ne poisse tenir.....	.	.	☆	☆	☆	.
<i>Viniers (Gile le) ou Vignerres.</i>						
A ce m'acort que mon chant.....	.	☆	.	.	.	☆
[3] Aler m'estuet là où je trevai	☆	☆	☆	.
Au partir de la froidure dure.....	☆
Amors qui me le comande.....	☆
Beau m'est printens au partir.....	☆
<i>Viniers. (Jaques le)</i>						
[4] De loyal amor jolie	☆	☆	.	.	.	☆
Je suis chil qui tojors foloie	☆
Loiaux amors qui en moi.....	.	☆	.	.	.	☆
<i>Viniers. (Guillaume le)</i>						
A flors ne glais ne voit.....	☆	☆	.	☆	.	☆
Amours grassi	☆	☆	.	☆	.	☆
Amours vostre fers.....	☆	☆	.	☆	.	☆
Bien doit chanter.....	.	☆	.	☆	.	☆
Bone amour cruel	☆	☆	.	☆	.	☆
Chançon renvoisié ne puet.	☆	.	☆	.	☆
Dame des ciels mout.....	.	☆	.	☆	.	☆
De bien amer croit	☆	☆	.	.	.	☆
[5] Encor n'est raison que ma joie	☆	☆	.	☆	.	☆
En mi-mai quant c'est.....	.	☆	.	☆	.	☆
En tout tans se doit	☆	☆	.	☆	.	☆

[1] A Raoul de Ferrières, dans le même.

[2] Idem.

[3] A Hugues Chatelain, d'Arras, dans Noailles.

[4] Attribuée à Jean Fremiaux de Lille, dans Noailles, & dans le manuscrit du Roi & celui du Vatican.

[5] A Thierry de Soissons, dans Paulmy.

	V.	R.	P.	S.	C.	N.
Espris d'ire & d'amor.....	.	☆	.	☆	.	☆
Flors ne glai.....	.	.	.	☆	.	☆
Frere, qui fet mieux.....	.	☆	.	☆	.	☆
Glorieuse Vierge pucelle.....	.	.	.	☆	.	☆
Je me chevauchai pensis.....	.	☆	.	☆	.	☆
Ire d'amors & doutance.....	☆	☆	.	☆	.	☆
La flor d'yver.....	.	☆	.	☆	.	☆
Le bien amer croist sens & cortoisie.....	.	.	.	☆	.	☆
Le premier jour de May.....	.	☆	.	☆	.	☆
Li loufeignols avrillous.....	.	☆	.	☆	.	☆
Moines ne vous.....	.	☆	.	☆	.	☆
Mout à mon cuer.....	.	☆	.	☆	.	☆
Qui merci crie merci doit avoir.....	☆	☆	.	☆	.	☆
Quant ces moissons.....	.	.	☆	☆	☆	.
Qui que voié en amor.....	.	☆	.	☆	.	☆
Ramanbrance d'amors.....	☆	☆	.	☆	.	☆
Se chans ne descars.....	.	☆	.	☆	.	☆
Sire frere, faites mon jugement.....	.	☆	.	☆	.	☆
S'onques chanteurs.....	☆	☆	.	☆	.	☆
Tel fojs chante la jonglere.....	.	☆	.	☆	.	☆
Thomas, je vous vueil.....	.	☆	.	☆	.	.
Virgene pucele royaux.....	☆	☆	.	☆	.	.
Voloirs de faire chançons.....	☆	☆	.	☆	.	☆

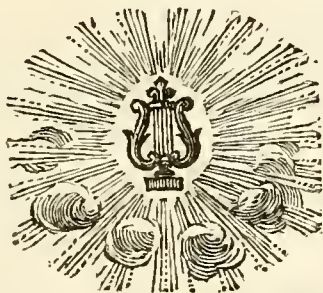


TABLE des Chansons anonimes , qui se trouvent dans les Manuscrits du Vatican , de M. le Marquis de Paulmy , de M. de Clairambaut , de M. de Sainte-Palaye , & de MM. de Noailles.

A

	V.	P.	C.	S.	N.
A LA DOUGOR dont li oïsaux	☆	☆	☆	.
A la fontanele.....	.	☆	☆	☆	.
A la saison dou tems.....	.	.	.	☆	.
A l'entrant de May	☆	.	.	.
A l'entrant , dou tems novel.....	.	.	.	☆	.
A l'entrée de Pascor.....	.	.	.	☆	.
Amis , quel est li mieus vaillant.....	.	.	.	☆	.
Amors de chanter m'avoie	☆	.	.	.
Amors me semont & proie de chanter	☆	☆	☆	.
Amors me semont & prie de canter , mais.....	.	☆	.	.	.
Amors me tient en espérance.....	.	☆	☆	☆	.
Amors ne se puet celer	☆	.	.	.
Amors qui m'a en sa baillie reçu.....	.	☆	☆	☆	.
Amors qui sorprent	☆	☆	.
Amors dont je me cuidois	☆
Amours est une merveille	☆	.
Amours m'a pris & mis en sa prison	☆	.
Amours me donne achoison de chanter	☆	.
Amours m'est el cuer entrée.....	☆
Amours , que porrai devenir.....	☆
Amours qui a son oes.....	.	.	.	☆	.
Amours qui m'a doné je l'en merci	☆	.
Apris ai qu'en chantant plorer	☆	☆	.
Avant hier en un vert pré.....	.	☆	☆	☆	.
Au comencier del'amor qui m'agrée.....	.	☆	☆	☆	.
Au comencier de totes mes chansons.....	.	.	.	☆	.
Aucune gent ont dit par félonie	☆	.
Aucun vuelent demander	☆	.
A une fontaine lès un bois ramé	☆	☆	☆	.

	V.	P.	C.	S.	N.
Au nouviau tems toute riens s'éjoïst.....	.	☆	.	.	.
Au par issir de la campagne.....	☆
Au partir d'esté & de flor.....	.	☆	☆	☆	.
Au renouvel du tems.....	.	☆	☆	☆	.
* Attribuée à Gasse dans le manuscrit du Roi, & au Chatelain de Coucy, dans le Roman.....					

Au reparier que je fis de Prouvence.....	.	.	☆	☆	.
Au tems d'Aoust que feuille de boschet.....	.	.	.	☆	.

B.

	V.	P.	C.	S.	N.
Bel avantaige a de chanter.....	.	.	.	☆	.
Bele & blonde à qui je suis tout.....
* Chaque couplet finit par le mot qui commence le suivant. . .					
	.	☆	☆	.	.
Biau m'est quant voi verdier.....	.	☆	☆	☆	.
Bien ai perdu le grant.....	☆
Bien cuidai garir amors.....	.	☆	☆	☆	.
Bien cuit dou frais ne gouterà.....	.	.	.	☆	.
Bien doit amors guerredonner.....	.	☆	.	☆	.
Bien doit chanter quant dire.....	.	.	.	☆	.
Bien me deusse targier.....	.	☆	☆	☆	.
Bien font amours leur talent.....	☆
Bien m'ont amor entrepris.....	.	.	.	☆	.
Boine amours ki m'agrée.....	☆
Bois ne lis ne rose en Mai.....	.	☆	.	.	.

C.

	V.	P.	C.	S.	N.
Car me conseillies, Jehan.....	.	☆	☆	☆	.
C'est en Mai quant reverdoie.	☆	☆	.
Chançon de pleur & de sopirs.....	.	.	.	☆	.
Chascun un voi le tens	☆	.
Chanterai par grant envie.....	.	☆	☆	☆	.
Chanter me convient plain d'ire.....	.	.	☆	☆	.
Chanter me font amors & resjoir.....	.	☆	.	.	.
Chanter m'estuet plain d'ire & de pefance.....	.	☆	☆	☆	.
Chanter vueil d'amors.....	.	☆	☆	☆	.
Chanter vueil en nouviau son.....	.	.	☆	☆	.
Coment qu'amors me destreigne	☆	☆	.
Com iré d'amours.....	.	☆	.	.	.
Confors me prie & semont.....	.	.	.	☆	.
Conseillés moi, Jean de Grieviler.....	☆

	V.	P.	C.	S.	N.
Contre le frois tans d'yver.....	.	.	.	☆	.
Contre le tems d'esté qui.....	.	☆	.	.	.
Contre le tems que je voi qui repaire.....	.	☆	☆	☆	.
Cuvelier, & vous, Ferris.....	☆
Cuvelier, s'il est ensi.....	☆
Cuvelier, vous amérés.....	☆

D.

	V.	P.	C.	S.	N.
Dame qui cors honorés.....	☆
D'amours me plaing plus.....	.	.	☆	.	.
Dame m'érchi, une riens.....	☆
Dé cuer dolent & plein d'ire.....	.	.	.	☆	.
Dedans mon cuer naist une.....	.	.	.	☆	.
De la joie que des estant.....	.	.	.	☆	.
De la proceffion au bon abbé.....	.	.	.	☆	.
Desormés ne me puis taire.....	.	.	☆	☆	.
Destroiz d'amours & pensis.....	.	☆	.	.	.
Destroiz de cuer & de mal.....	.	☆	☆	☆	.
Devers chastel vilain me vient.....	.	.	.	☆	.
De vous, amors, me complaing.....	.	☆	☆	☆	.
Dex ! con m'ont mort norrices.....	.	.	.	☆	.
Dex ! Je n'ose nommer amie.....	.	☆	☆	☆	.
Dex faut madame & douce.....	.	.	.	☆	.
Dites, seignor, que devroit.....	.	.	.	☆	.
Donc ère d'amors enseigné.....	.	.	.	☆	.
Douce dame mi grant desir.....	.	.	.	☆	.
Douce dame, mult sui liez.....	.	☆	.	.	.
Dous rouffeignols jolis.....	☆
Dous est liiaux qui met.....
* Donnée à Adam le Bossu, dans le manuscrit de Noialles...	.	.	.	☆	.

E.

	V.	P.	C.	S.	N.
En Avril au tems pascour.....	.	☆	.	.	.
En ceste note dirai.....	.	☆	☆	☆	.
En chantant m'estuet.....	.	☆	☆	☆	.
En chantant me vueil complandre.....	.	.	.	☆	.
En chantant plaing & sopir.....	.	.	.	☆	.
Encontre esté qui nous argue.....	.	☆	☆	☆	.
En doucé dolor aurai longuement.....	.	.	.	☆	.
En esmai & en confort ne scai.....	.	.	.	☆	.

	V.	P.	C.	S.	N.
En espoir d'avoir	☆
En la douce saison d'estey	☆	.
En ma forest entrai l'autrier	☆	.	.	.
En mai au douz tems nouvel	☆	☆	☆	.
En mai la rousée	☆	.	.	.
En mars quant la violette	☆	.	.	.
Ennui & désespérance	☆	.
En pascor un jour estoie	☆	☆	.
Ens ou cuer m'est entrée	☆	.
En une praele lez un vergier	☆	☆	☆	.
En une praielle trouvai l'autrier	☆
E serventois t'en iras droit	☆	☆	☆	.
Ensi con cil qui cuevre	☆	.
F.					
Fine amors me fait chanter	☆	.
Flor ne verdure de pré	☆	☆	☆	.
Flor ne verdour ne m'a plu	☆	☆	.
Force d'amors me fet dire	☆	☆	☆	.
Force d'amors qui m'a en son	☆	.	.	.
G.					
Gent de France mult estre	☆	.	.	.
Grand pieça que ne chantai	☆	.
H.					
Hui main par un ajournant	☆	☆	☆	☆	.
J.					
J'ai bon espoir d'avoir joie	☆	☆	.	.
J'ai chanté mult liement	☆
J'ai cuer & gent doit avoir	☆	.	.	.
J'ai maintes foiz d'amours	☆	☆	☆	.
J'ai novel comandement	☆	.
J'ai oublié paine & travaux	☆
Ja nus hons pris ne dira sa réson	☆	☆	☆	.
Jean Bretel, par raison	☆
Je chant par droite raison	☆	☆	☆	.
Je n'aurois jamais voïoir de nule	☆	.

	V.	P.	C.	S.	N.
Je ne chant mais dou tems qui reverdit	☆	.
Je ne mi vueil de bone amor retraire	☆	☆	.
Je ne puis entr'oublier mon grant damage.....	☆
Je ne tieng mie à sage aussi ne fait	☆	.
Je n'oi pieça nul talent de chanter.	☆	.
Je soloie entrenvoisiéss.	☆	.
Je suis espris doucement.....	.	.	.	☆	.
Je suis votre ligement	☆	.	.	.
Je vous proie, dame, marvie.....	☆
Il covient qu'en la chaudoire	☆	.
Il me covient renvoisier	☆	.
Il m'est avis que nus ne puet chanter	☆	.	.	.
Joie d'amors que j'ai tant desirée	☆	.
Jolis plain de mon amor	☆	☆	.	.
J'osasse bien jurer n'a plus lon tems	☆	.
K.					
ki bien veut amours descrire	☆
L.					
L'amours dont sui espris me semont.....	.	.	.	☆	.
Là où la foible & la flor	☆	.
Las ! pourquoi m'entremis d'amer	☆	☆	☆	.
Lasse ! pourquoi refusai	☆	☆	☆	.
L'autrier en une praele	☆	.	.	.
L'autrier estoie en un vergier	☆	☆	☆	.
L'autrier m'en aloie.....	.	☆	☆	☆	.
L'autrier par une matinée.....	.	☆	☆	☆	.
L'autrier quant je chevauchois	☆	.	.	.
L'autrier quant je chevauchois tout droit	☆	☆	☆	.
L'autrier tout seul chevauchois.....	.	☆	☆	☆	.
Léaux amors puisqu'enfin	☆	.
Le Brun tems voi esclarcir	☆	.
Les gens me dient que g'enpir
Li Chatelain de Coucy ama tant	☆	☆	☆	.
Li douz chant de l'oïseillon que.....	.	.	.	☆	.
Li joli tems d'estey que je voie	☆	.
Li maus d'amours me plaît	☆
Li rossignox que j'oi chanter
* Le mot qui finit un couplet est le même qui commence le suivant...	.	.	☆	☆	.

	V.	P.	C.	S.	N.
Li tens d'esté renvoisiez & jolis.....	.	☆	☆	.	.
Li trez dous maus que j'endure.....	.	.	.	☆	.
Loial amour qui m'est el cuer.....	.	☆	☆	☆	.
Loiaus desirs & pensée jolie.....	.	.	.	☆	.
Lons desirs & longue atente.....	.	.	.	☆	.
Lorsque rose ne fueille ne flor.....	.	.	.	☆	.
Lorsque vois le boiffon en verdure.....	.	.	.	☆	.
M.					
Ma chançon n'est pas jolie.....	.	☆	☆	☆	.
Madame me fait chanter.....	.	.	.	☆	.
Ma douce dame, on ne crois.....
Ma douce dame, que j'ai encor.....	.	☆	☆	☆	.
Marvis reson qui convoise.....	.	☆	☆	☆	.
Mere à dous Roi.....	☆
Mere au Roi Poissant.....	☆
Merveilles est que toujours.....	.	☆	☆	.	.
Moines ne nous ennui pas.....	☆
Mult m'a demoré.....	.	☆	☆	.	.
N.					
Ne lairai que je ne die de mes maus.....	.	.	.	☆	.
Ne rose ne flor de lis.....	.	☆	☆	☆	.
N'est pas saige ki me torne à folie.....	☆
Ne fui pas si esbahi por yver.....	.	.	.	☆	.
O.					
Oi mi amors si dure départie.....	.	.	.	☆	.
On me deffent que mon coer.....	☆
Onques mais jor de ma vie.....	.	.	.	☆	.
Onques ne mes poi percevoir.....	.	.	.	☆	.
Or ne puis-je plus celer le mal d'amour.....	.	.	.	☆	.
Or ferois merci de saison.....	.	.	.	☆	.
P.					
Panser mi font & voillir granz.....	.	.	.	☆	.
Par force quant m'esbahiz.....	☆
Par le tems bele.....	☆	☆	☆	☆	.

	V.	P.	C.	S.	N.
Par mainte foiz ai chanté.....	.	☆	☆	☆	.
Par mon cuer à ma joie.....	.	☆	.	.	.
Pensif contre une bruyere.....	☆
Pensif d'amours , joieus & corrociez.....	.	☆	☆	.	.
Pluïn de tristace & de désespérance.....	.	☆	☆	.	.
Pluie ne vens , gelée ne froidure.....	.	☆	☆	.	.
Poine d'amors & li mal que j'en trei.....	.	.	.	☆	.
Por cele où m'entente ai mise.....	.	☆	☆	☆	.
Por mon cuer à joie atraire.....	.	.	☆	☆	.
Pour demorer en amour sans retraire.....	.	.	.	☆	.
Povre vieilleſſe m'aſaut.....	.	.	.	☆	.
Pour faire l'autrei voluté.....	.	.	.	☆	.
Pour moi renvoïſier.....	.	☆	☆	.	.
Puiſque li maux qu'amours me fait.....	.	.	.	☆	.
Puiſqu'en chantant covient que me déport.....	.	.	.	☆	.
Q.					
Quant oi ſentir & bas & haut.....	.	☆	.	.	.
Quant ſine yvers que cil arbres.....	.	☆	☆	☆	.
Quant florifent la prée.....	.	☆	☆	☆	.
Quant je chevauchois.....	.	☆	☆	☆	.
Quant je voi eſté , adonc ſui jolis.....	.	☆	☆	☆	.
Quant je voi fremir la brueille.....	.	☆	☆	☆	.
Quant je voi la flor novele.....	.	☆	☆	☆	.
Quant je voi yver retorner.....	.	.	.	☆	.
Quant je voi le roſſignol chanter.....	.	☆	.	.	.
Quant la flor de l'eſpinete voi.....	.	.	.	☆	.
Quant la rouſſée au mois de mai.....	.	.	☆	.	.
Quant la ſaiſon deſirée eſt entrée.....	.	.	.	☆	.
Quant li boſcages retentiſt.....	.	☆	.	.	.
Quant li nouveau tens deſine ..	.	☆	☆	☆	.
Quant li noveax tems d'eſté.....	.	.	.	☆	.
Quant li oiſellon.....	.	☆	☆	☆	.
Quant li tens torne à verdure.....	.	☆	☆	☆	.
Quant Mars commence & Février.....	.	☆	☆	☆	.
Quant neſt flor blanche & vermeille.....	.	☆	☆	☆	.
Quant par douçour dou tems novel.....	.	.	.	☆	.
Quant voi blanchoyer la flor.....	.	☆	☆	.	.
Quant voi eſté & le tems revenir.....	.	☆	.	.	.
Quant voi ſuille & flor d'eſté.....	.	.	.	☆	.
Quant voi la prime ſlorette ,.....	.	☆	☆	☆	.

Quant voi la flor novele
 Quant voi le tems & froidure
 Quant voi li douz tems bel & cler
 Quant voi li douz tems revenir
 Quant voi le novel tens venir
 Quant voi née
 Quant voi reverdir l'arbroie
 Quant voi raverdir vergier
 Quant yver trait à fin
 Quar eusse-je cent mile marcs
 Que fait pourquoi amors
 Qui à chanter veut entendre
 Qui porroit un guierredon

R.

Rosé, ne flor, ne verdure.....

S.

Se j'ai du monde la flor
 Se j'ai chanté, ne m'a gaires.....
 Se par forez de merci
 Se valors vient de mener.....
 Sire Michiel, respondés.....
 S'onc ire d'amors enseigna
 Sovent m'ont demandé la gent.....
 Souvent me vient au cuer.....
 Souvent souspire

T.

Tant ai au cuer ire & cruel.....
 Tant ai d'amour après &
 Tant ai d'amours qu'en
 Tant me plaist à l'estre à mis.....
 Telx nuit qui ne peut aidier
 Tout autrei con dou soleil.....
 Trop est cist mondes cruaux.....
 Trop m'abélift quant j'oi.....
 Trop sui d'amors enganés.....

V.	F.	C.	S.	N.
.	☆	.	.	.
.	.	.	☆	.
.	☆	.	.	.
.	☆	☆	☆	.
.	.	.	☆	.
.	☆	.	☆	.
.	☆	☆	☆	.
.	☆	☆	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	☆	☆	.	.
.	.	.	☆	.
.	☆	.	.	.
—	—	—	—	—
.	☆	.	.	.
—	—	—	—	—
.	☆	☆	.	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	☆	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.
.	.	.	☆	.

V.

Vers , & réson & mesure.....
 Un main me chevauchois.....
 Un petit avant le jour.....
 Volés-vous que je vous chant

<u>V.</u>	<u>P.</u>	<u>C.</u>	<u>S.</u>	<u>N.</u>
.	☆	.	.	.
.	.	.	☆	.
☆
.	☆	.	.	.

On trouve dans ces Manuscrits plusieurs autres Chançons anonymes ; mais ayant reconnu quels en étoient les auteurs , nous les avons portées à leur article.



CHAPITRE VIII.

*De quelques Poètes lyriques Français du quatorzieme & du
quinzieme siecles.*

ALAIN CHARTIER, né en 1386, florissait en 1436, fut Secrétaire des rois Charles V, Charles VI & Charles VII, & eut une si grande réputation, qu'on l'appelait le pere de l'éloquence.

Pasquier prétend que Marguerite d'Écosse, femme de Louis XI, alors Dauphin, passant un jour dans une salle où Alain Chartier dormait, elle alla baïser sa bouche devant ceux qui l'accompagnaient; & voyant qu'on était étonné de ce qu'elle baïfait un homme si laid, elle leur dit, ce n'est point l'homme que je baïse, c'est la bouche de laquelle sont sortis tant d'excellens mots & tant de discours si sages.

ALBRET (Le Capdet Delebret), celui dont il est question dans les poésies du Duc d'Orléans, était, selon les apparences, frere, cousin ou neveu de Charles d'Albret, Connétable de France, tué à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415, où il commandait l'avant-garde.

R O N D E L.

Dedens l'abîsme de douleur,
Où tant a d'amere saveur
Aussi d'angoisseuse détresse,
Me trouve tourmenté sans cesse.
Madame, par votre douceur,
Secourez ce bon serviteur,
A qui l'on fait tant de rudesse.
Dedens, &c.

Las! ostez-lui tout malheur;
Ou autrement il se tient feur
De jamais n'avoir que tristesse;
Dont fauldra que sa vie cesse,
Piteusement en grant langueur.
Dedens, &c.

ALENÇON (Le Duc d'). Jean I, Duc d'Alençon, petit-fils de Charles de Valois, qui était frere de Philippe de Valois, Roi de France, naquit le 9 Mai 1385, & embrassa le parti des enfans du Duc d'Orléans, assassiné en 1407, contre le Duc de Bourgogne, auteur de cet assassinat. Ce fut en leur faveur que le Roi érigea le comté d'Alençon en duché-pairie en 1414. Il commandait l'armée à la fameuse bataille d'Azincourt, donnée le 25 Octobre 1415, & y fut tué, après avoir vaillamment combattu. Il était bisaïeul du Duc d'Alençon, beaufrere de François I, qui mourut à Lyon le 4 Avril 1525, de regret de n'avoir pas combattu, comme il devait, à la bataille de Pavie. En lui s'éteignit la branche des Ducs d'Alençon qui avait duré deux cent ans; le duché fut alors réuni à la Couronne, quoique le Duc d'Alençon laissât deux sœurs mariées, l'une au Duc de Vendôme, & l'autre au Marquis de Montferrat.

Jean II, fils de Jean I, né à Argentan le 22 Mats 1409, fut pris à la bataille de Verneuil en 1424, & servit ensuite Charles VII avec la plus grande fidélité. Cependant il fut soupçonné d'être auteur de la mésintelligence de Louis XI, alors Dauphin avec son pere; il fut aussi accusé de diverses intelligences avec les Anglais; on lui fit son procès, & il fut condamné à avoir la tête tranchée le 10 Octobre 1456 (a). Cette sentence ne fut pas exécutée, & le Duc d'Alençon fut remis en liberté par Louis XI. Mais étant retombé dans le même crime, il fut une seconde fois arrêté, son procès fait de nouveau, & condamné à mort le 14 Juillet 1474. Deux ans après, il sortit du château de Tours & mourut immédiatement ensuite. On l'enterra aux Jacobins. Il avait épousé Jeanne d'Orléans, fille de Charles, Duc d'Orléans, & de Jeanne de France, fille de Charles VI & d'Isabeau de Baviere.

On ne fait lequel de ces deux Princes a composé des poésies.

ANGOULÊME (Comte d') Monsieur. Jean d'Orléans, surnommé le Bon; fils cadet du Duc d'Orléans & de Valentine de Milan, & petit-fils de Charles V, Roi de France, eut du goût pour la poésie, ainsi que son frere Charles d'Orléans. Il demeura en ôtage en Angleterre, depuis 1412 jusqu'en 1444, pour les cent mille écus prêtés par les Anglais à la

(a) On peut voir, dans le manuscrit des poésies de M. le Duc d'Orléans, le discours que ce Prince prononça en faveur du Duc d'Alençon.

Maison d'Orléans, pour faire la guerre à celle de Bourgogne. Il mourut à Cognac le 30 Avril 1467, & laissa de Marguerite de Rohan, Charles, Comte d'Angoulême, marié à la fameuse Louise de Savoie, & de ce mariage vint :

1°. François I, Roi de France. 2°. Marguerite de Valois, Reine de Navarre, si célèbre par sa beauté & par son esprit.

R O N D E L.

Crié soit à la clochette,
Par les rues sus & jus, (haut & bas)
Fredet, on ne le voit plus;
Est-il mis en oubliette?

Jadis il tenoit bien compte
De visiter ses amis;
Est-il Roi, ou Duc ou Comte,
Quant en oubli les a mis?

Banni à son de trompette,
Comme marié confus;
Entre Chartreux ou Reclus,
A-t-il point fait sa retraite?
Crié soit, &c.

AURIOL (Blaise d'), de Castelnaudari, où il était Chanoine, né vers 1480, a fait plusieurs poèmes & des chansons, pillées entièrement des ouvrages de Charles, Duc d'Orléans. Les Auteurs des annales poétiques ont dit qu'en 1533, d'Auriol harangua François I à son passage à Toulouse, au nom de l'Université; & que sur ses représentations, le Roi accorda à cette Université la qualité de noble, & aux Professeurs le privilege de faire des Chevaliers. D'Auriol fut le premier décoré de ce titre. Ils rapportent aussi, d'après Bodin, que d'Auriol avait tant de foi dans l'astrologie, que plusieurs Astrologues ayant annoncé un nouveau déluge pour l'an 1524, il se fit faire un bateau pour tâcher de se sauver.

BELLE-PERCHE (Gautier de), Auteur du Roman de *Judas Machabée*; n'eut pas le tems de l'achever avant de mourir (a).

(a) Il y avait un Pierre de Belleperche, Evêque d'Auxerre, Chancelier sous Philippe-le-Bel, mort en 1308.

BLOSSEVILLE, Poète du quinzième siècle, dont on a conservé quelques rondeaux dans le manuscrit de Charles, Duc d'Orléans.

BOUCICAULT (Le Meingre de). Dans le manuscrit des poésies de Charles de Valois, Duc d'Orléans, on en trouve quelques-unes de Boucicault. Il n'y avait alors que deux Seigneurs de cette Maison; 1°. Jean de Boucicault, second Maréchal de France de ce nom, son père l'ayant été sous le Roi Jean, après la bataille de Poitiers. 2°. Jean son fils, qui mourut avant l'âge de vingt ans. Nous croyons que les poésies doivent être attribuées à son père, qui ayant été fait prisonnier, ainsi que le Duc d'Orléans, à la bataille d'Azincourt, fut conduit avec lui en Angleterre, & put, ainsi que lui, charmer sa captivité, en faisant des vers. Il ne supporta sa prison que six ans, & y mourut en 1421, après s'être démis de sa dignité de Maréchal de France en 1418. Son fils avait été tué à la bataille d'Azincourt en 1415; & Antoinette de Beaufort, sa femme, était morte en 1416, de regret de la mort de son fils, & de chagrin de la captivité de son mari.

R O N D E L.

Montrer on doit (a) qu'il en desplaize
Du meffait, à qui n'a pouvoir
De servir; car si cru pourvoir
En parler, il semble qu'il plaize.
Qui ne peut, pour le moins se taize,
Et face en dueil lermes plouvoir.
Montrer on doit, &c.
Du meffait, &c.

Mais dire qu'on n'a temps, ne aise,
Pour aage, d'y faire devoir,
Chascun seet bien apparcevoir
Que peu courée tost se rapaise.
Montrer on doit, &c.

BOULAINVILLIERS (Philippe de). *Robert de Boulainvilliers* avait épousé en 1430, *Marguerite d'Harcourt*, qui épousa en secondes nocces Raoul d'Estouteville, Seigneur de Rames.

(a) (Quand on n'a pas le pouvoir d'empêcher une mauvaise action, on doit au moins témoigner qu'elle déplaît; car en parler sans courroux c'est montrer qu'on l'approuve).

Jean de Boulainvilliers, Seigneur d'Offignier, avait épousé vers 1370 *Béatrix de Châtillon*, qui épousa depuis *Collard de Tanques*, lequel fut fait premier Ecuyer du Roi le 10 Janvier 1376.

Philippe, dont nous faisons mention, était probablement le petit-fils de l'un des deux. On trouve des chansons de lui dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

C H A N S O N.

Hola, Hola, soupir, on vous hoit (a) bien ;
 Vous vous cuidez embler (b) trop croyement,
 Contrefaisant un peu le (c) cayement ;
 Grant fain avez que on vous die, tien
 Vous ne querez que d'un cuenr le soustien ;
 C'est de telz gens tousjours l'esbatement,
 Hola, hola, &c.
 Vous vous, &c.

Trop vous hastez de vray, comme je tien ;
 Car l'on congnoist vostre fait clèrement.
 Une autrefois, faites plus faigement,
 Car maintenant vous n'y gagnerez rien.
 Hola, hola, &c.

BOURGOGNE (Le Duc d'). Ce Prince était Philippe III, surnommé le Bon, né le 30 Juin 1396, qui institua l'ordre de la toison d'or le 10 Janvier 1430, & mourut le 15 Juin 1467. Il était père de Charles-le-Téméraire, dernier Duc de Bourgogne.

Balade en réponse au Duc d'Orléans, prisonnier en Angleterre.

S'il en estoit à mon vouloir,
 Mon maistre & ami sans changier,
 Je vous assure, pour tout voir,
 Qu'en vo fait n'auroit nul dangier ;
 Mais par deça, sans attargier (d),

(a) Entend.

(b) Echapper trop secrètement.

(c) Le crocodile.

(d) Sans tarder.

Vous verroye hors de prison,
 Quitte du tout, pour abregier,
 En ceste présente saison.

Se cel don povez recevoir,
 Par la grace Dieu, de légier,
 Pourrez tel à paix esnouvoir
 Qui la desire esloigner :
 Nul contre n'osera songier.
 Par confort aurez bel & bon,
 Se Dieu nous veut assoulagier.
 En ceste présente saison.

Mettons-nous en nostre devoir,
 Qu'en paix nous puissions herbergier ;
 Il n'est au monde tel manoir,
 Qui desir a de s'y logier :
 Abregeons sans plus prolongier ;
 Il en est temps, ou jamais non,
 Pour nous de guerre s'éloigner
 En ceste présente saison.

E N V O I.

Or pensons de vous allégier
 De prison pour tout engaigier,
 Se n'avons paix & union ;
 Et du tout m'y vueil obligier
 En ceste présente saison.

CADIER, Poète du quinzième siècle, dont on trouve un rondeau dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

CAILLAU (Maître Jean). On trouve quelques petites pièces de lui, ainsi que de *Simon Caillau*, dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans. Ils vivaient en 1420.

CHATELAIN (Georges), Gentilhomme Flamand, élevé dans la Maison des Ducs de Bourgogne, composa un recueil des choses merveilleuses de son temps.

Jean Moulinet était son disciple. Il mourut en 1475.

CHEVALIER (Maître Pierre), Poète du quinzième siècle, dont on trouve quelques pièces dans le manuscrit de Charles, Duc d'Orléans.

CLERMONT (Comte de). Charles I, nommé Comte de Clermont du vivant de Jean I, son père, Duc de Bourbon, à sa mort embrassa le parti de Charles VII, alors Dauphin, & lui fut toujours fidèlement attaché. Il mourut en son château de Moulins, le 4 Décembre 1456. On trouve plusieurs pièces de lui dans le manuscrit du Duc d'Orléans.

B A L L A D E.

J'amasse ung trésor de regretz
Que ma tant amée m'envoie;
Mais jusqu'à ce que je la voye,
Ne partiront de mes secretz.

La cause pourquoy je la cele;
Ses griefs maux qui me font mourir,
C'est pour garder l'honneur de celle
Qui ne me daigne secourir.

Plus l'eslogne (a), plus d'elle est près
Mon cœur, dont mon povre œil lermoye (b);
Il n'est doloir que la moye (c);
Car quant j'ay assez plaint après,
J'amasse, &c.

COQUILLART était en 1478 Official de Rheims; & fit des vers fort libres, sur-tout pour un homme de son état. Il mourut de regret d'avoir fait une perte considérable au jeu de la moire.

Marot s'est ainsi égayé sur sa mort :

« La mort est jeu pire qu'aux quilles
» Ni qu'aux échecs, ni qu'au quillart.
» A ce méchant jeu, Coquillart
» Perdit sa vie & ses coquilles.

(a) Plus je m'éloigne.

(b) Pleure.

(c) Que la mienne.

Allusion aux coquilles d'or que portait Coquillart dans ses armes.

Un galant mignon certain soir,
Se présentant à l'huis derrière,
Pour sa douce amie aller voir,
Ne trouva que la chambrière.
La chambrière qui fut belle,
Bien usa de l'occasion;
Elle prit ce bien-là pour elle,
Et eut cette provision:
Assavoir si punition
Doit souffrir, comme l'arconnesse,
Et quelle restitution
Elle doit faire à sa maîtresse?

CUISE (Antoine de), Poète du quinzième siècle, dont on trouve quelques rondeaux dans le manuscrit des poésies de Charles d'Orléans.

DAMIEN (Benoit), Poète du quinzième siècle, dont on trouve quelques vers dans le manuscrit de Charles, Duc d'Orléans.

ESCUREL (Jehannot de l') a fait paraître vers le commencement du quatorzième siècle des chansons sur l'amour & la galanterie.

Chanson de l'Escurel.

Vieux langage.

Traduction.

Amours aux vrais cueurs commune
M'a à amer adonné
Noble Dame en qui fortune,
Nature & grace ont ouvré.
Si qu'en bonté, n'en biauté,
Je crois, n'a point de pareille.
Qui la voit s'en esmerveille.

Franc cuer ha, dous sans rancune;
S'a le cors si bien fourmé
Quer je n'en sai au monde une
Tant belle à ma volenté.
J'a regard enamouré,
Face à point blanche & vermeille.
Qui la voit s'en esmerveille.

« Amour, qu'éprouvent ordinairement les
» cœurs vrais, m'a forcé d'aimer une noble
» Dame, que fortune, graces & nature se
» plurent tellement à orner, qu'en bonté
» ainsi qu'en beauté elle n'a point d'égale,
» & que qui la voit en est étonné.

» Elle a le cœur franc & doux sans rancune,
» & le corps si parfait, que selon
» moi il n'est point au monde une femme
» aussi belle. Elle a les regards amoureux,
» les joues blanches & vermeilles. Qui la
» voit en est étonné.

Pour ce qu'aim si haut, aucune
Gent m'ont nice clamé.
Mal font, car Amour chacune
Personne esprent à son gré;
Ce m'a fait ainssi osé.
Par quoi s'en m'en desconseille,
Qui la voit s'en esmerveille.

Vo vair euil m'i font attraire,
A vous, Dame débonnaire.
Ne ja ne m'en quier retraire,
Ains vous serviré
Tant com vivré.

» Certaines gens en me voyant aimer
» si haut, m'ont traité d'insensé; ils ont
» tort, car amour enflamme chaque homme
» à son gré: c'est lui qui m'a rendu si hardi.
» Par quoi si l'on me désaprouve, qui la
» verra en sera étonné.

» Vos yeux bleus m'attirent vers vous,
» douce Dame, & je ne desire pas m'en
» retirer; mais je veux vous servir tant que
» je vivrai.

EUSTACHE DESCHAMPS, dit Morel, vivait sous Charles VI. On voit par le manuscrit de ses poésies, qui est à la bibliothèque du Roi, qu'il était châtelain de Fîmes, Ecuyer Huissier d'armes de Charles, & son Bailli de Senlis. Il a composé un grand nombre de ballades, chansons royaux, chansons balladées, rondeaux, virelais, lais, traitiés, farces, moralités, dits, lettres missibles, commissions, supplications, & autres pieces. On trouverait dans ce recueil beaucoup de morceaux intéressans pour l'histoire de France, depuis 1350 jusqu'en 1420. Cette dernière époque ferait croire que Deschamps survécut fort peu au Roi Charles. Il fait mention dans ses poésies, de Machaut, de Sohier & de plusieurs autres Poètes de son tems. On trouve aussi de lui dans le manuscrit une complainte de l'Eglise, en prose latine, sur le schisme de Pierre de Lune, datée du 13 Avril 1393. Sa piece principale, & l'une des plus curieuses, est celle dans laquelle il dépeint d'une manière très ingénieuse tous les embarras, les suites fâcheuses, & les maux tant moraux que physiques du mariage. Elle est intitulée, *Mirouer du Mariage*, & n'est point achevée; la mort n'ayant pas permis à l'auteur de la finir.

Le *Songe du vieux Pèlerin*, ouvrage du même siècle, dont l'Abbé le Beuf a donné une notice très curieuse dans les mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, parle avec éloge de Deschamps. L'Auteur s'adressant au Roi Charles VI, & lui conseillant de s'abstenir des lectures dangereuses ou frivoles, & de se livrer à celles qui sont utiles, dir: *Tu peux bien lire & ouïr aussi les dictiez vertueux de ton serviteur & officier Eustache Morel.*

Eustache Deschamps parle plusieurs fois de quelques instrumens, dont il ne nous reste aucune connaissance.

Plus ne fera chançon, livre, ne champs,
Ainçois joura de la *turlurette*,
Et s'en ira dire comme un truans
A Montagu qui l'y paye sa dette.

Page 208.

Il parle aussi du *contrepoint*.

Je vous montrerai la figure
Du contrepoint, & la mesure
Des semi breves accorder,
De faindre la voix, de monter
Et de deschanter à rebours....
Allés, qu'on puißt vous étrangler,
Doit-on ainsi parler d'amours?

Page 311.

Le mot *solfier* était déjà en usage.

Marion qui s'entendi
A *solfier* mist cuer & cure,
Quant la douçour de l'art senti,
Qui du livre fist l'ouverture.

Idem.

Le manuscrit du Vatican lui donne cette chanson.

Souffrez, mari,
Et si ne vous anuit.
Demain m'avés & mes amis anuit.
Je vous deffenc k'un seul mot n'en parlés.
Souffrés, maris, & si ne vous mouvés.
La nuit est courte, a par mains me raürés,
Quant mes amis ara fait son déduit.

Souffrez, maris, &c.

« Souffrez, mon mari, & qu'il ne vous
» ennuie pas. Vous m'aurez demain, &
» mon ami aujourd'hui. Souffrez, mon
» mari, & ne murmurez pas. La nuit
» est courte, vous m'aurez à votre tour,
» quand mon ami aura pris son plaisir.
» Souffrez....

Ballade pour Machaut, par *Eustache Deschamps*.

Armes, Amours, Dames, Chevalerie,
Clercs Musicans, fai-titres en François,

Tous sophistes, toute poëterie,
 Tous ceuls qui ont mélodieuse voix,
 Ceulx qui chantent en orgue aucune fois,
 Et qui ont cher le doulz art de Musique,
 Dementés dueil, plourés (car c'est bien drois)
 La mort Machau, le noble réthorique.

Onques d'amours ne parla en folie,
 Ains a esté en tous ses dits courtois:
 Aussi a moult pléu sa chanterie
 Aux grands Seigneurs, à Dames & à Bourgeois.
 Le Orpheus assez lamenter dois
 Et regretter d'un regard autentique,
 Arethuse & Alpheus, tous trois,
 La mort Machau, le noble réthorique.

Priés pour lui, si que nul ne l'oublie.
 Ce vous requiert le bailli de Valoys :
 Car il n'en est aujourd'hui nul en vie
 Tel comme il fut, ne ne fera desmois.
 Complainit fera de Princes & de Roys,
 Jusqu'à long-tems pour sa bonne pratique.
 Vestés vous noir; plourés tous, Champenois,
 La mort Machau, le noble réthorique.

Rubebes, leuths, vielles, syphonie,
Psalterions, trestous instrumens coys,
Roths, guiterne, flautres, chalemie,
Traversaines, & vous nymphes de boys,
Tympanne aussi, mettés en œuvre dois
 Et le choro : n'y ait nul qui replique.
 Faiçtes devoir, plourés, gentils Galois,
 La mort Machau, le noble réthorique.

FARET, Poëte du quinziesme siecle, dont on trouve des poésies dans le
 manuscrit de Charles, Duc d'Orléans.

R O N D E L.

Au milieu d'espoir & de doute,
 Une foiz mal, autre foiz bien,
 Je m'y trouve; mais je voy bien,
 Que c'est fortune qui m'y boute.

Et pour vous dire somme toute,
C'est une chose où n'entens rien.

Au millieu, &c.

Une foiz, &c.

Mais quelque chose qui me coute,

Si est-ce bien le vouloir mien

De m'ouster (a) hors de ce lien,

Aucunefois, tant me reboute.

Au millieu; &c.

FRAIGNE, Poëte du quatorzieme siecle. On trouve de lui quelques chansons dans le manuscrit du Duc d'Orléans.

CHANSON (b).

Et où vas-tu, petit soupir

Que j'ai ouï si doucement?

T'en vas-tu mettre à saquement (c)

Quelque povre amoureux martir?

Vien-ça, dy-moy tost, sans mentir;

Ce que tu as en pensément.

Et où vas-tu,

Dieu te conduye (d) à ton desir;

Et te ramene à sauvement;

Mais je te requiers humblement,

Que ne faces ame mourir:

Et où vas-tu, &c.

FREDET, Officier de Charles, Duc d'Orléans, est un des Poëtes du quinzieme siecle.

Lettre en complainte au Duc d'Orléans.

Monseigneur, pour ce que scay bien

Que vous avez de vostre bien (e),

(a) M'ôter.

(b) L'Auteur suppose qu'il rencontre un soupir.

(c) Au désespoir.

(d) Conduise.

(e) Par bonté.

Autrefois pris plaisir à lire
 De mes faiz qui ne valent rien,
 Dont trop à vous tenu me tien (a),
 Vouloir m'est pris de vous escrire,
 Et mon aventure vous dire,
 Laquelle conter vous desiré;
 Car c'est raison que je le face,
 Espérant que de mon martyre,
 Tel conseil qui deyra suffire,
 Me donnerez de votre grace.

Il est vrai que de par amours;
 Ung jour Saint Valentin, à Tours,
 Fut une grande feste ordonnée,
 Et fist assavoir par les cours,
 Comme de coustume a toujours.
 Que chascun vint à la journée;
 Là eut grant joie demenée,
 Et mainte haulte loy donnée,
 Qui fut sans par (b). Choisit à doncques,
 Mi euz (c), comme par destinée,
 A mon gré la meilleure née
 Qui en France se trouva onques.

Comme Madame ma maîtresse,
 Est ma terrienne Déesse,
 Tousjours la sers, & l'ay servie:
 Car il m'a, par deffense expresse,
 Commandé lui faire promesse
 D'estre sien pour toute ma vie;
 Car tant ma pensée a ravie,
 Et à la chérir asservie,
 Que ne pourroye, sur m'ame (d)
 D'autre jamais avoir envie,
 Tant feust-elle bien assouvie;
 Si fort lui a pleu que je l'ame (e).

(a) Je me tiens attaché à vous.

(b) Sans égale.

(c) Mes yeux choisirent donc.

(d) Sur mon ame.

(e) Je l'aime.

Mais ainsi m'est vaques, depuis
 Qu'à elle donné je me suis,
 Je ne peuz avoir bien ne joye;
 Fors que tous maux & tous ennuy;
 Qui à toute heure, jours & nuys,
 Me tourmentent où que je soye,
 Tant que je ne sçay que faire doye (a);
 Et semble, se dire l'osoye (b),
 Qu'ils ayent tous ma mort jurée.
 Se vostre bonté n'y pourvoye,
 Force sera que par eux voye
 Finer ma vie maleurée (c).

Pour ce que souvent ne la voy,
 Le plus que je puis, sur ma foy;
 Je ne fais qu'en elle penser;
 Savés-vous la cause pourquoi?
 En espérant que mon ennoy (d)
 Se deust aucunement cesser;
 Mais il ne me veut délaisser.
 Car plus de douleur me court seure,
 Qui m'est si très dure à passer,
 Que je desire trespasser
 Plus de mille foiz en une heure.

Que je sçeuſſe prendre plaisir
 En rien qui soit, fors desplaisir;
 Las! je ne pourroye loing d'elle;
 Car c'est celle que mon desir
 M'a fait pour maîtresse choisir,
 Comme ti n'en feust point de telle:
 Tout mon bien & mal vient de celle,
 Ainsi comme il plaist à la belle.
 Il n'en est qu'à sa volonté;
 Et ne cuidez pas que vous céle (e)
 Que ce ne soit celle qu'appelle,
 Devant chacun ma leauté.

(a) Ce que je dois faire.

(b) Si je l'osois dire.

(c) Malheureuse.

(d) Ennui.

(e) Ne croyez pas que je vous cache.

Puisque je l'ame si très fort,
 N'a pas amours doncques grant tort,
 De moy faire tant endurer;
 Ou dire fault qu'il soit d'accort,
 Que pour trop amer pregne mort,
 Ou moi faire désespérer.
 Quand plaindre pour soupirer,
 Pour mal qu'il me voye tirer,
 Il ne m'en a que pis donné;
 En ce point me fault demourer,
 Car mieulx vault ainfi qu'empirer:
 Veez-là (a) comment suis gouverné.

Hélas! ce qui plus me tourmente,
 Et dont fault que plus de deuil sente,
 C'est la grant doubte que je fais,
 Que je effaille à mon entente (b),
 Et que du tout perde l'attente
 De mes tant desirez souhaiz.
 Car je suis seur (c) plus qu'oncques mais,
 Que si par vous ne sont parfaits,
 Voer (d) ma vie me faultdra,
 En languissant, déforeismais,
 Comme cil à qui pour jamais
 Toute plaifance deffauldra (e).

Et quant devers amours je viens
 Lui compter les maux que soustiens,
 En lui requérant allégance:
 Il me respond, je n'y puis rien;
 Mais va-t-en au Duc d'Orléans,
 Que, fors lui (f), n'en a la puissance;
 Faye donc qu'ayes (g) son accointance,
 Et te metz en sa bienveillance:

(a) Voyez comment on me gouverne.

(b) C'est la crainte que j'ai de ne point obtenir ce que je desire.

(c) Assuré.

(d) Passer.

(e) Manquera.

(f) Personne que lui.

(g) Taches donc d'avoir.

Car se tu le peux faire ainfi,
 Tu ne dois point faire doubtañce,
 Que de ta dure desplaisance,
 Il n'en ait volentiers merci.

A vous doncques me fault venir,
 Et vostre du tout (a) devenir,
 Puisque vos avez ce pövoir
 Que de moy faire parvenir
 Au plus hault bien, qui avenir
 Me peut jamais, à dire voir.
 Pourquoi il vous plaist favoir,
 Que se vous y faictes devoir,
 Et voulez à mon fait entendre
 Tellement que je puisse avoir
 Celle qui tant me plaist avoir;
 Vostre à tousjours je m'irai rendre.

Or n'oubliez pas, Monseigneur,
 Vostre très humble serviteur;
 Mais escoutez mes dolans plains,
 Desquelz je vous fais clameur;
 Et veuillez, par vostre douceur,
 Que par vous ils soient estains (b);
 Car croyez qu'ils ne sont pas fains (c);
 Ains pires avant plus que mains (d);
 Puis me donnez de vostre grace,
 Je vous en pry à jointes mains,
 Tel responce que soirs & mains (e);
 Tout mon vivant joyeux me face.

FROISSARD (Jean), Prêtre, Chanoine & Trésorier de l'Eglise collégiale de Chimay, Historien & Poëte, naquit à Valenciennes vers 1337. On croit que son pere s'appellait Thomas, & était peintre d'armoiries; cependant il est qualifié de Chevalier, à la tête d'un manuscrit de l'Abbaye de Saint Germain-des-Prés.

(a) Entièrement.

(b) Eteints, terminés.

(c) Feints.

(d) Moins.

(e) Soir & matin.

Le jeune Froissart aimait la chasse, la Musique, les fêtes, la danse, la parure, la bonne-chère, le vin, les femmes, &c. & tous ces goûts, qui se développèrent chez lui dès l'âge de douze ans, s'étant fortifiés par l'habitude, se conservèrent dans sa vieillesse, & ne le quitterent jamais. Cependant deux goûts plus forts l'empêchèrent de se livrer aux excès que sans doute les autres lui eussent inspirés; ceux de l'histoire & de la poésie. Ils furent toujours les dominans, & ce fut à eux qu'il dut ses plus grands plaisirs.

Il n'avait que vingt ans, lorsqu'à la prière de son Seigneur & Maître *Messire Robert de Namur, Chevalier, Seigneur de Beaufort*, il entreprit d'écrire l'histoire des guerres de son tems, particulièrement de celles qui suivirent la bataille de Poitiers; & quatre ans après, il alla en Angleterre la présenter à la Reine Philippe de Hainaut, femme d'Edouard III, & devint *Clerc de sa chambre*, c'est-à-dire, secrétaire ou écrivain de cette Princesse.

Plusieurs fois l'amour troubla sa raison & enflamma son sang d'une ardeur brûlante. Dans ce tems-là, on était persuadé que l'amour était le motif des plus grandes actions de courage & de vertu. La Reine d'Angleterre prenait souvent plaisir à lire les poésies amoureuses de Froissard. Si on croit ce qu'il y dit sur une de ses *Dames (a)*, elle était de plus haut rang, & les Rois, ainsi que les Empereurs l'avaient recherchée; c'est ce qui n'est aisé ni à croire ni à vérifier.

Il était à Rome en 1369, lorsqu'il apprit la mort de son illustre protectrice la Reine d'Angleterre; le chagrin qu'il en eut, lui ôta l'envie d'y retourner. Il se retira dans son pays, où il fut nommé à la cure de Lestine; mais il ne garda pas long-tems son nouvel état, & tout ce qu'il nous apprend de sa vie pendant qu'il fut curé, c'est que les taverniers eurent cinq cent francs de son argent.

Dès qu'il fut redevenu libre, il s'attacha à Vincelas de Luxembourg; Duc de Brabant, selon les apparences, en qualité de secrétaire; mais ce Prince mourut peu de tems après, & Froissard devint Clerc de la chapelle de Guy, Comte de Blois, qui le fit voyager en Gascogne pour achever la chronique qu'il avait commencée.

On fait sûrement qu'il était à Paris en 1392, lorsque le Connétable de Clisson fut assassiné par Pierre de Craon.

(a) C'est-à-dire, une de ses maîtresses.

Il y avait ving-sept ans que Froissard avait quitté l'Angleterre, lorsqu'il y retourna en 1395, & fut fort accueilli du jeune Roi Richard II, en faveur de l'amitié que la Reine Philippe de Hainaut, son aïeule, avait eue pour lui.

Trois mois après, il revint en France, & vécut encore quelques années; puisque dans sa chronique, il raconte quelques événemens de l'an 1400. On ignore l'année de sa mort, on fait seulement qu'elle arriva en Octobre, qu'il mourut à Chimay, & fut enterré dans l'église de Sainte-Monegunde de cette ville. Il avait alors soixante-cinq ou soixante-six ans environ. Bodin & la Popelinier le font vivre jusqu'en 1420; mais ils se sont évidemment trompés.

L'histoire que Froissard nous a laissée, s'étend depuis l'an 1326 jusqu'en 1400, commence par conséquent au regne de Charles-le-Bel, & finit à la moitié du regne de Charles VI. Elle parle non-seulement des événemens arrivés en France, mais en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en Flandres, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Turquie, en Afrique, &c.

Division de ses Poésies.

La premiere partie contient beaucoup de virelais, de lais, de rondeaux; mais ils se trouvent dans des fictions poétiques, dont ils font partie, & qui sont des morceaux très longs.

Ensuite viennent des lais détachés; mais il faut remarquer que ce mot, qui d'abord, dans la langue, signifia chanson, & ensuite romance, n'est plus dans Froissard qu'une longue piece, très difficile par la mesure des vers, & qui n'était point chantée.

Les *pastourelles* de Froissard ne sont que des contes, & point des chansons. Il s'en trouve environ vingt.

Les *chansons royales*, *amoureuses*, sont au nombre de quatre, dont la deuxième, la troisième & la quatrième ont été couronnées. Trente-huit *ballades amoureuses*, treize *Virelais amoureux* & quarante-trois *rondeaux amoureux* terminent le recueil de ses poésies.

GARENCIERES, Poète du quinzième siècle, était aimé de Charles, Duc d'Orléans, qui lui adresse plusieurs pieces dans le manuscrit qui nous reste des poésies de ce Prince.

Balade au Duc d'Orléans.

Cupido, Dieu des amoureux;
 Prince de joyeuse plaïssance,
 Moi Garencières, très soingneux
 De vous servir de ma puissance,
 Vien devers vous en obéissance,
 Pour vous humblement requérir,
 Que vous veuillez faire punir
 Ung homme de mauvaise vie
 Qui contre raison veult tenir
 Le droit de vostre seigneurie.

C'est ung enfant malicieux,
 Où nul ne doit avoir fiance :
 Car il en a ja plus de deux
 Décevés ou (a) pais de France,
 Dont vous deussiez prendre vengeance,
 Pour faire les autres cremir (b);
 C'est le Prince de bien mentir,
 Ainsné frere de Janglerie,
 Qui contre raison veult tenir
 Le droit de vostre seigneurie.

Onques Lucifer Porqueilleux
 Ne fist si grant outrecuidance,
 Quant il emprist d'estre envieux
 Sur le Dieu de toute puissance.
 Il me semble que par sentence
 Vous le deussiez faire bannir
 De vostre court, sans revenir;
 Lui & sa faulse compaignie,
 Qui contre raison veult tenir
 Le droit de vostre seigneurie.

E N V O I.

Prince, s'on (a) doit avoir vaillance
 Pour maintenir à grant habondance,

(a) Trompés au.

(b) Trembler.

(c) Si l'on.

Et pour faulxeté maintenir ,
 Vous verrez icellui venir
 A grant honneur , n'en doubtez mie ,
 Qui contre raison veult tenir
 Le droit de vostre seigneurie.

GELAIS (Octavien de), né à Cognac en 1465 , était d'une illustre maison. Il entra peut-être malgré lui dans l'état ecclésiastique ; mais il fut meilleur Poète que Théologien. Cependant Charles VIII le fit Evêque d'Angoulême , & il fut sacré à Lyon en 1495 , en présence du Roi.

Il abandonna alors la poésie , & ne songea plus qu'à remplir dignement les devoirs de son état. Il mourut en Décembre 1502 , âgé d'environ trente-six ans. On voit son tombeau à Angoulême , dans une belle chapelle bâtie par l'ordre de son frere , Evêque d'Uzès.

C H A N S O N.

On m'a donné le bruit & renommée
 D'avoir esté grandement amoureux
 Le tems passé qu'on m'a nommé.
 On n'en fait rien , ils jugent tout par eux :
 Qu'ils sachent donc que point ne suis de ceux
 Lesquels aimant ne sont aimés des Dames ,
 S'il ne me veut , aussi je ne la veux ;
 Ce m'est tout un ; Monsieur vaut bien Madame.

Je ne veux pas que de moi soit blâmée ,
 Mais la veux bien honorer en tous lieux.
 Gracieuse est , & en beauté famée ,
 Et le maintien très frisque (a) & très joyeux :
 Mais elle croit que fois si glorieux
 Que tant je l'aime. Nenny , j'en aurois blâme ;
 Car qui ne m'aime , comme je fais , ou mieux ,
 Ce m'est tout un , Monsieur vaut bien Madame.

Si autrefois devant moi s'est pâmée ,
 En me riant de ses attrayans yeux ;
 Et si d'un autre elle estoit embasmée (b) ,

(a) Leste.

(b) Eprise.

Comme on m'a dit, dont j'en suis ennuyé,
 Puisqu'elle dit qu'elle trouverait mieux
 Ailleurs que moi, or le prenne; par m'ame
 J'en suis content, sans en estre envieux;
 Ce m'est tout un : Monsieur vaut bien Madame.

GELAIS (Melin de Saint-), né à Angoulême en 1495, florissait dans le seizieme siecle, & était fils naturel d'Octavien de Saint-Gelais, Evêque d'Angoulême.

On dit qu'il fit le premier des sonnets français.

Il fut Aumônier & Bibliothécaire du Roi, & mourut en 1559, sous le regne de Henri II. On l'enterra à Saint Thomas du Louvre.

C H A N S O N.

Je ne saurois tant de fois la revoir
 Que ne lui treuve une beauté nouvelle;
 Je ne saurois tant d'aïse recevoir
 De la douceur de sa voix non mortelle,
 Que mon desir n'en croisse & renouvelle.
 Pour mieux la voir, je souhaite autant d'yeux
 Qu'en a le ciel, & pour l'escouter mieux,
 Servir voudrois d'oreilles tous mes sens,
 Bien qu'à tant d'heur trop foibles je les sens :
 Mais pour penser à lui faire service,
 Point n'ay besoin des autres cœurs absens,
 Le mien tout seul fait assez cette office,

A U T R E.

Amour me fit, auquel je suis tenu;
 Offre de trois, & me donna loisir
 De les connaître avant de les choisir.
 Puis, quant je suis au jugement venu;
 Toutes les trois ai pris & retenu
 Secretement en égale fortune;
 Comme Pâris, je n'en eusse aimé qu'une;
 Mais trop de mal lui en est advenu.

GOUT (Maître Erienne), Poëte du quinzieme siecle, était de la cour

de Charles, Duc d'Orléans, & l'on trouve quelques pieces de lui dans le manuscrit des poésies de ce Prince.

JEAN DE LORRAINE (Monseigneur). Voyez Sicile.

JEAN I, Duc de Bourbon, né en Mars 1380, suivit, comme son pere ; le parti de la maison d'Orléans contre le Duc de Bourgogne, dont il défit l'arriere-garde en 1414. Il commandait l'arriere-garde à la bataille d'Azincourt en 1415, & y fut pris. Il mourut en Angleterre en 1433, après dix-huit ans de prison. Son corps fut apporté au prieuré de Souvigny.

R O N D E A U.

Je sens le mal qu'il me convient porter
Non advenu ; mais je crains qu'il aviengne ;
Et qu'en la fin, malheureux je deviengne,
Sans m'affervir d'ailleurs, ne transporter.

S'ainsi advient qu'à tort on m'abandonne,
Que Dieu ne vueille ! que ferai-je sans per ?
Las ! je ne say : si ce mal on me donne,
Des malheureux je ferai le non per.

Pour le meilleur il me faut déporter,
Jusques à tant que ce malheur me viengne ;
Mais à ma Dams hatdiment en souviengne,
Car pour toujours sa rigueur supporter.
Je sens le mal, &c.

LUSSAY (Antoine de), Poëte du quinzieme siecle. On trouve quelques vers de lui dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

MACHAU (Guillaume), né vers l'an 1282, fut d'abord au service de la femme de Philippe-le-Bel, devint en 1307, valet-de-chambre du Roi, exerça cet emploi jusqu'à la fin du regne de ce Prince qui mourut en 1314.

Nous renvoyons nos Lecteurs, sur ce qui regarde ce Poëte, à une savante dissertation (a) que nous devons à M. l'Abbé Rive. Ce savant, aussi aimable

(a) On la trouvera à la fin de ce volume.

qu'estimable, & qui ne fait cas de ses richesses que pour les partager, a bien voulu nous communiquer son intéressante dissertation; & nous saisissons avec empressement cette occasion de déclarer toutes les obligations que nous lui avons, & combien nous faisons cas de ses lumières & de son amitié.

MARGUERITE D'AUTRICHE, fille de l'Empereur Maximilien, née en 1480, cultiva les lettres & protégea les savans, qu'elle attirait près d'elle, à Bruxelles, dans les Pays-Bas, qu'elle gouverna avec grande sagesse. Elle dut épouser Charles VIII, alors Dauphin, & lui fut même fiancée. Mais ce Prince la renvoya pour épouser Anne de Bretagne, dont le mariage était plus utile à la France, puisqu'il réunissait la Bretagne à la Couronne.

En 1494, elle s'embarqua pour aller épouser en Espagne l'Infant Jean. Mais ce Prince mourut avant la célébration. Enfin en 1501, elle épousa Philibert-le-Beau, Duc de Savoie, qui mourut en 1504. Marguerite vécut jusqu'en 1530.

Ce fut dans sa traversée d'Ostende en Espagne que, prête à périr par une furieuse tempête, elle conserva assez de gaité pour faire son épitaphe :

« Ci git Margot, la gente Damoiselle
» Qu'eut deux maris, & si mourut Pucelle.

Elle a laissé plusieurs ouvrages en vers & en prose, parmi lesquels on trouve le *discours de ses infortunes & de sa vie*.

MARTIAL DE PARIS, né à Paris, fut cinquante ans Procureur. Il mourut vieux & estimé, le 13 Mai 1508. Il fit les arrêts de la *Cour d'Amour*, à l'imitation de ceux des tribunaux établis autrefois pour juger les querelles des amans. Ce tribunal était composé de plusieurs Seigneurs & présidé par des Dames.

Il fit aussi un poëme estimé, intitulé *les Vigiles de la mort du Roi Charles VII*, & le petit poëme de *l'Amant rendu Cordelier*.

C H A N S O N.

Le bon tems !
Chacun vivoit joyeusement
Selon son état & ménage.
L'on pouvoit partout seurement
Labourer en son héritage

Si hardiment, que nul outrage
N'eust été fait en place ou voye
Sur peine d'encourir dommage :
Hélas ! le bon tems que j'avoye !

Lors estoye en la sauvegarde
De paix & de tranquillité ;
De mal ou danger n'avois garde ;
Justice avec autorité ;
Le pauvre estoit autant porté
Que le riche plain de monnoye ;
Blez & vins croissoient à planté (a)
Hélas ! le bon tems que j'avoye !

Il n'estoit, en ceste saison,
De logier par fourrier nouvelles,
N'ez hostels mettre garnison ;
Mais de faire chere à merveilles,
Boire à deux mains, à grans bouteilles ;
Le gras fromage par la voye
Qu'on mangeoit à grosses rouelles,
Hélas ! le bon tems que j'avoye !

Hé ! quidez vous qu'il faisoit bon
En ces beaux prés, à table ronde,
Et avoir le beau gras jambon,
L'escuelle de porreaux profonde,
Deviser de Margot la blonde,
Et puis danser sous la fausse joye,
Il n'estoit d'autre joye au monde.
Hélas ! le bon tems que j'avoye !

Du tems du feu Roi trépassé
Ne doutois (a) brigans d'un festu ;
Je fusse passé, rapassé,
Mal habillé, ou bien vestu,
Qu'on ne m'eust pas dit, d'où viens-tu ?
Ni demandé que je portoye ;
Chemin estait de gens bastu.
Hélas ! le bon tems que j'avoye !

(a) En abondance.

(b) Craignois.

MEUN (Jean de), dit Clopinel , parcequ'il était boîteux , vivait sous Philippe-le-Bel. Il fut le premier Français connu qui traduisit du latin en notre langue. L'ouvrage qu'il traduisit , est la consolation de la Philosophie , par Boëce ; & depuis lui jusqu'à Nicole Oresme , précepteur de Charles V , on ne connut point , dit-on , d'autre traducteur ; mais M. Falconnet a prouvé , en 1727 , que le poëme de *Gemmis* , de Marbodius , Evêque de Rennes , avait été traduit en français par un de ses contemporains ; or Marbodius vivait au commencement du douzieme siecle , sous Louis-le-Gros & sous Philippe-Auguste. La chronique de l'Archevêque Turpin fut aussi traduite sous Saint Louis. *Brunetto Latini* , Italien , traduisit en français les morales d'Aristote , & la premiere traduction française de la Bible fut faite sous le même Roi.

Jean de Meun traduisit aussi le traité de Végece & plusieurs autres. Il finit le roman de la Rose , commencé par Guillaume de Lorris.

« Je suis maistre Jehan de Meung ,
 » Qui par maints vers , sans nulle prose ;
 » Fis cy le roman de la Rose ».

MICHAULT (Pierre), Secrétaire du Comte de Charolois ; fils du Duc de Bourgogne , en 1466 , a fait le Doctrinal de la Cour , ou la Danse des Aveugles , dont nous avons tiré plusieurs estampes.

NEVERS (Comte de). Philippe de Bourgogne , Comte de Nevers & de Rethel , Chambrier de France , troisieme fils de Philippe-le-Hardi , Duc de Bourgogne , commandait douze cens hommes d'armes à la bataille d'Azincourt , où il fut tué le 25 Octobre 1415 , & est enterré à l'abbaye d'Estelan près de Rhétel. Il avait épousé en premieres noces Isabelle de Coucy , Comtesse de Soissons , fille d'Enguerrand VII , sire de Coucy , & d'Isabelle de Lorraine.

De sa seconde femme , Bonne d'Artois , il eut Charles de Bourgogne , Comte de Nevers. Ce fut en sa faveur que le comté de Nevers fut érigé en pairie.

Sa mere épousa en secondes noces Philippe-le-Bon , Duc de Bourgogne , & mourut à Dijon en 1425.

Nous ne savons pas lequel de ces deux Comtes de Nevers , a fait les

poésies qui sont dans le manuscrit du Duc d'Orléans. Il y a quelque apparence que ce fut le fils.

R O N D E L.

Mon très bon hôte & ma très douce hôteffe,
Très humblement & plus vous remercie,
Des biens, honneurs, bonté & courtoisie,
Que m'avez fait tous deux par vostre humbleffe

Aussi fais-je de vostre grant largesse
Assidument ma bonne compaignie,
Mon très bon hôte, &c.
Très humblement, &c.

Mon povre cuer, pour payement, vous laisse;
Prenez-en gré, & je vous en supplie;
Et oultre plus, tant que je puis, vous prie
Que m'ottroiez estre maistre & maistresse.
Mon très bon, &c.

OLIVIER DE LA MARCHE, né en Franche-Comté, premier maître d'hôtel de l'Archiduc Philippe d'Autriche, Comte de Flandres, mourut en 1501. Ses mémoires comprennent l'histoire de France, depuis 1435 jusqu'en 1499, & ont été mis au jour par Denis Sauvage en 1561.

Jean Lautens lui reproche d'avoir été peu équitable envers les Flamands. Il a fait aussi un état de la maison de Charles-le-Hardi, Duc de Bourgogne, en 1474. Ses mémoires sont fort curieux.

R O N D E L.

Pour amours des Dames de France;
Je suis entré en l'observance
Du très renommé Saint François;
Pour cuider trouver une fois
La douce voye d'allégance.

Saint (a) suis de corde de souffrance,
Soubz haire d'aigre désirance,
Plus qu'en mon Dieu ne me congnois.

(a) Ceint.

Pour amours , &c.

Suis entré , &c.

D'autres renommé , &c.

Soubrement vis (a) de ma plaifance ;

Et juffe ce que defir penfe (b) ,

Mandiant par tout où je vois (c) ,

Je veille à conter par mes dois ,

Les maux que m'a fait efpérance.

Pour amours , &c.

ORLÉANS (Madame la Ducheffe d'). Charles , Duc d'Orléans & de Milan , fils de celui qui fut affaffiné dans la rue Barbette le 23 Novembre 1407 , eut trois femmes.

1°. *Ifabelle de France* , fille de Charles VI , qui avait été d'abord mariée à *Richard II , Roi d'Angleterre*. Elle mourut en couches à Blois , le 13 Septembre 1409 , & ne laiffa qu'une fille , mariée à Jean II , Duc d'Alençon , condamné deux fois à avoir la tête tranchée.

2°. *Bonne d'Armagnac* , fille du Connétable , qui mourut en 1415 de douleur de la perte de la bataille d'Azincourt & de la prife de fon mari.

3°. *Marie de Cleves* , fille d'*Adolphe , Duc de Cleves* , & de Marie de Bourgogne. Il l'époufa à Saint-Omer en 1440 , en revenant de fa prifon d'Angleterre en France , après y avoir demeuré vingt-cinq ans. Il en eut :

1°. *Louis XII* , Roi de France.

2°. *Marie* , qui époufa Jean de Foix , Comte d'Estampes.

3°. *Anne* , Abbeffe de Fontévrault.

Après la mort du Duc d'Orléans , fa veuve , époufa *Jean , Sire de Rabodange* , Capitaine de Gravelines.

Il y a apparence que les vers que l'on trouve fous le nom de la Ducheffe d'Orléans , dans le manufcrit des poéfies de fon mari , font de cette Princeffe.

R O N D E L.

En la foreft de longue attente
Entrée fuis en une fente (d) ,

(a) Je vis fobrement.

(b) Jufqu'à ce que j'aie ce que je defire.

(c) Où je vais.

(d) Un fentier.

Dont ôter je ne puis mon cœur :
 Pourquoy je viz en grant honneur
 Par fortune qui me tourmente.

Souvent espoir chascun contente,
 Excepté moi, povre dolente,
 Qui nuit & jour suis en douleur.
 En la forest, &c.
 Entrée, &c.
 Dont ôter, &c.

Ay-je donc tort, se me garmente (a)
 Plus que nulle qui fois vivente ?
 Par Dieu, nennil, veu mon maleur :
 Car ainsi m'aïst mon Créateur,
 Qu'il n'est paine que je ne sente.
 En la forest, &c.

ORLEANS (Charles, Duc d'), Comte d'Angoulême du vivant de son pere, ensuite Duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, fils de Louis, Duc d'Orléans, & de Valentine de Milan, pere de Louis XII, naquit à Paris à l'hôtel de Saint-Paul, le 26 Mai 1391, & montra dès son enfance les plus heureuses dispositions pour les sciences & les beaux arts.

En 1407, il commença à prendre part aux affaires. L'époque de son entrée dans le monde fut la mort malheureuse de son pere. L'état fâcheux de Charles VI fut cause de l'impunité de ce crime. Le Duc de Bourgogne, qui en était l'auteur, se voyant menacé d'un sévère châtiment ou d'une cruelle vengeance, n'eut d'autre parti à prendre que de se faire craindre & de s'emparer de toute l'autorité.

La Duchesse d'Orléans & ses trois fils se jeterent vainement aux pieds du Roi, pour lui demander justice. Malgré leurs plaintes & leurs cris, le Duc de Bourgogne reçut des lettres d'abolition, qui lui furent expédiées comme s'il avait été innocent, & que ses accusateurs eussent été les coupables.

La Duchesse d'Orléans moutut bientôt de douleur, le quatre Décembre

(a) Si je me désole,

1408, & dix mois après, Isabeau de France, femme du jeune Duc d'Orléans, mourut en couches, le 13 Septembre 1409. Charles inconsolable, fut encore obligé de se raccommoier avec le Duc de Bourgogne, par un ordre exprès du Roi. Le Duc de Bourgogne lui demanda son amitié, & le conjura de lui *pardonner toutes choses*. Le Duc d'Orléans répondit, en s'adressant au Roi : *Mon très cher Seigneur, par votre commandement, j'accorde, je consens & j'agrée tout ce que vous avez fait, & lui remets entièrement toutes choses*. Ils s'embrassèrent ensuite; tels sont les termes de Juvenel des Ursins. Il était aisé de juger que les Princes d'Orléans cédaient à la volonté du Roi, & non à aucun retour d'amitié pour le Duc de Bourgogne.

Leurs querelles se renouvelèrent bientôt, ils s'envoyèrent mutuellement des cartels, qui cependant n'eurent aucune suite.

En 1413, les Anglais ayant cru pouvoir profiter des divisions du Royaume, firent une descente en Normandie. Les Princes d'Orléans n'hésiterent point à offrir au Roi leur courage & leurs armes. Ils furent mandés à Paris, le Duc Charles y parut vêtu de noir, l'ayant toujours porté depuis l'an 1407. Mais le Dauphin lui donnant publiquement des marques d'amitié, exigea de lui qu'il quittât son deuil.

Après diverses entreprises, tantôt heureuses, tantôt malheureuses, les Anglais donnerent, le 25 Octobre de l'année 1415, la bataille d'Azincourt, si funeste à la France. Le Duc d'Orléans, malgré des prodiges de valeur, fut fait prisonnier & emmené en Angleterre, où il demeura vingt-cinq ans.

Ce Prince sortit de prison en 1440, par l'entreprise de Philippe-le-Bon, Duc de Bourgogne, l'ennemi de sa maison, avec lequel il se réconcilia. Il ne fut pas plutôt de retour en France, qu'il fit tous ses efforts pour conquérir le duché de Milan, qui lui appartenait de droit par sa mère Valentine; mais il ne put y réussir, & laissa ses prétentions à Louis XII, son fils, & à François I, son successeur, funestes prétentions qui causèrent alors tous les malheurs de la France.

Charles vécut encore vingt-six ans & mourut à Amboise, le 8 Janvier 1466 (le Pere Anselme dit le 4 Janvier 1465) d'une violente maladie, causée par le mépris que Louis XI fit de ses remontrances. François d'Orléans, Comte de Dunois, Grand-Chambellan de France, fils du

fameux bâtard d'Orléans, & par conséquent neveu du Duc Charles, le fit enterrer aux Célestins de Paris, le 21 Février 1504.

L'amour des belles-lettres, & principalement la poésie adoucit ses maux & l'ennui de sa captivité. Nous pouvons en juger par le manuscrit de ses poésies, qui était à la bibliothèque du Roi, & que M. de Sainte-Palaye, a fait copier.

Ce manuscrit a appartenu à M. le Comte de Seignelay, petit-fils de M. de Colbert. Le monogramme de Catherine de Médicis, dont la couverture de ce livre est toute semée, ne permet pas de douter qu'il n'ait aussi appartenu à cette Reine.

Ce volume contient cent cinquante-deux ballades, sept complaintes, cent trente-une chansons, environ quatre cent rondels, enfin un discours prononcé devant Charles VII, en faveur de Jean II, Duc d'Alençon, son gendre, qui fut condamné à la mort.

C'est à Villon que Boileau attribue la gloire d'avoir fondé le Parnasse français. Si ce fameux Poëte eut connu les ouvrages du Duc d'Orléans, il aurait avoué que Villon avait profité des poésies de ce Prince, ainsi que Clément Marot a depuis profité de celles de Villon.

(a) *Chansons ou Rondeaux.*

Tiengne foy d'amer qui pourra (b);
 Plus ne m'en pourroye tenir :
 Amoureux me fault devenir,
 Je ne sçay qu'il m'en avendra (c).
 Combien que j'ay oy (d) pieça
 Qu'en amours fault maints maulx souffrir.
 Tiengne foy, &c.
 Plus ne m'en, &c.

Mon cueur devant-hier accointa
 Beaulté qui tant le scet chérir,
 Que d'elle ne veult départir.
 C'est fait, il est sien & fera.
 Tiengne foy, &c.

(a) Il y en a deux en Anglais.

(b) Se tiennet.

(c) Ce qui m'en arrivera.

(d) Entendu dire.

A U T R E.

N'est-elle de tous biens garnie
 Celle que j'aime loyaument ?
 Il m'est avis, par mon serment,
 Que sa pareille n'a en vie (a).
 Qu'en dites-vous, je vous en prie ?
 Que vous en semble vraiment ?
 N'est-elle, &c.
 Celle que, &c.

Soit qu'elle danse, chante ou rie,
 Ou face quelque esbatement,
 Faites-en loyal jugement
 Sans faveur & sans flatterie.
 N'est-elle, &c.

A U T R E

Je ne prise point tels baisers,
 Qui sont donnez par contenance,
 Ou par maniere d'acointance :
 Trop de gens en sont parçonniers (b).
 On en peut avoir par milliers
 A bon marché grant abondance.
 Je ne prise, &c.
 Qui sont, &c.

Mais savez-vous lesquels sont chiers (c) ?
 Les privez, venant par plaifance (d),
 Tous autres ne sont, sans doubance,
 Que pour festoyer étrangers.
 Je ne prise, &c.

A U T R E.

Vostre bouche dit, baisiez moi,
 Ce m'est avis, quant la regarde ;
 Mais dangier de trop près la garde ;

(a) N'existe pas.

(b) Libéraux.

(c) Chers.

(d) Par amitié.

Dont mainte douleur je reçois.
 Laissez m'avoir (a) par vostre foy,
 Un doux baïfier, sans que plus tarde.
 Vostre, &c.

A U T R E.

S'il vous plaist vendre vos baïfiers,
 J'en acheterai volentiers,
 Et en aurez mon cueur en gage,
 Pour les prendre par héritage,
 Par douzaines, cent ou milliers;
 Ne me les vendez pas si chiers
 Que vous feriez à estrangers,
 En me recevant en hommage,
 S'il vous plaist; &c.

Mon vueil (b) & mon desir entier
 Sont vostres, maugré tous dangiers.
 Faites comme loyale & sage,
 Que pour mon guerdon (c) & partage,
 Je soye servi des premiers.
 S'il vous plaist, &c.

A U T R E.

Logez-moi entre vos bras,
 Et m'envoyez doux baïfier,
 Qui me vienne festoyer
 D'aucun amoureux folas,
 Taudis que dangier (d) est las
 Et le voyez sommeiller.
 Logez-moi, &c.

Pour Dieu, ne l'éveillez pas,
 Ce faulx envieux dangier.
 Jamais ne puisse s'éveiller!
 Faites tost, & parlez bas.
 Logez-moi, &c.

(a) Laissez moi avoir.

(b) Ma volonté.

(c) Ma récompense.

(d) Nom donné à un mari.

A U T R E.

Dedans l'amoureuse cuisine,
 Où sont les bons friands morceaux;
 Avaler les convient tous chauds,
 Pour réconforter la poitrine.
 Sauce ne faut ne cameline (a)
 Pour jeunes appétits nouveaux.
 Dedans, &c.

Il suffit de tendre geline (b),
 Qui soit sans os ni vieilles peaux,
 Maincée (c) de plaisans cousteaux;
 C'est au cueur vraie médecine.
 Dedans, &c.

Lettre en complainte, servant de réponse à une de Fredet.

Fredet, j'ai reçu vostre lettre,
 Dont vous mercie chièrement,
 Où dedans avez voulu mettre
 Vostre fait bien entièrement.
 Fier vous povez seurement
 En moy, tout, non pas à demi;
 Au besoing congnoist-on l'ami.

S'amour tient votre cueur en serre,
 Ne vous esbahissez en rien;
 Il n'est nulle si forte guerre
 Qu'au derrain (d) ne s'appaise bien.
 Amour le fait, comme je tien,
 Pour esprouver mieulx vostre vueil (e);
 Grant joye vient après grand dueil.

Se vous dites, las! je ne puis
 Une telle douleur porter,

(a) Sorte de fausse.

(b) Poulette.

(c) Découpée avec.

(d) Qui à la fin.

(e) Volonté.

Je vous respons, beau sire, & puis
 Vous en voulez-vous depporter,
 Ou au Dieu d'amours rapporter?
 L'un des deux fault, se m'aist Dieu voire (a);
 Puisqu'il est trait (b), il le faut boire.

Cuidez-vous (c), par dueil & courroux,
 Ainsi gagner vostre vouloir?
 Nennil; ce ne sont que coups roux (d),
 Qu'Amour met tout en nonchaloir:
 De rien ne vous peuvent valoir;
 Et se (e) les couchez en despenſe,
 Trop remainit de ce que fol pense.

Voulez-vous rompre vostre teste
 Contre le mur, ce n'est pas sens (f).
 Il fault danser quand il est feste;
 Certes, autre raison n'y sens;
 Et pour cela je me consens
 Que souffrez qu'amours vous demaine.
 Grant bien ne vient jamais sans paine.

Mais de vos douleurs raconter
 Faites bien, ainsi qu'il me semble,
 Et les assommer & compter
 Devant Amours; car il ressemble
 A l'ostellier qui met ensemble
 Et tout dedens son papier couche.
 Pour parler est faicte la bouche.

De pieça je fus en ce point
 Encore pis, loing d'allégence;
 Toutefois ne voulu-je point,
 De moy-mesme faire vengeance;
 Mais chauldement par diligence
 Pourchassay & plaiday mon fait:
 Peu gaigne celui qui se tait.

(a) Si Dieu m'aide (forte de serment).

(b) Tiré.

(c) Croyez-vous.

(d) Sans succès.

(e) Si.

(f) Chose sensée.

Et pour ce que la lettre dit,
Qu'Amours veult que vers moy tirez (a),
De moy ne ferez escondit.
S'aucune chose desirez,
A vostre bien, quant l'escrirez,
Paine mettray, d'entente franche,
Que l'ayez de croq ou de hanche.

Combatez d'estoc & de taille
Vostre dure mérencolie,
Et reprenez, commant il aille (b);
Espoir, confort & chiere lye.
De ne vous oublier me lie (c)
Autant, en ce que puis & doy,
Que se me teniez par le doy.

Or retournons à mon propos,
Et ne parlons plus de cecy,
Vrai est que je suis en repos
D'amours, mais non pas de souffry;
Et pour ce que je vueil aussi (d)
De me conseillier travailler,
L'ami doit pour l'autre veillier.

Souffry maintient que c'est raison,
Qu'il ait sur tous vers moi puissance.
Nonchaloir (e) dit qu'en ma maison
Vault mieulx qu'il ait la gouvernance;
Car il ramenera plaissance,
Que souffry a bannye à tort,
Sans réveillier le chat qui dort.

Souffry respond qu'estre ne peut,
Tant qu'on est au monde vivant;
Car fortune par-tout s'esmeut,
Et est à chascun estrivant,
En tous lieux va mal estrivant,

(a) Que vous veniez à moi.

(b) Quelque chose qui arrive.

(c) Je m'engage.

(d) Veux.

(e) Infouciance.

Et toutes chose met en doubte :
Elle a beaux yeux & ne voit goutte.

Si ne sçay ce que je dois faire,
Ne lequel d'eulx me laissera ;
Car veu que tousjours j'ay affaire,
Souffry jamais ne cessera,
Mais mon plaisir rabeffera,
En quelque place que je voyse (a) ;
Bien est aise qui est sans noyse.

Quant en nonchaloir je m'esbas,
Et desplaisir veuil débouter,
Jamais ne sçay parler si bas
Que souffry me viengne escouter.
Las ! je le doy tant redoubter ;
Car à tort souvent me travaille ;
Mais sans marcher faut que l'avalle.

Je ne sçay remede quelconques,
Quant ay mis ces choses en poys (b),
Pour tous deux contenter adoncques,
Fors les faire servir par môys.
Mandez-moi sur ce quelque foy,
Fredet, bon conseil, par vostre ame,
Foy que devez à vostre Dame.

OURMES (Gilles des), Poëte du quinzieme siecle, & de la cour de Charles, Duc d'Orléans, on trouve quelques vers de lui dans le manuscrit des poésies de ce Prince.

R O N D E L.

Jaulier (c) des prisons.
Qui tenez tant de gens de bien,
Ouvrez leur, ils payeront bien
Le droit de l'yssue & l'entrée.

(a) Que j'aïlle.

(b) Balance.

(c) Géolier.

Ils m'ont commission baillée
D'appointer ; dites-moi combien ?

Jaulier , &c.

Qui tenez , &c.

Car j'ai cy finance apportée
Assés , que de leur , que du mien ,
Tant qu'on ne vous en devra rien ,
Jusqu'à la dernière journée.

Jaulier , &c.

POT (Guy & Philippe). Guy Pot, Comte de Saint-Pol & Seigneur d'Amville, était pere d'Anne Pot, qui épousa Guillaume de Montmorency ; & de ce mariage vint le fameux Anne de Montmorency, Connétable de France, tué en 1565, à la bataille de Saint-Denis, âgé de soixante-quinze ans. On trouve des vers de Guy & de Philippe dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

Rondel de Philippe Pot.

En la forest de longue attente ,
Où mainte personne est dolente ,
Espoir me promist de donner ,
Se bien vouloye cheminer ,
Ce qui tous amoureux contente.
J'ai tout mis, cueur, corps & entente ;
A traverser chemin & fente ,
Pour cuider ce grant bien trouver.

En la forest , &c.

Où mainte , &c.

Espoir me , &c.

Mais d'une chose je me vante ;
Que j'ai eu tous les jours de rente ;
Pour ma queste parachever ,
Paine & ennuy, sans conquister .
Riens , sinon dueil qui me tourmente.

En la forest , &c.

ROBERTET, Poète du quinzième siècle, dont on trouve un rondeau dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

ROUÏSSILLON (Gérard de). Nous n'avons pu nous procurer sur ce Poète que ce coupler de chançon.

En amor ne doit-on ne mentir, ne voir dire ;
Et cils qui en jouist, bien se gard de mesdire :
Car nulz n'est si loyal, si ne sçait bien ceier,
Qui ne face l'honneur de maintes chancellor,
Et cilz qui n'en joyst, gard soy de vanterie ;
Car pour un seul vanter l'on doit perdre sa mie.

Traduction.

« En amour on ne doit ni mentir ni dire vrai ;
» Et celui qui a joué doit se garder de médire :
» Car nul n'est si loyal qui ne fasse chanceler
» L'honneur des Dames, s'il ne fait point se cacher ;
» Et celui qui n'en jouit point, doit se garder de vanterie ;
» Car pour une seule fausseté on doit perdre sa mie ».

SENECHAL (Le Grand). Nous n'avons pu découvrir quel était celui qui est ainsi nommé dans le manuscrit des poésies du Duc d'Orléans. On fait qu'il n'y avait plus de grand Seneschal depuis le regne de Philippe-Auguste, qui avait aboli cette charge en créant celle de Maréchal de France. On trouve plusieurs rondeaux de lui dans le manuscrit du Duc d'Orléans.

R O N D E L.

Qui trop embrasse, peu estraint.
Je le dy pour maintes & maint
Qui scevent (a) servir de telz tours,
Mettant loiauté en décours,
Dont leur bon los peut être estraint :
Qui a choisi & pris party,
Puisque son cueur y a party,
Est-ce bien fait de le laisser ?
Posé qu'on feust trop mieulx party,
Si serait-ce mal départy,
Et son honneur trop fort.blessier.

(a) Savent.

Qui varie , sans bien remaint ;
 Par fermeté souvent on vaint ;
 Les bons trouvent tousjours secours ,]
 Ceux qui changent l'ont à rebours :
 Il est pieça escript , & paint ,
 Qui trop , &c.

SICILE (Jean d'Anjou , premier du nom , Duc de Calabre , fils de René , dernier Roi de) , naquit à Nancy , le 7 Janvier 1426 , & succéda à sa mere Isabelle au duché de Lorraine en 1452. Ayant été vaincu près de Troyes dans la Pouille , au combat de Samos en 1460 , il se retira dans l'île d'Ischia , & revint ensuite à Marseille en 1463. Il fit ensuite la guerre au Roi d'Arragon , gagna une bataille en Catalogne , obligea le Roi de Navarre à lever le siege de Peralta , & mourut à Barcelonne le 27 Juillet 1471. Moréri dit le 16 Décembre 1470. Il avait épousé Marie de Bourbon , fille de Charles I , Duc de Bourbon , & d'Agnès de Bourgogne. Leurs enfans moururent jeunes & en eux s'éteignit la branche des Rois de Sicile de la maison d'Anjou.

R O N D E L.

Après une seule exceptée ,
 Je vous serviray ceste année ,
 Ma douce Valentine gente ,
 Puisqu'amours veult que m'y contente ;
 Et que telle est ma destinée.
 De moi , pour autre , habandonnée
 Ne serez ; mais si fort amée ,
 Qu'en deviez bien estre contente.
 Après une seule , &c.
 Je vous serviray , &c.
 Ma douce , &c.

Or me soit par vous ordonnée ,
 S'il vous plaist à ceste journée ,
 Vo volenté douce & plaisante ;
 Car à la faire me présente
 Plus que pour Dame qui soit née.
 Après une , &c.

Bien deffendu, bien affailly ;
 Chascun dit qu'il a grand doulours ;
 Mais, au fort, je veuil croire amours
 Par qui le débat est failly (a),
 Afin que qui aura failly ,
 N'aye jamais de lui secours.
 Bien deffendu, &c.
 Chascun dir, &c.

Car se j'ay en riens deffailly
 De compter mon mal puis deux jours ;
 Banny vueil estre de ses cours
 Com un homme lasche & failly.
 Bien deffendu, &c.

TIGNOVILLE, Poëte du quinzieme siecle, dont on trouve des vers dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

C'est peut-être le même que Tignonville, Garde de la prévôté de Paris, qui fit en 1496 une ordonnance pour la police.

R O N D E L.

Pour la coustume maintenir ,
 Ceste saint Valentin nouvelle ,
 Mon cueur a choisy Damoiselle ,
 Moyençant l'amoureux desir ;
 Par un regart fait à loisir ,
 Se veult logier ès mains de celle
 Pour la , &c.
 Ceste , &c.

S'on lui fait trop de mal souffrir ,
 Je m'accorde qu'il se rappelle (b) ,
 Et puis se tiengne à la plus belle
 Que ses yeulx lui pourront choisir.
 Pour la , &c.

(a) A commencé.

(b) Consent qu'il se retire.

TORSY (Le Sieur de): Il y a quelques vers de lui dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans. Il vivait en 1440.

R O N D E L.

Mais qu'à (a) mon mal si ne m'empire,
Je suis en bon point, Dieu mercy;
Ne n'ay ne douleur, ne soucy
De chose qu'on me puisse dire.
Plus ne me plains, plus ne souspire;
Je m'engue (b) & dors bien aussi.
Mais qu'à, &c.
Je suis en bon, &c.

Quant j'oy ung amant qui souspire,
Aha! dis-je, vela des tours
Dont ufay en mes jeunes jours:
Plus n'en vueil (c); bien me doit suffire.
Mais que, &c.

TRÉMOUILLE (Jean-Jacques bâtard de la), fils de Louis I, Seigneur de la Trémouille, né en 1431 & mort en 1471, & de Jeanne de la Rue, fut légitimé par lettres du Roi Charles VIII, données à Melun au mois de Janvier 1485. Il était fort jeune, lorsque Charles d'Orléans, vivait encore. On trouve quelques vers de lui dans le manuscrit des poésies de ce Prince.

VAILLANT, Poëte du quinziesme siecle, dont on trouve des vers dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans. Il s'en faut bien qu'ils vaillent ceux de ce Prince. Ils paraissent faits vers 1430.

R O N D E L.

Des amoureux de l'observance,
Je suis le plus subiet de France.

(a) A moins que.

(b) Mange.

(c) Je n'en veux plus.

Car je fers d'estre mendien (a),
 Et cherche le cotidien ;
 Mais nul en mon sac rien ne lance.
 Aux freres l'aumosne pour Dieu ,
 Toujours vois (b) criant d'uys en huis :
 Las ! charité ne trouve en lieu ,
 Ne pitié ne scet qui je suis.
 Retourner m'en fault sans pitance ,
 Desir le pourvéeur me tance ,
 Puis le beau pere gardien ;
 Pis suis que Boesme n'Yndien.
 L'Ordre vueil laisser sans doubstance.
 Des amoureux , &c.

VILLEBRESME (Maître Bertault), Poète du quinzieme siecle , dont on trouve une balade dans le manuscrit des poésies de Charles, Duc d'Orléans.

B A L L A D E.

Toft fut Priam puissant Roy couronné,
 Toft fut détruit & route sa lignée ;
 Toft fut Saturne à mal habandonné ;
 Toft fut Echo en amours refusée ;
 Tot Léander périt en mer salée ;
 Toft dévia la noble Rosemonde ;
 Toft fut Dido d'amours déshéritée ;
 Toft se passe la joye de ce monde.

Toft délaissa Paris Anone (c) ;
 Toft fut Biblis en fontaine muée ;
 Toft defflora Bachus Erigone ,
 Toft fut Jason ennuyé de Médée ;
 Toft fut Philis pendue & étranglée ;
 Toft finerent Guischart & Sigismonde ;
 Toft print jadis Atropos Dyopée ;
 Toft se passe la joye de ce monde.

Toft fut Saül, Roi des Juifs ordonné ;
 Toft se navra à mort de son épée ;

(a) Mendiant.

(b) Je vais.

(c) Anone.

Toft fut Phaëton (a) de foudre environné ;
 Toft fut ravie Hélène & Citharée ;
 Toft en mourut Noblesse inestimée ;
 Toft fut Hero noyée en mer profonde ;
 Toft fut l'amour Piramus expirée ;
 Toft fe paffe la joye de ce monde.

E N V O I.

Toft envahit fortune Hermioné ;
 Toft fut Progné convertie en Hérondé (b) ;
 Toft fut Ithis en pieces tronfonné ;
 Toft fe paffe la joie de ce monde.

VILLON, né à Paris en 1431, fut condamné pour des friponneries, à être pendu. Sa gaieté ne l'abandonna pas dans cette triste situation ; car il fit cette épitaphe.

« Je fuis François (dont ce me poife),
 » Nommé Corbueil en mon furnom,
 » Né de Paris emprés Pontoise,
 » Et du commun nommé Villon.
 » Or d'une corde d'âne toife
 » Sauroit mon col que mon cul poife ;
 » Si ne fust un joly appel :
 » Ce jeu ne me semblait point bel ».

On prétend que Louis XI lui sauva la vie, ou que le Parlement changea la peine de mort en un bannissement. Il se retira à Saint-Maixent en Poitou, & devint le favori d'Edouard V, Roi d'Angleterre.

Despréaux a dit de lui :

« Villon fût le premier, dans ces siècles grossiers,
 » Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

C H A N S O N.

Suivés, beautés ; courez aux fêtes,
 Aimés, aimés tant que voudrés,

(a) Phaëton.

(b) Hirondelle.

Et si n'y perdrés que vos têtes :
 En la fin ja mieux n'en vaudrés.
 Folles amours font les gens bêtes,
 Salmon (a) en idolatria.
 Samson en perdit ses lunettes ;
 Bienheureux est qui rien-n'y a.

Il mourut au commencement du seizième siècle :

Vors (Hugues le), Poète du quinzième siècle , a laissé quelques rondeaux & chansons dans le manuscrit des poésies de Charles , Duc d'Orléans

(a) Salomon.



CHAPITRE IX.

Chansons du Dannemark, de la Norvege & de l'Islande.

NOUS devons à l'amitié que M. *Jacobi*, Secrétaire de la Société Royale des Sciences de Copenhague, a pour M. de *Schutze*, les détails que nous allons donner sur les chansons Danoises, Norvégiennes, Islandaises, Scandinaves, &c. Il n'y en a point de modernes dans ce petit recueil; car celles que l'on fait maintenant, ressemblent aux barcarolles de Venise, & se chantent de même.

Celles que M. *Jacobi* a choisies, méritent l'attention des curieux; sur-tout les cinq premières. Elles sont faites par les anciens Poètes Scandinaves, appelés *Scaldes*; il reste un grand nombre de cette sorte de poèmes dans les vieilles chroniques du pays.

Elles sont écrites dans l'ancienne langue Danoise, qui était celle de tout le Nord, y compris l'Angleterre, & qu'on parle encore en Islande. Mais malgré cet avantage, un Islandais a pourtant de la peine à les comprendre, car les Poètes s'étaient formé un langage à part; & outre cela les inversions hardies qu'on trouve dans ces poésies, en rendent l'intelligence très difficile.

Ces Scaldes; qui étaient des personnages illustres, chantaient leurs chansons dans les Cours des Princes de ce tems-là, à la louange des guerriers les plus distingués, & les accompagnaient du son de divers instrumens; aussi étaient-ils appelés *Harpax*, c'est-à-dire, Joueurs de harpe.

M. *Jacobi* a bien voulu engager M. *Hartmann*, savant Musicien du Roi de Dannemarck, à noter les airs que nous joindrons ici, & qui sont précieux par leur haute antiquité, autant que par leur singularité.

Nous commencerons par transcrire une chanson dont nous n'avons point la musique, & qui est traduite en français par M. *Jacobi*.

Cette chanson contient une vérité historique sur laquelle on peut consulter *Danck Werth Beshreybung des Herzogthums Slesvig*, pag. 112, & M. *Mallet*, histoire de Dannemarck, in-4°, tome 1, pag. 24.

M. Jacobi n'a pu parvenir à engager aucun payfan à chanter l'air de cette chanson, pour qu'on la pût copier. « Ils croient, dit-il, qu'on veut » se moquer d'eux, quand on les en prie, sur-tout si c'est un homme » de la Cour qui leur fait une pareille proposition ».

Danmarck deyligt vang og vænge
Lukt med Bolgen blaa
Hvor de vakre voxne drenge,
Kan i leding gaa
Mod de Tydske, Slaver, Vender
Hvor man dempaa tog henfender,
En ting mangler ved den have
Ledet er af lave.

Belt af guds forsyn her hegner
Værger fleste land
Hvad man under Danmark regner
Nyder værn af vand
Ingen Nabo som vil vinde
Tor paa Danmark gaa i Blinde;
Fik vi ledet hængt til rette
Landet skulde vi tætte.

Melfar sund os Fyn beskytter
Sartt hin høye klint
Antil Getzor ingen Rytter
Ride skal for svindt
Guldborg Sund for Laalland giønner
Oresund vort Sieland tienner
Hvert land har sit eget lukke
Alt maa Fylland bukke.

« O Dannemarck, pays agréable de » champs & de prairies, entouré par les » flots azurés, pays dont la jeunesse ro- » buste est toujours prête aux combats » contre les Germains, les Slavons, les » Vandales, & par-tout où la gloire les » appelle! Jardin délicieux! un seul point » manque à ta perfection; ta porte est » dérangée.

» Ici la Providence a placé le Belt (a) » pour te couvrir & pour garder la plupart » de tes provinces: là la mer sert de rem- » part à tes côtes; aucun voisin ne peut » espérer de te surprendre avec succès à » l'improviste. Oh! si la seule entrée pra- » ticable pouvait être close! rien ne man- » querait à ta parfaite sûreté.

» Le détroit de Medelfart (b) défend la » Fionie, aussi bien que son promontoire » escarpé; il n'y a point de cavalerie qui » puisse pénétrer jusqu'à Getzor (c), le » Sund de Guldborg (d) couvre la La- » land, comme l'Oresund (e), la Sélande: » chaque province a son rempart à elle, » le seul Jutland est toujours exposé.

(a) Il y a deux bras de mer entre la Sélande & la Fionie, & entre la Fionie & le Jutland, nommés le grand & le petit *Belt*. Ce mot signifie ceinture.

(b) Entre la Fionie & la Sélande.

(c) Ou Geddesfore, est la côte la plus méridionale de Falster, qui est inabordable.

(d) Guedborg Sund, est le détroit entre Lalland & Falster.

(e) C'est le fameux passage entre la Sélande & la Scanie, qui est gardé par Cronbourg.

Holfter, Vagrer, Lyneborger,
Som en skadlig flod
Gior os Fylland mange forger
Stryter meget Blod.
Hvo kan venne sig en vane
Der er skam at lade rane
Saa vort Fæ, vort gods, formue
Piil vi har og Bue.

Saa begyndte Dronning Tyre ;
Ret kaldt Dannebød
Tale til de Danske styre
Forefat med Mod
Gabed kan vi vel Tillukke
Saa vi os ey lader pukke
Af hver fremmed lobeskytte
Os giefter for Bytte.

Fra moradset vest ved strande
Til hofund i si
Vil vi os en vold bemande
Gior'en snever si
Alt skal den os orlof bede
Som vi giennem skulle stede
Ey skal hver dergiemnem fare
Med vor stiaalne vare.

Det som faldt i hvermands ore
Og enhver befaldt
Lod sig af Kong Haraldhore
Tuktes over alt
Bud man over Riget sende !

» Les Holstinois, les Vagriens, les Lu-
» nebourgeois, semblables à un torrent
» impétueux, nous causent bien des soucis
» en Jutland, & répandent beaucoup de
» sang. Qui pourra les détourner d'une si
» malheureuse habitude? Il nous est hon-
» teux de laisser piller nos bestiaux, nos effets
» & nos biens. Nous avons des arcs &
» des flèches.

» Ainsi s'exprimait la Reine Tyre,
» nommée Danebod (a) à juste titre; c'est
» ainsi qu'elle haranguait les grands de
» Dannemarck, parmi lesquels elle pré-
» sidait avec dignité. Il ne tient qu'à nous,
» conclut-elle, de fermer l'entrée de notre
» pays, & d'empêcher les incursions des
» vagabonds étrangers qui ne visent qu'au
» butin.

» Depuis le marais qui est à l'ouest vers
» la mer jusqu'à Mosfund près du Sly (b);
» nous formerons un rempart bien gardé,
» en n'y laissant qu'un étroit défilé; alors
» il faudra que ceux qu'il nous conviendra
» d'y laisser passer, nous en demandent
» la permission, & personne ne pourra
» s'en retourner impunément chargé de
» nos dépouilles.

• Ce discours agréable à tous les audi-
» teurs fut approuvé par le Roi Harald,
» & chacun en témoigna sa reconnaissance.
» L'on envoya des exprès dans tout le
» Royaume, afin que chaque bon patriote

(a) *Danebod* signifie *restaurator Danorum*. On donnait anciennement des surnoms aux Princes. Ainsi *Regner* fut appelé *Lodbrog*, c'est-à-dire, aux chausses velues. *Eric Eyegod*, c'est-à-dire, le très-bon.

(b) *Sly* est la rivière qui a donné le nom à *Sleswig*.

Hvo sig for en daufx vil kiende
Maatte der med vogn og heste
Volden at befæste.

Fra den østre Danmarks slide
Kom de skaanske skrap
Siellands faren her vil sliide
Ingen var faa knap
Fynboe, Lollikken og Fyden
Samt hvo sadde nest ved Gryden
Ingen sig da glemte hiemme
Som det verk kund fremme.

Danebod Sig hiert lig gledde
Der hun skaren faae
Sagde : vi nu hoit tør vodde
Verket fort skal gaae
Henter, Tyder oft og kage
Shens de andre shuld mon age
Ter kost kand jer umar spare
Skal den Gierning vare.

Skaaningen begyndto at grave
Tvorst fra Kahlegat
Frem til Hallingsted og lave
Volclen hoi og brat
Fem gang sex fod blev den lavest
Lex gang otte fod var ragest
Sommefteds kun Tyrretyve
Som clen best kand blive.

Siellands far og Fynbo resten
Giorele fordig snart
Jyden skaffed mad for giesten
Intet her blev spart
En port paa hver hundred farne

» pût se rendre incessamment avec des che-
» vaux & des chariots dans les lieux où
» le rempart devait être fortifié.

» L'on vit arriver du côté oriental du
» Dannemarck une multitude des habitans
» de la Scanie ; le Sélandais prend l'ou-
» vrage à cœur. Chacun se montre plein
» de zèle & de bonne volonté, ceux de
» Fionie, de Laland & de Jutland, &
» tous les voisins du travail s'empressent
» pour hâter l'ouvrage.

» La Reine Danebod fut pénétrée de
» joie en voyant arriver en foule ces trou-
» pes nombreuses ; je parie, dit-elle, que
» l'entreprise finira avec honneur : vous,
» Jutlandais, apportez des vivres & des
» provisions, les autres travailleront, &
» vous ferez toujours exempts de la main-
» d'œuvre.

» Ceux de Scanie commencerent à
» creuser depuis Kalegat (a) jusqu'à Hol-
» lingsted (b), pour former un rempart
» élevé & escarpé. La partie la plus basse
» était de trente pieds, la plus haute de
» quarante-huit, quelques endroits de qua-
» rante, selon la convenance.

» Ceux de Sélande & de Fionie eurent
» bientôt achevé le reste. Le Jutlandais
» fournit les vivres avec soin. Rien ne fut
» épargné. L'on fit une porte à chaque
» cent toises de distance, l'on n'oublia point

(a) C'est ainsi que l'on nomme encore aujourd'hui l'endroit le plus occidental de Danneviæke, ou *Opus Danorum*.

(b) C'est le nom d'un endroit au bout oriental de l'*Opus Danorum*.

Reyste de lod Taarn ey farne
Hvoraf Fienden ramte skade
Naar han tog til stæde.

At des snarer fordes kunde
Det verk met behor
Dronning Tyre lod af grunde
Reyse, som man kior.
Giennem volden sig en Bure
Paa det verk at have kure
Rart sig noget ret vil foye
Under fremmed oye.

Efter onske voxte volden
Dannevirke kaldt
Som har mangel Tornigholden
For den slet forfaldt
Ledet, sagde Dronning Tyre
Har vi høngt, gud vangen hyre
At den ingen fremmed bryder
Eller Hof bud byder.

Dannemarck oi nu kand ligne
Ved en frugt bar vang
Hegnede rundt onkning gudsigne
Den i Nod og Frang
Lad, som korn opvoxte knegte
Der kand frisk mod Fienden fægte
Og om Danebod end tale
Naar hun eri Dyale.

» les tours, par le moyen desquelles on
» incommoda beaucoup l'ennemi, lorsqu'il voulut en approcher son camp.

» Pour achever ce projet, & tout ce
» qui y avait rapport, la Reine Tyre se
» fit élever une tourelle sur le chemin qui
» traverse le rempart, afin de veiller elle-même sur les travailleurs: car il est rare
» de voir réussir ce que dirigent des étrangers; l'œil du maître fait tout.

» Enfin on vit se former à souhait ce
» fameux rempart qu'on nomme Dame-
» virke, lequel a soutenu maints assauts
» avant qu'il ait pu être détruit. Maintenant, s'écria la Reine Tyre, la porte
» est assise en sa place, Dieu veuille protéger l'enclos, en sorte qu'un étranger ne
» puisse la rompre pour nous imposer un
» joug odieux.

» A cette heure nous pourrions com-
» parer le Dannemarck à un champ fertile
» bien enfermé de toutes parts. Que le
» maître du monde daigne le soutenir en
» tout péril, & toute détresse, qu'il y produise, comme des épis sans nombre,
» une multitude de braves guerriers qui
» combattent avec intrépidité contre tous
» ses ennemis, & qu'ils puissent exalter
» Danebod, lorsqu'elle reposera dans la
» tombe ».

Pour que le Lecteur ait quelque connaissance des poésies Danoises, il faut qu'il commence par lire ce que M. Mallet en dit dans son introduction à l'histoire de Dannemarck, in-4°, pages 236 — 250. Nous ajouterons d'après M. Jacobi quelques éclaircissements sur le mécanisme des vers. Ceux qui désireront en avoir de plus détaillés, pourront recourir à la Préface que le Jésuite Denis a mise en la tête de ses poésies

Allemandes , *Lieder des Barden Sineds* , imprimée à Vienne , in-8° ,
1772.

Chançons anciennes Scandinaves, comme on les chante encore en Islande.

Ire.



Hiuggo ver met Hiorvi Hitt lægic mig Jafnan at
Baldrs fodr becki buna veit ec - at sum lum Dreka
bior at bragdi or biugvidum haufa Ei - gi kem ecmet
ædro ord til vidris hallar.

T R A D U C T I O N .

« Nous les avons coupées (les têtes) avec nos épées ; mais ce qui
» cause ma joie , c'est que je fais qu'Odin me tient un siege tout prêt
» pour son festin. Bientôt j'y boirai de la cervoise (biere) dans des
» cornes recourbées ; & ce n'est point en tremblant que je me présente
» à son palais ».

C'est ici la vingt-cinquieme strophe de la chanson attribuée au Roi
Regner Lodbrog. Cette chanson qui est imprimée toute entiere , mais
peu correctement , dans *Wormii Litteratura Runica* , & dans le recueil
de *Biorner* , intitulé *Nordisæ Kæmpedater* , a été traduite en Français par
M. Mallet , dans ses *Monumens de la Mythologie & de la Poésie des*
Celtes , page 150 — 156. Elle contient vingt-neuf strophes en tout , qui

commencent toutes, excepté la dernière, par le premiers vers *Hiuggo ver met Hiorvi*, qui sert comme de refrain.

Chaque strophe est composée de huit vers; la même consonne, ou une des voyelles se répète trois fois dans deux vers, savoir : deux fois dans le premier & une fois dans le second. Bizarre entrave qui ne peut que nuire au génie.

Nous allons ajouter la dernière strophe de la même chanson, parce qu'elles nous apprend comment les anciens envisageaient la mort. *Regner* allait périr par la morsure des serpens, dont on avait rempli sa prison.

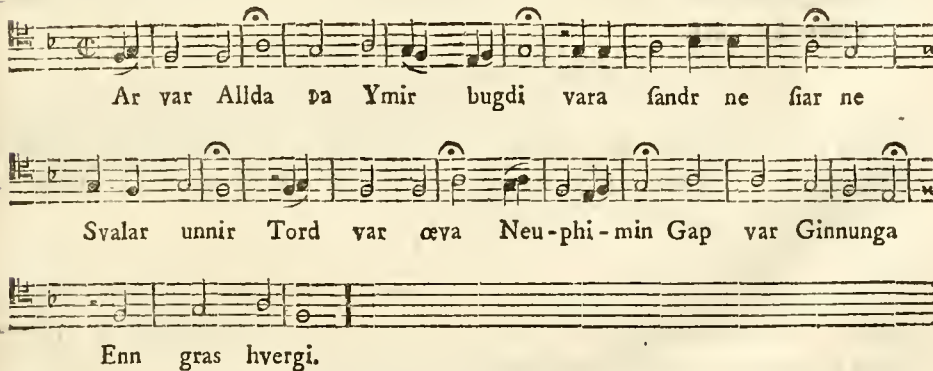
Fyomz Hins at Hætta
Heim boda mer dísir
(a) Þer er or Herians Hollo
Heir odin mer fendar
Gladr man ec Olmet Afum
J Ondvegi drecka
Lifs ero Lidnar stundir
Læjande skal ec deya.

« Mon courage me dit qu'il faut mourir,
» Déjà les Divinités qu'Odin a envoyées
» au-devant de moi, m'invitent à entrer
» chez lui. Assis au haut de sa table, je
» vais donc dans mon bonheur boire de
» la cervoise qu'il m'offrira. Les heures
» de ma vie sont terminées, je mourrai
» en riant ».

Cette chanson est un *drottqued*, du genre appelé *hattleyse*, c'est-à-dire, sans rire.

Nous donnerons à la fin de ce chapitre toute la traduction de M. Mallet.

I I.



Ar var Allda þa Ymir bugði vara sandr ne siar ne

Svalar unnir Tord var æva Neu-phi-min Gap var Ginnunga

Enn gras hvergi.

(a) Cette lettre répond au *th* des Anglais, & se prononce de même.

T R A D U C T I O N.

« Les siècles ne faisaient que commencer, lorsque vivait *Imir*. La
 » mer avec ses fables innombrables & ses flots glacés n'existait point
 » encore. Il n'y avait point de terre; il n'y avait point de ciel, on ne
 » voyait qu'un vaste abîme sans aucune verdure ».

Cette chanson est une strophe de la *Voluspa*. On peut en voir l'explication dans M. Mallet, *Monumens celtiques*, pag. 133 — 136.

Elle est composée de plus de deux cent strophes : la même consonne, ou bien une des voyelles, se répète trois fois de deux en deux vers. Ce genre s'appelle *togmalt*, c'est-à-dire, *chant lent*.

I I I.



Osnotr Madr Ef eignatz getr Fe eda fiolds mûnad

Metnadr hanum proaz enn Mannvit all-dre-gi Framgen-gir han

drugt i dul,

T R A D U C T I O N.

« Si l'homme sans esprit acquiert des richesses, s'il obtient une femme
 » aimable, il s'enfle, il devient orgueilleux; mais jamais le sage ne
 » s'égare dans ces sentiers aveugles ».

Cette chanson est une strophe du *Haramal*, morceau sublime attribué à *Odin* lui-même. M. Mallet, dans ses *Monumens celtiques*, pag. 136 — 144, l'a traduit presque tout entier.

Les strophes sont de six vers; une même consonne ou une voyelle au commencement d'un mot se répète une fois dans les deux premiers vers,

&c

& deux fois dans le troisieme. Cette ode est du genre appelé *togmolt*, dont nous venons de parler.

I V.

Sneid Fyri Sikiley vi-da sud vorum þa prudir Brynt

Skreid vel til vanar Vengis hiortr unddren-gum Vattir ec midr

at mot-ti Myni enn pinnig-nen-na þo læir gerdr i Gordom

Gotthriings vid-mer Skolla.

T R A D U C T I O N .

« Notre vaisseau fendait les flots le long de la Sicile. Commandé par
 » des hommes braves, il eut un voyage heureux. Je ne crois pas que
 » l'homme le plus hardi ose désormais passer sur nos traces; & cependant
 » une fille de Russie me méprise » !

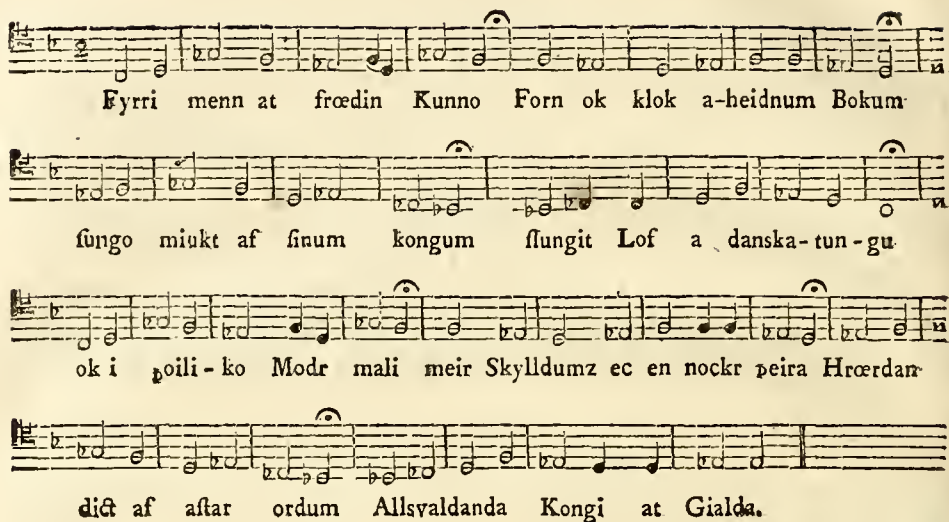
Cette chanson est celle de *Harald* le vaillant, Prince de *Norvege*. M. *Mallet* l'a traduite dans le même ouvrage, page 156 — 158.

Outte la répétition de la même consonne, qui est essentielle dans la Poésie scandinave ancienne, chaque vers de cette strophe contient une demi-rime & une rime entière. M. *Jacobi* appelle demi-rime celle qui est formée par les mêmes consonnes, mais avec différentes voyelles; lorsque les voyelles, aussi bien que les consonnes, sont les mêmes, c'est la rime entière. Cette ode est un *drotqued* rimé, & de ce genre sont presque toutes les anciennes chansons qui nous restent.

Le même refrain termine chaque strophe.

Nous la donnerons toute entière à la fin de ce chapitre.

V.



Fyrri menn at frædin Kunno Forn ok klok a-heidnum Bokum
 sungu miukt af sinum kongum slungit Lof a danska-tun-gu.
 ok i þóili-ko Modr mali meir Skyldumz ec en nockr þeira Hræðan
 diét af astar ordum Allsvaldanda Kongi at Gjalda.

T R A D U C T I O N.

« Ils posséderent les hautes sciences, écrites avec élégance dès les tems
 » les plus reculés dans des livres profanes. Ils chanterent dans leurs
 » vers danois les louanges de leurs Princes ; & moi qui possède cette
 » langue , je me crois obligé plus qu'aucun d'eux à représenter au Roi
 » tout-puissant mes vers doux & agréables ».

Cette chanson est une strophe prise d'une hymne appelée *Lilia*. On trouve des exemples de ce mètre dans le *Clavis metrica* de *Sturleson* : il y est appelé *Hryn hendr hatt*, c'est-à-dire, *chant cadencé* ; c'est une preuve qu'on le connaissait déjà dans le treizieme siecle en Islande.

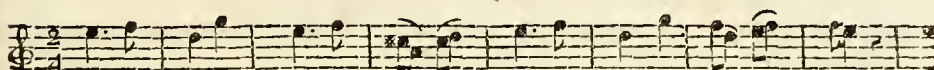
Dans la suite des tems le langage s'étant altéré , & les Moines ayant chassé les Scaldes des cours des Princes, l'ancienne Poésie se perdit ; & au lieu de ces Poésies qui contenaient la religion celtique & qui faisaient toujours allusion à la mythologie , on se contentait des rimes. M. Jacobi a une collection de deux cent chansons pareilles rimées , dont la premiere centaine a été recueillie par Anders Wedel , 1591 , réimprimée ensuite , & augmentée d'une autre centaine par Peder Sys 1695. Le sujet de ces

chansons est tantôt un fait historique , un combat , un rapt ou une aventure amoureuse , tantôt un conte de Fées , une fable , une métamorphose : il n'y a gueres que les Payfans qui les savent chanter aujourd'hui.

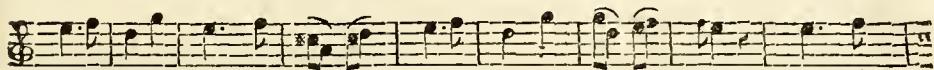
CHANSONS NORVÉGIENNES.

. I^{re}.

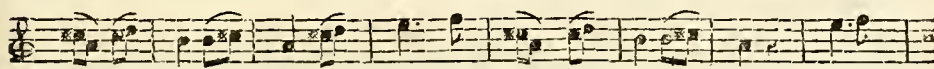
Voyage pour le Sæter (a).



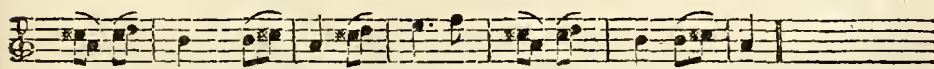
Markie gronas, Sniogan braana, Fiœl bli bært aa Lauve Sprœt



Marynykiyl staar ti Dalom, Kue se fœ œte mœt : Alt sona



Livi, bydia Krœke, Bionnen Kiœmtaa hie fram utur



Fiofe spring for-nog de ku-aa kœlf-aa Fau-aa-lam.

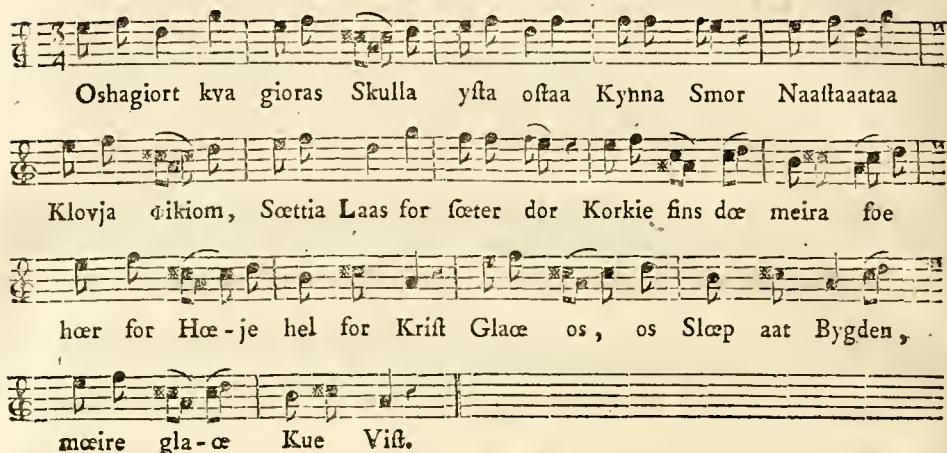
T R A D U C T I O N.

« La campagne reverdit déjà , la neige se fond , le sommet des montagnes se découvre , & les feuilles se développent. La primevere fleurit dans les vallons , le bétail peut trouver sa pâture : tout ce qui vit , commence à se mouvoir : l'ours quitte son fort : les vaches & leurs veaux , les brebis & les moutons courent avec joie hors de leurs étables ».

(a) C'est une cabane que les bergers en Norvege élèvent dans les vallées , loin des habitations principales , pour y passer l'été & garder leurs vaches qu'ils y mènent paître. M. Jacobi la croit ancienne,

Cette chanfon se chante par les bergeres lorsqu'elles se rendent aux cabanes d'été.

I I.

Retour à la maison d'hiver.


Oshagiort kva gioras Skulla ysta oftaa Kynna Smor Naastaataa
 Klovja ðikiom, Sættia Laas for fæter dor Korkie fins dæ meira foe
 hæf for Hæ-je hel for Krist Glæc os, os Slæp aat Bygden,
 mæire gla-cæ Kue Við.

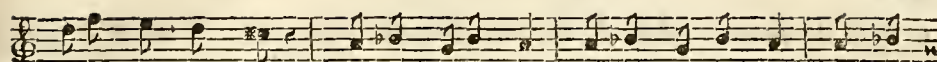
T R A D U C T I O N.

« Nous avons fini tous nos travaux, battu le beurre & fait le fromage :
 » il ne nous reste plus qu'à charger les chevaux de notre bagage & à
 » clore nos cabanes d'été. Il n'y a plus ici de nourriture pour les troupeaux
 » ni pour les hommes. Nous nous réjouissons d'être libres, de retourner
 » à nos habitations; mais notre bétail s'en réjouit encore davantage ».

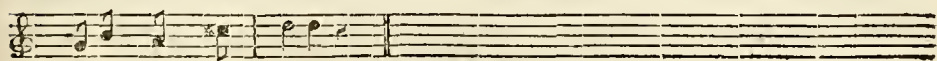
I I I.

Allegretto.


Stíflle Sondaks aftein eingang formeva Læit va dæheime Læva
 Ty-tingen va giol, aat Skogen straukefta Næver Skrukka tok til Næva
 knaft æ Kommin va aat ulvhuus Dalen trang For æbydia hoire



naagaa dœr som faang maale tyktes me dœ œ Kientes ve, aktpaa

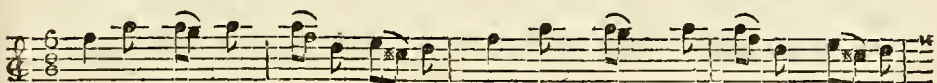


dette Laut e gieva.

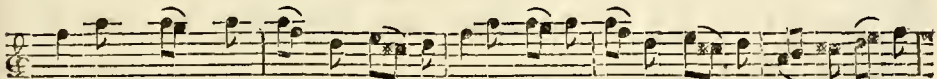
TRANSLATION.

« Un Dimanche après midi, le tems me paraissait d'une longueur
 » excessive, je m'ennuyais d'être dans la maison; les grains de Myrtil
 » étaient déjà mûrs: je courus au bois pour en cueillir dans ma corbeille
 » faite d'écorce; à peine fus-je arrivé dans le vallon étroit, que j'entendis
 » quelqu'un chanter: il me semblait que sa voix m'était connue; c'est
 » pourquoi je redoublai d'attention ».

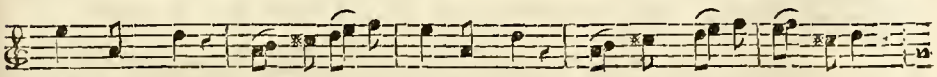
IV.



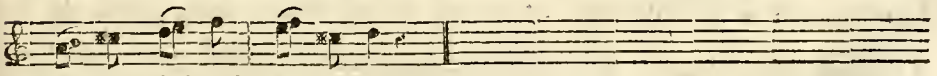
Gamail Kiellen Komti stugii snog hek kring sten-skiella Hugu



Krykkia hialp am staa-at-aarin utur augo pulla taarin Hantaa-reima



Ælskins Brok solvbes line snus hoin-tok Stabbin Sætte hain sepaa



Bydia skiœlvand groedja faa.

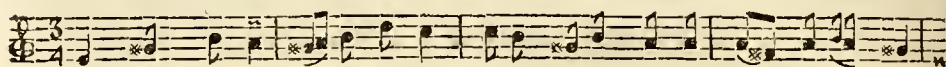
TRANSLATION.

« Un vénérable vieillard entra dans la chambre, les flocons de neige
 » pendaient autour de sa tête chauve; sa béquille l'aida à s'approcher
 » du feu; les larmes tombaient de ses yeux: alors il tira de sa culotte,

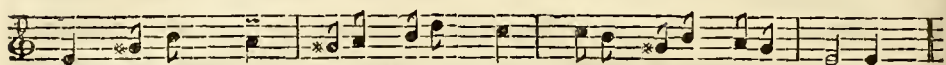
„ faite de peaux d'élan & attachée par des courroies, sa boîte à tabac
 „ en poudre, garnie d'argent; il s'assit sur le bloc à couper le bois
 „ (place d'honneur); & commençant à chanter d'une voix chevrotante,
 „ il dit, &c. „

V.

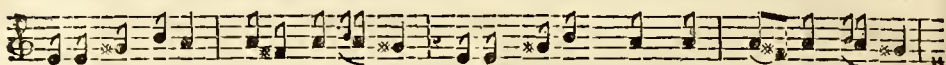
Allegretto moderato.



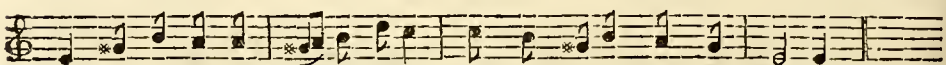
Huldre mœ snog aa bæbrandes hain flœtta brona Haar-ti Guld fingra Baim



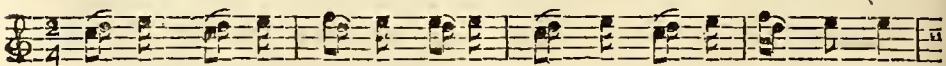
aa Taattom Kring vene Hugu vain Vaska se-ti Klara Kiœlla.



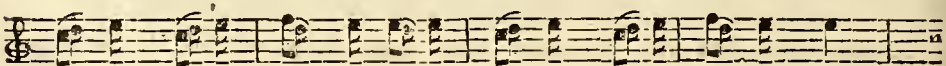
Atta for guten sœtte ho-se-ne Lagde Tusend strœngle Langspel paa kne



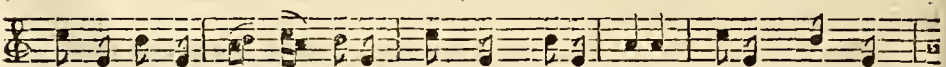
mœ sangaa-leikho saales tokte, saa Ho truga jom-taa Fiœlla.



Stat up! stat up! Siaa at œende, Hoyr sylo strœnjin kaa dom loet!



Siaa œi Hûlder som du-brœenne som taa Lysna aat de grœet



manga veit e paa de Snika Loet me bli di sœente jngor, som de



bœ-re Lika Hardû Bo aa vœnte.

T R A D U C T I O N.

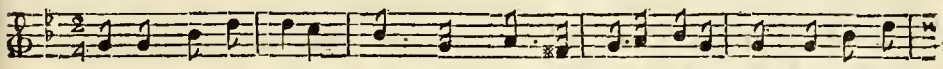
« La Nympe d'une main active & tremblante tressait ses cheveux
 bruns avec un ruban tissu d'or, & en attachait les boucles autour de

» sa tête charmante : elle se lava dans une source limpide, & s'assit
 » derrière le jeune homme. Elle posa sur son genou son tympanon à
 » mille cordes, & commença à chanter en s'accompagnant de son ins-
 » trument, de façon qu'elle forçait les rochers à répéter cette harmonie...
 » Leve-toi ! leve-toi ! regarde derrière toi ! écoute comment résonnent les
 » cordes d'argent. Vois une Nymphé que tu enflâmes, qui verse pour toi
 » des larmes de desir & d'amour. Je fais que plusieurs fillettes cherchent à
 » t'attirer ; mais choisis-moi pour ton amante, jamais tu n'en trouveras qui
 » te chérisse avec tant d'ardeur ».

V I.

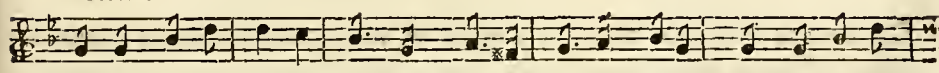
*Duo entre un Paysan des montagnes & un Paysan des bords de la mer ,
 au sujet du jour de la naissance du Roi.*

Preemier.



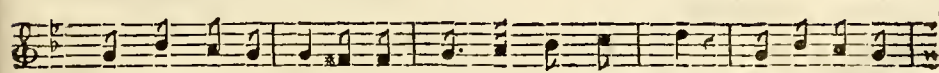
No-kom æg-ta fiella, der rauk snioven Likfø hava knap va dœ paa
 skinaa mehadde Sloppe fram.

Second.



No kom ægta Siona der rauk Likfø æisnio kava knap va dœ mœ
 Baaten æg raa-kiaa-hadde Land.

Tous les deux.



Ja gud signa mota aa vœl-va dœ me fans me i dag vil
 drikke aa snu aas i en dans me vœit vœl du kienne Primstaven. (a)

(a) C'est un calendrier runique tracé sur des bâtons aplanis. Voyez M. Mallet, introduction à l'Histoire de Dannemarck, pag. 224.

T R A D U C T I O N.

Premier Payfan.

« Je descends de la montagne, la neige y tombait avec l'impétuosité
 » des flots; c'est à peine que j'ai pu m'en tirer sur mes patins ».

Second Payfan.

« J'arrive de la mer, elle fumait comme un brouillard de neige, à
 » grande peine mon bateau a pu atteindre le rivage ».

Tous les deux.

« Oui, le ciel soit béni de cette rencontre; c'est un bonheur de nous
 » trouver ensemble. Nous allons consacrer cette journée à boire & à
 » danser, je fais que tu connais le bâton runique ».

C H A N S O N S D A N O I S E S ,

Composées par le roi Regner Lodbrog.

Ce fameux Poète & Guerrier régnait en Dannemarck vers le commencement du neuvième siècle. Après mille courses maritimes, il éprouva enfin la mauvaise fortune en Angleterre. Pris, en combattant, par *Ella* son ennemi, Roi d'une partie de cette île, il périt par les morsures des serpens dont on avait rempli sa prison. Il laissa plusieurs fils qui vangerent cette mort horrible, ainsi qu'il l'avait prévu dans ces vers qu'il composa pendant sa captivité.

C H A N S O N.

« Nous nous sommes battus à coups d'épées, dans le tems où jeune
 » encore, j'allai vers l'Orient préparer une proie sanglante aux loups
 » dévorans. Toute la mer ne semblait qu'une seule plaie, & les cor-
 » beaux nageaient dans le sang des blessés.

« Nous nous sommes battus à coups d'épées, le jour de ce grand
 » combat

» combat, où j'envoyai les peuples de Helsingie dans le palais d'Odin.
» De-là nos vaisseaux nous portèrent à *Ifa*, où les fers de nos lames,
» fumans de sang, entamaient à grand bruit les cuirasses, & où les épées
» mettaient les boucliers en pieces.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée, ce jour où j'ai vu dix
» mille de mes ennemis couchés sur la poussière près d'un cap d'An-
» gleterre. Une rosée de sang dégouttait de nos épées, les flèches
» mugissaient dans les airs en allant chercher les casques : c'était pour
» moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille dans mes bras.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où mon bras fit tou-
» cher à son dernier crépuscule ce jeune homme si fier de sa belle chevelure,
» qui recherchait les jeunes filles dès le matin, & qui se plaisait tant
» à entretenir les veuves. Quelle est la destinée d'un homme vaillant,
» si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits ?
» Celui qui n'est jamais blessé, passe une vie ennuyeuse, & le lâche ne
» fait jamais usage de son cœur.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée. Il faut qu'un jeune homme
» se montre de bonne heure dans les combats, qu'un homme en attaque
» un autre, ou lui résiste. C'a été là toujours la noblesse d'un héros ; &
» celui qui aspire à se faire aimer de sa maîtresse, doit être prompt &
» hardi dans le fracas des épées.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais j'éprouve aujourd'hui
» que les hommes sont entraînés par le destin ; il en est peu qui puissent
» résister aux décrets des Fées, eussai-je cru que la fin de ma vie serait
» réservée à *Ella*, lorsqu'à demi-mort je répandais encore des torrens
» de sang, lorsque je précipitais les vaisseaux dans les golfes de l'Ecosse,
» & que je fournissais une proie si abondante aux bêtes sauvages ?

» Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais je suis plein de
» joie, en apprenant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais
» d'Odin. Bientôt assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons

» de la bierre dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne
 » redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en
 » entrant dans la falle d'Odin.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah ! si mes fils avaient
 » les tourmens que j'endure, s'ils avaient que des viperes empoisonnées
 » me déchirent le fein, qu'ils fouhaiteraient avec ardeur de livrer de
 » cruels combats ! La mere que je leur ai donnée, leur a laissé un
 » cœur vaillant.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée ; mais à présent je touche
 » à mon dernier moment. Un serpent me ronge déjà le cœur : bientôt
 » le fer que portent mes fils fera noirci dans le sang d'*Ella* ; leur colere
 » s'enflamera, & cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir le repos.

» Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cinquante & un
 » combats où les drapeaux flottaient. J'ai, dès ma jeunesse, appris à
 » rougir de sang le fer d'une lance, & je n'eusse jamais cru trouver un
 » Roi plus vaillant que moi : mais il est tems de finir, Odin m'envoie
 » ses Déeses pour me conduire dans son palais : je vais, assis aux
 » premieres places, boire de la bierre avec les Dieux. Les heures de
 » ma vie se sont écoulées, je mourrai en riant ».

Chançon d'HARALD le vaillant, prince de Norvege.

Ce Prince vivait au milieu du onzieme siecle. Il fut un des plus
 illustres aventuriers de son tems, & parcourut les mers du nord, l'Océan
 sur les côtes d'Afrique, & la Méditerranée. Il y fut pris, & conduit à
 Constantinople, où il resta quelque tems en captivité. Il se plaint dans
 cette chançon des rigueurs d'*Eliffit*, fille de *Jarislav*, Roi de Russie.

« Mes navires ont fait le tour de la Sicile. C'est alors que nous étions
 » brillans & magnifiques, mon vaisseau brun, chargé d'hommes, voguait
 » rapidement au gré de mes desirs ; occupé des combats, je croyais
 » naviger toujours ainsi : cependant une fille de Russie me méprise.

» Je me suis battu dans ma jeunesse avec les peuples de Drontheim.
 » Ils avaient des troupes supérieures en nombre : ce fut un terrible
 » combat ; je laissai leur jeune Roi mort sur le champ de bataille :
 » cependant une fille de Russie me méprise.

» Un jour nous n'étions que seize dans un vaisseau ; une tempête
 » s'élève & enfle la mer , elle remplit le vaisseau chargé ; mais nous le
 » vuidâmes en diligence. J'espérais de-là une heureux succès : cependant
 » une fille de Russie me méprise.

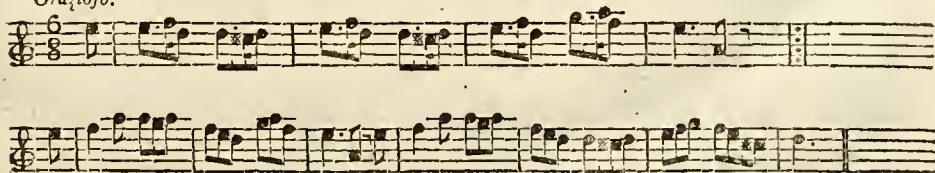
» Je fais faire huit exercices ; je combats vaillamment ; je me tiens
 » fermement à cheval ; je suis accoutumé à nâger ; je fais courir en
 » patins ; je lance le javelot ; je m'entends à ramer : cependant une fille
 » de Russie me méprise.

» Peut-elle nier cette jeune & belle fille , que ce jour , où posté près
 » de la ville dans le pays du midi , je livrai un combat , je ne me
 » fois servis courageusement de mes armes , & que je n'aie laissé après
 » moi des monumens durables de mes exploits : cependant une fille de
 » Russie me méprise.

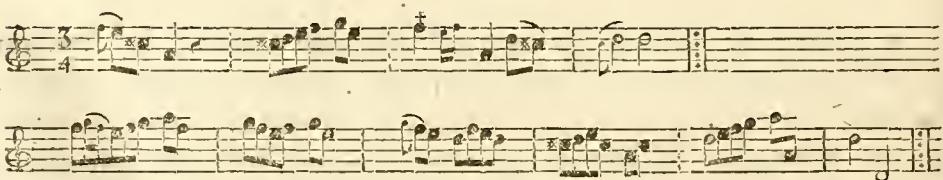
» Je suis né dans le haut pays de Norvege , là où les habitans
 » manient si bien les arcs ; mais j'ai préféré de conduire mes vaisseaux ,
 » l'effroi des payfans , parmi les écueils de la mer , & loin du séjour
 » des hommes , j'ai parcouru les mers avec ces vaisseaux : cependant
 » une fille de Russie me méprise ».

Danse des Payfans dans le Diocèse de Bergen en Norvege.

Grazioso.



A a a 2

Autre.*Autre.**Autre.**Grave.*

Gai.



Autre.

Allegro.



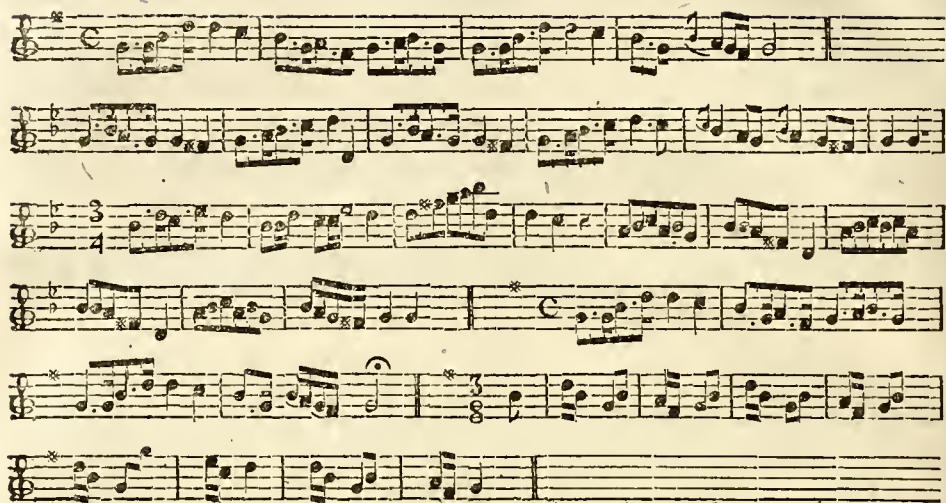
AIRS NORVÉGIENS.

Air de Danse.



Chanson.



Danse.*Autre.**Autre.**Musique pour le Lour (a).*

(a) Le *Lour* est une espèce de Cor qui produit un son aigu, les Bergers en savent tirer plusieurs sons; cet instrument à vent est fort ancien, on s'en servait autrefois dans les guerres.

C H A P I T R E X.

Des Chançons & Poésies Herfes (a).

Nous n'avons pu nous refuser le plaisir de parler ici de la Poésie Gallique ou Herse, de ce genre singulier de Poésie, que nous regardons comme celui qui parle le plus à l'ame. Ceux de nos Lecteurs qui voudront avoir plus de détails sur ce genre de poésie, peuvent lire la savante Dissertation de M. Blair, Ministre Ecoffais, que l'on trouve dans le Journal étranger ; & le Discours préliminaire de M. le Tourneur, qui est à la tête de son agréable Traduction des Poésies d'Osian.

Les anciens Ecoffais étaient une colonie des Celtes. Les Druides & les Bardes s'établirent chez eux, après avoir quitté les Gaules, & furent chargés de conserver & de chanter leurs actions héroïques. Les Druides furent bientôt détruits ; mais les Bardes plus heureux, subsistèrent presque jusqu'à nos jours, sous le même nom, & exerçant les mêmes fonctions dans le Nord de l'Ecosse & dans l'Irlande. L'histoire nous apprend que, lorsqu'Edouard I conquit le Pays de Galles, il fit mettre à mort tous les Bardes qui s'y trouverent, parceque par leurs chants, ils avaient trop de pouvoir sur l'esprit du peuple. Ce n'est pas assurément la plus belle action de son règne.

Les Poèmes d'Osian & des anciens Bardes sont en prose mesurée ; ils gardaient la rime pour les morceaux lyriques dont ils fesaient leurs ouvrages, & qu'ils chantaient en s'accompagnant de la harpe.

Osian vivait avant l'établissement de la Religion Chrétienne en Ecosse ; vers la fin du troisieme siecle, ou au commencement du quatrieme. Ce fut l'an de J. C. 303, que la persécution de Dioclétien fit passer quelques Chrétiens en Bretagne. Ces premiers Missionnaires vécurent dans des

(a) Par *Poésies Herfes*, on entend les Poésies Ecoffaises & Irlandaises ; on n'a conservé ici le mot de *Herfes*, que parceque c'est sous ce nom que dans les journaux on a fait connaître les Poésies Ecoffaises.

cavernes ; & ce fut avec eux qu'Ossian, dans les dernières années de sa vie, disputa sur la Religion Chrétienne. La tradition a conservé cette dispute célèbre, & Ossian y montre une telle ignorance des dogmes du Christianisme, qu'on ne peut pas supposer qu'il fût déjà introduit en Écosse.

Fingal, si célèbre dans l'histoire antique de l'Écosse, & pere d'*Ossian*, fameux par ses poésies, était un descendant de *Trenmor* qui détruisit l'ordre des Druides, & qui fut proclamé Roi par toutes les tribus. Le rétablissement de *Ferard-Arto* sur le trône de l'Irlande, fut le dernier exploit de *Fingal* ; alors il remit solennellement sa lance à *Ossian*, qui en fit un digne usage pour la défense du faible & de l'opprimé, jusqu'à ce que la vieillesse l'eut fait tomber de ses mains. Alors privé de son pere & de son fils *Oscar*, tué en trahison, aveugle & infirme, il charma sa douleur & ses maux, en chantant les exploits de ses amis. Il se traînait souvent à la tombe de son pere, & se consolait en la touchant de ses mains tremblantes. *Ossian* chantait pour un peuple que le spectacle de la nature ne lassait jamais. C'est de ce spectacle qu'il emprunte sans cesse ses images & ses comparaisons. Cet homme singulier, doué par la nature d'une sensibilité exquise, était porté à cette tendre mélancolie qui accompagne ordinairement le génie (a), & son ame était également susceptible de force & de douces émotions.

On distingue quatre périodes dans l'histoire des Sociétés humaines.

- 1°. Les hommes ont commencé à vivre de la chasse.
- 2°. De leurs troupeaux.
- 3°. De l'agriculture.
- 4°. De leur commerce.

Les Poésies d'Ossian nous présentent le tableau de la première période, & un peu de la seconde, mais rien des deux autres ; ce qui prouve leur haute antiquité.

On y voit des femmes enlevées de force, & toute la tribu se liguier, comme dans le tems d'Homere, pour venger l'injure.

Par le récit de leurs batailles, on voit qu'ils ne connaissaient point

(a) Aristote dit que la mélancolie est le partage des grands génies : *Omnes ingeniosos melancholicos esse.*

les trompettes, les tambours ni aucun instrument militaire. Le cri du Général était le signal du combat; aussi la voix du terrible *Fingal* est-elle souvent citée.

Les deux caractères distinctifs des poésies d'Ossian sont la tendresse & le sublime. C'est la poésie du cœur, & on s'aperçoit que le Poète cherchait moins à plaire aux autres qu'à exprimer ce dont il était profondément pénétré. Son plaisir était de penser aux héros avec lesquels il avait vaincu, de se rappeler la maîtresse qu'il avait adorée, & les amis qu'il avait perdus.

Il ne composait que lorsque sa muse l'inspirait : alors s'écrie-t-il :
 » Quelle est cette voix qui frappe les oreilles d'Ossian, & élève son
 » ame? C'est la voix des tems qui sont écoulés, ils roulent devant moi
 » avec les actions des hommes ».

Alors il chante ce qu'il voit, ce qu'il entend, & son ame verse dans ses chants tous les sentimens dont elle est pleine.

Homere n'a de supériorité sur Ossian que celle que les Grecs avaient sur les Celtes; & si la balance du sublime devait pencher d'un côté, peut-être ne serait-ce pas en faveur d'Homere, bien supérieur cependant à Ossian en variété, en idées, en peintures de caractères, en agrémens, en gaieté, &c. Ossian pouvait-il être gai, il avait survécu à tous ses amis, & avait été préparé à la mélancolie par tous les événemens de sa vie.

Nous ne citerons qu'un de ses Poëmes.

O Ï N A M O R U L.

« Comme on voit la lumière du soleil fuir devant l'ombre sur la vaste
 » coline de *Larmon*, ainsi, au milieu des ténèbres, les images des siècles
 » passés se succèdent devant ma pensée. Quand les Bardes se sont retirés,
 » quand les harpes sont suspendues aux voûtes de *Selma*, alors une voix
 » se fait entendre à l'oreille d'Ossian, & réveille son ame. C'est la voix
 » des siècles passés; ils roulent devant moi chargés d'événemens. Je saisis
 » les faits éclatans à mesure qu'ils passent dans ma mémoire, & je les
 » reproduis dans mes chants. Les chants d'Ossian ne sont point un torrent

» rapide & fangeux , ils s'élevent dans les aits comme les doux concerts
» de *Lutha*. O terre heureuse de *Lutha* ! quand la main légère de *Malvina*
» vole & brille sur la harpe , tes rochers répètent ses accords harmonieux.
» Fille de *Toscar* , toi qui dissipes les sombres pensées qui assiègent mon
» ame , ne veux-tu point entendre ma voix ? viens , fille charmante ,
» nous ferons revivre le passé dans nos chants.

» Sous le règne de *Fingal* , avant que l'âge eût blanchi mes cheveux ;
» je m'embarquai dans la nuit pour l'île de *Fuarfed*. L'étoile de *Concathlin*
» dirigeait ma course. *Fingal* m'envoyait au secours de *Malor* , Roi de
» *Fuarfed* , que la guerre environnait de toutes parts. Nos aïeux s'étaient
» assis ensemble aux fêtes de l'amitié.

» J'entrai dans la baie de *Colco* , & j'envoyai mon épée à *Malor*. Il
» reconnut le signal d'Albion & tressaillit de joie. Il sortit de son palais ,
» il vint à moi , & me prenant la main d'un air triste : pourquoi ,
» me dit-il , la race des héros vient-elle au secours d'un Roi près de sa
» chûte ? *Thormod* est chef de l'île de *Sardronlo* : il a vu , il a aimé ma
» fille *Oïna*. Je l'ai refusée à son amour : nos ancêtres étaient ennemis ,
» il est revenu à la tête d'une armée nombreuse : mes guerriers ont fui
» devant lui , quel motif porte la race des héros à me secourir. Je ne
» viens point , lui répondis-je , pour être comme un enfant , spectateur
» inutile des combats. *Fingal* se souvient de *Malor* & de sa générosité
» pour les étrangers. La mer le jetta autrefois sur ces bords , tu le reçus
» avec joie , tu lui prodiguas les fêtes & les concerts. Voilà le motif
» qui m'arme de cette épée , & peut-être fera-t-elle fuir tes ennemis.
» Quelle que soit la distance qui nous sépare de nos amis , jamais nous
» ne les oublions dans l'infortune. Digne fils du vaillant *Trennor* , tes
» paroles sont comme la voix de *Cruthloda* , quand ce puissant habitant
» du firmament ouvre son nuage & daigne nous parler. Mille autres
» guerriers sont venus se réjouir à mes fêtes , mais tous ont oublié l'in-
» fortuné *Malor*. J'ai promené de tous côtés mes regards sur la mer , &
» je n'ai apperçu aucun vaisseau qui vint à mon secours ; le bruit de
» mes fêtes ne les appelle plus dans le palais de *Malor* , on n'y entend
» plus que le choc des armes. Mais la nuit approche , viens dans ma
» demeure , enfant des héros , viens entendre les chants de ma fille.

» Nous entrâmes dans son palais : Oïna prend sa harpe , chaque corde
 » frémit tour-à-tour sous ses doigts , & accompagne ses tristes accens.
 » J'écoutais en silence & contempiais la beauté de la fille de *Malor*. Ses
 » yeux humides de pleurs , brillaient comme deux étoiles au travers d'un
 » nuage qui verse la pluie. Au point du jour nous combattîmes sur la
 » rive du *Tormul*. Le son du bouclier de *Thormod* réglait les mou-
 » vemens de son armée. Le carnage s'étend d'une aîle à l'autre , j'attaque
 » le chef de *Sardronlo*. Son bouclier vole en éclats. Je le fais , l'en-
 » chaîne , & le livre à *Malor*. La défaite de l'ennemi ramena la joie
 » dans *Fuatmed*. *Thormod* humilié craignait de rencontrer les regards
 » d'*Oïna*.

» Fils de *Fingal* , me dit *Malor* , tu ne partiras point sans emporter
 » une marque de ma reconnaissance : *Oïna* va s'embarquer avec toi. Elle
 » allumera dans ta grande ame la douce flamme de l'amour. Elle est digne
 » d'habiter dans *Selma* , & sa beauté la fera remarquer dans la demeure
 » des Rois.

» Je passai la nuit dans le palais. Mes yeux étaient à demi-fermés
 » par le sommeil , j'entendis une voix douce & plaintive , semblable au
 » Zéphir qui vole & fait frémir le gazon des prairies. C'était la voix
 » de la fille de *Malor* , qui chantait dans la nuit ; elle savait combien
 » les sons d'une douce Musique attendrissaient mon ame.

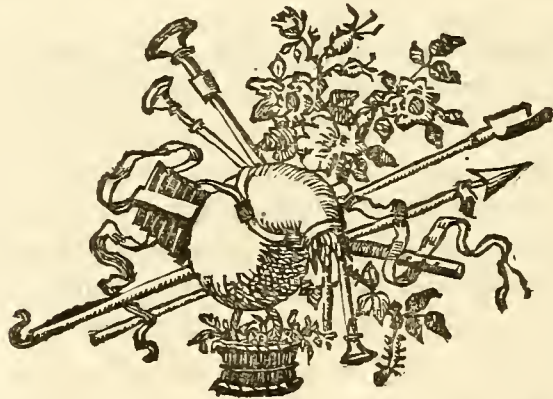
» Quel est ce jeune guerrier qui du haut du rocher promène ses regards
 » sur les vapeurs de l'Océan ? Ses longs cheveux , noirs comme l'aîle du
 » corbeau , flottent au gré des vents , sa démarche annonce la douleur ,
 » les larmes roulent dans ses yeux , sa poitrine est gonflée de soupirs...
 » Retire-toi , malheureux , j'erre dans un pays inconnu. La race des
 » héros m'environne , mais leur présence n'adoucit point mes ennuis. Ah !
 » *Thormod* , objet de l'amour des Belles , pourquoi nos peres furent-ils
 » ennemis !

» Aimable *Oïna* , lui dis-je , pourquoi fais-tu retentir la nuit de tes gé-
 » missemens ? Les descendans du vaillant *Trennor* n'ont point une ame
 » cruelle. Non , tu ne viendras point errer sur une terre étrangère : une
 » voix impérieuse retentit dans le cœur d'*Ossian* ; nul autre que lui ne
 » peut l'entendre ; elle lui ordonne d'écouter les malheureux au jour de

» l'infortune. Retire-toi , belle Oïna , ton amant ne te pleurera point sur
» son Rocher.

» Dès l'aurore je détachai les liens de Thormod & le rendis à son
» amante. Pourquoi , dis-je à Malor , Thormod passerait-il ses jours dans
» la douleur ? Il est de la race des héros. Il brille dans les combats. Vos
» ancêtres , il est vrai , furent ennemis ; mais aujourd'hui leurs ombres
» réunies se réjouissent ensemble , & boivent à la même coupe dans le
» palais de Loda. Guerriers , oubliez leur ancienne haine , qu'elle reste
» ensevelie dans le passé.

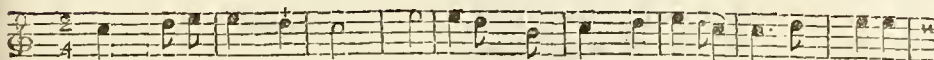
» Telle fut la conduite d'Ossian dans sa jeunesse ; ce fut ainsi qu'il
» rendit à son amant la tendre Oïna , malgré tout l'éclat de sa beauté ».



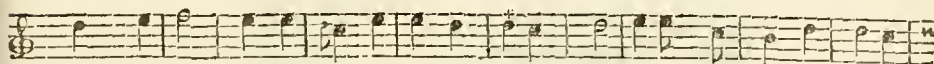
CHAPITRE XI.

Chansons Périgourdines, Strasbourgeoises & Auvergnates:

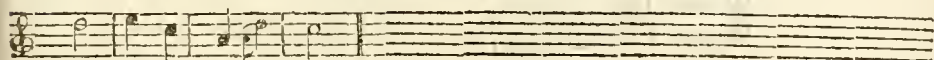
CHANSON PÉRIGOURDINE.



Quand tournara lou tems, Mignouno, que you t'aima-va, à tout hour'à

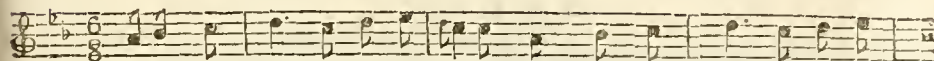


tout moument, te fa-sio mit embras-fadas, Mignouno, que you t'aima-va!

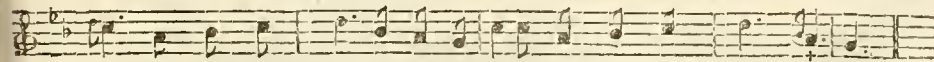


qu'houa li tourna-ren.

AUTRE.



L'autre jour you me per-me-na-vo tout lou loung d'un tur-lu-tu-



tu, tout lou loung d'un lan la-ri-recto, tout lou loung d'un vargié.

You rencountri gayo bargiero
Gardava soun turlututu,
Gardava soun lanlaliré,
Gardava soun troupé.

You m'aprouchi de la bargiero
 Per la voulei turlututu,
 Per la voulei lanlaliré,
 Per la voulei beser.

Elle déviraiya fa counouillo
 Per me voulei turlututu,
 Per me voulei lanlaliré,
 Per me voulei frapé.

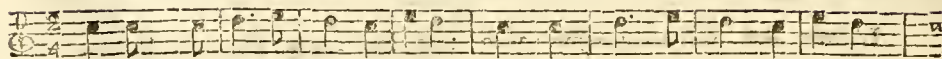
Tout beau, tout beau, gayo Bargiero,
 Car you fei toun turlututu,
 Car you fei toun lanlaliré,
 Car you fei toun Bargier.

Si fei be ta feuré quarrana,
 Que tu sia moun turlututu,
 Que tu sia moun lanlaliré,
 Que tu sia moun Bargier.

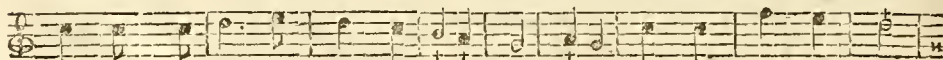
Moun Bargier porta point d'espasa,
 Ni mai d'aqui, turlututu,
 Ni mai d'aqui lanlaliré,
 Ni mai d'aqui Baudriet.

Moun Bargier porta sa mufetta
 Per me faire turlututu,
 Per me faire lanlaliré,
 Per me faire danfer.

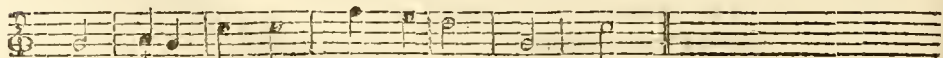
A U T R E.



De boun ma-ti me fei lev-ado, lou soun dau viauloun m'agrado,



din moun vargier m'en fei a-nado, doun déno, lou soun dau viau-loun,



doun déno, lou soun dau viauloun, doun, doun,

Din moun vargier m'en sei anada
 Lou foun dau viauloun m'agrada
 Mouin bel ami my attrapada,
 Doundeno,
 Lou foun dau viauloun, &c.

Moun bel ami my attrapada
 Lou foun dau viauloun magrada,
 Sur l'herbetta eu ma rounsfada
 Doundena,
 Lou foun, &c.

Sur l'herbetta eu ma rounsfada,
 Lou foun dau viauloun magrada
 Cinq ou sei cops eu m'a bicada,
 Doundena,
 Lou foun, &c.

Cinq ou sei cops eu ma bicada,
 Terra de Dieu qu'ala journadeo,
 Dures à quo toutta l'annadeo,
 Doundena,
 Lou foun, &c.

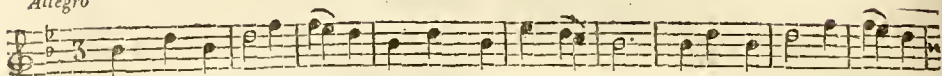
Dures à quo toutta l'annada,
 Lou foun dau viauloun magrada,
 Sirio pus d'aïse que Madama,
 Doundena,
 Lou foun, &c.

Sirio pus d'aïse que Madama,
 Lou foun dau viauloun magrada,
 Ella po esse miei couefada,
 Doundena,
 Lou, foun, &c.

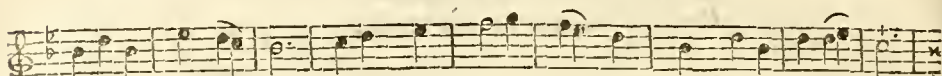
Ella po esse miei couifada,
 Lou foun dau viauloun magrada,
 Ma ne serio pas miei bicada
 Doundena,
 Lou foun dau viauloun magrada,
 Lac foun dau viauloun,
 Doundoun,

S A R L A D O I S E.

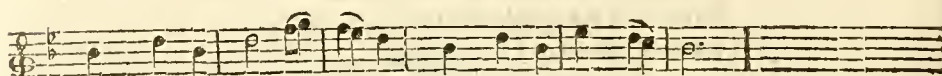
Chanson à danfer de Sarlat en Périgord.

*La Confession.**Allegro*

You me con-fessi pero, lou cor plé de dou-lou d'avei sur la faugie-ro



foulatra en Pia-rou, d'abord me fachi-gue-ri, me l'esca-peri you:



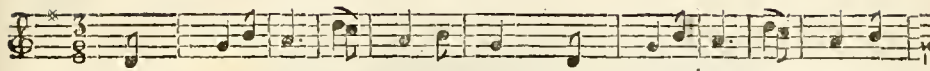
oh! que po la cou-lero contre un tendre pas-tou.

Avez péca fillote,
 Countre lou Salvadou,
 Respentu té palïrotte,
 Et laissè ton Piarrou,
 Diou eis un tal boun payré
 Qu'aimé la counversion,
 Mas né perdoune gayré
 Qu'après la countrission.

You véfi bé moun Payré;
 Qué vous avez rasou,
 Si n'en coustave gayré
 D'abandonnas Piarrou,
 Yo vio jur'en consienso,
 Hélas, moun Diou dé you;
 Doublass lo pénitenso
 Et laissas mé Piarrou.

AUTRE.

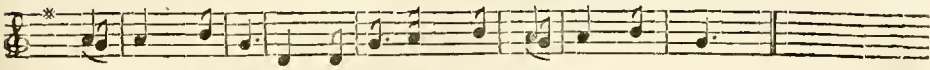
AUTRE.



Quand Mari-on s'en vai la foun, quand Mari-on s'en vai la



foun, lo prend sous brocs, lo court toujours, Brunet-to, a-nen à l'oum-



bret-to, Brunet-to, a-nen à l'oumbret-to dau bos.

Lo prend sous brocs, lo cour toujours (bis.)
En son chami rencountro Amour, Bruneto,
Anen à l'ombretto, &c.

En son chami rencountro Amour, (bis.)
Amour, Amour, embrassen-nous, Bruneto,
Anen, &c.

Amour, Amour, embrassen-nous, (bis.)
Fafen vite, despeichen-nous, Bruneto,
Anen, &c.

Fafen vite despeichen-nous, (bis.)
You ai lo pato dedin lou four, Bruneto,
Anen, &c.

You ai lo pato dedin lou four, (bis.)
Lous meignajous au berfadou, Bruneto,
Anen, &c.

Lous meignajous au berfadou, (bis.)
You ai moun homé quei tan jaloux, Bruneto,
Anen, &c.

You ai moun homé quei tant jaloux, (bis.)
 Plet à Diou que tous lous jaloux, bruneto,
 Anen, &c.

Plet à Diou que tous lous jaloux (bis.)
 Tous lous jaloux fuffian moutous; Bruneto,
 Anen, &c.

Tous lous jaloux fuffian moutous (bis.)
 Y pourtarian lous cournichous, Bruneto,
 Anen à l'oumbreto, Bruneto,
 Anen à l'oumbreto dau bos.

A U T R E.

Lou Pastour.

Louen de té Pastouroulette,
 De larmas n'ay fat un rieu,
 Sey pus seic q'un Eyculette,
 Une alumetta,
 N'ey pas pus secco que yeu.

Lo Pastourello.

Te trobi bel coum un Ange,
 Nou befi res de pareil,
 Boli que lou loup me mange,
 Lo meyta del meus troupe
 Si jomay cangé d'amour, pastourel.

A U T R E.

Adiou ma tant emado,
 Yo ne te veraï pu
 Tu te sê maridado
 Malhurouzo journado,
 Yo ne te veraï pu. (bis.)

Labas din qu'e village
 Tu s'é qui per toujours,
 Ne fai pas de doumagé,
 Qu'un si genté vifagé,
 Finiço en tai sours jours. (bis.)

A qui m'an vi riré,
 Me demanden qu'à tu,
 Ne podé lour rediré
 Neit & jour yo soupiré
 Après quo que yo aï perdu. (bis.)

Adiou, &c.

CHANSON STRASBOURGEOISE.

Andantino.

Oh ne nib und oh ne wein was ist unfer le ben.
 Al - les - vas uns kan erfreun müssen diese ge ben.

Wen die grossen sich erfreun, was ist ihre freude? Hubsche madgen

guter vein, einzig diese bei de.

Traduction littérale.

Ohne lieb und ohne wein,
 Was ist unfer leben?
 Alles vas uns kan erfreun
 Mussen diese geben.
 Wen die grossen sich erfreun
 Was ist ihre freude?
 Hubfche madgen, guter wein
 Einzig diese beide.

Sans amour & sans vin,
 Qu'est-ce que la vie?
 Tout ce qui peut nous réjouir
 Nous est accordé par-là.
 Si les grands se réjouissent,
 Quels sont leurs plaisirs?
 Les jolies femmes, le bon vin,
 Ils n'ont que cela.

Sieger du dis Siegs sich freun
 Fragen nichts nach cranzen.
 Sie reholen sich beim wein
 Und bei schlauen tanzen
 Uns druckt oft des lebens pein
 Doch nur wenn wir dusften,
 Aber gebt uns lieb und wein.
 O so sind wir fursten.

Le guerrier victorieux
 Se soucie peu des lauriers,
 Il se dédommage par le vin
 Et le plaisir de la danse,
 Souvent les tourmens de la vie nous accablent
 Quand nous avons soif;
 Mais que l'on nous donne de l'amour & du vin,
 Et nous sommes des Rois!

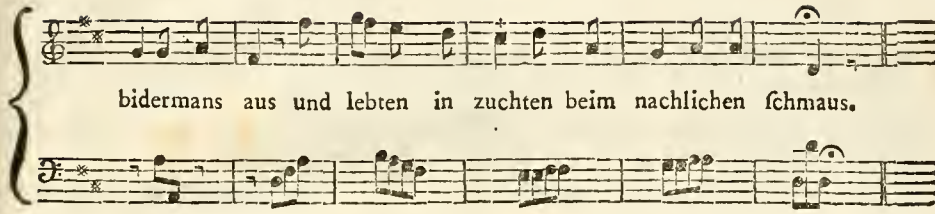
A U T R E.

Allegretto.

Es leben die alten, die madgen und vein fur muttel gehalten sich

weislich zu freun sie ubten die pslichten des bi dermans aus und

lebten in zuchten bam nacht lichen schmaus sie ubten die pslichten des



Lob der Alten.

Eloge de nos Anciens.

Es leben die alten
Die madchen und vein
Für muttel gehalten
Sich veislich zu freun
Sie ubten die pflichten
Des Bidermans aus
Und lebten in zuchten
Beim nacht lichen schmaus.

Vivent nos ancêtres ,
Qui jugeoient les femmes & le vin,
Pour seuls moyens,
De se réjouir sagement.
Ils exerçoient les devoirs
De l'honnête homme ,
Et vivaient sobrement
A un repas nocturne.

Da ludman die jugend
Zum mahle mit ein ,
Und predigte tugend
Durch thaten allem
Man ruhnte die grossen
Die tapfa und gert
Kem anderes vergossen
Als feindliches blat.

L'on invitait la jeunesse
A ces festins ;
L'on ne prêchait la vertu
Que par des faits ,
On vantait les héros ,
Qui vaillans & preux
Ne répandaient
Que du sang ennemi.

Dem lande zu chren
Nahm jeder sem glas
Verguügen halbs leeren
Doch hielten sich maas
Und lachten sich nüchtern
und fangen in ruh
Von frolichen dichtern
Ein liedchen dazu.

En honneur de la patrie
Chacun prenait son verre ,
Le plaisir le vidait ,
Mais ils savaient se borner ,
Et se dégrisaient en riant ,
Et chantant en paix
Des Poètes gais
Les chanfonnettes.

Um mitternacht schieden
 Sie küßend vom schmaus
 Und kehrten in friedin
 Zum veibgen nach haus
 Es leben die alten!
 Ver folgen dem brauch
 Aufden sie gehalten
 Und freuen uns auch.

À minuit ils se séparaient
 En s'embrassant,
 Et retournaient paisiblement
 Chez leurs femmes.
 Vivent nos ancêtres!
 Suivons la méthode
 Qu'ils ont établie,
 Et réjouissons-nous comme eux.

A U T R E.



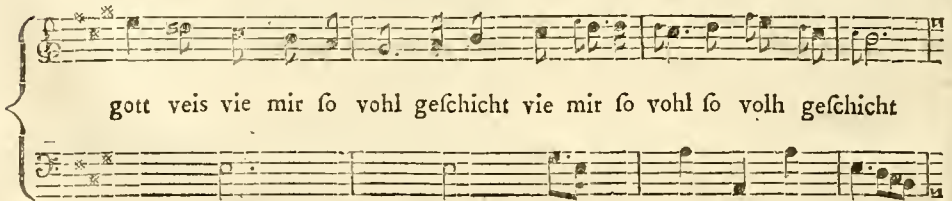
Ob ich dich lie - be veis ich nicht seh ich nur ein mal dein geisicht

P. *P. F.*

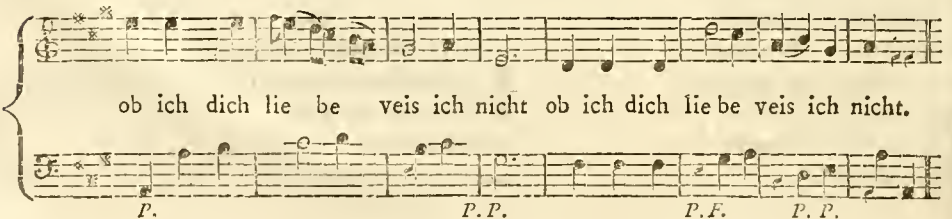


seh dir ins auge neur ein mal frei vird mein herz von al ler qual

P.



gott veis vie mir so vohl geschicht vie mir so vohl so vohl geschicht



ob ich dich lie be veis ich nicht ob ich dich lie be veis ich nicht.

P. *P. P.* *P. F.* *P. P.*

Ob ich dich liebe weis ich nicht:
Seh ich nur einmahl dein gesicht,
Seh dir ins auge nur emmahl,
Frei vird mein herz von aller qual;

J'ignore... si je t'aime...
Mais à peine je vois ton joli minois,
A peine je fixe tes beaux yeux,
Que mon cœur se sent débarrassé de tout
chagrin.


Gott veis, wie mir so wohl geschicht!

Dieux! que j'éprouve alors un sentiment dé-
licieux!

Ob ich dich liebe, weis ich nicht.

J'ignore.... si je t'aime.

A U T R E.



Ihr ritter und ihr frauen zart so roth von mund und vang und



junge Knappen edler art horcht alle meinem sang! Seyd



eurem lieb chen tren und hold seyd eurem lieb chen hold und



dient ihrum der Minne fold so seis auf lebens lang.

Air de Chevalerie.

Ihr ritter und ihr frauen zart
 So roth von mund als wang
 Und junge knappen edler art
 Horcht alle meinem sang!
 Seid euren liebchen treu und hold
 Und dient ihrum der minne sold.
 So seis auf lebenslang.

Dem mein der ohne liebe bleibt
 Und doch vor innerm drang
 Sich raft los hin aus vinder treibt
 Ist in der haut sobang!
 Ist alles ihm: sokalt sorod
 Er ist wit wangen ohne roch
 Und geigen ohne klang.

Doch liebe foudere chrewar
 Ein feuer ohne glanz:
 Sic ist, ich singe laut umher
 Die roz im tugend cranz;
 Ist etwas edel brav und gut
 Stracks gelit dahin iho lauf,
 Dasherz wird rem in ihrer glut
 Und lodert himmel auf

Was giebt dem menschen gotter rang?
 Die liebe giebt ihm traun!
 Drum horchet alle meinem sang
 Ihr ritter und ihre frau
 Wünscht ihr den achten minne sold
 Der freuden abersehr schwang
 Bleibt euren liebchen treu und hold.
 Und liebt auf teils inslang.

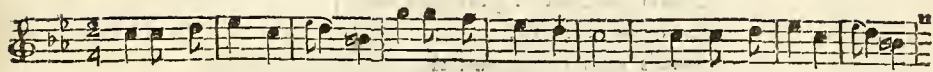
Chevaliers & belles Dames,
 Aux joues & lèvres vermeilles!
 Jeunes & nobles Écuyers,
 Ecoutez tous mes chants!
 Soyez fideles à vos Belles,
 Et si vous les servez en Chevaliers,
 Que ce soit pour la vie.

L'homme qui ferme son cœur à l'amour
 Est poussé par un mouvement intérieur.
 De côté & d'autre, sans goûter le repos,
 Son cœur est isolé & triste;
 Toute la nature semble être refroidie & morte
 pour lui.
 Il ressemble à des joues sans vermeil,
 Et à un luth sans son.

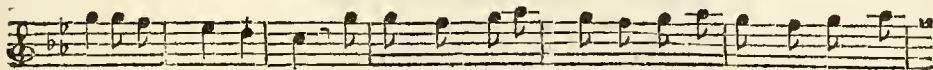
Mais l'amour sans l'honneur
 Serait un feu sans clarté;
 Il est (nos chants l'annoncent tout haut)
 La rose dans la couronne de la vertu.
 Y a-t-il quelque chose de digne & de noble?
 Il y dirige son cours;
 Le cœur s'épure par sa flamme,
 Et elle étincelle jusqu'aux cieux,

Qui élève l'homme au rang des Dieux?
 C'est l'amour sûrement!
 Or écoutez tous mes chants,
 Chevaliers & Dames:
 Souhaitez-vous la vraie récompense de l'amour,
 L'excès des plaisirs?
 Soyez fideles à vos amours,
 Et aimez pour la vie.

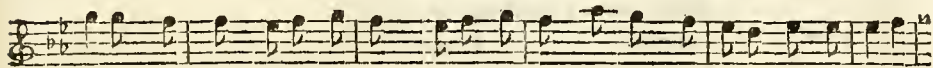
AIR AUVERGNAT.



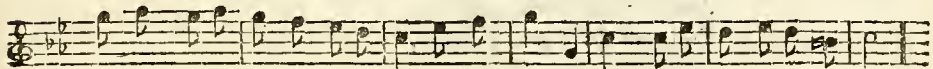
Nargua de la ca-reïmo, benichot carmantran, Diou y donne la vi-do



quatorze meys de l'an, peindint tout aquei teim io sei contein com'un boun

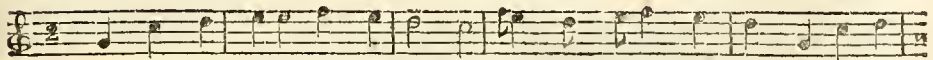


papo, quoquei morci dagniel, leibre, vedeit, toujours einchapo, in pinta de

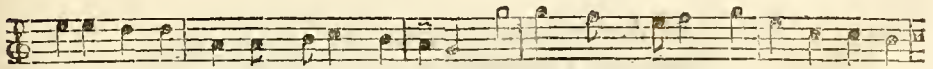


vi io minniore tous los mati, peu quan sei sadou dorme la resta do jou.

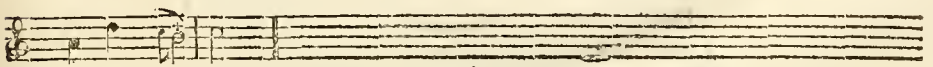
A U T R E.



Moun per ma bela eun mari, ja-mais vous n'avez tant ri, cou me la



bela, io lei pri, io voulio tant rire, jamais vous n'avez tant ri comma io



youlio ri-re,

Tome II.

D d d

Eou me la bela io lei pri,
Jamais vous n'avés tant ri,
Quand vingvait la proumera neuit;
Io voullo tant rire,
Jamais vous n'avés tant ri
Couma io voullo rire.

Quand vingvait la proumeira neuit,
Jamais vous n'avés tant ri,
Ne faguait re ma que dourmi,
Io voullo tant rire, &c.

Ne faguait re ma que dourmi,
Jamais vous n'avés tant ri,
Pringuai oun épione le piquei,
Io voullo tant rire, &c.

Pringuai oun épione le piquei,
Jamais vous n'avés tant ri,
Pringvait fas brayas s'infugi,
Io voullo tant rire, &c.

Pringvait fas brayas s'infugit,
Jamais vous n'avés tant ri,
Et io mos gounios le seguei,
Io voullo tant rire, &c.

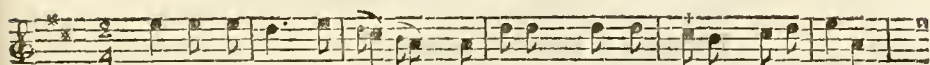
Et io mos gounios le seguei,
Jamais vous n'avés tant ri,
De dien le jardin l'attrapei,
Io voullo tant rire, &c.

De dien le jardin l'attrapei,
Jamais vous n'aves tant ri,
De dien son leit le ramenci,
Io voullo tant rire, &c.

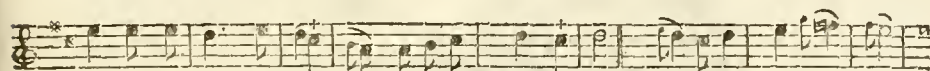
De dien son leit le ramenci,
Jamais vous n'avés tant ri,
Devina ce quo me fagueit,
Io voullo tant rire, &c.

Devina ce quo me fagueit,
Jamais vous n'aves tant ri,
O par ma fe nein faubrei gi,
Io voullo tant rire,
Jamais vous n'avés tant ri;
Commo io voullo rire,

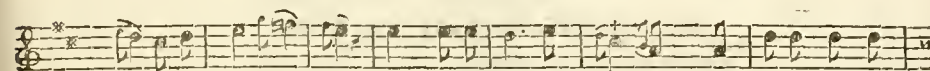
A U T R E.



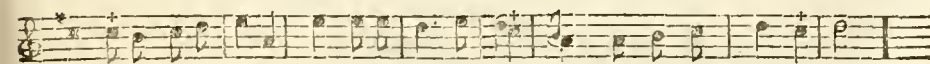
Quan io zera, pe-ti-ta Mignouna, la bour-reya vi-o-le-ta,



quan io zera, pe-ti-ta pe-ti-ta Margue-tou. Pe-ti-ta Margue-tou,



pe-ti-ta Margue-tou, io garda-va las oueillia, Mignouna, la bour-



reya vi-o-le-ta, io garda-va las oueil-lia, las oueillia, los mautous.

Petira Marguetou,
Petita Marguerou,
Io gardava las oueilla,
Mignouna, la boureya, violeta;
Io gardava las oueilla,
Las oueilla, los mautous.

Las oueilla los mautous, (bis.)
Nin gardava pas guero,

Mignona la bourreya violeta,
 Nin gardava pas guero,
 Nin gardava ma dous.

Nin gardava ma dous (bis.)
 Ny aia un qu'zera borgna;
 Mignonna la bourreya, violeta,
 Ny aia un qu'zera borgna,
 L'autra zera boucitous.

L'autra zera boucitous, (bis.)
 Per le chami vein passò,
 Mignonna la bourreya, violeta;
 Per le chami vein passò,
 Moucheu de Chazerou.

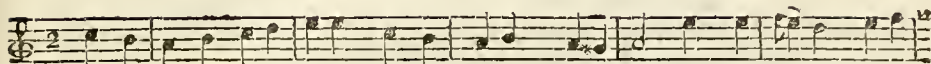
Moucheu de Chazerou; (bis.)
 Chio vous zera pus granda,
 Mignonna la bourreya, violeta;
 Chio vous zera pus granda,
 Vous menneiria bei nous.

Vous menneiria bei nous; (bis.)
 Moucheu per ma joneffa,
 Mignona la bourreya, violeta;
 Moucheu per ma joneffa
 Me refusaria vous?

Me refusaria vous? (bis.)
 L'herba qu'ei Dien la prada,
 Mignona la bourreya, violeta,
 L'herba qu'ei Dien la prada
 Crait la neut mais le jou.

Crait la neut mais le jou, (bis.)
 Tau fant la jouna filla:
 Mignona la bourreya, violeta,
 Tau fant la jouna figlia,
 Quand eias sont preissâ d'amour.

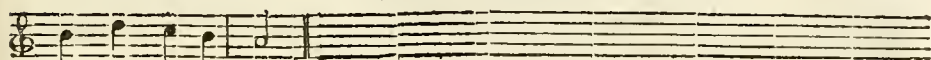
A U T R E.



Le tinson & l'alo-veto, queu se voulient mari-da, queu se voulient mari-



da, ma n'avion ren par mangea, fringounetto Mariou-neto, mon oi-



seau qui n'est si beau.

Queu se voulient marida,
Ma n'avion ren par mangea,
An delai veinguaît le lau,
Imbei un mautou à son cau,
Fringouneto, &c.

An delai veinguaît le lau
Imbei un mautou à son cau,
Par de char noun aveins prou,
Ma de vi noun n'aveins pas
Fringouneto, &c.

Par de char noun aveins prou,
Ma de vi noun aveins pas,
De-là veinguaît le rena,
Imbei un barele à son bras
Fringouneto, &c.

De-là veinguaît le rena,
Imbei un barele à son bras,
Par devi noun aviens prou,
Ma de menetrei nous n'aveins pas,
Fringouneto, &c.

Par de vi noun aviens prou,
 Ma de menetrei noun aviens pas,
 Dau planchei fortei un ra,
 Imbei un vioulou à son bras,
 Fringouneto, &c.

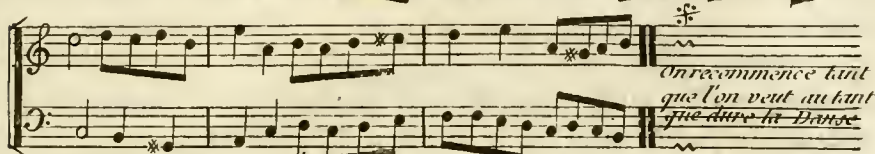
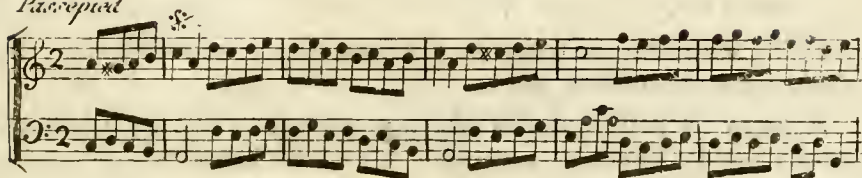
Dau planchei fortei un ra
 Imbei un vioulou à son bras,
 Ma cou me para dau minau,
 Vous farei sauta jusqu'au trau,
 Fringouneto, &c.

Ma cou me para dau minau;
 Vous farei sauta jusqu'au trau,
 Le mino son dos ceindrei,
 Qu'importo le meneitrei;
 Fringouneto, &c.

Le mino son dos ceindrei,
 Qu'importo le meneitrei,
 Para de lei, para de lei
 Notre meneitrei sin veit,
 Fringouneto, mariouneto,
 Mon oiseau qui n'est si beau.

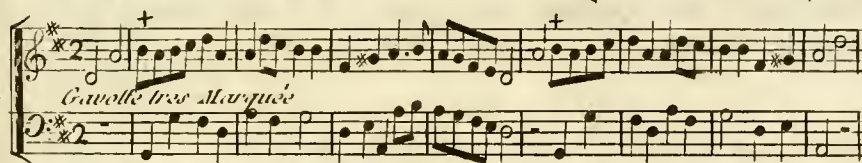
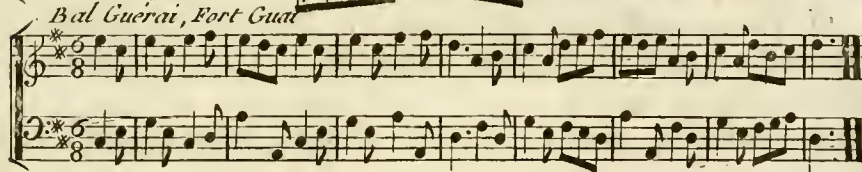
DANSES DE LA BASSE BRETAGNE

Pavépié

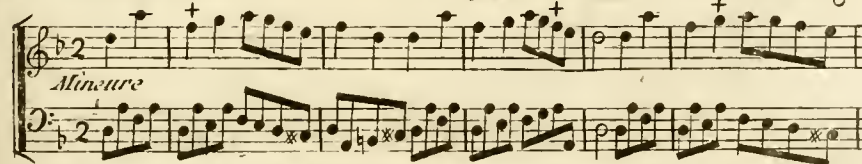
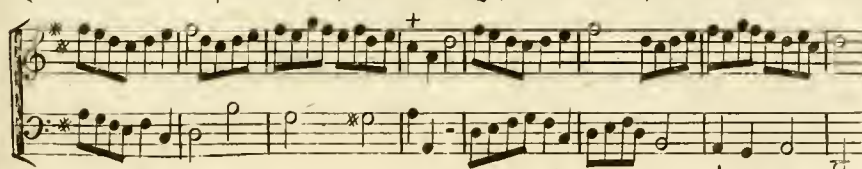


*On recommence tout
quo l'on veut autant
que dure la Danse*

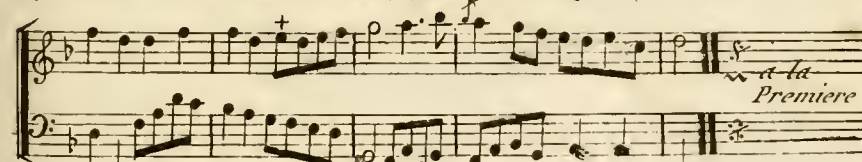
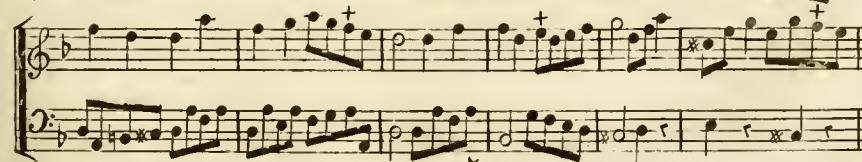
Bal Guerai, Fort Guai



Gavotte très Marquée



Minceure



*a la
Première*

Nous avons rassemblé quelques airs anciens du temps de *Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Louis XIV* & de *Louis XV*; quelques-uns même, à ce qu'on dit, sont du temps de *Philippe-Auguste* & de *Saint-Louis*, mais nous ne les garantissons pas.

Nous avons préféré de les arranger à quatre parties, plutôt que de les donner simplement avec une basse, parce que cette manière d'exécuter des airs chantans nous a paru délicieuse, lorsque les quatre voix sont parfaitement justes & intelligentes, & ne chantent qu'à demi-voix. Nous y ajoutons trois parties séparées pour la plus grande commodité des exécutans; la partie du dessus se chantera dans le livre.

On trouvera aussi des chansons *Gascones*, *Béarnaises*, *Languedociennes* & *Provençales*; nous aurions désiré pouvoir en donner de toutes les Provinces du Royaume & de tous les pays de l'Europe, mais les secours que nous avions demandés ne nous ont pas été accordés. Nous espérons être plus heureux, si dans quelques années on juge notre ouvrage digne d'une nouvelle édition.

Fin du quatrième Livre & du Tome second.

CHAPITRE XII.

CHOIX

DE CHANSONS

MISES

A Quatre Parties

Gravées par M^{de} Moria

CHANSON DE RAOUL COMTE DE SOISSON DU TEMS DE S^T LOUIS*Allegretto*

Ha! belle Blonde au corps si gent Per-le du

gent au corps si gent

monde que j'ai-me tant ha! belle Blon-de au

Fui

corps si gent Per-le du monde que j'ai-me tant

au corps si gent

N'unt chose si bien grand de-sir c'est un dour

En comparant cette Chanson avec une que l'on trouvera dans le 6^e Livre, on n'aura pas de peine à voir qu'elle ne peut être de Raoul de Soissons, probablement elle est de M^r le Monier qui aura voulu imiter l'ancien langage.

bai - ser vous tol - lir d'une chose ai

grand de - sir d'une chose ai grand de - -

- sir c'est un doux bai-ser vous tol -

- lr c'est un doux bai-ser vous tol - - lr

Si par for-tune vous rouse-ries cent fois pour une

le vous ren-drois volon-tiers si par for-tu-ne cou-

-rouse-ries cent fois pour une cent fois pour une le vous ren-

-drois volon-tiers le vous ren-drois volon-tiers

Andante

Plus ne suis ce que j'ai é-té et plus ne saurois jamais l'être

mon beau Printems et mon é-lé ont fait le saut par la fenê-tre

Amour tu as été mon maître je t'ai ser-vi sur tous les Dieux

ah! si je pouvois deux fois naître Combien je te servirais mieux.

CILANSON COMPOSÉE PAR RICHARD CŒUR DE LYON ET TIRÉE D'UN ROMAN
DE CE PRINCE FAIT EN 1195. LES PAROLES ONT ÉTÉ MISES EN FRANÇOIS
SUR LES MÊMES MESURES PAR M.^{LE} L'HÉRITIER

Allegretto

Si jeune et ten-dre se-melle n'aimant qu'en fan-tins ebats

avait mis dans sa cervelle que Rie-don Rie-don Rie-don Rie-don

je m'ap-pelle Rie-don Rie-don Rie-don Rie-don Rie-

don Rie-don je m'ap-pelle point ne rien deul point ne rien

= droit dans mes Vases : Mais sera pour moi la belle
 mais sera pour moi la belle car, car, car, car, un tel nom
 un tel nom ne se reliait pas un tel nom ne se re- liait
 pas un tel nom ne se re- liait pas

CHANSON DE BLONDEL M.^{TRE} DE MUSI.^E DE RICHLARD 3. ROY D'ANGLÉT.^{RE}
 ET TRADUITE DE LA LANGUE ROMANCE PAR M.^{ELLE} L'HÉRITIER. *

Corise a beau m'ère s'é-vere je reste-rai lou-jours

dans son char-mant li-en elle est pour mon amour in disse-

-rente et fiere mais du moins elle n'ai-me rien. Puis que de

mes Ri-vaux elle suit l'entre-tien j'aime mieux en souf-

* Nous n'avons pu retrouver l'Original

T. II. N.^o 4

frir des ri - gueurs éter - nel - les que de soupi - rer pour ces

bel - les qui flattent de leur tendre choix Cinq ou Six a -

- mans à la fois ; qui flattent de leur ten - dre

qui flat - tent de leur

choix Cinq ou Six a - mans à la fois ,

choix

choix

choix

CHANSON DE BLONDEL M.¹⁷⁸⁶ DE MUSIQUE DE RICHLARD CŒUR DE LYON.
Adagio LES PAROLES ONT ÉTÉ REMISES EN FRANÇOIS

Si l'a-mour ne li-vroit aux mêmes aven-tu-res
 les fi-dè-les a-mans et les amans par-jurés si c'e-re-dou-
 -table vain-queur sa-voit ré-compen-ser la constance d'un cœur
 dans mille doux plu-urs je passerai ma vie je passerai ma

vi - e Mais chés lui la pi-tié pour toujours endor - mi - e

fait qu'il ne me veut point guerir ni me laisser mou-rir la pitié

pour tou-jours en dor-mie fait qu'il ne me veut point gué -

-rir ni me lais - ser mou-rir ni me lais-ser mou - rir .

CHANSON DE CLEMENT MAROT.

Adagio

Puisque de vous je n'ai autre visa - ge je m'en vais rendre Hermite en un de -

-sert Pour prier Dieu si un autre vous sert qu'autant que moi en votre honneur

soit sa - ge. Je m'en vais rendre Hermite en un de sert Hermite en un de sert

Adieu amour, adieu gentil courage
 Adieu ces si beaux yeux.
 Je n'ai pas eu de vous grand avantage,
 Un moins aimant aura peut être mieux (bis)

CILANSON DE BERTILAUD ÉVÊQUE DE SEES.

Andantino

Quand je reois ce que j'ai tant ai-mé peu s'en fallut que mon sein rallu-
 -mé ne fit l'amour dans mon a-me re naître et que mon cœur autrefois se cap-
 -tif ne ressemblât l'Esclave fugi-tif à qui le sort fait rencontrer son maître.

Que de discours mon ame séduisans !
 Que de pensers l'un l'autre détruisans,
 Sentis-je alors agiter mon courage !
 Que mon esprit de ses lacs échappé,
 Se repentit de s'être détrompé !
 Qu'il me déplût d'être devenu sage !

Andante

Au bord d'u-ne fontai-ne Tir-cis brulant d'a-mour

con-ten-ant sa poi-ne aux Échos d'alentour se lie te pas - -

-sé-e qui ne peut re-venir tourment le ma pens-é-e que n'ai-je en

te per-dant per-du le sou-ve-nir per-du le sou-ve-nir.

CHANSON DE BERTHAUD EVEQUE DE SEES ET AUMO.^R DE CATHE.^R DE MEDICIS.*Andante*

Tous les sens humains sont pure vanité : d'erreur de vain savoir

toute la terre a bon-dez mais aimer constamment une jeune beau-té c'est la

plus douce er-reur c'est la plus douce er-reur des vanités du monde.

Non, non, n'écartons point un si plaisant souci ;
Rien n'est doux sans amour dans cette vie humaine
Ceux qui cessent d'aimer cessent de vivre aussi ,
Où vivent sans plaisir comme ils vivent sans peurs .

AIR DU S. BATAILLE JOUEUR DE LUTH, IMPRIMÉ EN 1612

Andantino

O bien heureux qui peut passer sa vie entre les siens franche
 haïne et d'en-vie Parmi les champs les fo-rets et les Bois.
 Loïn du tumulte et du bruit popu-lai-re et qui ne vend sa li-
 berté pour plaire aux Passi-ons des Princes et des Rois

2^e

Il n'a souci d'une chose incertaine , L'ambition son courage n'attise
 Il ne se pait d'une esperance vaine D'un fard trompeur son aniel ne déguise ;
 Nulle faveur ne va le deçavant ; Il ne se plaît à violer sa foi ,
 De cent fureurs il n'a l'ame embrasée , Des grands Seigneurs l'oreille il n'importune ;
 Et ne maudit sa jeunesse abusée , Mais en vivant content de sa fortune ;
 Quand il ne trouve à la fin que du vent Il est sa Cour , sa faveur , et son Roy .

4^e

Si j'en loge en ces maisons dorées , Ainsi vivant rien n'est qui ne m'agrée ,
 Au front superbe aux voutes peinturées , J'ai des Oiseaux la Musique sacrée
 D'azur , d'émail et de mille Couleurs , Quand au matin de béhissent les Cieux ;
 Mon ail se plaît des trésors de la plaine ; Et le doux son des bruyantes fontaines ;
 Riche d'oeillet , de lys , de Marjolaine , Qui vont coulant de ces roches hautesaines ,
 Et du beau Thym des Printanières fleurs . Pour arroser nos Prés délicieux .

5^e6^e

Douces Brebis mes fidèles Compagnes ;
 Tergers , Buissons , Forêts , Prés et Montagnes ,
 Soyés témoin de mon contentement ;
 Et vous ô Dieux , sâtes , je vous supplie ,
 Que cependant que durera ma vie ,
 Je ne connoisse un autre changement .

Andantino

All-guone allons voir si la Ro - - - se qui
 ce matin a voit de - de - - - se sa Robe de pourpre au so -
 leil n'a point per - du cette ve - prée, les
 plus de sa Robe pour - prée et sontem au

2^e

*Las ! voyez comme un peu d'espace
 Mignone , elle a dessus la place
 Ses douces beautés laisse choir ,
 O vraiment Marotte Nature
 Puis qu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusques au soir.*

3^e

*Donc si vous m'en croyez, Mignone ,
 Tandis que votre âge fleurone
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez , Cueillez votre jeunesse
 Comme cette fleur , la vieillesse
 Fera ternir votre beauté ,*

CHANSON DE BALF SOUS HENRY III.

Allegretto

Un tems e-toit que duijour la Lumie-re heu-reuse

le lai-soit quand ta mai-tresse à l'aimer cou-tu-mie-

-re avec toi de vi-soit maîtresse ai-mée D'ame en-fla-

-mée autant qu'une a-me d'amour s'en-flame par

toi a qui sur tout el-le plai-soit par toi à

qui sur tout el-le plai--soit

Lors se faisoient dix mille gentillesces
 En tout heur et tout bien ;
 Si tu voulois des jeux de mille especes,
 Elle les vouloit bien :
 Lors la Lumiere ,
 Te fut bien chere ,
 Alors la vie
 Te fut amie ,
 Quand vous viviez en un si doux lien . (bis.)

Oh ! qu'heu-reuse est ma for-tu-ne . oh ! combien est
 grand mon heur ! D'être seul retenu d'une Pour si-dé-le
 servi-teur ; par sus toutes elle est vi-e , pléi-ne de
 grace et beau té et suis sûr quelle est pour-
 et suis sûr et suis sûr
 et suis sûr et suis sûr

The musical score is written for four staves (Soprano, Alto, Tenor, and Bass) in a 2/4 time signature with a key signature of one sharp (F#). The lyrics are written below the staves, with some words appearing on multiple staves to indicate overlapping vocal parts. The notation includes various musical symbols such as notes, rests, and bar lines.

2^e

*Comparer est impossible
 Sa grande perfection ;
 Fors qu'à mon heur judicible
 Et à mon affection ,
 Mais tous deux procèdent d'elle ;
 Et de moi seul je n'ai rien
 Qu'un cœur loyal et fidelle
 Encore n'est-il pas mien .*

3^e

*O vous qui ne l'avez vuë ,
 Voyés-la pour votre bien ;
 Puis jugés , l'ayant connue
 L'heur que ce m'est d'être sien .
 Mais la voyant si parfaite ,
 Gardés-vous bien un chacun ;
 Car pour blésser elle est faite
 Et de tous n'en guérir qu'un .*

Adagio

Ser-tes de mon es-prit pen-sers pleins de dé-li-ces cher
 et d'une entre-tien dont l'e-tat est chan-gé qui m'in-jus-
 -te me-prie con-ver-ti en en-ri-ces vous m'avez trop sé-
 -duit, je vous donne con-gé vous m'a-vez

2^e

*Avec vos mots flatteurs et vos saintes idoles
De constance et de foi, déités sans pouvoir
Dont le son déguisoit si souvent les paroles,
Quel amant n'eut été facile à décevoir !*

3^e

*Me jurer, que son cœur dont les flâmes sont mortes,
Embrasé d'un beau feu soupirent nuit et jour,
Et de Myrte enchaîné de mille et mille sortes,
Brûloit avec le mien sur l'autel de l'amour.*

4^e

*A moi qu'une vaine gloire pour lui rendre hommage,
Et n'aimois mon esprit enclin à l'adorer,
Que pour le seul respect des traits de son visage
Que l'amour de sa main y sut si bien tirer.*

5^e

*Adieu, mais qu'ai-je dit, quelle erreur me transporte !
Qui, moi, de tes beaux yeux vouloir rompre la loi :
Et briser tant de nœuds dont la chaîne est si forte !
Comme si mon vouloir étoit encore à moi !*

CHANSON DE DES PORTES EN 1560.

Amoroso

O bienheureux qui peut pas-ser sa vie entre les siens franche

O bienheu-reux qui peut passer sa vie

haine et d'en-vi - - e parmi les champs les fo-rets et les bois

loin du tu-multe et du bruit popu-lai-re et qui ne veut sa li-ber-

-te pour plai - - re aux passions des Princes et des Roys.

CHANSON FAITE PAR ANTOINE BOISSET, INTEN.^T DE LA MUSIQUE DE LA
CHAMBRE DU ROY ET DE LA REINE EN 1615.

Divile A-maril - lys ton tein brun comme dest fait honte à
tous les lys la grace est ad - - mi ra - ble mais ta ver -
- tu qui pas - se ta beau - té dessous le Ciel n'a rien
de com - pa - ra - ble que ma fi - - dé - li - - té.
que ma fi - - dé - li - - té.

Las! il n'a nul mal qui n'a le mal d'amour la fil-le du
 Las il n'a nul mal qui n'a le mal d'amour la fil-le du
 Las il n'a nul mal qui n'a le mal d'amour la fil-le du
 Las il n'a nul mal qui n'a le mal d'amour la fil-le du
 Roy est au pied de la tour qui pleure et sou -
 Roy est au pied de la tour qui pleure et sou -
 Roy est au pied de la tour qui pleure et sou -
 Roy est au pied de la tour qui pleure et sou -
 -pire et mène grand dou - leur Las! il n'a
 -pire et mène grand dou - leur Las! il n'a
 -pire et mène grand dou - leur Las! il n'a
 -pire et mène grand dou - leur Las! il n'a
 nul mal qui n'a le mal d'a - mour Las!
 nul mal qui n'a le mal d'a - mour Las!
 nul mal qui n'a le mal d'a - mour Las!
 nul mal qui n'a le mal d'a - mour Las!

il n'a nul mal qui n'a le mal d'a-mour
 il n'a nul mal qui n'a le mal d'a-mour
 il n'a nul mal qui n'a le mal d'a-mour
 il n'a nul mal qui n'a le mal d'a-mour
 Le bon Roy lui dit ma fil-le qu'a-ves
 Le bon Roy lui dit ma fil-le qu'a-ves
 Le bon Roy lui dit ma fil-le qu'a-ves
 Le bon Roy lui dit ma fil-le qu'a-ves
 vous ? vou - les vous un ma - ri ? he -
 vous ? vou - les vous un ma - ri ? he -
 vous ? vou - les vous un ma - ri ? he -
 vous ? vou - les vous un ma - ri ? he -
 -las ! oui mon Seign - our !
 -las ! oui mon Seign - our !
 -las ! oui mon Seign - our !
 -las ! oui mon Seign - our !

Allegretto

Aime moi Ber-gere et je t'ai-me - rai ne sois
 Aime moi Ber-gere et je t'ai-me - rai ne sois
 Aime moi Ber-gere et je t'ai-me - rai ne sois
 Aime moi Ber-gere et je t'ai-me - rai ne sois

Refrain
 point le - gere je ne le se - rai oh ! que l'a-mour est
 point le - gere je ne le se - rai oh ! que l'a-mour est gay
 point le - gere je ne le se - rai oh ! que l'a-mour est
 point le - gere je ne le se - rai oh ! que l'a-mour est

gay au joli mois de may oh ! que l'amour est gay au
 au joli mois de may oh ! que l'amour est gay au
 gay au joli mois de may oh ! que l'amour est gay au
 gay au joli mois de may oh ! que l'amour est gay au

jo-li mois de may .
 jo-li mois de may .
 jo-li mois de may .
 jo-li mois de may

2

Mon cœur et ma vie
Je te donnerai :
Jamais d'autre amie
Je ne servirai .
Oh ! que l'amour est gay
Au joli mois de May !

3

Dans ce verd Boccage
Je te menerai ;
Cens fois à l'ombrage
Je te baiseraï .
Oh ! que l'amour est gay
Au joli mois de May ;

4

De nos amourettes
Je te parlerai ;
Et sur les fleurettes
Je te jeterai ;
Oh ! que l'amour est gay
Au joli mois de May !

CILINSON FAITE PAR LOUIS XIII. VERS 1625.

Andante

PAROLES ET MUSIQUE

Tu crois o beau So - leil ! qu'à ton E - clat rien

n est pa - reil en cet ai - ma - ble tems que

tu fais le prin - - tems mais quoi ! tu pa - -

- lis au - près d'A-maril - - - lys

Mise en musique en 1755.

Tendrement

Mon cher trou-peau cher chés la plaine, fuyés les bois de peur des

Loup, mon cher troupeau cher chés la plaine, fuyés les bois de peur des loup

je ne songe qu'à Célimène je ne saurois son-ger à vous, je ne songe qu'à

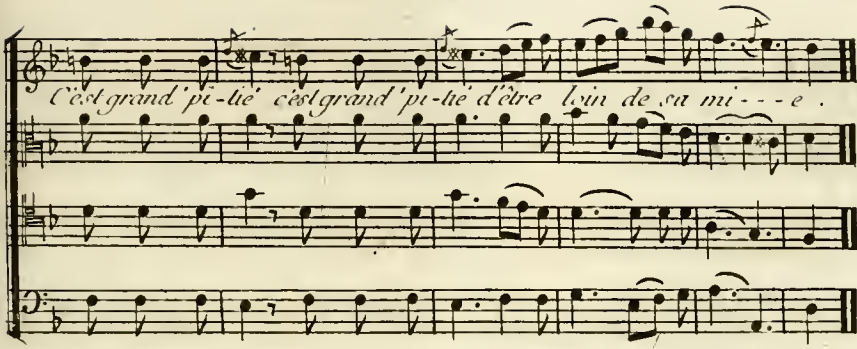
Célimène, je ne saurois songer à vous

2^e

Je ne sçais plus depuis que j'aime
Mener mes chiens ni vous guider ;
Je n'ai pu me garder moi même,
Comment pourrois je vous garder !

Allegretto

Des que Robin eut vu partir Toinette, il quitta là le soin de son troupeau il jecta
 loin Panetière et houlette, et ne garda rien que son chalumelle monta plus fort
 qu'un Sereni-e, il souhaita mille fois le bon soir et dans son mal d'être d'autre son-
 -las qu'il se donna sur sa flûte jo-lie triste. Chan-son qui finit par hé-las!

2.^e

Ces derniers mots , sans cesse il repette ,
 Tantôt assis sur le bord d'un Ruisseau ,
 Tantôt couché dessus la tendre herbe ,
 Tantôt le dos appuyé d'un Ormeau ;
 Que ne mene Berger si triste vie ?
 Du doux sommeil il ne fait plus de cas ,
 Plus qu'un hermite il fait maigre repas ,
 Danses et jeux , ja ne lui plaisent mie ,
 Et dans sa bouche il n'a rien qu'un hélas !
 C'est grand pitié d'être loin de sa mie .

3.^e

Il n'est Berger qui son mal ne regrette ;
 Et près de lui Bergers du hameau
 Viennent chanter filant leur quenouille ,
 Pour consoler ce triste Pastoureau ;
 Mais leur doux chant point ne le soulage
 Tant la douleur le tient de dans ses Laes
 Pour ne rien voir , les yeux tient toujours bas ;
 Et si leur dû laissez moi , j'en prie ;
 Plus aussi-tôt revient à son hélas !
 C'est grand pitié d'être loin de sa mie .

Amoroso

Rosine si ton ame se sent or allu - mer de celle dou-ce

fla-me qui nous for-ce d'ai-mer, allons sur la verdure amans gai

et con-stans, allons tan-dis que dure no-tre jeune Prin-tems

2.^e

*Avant que la journée
De notre age qui suit,
Se trouve environnée
Des ombres de la Nuit;
De vivre notre vie
Prenons le doux loisir,
Et malheur à l'envie
Qu'offense le plaisir.*

3.^e

*T'enés, ma tant aimée
Ça trompons le destin;
Qui Clôt notre journée
Souvent dès le matin;
Allons sur la verdure
Amans gai et constans,
Allons, tandis que dure
Notre jeune Printems*

Alllegretto

Dans no - tre Vil - lage chacun vit content les Ber - gers chan -

tant, après la fin de leur su - vrage, le so - leil du jour veut faire l'a - mour

2

Il sont à leurs belles
 Si fort attachés,
 Qu'ils seroient touchés
 D'une inquiétude mortelle,
 S'ils passoient un jour,
 Sans faire l'Amour.

3

Jamais la tristesse
 Ne regne en ces lieux:
 Les Ris, et les jeux
 Y font leur demeure sans cesse,
 Ah! le beau séjour
 Pour faire l'Amour!

TRIO DE LAMBERT EN 1660

Que ta voix Di-vine me
 Que ta voix divi-ne me touche que ta voix Di-vi-ne me
 Que ta voix divine me touche que ta voix Di-vi-ne me
 touche et que je serais fortu-né si je pou =
 touche et que je se rois fortu né Si je pouvais si je pou =
 touche et que je serois fortu né Si je pou =
 - vois rendre à ta bouche le plaisir quel-le m'a don = né
 - vois rendre à ta bouche le plaisir le plaisir quel-le m'a don né le plai-
 - vois rendre à ta bouche le plaisir le plaisir quel-le m'a don-né le
 le plai - sir quel - - le m'a don = né - né
 - si le plai - sir qu'el - - le m'a don = né si je pou - né
 plaisir le plaisir quel - le m'a don = né - né

Lentement

Mon cœur charmé de sa chaîne Imi-te dans ses a-mours un Ruis-
 -seau qui dans la plaine suit ra-pidement son cours tou-jours
 tou-jours je cherirai mon Is-mene je l'h doreraï tou-jours

Quand le sort qui tout entraîne
 Au tombeau nous conduira ,
 On gravera sur un Chêne
 Que le tems respectera :

Hélas !

Hélas !

Rien ne fut si beau qu'Ismene ,
 Rien de plus tendre qu'Hylas .

Andantino
Doux *Fort*

Ilé qu'éi' dans un-àr si k'n - dre on ne peut de - ja on ne peut de ja

ven'entendre ni voir vos beaux yeux sans mourir - rir ah' vous êtes pour

Doux *Fort*

nous ou trop jeune ou trop belle atten des petite Cruelle attendes pour bles-ser que

tres doux *Fort*

vous puis-je guerir atten des petite Cruelle attendes pour ♯ ♯ ♯ ♯ ♯ ♯ ♯

Allegretto

Dedans une plaine pensant à l'amour j'abordaï Climene me mis à
ses genoux, si je vous prie de m'ai = mer me refu = se = rez vous.

*J'abordaï Climene
 Me mis à genoux,
 Lui disant ma belle,
 Donnez moi secours
 Si &c*

*Lui disant mabelle
 Donnez moi secours :
 Ceux que vos yeux blessent
 Les guérissés vous ?
 Si &c.*

*Ceux que vos yeux blessent
 Les guérissés vous ?
 J'aurois trop à faire,
 Berger laissez vous,,
 Si &c.*

*J'apperois ma mere
 Je crains son courroux :
 Vile nous courumes
 Pour nous bien cacher,
 La peur l'empêcha d penser
 A me rien refuser.*

Adagio

Nous n'irons plus aux champs Lixette nous n'irons plus aux

champs jus-qu au Prin - teur. Dan-ser dessus l'herbet - te hé-

-las! il faut quitter vos lieux outous les jours j'ado-rois vos beaux yeux à

-dié Lixette nous n'irons plus aux champs danser dessus l'herbet - te

Adagio

Ah! que j'ai de re-gret d'avoir dit mon secret à l'inhu-maine

Ah! ah!
que j'ai de re- ah! que j'ai de regret d'avoir dit mon secret à l'inhu-

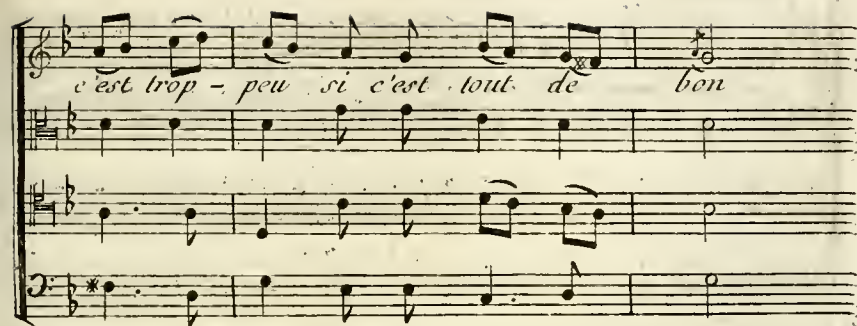
Fin
-maine que j'ai de re- Je suis censé plus malheureux. || || || ||

Si j'avois pu cacher mes feux d'un coin et le pour me rester ait encore. || || || ||

D'un feu se-cret je me sens - je me sens con-su-
 D'un feu se-cret je me sens je me sens con-su-
 D'un feu se-cret je me sens je me sens con-su-
 D'un feu se-cret je me sens je me sens con-su-
 -mer sans pou-voir sou-la-ger le
 -mer sans pou-voir sou-la-ger le mal le
 -mer sans pouvoir sou-lager le mal le mal
 -mer sans pou-voir soulager le
 mal qui me posse'-de de je pour-
 mal qui me posse'-de de je pour-rai-rais bien gué-rir
 le mal qui me posse'-de de je pourrais je pour-
 mal qui me posse'-de de je pourrais bien gué-rir
 -rais bien gué-rir si je ces-sois d'ai-mer
 si je cessois d'ai-mer
 -rais bien gué-rir si je ces-sois d'ai-mer
 si je cessois d'ai-mer si je cessois d'ai-mer je pour-

je pour-rois bien gué-rir si je
 je pourrais bien gué-rir si je ces-sois d'aimer si je
 je pourrais bien gué-rir si je
 - rois bien guér-rir si je cessois
 ces--sois d'ai--mer mais j'ai--me mieux
 ces--sois d'ai--mer mais j'ai-mieux
 ces--sois d'ai--mer mais j'aime mieux le mal
 si je cessois d'ai-mer mais j'aime mieux mais j'ai me
 le mal le mal que le re--me--
 le mal le mal - que le re--me-
 le mal le mal que le re--me-
 mieux le mal le mal que le re--me--
 - de de
 - de je pour de
 - de de
 -de je pour de

Un jour dans une Grotte ob-scure ou d'un Ruis-seau le
cours se-cret accompa-gnoit de son mur-mure les plaintes
d'un amant dis-crèt Tircis à l'objet qui l'engage recommen-
-çoit cet-te Chan-son ; c'en est trop si, c'est ba-di-na-ge

2^e

*Quand sur ma Musette plaintive
 Je chante quel qu'air langoureux
 Je vois ton Oreille attentive
 A mes préceptes amoureux
 Si je veux les mettre en usage
 Tu deviens sourde à ma leçon
 C'en est trop &.*

4^e

*Quelque fois par un trait de flâme
 Tes yeux aux miens sont entre voir
 Qu'amour qui captive mon ame
 Te tient aussi sous son pouvoir
 Si j'enveux un baiser pour gage
 Je n'en puis obtenir le pardon
 C'en est trop &.*

3^e

*Piqué de quelque jalousie
 Si je te découvre mes maux
 Tu te ris de ma Phrénésie,
 Tu plaisantes de mes Rivaux
 Avec eux sous l'Épais ombrage
 Tu dances pourtant sans façon
 C'en est trop &.*

5^e

*Ingrat, interromps la Bergère
 Avant qu'il fût prêt d'achever,
 Est-ce véritable colere ?
 Ou la feins-tu pour m'éprouver ?
 Je t'aime, et tu le sais, sois sage,
 Chasse un Injurieux soupçon ;
 C'en est trop &.*

Andantino

Quoi ! sans vous souvenir de moi ni de ma peine vous pouvez passer tout un
 jour haïssez moi plutôt Clémene plutôt Clémene // // // L'indifférence est en a-
 mour plus dangereuse que la haine haïssez moi plutôt Clémene // // // // //
 L'in diffé-rence est en a-mour plus dange-reuse que la hai-ne

Gayment

Dans un pré trois de-moi-selles accu-soient en grand cou-rroux

leurs a-mans qui peu-fi-dé les leur man-quoient au ren-dés

Refrain

- pour Mornon-billes que ces filles pour dé-baucher les gar-çons

Mornon-billes que ces filles ont de droles de fa-cons !

2

*Près de là par aventure
 Passe un Munant jeune et frais ,
 D'une assés bonne encolure ,
 D'un maintien sot et niais ,
 Mornonbilles &*

3

*Oh ! vraiment di la plus fine
 Nous ne perdrons pas nos droits ;
 Ce drôle a toute la mine
 De pouvoir payer pour trois .
 Mornonbilles &.*

4

*On l'appelle , il se presente ,
 En voyant , sur le Gazon
 Un déjeuné qui le tente
 Il prend place sans façon ;
 Mornonbilles &*

5.

*Ne faudra-t'il pas te battre
 Pour te faire boire un Coup ?
 Non , j'en boirai plus de quatre ,
 Si le vin est de mon gout ,
 Mornonbilles &*

6.

*Ayant repu sans mot dire ,
 S'en alloit sans dire mot ,
 Tout doux , lui dit on , beausire ,
 Il faut payer votre Ecot ;
 Mornonbilles*

Moi payer ! qu'elle misère !
 Je n'ai pas vaillant cinq sols ;
 Et bien pour sortir d'affaire ,
 Tu danseras avec nous ,
 Mornonbilles &

8.

Ah ! dit-il , pour danser , passe ,
 Je ferai bien cet effort ;
 Si je n'ai pas bonne grace
 J'ai du moins le jarret fort .
 Mornonbilles &

9.

La première entrant en danse ,
 Fit avec lui du chemin ;
 Bien qu'il chargeât la cadence
 Il la fit aller bon train ;
 Mornonbilles &

10.

Du garçon l'autre danseuse
 Au moins ne se plaignit pas ,
 La troisième moins chanceuse
 S'aperçut qu'il étoit las .
 Mornonbilles &

11.

Tous plaît-il que je revienne ?
 Oui , reviens demain au soir .
 Eh , bien , qu'à cela netienne ,
 Serviteur , jusqu'au revoir .
 Mornonbilles &

Lentement

Tu ne dois pas jeuné Li sette choisir un autre Berger que moi

Si tu veux sur l'her-bette, me donner ta foy ; mes moutons mon

chien, ma Mus sette ; tout dépen-dra tou-jours de toi.

2^e3^e

D'autres amans, pour te surprendre Je veux toujours être Lisette.
Viendront t'offrir des soins et des vœux, Rire et chanter sera tout pour moi,
Avant que de te rendre, Si j'allois sur l'herbette
Eprouve leurs feux : Te donner ma foi
Si ton cœur est pour le plus tendre Aujourd'hui j'aurois la Musette ;
Ah ! je serai le plus heureux ! Se dépendre demain de toi.

Allegretto

Phi-lis plus a-vare que tendre ne ga-gnant rien à re-fu-ser un
jour exi-gea de Cli-tandre trente Mou-tons pour un bai-ser,

2^e

3^e

Le lendemain nouvelle affaire ,
Pour le Berger le Troc fut bon ;
Car il obtint de la Bergère ,
Trente baisers pour un Mouton ;

Le lendemain Philis plus tendre ,
Craignant de moins plaire au Berger ;
Dans un moment voulut lui rendre ,
Trente Moutons pour un baiser ,

4^e

Le lendemain Philis peu sage ,
Auroit donné Moutons et Chien ;
Pour un baiser que le volage ,
A Lisette donnoit pour rien .

Largo

Je vais par-tir, belle Li-sette puis que j'en puis t'at-ten-
-drir en te quit-tant je vais mou-rir, tu n'en es
pas plus in-qui-ette je vais par-tir, je vais partir

*Veux-tu toujours être muette ?
 Parle du moins par un soupir ;
 Quoi ! je n'en puis rien obtenir ?
 Adieu, trop aimable Brunette,
 Je vais partir, je vais mourir ;*

*J'allois quitter ses tendres charmes
 Quand je vis la belle frémir ;
 Quel attrait seut me retenir ;
 Ah ! dit-elle, en versant des larmes
 Tu vas partir, je vais mourir.*

Allegretto

La seu - le na - ture règne dans nos bois jus - qu'à la ver -

- dure tout con - noît ses loix les Zéphirs et flore prennent leurs é -

- bats et vous seule en - core ne les pre - nés pas .

2^e

3^e

*Les troupeaux des Plaines
S'aiment sans tourment,
L'amour à des peines
Pour vous seulement :
Les Poissons dans L'onde
Ressentent ses feux ;
Et vous seule au monde
Les sentés moins qu'eux .*

*De votre jeune âge
Suives les desirs ,
C'est n'être pas sage
De fuir les plaisirs :
Dès que la vieillesse
Chasse nos beaux jours ,
Adieu la tendresse
Les jeux , les amours .*

Gaiement

Aspres d'un Buisson ouillant des fleurettes Robin et fai -
- chon parloient d'amour et - tes oh! oh! Robin oh! lui dit
elle o'lon l'au la l'amour n'est il donc que ce - la o'
lon l'au la l'amour n'est il donc que ce - la

2^e

Où dit le Berger ,
 Un amour extrême
 Fait tout négliger
 Pour ce que l'on aime
 Ho ho &.

3^e

Il nous fait lever
 Bien avant l'aurore ,
 Pour toujours rever
 A ce qu'on adore
 Ho ho &.

4^e

On se plaint tout bas
 Sans cesse on soupire ,
 Quand le cœur n'apas
 Tout ce qu'il desire
 Ho ho &.

5^e

Robin comprenant
 Ce qu'on vouloit taire ,
 Tout en badinant
 Dit à la Bergere
 Ho ho Fanchon allons ma belle
 O lon lanla
 Que ne me disois tu cela !

6^e

S'ils furent heureux
 Je n'ose le dire ,
 Ils s'aimoient tous deux
 Cela doit suffire :
 Ho ho ! Robin ! ah lui dit elle ,
 O lon lanla
 Il n'est point d'amour sans cela .

Sans Lenteur

Les plaisirs de notre Village valent mieux que ceux de la Cour: Soit et ma-

-tin dans un Bocage d'alentour on entend le doux badinage de l'A - mour

2

*Avec plaisir et sans contrainte
On s'y divertit galamment,
Chacun y parle à son Amant
Librement,
Et l'on n'entend jamais la plainte
D'un amant.*

4

*S'il en est quelqu'un peu sincère,
Il est banni de ce séjour:
Et la peine la plus sévère
Est qu'à son tour,
Il doit aimer une Bergère
Sans retour.*

3

*Les Bergers n'y sont point Volages,
Chez eux il n'est point de détour:
Ils n'offrent jamais leur hommage
Sans amour;
Aussi goutent ils l'avantage
Du retour.*

5

*L'amour hâs de mon inconstance
Fit verment de fixer mes vœux,
Mais il n'en trouve l'assurance
Qu'en vos yeux:
Jugée, Iris, de leur puissance
Par mes feux.*

Gaiment CHANSON DE M. DEON EN 1712.

Ton himeur est Catherine plus aigre qu'un Ci-tron vard

on ne sçait qui te chagreine ny qui gagne ny qui pard

qu'on soit sage ou qu'on badéine avec toi c'est chou pour chou

Et comme un fa-got d'Epeine tu piques par tous les bouts.

2

*Si je parle tu t'offenses ,
 Tu grognes si je me tais ;
 Lors que jeme plains, tudansez ,
 Quand je ris je te déplaïs :
 A ton oreille mal faite
 Mes chansons ne valent rien ,
 Et ma tant douce Musete
 N'est qu'un instrument de Chien ,*

3

*D'un pot plein de Marjolaine
 Quand je te fis un present ,
 Aussitôt pour son étrene
 Tu le cassis moi présent :
 Si j'en eus cru mon courage
 Après ce beau grand-merci ,
 Ma main qui bouilloit de rage
 T'eut cassé la quicule aussi .*

4

*L'autre jour d'un air honnête
 Quand je t'otis mon chapiau ,
 Plus vûe qu'une Arbalète
 Tu le fis sauter dans l'eau :
 Et puis d'un ton d'arrogance
 Sans dire ni qu'à, ni quoi ,
 Tu me baillis l'ordonnance
 De m'aprocher loin de toi .*

5

*Stan pendant quoi que tu dises
 Je ne puis quitter ce lieu ,
 Et quoi que tu me méprises
 Par tout je suivrai tes yeux :
 Je m'en veux mal à moi même ,
 Mais quand on est amoureux ,
 Un cheveu de ce qu'on aime
 Tire plus que quatre Bœufs .*

6

*Pour te mettre en oubhiance
 A d'autres je fis la cour ,
 Mais par cette manigance
 Tu m'as baillé plus d'amour :
 Je crois que tu m'ensorcelles ,
 Car à mes yeux éblouis
 Auprès de toi les plus belles
 Ne sont plus que du pain bis .*

7

*Chacune de tes deux joues
 Semble une pomme d'api ;
 Comme deux centres de roues
 Sont tout à point tes sourcils ;
 Tes yeux plus noirs que deux marles
 Sembl'un'mouche dans du lait ,
 Et tes dents un rang de parles
 Ben égal, et ben complet .*

8

*Par la morgue' quel domage
Que tant de belles biautés ,
Ne soyont pour tout partage ;
Qu'un sac plein de duretés ,
Quand sur ton himeur reveche
Je rumine en mon cerviau ,
Tu me sembl' être une pêche
Dont ton cœur est le noyau .*

10

*Avec lui dans nos prairies
Tu t'en vas batifoler ;
Vous jâpés comme deux piés ,
Et moi, je n'ose parler :
Il t'agasse, il te chatouille ,
Il te torche le grouin ;
Et moi d'abord que je grouille
Tu me flanqu'un coup de poing .*

9

*Le Soleil qui fond la glace
N'est pas plus ardent que moi ,
Comme un gueux de sa berace
Je me sens jaloux de toi :
Au grand Colas qui te lorgne
Je veux pêcher les deux yeux ;
Ou du moins en faire un borgne ,
Si je ne puis faire mieux :*

11

*Sanguay vois-tu Catereine
Je n'y saurois plus tenir ;
Je crève dans ma poitrine ,
Il faut changer ou finir .
Tu me prens pour une buche
Parce que j'ai l'air benin ,
Mais tant à l'iau va la Cruche
Qu'elle se brise à la fin .*

12

*Quand j'aime une Criature
Jarnigué' c'est tout de bon ;
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton :
Mais quand mon Amour sincère
N'est payé que de refus ,
Darn'a lors dans ma Colere
Je suis pir qu'un Cerf en rus .*

Allegretto

Sûre de la foy je viens dans ce hameau pour être a - vec

toi je quitte mon trou - peau je lan - guis seu - lette dans no -

- tre ver - ger et tout m'in - qui - ette loin de mon Berger.

ton Haut - bois seul dans ce bois me plaît, j'y vole

pour l'en-tendre cher a-mant pour un ma ment joue.

moi cet Air que j'aime tant: ah! li-sandre qu'il est

tendre! repe-te ces doux ac-cens, par mes transports

ravis - sans juge du plaisir que je sens. au 1^{er}.

Andantino

Je suis né pour le plai-sir bien sou qui s'en passe je ne
 sais pas le choi-sir souvent le choix embaras - se ai - me -
 -t'on ? j'aime sou - daun Boit - on j'ai le verre en -
 main par tout je tiens ma pla - - ce .

2^e

*Dormir est un tems perdu
 Faut il qu'on sy livre ?
 Sommeil prend ce qui t'est dû
 Mais attend que je sois yvre
 Saisis moi dans ce moment
 Fais moi dormir promptement
 Je suis pressé de vivre .*

3^e

*Mais si quelqu'objet charmant
 Dans un songe aimable
 Vient d'un plaisir séduisant
 M'offrir l'image agréable ,
 Sommeil attens doucement
 L'erreur est dans ce moment
 Un bonheur véritable .*

4^e

*Bacchus veut que ses Sujets
 Soient d'intelligence ,
 Il ne craint dans ses projets
 Ny reglement ni prudence .
 Survient-il un différent
 Du vin versé promptement
 L'étouffe en sa naissance .*

Allegretto

Je veux gar - der ma liber - té et mon hu - meur fo - let =

te mon jeune cœur n'est point ten - té du jargon d'amou -

ret - te garçons nos Mou - tons Li - ret - te Li -

Garçons nos mou

Gar - dons nos Mou - tons Li -

Gar

- ron Li - ron Li - ron Li - ret - te

tons Li - ret - te Li - ron Li - ret - te

ret - te Li - ron Li - ron Li - ret - te

dans nos Moutons Li - ron Li - ret - te

Pour me deffendre des amans
 J'ai mon chien, ma houlette
 Je ne crains pas leurs complimens
 S'ils me trouvoient seulette, gardons &.

Maman dit qu'ils sont tous trompeurs
 D'une humeur indiscrette
 Qu'il ne faut aimer que les fleurs
 Et jamais la fleurette, gardons &.

Quand on laisse engager son cœur
 On est trop inquiète ;
 L'on perd toute sa belle humeur
 Et l'on est contrefaite : gardons &.

Si l'amour venoit quelque jour
 Me voir dans ma chambrette
 Je lacherois après l'amour
 Ma fidelle Lisette, gardons &.

Je ne veux point changer de ton
 Je veux rester fillette,
 Il n'est point de plus joli nom
 Que celui de Nanette : gardons &

J'aime à rire, j'aime à sauter
 Au son de ma Mûsette
 J'aime à danser, j'aime à chanter
 Voilà mon amusette : gardons &.

C'est ainsi que presentement
 Parle la jeune Annette
 Elle dira tout autrement
 Un peu plus grandelette
 A dieu les Moutons
 Lisette Liron
 A dieu Chien et Houlette

Adagio

De mon Berger l'ô-lage j'en-tens le flage-let de
ce nouvel hom-mage je ne suis point l'ob-jet je
l'entens qui se-donne Pour un autre que moi he-
-las ! que j'etois bonne de lui donner ma foy.

2.

Autre fois l'infidèle ,
 Faisoit dire à l'Echo ,
 Que j'étois la plus belle
 Qui fut dans le Ilameau ;
 Que j'étois sa Bergere ,
 Qu'il étoit mon Berger ;
 Que je serois légère
 Sans qu'il devint léger .

3.

Le Printems qui vit naître
 Desi belles ardeurs ,
 Les a vu disparaître
 Aussi-tôt que les fleurs ;
 Mais s'il ramène à Flore
 Les inconstans Zéphirs ,
 Ne pourroient-ils encore
 Ranimer ses desirs ?

4.

Dans ma douleur extrême
 Je voudrois me vanger ,
 Que ne puis-je de même
 Prendre un autre Berger !
 Mais non , pour l'amour même
 Je ne voudrois changer ,
 Hélas ! lors que l'on aime
 Peut-on se dégager !

Gaiment

Pierrot sur le bord d'un Ruisseau trouva Co - lette qui filoit seu -

The first system of musical notation consists of three staves. The top staff is in treble clef with a key signature of two sharps (F# and C#) and a 6/8 time signature. The middle and bottom staves are in bass clef with the same key signature and time signature. The melody is written on the top staff, and the accompaniment is on the other two staves.

- lette il lui dit tournant son chapeau pour toi je grille dans ma peau :

The second system of musical notation continues the piece. It features the same three-staff structure with treble and bass clefs, two sharps key signature, and 6/8 time signature. The lyrics continue across the staves.

Je n'ose le parler d'amour - rille, mais la Bergère a ce beau dé - but

The third system of musical notation continues the piece. It features the same three-staff structure with treble and bass clefs, two sharps key signature, and 6/8 time signature. The lyrics continue across the staves.

la, d'un ton farouche à l'instant s'écria ah, ah, je voudrais bien voir

The fourth system of musical notation continues the piece. It features the same three-staff structure with treble and bass clefs, two sharps key signature, and 6/8 time signature. The lyrics continue across the staves.

<i>Pierrot près d'elle se placa ,</i>	<i>Par un baiser l'ardent Pierrot</i>
<i>Et cette belle</i>	<i>La déconcerte</i>
<i>Craintive et cruelle</i>	<i>La Bergere alerte</i>
<i>Contre Pierrot se courrouce ,</i>	<i>Lui baille un soufflet aussitôt ,</i>
<i>Et d'une main le repousse ,</i>	<i>Mais pas plus fort qu'il ne le faut :</i>
<i>Pierrot saisit la main rebelle ,</i>	<i>Tu vas avoir la cotte Verte</i>
<i>Marqué', dit il, baisons ce bijou la ?</i>	<i>Lui dit Pierrot pour ce beau soufflet la,</i>
<i>Et la Bergere en grondant s'écria ,</i>	<i>Mais la Bergere en riant s'écria :</i>
<i>Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça !</i>	<i>Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça !</i>
<i>Pierrot qui devient hazardoux ,</i>	<i>Colette qui craint ce badin</i>
<i>A l'instant baise</i>	<i>Lui donne tape ,</i>
<i>La main à son aise ;</i>	<i>Et brusquement s'échappe :</i>
<i>Pourquoi , dit il, cet air boudeux ?</i>	<i>Elle gagne un bosquet voisin</i>
<i>Sur ce gazon tous deux</i>	<i>De cela rit l'amour malin .</i>
<i>Je vais, morgué', ne l'en déplaise ,</i>	<i>Pierrot la suit et la ratrape ,</i>
<i>Dans ton corset mettre ce bouquet la ,</i>	<i>Tu me paieras , dit il, pour cette fois là ;</i>
<i>Et la Bergere en grondant s'écria ,</i>	<i>En soupirant colette s'écria</i>
<i>Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça !</i>	<i>Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça !</i>
<i>Aussitôt dit, aussitôt fait ,</i>	<i>Je ne sais comme il la punit ,</i>
<i>Pierrot l'attache</i>	<i>Mais la fofette</i>
<i>Colette l'arrache ,</i>	<i>Quitte la retraite ,</i>
<i>Et le lui flanque au nœc tout net ,</i>	<i>Avec certain air interdit</i>
<i>Pierrot en est tout stupéfait</i>	<i>Qui ne marqueit aucun dépit</i>
<i>La résistance enfin me fâche ,</i>	<i>Ma vengeance n'est pas complète ,</i>
<i>Un deux baiser, dit il, me l'engera ,</i>	<i>Mais dit Pierrot, rien n'y manquera ;</i>
<i>En se troublant Colette s'écria :</i>	<i>En souriant Colette s'écria :</i>
<i>Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça</i>	<i>Ah ! ah ! je voudrais bien voir ça !</i>

AIR DE BLAMONT

Lent

L'Ombrée te sé-para sont faits pour l'a-mour

A ce Dieu Sé-para de l'éclat du jour la nuit sa vo-

-ra-ble aux tendres de-sirs sous un voile ai-

-ma-ble couvre les plu-sirs

Allegretto

U - ne faveur Lisette m'a - prouvé ton a - mour au son de

ma Musette tu dansais l'autre - jour ; sur celle de Sil =

- vandre tu ne dan - se - rais pas, mais tu daignes l'en -

- tandre, non tu ne m'ai - mes pas.

non non non non

non non non non tu ne m'aimer pas.

non non non non tu ne m'aimes pas.

*Pour toi dans ta Prairie
 Je faisois un bouquet
 Je l'offrois à Silvio
 D'un air assez Coquet ;
 Je feins de rendre hommage
 A de nouveaux appar
 Tu n'en prens point d'ombrage , non & .*

*Quand te trouvant seulette
 Je conte ma langueur ;
 Tu parois inquiète
 Ton esprit est rêveur .
 L'absence de Silvandre
 Cause ton embarras
 Ton cœur souffre à m'entendre ; non & .*

*Lors que dessus L'herbette
 Mon chien vient te flatter ,
 D'un coup de la Houlette
 On te voit l'écarter .
 Et quand le sien, Cruelle !
 Par hasard suit tes pas
 Par son nom tu l'appelle ^(A)
 Non ! tu ne m'aimes pas*

*L'autre jour dans la danse
 Avec moi sous l'ormeau ;
 Tu suivois la Culence
 De mon doux chalumeau ;
 De loin tu ris Silvandre ,
 Et tu fis un faux pas ;
 Je scus bien le comprendre .
 Non ! tu ne m'aimes pas .*

*Sen âme fut ravié
 Mon pipeau s'en rompit .
 Et la danse finie
 (J'en reçois de dépit)
 Ce Berger , d'un air tendre ,
 Te dit un mot tout bas ,
 Et tu daignas l'entendre ,
 Ah ! tu ne m'aimes pas .*

(A) il faudroit tu l'appelles

CHANSON SUR LE MÊME AIR.

C'est la fille à ma tante
 Pour qui j'ai de l'Amour.
 Cette fille charmante
 A pour moi du retour ;
 Mais c'est la vertu même,
 Je n'y puis réussir ;
 Cependant elle m'aime
 Ça fait toujours plaisir .

L'hymen qui m'épouvante
 Pour elle a des appas ;
 Le sacrement la tente ,
 Mais je n'en tête pas
 Quand on est en ménage ;
 L'on se voit sans désir ,
 Mais hors du mariage
 Ça fait toujours plaisir .

Badinant avec elle ,
 Je lui pris son bouquet ;
 Mais à l'instant la belle
 Me coupe un bon soufflet ;
 S'en suis fâché , dit-elle ;
 D'un ton de repentir ;
 Quoique d'une cruelle ,
 Ça fait toujours plaisir .

Quelque fois je l'embrasse ,
 Car je suis son cousin ,
 Et même elle me pose
 Un baiser sur son sein ,
 Mais sitôt que j'approche
 Du but de mon désir ,
 J'attrape une taloche ,
 Ça fait toujours plaisir .

Allegro

Dans ma quinsieme année je cherchois un Epoux et je me sentois née pour
un sort assez doux. Ah Pierre! ah Pierre! j'étois morte sans vous

Quand de la destinée
Je ressentis les coups,
Ma Mere m'a donnée
Au Vieux le plus jaloux
Ah! Pierre &.

Sa tendresse est bornée
A Serrer mes genoux.
Jamais au lit couchée
N'ai ouï que sa toux
Ah! Pierre &.

Sa mine ourannée
Excite mon courroux,
Il entend l'Hymenée
Comme à ramer des choux
Ah! Pierre &.

Jamais dans la journée
N'a fermé les verroux,
Au fond de ma pensée
Je vois un bien si doux
Ah! Pierre &.

Un jour le jeune Co-las trouve Lison sa Bergère qui v'noit

de quitter le bras du gros Lucas son Compere il l'a =

= bordit chapeaubas : lui di - sant vous n'aimez que le

car tout ça n'vous touche pas hé - las ! vous n'aimez pas

Vous n'fait's plus du tout de Cas
 D'un Berger qui perseveré,
 Vous desirés mon trépas
 Mais las ! pour vous satisfaire
 Y m'faudroit un Coutelas,
 Mon ptit cœur &c.

Tout chacun dit qu'j'ai des rats
 Je n'puis fermer la paupière
 Je m'cheime pour vos appar
 D'une terrible magnière,
 Autrefois j'étois si gras !
 Mon ptit cœur &c.

Vous disais queu qu'fois, Colas,
 Passe devant notre chaumière,
 Je m'tiendrai dessus le pas ;
 Ce Souv'nir me desesperé
 Car je ne vous y vois pas,
 Mon ptit cœur &c.

Souvent j'allions tout là bas
 Dans ce bosquet solitaire,
 Nous promener pas à pas
 En dépit de votre mère,
 Qui n'scavoit rien du tracas ;
 Mon ptit cœur &c.

Quand on lui Contit le Cas
 Ca la mit toute en Colere ,
 Pourtant malgré son fracas ,
 Ma mine vous etoit chère ,
 C'est pas d'même à s'theure , hélas !
 Je l'vois bien &c.

Vous souvient-il ces jours gras
 Quand j'fis une Bandouillere
 D'un beau ruban de taf' tuw ,
 Qui vous servoit de jarquiere :
 Ni l'chagrin . ni L'embarras
 Dans c'tems là n'me troubloient guere ,
 Mais tout ça &c.

Si je marmotois tout bas ,
 Queuque chanson pour vous plaire ,
 Vous m'disiois en riant Colas !
 La sçais tu bien toute enquiere
 J'la chantois à tour de bràs
 Mon ptit cœur &c.

Faut il qu'avec tant d'appas
 Vous soyés parfaite et fiere ,
 Et que j'parde tous mes pas ,
 Pour vous avoir cru sincere !
 Vous m'plantés là pour Lucas
 Hé'fi donc ! vous n'maines guerre
 Car &c.

LES PAROLES ET LA MUSIQUE SONT DE M.^R LE DUC DE LA TREMOILLE
Tendrement

Dans ces beaux lieux tout me ra - - pel-le et mon bon -
 - heur et mes plai - sirs tout me dit qu'aminte est si - -
 - dèle L'Echo ré-pète ses sou-pirs les Rossi-gnols ont appris
 d'elle à chan - ter plus tendre - ment je re - çois en les ecou -



*Sur ce gazon L'herbe foulée
 Semble n'oser se relever ,
 Elle attend qu'Aminte troublée
 Vienne avec moy la refouler ,
 On diroit que sur ce rivage
 Tout s'unit pour mon bonheur ;
 L'onde nous prête sa fraîcheur
 L'obscurité' régne dans ce Boccage .*

*Que tardés vous ? venez Aminte
 Tout favorise nos Desirs,
 Nous pouvons ici sans contrainte
 Gouter les plus tendres plaisirs :
 Mais je la vois... que s'apresense
 Met de trouble dans mes sens !
 Ah ! Dieux ! quels transports je ressens !
 Et que d'Amour, et que d'impatience !*

CHANSON DE M. LE DUC DE LA TREMOILLE

Andantino

L'amour ma belle gar-de-ra dans ces vallons nos moutons des-
-sous son Aile tandis que nous chan-te-rons Il nous ap-
-pelle vien sous ces Ormeaux loin de mes rivauz e-
-couter mes maux tu se-ras peut être moins Cru-elle Li

2

Tircis je n'ose
 Ecouter ton chalumeau
 Sous l'Ormeau ,
 Et l'on en cause
 Déjà dans notre Hamacau .
 Un cœur s'expose
 Souvent au danger
 De trop s'engager
 Avec un Berger ,

Et toujours l'Epine est sous la Rose. Ce beau feu pourrait enfin s'éteindre
 Tircis &c

3

Que sert de craindre
 Un discret et tendre amour
 Sans détour ?
 Que sert de feindre
 Pour mes feux un doux retour ?
 C'est trop contraindre
 Ton ardeur pour moi
 Mon amour pour toi
 Donnons nous la foy
 Que sert &c.

4

Il faut se rendre
 Mon Berger a des accens
 Si touchans ,
 Vien donc apprendre
 Ce que pour toi je ressens .
 J'ai le cœur tendre
 Fidèle et constant ,
 Si tu l'es autant
 Tu seras content ,
 Tu n'auras rien perdu pour attendre .
 Il faut &c.

Allegretto

Pour se trou-ver sur la fou-gère seule a-vec Colinlabel.

- le Ca-tin l'autre jour disoit à sa Mere : maman j'i-rai

bien sans vous mener mes Moutons paî-tre, Maman j'irai

bien sans vous les gar-der des Loups

Ma fille répondit la Mère ,
 Je prévois des maux
 Non pour nos troupeaux
 Mais pour une Brebis plus chère ,
 Et je crains bien plus pour vous
 Quand vous les menez paître ,
 Et je crains bien plus pour vous
 Les Bergers que les Loups .

Malgré cette leçon si sage
 Catin l'emporta ,
 Aubois s'en alla ,
 En chantant le long du Village
 Colin je ne puis sans vous
 Mener mes Moutons paître ,
 Colin je ne puis sans vous
 Les garder des Loups .

Le Berger , que son amour presse
 Accourt à sa voix ;
 Dans le fond des bois
 Ces amans se disoient sans cesse
 Comment pourrais-je sans vous
 Mener mes Moutons paître ,
 Comment pourrais-je sans vous
 Les garder des Loups ;

L'amour charmé d'un jeu si tendre
 Leur chanta ces mots ;
 Soyez en repos ;
 Je me tiens prêt pour vous défendre ;
 L'amour qui veille sur vous ,
 Mène vos Moutons paître ;
 L'amour qui veille sur vous
 Les garde des Loups .

BRANLE DE PLATÉE PAR RAMEAU

Allegretto

Pal-sembleu Monsieur le Cu-ré vous qui diri-gés nos ames

Pensez vous donc pouvoir a votre gré diri-ger, aussi nos femmes.

*De ce soin débarrassés vous ,
 Nous ne voulons pas qu'on dise
 Que les Enfans qui naissent parmi nous
 Soient des enfans de L'Eglise .*

*Passé encor pour être Cocus
 Moyennant grosse finance ;
 Mais porter cornes pour des Oremus
 C'est un cas de conscience .*

*Sans être Docteurs nous tenons
 Pour une règle constante
 Qu'un bon Pasteur doit , suivant les Canons
 S'en tenir à sa Servante*

Allegretto

Mar - got filoit tran - qui - le - ment ne pen - sant ne ré -

- vant qu'à son beau troupeau : qu'à son pli, pli,

pli, qu'à son trou, trou, trou, qu'à son pli qu'à son

trou qu'à son pli troupeau .

*Tout près de là Colin étoit
 Qui voyoit, qui Lorgnoit
 Assis sous l'Ormeau
 Son genti pli, pli &c.*

*S'i beau le trouva le Berger
 Qu'il ne put s'empêcher
 De crier tout haut :
 Le charmant pli pli
 Le charmant trou, trou,
 Que ce pli
 Que ce trou,
 Que ce p'tit troupeau*

*Puis il aborda doucement
 Et sort civilement
 Ota son chapeau
 Devant son pli, pli,
 Devant son trou trou
 Son pli, pli,
 Son trou trou
 Devant son troupeau*

*Et puis sans se faire prier
 Il se mit à jouer
 De son chalumeau
 Au près du pli, pli,
 Au près du trou trou
 Près du pli
 Près du trou
 Au près du troupeau*

*Que son instrument est charmant
 Dit Margot, justement
 C'est celui qu'il faut
 Pour mon pli, pli, pli,
 Pour mon trou trou, trou,
 Pour mon pli
 Pour mon trou
 Pour mon pli troupeau*

Si je l'avois j'en userais
 Toujours j'en jouerais
 Quand je mène à l'eau
 Mon joli pti, pti,
 Mon joli trou trou,
 Mon pti, pti,
 Mon trou, trou,
 Mon joli troupeau.

S'il te plaît tant, dit le Berger
 Nous n'avons qu'à changer,
 Prends mon chalumeau,
 Et moi ton pti, pti,
 Et moi ton trou, trou,
 Moi ton pti,
 Moi ton trou
 Et moi ton troupeau.

Et pour te faire un marché d'or
 J'y veux bien joindre encor
 Un autre joyau,
 Pour ton pti, pti, pti
 Pour ton trou, trou, trou,
 Pour ton pti
 Pour ton trou,
 Pour ton pti troupeau.

Tant et tant Colin marchanda
 Qu'à la fin se trouva
 Maître, ou peu s'en faut
 De son pti, pti, pti,
 De son trou, trou, trou,
 De son pti
 De son trou
 De son pti, troupeau.

Allegretto

Hélas ! maman pardonnés je vous prie un mouvement de

Fm

cu-ri-osi - té. Je me croy-ois seulette dans la Prai -

-rie quand à mes yeux Colinet s'est pre-sen-te

hé-las ma-man par don-nés je vous



2

*Vous le savèz dans le Village on publie
Que ce Berger n'a point d'égal en beauté hélas ! &c.*

3

*En m'abordant sur l'herbette fleurie ,
A mes genoux à l'instant il s'est jetté. hélas &c.*

4

*Au même instant sa bouche à la mienne unie
Fit naître en moi le gout de la volupté : hélas &c.*

5

*Il me vantoit les nœuds dont l'amour nous lie ;
J'ai voulu voir s'il disoit la vérité : hélas &c.*

6

*Si ce plaisir est le charme de la vie
Est ce un grand mal à moi d'en avoir goûté : hélas &c.*

Tendrement

Maman ne gronder pas si fort, oui c'est l'ircis que j'aime

ne me reprocher pas un tort que vous au-riez vous même

Il a Maman de si beaux yeux, L'air si doux et si tendre

Qu'en le voyant on aime mieux céder que se de fendre

Je ne voulois pas m'engager
 Ma froideur m'étoit chère ,
 Tircis s'offrit pour mon Berger
 Je devins sa Bergere ,
 Je levai les yeux sur les siens
 Et je me crus aimée .
 En tournant ses yeux sur les miens
 Il me vit enflammée .

Il prit ma main et la baisa
 Mon trouble fut extrême ,
 Le fripon d'abord m'appaisa
 En disant : je vous aime :
 Ce joli mot fait excuser
 Un amant téméraire ;
 Je ne pus rien lui refuser ,
 Et je le laissai faire .

De quoi, disoit-il as-tu peur ?
 C'est moi qui te Caresse ;
 Pour être plus près de ton cœur
 Dans mes bras je te presse :
 Eh ! quoi ! L'image des plaisirs
 Te trouble et t'effarouche !
 C'est pour confondre nos Soupirs
 Que je meurs sur ta bouche .

Ainsi Tircis me rassuroit ;
 Quelle étoit ma faiblesse !
 Le tendre Dieu qui m'inspiroit
 Me cachoit mon yvresse .
 Je donnai tout à mon vainqueur ,
 Mon seul amour me reste ;
 Quand on laisse prendre son cœur
 Peut on garder le reste !

Andantino

L'autre jour étant as - sis sur le bord d'une fon - tai - ne,

je vis dans les champs l'ir - cis qui se pré - sui - voit. O - li - me - ne

il vou - loit l'arrê - ter, la Ber - ge - re in - ter - dite seignant de

l'é - vi - er courait pour - tant moin - vi - te.

*Tircis qui s'en aperçoit
 En devient plus téméraire ,
 Il la suit près de l'endroit
 Ou je rêvais Solitaire ;
 J'approchai doucement
 Afin de les entendre :
 Rien n'est indifférent
 Quand on à le cœur tendre .*

*J'entendis que le Berger
 Dit à la jeune Bergere ,
 Quoi ! tu Crains de t'engager !
 Que faut il donc que j'espere ?
 Quand on sait tout charmer
 On ne hazarde guère ;
 Ce n'est un mal d'aimer
 Que quand on ne peut plaire .*

*Le Berger ne dit plus rien ,
 La Bergere étoit muette ;
 Mais l'amour la servoit bien ,
 Il préparoit sa défaite ;
 La pudeur resistoit ;
 Mais un soupir la chassoit ;
 Le seul desir restoit ,
 Le plaisir prit sa place .*

*Pressons nous , mon cher Alain ,
 S'il s'échapoit , quel dommage !
 Mon cœur bat , mets y ta main
 Le sien battoit davantage .
 Ah ! &c*

*Il me prit un doux baiser
 Alain , Alain , sois donc sage ;
 C'est , dit il , pour préparer
 Du bel Oiseau le langage ;
 Ah ! &c*

*Il me presse de Nouveau ,
 Je le tiens , dit il , courage
 Le voici sous mon chapeau
 C'est le plus beau du Village .
 Ah ! &c*

*Il est à moi pour toujours
 Il cherit son Esclavage ,
 C'est l'objet de mes amours
 J'en veux jouir sans partage .
 Ah ! &c*

Andantino

Pour ja-mais à ma Thé-mi-re j'ai donné mon cœur
 c'est pour moi qu'elle sou-pi-re je suis son vain-queur
 tous nos Bergers veulent vi-vre pour suivre sa loi
 tous
 tous
 tous
 c'est à moi c'est à moi qu'elle a donné sa foi

2

*L'autre jour sur la fougère
 Le beau Licidas
 Vint parler à ma Bergère,
 Qui n'écouta pas,
 Elle méprise en son âme,
 La flame
 D'un Roi;
 C'est à moi,
 C'est à moi,
 Qu'elle a donné sa foi.*

3

*s'il étoit une Déesse
 Brillante d'appas
 Qui vint m'offrir sa tendresse,
 Je n'en voudrois pas;
 C'est ton cœur seul ou j'aspire,
 Thémire,
 Crois moi:
 C'est à toi,
 C'est à toi,
 Que j'ai donné ma foi.*

Lentement

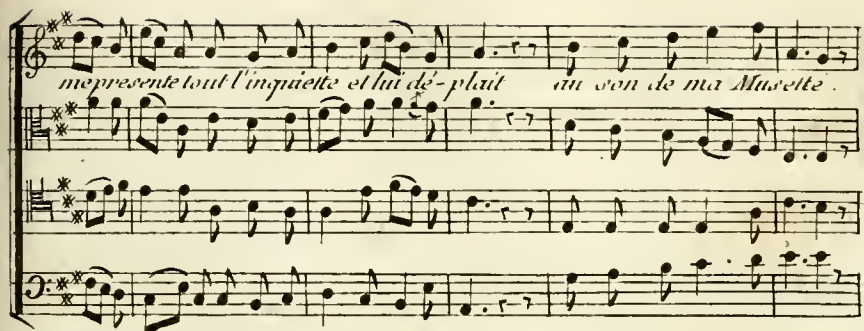
Hé - ne m'inter - dit par sa rigueur ma pei - ne ne sau - rait tou cher son

Fin

cœur. D'a bord il - le part et fuit à per dre ha lei - ne lors que

par ha - sard je la ren - contre au bois ou dans la plu - ne,

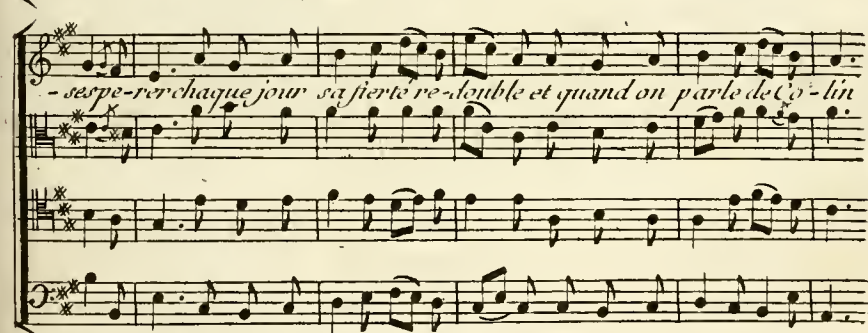
quand elle rit quand elle chante si je l'a - borde Elle se tait et si tôt que je



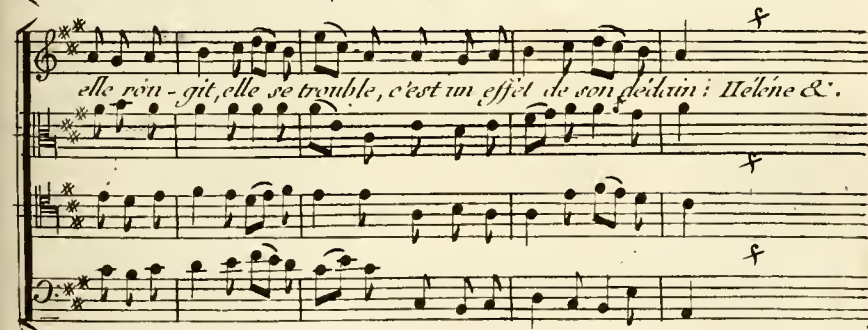
me présente tout l'inquiète et lui dé-plaint au son de ma Musette.



on l'entend soupi- rer, ah! je crois qu'elle est faite pour me des-



- sespe- rer chaque jour sa fierte re- double et quand on parle de Co- lin



elle rôn- git, elle se trouble, c'est un effet de son génium: Hélène &.

CHANSON DE M. MONCENOT

Gay

Une jeune Bateliere du Vil-la-ge de Lon-champ
Une jeune Bateliere du Vil-la-ge de Lon-champ
Une jeune Bateliere du Vil-la-ge de Lon-champ
Une jeune Bateliere du Vil-la-ge de Lon-champ

l'autre jour allait di-sant sur le bord de la rivie-re,
l'autre jour alloit di-sant sur le bord de la rivie-re,
l'autre jour allait di-sant sur le bord de la rivie-re,
l'autre jour alloit di-sant sur le bord de la rivie-re,

Qui veut, Qui veut passer l'eau? qu'il mon-te dans mon ba-teau.
Qui veut Qui veut passer l'eau? qu'il monte dans mon ba-teau.
Qui veut, Qui veut passer l'eau? qu'il monte dans mon ba-teau.

Qui veut, Qui veut passer l'eau? Qu'il mon-te dans mon ba-teau.
Qui veut, // passer l'eau? Qu'il monte dans mon ba-teau.
veut, Qui veut passer l'eau? Qu'il monte dans mon ba-teau.

2^e

Ma Nouvelle est bien entière ,
 Embarquez vous hardiment ;
 Je lui criai sur le champ
 Oh ! la belle Batelière !
 Je veux , je veux passer l'eau ,
 Reçois moi dans ton bateau .

3^e

Dans sa Barque l'ouvrière
 Me fit entrer lestement :
 Si bien vogua qu'à l'instant .
 J'eus traverse' la rivière .
 Qui veut , Qui veut passer l'eau ,
 Qu'il monte dans son Bateau .

4^e

J'aime à passer la rivière
 Je la passe fréquemment :
 Jamais tel contentement
 Je n'eus d'une Batelière :
 Qui veut , Qui veut passer l'eau ,
 Qu'il choisisse son Bateau .

PAR M. CHODERLAUS DE LA CLOS EN 1776.

Allegretto
Doux *très doux* *Doux*

Lison revenoit au Village, c'étoit le soir elle crut voir sur son pas-
-sage il faisoit noir accourir le jeune Sylvandre, Lison eut peur elle ne
voulait pas l'attendre, c'est un malheur c'étoit le soir il faisoit noir il faisoit
noir c'étoit le soir il faisoit noir c'étoit le soir Lison eut peur c'est un mal-

-heur c'étoit le soir il fai-soit noir Lison eut peur c'est un malheur Li-

son eut peur c'est un malheur Lison eut peur c'est un mal - heur

Que pouvoit faire cette belle ?	Quand elle fut ainsi tombée
C'étoit le soir,	C'étoit le soir ;
Silvandre court plus vite qu'elle ;	Le Berger à la derobée,
Il faisoit noir,	Il faisoit noir :
Bientôt il la joint et l'arrête,	Voulut ravir certaine Rose,
Lison eut peur ;	Lison eut peur ;
La peur la fit choir sur l'herbette,	La peur ne sert pas à grand chose,
C'est un malheur.	C'est un malheur.
Il faisoit noir &c.	Il faisoit noir &c.

Personne n'étoit sur la route ,
 C'étoit le soir ;
 Bientôt Lison n'y vit plus gente ,
 Il faisoit noir ;
 Sa tulle devint moins légère ,
 Lison eut peur ;
 Neuf mois après elle fut mère ,
 C'est un malheur .
 Il faisoit noir &c.

LE FAMEUX AIR SUISSE APPELÉ LE RAIN DES VACHES. On prétend qu'autre-
fois les larmes venoient aux yeux des Suisses quand ils l'entendoient hors de leur Pays;
et que même plusieurs en font morts. On a essayé d'y mettre des paroles dans le genre
de l'Air à peu-près.

Tres Lent
Doux *tres Doux*

Quand revêrai-je en un jour tous les objets de mon amour? quand re-vè-

Allegro

-rai je en un jour tous les objets de mon amour nos clairs ruisseaux nos co-

Lent

-leaux nos flammes nos montagnes et l'ornement de nos campagnes

Allegro

la si gentille T-sabeau à l'ombre d'un ormeau quand danse-rai-je au

Lent

son d'un chalumeau quandre véritable en un jour tous les objets de mon amour

mon pere ma mere mon frere ma sœur mes agneaux mes troupeaux

ma Berge - re quand re - vé - rai - je en un jour

tous les ob - jets de mon a - -mour ?

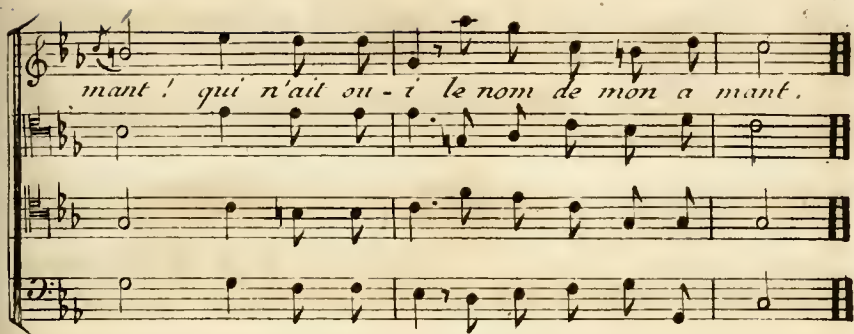
Tres lent

Vous qui d'amour sentes la douce fla-mé sa-ves combien l'ab-

-sence est grand tourment or, dès longtems bien l'éprouve en mon

âme loin de ce-lui que je vais réclamant est il au monde ou

incroyeur ou l'ame qui n'ait eu-i le nom de mon a-



*Lors qu'on apprend qu'une ville est réduite ,
 Qu'un fier géant en deux est pourfendu
 Qu'un seul a mis toute une armée en fuite ,
 Qu'un grand Lion gît sur terre étendu ,
 C'est mon amant qu'on nomme tout de suite ;
 A telle gloire , autre eût-il prétendu ?*

*Qui mieux que lui sait signaler son Zèle ,
 Et les payens tuer , ou convertir ?
 Qui pourroit mieux obtenir d'une belle ,
 Palme d'amour , ou rose de plaisir ?
 Qui défend mieux l'honneur d'une pucelle ,
 Et, s'il le veut , qui peut mieux le ravir ?*

*A le chercher si je passe ma vie ,
 Si le chanter est mon plus doux labeur ,
 Peut-on avoir plus noble fantaisie ?
 Peut on choisir plus aimable Vainqueur ?
 Si parmi vous, est mon cher Isaac ,
 Ah ! rendes-moi le maître de mon cœur .*

BEAUMARCHAIS.

Allegretto

Doux

Quand dans la plaine l'amour ramène le prin-tems

Doux

si che-ri des a-mours tout reprend l'être son feu pé-né-tre

P.

dans les fleurs et dans les jeunes cœurs On voit les troupeaux cor-

-tir des Hameaux dans tous les cotéaux les cris des A -

-gneaux re - - - len - - - tis - - - sent

ils bon - - - dis - - - sent tout fer - men - te

tout aug-mente les Brebis paissent les fleurs qui naissent,

les chiens fidèles veillent sur elles Mais Lin - - dor

en - fla - - mène se ne s'enge guère qu'au bonheur d'être ai - -

- mié de sa Berge - - - re Mais l'indor en - fla - mé ne

songe guere qu'au bonheur d'être amié de sa Berge - - - re

Les soupirs les soins les promesses les vi- ver ten-dres-ces

les plai - sirs le fin badi - - na - - ge
 sont mis en u - sage et bientôt la Bergerie ne sent plus de co - le - re
 si quelque ja louté trouble un bien cordon nos amans d'accord ont un sonner.

- trême de voiler leur trans - port. Mais quand on s'aime la gêne ajoute encor au

plaisir mè - - me mais quand on s'aime quand on s'aime la gêne a -

ajoute encor au plaisir au plaisir mè - - - me

CHANSON DE M. LE CH^{IER} DE CHASTELLUX*Allegretto*

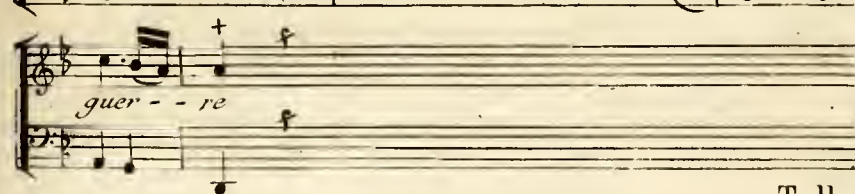
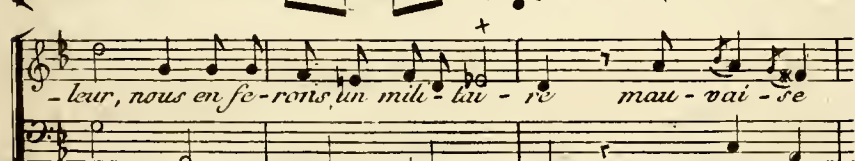
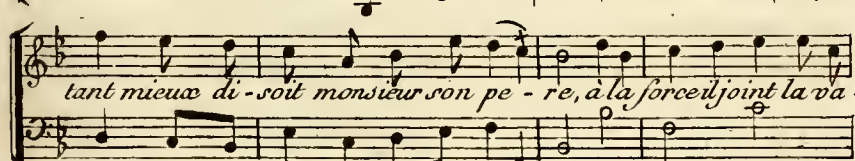
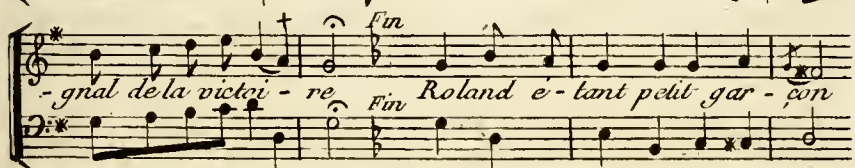
Amable hiron-delle à mon-toict si-delle tu viens tous les ans.

Nature au Theâtre tranquille de l'air pour naissans Le Printems t'appelle

la saison nou-velle toffre mille appar mais quand la na-ture s'etritsapa-

-rure tu fais nos ch-mats.

Mais dans mon ame
Un Dieu tout de flame
Entre malgré moi,
Depuis qu'il l'habite,
Sans cesse l'agite,
Et lui fait la loi !
Mais quand la nature
Etteint la verdure
Et saine les fleurs ;
Toujours sa puissance
Sait donner naissance
Aux tendres ardeurs.

Gaument

2

*Le pere pensoit justement,
Car des que Roland fut en age,
On vit avec étonnement,
Briller sa force et son courage,
Perçant escadron, bataillons,
Renversant tout dans la mêlée
Il faisoit tourner les talons
Lui tout seul à toute une armée;
Soldats &c.*

3

*Dans le combat particulier
Il n'étoit pas moins redoutable,
Qu'on fut geant, qu'on fut sorcier,
Qu'on fut monstre, ou qu'on fut diable;
C'est par l'ordre de Charlemagne:
Rien jamais n'arrêtoit son bras,
Il se baltoit toujours sans crainte;
Et s'il ne donnoit le trépas,
Il portoit quelque rude atteinte;
Soldats, &c.*

4

*Quand il falloit donner l'assaut,
Lui même il appliquoit l'échelle;
Il étoit le premier en haut
Amis prenez-le pour modèle;
Il passoit la nuit au bivac,
L'esprit gaillard, l'ame contente;
On dormait sur un avresac,
Mieux qu'un général sous sa tente:
Soldats &c.*

5

*Pour l'ennemi qui résistoit,
Réservant toute son audace,
A celui qui se soumettoit,
Il accordoit toujours sa grace:
L'humanité dans son grand cœur,
Renaissoit, après la Victoire,
Et le soir même le Vainqueur
Au Vaincu proposoit à boire:
Soldats, &c.*

6

*Quand on lui demandoit pourquoi
Les Français étoient en campagne,
Il repondoit de bonne foi;
C'est par l'ordre de Charlemagne:
Ses Ministres, ses favoris
Ont raisonné sur cette affaire;
Pour nous, battons ses ennemis,
C'est ce que nous avons à faire:
Soldats &c.*

7

*Roland vivoit en bon Chrétien,
Il entendoit souvent la Messe,
Donnoit aux pauvres de son bien,
Et même il alloit à confesse;
Mais de son Confesseur Turpin
Il tenoit que c'est Œuvre pie
De battre, et de mener grand train
Les ennemis de sa patrie:
Soldats &c.*

8

Roland à table étoit charmant ,
 Buvoit du vin avec délice ;
 Mais il en usoit sobrement
 Les jours de garde, et d'exercice ;
 Pour le service il observoit
 De conserver sa tête entière
 Ne buvant que quand il n'avoit
 Ce jour-là rien de mieux à faire ;
 Soldats &c

9

Il corrigeoit avec rigueur
 Tous ceux qui lui cherchoient querelle
 Mais il n'étoit point querelleur ;
 Bon camarade, ami, fidele :
 L'ennemi seul, dans les combats
 Tremblait, voyant briller sa lame ;
 Et pour le dernier des soldats
 Il se seroit mis dans la flamme :
 Soldats &c .

10 .

Roland aimait le cotillon ,
 (On ne peut gueres s'en défendre)
 Et pour une Reine, dit on ,
 Il eut le cœur un peu trop tendre ;
 Elle l'abandonne un beau jour
 Et lui fait tourner la Cervelle ,
 Aux combats, mais non en amour
 Que Roland soit notre modèle ;
 Soldats &c .

11 .

Roland fut d'abord officier ,
 Car il étoit bon Gentil-homme ;
 Il eut un Régiment entier
 De son Oncle l'Empereur de Rome ;
 Il fut Comte, il fut général ,
 Mais vivant comme à la chambrée ,
 Il traitoit de frère, et d'égal
 Chaque brave homme de l'armée :
 Soldats &c .

Traduit par M. Cardonne, mise en vers par M. le M. de P...

Andantino

Dans ce se-jour ou tout en chante, Puis je goûter quelque dou-
 - leur ? hélas ! je languis dans l'at-ten-te d'un Prince, maître
 de mon cœur beau Pa-lais, Jardin admi-ra-ble,
 Lieu que je crus d'abord char-mant, non, non, vous
 n'avez rien d'ai-mable vous ne m'of-frez point mon a--
 -mant, non, non vous n'avez rien d'ai-mable vous ne m'of-
 -frez point mon a--mant.

2

Une superbe Architecture
Orne vos vastes bâtimens ;
Une délicate sculpture
En enrichit les ornemens ;
Beaux arts , rivaux de la Nature
Vous vous épuisez vainement ;
Je n'admire qu'une peinture ,
C'est le portrait de mon amant .

3

Chaque jour , esclaves fidelles ,
Vous voulez offrir à mes yeux
Spectacles , ou fêtes nouvelles
Parures , bijoux précieux :
Ah ! de vos soins mon cœur s'offense ;
Ces lieux à mon amant soumis
Autrement que par sa présence ,
Pourroient ils donc être embellis ?

4

Loin de l'objet qui nous engage
Les parfums perdent leur odeur ;
Les oiseaux perdent leur ramage ;
Et les fruits perdent leur saveur :
La Nuit on s'agite , on soupire ;
L'astre du jour perd son effet ;
Si le cœur n'a ce qu'il desiré ,
Aucun des sens n'est satisfait .

COMPLAINTE DE DLANE DANS LA DLANE DE MONTE MAJOR. MISE
EN VERS PAR M. LE M. DE P . . .

Adagio

Des-tin, dont j'eusse les rigueurs, tu me maudis quand je suis
né; he-las! à l'an - quier dans les pleurs pour tou-
-jours pour toujours m'as tu condamné - - - e ? *Fin*
au charle sein qui me por-ta ma nais-sance coûta la
vie; bien-tôt celle qui m'allaita avec mon pere m'est ravi-
-e Il est un cœur digne du mien à qui l'amour m'avoit pro-
-mise, sans pi-tié pour ce doux li-en, un Barbare à jamais le
bri - - - se Des - tin &c.

2

*Ces lieux jadis étoient charmans ;
 Des fleurs égayaient la verdure ;
 L'air étoit pur , les Cieux rians :
 Tout s'animoit dans la Nature ;
 A Diane , à son tendre amant ;
 On eut dit que tout voulait plaire
 O vains regrets ! penser cuisant !
 Il est passé , ce tems prospère .
 Destin , &c*

*L'horreur qui règne dans mon cœur
 Autour de moi me semble peinte ,
 Du Printems la verte fraîcheur
 Avec mon bonheur est éteinte .
 D'épais brouillards voilent les Cieux ;
 Tout est sombre comme ma flamme :
 La Nature est morte à mes yeux ,
 Et l'espérance dans mon ame .
 Destin , &c*

*Mais quel délire m'égaroit !
 Ah ! rien n'a changé que moi-même !
 Avec l'ameur tout me rioit ;
 Je perds tout dans celui que j'aime ,
 Vers moi la mort vient à pas lents .
 Ma tombe à chaque instant se creuse
 Plus d'Amours ! ah ! plus de Printems !
 Rien ne charme une malheureuse .
 Destin , &c*

ROMANCE TIRÉE DE L'HISTOIRE DES GUERRES DE GRENADE

MISE EN VERS PAR M. LE M^{IS} DE P. . . .

Andantino

Que tes yeux sont beaux, ma Zu-lime ah ! qu'ils sont
vifs, quoi qu'ils soient bleus ! Il semble qu'a-mour les a-
-nime, pour rendre l'univers heu-reux, mais pour faire un a-
-mant fi-dèle je sers mieux que tout ça ; c'est un re-
-gard de ma belle, de la-bel - - - le Aïssa
c'est un re-gard de ma belle de la-bel - - - le Aïssa

Admirez dans Alman-crine
L'éclat brillant du plus beau teint ;
Néz fait au tour, bouche pourprine,
Peau plus douce que le satin,
Mais celle à qui je rends hommage
A bien mieux que tout ça ;
Tout doit céder l'avantage
A la belle Aïssa .

*Zaïde, ta voix est charmante ;
 Tu touches de Vingt instrumens ;
 Que ta danse est vive et brillante !
 Que tu possèdes d'agrémens !
 Mais de ma belle , iore parole
 Vaut bien mieux que tout ça ;
 L'art des Talens est frivole
 Pour la belle AÏSSA.*

*Fatime, de ta chevelure
 La Nuance est d'un blond parfait ;
 Et le bon goût de ta parure ,
 Sait même en augmenter l'effet ;
 Mais je jure que je préfère
 Dans mon cœur à tout ça ,
 Un seul cheveu de ma chère
 De ma chère AÏSSA .*

*Galiane est jeune, elle est belle ,
 Elle sait l'art de tout charmer ;
 J'ai long-temps soupire' pour elle ,
 Un autre objet vient m'enflammer .
 Beauté naïve et cœur sincère ,
 Valent mieux que tout ça ;
 Désormais je ne veux plaire
 Qu'à ma chère AÏSSA .*

LAY DE MORT DE TRISTAN DE LEONNOIS

Lent Mineur

PAR M. LE M. DE P...

Je fis ja - dis chau - sons et Lays : amour - ren - doit mes
chants par - faits : mis à pré - sent mon art ne mets
qu'à faire ou - ir tous mes re - grets .

Majeur
Amour , char - mante fâta - si - e , toi que j'ai consta -
- ment suivi - e , Toi qui donnes à tout la vi -
- e ah ! c'est toi qui me l'as ra vi - - - e .

Mineur

D'Amour ainsi m'est advenu
Comme à celui qui a tenu ,
En son sein le serpent tout nu ,
Et puis en est à mort venu .

Majeur .

En ma dernière heure te prie
Yseult, O ma douce ennemie ,
Toi qui jadis me fus amie ,
Après ma mort , las , ne m'oublie .

Mineur .

Lors qu'en terre serai gissant
Sur ma tombe on ira Lisant :
„ Oneques personne n'aima tant
„ Comme Tristan ; Si meurt pourtant „

Majeur .

Fleur de Noble Chevalerie ,
Lancelot , dont la courtoisie
Atant de valeur est issue ,
Satisfais ma dernière envie .

Mineur .

Je te lègue Lance et harnois ,
Mais en Combats comme en Tournois ,
Noble ami , dans tous tes exploits ,
D'Yseult fais respecter les Loix .

Majeur .

Toi , Dieu puissant que je réclame
S'aue moi de toute autre flame
Que celle dont (A) j'ards pour ma Dame .
Donne sauvement à mon ame .

(A) je brûle

Gai

En revenant de Ni-velle monté sur mon Pale-froy Revant

à je ne sais quoi, rencontre une Pastourel-le je l'a-borde

joliment, descendant de ma montu-re et lui fais un compli-

-ment convenable à l'aventu-re; mais el-le, d'un air mu-

-tin me répond, que veut-il dire que veut-il di-re?

För

Passés, vot che-min, passés vot che-min beau.

Doux *plus doux*

Si-re, pas-sés vot che-min, pas-sés vot che-

-min.

2

*Je suis la fille au grand Jacques
L'accordée à Mathurin ,
J'nous somin ' promis ce matin
D'nous marier après Paques
Quand je pense à cet instant ,
Djà je n'me sens pas d'aise ,
J'nous aimons en attendant
Il n'ia plus que lui que j'baïse ;
Ainsi tenes pour certain
Que pour vous n'ia rien à fuire ,
Passes vot chemin, beau Sire ,
Passés vot chemin .*

3

*Que je suis charmé d'apprendre
Un arrangement si beau ;
Mais avez-vous un trousseau ?
Non, je ne sais où le prendre .
Eh bien ! j'en ferai les frais ,
Corset rouge avec ses manches ,
Ceinture, et ses affiquets ,
Bavolets, et Coltes blanches ,
Chemisettes de fin lîn .
Et fi donc, vous voulés rire ,
Passés vot chemin, beau Sire ,
Passés vot chemin :*

4

*Lors ouvrant mon aumoniere,
Et tirant maint beau denier ,
J'en emplis son tablier ;
Et je dis à la Bergère ,
Voici pour l'habillement ,
Pour la chaussure propette ,
Pour un riche ajustement ,
Et même pour la Couchette ;
Vraiment n'êtes pas vilain
Et je n'ai plus rien à dire ,
Sortons du chemin, beau Sire ,
Sortons du chemin .*

5

*Nous étions sous le feuillage
Tous les deux fort bien d'accord ;
Quand du bois Mathurin Sort
Pour regagner le Village ;
Ah ! jarni, que fais tu là ,
Dit-il à son accordée ?
Le bon Seigneur que voilà ,
Répond la fille rusée ,
A mon trousseau met la main ;
De ces frais tu seras quitte ;
Passe ton chemin bien vite ,
Passe ton chemin .*

Gayment

1 gregoire, on disoit un jour, de la Bru-nette et de la
 blonde on voit les attrails, tour à tour, parta-ger tous les
 cœurs du monde. dis-moi la quelle à ton a-vis, sur
 l'autre doit a-voir le prix ? Peu m'im-porte re-prit Gre-
 goire, Peu m'im-porte reprit Gre-roi-re j'ai-me mieux
 j'aime mieux j'ai-me mieux boi- - - re j'aime
 mieux, j'aime mieux, j'ai-me mieux boi- - - re,

Refrain

2

*Le Sarrasin et le Croisé
 Se font une guerre Cruelle ;
 Entre eux l'Univers divise ,
 Après parti dans leur querelle :
 Ami dis moi lequel des deux
 Doit être le Victorieux ?
 Peu m'importe , reprit Grégoire
 J'aime mieux boire .*

3

*L'un soutient qu'il faut en amour
 Être constant, discret, et sage ;
 L'autre, qu'il n'est point d'heureux jours ,
 Si l'on n'est pressant et volage .
 Ami, dis moi , pour mieux jouir ,
 De ces moyens le quel choisir ?
 Peu m'importe , reprit Grégoire ,
 J'aime mieux boire .*

4

*Nos Demoiselles autrefois ,
 Laissoient floter leur chevelure ;
 Aujourd'hui de plus de vingt doigts
 On voit s'élever leur Coëffure .
 Leurs appas en sont ils accrus ,
 Ou la plume est elle un abus ?
 Peu m'importe , reprit Grégoire ,
 J'aime mieux boire .*

*Mode, que ton pouvoir est grand !
 Tout se soumet à ton empire ,
 Les vers, L'éloquence, le chant,
 L'art de faire pleurer et rire .
 La Philosophie, à tes lois
 Soumet même ses justes droits :
 Que m'importe , reprit Grégoire ,
 J'aime mieux boire .*

Andantino
Refrain en français par M. le M^{rs} de P.

Ah, quelle fait un bel ef-fet la Musique à Colin Mu-set

Elle fait danser la fil-lette elle fait sauter les garçons le Pas-

-tour quitte ses Mou-tons, la Fileuse sa quenouillet-te

pour mieux entendre ses doux sons et sa gentille Chan-so-net-te

bis
Le Refrain
tant elle fait un bel ef-fet la chanson à Colin Mu-set

Des qu'en un Château d'importance
 Apparoît le bon Menestrel,
 Aussitôt le Maître d'hôtel
 S'apprête à doubler la bombance;
 Le Seigneur met son beau Mantel,
 La Dame sa belle attornance;
 Par tout il fait un grand effet
 Le Menestrel Colin Muset. } *bis*

A) Parure

*Le Baron veut qu'on lui chante
Les exploits du brave Roland ;
La Baronne du beau Tristan
Veut ouïr L'histoire touchante .*

*Tout le monde sera content ;
Dit Muset ; mais qu'on me contente ,
Saurés jusqu'au dernier rollet
Les chansons à Colin Muset .*

} bis

*Pendant un mois on le regale ;
Tous les jours un nouveau présent ;
Peut on payer trop son talent :
Est il un Jongleur qui l'égale ?*

*Il chante maint air différent ,
Et maint instrument il étale ,
Qu'elle à de ton , qu'elle a d'effet ,
La Musique à Colin Muset !*

} bis

*Il chante avec Flûte ou Trompette ,
Guitarre , Harpe , Flageolet ,
Grande Corne , petit Cornet
Tambourin , Violon , Clochette ;*

*Il fait la Basse et le Fausset ,
Il inventa Vielle et Musette ;
Pour la Manivelle ou l'Archet ,
Nul n'égale Colin Muset .*

} bis

*Quand Muset a fait bonne ronde ,
Et reçu Nipes à foison ,
Il retourne dans sa Maison ,
Et rend satisfait tout son monde .*

*Angele , Perrète , Alison ,
Pour bien baftrer , tout le seconde :
Et vive le talent parfait
Du Menestrel Colin Muset .*

} bis

C'est la plus ancienne Chanson à danser que l'on Connoît.

Gai

Ro - bi - net et Mari - et - te vivent en grande u - nion

Ils s'aiment à la fran - quet - té sans contrainte et sans fa - con

ah ! c'est ainsi qu'il faut faire, je pen - se qu'ils ont rai - son

soyons ensemble, Comère com Ro - bin et Mari - - on

soyons en - semble Co - mere com Robin et Mari - on .

2

Quand ils firent connaissance
 Ce fut au pied de l'Ormeau ;
 Pour la mener à la danse
 Robin ôta son chapeau :
 N'en fallut pas davantage
 La fille aima le garçon :
 On dirait qu'il est un ménage
 Que Robin et Marion .

3

*A Voir avec quel courage
 Tout les deux ils s'embrassent ,
 On croit dans tout le Village
 Que Mari et femme ils sont ;
 Et cependant le ^{A)} Prouvère ,
 Le Bailli , le Tabellion ,
 Ne sont pour rien dans l'affaire
 De Robin et Marion .*

4

*Bien avant dans la Nuitée ,
 Ensemble s'en vont au bois ,
 La bonne Tante Macée
 Les y trouve une fois ,
 Elle gronde la fillette
 Qui répond à sa leçon :
 On dort bien dans sa Couchette ,
 On est mieux sur le gazon ,*

5

*Garçon est fait pour fillette ,
 Et fillette pour garçon ;
 Sur tout quand l'une est bienfaite ,
 Et l'autre a bonne façon .
 La Nature, ce me semble ,
 Nous dit : enfans , c'est raison
 Que vous viviez tous ensemble
 Com Robin et Marion .*

(A) Le Curé .

ROMANCE CHANTÉE PAR LA BELLE YSEULT DANS LE ROMAN DE
TRISTAN DE LEONNOIS PAR M. LE M.^{IS} DE P. . .

Lent

Tout ce que je vous merra-pelle le souvenir de mon a-mant ;
la nature à mes vœux fi-dèle me le pré-sente à chaque ins-
-tant et dans mon ame-renou-velle l'I-mage de
mon cher Tris-tan de mon Tris-tan mon cher Tris-tan de mon Tris-
-tan mon cher Tris- - tan

2.

Près de moi c'est un chien fidele,
Un mouton soumis, caressant ;
Quand l'honneur au combat l'appelle,
C'est un fier Lion rugissant .
Quel chevalier, ou quelle Belle
Pourroit résister à Tristan ,
Mon beau Tristan ,
Mon cher Tristan .

{ bis

3.

Tantôt c'est un Oiseau timide ,
Dans mes filets doux Prisonnier ;
Soudain c'est un Aigle intrépide
Qui vole arracher son laurier .
Que la gloire ou l'amour te guide ,
Tu triomphes toujours, Tristan ;
Mon cher Tristan ,
Mon beau Tristan .

{ bis

4

Comme le Printems fait éclore
 Les fleurs qui tapissent nos champs ,
 Dans mon ame timide encore ,
 Il fit naître des feux charmans .
 Du bonheur j'entrevis l'Aurore ,
 Aux premiers regards de Tristan ,
 De mon Tristan
 Mon cher Tristan

} bis

5

De l'été, la chaleur
 Pour les combats peint son ardeur ;
 Un seul regard de son amante ,
 Est un doux Zéphir pour son cœur ;
 Que ton amour sans cesse augmente !
 Sois heureux , Guerrier comme Amant ,
 Brave Tristan
 Mon cher Tristan .

} bis

6

Tous les ans la fertile Automne
 Offre des fruits délicieux ;
 Les plaisirs que l'amour nous donne ,
 Nous sont encor plus précieux ;
 Myrthe et Laurier sont ta Couronne ,
 Et ta gloire est mon ornement ,
 Mon cher Tristan
 Mon beau Tristan .

} bis

7

L'hiver nous peint l'indifférence ;
 Pour nos cœurs il n'existe pas :
 Les seules peines de l'absence
 Sont nos glaces et nos frimats ;
 Viens les fondre par ta présence
 Et par l'ardeur du sentiment ,
 Mon beau Tristan ,
 Mon cher Tristan .

} bis

COMPLAINTE D'AMADIS SUR LA ROCHE PAUVRE

PAR M. LE M. DE TRES. * * *

L'ay Plaintif

Roses d'amour embellissoient ma vie à les sueil - lir je
 sem - blois desti - né ; Douce espé - ran - ce hélas ! Tu m'es ra -
 - vie ... il est pas - sé ce tems si for - tu - né .

Il est passé... Dieux ! quelle Calomnie
 A pu noircir le plus loyal amant ?
 Aurois-je pu manquer à mon serment ?
 Roses d'amour embellissoient ma vie .

Ton tendre cœur tu me l'avois donné !
 Ta foi... ta foi... tu m'en l'avois jurée .
 Toutes ces fleurs que répand Cythérée ,
 A les Cueillir je semblois destiné .

Mais ton courroux , ta noire jalousie ,
 Brisent un cœur qui n'adore que toi ,
 Puisque tu crois qu'il t'a manqué de foi ,
 Douce espérance... hélas !... tu m'es ravie .

Sur cette roche , errant , abandonné
 Cherchant la mort , la désirant sans cesse ,
 Baigné de pleurs , je dis... j'eus sa tendresse .
 Il est passé ce tems si fortuné !

Roses d'amour embelloient ma vie
 A les Cueillir je semblois destiné ;
 Douce espérance !... hélas ! tu m'es ravie ...
 Il est passé ce temps si fortuné !...

Rapeller - toi les jeux de notre enfance !
 Mon cœur ému , pour la première fois ,
 Ne palpitait qu'aux accents de ta voix ,
 Et ne craignoit que ton indifférence .

A peine alors le connus-je ce cœur ,
 Que je sentis qu'amour étoit son maître ;
 Je n'ai cherché ceux qui m'ont donné l'être
 Que pour en faire hommage à mon Vainqueur .

Oublieras-tu qu'en ton doux Vasehige
 Ton seul désir fut ma suprême Loi ,
 D'ici Los nouveau , refuse-tu l'hommage ?
 L'arc redoutable à couronné ma foi .

Ah ! souvien-toi , qu'en une douce yvresse ,
 Quand je lisois mon bonheur dans tes yeux ,
 A tes genoux je répétois sans cesse ,
 Qui l'aime bien ... doit l'en aimer bien mieux !

Roses d'amour embelloient ma vie
 A les Cueillir je semblois destiné
 Douce espérance !... hélas ! tu m'es ravie ...
 Il est passé ce temps si fortuné !

Mourons , mourons , puis qu'il ne peut renaitre :
 Dieux ! qu'il m'arrête ? ... ô transports superflus !
 A mourir m'edit ... tu ne la verrois plus ,
 Souffre pour elle ... obéis à ton Maître .

Allegretto

PAR M. LE M. DE P...

La Ber-gere que j'ai-mois tant, et que peut être j'aime enco-
 -re, m'a fait cent fois le vain serment d'être toujours sensible au
 feu qui me devo-re un jour, sur le sable le-ger, j'e-vis é-
 -crire à la coquille avec le bout de sa houlet-te. Plutôt mou-
 -rir que de chan-ger Plutôt mon-rir que de chan-ger.
 ce qu'elle a tracé sur le sable pour entre-te-nir
 mon er-reur, hélas ! l'a-mour d'un trait durable l'agra-
 ve dans mon tendre cœur.

CILANSONS DES FEMMES DE L'ISLE DE PROCIDA PRES NAPLES.
Grave

Bac-chus que ton y-vresse rem-plisse de gay-té cet aimable sé-
-jour o Divine ten-dresse pe-netre bien nos cœurs sur nous régne
à ton tour bu-vons ai-mons sans ces-se n'ai-
-ons jamais de Dieux que Bacchus et l'A-mour.

CHANSON TIRÉE DE L'ORCHÉSTROGRAPHIE EN 1588.

Bel - le qui tiens ma vi - e cap - tive dans tes yeux,

qui m'a l'a - me ra - vi - e d'un souris graci - eux viens tot me

secourir ou me fauldramourir viens tot m'es - courir ou me fauldramourir.

2^e

Mon ame souloit être
 Libre de passions
 Mais amour s'est fait maitre
 De mes affections
 Et a mis sous sa loy
 Et mon cœur et ma foy .

3^e

Plutot on verra l'onde
 Contre mont reculer
 Et plutot l'œil du monde
 Sersera de bruler
 Que l'amour qui m'époint
 Décroisse d'un seul point .

CHANSON GASCONNE

Tendrement

Las Rosas muscadettas & las flous d'imbouisson n'au pas de-tas pou -
-pèttas laou dou nila blancou: he rousa la manetta qu'un jour aura l'honneur

Traduction

Les Roses musquées et les fleurs des buissons
lèva les filla que las lènen pri-sou. N'ont pas de ton sein l'odeur ni la blancheur;
Heureuse la main qui un jour aura l'honneur
De lever la petite épingle qui le tient en prison

Cantabile

Tu disies mar-gou tet-la qu'amour es un enfan; quan b'una
causon-nèlta lamu-sa-riès un an. Tout a quo soun soun-net-tas
la mu-sa-riès pastan, on lou veyiòy què tètta, deman on lou-vey gran.

Traduction

Tu disois, Margueritte ,
Qu'Amour est un enfant ,
Qu'avec une chansonnnette
Tu l'amuserois un an .
Tout celà n'est que sornettes
Tu ne l'amuserois pas tant ,
On le voit aujourd'hui qui tette ,
Demain on le voit grand .

Tendrement

Es doun ben vray que toun indiffé-rence sera toujours le prix
de mon a-mour, que te plai-ras a causa ma souffrensa,
que t'ai ma-ray sans es-poir de re-tour.

„ Est il bien vrai que ton indifférence
„ Sera toujours le prix de mon amour ;
„ Que tu te plais à causer ma souffrance ,
„ Et que je t'aimerai sans espoir de retour .

Din lou transport d'un amoureux delire
Quan sus moun se te presse en be doucou
Se riei counten de te veïre sourriré
Me sies toujours pus frecha qu'un glaçon

„ Dans le transport d'un amoureux d'elire
„ Quand sur mon sein je te presse en douceur
„ Je serois content de te voir sourire ,
„ Mais tues toujours plus froide qu'un glaçon .

Qu'aou maurié dig qu'un excès de tendressa
Serie pagat d'un excès de rigou !
Et qu'insensibla au tourmen que me pressa
T'a musaries a nourri ma douleur .

„ Qui m'auroit dit qu'un excès de tendresse
„ Seroit payé d'un excès de rigueur .
„ Et qu'insensible au tourment qui me presse
„ Tu t'amuserois à nourrir ma douleur .

Ta cruaoulat fay que passé ma vida ,
 A deploura la rigou de mon sort .
 Perque l'amour te fasie tant poulida .
 S'un jour devies me refusa toun Cor .

„ Ta cruauté fait que je passe ma vie
 „ A déplorer la rigueur de mon sort
 „ Pour quoi l'amour te faisoit elle si jolie .
 „ Si un jour tu devois me refuser ton cœur .

Lou jouine diou que te deu soun oumatge .
 En te fourman au men devie soungea ,
 Qu'un jour vendrie que soun pus bel ouvrage
 Dessous saley voudrie pas se renga .

„ Le jeune Dieu qui te doit son hommage
 „ En te formant au moins devoit songer ,
 „ Qu'un jour viendrait que son plus bel ouvrage
 „ Dessous sa Loi ne voudroit pas se ranger .

Aurie ben sach per te rendre men fier a
 De retrancha qui con de ta beoutat ;
 Senerer pas pus bella que sa mera ,
 Me flatarie au men destre escoutat .

„ Il auroit bien fait pour te rendre moins fiere
 „ Je retrancher quelque chose de ta beaute .
 „ Tu ne serois pas plus belle que sa mere ,
 „ Et je me flatterois au moins d'être écoute .

Grave

CHANSON GASCONNE

L'Amour que tant me fla - tava de me rendre un jour coun -
ten, me tra - la coum un es - clava passé pas un bon mou -
men : & quan ly sacrifiave per lou rendre pietà - dous, ah ! lou
cruel, s'es tu diave per me rendre malhe - reux

*L'Amour qui tant me flatoit
 De me rendre un jour content ,
 Me traite comme un Esclave
 Je ne passe pas un bon moment
 Et quand je lui offre un sacrifice
 Pour le rendre compatissant
 Ah ! le Cruel s'étudie
 A me rendre malheureux*

*Per milliou se satisfayré
 Et se trufa de moun maou ,
 Ma blassat lou cor pecayre ;
 Tant qu'ay perdu lou repaou .
 La nuit et lo jour sous pire
 Per la brunetta Phillis
 Que seris de moun martire
 Et que toujours me fugis*

*Pour mieux se satisfaire
 Et se moquer de mon mal ,
 Il m'a blessé le cœur, hélas !
 Tant que j'ay perdu le repos .
 La Nuit et le jour je soupire
 Pour la Brunette Philis ,
 Qui se rit de mon martire
 Et qui toujours me fuit*

Elle a soun toures blessada
 Per un aoutre Pastourel ;
 Et Secreï la ben aymade :
 Cepandan es infidel
 Aima d'aoutras pastourellas
 Que volou ben l'escouta :
 Sivé pas se' soun Cruellas
 Mais el pot pas las quitta

Diou nenet, siegue proupiçe
 En bun paoure pastourel ,
 Que te proumet sacrifice
 De ce qu'aoura de plus bel.
 Amour, se vouldes ou fayre ,
 Pourries tout arranger
 Fayli quitta soun fringayre
 Et forçà la de mayma .

Se jamay tel ben mariva
 Yeou touffriray per presen
 Un Pigeoun en sa pariva ,
 Te faray brulla d'encen .
 Cantaray touta ma vida
 Ta bountit ettas favours ,
 Que tu soul me las Caousida
 Per me rendre ben heuroux ,

Se jamay din la pradellu ,
 Pastourellas et pastous ,
 Recountraves la Cruella ,
 Racountas li mas doulous :
 Diguas ly que per tout more
 Denoun poudé ly parla ,
 Qu'aissi faou moun purgatore ,
 Devant que de très passa .

Elle à son tour est blessée
 Par un autre Berger ,
 Et s'en croit la bien aimée ,
 Cependant il est infidèle .
 Il aime d'autres Begeres
 Qui veulent bien l'écouter
 Je ne sçais pas si elles sont cruelles
 Mais il ne peut les quitter.

Petit Dieu soyés propice
 A un pauvre Berger
 Qui vous promet un sacrifice
 De ce qu'il aura de plus beau
 Amour, si tu vouldes le faire
 Tu pourrais tout arranger
 Fait lui quitter son amant
 Et force la de m'aimer .

Si jamais tel bien n'arrive ,
 Je t'offrirai pour present
 Un pigeon avec sa femelle
 Je te ferai bruler de l'encens
 Je chanterai toute ma vie ,
 Ta bonté et tes faveurs ;
 Que toi seul me l'as choisie
 Pour me rendre bien heuroux

Si jamais dans la Prairie
 Bergeres et Bergers !
 Vous rencontres la Cruelle
 Racontes lui mes douleurs
 Dites lui que par tout je meure
 De ne pouvoir pas lui parler
 Qu'ici je fais mon purgatoire
 Avant que de trespasser

Gratieux

Jeannetta tous yols tant dou-cets, moun donnat
jus-qu'a l'a-ma: per de cor: yeou noun nay pus
gor, ses brullat din ma fla-ma fay lou re-
viou re. Din lou tiou, per que mas fâch mou-
ri lou miou.

Traduction

Jeannette, les yeux tant doux ,
M'ont donné jus qu'à l'ame :
Pour de cœur, je n'en ai plus ,
Il s'est brûlé dans ma flamme :
Fais le revivre dans le tien ,
Puis que tu as fait mourir le mien .

Reponse

<i>Lou cor que tus maviés dounat,</i>	<i>Le cœur que tu m'avois donné</i>
<i>Genti Pastour, en gage,</i>	<i>Gentil Berger, en gage ;</i>
<i>Ses pas perdu, ni may brullat,</i>	<i>N'est ni perdu ni brulé</i>
<i>Nay sach un autre usage</i>	<i>J'en ai fait un autre usage ;</i>
<i>Ycou lay mesclat embelou miou</i>	<i>Je l'ai meslé avec le mien,</i>
<i>Savé pas pus quinte es loutiou ..</i>	<i>Je ne sais plus quel est le tien</i>

Autre

<i>Se yeou lay pas pus leou dounat,</i>	<i>Si j'e ne t'ai pas plutôt donné</i>
<i>Mon aymable Pastoura,</i>	<i>Mon aimable Berger,</i>
<i>Un Cor qu'etara destinat</i>	<i>Un cœur qui t'étoit destiné</i>
<i>Croi que nera pas houra :</i>	<i>Crois que ce n'étoit pas l'heure ;</i>
<i>Per enfin de t'ayma million</i>	<i>Car afin de t'aimer mieux</i>
<i>En beun altra prenié liçou</i>	<i>Avec un autre j'ai prie leçon</i>

Reponse

<i>Se tou cor mera destinat,</i>	<i>Si ton cœur m'étoit destiné</i>
<i>Pastour couma pot estre,</i>	<i>Berger, comme cela peut être</i>
<i>L'amour nous aurie enseignat</i>	<i>L'amour nous aurait enseigné</i>
<i>Toutes sous tous dé mestre</i>	<i>Tous ses tours de Maître</i>
<i>Dous cors nout saymon quemilliou</i>	<i>Deux cœurs ne s'en aiment que mieux</i>
<i>Quan entr'elles prenou liçou .</i>	<i>Quand entr'eux ils prennent leçon</i>

CHANSON GASCONNE

Tendrement

Au leva de L'au rora dins un pra dèt de flous Zephir ca
ressan. flora Clâmèna tout en plous, s'e ta da sur l'her betta a
l'oumbra des Cipres diré tou ta sou letta as ecos sans re grets.

Traduction

*Au lever de l'aurore
 Dans un Pre de Fleurs ,
 Zephir caressoit Flore .
 Clâmène toute en pleurs
 Assise sur l'herbette
 A l'ombre d'un Cyprès ,
 Disoit toute seulette
 Aux Echos ses regrets .*

*Tircis es mor, pecayré !
 Aou selous plouras - lou
 Flourettas permé plaïre
 Changeas vostras Coulous ;
 Plaintiva Tourtourella,
 Roussignaous amourous ,
 Et vous écho fidella
 Repettas mes doulous*

*Tircis est mort, hélas !
 Oweaux , pleures - le ;
 Fleurs , pour me plaïre
 Quittés vos Coulours :
 Plaintive Tourterelle
 Rossignols amoureux ,
 Et vous , Echo , fidèle
 Repettes mes douleurs*

Tircis lou vray moudella
 De toutes les Pastours
 Discret, sage et fidella,
 Gardava maus moutons
 Soun s'éplé de Violettas,
 Zourar as Agnelous
 Milla Mar aridellas,
 A yeou milla poutous .

Tircis le vrai modèle
 De tous les Bergers ,
 Discret, sage, fidèle,
 Gardoit mes moutons
 Son sein plein de violettes
 Il donnoit aux Agneaux
 Mille marguerite
 Et à moi mille baisers

Lou Roussignaou sauvage
 Venie d'aou foun d'au bois ,
 Sus pendre soun ramage
 Per entendre sa vois
 Souda la pus rapida
 Coulaba lontamen
 Per avedr 'un acouida
 De soun doux instrumen .

Le Rossignol Sauvage
 Venoit du fond des bois
 Sus pendre son ramage
 Pour entendre sa voix
 L'onde la plus rapide
 Couloit lentement
 Pour entendre le plus petit fredon
 De son doux instrument .

Anas a lavantura
 A la merci des loups ,
 Cerca vostra pastura
 Din un desert affreux .
 Troupel yeou t'abandonne
 Tircis es au tombeau ,
 Qu'aco noun vous est oune
 Yeou lou requerai leou

Alles à l'aventure
 A la merci des Loups
 Chercher votre pâture
 Dans un desert affreux
 Troupeau je vous abandonne
 Tircis est au tombeau
 Que cela ne vous etonne point
 Je le suivrai bientôt

CHANSON BEARNOISE

Adagio

La haut sur les mon - tagnes' un Pastou malhu - roix se

gud au pé du hau ne - gad de plous souu jobeau Cam-bia-

Traduction.

men de Las a - mous. Assis au pied d'un hébre,
Noyé de pleurs,
Songeoit au changement
De ses amours.

2

Co leuge', co boulat ge,
Dise l'infortunat
La tendresse à l'amou
Qui t'ay pourtat
Son aco lous rebuts
Qu'ay meritat.

Cœur léger, cœur volage,
Disoit l'infortuné,
La tendresse et L'amour
Que je t'ai porté
Sont ils donc les rebuts
Que j'ai mérité.

3

Despuch que tu frequentes
Las gento de condiciou
As prez u ta haut bel
Que ma mayson
Non cy preu haute en sa tu
Du Cabiron

Depuis que tu frequentes
Les gens de condition,
Tu as pris un si haut vol
Que ma maison
N'est assez haute pour toy
D'un chevron.

4

Tas ouilles d'op las miés
 Nous doignent plus mescla
 Et tous superbs moutons
 Despuch en ça
 Nou s'approchen daous mes
 Qu'en-taus tuma .

Tes brebis avec les miennes
 Ne daignent plus semêler ,
 Et les superbes moutons
 Depuis - lors
 Ne s'aprochent des miens
 Que pour les Corner .

5

Encotière que siéy praoube
 Dens moun petit estat
 Aymy mey moun barret
 Tout espelat
 Que non pas lou plus bet
 Chapeu bourdet

Encore que je sois pauvre
 Dans mon petit état
 J'aime mieux mon bonet
 Tout pelé
 Que non pas le plus beau
 Chapeau bordé .

6

Adieu donques tigresse
 Poutoure chens amou
 Cambia be pots cambia
 De serbidou
 Jaméy noun troubaras
 U taou coum jou .

Adieu donc tigresse ,
 Bergere sans amour ;
 Changer tu peux changer
 De serviteur ;
 Jamais tu n'en trouveras
 Un tel que moi .

CHANSON BEARNOISE

Allegretto

Deous trets d'u - ne jouenne pas - loure moun proube

Co ques em-bes - cat noüeit e' die qué cante e

plou - re deous attraites qui l'an en - can - tat noüeit e'

di e' que Cante e' plou - re deous at - traits

qui l'on en can - - tat

Traduction

Des traits d'une jeune Bergère
 Mon pauvre cœur est angluë :
 Nuit et jour il chante et pleure ,
 Des attraites qui l'ont en chante' .

Lous sous ouëillous nou son que dues ames
 Dues boueqs allu cats près à près
 De qiaïou en la bolen Las flammes
 Que L'Amou jette a m'a a' reber

} bis

Traduction

Ses jolis yeux ne sont que deux ames
 Deux feux allumés près à près,
 De là volent les flammes
 Que l'amour jette de la main gauche.

Lou sou nasou dessous sa Care
 Jogue dab lous arrajys dou sou
 E de l'Ombretta qu'indebare
 Marque las ores de l'amou.

Traduction

Son petit nez sur son visage
 Jouë avec les rayons du Soleil
 Et de la petite ombre qui en descend
 Marque les heures de l'amour.

CHANSON BELARNOISE

Tendrement

si bous erat es-tade-des-sus lou mont j-da quan.

la Poudre d'au-ra-de l'aut Cop s'y dispu-ta per chig

qu'ebouse e'spiade a quet gentiu pas--tou etig

be l'ab-aure' dade chens ha nade "fa--bou.

Traduction

*Si vous eussiez été dessus le Mont Ida
 Lors que la Pomme d'or jadis s'y disputa,
 Pour peu que vous eut regardée
 Ce genti Pasteur,
 Il vous l'aurait donnée
 Sans vous faire aucune faveur.*

Gai

*Un Mossu me benio heire quan gardabi lou troupe et jamai nou
sauriox creire sero mai al pra del d'al pu len me salu dabo en me tiran
lou capel et jusqu'a c'que s'aproucho bo nou me perdio pas de l'el.*

1.^{re}

*Un Monsieur ne venait voir
Quand je gardois le troupeau
Et jamais vous ne sauriez croire
S'il étoit bon matin à la prairie,
D'aussi loin qu'il me voyoit il me saluait
En me tirant son chapeau,
Et jusqu'à ce qu'il m'approchoit
Il ne me perdoit pas de l'œil.*

2

2

*A l'ombre d'un feuillage
Cantabo mil aires noubels
Et ses doussos cansonnetos
Faision taize les auzels
You acourioi boulgut l'entendre
Le beire et l'ebita
La tous benguet à me prendre
Sans la poude arresta.*

3

3

*A l'ombre d'un feuillage
Il chantoit mille airs nouveaux
Et ses douces chansonnettes
Faisoient taire les Oiseaux,
J'aurois voulu l'entendre
Le voir et l'éviter;
La toux vint à me prendre,
Sans pouvoir l'arrêter.*

*Tout risio dedins son air
Et you mourioi de frayou
Pu rapidé qu'un éclair
S'énboule al prax de you
Més d'un galan le lengatge
Reussis à nous calma
N'oun trambléri d'abantatge
Que de paou de le quitta.*

*Tout rioit dans son air
Et moi je mourais de frayeur,
Plus rapide qu'un éclair
Il s'envola auprès de moi;
Mais d'un galant le langage
Réussit à nous calmer,
Je n'en tremblai davantage
Que de peur de le quitter.*

CHANSON LANGUEDOCIENNE

Gracieux

Ente bezen moun-cor es pres trop aimaplo Toutou-no nonja-mai
 you nou beure res qu'égale ta per-son-no tout es par-fet entu m'amour jamai-
 re de tant aimaple you nou crez pas que le diou d'amour aje re de tant ai-ma-ple

Ente voyant mon cœur est pris ,
 Trop aimable Toutonne ,
 Non jamais je ne verrai rien
 Qui égale ta personne ,
 Tout est parfait en toi m'amour ,
 Jamais rien ne te fut comparable ,
 Je ne crois pas que le Dieu d'Amour
 Ait rien de si aimable .

Toutjoun you bezi d'animeit
 Uno beuoutat qu'encanto
 Dabord se presenta à l'esprit
 Uno doussou charmanlo
 Se calque cop ridos lou froun
 Es per me mettre en allarmo
 Mes àpei à co se confoun
 Trobi un retour que me charmo .

Toujours je vois avec toi
 Une beaute' qui enchante ,
 Dabord se présente à l'esprit
 Une douceur charmante ,
 Si quelquefois tu rides le front
 C'est pour me mettre en allarme ,
 Mais après, cela se confond
 Et je trouve un retour qui me charme .

N'hesiten plus à nous aima
 Perque l'amour l'ourdouno
 You portà lou cor sur la ma
 Trop aimaplo Tous touno
 Embrassen nous a tout mounen
 Sur ta bouco mignouno
 un plaxe pago cent tourmen
 Que l'infidelitat douno .

N'hesitons plus à nous aimer
 Puisque l'amour l'ordonne ;
 Je porte le cœur sur la main ,
 Trop aimable Toutonne ,
 Embrassons nous à tout moment
 Sur la bouche mignonne ;
 Un plaisir paye cent tourmens
 Que l'infidélité' donne .

Cantabile

charmante margou tella, crenigues pas l'amour: es un en fan que tella
 que n'apas vie tou jour. Carressa lou, pecayre, acos la mura - ra,
 & lussa ly tout fayre ayma de badi - na

Traduction

Charmante Marguerite, ne craignez pas l'amour,
 C'est un enfant qui tette et qui n'a pas vu le jour
 Carressez-le, de grace, cela l'amusera
 Et laissez-le tout faire, il aime à badiner

2

Que dous soun badinage.
 Laymaras tendramen
 T'n enfan da quel age
 E's un amusemen
 Embe sas manierellas
 Cera pas qua trepa
 & toujours sas manettas
 Voulu tout arrapa

Que son badinage est doux !
 Vous l'aimerez tendrement
 Un enfant de cet age
 est un amusement
 Avec ses petites manieres
 il ne cherche qu'à folâtrer
 Et toujours ses petites mains
 veulent tout attraper.

3.

Soun naturel douille
 Es sach per toui plaze,
 Te sera ben facile
 De lou mettre a l'oumple
 D'ressa ala brouquetta
 Coum un passèrou fran,
 Te fara l'escalletta (A)
 Paboti que sera gran

Son naturel docile
 est fait pour ton plaisir
 Il te sera bien facile
 de le mettre à ton pli
 Dressé à la brochette
 comme un passereau franc
 il te fera l'escallette (A)
 d'abord qu'il sera grand.

(A) Ce mot ne peut se traduire en françois il représente ce qu'on fait faire à un oiseau lers qu'on le fait sauter d'un doigt sur l'autre; comme si on le faisoit monter à une Echelle.

CHANSON PROVENÇALE
A DOUAS VOUS.

The musical score is written for voice and piano. It consists of five systems of music, each with a vocal line (treble clef) and a piano accompaniment line (bass clef). The time signature is 3/4. The lyrics are in Provençal. The score includes various musical notations such as notes, rests, accidentals, and repeat signs. The lyrics are:
 Jouï - no Pas - touro quand ven - dra
 Jouï - no Pas - touro quand ven - dra
 L'houro que mas a - mours , Pour - ran pre -
 L'houro que mas a - mours , Pour - ran pre -
 - ten - dre à me def - fen - dre de tas Ri - - -
 - ten - dre à me def - fen - dre de tas Ri - - -
 - gours pour - ran pre - ten - dre à me def -
 - gours pour - ran pre - ten - dre à me def - -
 - fen - dre de tas Ri - - gours gours
 - fen - dre de tas Ri - gours , gours

Jeune Bergère !
 Quand viendra l'heure
 Ou mes amours
 Pourront prétendre
 A me défendre
 De tes rigueurs ?

} bis

2

Ay bel à faire'
 Per n'en coumplaire'
 Toun sagè couiert
 Tan siès tigreoso
 Senso tendresso
 Feiras ma mouërt. } bis

2

J'ai beau faire
 Pour plaire
 A ton cœur sage,
 Tu es si cruelle
 Que sans pitié
 Tu verras ma mort. } bis

3

Noun fai pas gaire
 Metie de plaire
 Eys amoureux
 May tan siès tendre
 Te voualy Rendre
 Amant huroux. } bis

3.

Je ne fais guère
 Metier de plaire
 Aux amoureux ;
 Mais tu es si tendre
 Que je veux te rendre
 Amant heureux. } bis

4

Tes pleurs me pressent
 Mes rigours cessent
 Ley fai finy
 May si vouas l'heuro
 De ta Pastouro
 Fay la venir. } bis

4

Tes pleurs me pressent,
 Mes rigueurs cessent
 Il faut les finir ;
 Mais si tu veux l'heure
 De ta Bergere,
 Fais la venir. } bis

CHANSON PROVENÇALE

Andantino

Un jeune Bergier de quinze ans à sa Ber- - gère
 d'au même âge en l'accom pagnant dans les champs tenie a
 ques ten - dre ten - gage senti un mal des puy tant de
 ten que sa que le sergit à tout hour - - - ro
 Et que n'en s'ou ja - may Coun - - - ten
 que quand te veis ma Ber - tou - ro ,

Un jeune Berger de quinze ans
 A sa Bergère du même âge
 En l'accompagnant dans les champs
 Tenoit ce tendre langage :
 Je sens un mal, depuis tant de temps
 Qui fait que je te cherche à toute heure ,
 Et que je ne suis jamais content
 Que quand je te vois, ma Bergère .

Hélas que voudriou pas ave
 Hélas que voudriou you pas faire
 Te seray à garda leis ave
 Per tout vouldriou per te plaire
 De floux ames a te Para
 Tenen Cuilliray dei plus bello
 Si ma vouas te desplaie pas
 Ti diriou cent Canoun nouvelles

Hélas ! que ne voudrois-je pas avoir ?
 Hélas ! que ne voudrois-je pas faire ?
 Si je te servois à garder tes Brebis ,
 Je volerois partout pour te plaire .
 Tu aimas à te parer de fleurs ,
 Je ten cueillerai des plus belles
 Si ma voix ne te déplaisoit pas ,
 Je te dirois cent chansons nouvelles .

Sur ma musetto Cantaray
 Teis beaux hucilo ta bou quo Poulido
 Toun tein plus frès qu'au mer de may
 L'aroso à leigagne expandido
 Que vouas de you moun bouen lundroun
 L'eu Ruban qu'orno ma houlette
 Serie ly ren lou Passeroun
 Que sa tan ben leis Escaleros

Je chanterai sur ma musette ,
 Tes beaux yeux , ta jolie bouche ,
 Ton teint plus frais que n'est au mois de mai
 La Rose épanouie à la rosée .
 Que veux-tu de moi mon bon tendron ?
 Le ruban qui pare ma houlette ?
 Ne voudrois-tu pas l'oiseau
 Qui fait si bien les petites échelles ? ⁽¹⁾

Vela qui que nen sion jaloux
 Ah qu'and baisara ta bouquette
 Transpourta d'un plasy tant doux
 Que vray boultzga seis aletto
 Anara , vendra vouldra
 Sur ta testo sur teis copalos
 Et per samja chausira
 Tveia beou senper lucch de seis alos

Voilà que je vais en être jaloux :
 Ah ! quand il baisera ta bouche mignone
 Transporte d'un plaisir si doux
 Qu'il va agiter ses petites ailes !
 Il ira , il viendra , il volera
 Sur ta tête sur tes épaules ,
 Et il choisira voulant se cacher ,
 Ton beau sein pour placer ses ailes .

Quand seray absent d'un moumen
 Souffrira pas que rès ta prochè
 Te bequellara fieramen
 Et te piantara seis reprochè
 Si me trompes à mon retour
 Seis eris me lou saran entendre
 Et toulez doux mourren d'amour
 Tout peccare aven lou coïer tendre

Quand je serai absent un moment
 Il ne souffrira pas que rien t'approche ;
 Il te becquetera vivement
 Et te piolera ses reproches ;
 Si tu me trompes à mon retour
 Ses cris me le feront entendre ;
 Et tous deux nous mourrons d'amour
 Tant nous avons , hélas ! le cœur tendre !

(1) Voltiger d'un doigt à l'autre .

CHANSON PROVENÇALE

D'un pichot tret plus pounchut qu'un alze no l'albelas - tie' que ti -

re-en-chu-quan le jounde l'an me don-na per es-trenuo mai de cent festoutal

trabes del cor que you m'etou-ni coussi n'en soun pas mort.

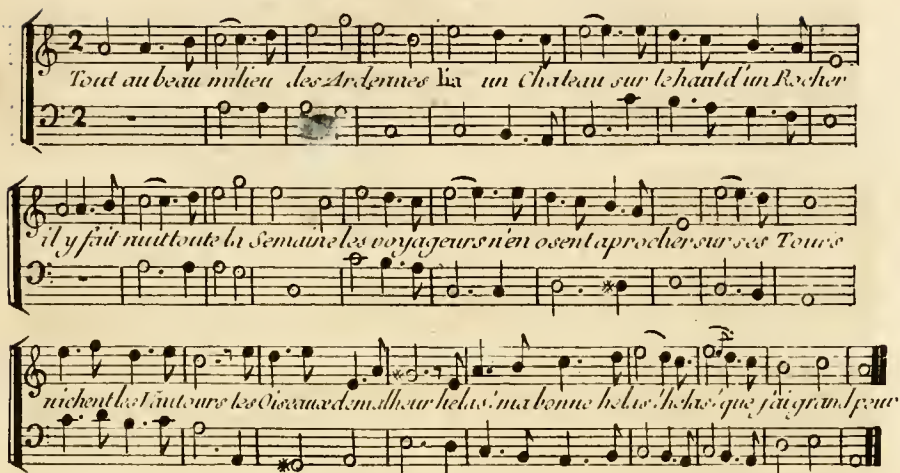
Traduction

*D'un petit trait plus pointu qu'une haleine
 L'amour qui tire en elignant le jour de l'an
 Me donna pour etrenue
 Plus de cent fois tout à travers du cœur
 Et je m'étonne comment, je n'en suis pas mort*

*Se ucu mourrissoi me plaindriò stupèccaire Si je mourrois ne plaindrois tu mon petit ami
 Vous sarièn pas solumen lou semblan Vous n'ensèriè pas seulement semblant
 Mais cependant vous aen diauriò ben faire Mais cependant vous le deuriè bien faire
 Car you bejeri tout en sadèjan Car je vis tout en badinant
 Quan me trobo li ténio la man Qu'en me tirant vous lui teniez la main.*

LA VISION D'ENGUERRAND
ROMANCE (A) DE M. CASOTE.

165



2.
Tout à l'entour de ses murailles
On y entend les Loups garoux hurler,
On entend traîner des ferailles,
On voit des feux, on voit du sang couler.

Tout à la fois
De tristes voix
Qui vous glacent le cœur. helas ! &c.

3
Bonsoir vous dis, mon Capitaine
Tenés vous bien ferme sur l'oreiller ;
Madame, ne soyés en peine.
Si l'Enfer vient, je prétends l'attriller
Dame croies nous,
D'autsi fermes que vous
Tout manqué de cœur helas ! &c.

3.
Sire Enguerrand venait d'Espagne
Passant par là Cuidoit se reposer ;
Il monte au haut de la Montagne,
Faites mon lit, car je veux me coucher
Beau Cavalier !
Restés en Etrier
Vous mourries de frayeur. helas ! &c.

6
Vers lui minait l'a grand Tapage
Tout le Chateau commença à se branler ;
On entend des cris pleins de rage,
Tous les enfers viennent s'y déchaîner.
Que d'hurlemens !
Que d'affreux sifflemens !
Que de cris, que de Pleurs ! helas ! &c.

4
Par la morbleu ! par la cent Diables !
Etée qu'on me prend pour un jeune Ecuyer.
Faites du feu, dressez la Table,
Mettez des Draps, venez me débiter.
Ou sont ils donc,
Tous ces Esprits félons,
Qui causent tant d'horreur ? helas ! &c.

7
Tout à coup par la cheminée
Tôt la des toles et des cornes tomber,
Des Pieds, des mains de Crise Armées
D'aspres et de l'epere en tortilles ;
Au même instant
La Porte à deux battans
S'ouvre en grande rumour helas ! &c.

(A). Il faut faire prêter l'air aux paroles dans plusieurs endroits

8.
*Un Démon de figure hideuse ,
 Etait traîné par cent Diables affreux ;
 Suborche étoit toute secourue
 Le plomb fondu lui décollait des yeux ,
 Ses cheveux
 Tout embrasés de feux ,
 S'horrissoient de douleur *hélas ! &**

9.
*Sur ses Epaules déchirées
 Les Démones fouellent à coups redoublés ,
 Les foudres dont leurs mains sont armées
 Sont des serpens des plus envenimés
 Il veut crier ,
 Un Crapau, du gosier
 Sort avec les Clameurs *hélas ! &**

10.
*Une ane toute échouelée
 Va lui plongeant un poignard dans le cœur ,
 Avec une épaisse fumée
 Le Sang en sort si noir qu'il fait horreur .
 A chaque pas
 Meurt, dit elle scélérat ,
 Expie les fureurs *hélas ! &**

11.
*Malheureuse ane Reprouvée
 Dit le chevalier en élevant la voix ;
 Qui vous ramène en ces contrées ?
 Par Dieu vivant, parles, réponds moi .
 En soupirant ,
 L'ane au même moment
 Lui répondit, Monsieur. . . *hélas ! &**

12.
*Le Comte Anselme Etait mon Pere ,
 Prince étoit d'ici tout à l'entour .
 J'étais belle, j'en étais fière
 Sage j'étais, je l'éusse été toujours .
 De mes yeux ,
 Ce monstre odieux
 S'éprit, pour mon malheur *hélas ! &**

13.
*Prêtre étoit, Las ! bien indigne
 Et de mon pere étoit l'Aumonier ,
 Indigne prêcher la Doctrine
 Qu'à des Chrétiens il devoit enseigner .
 Ne faisoit rien .
 Que penser au moyen
 De m'enlever l'honneur *hélas ! &**

14.
*Il n'osoit découvrir son ame
 Le Châtiment eut ravi son aveu ,
 Cela faisoit croître sa flâme
 Car la contrainte en attisoit le feu ;
 Chaque moment
 S'en allait redoublant
 Son Impudique ardeur *hélas ! &**

15.
*Au désespoir l'âme livrée
 Pour obtenir ce qui la tient au cœur ,
 Va sur une route croisée
 Pour se livrer au Pere de l'Erreur
 Le Démon
 Lui Octroye le Don
 De me ravir ma fleur *hélas ! &**

16.
*Tous les matins à l'aventure
 J'allais au bois pour y prendre le frais ;
 Dans le cristal d'une eau bien pure ,
 Je me plaisais à mirer mes traits
 En beauté
 Me disoit la vanité
 Rien ne vous égale ailleurs *hélas ! &**

17.
*Là tout auprès d'une fontaine ,
 Une Rose étoit sur un Epais Rosier ,
 Fraîches brillante, éclosée à peine ,
 Tout paroissoit Induire à la cueiller
 Il semblerait
 Qu'elle repandait
 La plus aimable odeur. *hélas ! &**

13

J'en veux orner ma chevelure
 Pour ajouter plus d'éclat à mon teint ,
 Je nescis qui contre nature
 Quand j'y touchais me repensait la main
 Mon cœur battait
 Tout en battant me disait
 Le Diable est sous ces fleurs hélas ! &c.

23

Il veut aller à la fontaine
 Pour effacer la trace de ce sang ,
 Mais le méchant y perd sa peine ,
 Plus il frotte et plus la tache s'étend :
 Dans le bois
 On entend des voix
 Des Cors et des chasseurs , hélas ! &c.

19

A peine en suis-je la maîtresse ,
 Comment pourrai-je en faire le récit
 Je me sens tomber en faiblesse
 Le malheureux son dessein accomplit
 Et le sort
 Fait que sans remord
 J'y sens de la douceur. hélas ! &c.

24

Où m'enfuirai-je misérable ,
 Pour m'engloutir, Abîme, entrouvre toi ,
 D'un air officieux le Diable
 Se change en bouc, monte, dit-il, sur moi ,
 Ne crains rien ,
 Rien, mon ami rien ,
 Mon fidèle serviteur , hélas ! &c.

20

Mais en fin étant revenue
 Je reconnais l'excès de mon malheur ;
 L'âme de désespoir enuie
 En cris perçans j' exhale ma douleur
 Suborneur
 Lâche séducteur
 Lui dis-je avec fureur. hélas ! &c.

25

Il monte, et sans qu'il s'en étonne
 Il sent sous lui le Diable dévaler ,
 Sur son chemin l'air s'empoisonne
 Et le terrain s'embrase sous ses pieds
 En un moment
 Il est plongé vivant
 Au séjour des douleurs. hélas ! &c.

21

Il veut m'apaiser ; vas infâme
 Tu m'as perdu, mais dis-je tu mourras ;
 Alors decourroux il s'ensylème
 Et le Démon le poussant par le bras
 L'œil hagard
 Il force un poignard
 Et m'en perce le cœur. hélas ! &c.

26

Depuis... l'Âme parlait encore
 Mais par hasard parla le chevalier ,
 Jesus, Fil il, je vous adore ,
 Et de la croix commença à se signer
 A ce nom
 Phantômes et Démons
 Tout fût plein de terreurs. hélas ! &c.

22

Pour dérober son crime énorme
 Il veut aide du secours de Satan
 Faire une fosse au pied d'un Orme
 Mais aussitôt elle s'emplit de sang ,
 Qu'à contre lui
 Se tourne et rejait
 D'une grande fureur. hélas ! &c.

Morale

Aprens par ceci, Mesdames ,
 A vous déffier de votre vanité
 Et vous qui courtisiez les femmes ,
 Retenez bien cette Morale ;
 Qu'il ne faut pas
 Se donner à Satan
 Pour avoir leurs faveurs. hélas ! &c.

CHANSON IMITÉE DE CELLE DE LA PALISSE

Andante

Je suis natif de la Ville ou jadis j'ai vu le jour
 Elle est au milieu d'u-ne Isle ayant de l'eau tout au tour. L'Ete'
 jamais il n'y gèle l'hiver il n'y fait pas chaud, et si l'on est
 in-fi-de-le c'est pour quel qu'objet nou-veau.

2.

Après la mort de ma mere
 Mon Papa demeura veuf,
 Si j'eusse eu Sept Sœurs, un Frere,
 N'aurions nous pas été neuf ?
 C'était une aimable Dame
 Qu'il épousa (ce dit-on) ;
 S'il n'eût jamais pris de femme
 Il aurait veu Garçon.

3

Il était d'un Caractere
 Debonnaire, affable, et doux,
 Il n'entrant jamais en colère
 Qu'on ne le mit en courroux.

Sa chevelure était blonde
 Il brillait comme un Soleil
 S'il eut été seul au monde
 Il n'eut point son pareil.

4

Pour soutenir sa naissance
 Il avait fort peu de bien,
 Dès qu'il fut dans l'abondance
 Il ne manqua plus de rien.
 Toujours (tant il fut honnête
 Bien appris dès le Berceau :)
 Il se decouvrait la tête
 Dès qu'il otait son chapeau

5.

*A le chercher à la Ville
On eut bien perdu son tems
Quand pour être plus tranquille
Il se promenait aux champs :
Sur le plein et sur le vide
Il disputait savamment,
Disant : La Pluie est humide
Je le dis publiquement .*

6.

*On assure cette chose
Parmi plusieurs traits divers ;
Il n'écrivait pas en prose
Quand il écrivait en vers :
Il n'aimait pas la paresse
Et jamais il n'était las ;
On tient qu'il vieillait sans cesse
Pendant qu'il ne dormait pas .*

7.

*En allant sur la Rivière
C'était toujours en Bateau ;
Il allait toujours par terre
A moins qu'il n'allât par eau :
Il s'acquait le don de plaire
Par son esprit et son air ;
S'il avait voulu le faire
Le Roy l'eut fait Duc et Pair .*

8.

*Par devant juge et Notaire
Un jour il fut assigné ;
Il eut perdu son affaire
S'il eut été condamné
Il ne pouvait se résoudre
A charger ses Pistolets ;
Quand il n'avait point de poudre,
On ne le croira jamais ,*

9.

*Un Devin, chose hardie
Lui dit, en faisant des Ronds
Qu'en mourant en Lombardie
Il mourrait delà les Monts ;
Blessé d'une main cruelle
Il vit terminer son sort ;
On dit : la Pluie est mortelle
Puis qu'hélas ! il en est mort .*

10.

*Si sa mortelle blessure
Ne l'avait pas fait mourir
On eut opéré sa cure
Dès qu'on eut pu le guérir :
Cédant à la maladie
Il s'est montré le moins fort ;
Il serait encore en vie
hélas ! s'il n'était pas mort .*

11.

*Sur un fort bon lû de plume
Il est mort très mollement
S'il fut mort sur une enclume
Il fut mort plus durement
Il mourut digne d'envie
Regretté de ses Soldats ;
Le dernier jour de sa vie
Fut le jour de son trépas .*

12

*Ses ennemis ont sans doute
De sa mort été charmés ;
On dit qu'il ne vit plus goutte
Dès qu'il eut les yeux fermés .
Ecrivant au Roy son maître
De sa mort il l'avertit :
Le Roy n'eut point lû sa lettre
S'il n'avait jamais écrit .*

*Danse Grecque appelée Romeca**Allegro**Presto*

A musical score for a dance, consisting of ten staves of music. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is common time (C). The music features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. There are several repeat signs (double bar lines with dots) throughout the piece. The title "Danse des Peuples de l'Archipel" is written in a cursive font below the fifth staff.

Danse des Peuples de l'Archipel

A musical score for a song, consisting of four staves of music. The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 2/4. The music is characterized by a steady, rhythmic melody. The title "Air des Sauvages du Canada" is written in a cursive font below the second staff. The word "Gay" is written above the first staff.

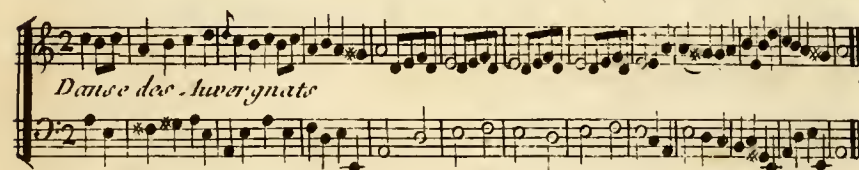
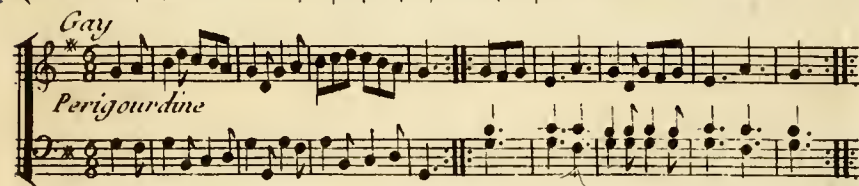
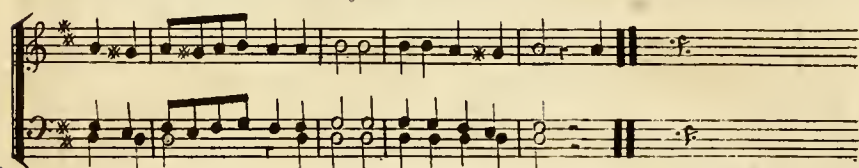
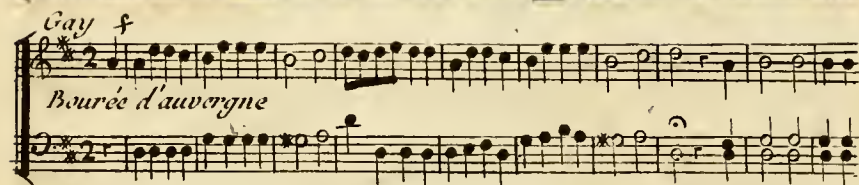
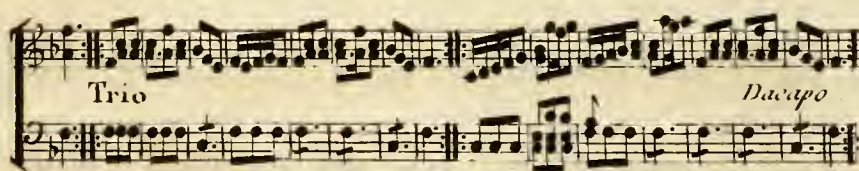
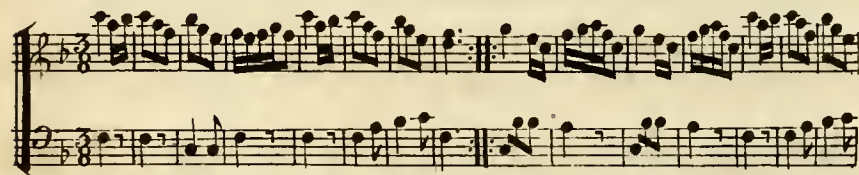
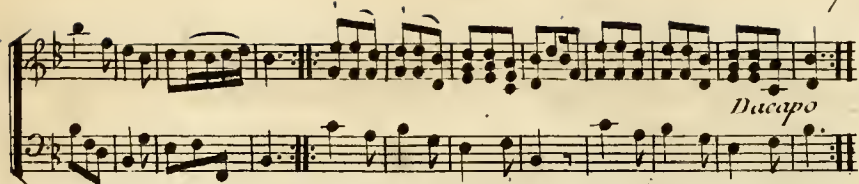
Gay
Air des Sauvages du Canada

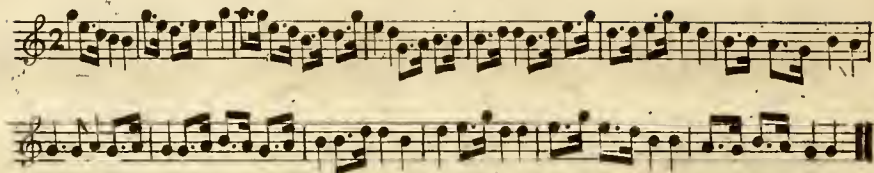
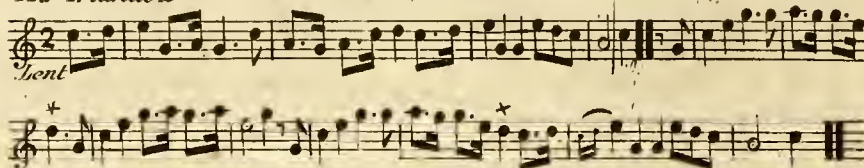
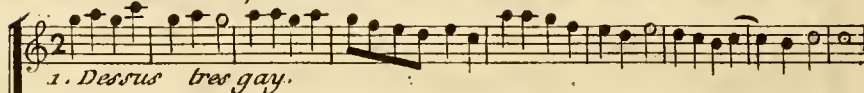
On a ajouté les trois parties.

Danse de Strasbourg

The musical score is written for piano and consists of seven systems of two staves each (treble and bass clef). The key signature is two sharps (F# and C#), and the time signature is 2/4. The first system includes the title 'Danse de Strasbourg'. The notation features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. The piece concludes with a double bar line and a repeat sign. The tempo marking 'al Segno' is placed above the final measure of the sixth system.

al Segno

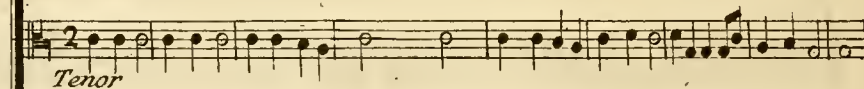


Air Chinois mal noté dans le Pere du halde*Autre**Air Irlandois**Lent**Air de la Clochette, Flaqueux sous Henri III*

1. Dessus tres gay.



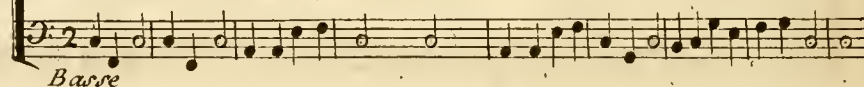
2 Dessus



Tenor



Contre



Basse

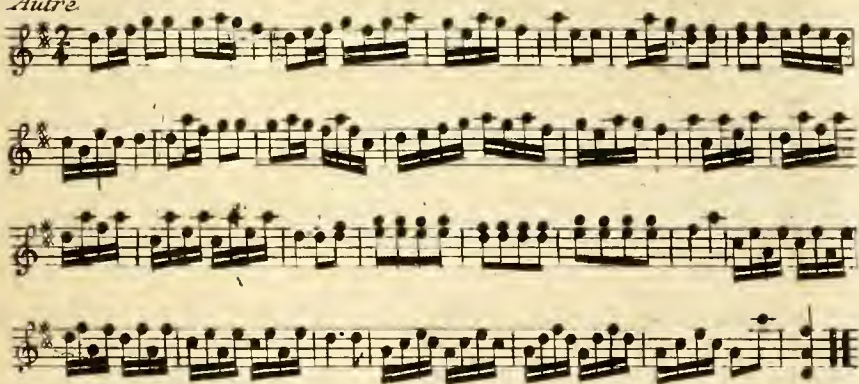
Voilà comme on écrivoit alors les parties, cet air est tiré de la Fête donnée par Beaujoyeux au Mariage du Duc de Joyeuse avec M^{lle} de Vaudemont.

Air de danse Russe

Gay



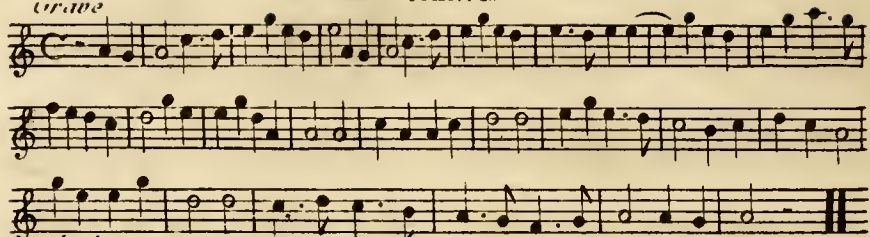
Autre



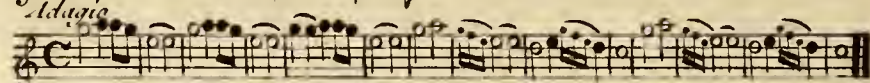
Chant du peuple en Russie



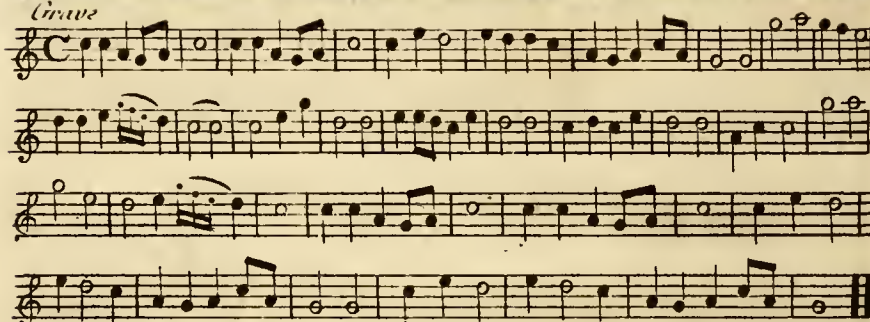
MRS CHILDS

virane

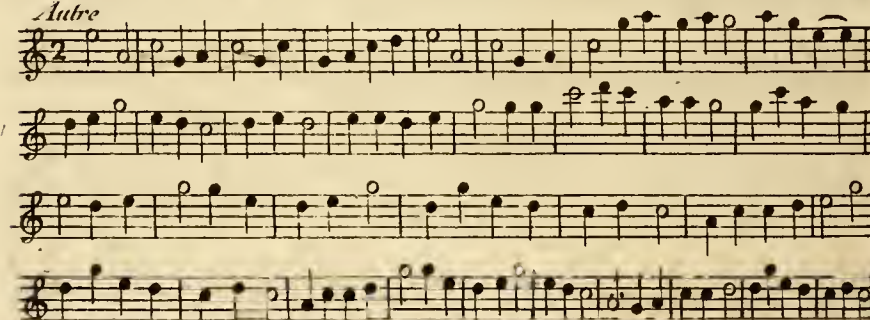
Admiral



Crane



Autre

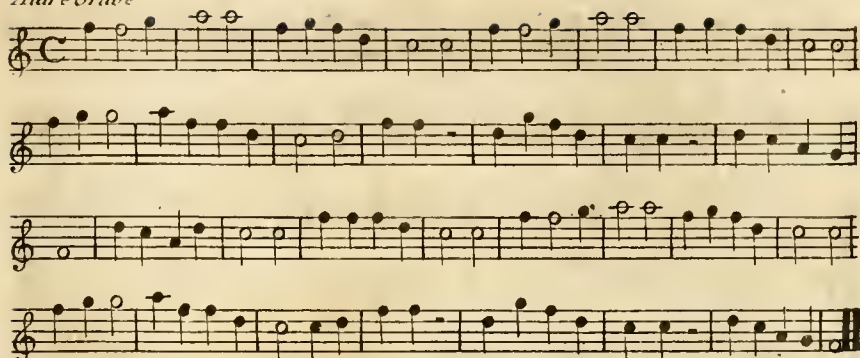


Aubr.

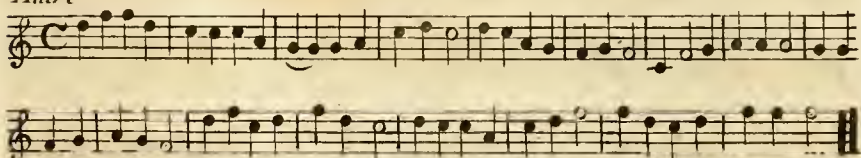


Autre Grave

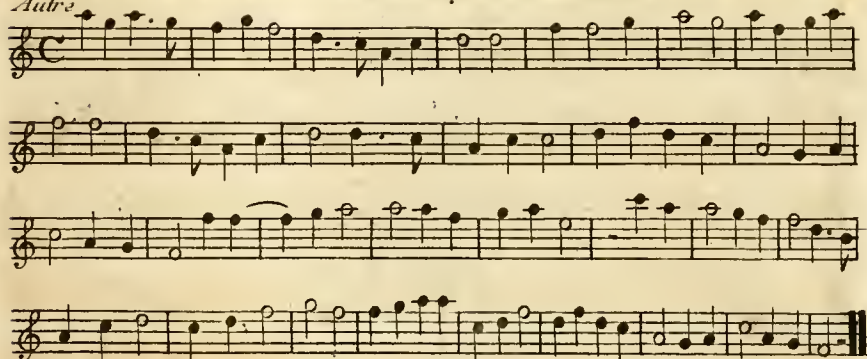
177



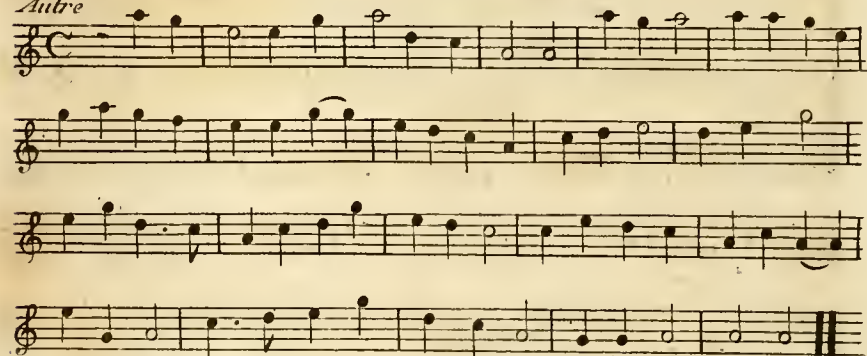
Autre



Autre



Autre



AIRS DE DANSE DES 15.^E ET 16.^E SIECLE TIRES DE L'ORCHESOGRAPIE
Branle de l'Official

Marque

Canaries
Allegro

Air des Bouffons
Marque

Branle de Charlotte
Marque

Branle des Sabots
Allegro

Branle des Chevaux dans les Tournois
Presto



